# Lettres de Jersey

**1928-1929**

**Saint Ignace 1929**



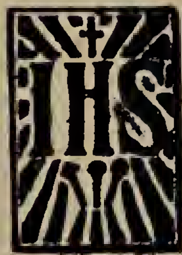
A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

# Lettres de Jersey

1928-1929

Vol. XLII. — Nouvelle Serie, T. IX.



A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

# AVIS

Nos souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Monsieur l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, JERSEY (Iles de la Manche).

---

La documentation du présent volume s'arrête à la date du 31 juillet 1929.



# DOCUMENTS

## Le Bienheureux Claude de la Colombière

### I

### ALLOCUTIONS PRONONCÉES LE 8 MAI 1929

Le mercredi 8 mai, après la lecture du décret « de miraculis », le T. R. P. Général adressa au Saint Père le discours suivant :

Très Saint Père,

« Bien des fois déjà, au cours de votre glorieux pontificat, la Divine Bonté, par l'auguste parole de Votre Sainteté, s'est plue à réunir les fils de sainte Thérèse et les fils de saint Ignace dans un sentiment commun de joie et de reconnaissance pour la glorification simultanée de quelqu'un de leurs frères les plus dignes.

En 1923, c'était le Card. Bellarmin qui montait sur les autels tout parfumé de la céleste senteur de la pluie de roses répandue par la thaumaturge de Lisieux.

Au cours de l'Année Sainte, c'était encore la petite fleur du Carmel, la première étoile de votre Pontificat, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui, dans l'éclat de son imminente canonisation, nous souriait auprès du grand apôtre de l'Allemagne, saint Pierre Canisius ; et l'année suivante, un autre docteur, saint Jean de la Croix, partageait avec l'angélique patron de la jeunesse, saint Louis de Gonzague, et avec saint Sta-

nislas Kostka les honneurs renouvelés du second centenaire de leur suprême exaltation.

Et maintenant, Très Saint Père, encore une fois ensemble, nous déposons à vos pieds le tribut de notre reconnaissance, pour la nouvelle joie, que les décrets d'aujourd'hui nous annoncent et nous font goûter d'avance. D'autant plus grande et plus vive est notre joie que nous nous trouvons en ce jour, dans un sens tout spécial, vraiment unis dans le S. C. de Jésus, en ce Cœur divin qui — tout récemment encore honoré par votre Sainteté d'une augmentation de culte liturgique — entend faire partager sa nouvelle gloire à deux créatures de choix, à lui toutes dévouées, sur lui modelées, fruits lumineux de la période la plus combattue de la dévotion au S. C.

De la vénérable Thérèse Marguerite Redi, qui,lors de son entrée au Carmel de Florence, voulut s'appeler « du Sacré Cœur de Jésus », Votre Sainteté, en son discours du 3 mars pour l'approbation des miracles, disait que ce nom choisi par elle en religion expliquait toutes les magnifiques choses dont on témoigne en sa faveur. On peut en dire autant, nous semble-t-il, du beau titre de « serviteur fidèle et parfait ami du Sacré Cœur », décerné par le divin Maître lui-même, en sa prédilection, au Vén. P. Claude de la Colombière, quand il le donna pour guide et soutien à sainte Marguerite Marie Alacoque, dans l'œuvre de la propagation de la dévotion au S. C. De cette mission sublime et cachée, le Vén. Père s'acquitta fidèlement et généreusement, depuis le jour où il arriva à Paray-le-Monial jusqu'à celui de sa mort. En cette mission, suivant la volonté divine, se concentra et se consuma toute sa vie.

Prédisposé déjà par un total dépouillement de lui-même poussé jusqu'à l'héroïsme qui le conduisit à s'obliger par vœu spécial à l'observation de toutes les règles de la Compagnie de Jésus, le P. de la Colombière, du regard de son âme pure, reconnut vite le Seigneur dans les manifestations admirables qui soulevaient des doutes même en des âmes illuminées et prudentes, et faisaient trembler l'humilité de la timide fille de saint François de Sales. Puis, avec un ardent amour, il étudia toute la beauté, la sainteté, l'efficacité merveilleuse de la nouvelle forme de dévotion au S. C. de Jésus, telle que le divin Sauveur l'enseignait à sa fidèle disciple, et il en expérimenta lui-même

la vertu toute puissante, s'élevant rapidement , grâce à elle, à la plus haute sainteté. En outre, il ne laissa passer aucune occasion d'annoncer les désirs du divin Cœur aux âmes qu'il voyait disposées à les recevoir ; avec prudence, il répandit la semence de la nouvelle dévotion jusque dans la capitale de l'Angleterre, et plus tard il fit des jeunes religieux à lui confiés les futurs apôtres et apologistes du Sacré-Cœur. Ainsi, s'il travailla obscurément, il travailla cependant « *incredibili quodam ardore ad hunc promovendum* », comme l'on dit (non sans faire allusion au P. de la Colombière) dans la cinquième leçon du nouvel Office de la Fête du S. C. Les écrits du Bienheureux continuèrent après sa mort sa mission providentielle, publiant les merveilles de Paray-le-Monial et dirigeant le flot de la piété chrétienne vers le divin Cœur « *quasi flumen exundans, prolutis impecdimentis omnibus, per totum se orbem effudit* » (lect. VI).

Et Jésus, qui a coutume d'honorer même sur terre ceux qui l'ont glorifié, manifesta la sainteté du P. Cl. de la Colombière par la bouche de la fidèle disciple de son Divin Cœur, et voulut l'associer à la sainte Visitandine dans la mémoire reconnaissante des fidèles.Maintenant enfin Jésus va le placer, par la main de Votre Sainteté,sur les autels, auprès de sainte Marguerite Marie, et auprès de la Vén. Thérèse Marguerite Redi, dans la lumière ineffable qui descend du Cœur de Jésus.

Très Saint Père, maintenant que la dévotion au S. C. n'est plus le privilège de quelques âmes choisies, mais est le patrimoine de toute l'Église catholique, tous les fils dévoués de l'Église exulteront de sainte joie pour la Béatification maintenant décrétée de la petite Vierge Carmélitaine qui a nom « du Sacré-Cœur », et pour l'approbation des miracles par lesquels Dieu a affirmé la sainteté du serviteur fidèle et de l'apôtre infatigable du même Sacré Cœur ; tous remercieront du fond du cœur Votre Sainteté des nouveaux et puissants intercesseurs qu'elle a donnés pour approfondir toujours plus cette chère dévotion et la propager avec une confiance croissante.

Mais c'est d'une façon toute particulière que vous remercient la sainte Famille du Carmel et la petite Compagnie de Jésus :

stimulées par les exemples domestiques qui leur sont aujourd'hui proposés, elles veilleront avec un zèle nouveau à se consacrer et à se sacrifier sans repos à la plus grande gloire du Cœur de Jésus.

Toutefois, afin que ces désirs soient revêtus de la force d'en haut, nous implorons humblement la bénédiction apostolique ».

***

Au discours du T. R. P. Général, le Saint-Père répondit en rappelant comment, en cette belle vigile de l'Ascension, les fidèles se voyaient conviés à de nouvelles joies spirituelles par la Vénérable Thérèse Marguerite du S. Cœur de Jésus et par le Vénérable Claude de la Colombière. Celle-là les conviait par la proclamation des honneurs de l'autel si récemment accordés ; Celui-ci par la proclamation et la voix puissante des miracles venant confirmer l'héroïcité de ses vertus. L'un et l'autre présentent ainsi une magnifique invitation ; invitation qu'on peut bien dire avoir été préparée par la main et le Cœur du Bon Dieu pour la commémoraison de sa glorieuse Ascension.

L'Église, en ces jours, revit l'heure si radieuse de lumière et de joie que fut l'Ascension.Elle peut voir se profiler de nouveau dans l'azur du ciel la figure du Divin Rédempteur et autour de lui, Marie, les Apôtres le suivant du regard dans sa montée glorieuse et triomphante, comme pour le retenir et le rappeler, jusqu'au moment où parût le messager céleste qui les avertit de la réalité, les invite à ne plus l'attendre en ce lieu et en ce temps, mais à se consoler dans la certitude que ce Jésus reviendrait un jour sur terre de la même façon qu'il venait de monter au ciel. C'est avec cette promesse si profondément gravée dans le cœur et dans l'esprit qu'elle sera désormais l'attente de toute leur vie, comme si elle devait se réaliser à toute heure, que les Apôtres descendirent de la montagne. Cette promesse, on en perçoit les douces vibrations dans le cœur de saint Jean quand, en la dernière page de son Apocalypse, il semble exprimer l'émotion de l'Église tout entière, assemblée sur la colline de l'Ascension : « *Veni, Domine*

*Jesu* ». C'est donc vraiment un grand « sursum corda » que l'Église en ce jour fait entendre à tous ses fils, les conviant à se tourner vers son divin Époux, la douceur de leur cœur : « Jesu voluptas cordium ».

A cette invitation magnifique font écho aujourd'hui d'autres appels splendides venant de la Vénérable Thérèse Marguerite du Cœur de Jésus et du Vénérable Claude de la Colombière. Comment pourrons-nous en effet monter à la suite du Rédempteur qui s'élève ? Comment — continue le Saint-Père — pourrons-nous répondre à l'invitation de monter, que nous adresse l'Église ?

Il est deux ailes qui peuvent nous porter sur les hauteurs, l'une blanche comme neige et l'autre étincelante comme la flamme, la pureté et la charité. La pureté qui seule peut détacher le cœur des bourbiers de la terre et délivrer l'âme des fardeaux qui la retiennent dans les bas fonds ; seule elle peut nous donner ce qu'un écrivain appelait la possibilité d'émerger, « ...*emergendi facultatem* ». Et l'amour, la divine charité, l'amour vrai de ce Jésus qui monte au Ciel — d'où il était descendu pour que nous aussi nous puissions monter — l'amour vrai qui fait rechercher avec zèle toutes les occasions, tous les moyens de connaître la volonté, le désir du Bien-aimé pour y correspondre fidèlement ; l'amour qui fait reconnaître l'image de Jésus dans tout frère souffrant, dans tout besoin, toute requête, tout gémissement du prochain ; l'amour qui ne se suffit plus à soi-même, mais qui désire posséder sans limite et reconnaître dans son objet quelque chose qui soit digne d'être aimé sans bornes et sans mesure, se plaçant ainsi dans les carrefours de l'apostolat, de l'apostolat de la parole, de la prière, de l'immolation, de l'exemple, de l'apostolat sous toutes ses formes enfin, jusqu'à celui qui nous incombe aujourd'hui, l'apostolat qui se survit à soi-même, c'est à dire : la formation des générations futures.

Et voilà les deux belles âmes qui nous ont conviés aujourd'hui aux joies de telles élévations : une pureté virginale religieuse et une virginale pureté sacerdotale, qui passent en parfumant vraiment leur chemin, « *virgineo odore flagrantes* » ; deux foyers de charité dont les flammes resplendissent et montent en se consumant au service du Cœur du Roi éter-

nel. Il suffirait pour la Vén. Thérèse de citer les deux noms qu'elle s'est donnés : « Marguerite du Sacré-Cœur ». Il suffirait, de rappeler ce ministère si doucement, si amoureusement, si savamment exercé auprès de la Servante par excellence du Sacré-Cœur par le Père de la Colombière, devenant lui-même un apôtre si ardent de la nouvelle dévotion.

Le Saint-Père observa cependant qu'il y avait vraiment dans de tels exemples de quoi s'édifier et se sentir inviter se joindre à eux par la pensée, par le cœur, par les actions, par toute notre vie, et un puissant motif de prier Dieu afin qu'il accorde à tous la grâce de le suivre dans de si admirables voies.

Enfin Sa Sainteté donna sa Bénédiction Apostolique à tous ceux qui étaient présents et tout spécialement au Carmel de Florence (Bénédiction qu'il étendait à tous les Carmels), à Paray-le-Monial et à toute la France, ainsi qu'à la Compagnie de Jésus tout entière qui voit s'ajouter aujourd'hui cet autre joyau à sa couronne si belle déjà.

(Extrait de l'*Osservatore Romano* du 2 mai).

## II

## ALLOCUTIONS PRONONCÉES LE 7 JUIN 1929.

Le 7 juin, fête du Sacré-Cœur, dans la salle Ducale, Sa Sainteté Pie XI ordonnait la lecture de trois décrets. Le premier de ces décrets déclarait qu'on pouvait procéder en toute sûreté à la solennelle béatification du Vén. P.Claude de la Colombière, directeur spirituel de sainte Marguerite-Marie. Les deux autres décrets se rapportaient, l'un à la béatification du Vén. Fr. Marie de Camporosso, l'autre à l'héroïcité des vertus de la servante de Dieu Delanoue, fondatrice de l'Institut Ste Anne de la Providence de Saumur.

A cet effet, à 12 h. 30, le S. Père, accompagné de la Cour et escorté de sa garde noble, se rendait à la salle Ducale, où il prenait place sur son trône.

La cérémonie s'est déroulée sous la direction des R. R.

Mgrs Carlo Rispighi, Préfet des Cérémonies pontificales, et Calderari, Maître des Cérémonies.

Étaient présents : Leurs Éminences Révérendissimes et Seigneurs les Cardinaux Camille Laurenti, Préfet de la S. C. des Rites ; Gennaro Granito Pignatelli di Belmonte, Évêque suburbicaire d'Albano et Postulateur des Fr. M. Capucins ; André Frühwirth, chancelier de S. R. C., Ponent de la Cause de la Vénérable Delanoue ; François Ehrlé, bibliothécaire et archiviste de la S. C. R., Ponent de la Cause du Vénérable François Marie de Camporosso ; Alexandre Verde, Ponent de la Cause du Vén. Cl. de la Colombière. Étaient également présents les officiers de la S. C. des Rites ; les RR. PP. : Carlo Miccinelli, S. J., Postulateur général de la C^ie de Jésus, Postulateur de la Cause du Vén. P. Cl. de la Colombière ; Raphael de Valfenera, Postulateur général des Fr. Mineurs Capucins, Postulateur de la Cause du Vén. Fr. Marie de Camporosso ; François Guerrini, O. P., Postulateur général des Fr. Prêcheurs, Postulateur de la Cause de la Vén. Delanoue ; les avocats et procureurs des trois causes. Assistaient aussi plusieurs archevêques, évêques et Prélats ; les Curies généralices de la C^ie de Jésus, des FF. Mineurs Capucins et des Sœurs de sainte Anne ainsi que nombre de religieux et religieuses, et différentes personnalités.

S'étant approché du trône Pontifical et après consentement du S. Père, le RR. Secrétaire des S. Rites donne lecture des trois décrets. La lecture terminée et après que les officiers de la Cong. des Rites eurent baisé la main du S. Père, le R. P. Guerrini, O. P., Postulateur de la Cause de la Vén. Delanoue, accompagné des très Révérends Pères Généraux de la Compagnie de Jésus et des Frères Mineurs Capucins, ainsi que des postulateurs des deux causes, s'approchèrent du Trône.

Le P. Guerrini, au nom de ses deux confrères, adressa au Pape le discours suivant :

Très Saint Père,

Quel jour solennel pour moi, le dernier des enfants du S. Patriarche Dominique, d'avoir à parler en l'auguste présence de Votre Sainteté, pour rendre d'humbles actions de grâces au nom de la glorieuse Compagnie de Jésus, et de l'Ordre illustre

des FF. Mineurs Capucins, qui exultent aujourd'hui d'une joie ineffable, en entendant Votre Sainteté décréter Elle-même les honneurs des autels au V. P. C. de la Colombière et au V. François Marie de Camporosso,gloires des deux instituts. Et à la joie des fils de S. Ignace et de S. François, vient s'unir encore la joie de l'humble Institut de sainte Anne de la Providence de Saumur....

Ce n'est pas, me semble-t-il, sans une heureuse coïncidence, que vient d'être décrétée la béatification des VV. PP. C. de la Colombière et François Marie de Camporosso, et l'héroïcité des vertus de la Servante de Dieu Delanoue, en ce jour que Votre Sainteté a voulu plus solennellement consacré à l'amour infini du Sauveur. C'est en effet cet amour infini du Cœur de Jésus qui suscite, le long des siècles, dans le sein de l'Église, le spectacle merveilleux et l'exemple sublime des saints, lumière, réconfort et stimulant de l'humanité.

C'est l'amour infini du divin Cœur qui enflamma le saint zèle du V. P. C. de la Colombière qui devait, avec sainte Marg. Marie, en être l'apôtre ardent et éclairé....

C'est l'amour infini du Sacré Cœur de Jésus, qui nous enflammera nous aussi, avec tous ceux qui nous sont unis de cœur en cette minute solennelle, et allumera en nos âmes le désir ardent de reproduire les vertus des trois Serviteurs de Dieu. Pour que notre vœu s'accomplisse, daigne Votre Sainteté faire descendre sa bénédiction sur la vénérable C^ie^ de Jésus, boulevard inexpugnable de défense de la sainte Église Catholique ; sur la vénérable Famille des Frères Mineurs Capucins, modèle vivant d'austère vertu parmi le peuple chrétien ; et aussi sur l'humble Institut de S^te^ Anne de la Providence de Saumur et sur tout le diocèse d'Angers.

A ces paroles, le S. Père répondit en disant tout d'abord quelle joie vive lui avait donné ce banquet de magnificence spirituelle auquel l'avaient convié ses fils bien aimés. Trois décrets de glorification le même jour,à la même heure, ce n'est déjà pas si fréquent. Et ces trois décrets renferment une si belle variété de grandeurs spirituelles !

Le P. C. de la Colombière, honneur de la C^ie^ de Jésus, nous

donne l'exemple d'un apostolat éclairé, savant, prudent, humble, caché ; et pourtant, malgré son humilité, malgré les difficultés de toute sorte qu'il eut à surmonter, quel apostolat actif, fécond, efficace ! Vraiment elle est bien belle l'âme, il est bien beau le cœur d'un si grand Ami du Cœur de Jésus ; les rapports du Roi divin avec son apôtre choisi, nous rappellent les paroles si douces et si profondes du Précurseur sur la joie de l'ami de l'Epoux, joie qu'il partage en lui en voyant les âmes.

. . . . . . . . . . . .

Après avoir une dernière fois félicité les représentants des trois familles religieuses, le Saint Père leur accordait Sa bénédiction.

(Extrait de l'*Osservatore Romano* du 9 juin).

## III

## LA BÉATIFICATION

Dimanche 17 juin avait lieu en la Basilique S^t^ Pierre la cérémonie de la béatification de Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, directeur de conscience de sainte Marguerite-Marie et apôtre de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Outre un certain nombre d'évêques de diverses nations, NN. SS. Chassagnon, évêque d'Autun ; Caillot, évêque de Grenoble ; Gonon, évêque de Moulins ; d'Herbigny, évêque titulaire d'Illion ; Galton, vicaire apostolique de la Guyane anglaise, évêque titulaire du Petinessus, assistèrent dimanche matin à la béatification du P. Claude de la Colombière, et l'après-midi à la visite solennelle de Saint-Pierre par Pie XI venant y vénérer le nouveau Bienheureux. Étaient aussi présents les vicaires généraux d'Autun et de Moulins, l'archiprêtre de Paray-le-Monial, Mgr Dargaud ; le curé de Saint-Symphorien d'Ozon, pays natal du Bienheureux. Dans la tribune de la postulation se trouvait MlleMarie-Louise Pirio, de Vannes, dont la guérison fut un des deux miracles reconnus pour la béatification. Assistait aussi le P. de Surdun, Jésuite,

appartenant à la famille du Bienheureux. La Curie généralice entourait le Rme P. Ledochowski. Dans la tribune diplomatique, notons M. de Fontenay, ambassadeur de France près le Saint-Siège. Plus de mille délégués de l'Apostolat de la prière, dont 250 de France, 150 des États-Unis, 140 d'Allemagne, représentaient, outre ces trois pays, l'Argentine, la Belgique, le Canada, la Hollande, l'Espagne, le Mexique, la Pologne et le Portugal. Les directeurs de l'Apostolat de la prière dans une vingtaine de nations étaient aussi présents.

Le matin et le soir, l'abside de la basilique fut illuminée d'une façon éblouissante. Dans la nef latérale gauche, le grand tableau en mosaïque représentant la manifestation du Sacré Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie était entouré de lumières. Pareillement la statue monumentale de saint Ignace dans la grande nef était encadrée de draperies de pourpre et de lustres portant une multitude de lampes électriques. Dans « la Gloire » du Bernin, le nouveau Bienheureux était représenté sur les nuées du Ciel.

Sous les deux loges latérales de S[e] Hélène et de la Véronique étaient suspendus les étendards représentant deux des miracles approuvés pour la Béatification : le miracle opéré en faveur de Marie-Louise Pirio, au couvent de la Trinité de Porhoët (Vannes), et celui opéré en faveur d'Edmond Remy à Ploërmel.

Au-dessus du portique central se trouvait un tableau allégorique du professeur Galimberti. Au milieu du tableau, le Cœur de Jésus rayonnant : le B. de la Colombière lui présente l'hommage du monde symbolisé par un groupe d'hommes appartenant à toutes les nations : au fond l'on aperçoit un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus : ainsi se trouve rappelé le mandat que reçut la Compagnie de répandre la dévotion au S. C., avec l'œuvre de l'Apostolat de la Prière.

A la « loggia » extérieure de la Basilique était également suspendu un étendard sur lequel on voyait un ange présenter à l'apôtre du Cœur de Jésus triomphant une image du S. C., tandis qu'un autre ange lui offre le lis de la candeur.

Cet étendard, de même que « la Gloire », est l'œuvre du prof. Gonnella.

*La Cérémonie du matin.* — En présence du Chapitre du Vatican, des Éminentissimes Cardinaux Laurenti, Granito Pignatelli di Belmonte, Frühwirth, Ehrlé et Verde, de nombreuses personnalités religieuses et civiles et d'une foule immense, Mgr Bernabai lut le Bref Apostolique par lequel Sa Sainteté Pie XI, après avoir fait l'éloge du Vénérable, déclarait l'inscrire au nombre des Bienheureux.

Immédiatement après, son E. R. Mgr Antoine Anastase Rossi, Patriarche de Constantinople et Chanoine du Vatican, entonnait le *Te Deum*, puis lisait l'oraison propre du Bienheureux et enfin, avant de monter à l'autel pour célébrer la sainte Messe, encensait la gloire.

Entre temps on distribuait dans la Basilique des images et des vies du Bienheureux.

La Chapelle « Giulia », sous la direction de Maître Boezi, accompagna la messe de ses chants liturgiques.

*La Visite du S. Père.* — La visite du S. Père au nouveau Bienheureux s'accomplit le soir avec le cérémonial accoutumé.

Entouré de tous les membres présents du sacré Collège, le Pape traversa la Basilique S[t] Pierre sur la « Sedia Gestatoria ».

Une foule vibrante d'enthousiasme éclatait en applaudissements sur son passage.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement donnée par Mgr Chassagnon, évêque d'Autun, devant le Saint-Père, le T. R. P. Ledochowski et le postulateur de la cause offrirent au Pape un reliquaire artistique en argent et métal doré représentant le ciborium de Saint-Pierre et contenant une parcelle des ossements, une vertèbre du bienheureux, et le P. de Surdun, le traditionnel bouquet de fleurs artificielles.

## Audience des Délégations de l'Apostolat de la Prière.

Le samedi 15 juin, à 8 heures du soir, le S. Père avait reçu dans la salle des Béatifications les délégations de l'A. de la P. venues de l'étranger avec de nombreux groupes romains (au total 3000 personnes). Y assistaient les évêques français

signalés ci-dessus. Dans l'adresse qu'il lut au Pape, le T. R. P. Ledochowski fit allusion à la particularité significative de cette date du 16 Juin. Et le Saint-Père y insista à son tour dans son discours plein d'onction pénétrante, où il laissa déborder son ardente dévotion au Sacré-Cœur et la joie que lui causait la béatification du Bienheureux Claude de la Colombière : « Ce n'est pas une rencontre fortuite, déclara le Pape. C'est la main de Dieu qui a fait coïncider cette béatification avec l'anniversaire de la grande révélation du cœur de Notre-Seigneur. » De fait, le postulateur de la cause avait souhaité d'abord que la béatification fût fixée durant l'octave du Sacré-Cœur, mais il n'avait pas été possible de la placer à une date antérieure à ce 16 juin. On s'aperçut alors seulement que cette date correspondait précisément à l'anniversaire du jour où le divin Maître ayant prescrit à Marguerite-Marie d'obtenir une fête du Sacré-Cœur, lui avait dit de s'adresser dans ce but à son serviteur, le Père de la Colombière.

(Extrait de l'*Osservatore Romano* et de la *Croix*).

---

# Le voyage du T. R. P. Général en France et en Espagne

Le 17 décembre, le R. P. Mollat, Provincial de France, de passage à Angers, apprenait l'arrivée imminente du T. R. P. Général à Paris pour un séjour de 24 heures, avant de repartir pour Barcelone. Il retourna donc à Paris et après avoir reçu le visiteur, qui était accompagné du P. Crivelli, ancien provincial du Mexique, il le conduisit à la rue Casimir Périer, où N.P. devait demeurer pendant son séjour à Paris. Arrivé à 14 heures, Sa Paternité reçut dans la soirée les principaux Pères de Paris et dîna avec eux, rue Casimir Périer.

Le lendemain, après s'être occupé de son billet, qu'il ne put avoir dans les conditions désirées (ce qui devait l'obliger

de s'arrêter à Toulouse), il alla faire ses dévotions à Notre Dame de Paris avec le P. Socius et, de retour à 10 heures, reçut encore quelques Pères. A midi, 70 personnes étaient réunies, rue de Grenelle,et 120 ou 130 à 13 h. 30, au siège de l'U.S.I. C. Le R. P. Mollat présenta tout ce monde au visiteur. On s'assit alors pour l'entendre parler quelques moments de la vie intérieure, sans laquelle on ne peut faire de bien, du faux mysticisme qui se reconnaît à l'absence de mortification et d'obéissance, enfin du zèle, surtout près des jeunes qui sont actuellement travaillés par un immense besoin de Dieu. On prit ensuite le café, puis le visiteur repartit accompagné du R. P. Mollat pour voir la bibliothèque slave de la rue de Sèvres, les Pères de la rue de Dantzig, qu'il désirait entretenir depuis son arrivée, enfin l'Action Populaire,où il resta près de deux heures, étonnant tout le monde par ses questions et son sens pratique. Le soir, il dîna aux Études et rentra rue Casimir Périer.

Le jeudi, après sa messe célébrée rue Antoinette, dans la petite chapelle qui est un souvenir de S. Denis, l'un de ses patrons, il monta au Sacré Cœur et redescendit pour prendre ses bagages et se rendre au quai d'Orsay qu'il quitta à 10 h.

Voici le résumé de la petite allocution du T. R. P. Général :

Le P.G. rappelle que pendant la guerre, se trouvant en Suisse, il eut l'occasion de réunir d'une manière semblable les PP. de Suisse, et ce qui leur fit le plus plaisir, ce furent les nouvelles de la Compagnie qu'il leur donna. Il va faire la même chose.

La Compagnie est en pleine croissance ; nous dépassons déjà les 21.000. Les progrès sont actuellement plus rapides que dans l'Ancienne Compagnie. De 1700 à 1750, il y eut un accroissement de 2500 (20.000 à 22.500.) Or, depuis la fin de la guerre, nous avons augmenté de plus de 5000. Il faut remercier Dieu, car ce sont de bonnes vocations, comme il en faut en ces temps difficiles. Même des Provinces moins nombreuses et qui se recrutaient difficilement, ont cette année un accroissement, comme celle de Turin qui a 14 membres de plus. Il y a des accroissements considérables en Pologne et en Amérique.

Un autre sujet de joie est la grande confiance que témoignent à la Compagnie le Pape et les Évêques. Recevant en audience

les nouveaux élèves de la Grégorienne, le S. Père leur disait : « Il est bien connu que le Pape a pour la Compagnie une prédilection spéciale, et c'est chose justifiée, puisque la Compagnie a toujours été fidèle au St Siège » Et nos ennemis le reconnaissent, tel ce Luc Verus, dans des brochures qu'il répand à foison contre nous : « C'est bien, y dit-il, une des caractéristiques du Pontificat de Pie XI d'avoir fait triompher les principes jésuitiques ».

La confiance du Pape et des Évêques se traduit par l'appel qu'ils font à la Compagnie pour diriger des Séminaires régionaux. Actuellement nous en dirigeons quatre en Italie et un grand nombre de diocèses y sont représentés.

L'estime du S. Père pour la Compagnie est très voulue ; les marques qu'il en donne sont très spontanées. On croit parfois que telle lettre, tel *motu proprio* du Pape est dû à une suggestion de son entourage ; ce n'est pas toujours vrai. En faisant remettre au P. G. le *motu proprio* sur l'Université Grégorienne et les Instituts Biblique et Oriental, il disait : « vous ne savez pas combien j'ai prié avant d'écrire cette lettre ». Il s'intéresse de près au développement de ces Instituts, à leurs bibliothèques ; il veut que celle de l'Oriental atteigne 300.000 volumes, celle de la Grégorienne 500000. L'Université Grég. a maintenant 1600 élèves, et on peut prévoir 2000 dans un avenir assez prochain. Aussi l'ouverture des nouveaux locaux est-elle urgente ; actuellement les élèves sont dans des conditions matérielles qui suscitent des plaintes.

De multiples demandes qu'on nous fait d'accepter la direction de collèges, de séminaires, sont à la fois consolantes et pénibles, car souvent on doit refuser, faute de monde. Parfois le solliciteur s'en va froissé. Dernièrement l'archevêque de Jassi en Roumanie vint demander au P. G. la fondation d'un collège ; le P. G. dut refuser et l'archevêque se montra mécontent, ne comprenant pas que dans une Compagnie de 20.000 hommes on ne pût lui en trouver deux ou trois pour une fondation ; mais ces deux ou trois deviennent vite quatre ou cinq, puis huit ou dix et on ne peut plus. En Colombie, on nous offre actuellement seize collèges qu'il est impossible d'accepter. Quand le nouveau Vicaire Apostolique du Kwango,

Mgr Van Hée, vint rendre visite au P. G., il le supplia de lui donner des hommes, à cause des grands besoins de la Mission et du mouvement accentué des conversions. Le P. G. dut lui répondre que dans d'autres missions les besoins étaient encore plus pressants ; dans telle région de l'Amérique du Sud, il y a dix-huit prêtres pour un demi million d'habitants, et il y a des fidèles qui ne voient le prêtre que tous les quatre ans. En Colombie, il faudrait des Universités ; le mouvement protestant est en pleine activité, et si l'on n'atteint pas maintenant les masses qui vont aux protestants, elles seront perdues pour la vérité. Si la Compagnie comptait actuellement le double d'hommes, il n'y aurait pas besoin de chercher pour les occuper.

C'est une grande consolation de voir en beaucoup d'endroits l'estime des Exercices Spirituels, les retraites et récollections de prêtres. Il faut former des prêtres capables de les bien donner, et les Provinces ne doivent pas craindre de s'imposer des sacrifices pour préparer longuement des Pères qui donneront bien les Exercices. Mgr Heylen, évêque de Namur, a consacré dans son diocèse un prêtre uniquement à ce ministère ; nous avons un champ immense.

Mais pour avoir un apostolat fécond, il est indispensable que nous soyons avant tout des hommes spirituels, des hommes intérieurs attachés à la spiritualité des Exercices. C'est surtout cela qu'on demande partout. Du Chili, on écrit : « envoyez-nous deux bons Pères. Les gens crient contre nous, mais en réalité ils sont inquiets, ils cherchent et désirent la vérité et ils suivront ceux qui les prêcheront ». L'ambassadeur de Belgique à Rome disait au P. G. : « il me semble que la génération nouvelle est meilleure que la nôtre ; elle a plus d'idéal et des convictions plus profondes ». Le P. Parsons, directeur d' « America », disait au P. du Passage : « c'est incroyable comme les protestants attirent les âmes avec leur doctrine incomplète et vague de l'union à Dieu ». Les âmes ont une telle soif de Dieu qu'elles s'arrêtent à cela, faute d'avoir la vérité. Il faudrait écrire des brochures et les répandre à profusion pour montrer que l'Église catholique donne cette union à Dieu. Le peuple lui-même sent bien quels sont les hommes de Dieu. Le P. G. se rappelle qu'étant à

Cracovie, il avait connu un Père dont l'attitude de prière à l'église avait tellement frappé les assistants au cours d'une cérémonie que les gens venaient ensuite demander à se confesser « au Père qui prie ».

Pour avoir cette union avec Dieu, il faut le chercher dans le cadre des Exercices et dans leur esprit. Un Cardinal disait : « Je veux pour mes séminaristes S. Thomas comme base de la formation théologique et les Exercices de S. Ignace comme base de l'ascèse ». Pour cela, il faut connaître les Exercices, les adapter au temps où nous vivons. On ne comprend pas toujours bien les Exercices et on voit trop souvent circuler des écrits qui en donnent une idée fausse. La spiritualité des Exercices nous mettra en garde contre les illusions mystiques qui sont actuellement un danger commun et répandu dans tous les pays. On en sait quelque chose à Rome, à la Congrégation du St Office où des abus sont signalés de tous les pays. C'est d'ailleurs une chose assez ordinaire après les périodes de grand trouble comme fut la guerre. Il y a une foule d'âmes illusionnées qui se croient la mission de sauver le monde, de le sauver par le moyen de leur confesseur, et quand les Supérieurs croient devoir éloigner le confesseur, ce sont des malédictions. Récemment, une de ces prétendues voyantes condamnait le P. G. à l'enfer, parce qu'il avait interdit à un Père de s'occuper d'elle.

Les Exercices ne nous invitent nullement à mépriser les états mystiques et les grâces extraordinaires d'oraison, mais ils veulent un contrôle. On peut dire que presque tous nos Saints ont eu des états d'oraison extraordinaire. Les Exercices ne conduisent pas uniquement à cette ascèse qu'on dit inférieure, mais ils peuvent conduire à la plus haute oraison. C'est que les Exercices ont une portée universelle, et ce qui le prouve, c'est que les Ordres les plus divers : actifs, contemplatifs... les demandent.

Le contrôle qu'exigent les Exercices pour les états mystiques est celui-ci : ils sont nécessairement accompagnés de vertus crucifiantes, d'humilité, de renoncement, d'obéissance. C'était déjà la règle des anachorètes du désert ; c'est la doctrine du maître de la mystique, S. Jean de la Croix. Lors de la proclamation de S. Jean de la Croix comme Docteur de l'Église (à

laquelle d'ailleurs la Compagnie a beaucoup travaillé), le P. Général des Carmes disait au P. G.: « Je suis très content de cette glorification. On lira S. Jean de la Croix et on verra quelle préparation de mortification il déclare indispensable pour les grâces d'oraison extraordinaire ». Si Dieu donne cette grâce, il donne en même temps la grâce de se mortifier. Et le P.G. dit que lorsqu'on lui parle de Pères soi-disant avancés en oraison,il demande: «sont-ils plus traitables, plus dociles»? Si la réponse est que ces Pères laissent à désirer, il est fixé ; ce ne sont pas là des états mystiques authentiques. S. Philippe de Néri ne pensait pas autrement. Appelé pour examiner le cas d'une religieuse qui prétendait avoir des visions, il commença par lui demander de nettoyer ses chaussures assez boueuses. Celle-ci se récria : « Mais je ne suis pas une converse ; je suis venue pour être examinée sur mes faveurs divines ». Le saint lui répondit : « je vous remercie ; l'examen est tout fait». Les personnes qui visent ainsi à l'extraordinaire sans avoir de vertus solides, sans tenir compte des directions du S[t] Siège, finissent parfois fort tristement ; à Rome on en sait quelque chose. Au contraire,une âme qui est dans la vraie mystique a tout de suite une influence extraordinaire pour le bien. Ah ! si l'on avait un S. Louis de Conzague dans chaque scolasticat, comme le niveau monterait !

Le P. G. parle ensuite de la nécessité de la sélection des ministères, selon l'esprit de la VII[e] partie des Constitutions. Il ne cesse, dit-il, de le répéter dans ses lettres aux Supérieurs, et quand le P. Assistant ou le P. Substitut lui fait remarquer qu'on l'a déjà dit, il répond : « redites-le encore ». Il faut voir ce qui est d'une utilité plus universelle, plus profonde, et ne pas se perdre dans de petites œuvres sans influence.Tâchons de nous débarrasser des responsabilités temporelles financières, pour garder la haute direction des œuvres. Le même homme, avec une sélection intelligente, peut rendre trois ou quatre fois plus. Nos premiers Pères n'étaient qu'une poignée, et quelles grandes choses ils ont faites ! A Paris, la Compagnie a des œuvres de premier ordre : les collèges, les Études, l'Action Populaire, par exemple. Ce sont les œuvres de ce genre qu'il faut promouvoir.

Il faut aussi veiller grandement à garder l'union entre nous

dans notre travail. Le P. G. se rappelle que le T. R. P. Martin lui disait un jour : « l'Assistance de France est admirable par sa réorganisation continuelle des œuvres, malgré la dispersion ». Et il ajoute qu'il confirme cet éloge.Mais voilà un demi-siècle que cela dure, et à la longue cette dispersion produit aussi des effets moins bons : un peu de particularisme. Unissons-nous ; travaillons aux œuvres communes ; développons les Congrégations mariales qui sont un si puissant moyen d'apostolat.

Le P. G. recommande ensuite instamment de travailler au recrutement de la Compagnie. Il faut discerner les vocations dans les différentes œuvres dont nous nous occupons. Il faut prier pour en avoir, mais il faut aussi s'industrier. Nos premiers Pères avaient sans cesse l'attention attirée sur ce point. Appliquons-nous-y, surtout dans nos collèges, par notre vie intérieure et extérieure ; les règles de la modestie doivent nous faire reconnaître ; les jeunes gens ne s'y trompent pas et l'exemple d'une vie régulière attire vers nous. Faisons connaître les grandes œuvres de la Compagnie, les missions. Les Américains ont fait cela d'une manière remarquable.

Nous avons plusieurs causes de Béatification et Canonisation en très bonne voie ; gardons-nous cependant d'affirmer trop vite quelque chose de certain pour 1929, car le Pape considère toujours le dernier jugement comme très grave. (Pour S. Canisius, alors que l'on préparait déjà des pélerinages et des fêtes pour une canonisation jugée certaine, le Pape dit aux organisateurs : « si telle et telle difficulté auxquelles on n'a pas suffisamment répondu ne sont pas résolues, je ne permettrai pas la canonisation ». Cependant nous avons les plus grandes espérances pour la Béatification du V. P. de la Colombière, la Canonisation prochaine du Bx Bellarmin et des BBx. Martyrs Canadiens.

Au moment de quitter la salle, alors que beaucoup de Pères étaient déjà partis, il nous donna encore une nouvelle intéressante : l'espoir de voir la Compagnie se développer dans le rite Oriental. Cette branche demandera des adaptations spéciales qui ne sont pas sans difficultés pratiques, mais la volonté du Pape est si claire qu'il n'y a pas à hésiter. On devra donc introduire dans la vie de ces Pères et même des

novices, des habitudes assez différentes de nos usages, surtout de grandes cérémonies liturgiques. Même les litanies subiront une transformation en ce sens, pour les PP. et FF. de ce rite.

***

Le 21 décembre, Sa Paternité arrivait au Théologat de Sarria, saluait paternellement la communauté, en latin, et promettait de se joindre à tous pour les fêtes de Noël, bien qu'il soit venu pour tout autre chose : « Habeo enim multa et magna negotia pro quibus orationibus vestris indigeo ». Notre Père eut de longues conversations avec chacune des communautés de la maison : avec les Pères en récréation, avec les Philosophes, avec les Théologiens, avec les Professeurs du « Boarding College » et enfin les Frères coadjuteurs. Sa Paternité se rendit ensuite à Gerona et à Manrèse, et de là, en compagnie des Pères Bénédictins, à Montserrat. Là, le P. Général fit une chute assez sérieuse qui mit à mal sa jambe, et les docteurs lui ordonnèrent le repos au lit ; mais il continua son travail avec ardeur, au grand étonnement de tous ceux qui le visitaient.

Voici le compte-rendu de la conférence que le T. R. P. Général donna aux Théologiens, le 31 décembre (1).

Sa Paternité prit une chaise et s'assit au milieu des Théologiens, qui, pendant près de deux heures, restèrent suspendus à ses lèvres. Notre T. R. P. s'exprima couramment et distinctement en latin, sans s'interrompre ni donner signe de fatigue. Sa causerie fut d'autant plus goûtée, qu'il parla des sujets les plus relevés et les plus difficiles avec la plus grande simplicité.

Sa Paternité commença la conférence en demandant au bidelle combien il y avait de théologiens dans la maison et à quelles provinces ils appartenaient. Immédiatement après, il prit occasion d'une conversation rapportée du P. Crivelli de la Province du Mexique, sur la propagande protestante dans l'Amérique du Sud, pour insister sur l'exemple d'union montré par les Protestants lorsqu'ils attaquent Rome. Cette même idée était vivement exprimée dernièrement, dit Sa

(1) Extrait des *Woodstock Letters* : Février 1929.

Paternité, par le Patriarche de Jérusalem. Quoique les sectes soient si nombreuses et si divergentes d'idées, cependant dans leur effort pour protestantiser le monde, jamais ils ne s'opposent l'un à l'autre, ni ne travaillent sur le même terrain. Le prosélytisme, donc, activité caractéristique du Protestantisme moderne, est l'un des plus grands ennemis de l'Église Catholique. Le P. Général dit à l'un des Scolastiques des États-Unis que nos Pères là bas doivent se préparer à travailler parmi les Protestants, puisqu'il y en a tant d'autres pour s'occuper des Catholiques.

Le Protestantisme travaille à découvert, il n'en est pas de même du Communisme qui est le deuxième grand ennemi de l'Église. Nous devons imiter l'esprit d'union et de mutuelle entr'aide qui pousse même les communistes du monde entier. Leur but est la soviétization du genre humain ; leurs moyens, la destruction de la seule barrière qui s'y oppose : le Catholicisme. Ils sont persuadés de l'efficacité du silence. Pour cette raison, non seulement ils omettent de publier leurs réelles victoires, imitant la Franc-Maçonnerie sous ce rapport, mais de plus ils lancent dans les grands journaux du monde des histoires de défaites inventées de toute pièce. Ainsi ils trompent le monde Catholique qui, croyant à la vérité des histoires rapportées, ne s'élève pas contre eux. Ce sont là les mêmes ruses diaboliques contre lesquelles S. Ignace appelle notre attention, pour ce qui est des tentations.

Ces deux ennemis, toutes les nations ont à les craindre, y compris les païens et spécialement les Japonais. Toutes les nations semblent s'accorder pour reconnaître que la seule force présentement capable de remporter la victoire sur ces adversaires est l'Église Catholique. C'est pourquoi le Japon supporte maintenant le Catholicisme, qui a un représentant à la Cour Impériale, dans la personne de l'Amiral Yamamota cidevant tuteur et actuellement conseiller du jeune empereur. C'est pourquoi également, les prérogatives d'Université reconnue ont été accordées à notre Université de Tokyo. Lorsque l'on télégraphia cette nouvelle au Saint-Père, il envoya son secrétaire particulier au Père Général pour lui en donner une information de première main. Le Pape désire voir notre Université de Tokyo devenir un éminent foyer de culture scien-

tifique : il espère qu'elle deviendra une source d'eau vive dont les eaux se répandront sur tout l'Orient. Car, avec le temps, la silencieuse action de la vérité produira son effet sur les cœurs sincères. Maintenant nos Pères, au Japon, cherchent pour leur Université un nouvel emplacement ; mais malheureusement ils manquent de ressources. Les Américains semblent plus enclins à donner leur argent pour nos œuvres deChine que pour celles du Japon.

Saisissant cette occasion, le Père Général rappella une scène belle et consolante, mais quelque peu émouvante aussi, dont il fut témoin au Vatican, l'été dernier.Durant la canicule, Rome se dépeuple, les pauvres gens même trouvent moyen de quitter la ville pendant quelques jours. Le Vatican est désert. Sa Sainteté ne donne pas audience. En ce temps-là donc, le Père Général vint le voir pour une affaire. Ce fut bien alors qu'il vit combien vraîment Sa Sainteté était un prisonnier. Le Pape était seul dans son appartement privé, et bien que l'on fût au milieu du jour, les fenêtres étaient étroitement fermées et les lampes électriques allumées. Même avec ces précautions et avec le secours d'un ventilateur électrique, Sa Sainteté dit à Notre Père que le jour précédent, jusqu'au milieu de la nuit, elle avait presque étouffé et que pendant les longues heures de repos l'Université de Tokyo avait été présente à son esprit et l'objet de ses prières. Un diplomate Français, après une audience avec Sa Sainteté, écrivait à l'un des journaux de Paris : « Malgré la solitude du Prisonnier on est absolument forcé de reconnaître sa grandeur ».

En Égypte aussi, les ennemis de l'Église, spécialement les Protestants sont ardents à la tâche. Comme le Roi désire faire de l'Égypte une grande nation et comme il se rend bien compte que, pour cela, la religion est nécessaire, il a la persuasion que rien ne favoriserait autant ses projets qu'un Collège des Jésuites,spécialement là où les Protestants travaillent le plus fort, c'est-à-dire dans le Nord. Le Roi et le Pacha, son premier Ministre,allèrent voir Sa Paternité à leur passage à Rome, et le Pacha lui parla en confidence de sa dévotion pour S. Ignace et pour Notre-Dame.Tous deux, lui et le Roi, furent élèves des Jésuites. Il déclara qu'il regardait le Christ comme le plus grand des Prophètes et quelque chose de plus qu'un prophète,et

qu'il n'hésite pas à le dire en public. Un musulman qui professe une telle dévotion et reconnaît ces vérités n'est pas loin de la Foi. Il se plaignit aussi de ce que les Anglais aient la sottise d'essayer de « rebâtir » la Cité de Sion et cherchent à rendre les Saints Lieux aux Juifs qui mirent le Christ à mort. « Qu'ils les donne plutôt à nous les Musulmans », dit-il.

L'utilité de nos collèges, leur action calme et profonde sont universellement reconnues par nos ennemis eux-mêmes qui cherchent à nous aliéner la jeunesse. Que notre influence sur les jeunes ne soit pas éphémère, les pélerinages à Rome le montrent bien : les jeunes gens considèrent comme un grand honneur de recevoir la bénédiction et d'entendre quelques mots de la part de celui qu'ils regardent comme le Père commun de leur vénérés maîtres. L'amour des enfants pour leurs professeurs dans le monde tout entier est une source de grande consolation pour sa Paternité. Même des hommes d'un renom mondial viennent à Elle lui demander avec une simplicité d'enfant le plaisir de quelques moments d'entretien avec Elle.

Le Saint-Esprit fait aujourd'hui des merveilles dans l'âme des jeunes. Ceux-ci sont en quête de nous, parce qu'ils ont faim de la parole divine. Les jours d'aversion systématique et de stoïque indifférence pour les matières religieuses sont passés. Plus d'un jeune homme du monde, surtout parmi ceux qui sont confiés à nos soins, pratique une perfection qui ferait rougir beaucoup de nos Religieux. A Paris, par exemple à l'École Polytechnique, plusieurs jeunes gens font des pénitences et méditent quotidiennement. Les questions religieuses sont aujourd'hui si discutées et présentes à l'esprit de tous que même les plus séparés de nos frères chrétiens recherchent l'instruction religieuse. L'Église gagne en prestige chaque jour davantage. Nous ne pouvons pas décevoir les espérances qu'elle a posées en nous, spécialement celles qui concernent l'éducation de la jeunesse.

Cette formation et cette culture seront d'autant plus solides et durables que notre préparation aura été plus parfaite durant le temps de nos études et de notre probation. S'il était question de changer le cours des études, le Saint-Père a déclaré que le changement consisterait dans l'addition d'une année,

Un jour, certain dignitaire de l'Église, parlant avec Sa Paternité du manque de sujets, lui assura qu'elle en aurait assez, pourvu qu'elle raccourcît le temps des études. La chose fut rapportée au Souverain Pontife qui, « siluit, ut solet, antequam responderet ; et dixit : « *abreviare, absolute non* ; mais si au contraire il s'agit d'ajouter une année, oh ! alors vous avez déjà toute mon approbation ». Ainsi le Souverain Pontife se réserve exclusivement le droit de raccourcir le temps des années de formation ecclésiastique. Si parfois il accorde des dispenses, c'est contre sa volonté. Sur ce point il désire que nos constitutions soient observées à la lettre. Le cardinal Bisleti dit qu'ayant entendu plusieurs conférences données par des religieux et des prêtres séculiers, il avait trouvé que si certaines d'entre elles surpassaient les nôtres en préparation et en présentation oratoire,aucune ne les surpassait du moins pour la solidité de la doctrine.

De là, nous devons conclure qu'il nous faut garder précieusement notre *Ratio Studiorum* et nos traditions scolastiques. Ce n'est pas une rhétorique brillante que les gens apprécient maintenant, mais la valeur positive du travail. Le temps est passé où les hommes croyaient à ce qu'il lisaient uniquement parce que c'était imprimé. Maintenant tout est discuté et critiqué. Lorsque les éditeurs protestants en Angleterre ont à publier un volume sur l'Église catholique, il viennent s'assurer auprès d'un catholique si leur manuscrit ne contient pas d'erreurs historiques ou quelque fausse interprétation des Conciles ou des dogmes. Un livre contenant de telles erreurs est aussitôt discrédité et ne peut pas être vendu.

Cette solidité de doctrine et de jugement parmi nous a été remarquablement mise en évidence en trois occasions récentes. Dans les conférences de Malines, on a trop accordé aux Anglo-Catholiques sous la direction de Lord Halifax.Dernièrement aussi,les Pères Bénédictins de Amay firent trop de concessions aux Orientaux, et l'Association des Amis d'Israel en fit également d'excessives aux juifs sur des points touchant la doctrine. Les nôtres ne se compromirent dans aucune de ces affaires. Il y eut à Rome un effort à peine dissimulé pour nous exclure des Amis d'Israel quoique cette association comptât parmi ses membres déjà six cardinaux, plusieurs prélats et prêtres.

Considérant les résultats le Père Général ajouta : « Nous aussi nous pouvons dire *Deo gratias* ».

Chaque fois qu'il s'est agi de la réunion des Églises, la Compagnie a toujours évité les extrêmes, et bien lui en a pris car de l'erreur contraire on ne s'aperçoit qu'à la longue.

Le Saint-Siège dut intervenir dans ces matières afin de ne pas donner prise à l'orgueil des Églises séparées qui tirent avantage de ces essais d'union pour créer la fausse impression que c'est Rome qui se rapproche d'elles et non pas elles qui cherchent à se rapprocher de Rome. Néanmoins Sa Paternité est loin de rester indifférente àtoutes ces questions de réunion ; elle consulta dernièrement le Saint Père au sujet d'une proposition qui lui fut faite, alors qu'elle était encore à Zizers, par un Archimandrite russe. Celui-ci exprimait l'opinion que ce serait avancer d'un grand pas la réunion des Églises orientales avec Rome, si les membres des rites orientaux étaient admis aux ordres religieux latins. Cela parce qu'en Orient un moine est beaucoup plus estimé que le prêtre ordinaire. L'idée parut bonne au S. Père du moins dans la mesure où elle ne dépassait pas les limites raisonnables. Et c'est ainsi que, pour ne rien dire des autres Congrégations, la Compagnie a environ trente de ses sujets qui sont du rite Oriental. Il y a des plans en préparation pour l'ouverture d'un noviciat pour les candidats qui viendront encore se présenter. Sa Paternité dépense beaucoup de soin à adapter nos constitutions au nouveau rite, d'une manière qui ne soit préjudiciable ni aux rites ni aux Constitutions.

Par-dessus tout, nous devons profiter nous-mêmes de tous les moyens de formation que nous donnent les Constitutions et les Exercices et nous devons nous appliquer à les connaître non seulement durant notre troisième année de probation mais durant toute notre vie. Le Code de Droit canon, de même que plusieurs congrégations religieuses ont pris des règles dans notre Institut. Les Frères des Écoles chrétiennes, par exemple, ont établi une troisième année de probation pour ceux qui sont appelés à exercer une plus grande influence ou qui deviendront supérieurs. Ils ont constamment recours à nous pour les Exercices. Les Exercices contiennent toute notre ascèse et

toute notre mystique ; on devrait les donner en entier, sans omettre une seule méditation.

D'après quelques évêques, c'est à un manque de scrupuleuse fidélité à toutes les prescriptions des Exercices, qu'il faut attribuer la diminution des fruits qu'on en retire parfois de nos jours. Ne nous laissons par influencer pas l'opinion fréquemment admise que les Exercices sont bons pour ceux qui désirent extirper le péché de leur vie, mais non pour ceux qui sont déjà très avancés dans la vie contemplative. Les Exercices sont adaptés à tous les genres de vie : vie active, vie contemplative, vie mixte. Chaque année les nôtres sont appelés à les donner aux Bénédictins de Subiaco et autres moines etc... Le grand bien qu'ont accompli les Exercices au XVI^e^ siècle fut le réveil dans le monde de l'oraison mentale, dont l'abandon avait causé le relâchement de nombreuses communautés. C'est l'opinion que Denifle, l'historien célèbre de Luther, exprimait au P. Wernz comme le résultat de ses recherches scientifiques sur les origines de la réforme protestante. Aussi, nous, les fils de la Compagnie, ne devons-nous pas préférer d'autres méthodes de prière ou d'ascétisme aux nôtres. Au fond les grand mystiques enseignent la même mystique que les Exercices.

Le grand mystique espagnol, S. Jean de la Croix, enseigne comme S. Ignace que la pierre de touche de la sainteté c'est la mortification, l'abnégation, l'humilité, et pour les religieux la stricte observance de leurs règles. Sans cela, impossible d'atteindre ni sainteté ni mystique. Tout ce que nous entendrons dire de contraire à cela nous pouvons le regarder comme suspect et opposé à notre manière de vivre.

De même nous devons nous montrer assez réservés en présence des excès du mouvement liturgique ; nous n'avons pas une vocation de bénédictins. Il est louable de bien connaître la liturgie, assurément. Mais la Messe dite « *ad apicem rubricae* », comme le demande la règle des prêtres, les prières du Missel pour la préparation et l'action de grâces, les litanies récitées en communauté avec ferveur et posément, voilà la liturgie de la Compagnie.

Comptant sur cet esprit d'obéissance et d'orthodoxie, le Pape, à plusieurs reprises, a montré qu'en confiant une œuvre

quelconque à la Compagnie, il était en sûreté. C'est ainsi qu'il nous à confié l'Institut Oriental, avec le désir de voir les questions concernant l'Église orientale étudiées avec grand soin et l'espoir que les facilités seraient offertes aux Orientaux eux-mêmes de venir à Rome étudier les affaires qui les concernent.

Comme le P. Général remerciait Sa Sainteté de l'honneur qui était fait à la Compagnie, le Pape répondit : « Il n'y a pas grand honneur à disposer d'un meuble tout vermoulu » et quelques Cardinaux commentaient : « Oui, l'Institut Oriental a été confié aux jésuites ; ils l'uniront à l'Institut biblique et il aura ainsi une sépulture honorable ». Les désirs du Pape ne furent pas déçus. Lorsque la Compagnie prit en mains l'Institut Oriental, il n'y eut pas un seul élève a première année, il y en eut deux la seconde, mais on n'était pas sûr de les revoir après les vacances. Cette année, la troisième des cours, on compte vingt étudiants. Et en même temps on amasse une richesse considérable littéraire et documentaire. On apporte constamment des manuscrits de valeur à cet Institut, du Proche Orient et même de Russie, et nos Pères éditent et publient tous ces matériaux. Il n'y avait d'abord pas de bibliothèque. On a déjà réuni un bon nombre de volumes et Sa Sainteté parvient toujours à trouver un peu d'argent pour que la bibliothèque puisse être aidée. Récemment on a ajouté une nouvelle aile, avec de la place pour trois cent mille volumes. Parmi les documents importants maintenant en possession de l'Institut, il y a une reproduction photographique d'un codex illustré du neuvième siècle. Dans l'un des tableaux représentant la dernière Cène, la primauté de Pierre est représentée dans le dessin même, par ce fait que le Prince des Apôtres occupe un siège d'un type différent de celui des autres. Dans d'autres tableaux, il est représenté avec un anneau. Le Saint-Père ne néglige aucune occasion de louer les Nôtres pour ce travail et pour tout ce qu'ils font afin de faire avancer l'œuvre de l'Église, et de procurer davantage la gloire de Dieu. Dans sa dernière encyclique non seulement il a loué l'Institut Oriental en général, mais a mentionné spécialement l'œuvre de Mgr d'Herbigny. Cette affection du Saint-Père cependant le fait vivement critiquer par beaucoup

de personnes mal disposées envers notre Compagnie. Ces derniers ont mis sur pied de vastes et riches organisations dans beaucoup d'endroits pourf aire de la propagande contre nous. Parmi de telles sociétés, il y a l'agence « Veritas » et celle de Récalde, répandues à Rome, à Barcelone, à Paris, dans plusieurs villes de Hollande et ailleurs encore. A Barcelone il y a en vente, sur les étagères, un livre relatant l'histoire de la suppression de la Compagnie. Parmi les fauteurs de ces organisations se trouvent des personnages très importants et ainsi leurs libelles imprimés forcent l'attention du Pape. Ils accusent aussi le Saint-Père de se remettre entre les mains des Jésuites et du CardinalGasparri ;et danschaque encyclique ils s'appliquent à retrouver l'influence Jésuitique ou Gasparrienne. Ils disent que le Pape a de bonnes idées, mais qu'il est dominé dans leur application par les Jésuites et Gasparri. Le Saint-Père cependant « *non movetur his rebus* ». Il continue à donner à la Compagnie toutes les marques de sa paternelle affection.

Voici un extrait d'une lettre du P. Louis Carrera au Rév. P. Villallonga, Provincial d'Aragon, où il rapporte certaines paroles du Saint-Père concernant des Professeurs et des scolastiques de l'Université Grégorienne : « Nous bénissons de tout notre cœur ce groupe de Pères et de scolastiques d'une bénédiction qui, nous l'espérons, leur apportera de nombreuses grâces de la part de Notre-Seigneur, car vous représentez de nombreuses provinces de votre Compagnie, ou plutôt puis-je dire, de ma Compagnie ». Chacun sait en effet la spéciale bienveillance du Pape pour la Compagnie de Jésus. Cette bienveillance est fondée sur les méritoires travaux de la Compagnie pour le Saint-Siège et l'Église, si nombreux et si variés.La Compagnie certes, selon l'esprit de son Fondateur, est un corps d'élite toujours prêt à travailler pour l'Église et à réaliser les désirs du Souverain Pontife. Le présent Pape le sait pour en avoir fait l'expérience plusieurs fois ; aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris si SaSainteté porte une très spéciale affection envers la Compagnie « Donc, continue le Saint-Père, je vous bénis du fond de mon cœur et je bénis toute la Compagnie, toutes les provinces d'où vous venez, toutes les maisons auxquelles vous appartenez, vos travaux, vos études,

vos intentions, vos familles, et tout ce que vous désirez encore inclure dans cette bénédiction ».
Un des Cardinaux a dit à sa Paternité que la Compagnie avait reçu tant de grâces et si bien travaillé que Dieu nous avait préparé des persécutions pour nous garder humbles. Certes tous les jours, presque dans toutes les parties du monde, de nouvelles persécutions contre le Compagnie paraissent à l'horizon. Mais la Compagnie n'en continue pas moins à grandir en nombre. A la fin de décembre 1928 le Père Général reçut une note de la Curie informant que, bien que 15 catalogues seulement fussent déjà arrivés, le nombre des membres inscrits atteignait déjà 21.000. Il peut être bon de rapperler ici que sous le présent Généralat, la Compagnie a été bénie d'un accroissement de plus de quatre mille membres. Pendant cette même période, dix nouvelles provinces et trois vice-provinces, ont été constituées. Les Missions ont bénéficié de ce notable développement. Dans des régions comme le Zambèze et le Congo où pendant de longues années on récoltait peu de fruits, les missionnaires demandent de plus en plus des renforts pour recueillir les abondantes moissons qui s'étendent à leurs yeux. Aux Indes les vocations croissent rapidement. A Shembaganur, il y a plus de 20 Hindous et l'on prépare des plans pour un nouveau noviciat à Ranchi. Sa Paternité prédit que son successeur aura peut-être le bonheur de pouvoir créer une assistance indienne et ainsi sera réalisé un des rêves de S. Ignace.

L'Évangélisation des païens de nos grandes cités ne le cède en rien au travail des Missions proprement dites, et, comme elles, requiert la meilleure part de notre activité.

Le P. Général a loué notamment l'œuvre du P. Lhande, dont les articles, parus dans les *Etudes*, ont procuré à l'archevêché de Paris une somme de dix millions de francs. Ces générosités ont permis de construire de nouvelles chapelles dans la banlieue parisienne et de travailler ainsi à sa rechristianisation ; exemple que nos Pères pourraient suivre avec fruit dans les autres grandes villes du monde. Laissons à d'autres la direction des femmes : elles trouveront assez de directeurs pour les conduire dans les voies du salut. Quant à nous, notre principal effort doit se porter sur les œuvres d'hommes,

spécialement de jeunesse, que nos Pères des États-Unis ont déjà si bien entreprises dans leurs collèges et Universités.

Le travail d'éducation de la Compagnie à travers le monde est hautement apprécié : aussi songe-t-on à nous confier encore trois Grands-Séminaires.Dans un seul pays, la Colombie, nous dirigeons seize collèges, sans parler de nos autres œuvres.

Bien que, à plusieurs reprises, le P. Général ait été obligé de dire au Pape : « *Homines non habeo* », le Saint-Père désire que nos œuvres de formation théologique soient les dernières à souffrir de notre manque d'hommes et apprécie grandement le travail accompli par nos Pères à la Grégorienne. Celle-ci compte, à l'heure actuelle,plus de seize cents élèves,parmi lesquels des religieux de tous Ordres. Les Capucins notamment y envoient leurs sujets les plus remarquables qu'ils glanent à travers le monde, car ils ont compris que les travaux d'évangélisation dans les milieux les plus simples, requièrent en notre temps une formation théologique des plus solides. Leurs relations avec les Nôtres sont très cordiales, et la Grégorienne ne compte pas de meilleurs élèves.

Plusieurs fois, au cours de sa causerie, le Père Général insista sur les relations d'amitié qui l'unissent aux Supérieurs des autres Ordres et parla d'eux avec grand éloge.

Après s'être entretenu avec nous, une heure et demie durant, de façon plus cohérente et suivie que ne le montrent ces quelques notes recueillies à la hâte, le Père Général se leva. Il exhorta les Nôtres à se montrer magnanimes au service de la Compagnie, pour la plus grande gloire de Dieu, et se recommanda aux prières de tous.

---



# FRANCE

## La Tour Saint-Louis

Le mercredi, 20 février 1929, à onze heures, les navires croisant au large de Jersey, y repérant les « alignements » qui permettent d'aborder l'entrée du port, pouvaient voir le plus notable d'entre eux, une tour haute de cinquante mètres, sise sur colline, lentement s'incliner, puis brusquement se redresser et finalement s'écraser au sol. Et, le lendemain, les journaux de l'île annonçaient la grande nouvelle : « The Jesuits'Tower is gone » « La Tour des Jésuites est tombée » (1).

Elle est tombée en effet,et, avec elle, combien de souvenirs, que les innombrables Pères, passés par le scolasticat Saint-Louis, y avaient attachés !

C'est au nom de ces souvenirs que fut écrite cette courte notice, qui ne prétend pas épuiser l'historique de notre Tour Observatoire.

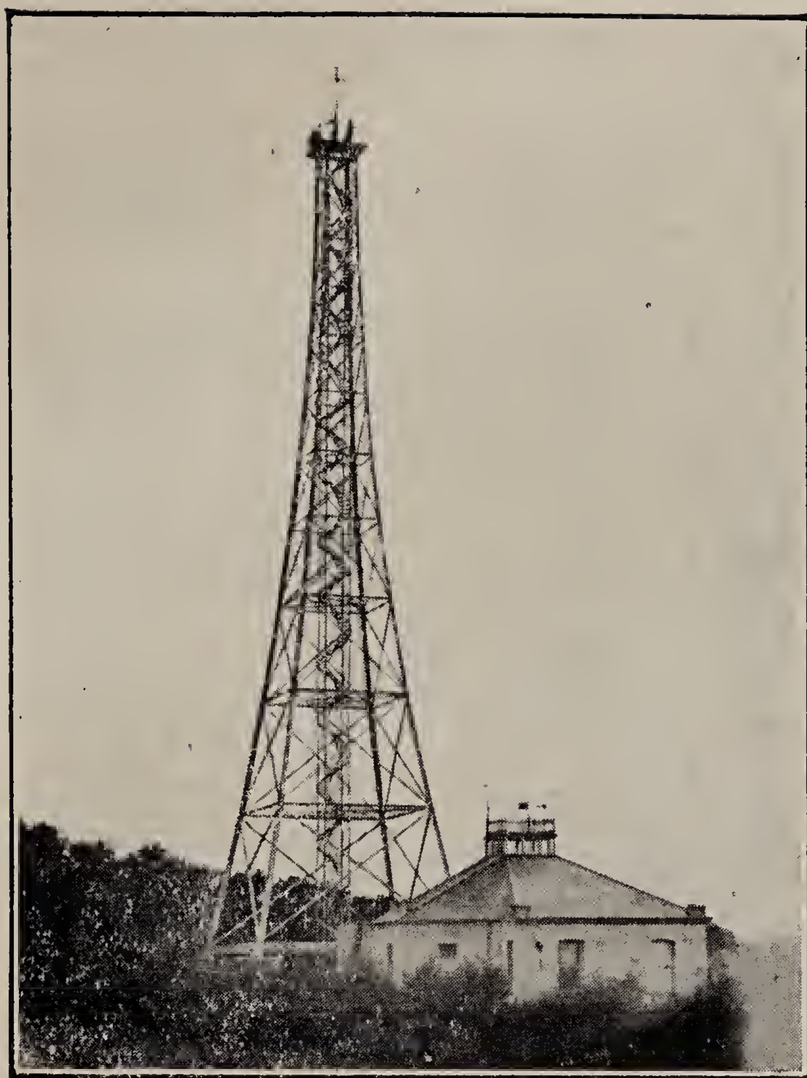
En 1887, débarquait à Jersey le Père Marc Dechevrens (2), dont un séjour de quatorze ans en Chine avait rendu le nom illustre dans les milieux scientifiques. On racontait qu'à lui était dûe la fondation du plus grand observatoire météorologique d'Extrême-Orient, celui de Zi-ka-wei, près Chang-Haï, chef-d'œuvre de science et de plus, centre de renseignements ayant arraché bien des existences aux typhons du Pacifique.

Deux ans après, c'était l'Exposition Universelle de Paris qui s'emparait de son nom, en couronnant la Tour Eiffel, à peine terminée, d'un instrument de son invention.

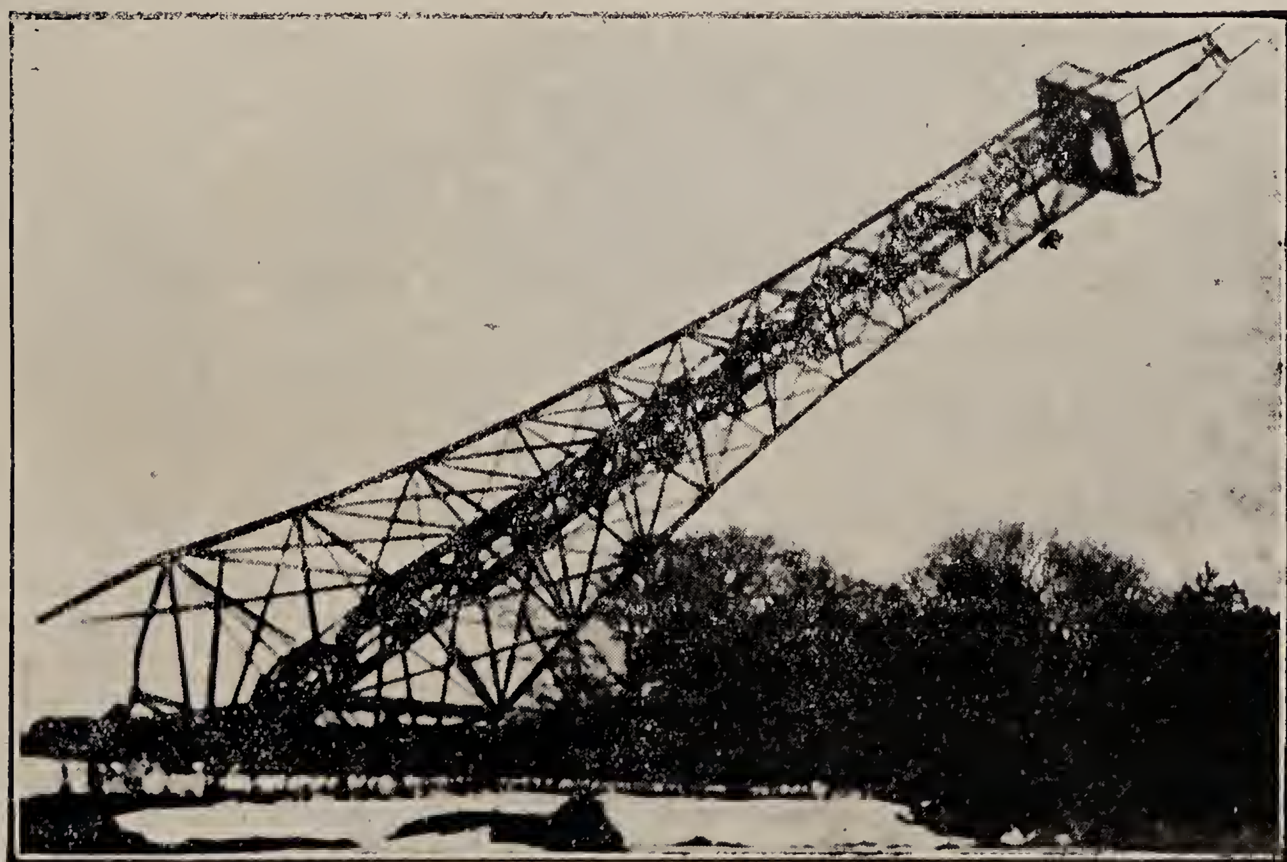
---

(1) « *Evening Post* ». 20 février 1929.

(2) Cf. H. Gauthier : « *Un maître en Physique du globe,* « Études », 1924.



Observatoire de la Maison Saint-Louis avec sa tour.



Instantané pris durant la chute.

Puis, c'étaient sept années de recueillement laborieux; les mémoires s'ajoutaient aux mémoires ; et les travaux du Père sur « les tourbillons atmosphériques », « les cyclônes » et « le mouvement des nuages », associaient à sa renommée la petite île Anglo-Normande, théâtre de ses observations.

Jusqu'au jour où la grande nouvelle éclata, qui transforma en alarme la fierté des citoyens de Jersey.

Il y avait bien de quoi en effet ! Le bruit ne courait-il pas que des pourparlers étaient engagés entre la Maison Saint Louis et les firmes les plus importantes d'Angleterre et de Belgique, pour l'érection d'une tour métallique d'une hauteur de cinquante mètres?

Chassés de leur pays par les décrets de 1880, les Jésuites avaient déjà transféré en territoire jersiais leur grande École Préparatoire à la Marine Française. Qu'une tour d'observation flanquât cet établissement, et c'en était fait de l'indépendance jersiaise ! Dominant le port de la capitale et son « Fort Régent », cette tour fournirait aux jeunes marins français des renseignements redoutables sur l'organisation de la forteresse, son armement et son importante garnison ! Des signaux seraient évidemment échangés avec la côte de France, et finalement, le débarquement s'opérerait, transformant le Dominion en simple département français.

Ce furent au moins les raisons, qui,s'il faut en croire les « Chroniques de Jersey » (1), furent présentées, en 1894, à l'assemblée législative des États.

La fierté et le bon sens l'emportèrent sur les craintes, et le Père Dechevrens put, sans plus redouter l'émotion populaire, s'occuper à construire.

Cependant s'amoncelaient sur ses tables les projets et les échantillons : tout fut examiné, depuis une tour en fuselage rectangulaire, retenue au sol par des cables tenseurs, et s'élevant, rigide et sans courbure, vers le ciel, jusqu'à une réplique de la Tour Eiffel (2), que l'ingénieur Seyrig se chargeait de nous livrer pour le prix raisonnable de 31.500 francs.

(1) 20 février 1929, se référant sans doute aux articles parus dans ses colonnes, en 1893-94.

(2) Avec évidemment de notables différences.

Ce fut à cette dernière proposition que s'arrêta le choix du Père, et, le contrat signé, les travaux commencèrent.

Ce que furent ces travaux, beaucoup d'habitants, à 35 années de distance, se le rappellent encore avec étonnement. Livrées en rade de Saint-Hélier, en octobre 1894, les poutrelles rougies au minium prirent immédiatement la direction de la Maison Saint-Louis, et, un mois après, s'agençaient harmonieusement dans les airs, dotant Jersey d'une curiosité, que l'on appela spontanément « la tour Eiffel des Jésuites », « one of the finest landmarks the island possessed » (1).

La construction était élégante ; tout le monde en convenait sauf toutefois l'ingénieur lui-même, qui, de son aveu, n'éprouva jamais « aucun enthousiasme artistique pour l'architecture en fer » (2), — et ce n'était pas sans une certaine satisfaction que les Jersiais venaient se promener, le soir, aux abords de cette grande ossature d'acier doux, se dressant dans un superbe envol d'arc à une hauteur de cinquante mètres et encadrant une volée de marches en spirale coupées de six plates-formes.

Qu'elle fût solide, on le croyait sans peine,à la voir résister aux ouragans, qui s'engouffrent avec une force inouïe dans l'étroit couloir de la Manche, et à considérer les vingt personnes autorisées à s'accouder aux rampes de l'étage supérieur, pour examiner le clinoanémomètre et autres appareils enregistreurs que l'inventeur, le Père Dechevrens, y avait installés.

Les premières admirations épuisées, ce fut l'existence paisible, qu'interrompait à peine le pas de scolastiques montant en grappe sur le faîte, ou celui du P. Dechevrens, gravissant lentement l'escalier de cette tour qui avait opéré une si merveilleuse unité dans sa vie.

C'est qu'en effet, grâce à elle, il avait pu vérifier, coordonner et centraliser les intuitions et les soupçons de théories physiques qui le hantaient. Elle lui avait permis de publier, chaque année, un bulletin d'observations horaires dont les moyennes tendaient à établir des lois définitives, à livrer aux académies scientifiques dont il faisait partie plus de cinquante

(1) « *Evening Post* », 20 fév. 1929.

(1) Lettre du 4 février 1898.

mémoires, et à développer devant le Congrès météorologique d'Innsbruck sa fameuse théorie hydrothermodynamique des tourbillons aériens.

Puis ce fut la guerre. Les antennes de T. S. F. disparurent ; les photographies de la tour furent interdites et impitoyablement arrêtées à la censure, comme suceptibles de renseigner l'ennemi.

Si, à cette époque, la petite tour Eiffel connut peu de visites, elle en reçut une, cependant, qui compte. Chaque jour, perfidement escaladant rampes, poutrelles,entretoisements, arbalétriers, contreventements, la rouille s'installait où le minium tombé par plaques avait laissé la place. Les ouvriers manquaient, la peinture coûtait cher, on attendait des temps meilleurs, sans se douter qu'il serait un jour trop tard et que l'air marin ne pardonne pas.

La guerre finie, les couches de minium eurent beau se succéder à cinq années d'intervalle, creusant dans les caisses de l'observatoire un gouffre que les dons n'arrivèrent plus à combler, la rouille n'en continua pas moins sa sinistre besogne, rongeant inexorablement les pièces, d'où seules la brosse de fer et la toile émeri auraient pu la chasser.

A quoi servait d'ailleurs une telle masse ? Disparu en 1923, le Père Dechevrens avait bien eu des successeurs, mais d'autres travaux plus immédiatement apostoliques, le manque de monde et de ressources causé par la guerre, et la modicité du recrutement les réclamaient ailleurs ; et ce fut pour la tour, la fin de sa carrière scientifique. Les appareils enregistreurs, pour la plupart, prirent la direction de l'Observatoire de Zi-ka-wei, et les relevés quotidiens des savants demeurés auprès d'elle n'alimentèrent plus que les chroniques privées et les bulletins locaux.

La tour fut dès lors plus connue de la gent scolastique comme un lieu de rendez-vous agréable pour les jours de fête que comme un centre de travaux météorologiques. Chaque soir, les grandes vacances voyaient réunie à ses pieds la communauté, que les rafraichissements sains et variés d'un Père Ministre y attiraient. Du haut de la plate-forme noyée d'obscurité, les yeux plongeaient sur les feux du large et s'attardaient longuement aux grands phares rayonnant de la côte de France,

et souvent dans les bribes de conversations qu'emportait la bise, revenait cette question : « Sera-t-elle encore debout aux prochaines vacances ? ».

Car il était question de la démolir : l'air préoccupé de celui qui, avec des moyens de fortune et des instruments de sa fabrication, continuait le grand œuvre du Père Dechevrens, le prouvait assez. Les membres des États s'en émouvaient aussi et demandaient qu'on l'épargnât ; le Bureau du Port tentait de son côté quelques démarches respectueuses ; mais là se borna l'attachement des Jersiais à leur Tour Eiffel. A trente-cinq années de distance, les mêmes agitations se créaient, ayant à nouveau leur écho à l'Assemblée Législative. Et celle-ci, malgré son désir de conservation, ne voulut pas assumer la charge des réparations et de l'entretien,estimée à 240 livres sterling par décade.

Le verdict était donc prononcé à l'unanimité : la tour était condamnée, et l'on procéda à sa toilette, en la découronnant de ses appareils et de sa girouette. Un contrat fut passé avec la Maison Hill de Douvres, et le 19 février, les exécuteurs se présentèrent.

Un simple treuil à mouffle, un câble lié au sommet de la tour, un chalumeau d'acétylène et beaucoup de patience, tels furent les seuls instruments de l'opération.

Connétables, députés,gentlemen de toutes conditions, reporters, photographes trouvèrent, ce jour-là, assez de temps pour aller assister aux derniers moments de la tour.Massée dans un coin de la propriété, la communauté, elle aussi, s'intéressait, avec des sentiments divers, aux préparatifs.

Sectionnés de part en part par un jet d'acétylène enflammée, les deux pieds Nord de la tour devaientse soulever sans effort de leur appui sous l'action du câble tendu par le treuil, cependant que les deux pieds Sud, tranchés aux deux tiers, devaient former charnière et diriger la chute.

Tout avait été bien calculé, sauf ce qui arriva : trois fois l'ancre plantée en terre, qui servait de point d'attache au treuil, s'arracha du sol, et deux fois les chaînes rompirent. Les ouvriers téléphonistes présents à la scène, le Frère jardinier,que tourmentait le sort de ses légumes,les photographes eux-mêmes, tout le monde collabora aux travaux ; et, lors-

que le soir tomba, la tour n'avait pas bougé d'un pouce, immobile sur ses quatre pieds coupés. Elle passa cette dernière nuit encore à la belle étoile, attachée à un arbre, comme un chien que l'on tiendrait en laisse, de peur qu'il ne se sauve.

Jersey se réveilla possédant toujours sa tour et croyant la posséder longtemps encore. Or, ce jour-là même, à onze heures, en présence de quelques officiels seulement, que n'avaient pas découragés la longue station de la veille, la tour, à la première impulsion du câble plus solidement fixé, s'inclina lentement ; les grandes barres d'avant s'incurvèrent sous le poids de la masse, dans une attitude que les mystiques de l'endroit comparèrent à un agenouillement, puis cédèrent brusquement. Les pieds de la charpente chavirèrent de leurs socles de base, et, retombant au sol, s'y fichèrent, redressant ainsi d'un seul coup la tour, qui semblait se cabrer avant de céder au treuil et tomber dans un amas de fers tordus.

Puis ce fut, jusqu'au soir, un défilé ininterrompu de gens, venus considérer leur tour une dernière fois.

Le lendemain, les jets d'acétylène reprenaient leur besogne de dissection ; et quinze jours après, débitées en tronçons, les quarante tonnes d'acier, qui avaient si longtemps dressé dans les airs leurs pacifiques instruments d'enregistrement, s'engouffraient dans les hauts fourneaux d'une firme étrangère, d'où sortiront peut-être canons et blindages.

Seuls, les quatre piliers qui supportaient la base, sont restés, et se dressent, dénudés, auprès de l'Observatoire, en attendant que les Grandes Vacances et les ébats des scolastiques à leurs côtés leur fassent oublier le mauvais rêve du 20 février 1929.

Jersey, avril 1929. G. de Gaillard, S. J,

---

# La Semaine des Exercices

L'idée de ces journées consacrées aux Exercices est due à l'initiative du P. Albert Valensin ; lui-même y a été amené par la vue des fruits considérables que produisaient sur des

prêtres choisis du clergé séculier les dix ou quatorze jours de Retraite fermée ; alors ce bien si réel, ne fallait-il pas l'étendre, et pour cela le faire connaître largement? Après tout, la lumière est toujours la lumière *amie*, quand elle est offerte aux regards, sa pire destinée étant l'ensevelissement sous le boisseau.

Quelques entretiens avec le très judicieux P. Gibert en 1927 — au cours d'une de ces Retraites exquises de Clamart, telle qu'il s'en donne deux fois par an à une élite des diocèses de France — achevèrent de donner corps au projet et le fit sortir de la phase première et nécessaire d'imprécision.

Au cours des mois suivants, la forme que prendrait la réunion se dessina davantage ; on ne renierait pas toute parenté de conception avec les assemblées du même genre qui s'étaient tenues en Allemagne et en Autriche : les unes destinées seulement aux Nôtres, les autres groupant ensemble Françiscains, prêtres séculiers et Jésuites. De ces deux types, on adopterait le second, d'un caractère universellement ouvert ; mais l'idée du *congrès* serait bannie pour faire place à celle d'un *enseignement organisé*. Dès lors, le cadre des Semaines sociales, très familier au P. Valensin, sembla pouvoir convenir à un tableau d'un genre, du reste, très différent ; il fut donc décidé d'envisager des *leçons* au sens strict du mot, des *rapports documentaires*, des *communications* ; les communications seules donnant prise à des questions et à des demandes d'éclaircissement. Ainsi, ceux qui viendraient seraient avant tout des *auditeurs* ; dans les moments assez restreints où ils cesseraient de l'être et porteraient la parole, on éviterait de parti pris la digression et la discussion ; avant tout, on veillerait à ne pas briser le développement de la pensée dominante, laquelle ne pourrait produire pédagogiquement l'effet visé qu'au prix du maintien intégral de l'unité et de la continuité. Au demeurant, l'avantage attaché aux échanges un peu prolongés d'idées ne serait pas sacrifié : en vue de la procurer, de petits groupements officieux, où les opinions privées feraient en partie loi, se formeraient dans les intervalles des grandes séances, mais durant les grandes séances, officielles celles-là, les professeurs eux-mêmes auraient la *direction* et

garderaient la *maîtrise*, assumant par voie de conséquence la *responsabilité collective* de ce qui serait enseigné.

L'importance des cours s'annonçait par suite très grande. Dès que les titulaires furent arrêtés, ils se mirent à l'œuvre, puis durant les vacances de Noël 1928, ils se réunirent. Réunis, ils achevèrent d'abord de déterminer le point de vue de la Semaine ; ce fut le premier objet de leurs délibérations et aussi de leurs conclusions. Décidément on ne ferait pas de simples prélections des Exercices, comme on l'avait fait à Inspruck ; l'exégèse trop poussée risquerait de ne pas intéresser l'auditoire nécessairement bigarré, et par ailleurs aurait ce double inconvénient de faire dévier l'attention sur des points controversés, d'étaler devant des yeux étrangers certaines divergences de famille dans la façon d'interpréter telle ou telle pensée des Exercices. Mieux valait, mêlant la spéculation à la réalisation, descendre en pente douce des idées claires aux exécutions résolues, et pour cela,donner, en principe du moins, à un public ecclésiastique choisi qui était supposé, une haute idée de la spiritualité des Exercices, de leurs méthodes, des résultats obtenus en France et à l'étranger ; par le fait, serait suscité le désir efficace d'étendre et d'intensifier le mouvement des Retraites. Puis chacun des membres de la commission d'enseignement présenta les caractères essentiels de son travail. On prévit et décida un service de bibliographie. Des directives furent prises pour la propagande. Enfin on fixa le programme définitif.

Cependant l'accord s'était fait entre les deux ou trois principaux dirigeants sur l'auditoire idéal ; sans sacrifier, semblait-il, à la mégalomanie, on laissa derrière soi la conception première d'une petite élite professionnelle, composée de quelques réguliers et séculiers choisis ; on envisagea le nombre, et avec complaisance arrêtée, on voulut l'avoir plus du côté *séculier* que du côté *régulier*. Du coup, il fallait renoncer, comme lieu de réunion, à Clamart. Clamart avait été envisagé d'abord parce que se présentant idéalement bien à des réalisations de ce genre : la théorie et la pratique sont faites pour se lier entre elles ; après être venu pour entendre disserter sur les Exercices, on reviendrait pour les faire. Mais Clamart était trop étroit ; Clamart étant abandonné, le choix s'imposait

entre Paris et Versailles : on ne pouvait guère chercher ailleurs. Or Paris risquait de distraire l'attention et de provoquer la non-assiduité ; on aurait des externes libres et très libres..... Versailles retiendrait mieux ses hôtes par l'éloignement où il maintiendrait des tourbillons d'activité, par les avantages spéciaux qu'il serait à même d'offrir, surtout par les conditions heureuses du séjour : chapelle incomparable, chambres en grand nombre, vastes locaux pour réunions et réfectoires. Et puis il y aurait encore dans l'ambiance de vieux arômes pas complètement dissipés et tenant du Cénacle. Enfin on pourrait recueillir les vestiges du Pape en personne qui, alors qu'il était Dom Achille Ratti, était venu plusieurs fois recevoir à la rue de la Vieille Église les professions de religieuses italiennes.

Versailles fut donc choisi pour ses ressources et ses attirances.

Pendant cinq ou six mois, on prépara l'opinion. Tous les Évêques reçurent, comme de juste, les premiers, une lettre de brève exposition ; la plupart des Semaines religieuses voulurent bien insérer le programme tel que l'avait fixé une première édition. A leur tour, les Supérieurs de toutes nos maisons de France furent priés de fournir, chacun dans son périmètre de relations, les adresses intéressantes. Par le fait on sema, on sema largement, mais dans des terrains d'avenir.

***

Et la moisson dépassa les espérances. Le chiffre exact des présences approcha de 400, dont 210 prêtres séculiers (35 supérieurs ou professeurs de grand Séminaire) et 170 religieux, dont 150 jésuites. L'auditoire ne semble être descendu à aucune séance au dessous de 250.

La première journée fut bien lancée, grâce à la présence du cardinal de Paris, qui, en plus du témoignage très appréciable de son autorité, apportait une lettre autographe du Saint Père, qu'il avait mission officielle de lire,

A NOTRE TRÈS CHER FRÈRE
LE CARDINAL DUBOIS
ARCHEVÊQUE DE PARIS

Nous avons appris avec une particulière satisfaction qu'une Semaine d'Exercices Spirituels va se tenir à Paris, sous la présidence de Votre Éminence, pendant la semaine de Pâques.

Heureux de constater une fois de plus le zèle et la piété qui vous portent à promouvoir tout ce qui peut contribuer au progrès spirituel et à la sanctification du clergé et des laïques, Nous nous réjouissons vivement de voir que, pour obtenir plus sûrement les précieux fruits des Retraites, vous encouragez l'emploi de la méthode de Saint Ignace, que Nos Prédécesseurs, depuis Paul III, ont recommandée et qui a été goûtée et pratiquée par tant de Saints, non seulement pour la sanctification de leur âme, mais aussi pour le bien des fidèles de toutes les catégories.

En effet, les Exercices de Saint Ignace ont contribué avec une efficacité toute particulière à l'ascension spirituelle des âmes et les ont guidées aux plus hauts sommets de l'Oraison et de l'Amour Divin par la voie même de l'abnégation et de la victoire sur leurs passions, sans les exposer aux subtiles illusions de l'orgueil. Nous-même, au cours de Notre saint Ministère, Nous avons fait plusieurs fois l'expérience de cette sainte efficacité des Exercices Spirituels de Saint Ignace, et Nous avons pu Nous rendre compte du progrès dans la perfection que les âmes peuvent réaliser en les suivant.

Nous bénissons donc avec une particulière effusion tous les Congressistes qui, du Clergé séculier comme de beaucoup de familles religieuses, ainsi que Nous l'avons appris avec satisfaction, ont promis de participer à cette Semaine. Et implorant sur leurs travaux l'assistance maternelle de la Très Sainte Vierge et de tous les Saints et élus, qui ont demandé et obtenu par la pratique des Exercices Spirituels la connaissance plus intime de Notre-Seigneur, un amour plus ardent pour Lui et une assiduité plus parfaite à Le suivre, Nous vous déléguons expressément pour donner Notre Bénédiction Apostolique,

gage de Notre amour paternel, à tous les adhérents et participants du Congrès.

Du Vatican, le 28 mars 1929.

Pius P. P. XI.

La bénédiction du Souverain Pontife ne cessa pas de planer sur la Semaine. Puis, chose appréciable, le cardinal Dubois mit tout de suite à l'aise par sa grande simplicité, sa complaisance souriante, voire même aimablement taquinante : ce fut dès l'ouverture le triomphe du *souple* sur le *rigide*. Le cardinal Charost lui succéda dès le premier soir comme président d'honneur et voulut bien soutenir son rôle à peu près jusqu'au bout. Avec une rare pénétration, il saisissait les moindres pensées exposées, et en quelques mots qu'on eût dit préparés, tant ils étaient précis, produisait des ramassés vigoureux, ouvrait des perspectives lumineuses, le tout enveloppé de la plus délicate bienveillance. Lui-même était sensiblement impressionné, peut-être plus encore par ce qu'il voyait que par ce qu'il entendait, et ne s'en taisait ni dans les entretiens privés, ni dans les entretiens publics.

Ces deux présences cardinalices ont été des colonnes d'appui, du reste renforcées par l'apparition plus ou moins prolongée de l'archevêque de Sens, Mgr Chesnelong, du coadjuteur de Versailles, Mgr Roland-Gosselin, de l'évêque de Luçon, Mgr Garnier, de l'évêque de Nancy, Mgr de la Celle, de l'évêque auxiliaire de Paris, Mgr Chaptal, de l'évêque de Blois, Mgr Audollent.

Avant de fixer de quelque manière les résultats, il n'est pas sans intérêt de relever ce qui a marqué l'*atmosphère* dans laquelle ont évolué ces journées.

C'est d'abord un *caractère nettement surnaturel* qui ne s'est pas démenti un seul instant. « Quel bien cela fait à nos prêtres ! » disait spontanément un évêque, dès le premier soir ; tel prêtre se reconnaissait pénétré, comme s'il était en Retraite ; et visiblement ce n'était pas le sentiment d'un seul. A cet égard la clôture même de la journée était des plus heureuses : Salut à 8 h. avec chants supérieurement exécutés par un chœur de volontaires ; matière de l'oraison pour le lende-

main, et pour finir, la douceur et la splendeur d'un très beau « Salve Regina ».

Ce qui apparaissait plus encore peut-être que la note de recueillement, c'était la note d'union, union facile, familiale expansive ; tous les cœurs étaient à l'unisson, et la sympathie sortait d'elle-même de tous les visages, sans composition forcée.

Quant au *fruit recueilli*, il a d'abord été, dans l'*ordre pratique*, le dessein formé par un nombre appréciable de prêtres, ou d'organiser une Retraite de dix jours, fait de quelques-uns, ou de s'inscrire pour une Retraite de dix jours déjà constituée, fait de beaucoup. Dans l'*ordre spéculatif*, il a été la vision plus claire de la force enfermée dans le livre des Exercices : le livre des Exercices est apparu aux yeux de chacun comme un instrument de grosse valeur pour la formation des élites surnaturelles.

Je crois que quelques-uns des Nôtres ont eu un surplus de révélation sur ce point, en recueillant les témoignages des prêtres séculiers, professeurs de la Semaine. Les leçons de l'abbé Guerry et du chanoine Biétrix étaient vraiment remarquables par la vigueur et la sincérité de la déposition, qui du reste se faisaient jour dans un langage singulièrement élevé. La communication de l'abbé Babolat, ne sortant pas des faits, ou plutôt illustrant une seule expérience, celle que lui-même avait réalisée dans le diocèse de Belley en vue de gagner ses collègues à la Retraite de dix jours par une douce et insinuante persuasion, avait une saveur délicieuse de modestie, de simplicité, d'ingénuité souriante ; les billets authentiques qui relataient les impressions éprouvées en Retraite et qu'il lisait lui-même avec candeur, respiraient bien la vérité vécue : c'était l'hommage franc du *fait* à l'*idée*.

Que si l'on disserte sur les *causes* qui ont produit cet effet heureux, il faut mettre au premier rang la valeur doctrinale des leçons qui, pour plusieurs, était considérable ; les rapports ont ému à leur tour, c'est qu'ils ont une singulière éloquence, ou quand ils mettent au jour ce que le P. Pugey-Girard obtient de ses merveilleuses et mystérieuses « unions », toutes et tout entières issues de la Retraite et de la vie intérieure que la Retraite met en train, ou quand ils étalent les chiffres

somptueux alignés dans les statistiques des maisons de Retraite de Hollande.

Ce qui suit, quoique n'ayant pas atteint la même valeur déterminante, n'a pas été étranger, tant s'en faut, au succès obtenu, et vaut alors d'être relevé ; mais, parce qu'on quitte le domaine du *simple* pour entrer dans le domaine du *complexe*, il faut plus de temps pour expliquer ce qui au fond a apporté une contribution moins appréciable encore que réelle :

1° L'affirmation a été nettement posée, et dès l'abord, qu'on ne voulait pas établir une *prééminence* : les Exercices valent pour fonder et étendre le règne de Dieu dans les âmes ; ils ne sont pas seuls à valoir, ils ne sont pas les premiers à valoir. Eux-mêmes ne représentent pas une pièce absolument neuve en ascèse, un tout complet et fermé. Ceci posé, d'une part, on les étoffait, *au point de vue théologique*, en montrant par exemple comment le processus de la première Semaine sortait vivant de la doctrine exprimée à la même époque par le concile de Trente ; comme d'autre part on les rattachait, *au point de vue historique*, au grand courant spirituel des siècles passés, telle par exemple l'étude de Jésus s'offrant à l'âme ardente d'Ignace en passant par l'âme sainte de François d'Assise et de Ludolphe de Chartreux : alors de ce double chef, était mis en évidence leur point d'insertion dans la grande tradition catholique. Ainsi, ils n'étaient pas donnés comme isolés dans un bassin hydrographique formé par eux ou pour eux ; mais bien, comme un affluent enrichi lui-même de sous-affluents, et portant son débit d'eau dans une grosse artère fluviale qui aboutit à la mer de la spiritualité de l'Église.

2° Un effort insistant a été fait pour revendiquer à Notre-Seigneur une place vraiment *centrale* dans les Exercices. Si souvent, parce qu'il faut les contracter en trois jours, eux qui sont faits pour trente jours, ils apparaissent étriqués, réduits qu'ils sont à l'étude rudimentaire du Fondement et encore du Fondement envisagé plus d'une fois au simple point de vue du salut personnel, et à la présentation de quelques vérités fragmentaires d'ordre moral, sans plus : à ce compte, on les déforme. La vérité est que la 1e Semaine vaut surtout à titre d'*introduction* : ce sont la 2e, la 3e, la 4e Semaine qui mènent au *vif des choses* ; or, elles dardent toutes trois leurs

rayons sur Notre-Seigneur ; et Notre-Seigneur est présenté comme objet d'amour, plus encore peut-être comme objet d'imitation ; l'*élection*, qu'une leçon particulièrement maîtresse a montrée comme étant la clef de voûte des Exercices, porte sur la volonté personnelle et actuelle de Dieu, se terminant à l'âme du Retraitant ; or cette volonté personnelle et actuelle, où faut-il la trouver, sinon dans un mode ou un degré de reproduction de la vie de Notre-Seigneur dans sa propre vie ? C'est le vrai nœud, cela.

3° Le souci s'est aussi manifesté de ne pas imposer les Exercices ou de ne pas les proposer comme seul moyen de Retraite. Pour les prêtres, place reste fort dûment acquise à la Retraite pastorale : la Retraite pastorale est pour eux le type ordinaire de réfection spirituelle ; mais il est à souhaiter que l'une ou l'autre année ils aient dans les Exercices une alimentation plus prolongée, plus condensée, plus assimilée.

Au même point de vue, l'intervention cistercienne s'est trouvée bien à sa place : c'est avec une vive satisfaction intellectuelle et spirituelle qu'on a entendu deux moines qualifiés, le Révérendissime Dom Anselme LE BAIL et Dom CHRYSOSTOME parler, du reste chacun à leur manière, du *choc* produit parfois de façon puissante et retournante par la seule ambiance du monastère, parfois aussi n'arrivant pas à se déterminer, et alors appelant les Exercices comme nécessaires ou utiles.

4° On a répondu à l'objection qui certainement était dans l'esprit de plusieurs, et qui portait sur l'effet inévitable de monotonie, de lassitude morale que procure l'apparition annuellement renouvelée des mêmes cadres et des mêmes allégories. La distinction a été nettement introduite dans les Exercices des choses qu'ils *disent*, et des choses qu'ils supposent : le P. de Régnon ne remarquait-il pas finement qu'ils sont un point de départ ? — de même il faudrait distinguer entre leurs éléments *essentiels* et leurs éléments *accessoires* ? Et alors, rien d'abord n'oblige à les toujours donner dans certains milieux ; dans d'autres milieux où ils sont normalement attendus, on peut, tout en respectant les grandes nervures dans l'ordre de l'esprit, modifier les motifs de second ordre ; tout en respectant les grands aboutissements dans l'ordre de la volonté, y arriver par des intermédiaires renouvelés.

Pour donner quelques exemples : on peut faire fond dès le premier jour sur l'élévation surnaturelle de l'homme, laquelle est *supposée* dans le Fondement sans être *dite* ; le point de vue *ad, essentiel* au Fondement, serait alors moins celui de la créature au Créateur que celui du fils au Père : « filius ad Patrem ». Puis on s'appuiera sur cette même divinisation du chrétien pour montrer, en plus de la *fin*, la vraie *nature du péché* qui est la suspension de la vie de Dieu en soi, d'après la sublime réflexion de saint Augustin : « per peccatum homo fit tantummodo homo » ; et l'*enfer* sera présenté sous son jour tout premier de rupture avec la destinée divine et avec Dieu, d'où trilogie puissante dont le développement n'omet aucune ligne de *redressement* obligatoire, ou de *fléchissement*, soit réel,soit possible, dont l'aboutissement va bien à la honte, à la douleur, au ferme propos. Donc aucune trahison ni déviation de la pensée de Saint Ignace ; elle est exprimée d'autre façon, c'est vrai, mais d'aucune façon elle ne dessert soit l'intelligence, soit le cœur, soit la volonté mise à l'école des Exercices.

De même, en seconde Semaine, il faudra de par la nécessité morale que l'on s'est imposée (par hypothèse) d'être fidèle aux lignes directrices de la méthode Ignatienne, placer en haut relief l'imitation de Jésus-Christ, et imitation explicitement présentée jusqu'aux points les plus antipathiques à la nature humaine, c'est-à-dire la pauvreté et les humiliations. Mais les grands *cadres* du Règne et des deux Étendards,encore qu'ils soient de valeur, peuvent très bien, dans un but de variété, être laissés dans l'ombre ou au moins la pénombre ; ce qui est *essentiel* est de faire entendre : « tu me sequere ».

De même enfin, il faut toujours et à tout retraitant proposer une mise au point de la volonté de Dieu sur la vie présente, car on ne voit jamais trop, et on ne désire jamais trop ce sommet moral vers lequel il faut de nécessité continue tendre et se tendre ; mais ce point culminant lui-même, on ne le présentera pas de la même façon au prêtre, ou au laïque : au prêtre du clergé régulier ou du clergé séculier, au laïque de tel ou tel âge, de telle ou telle profession. D'où il ressort que dans la mise en demeure d'*adapter* (et toute Retraite réclame d'être préparée spécialement en fonction de ceux qui doivent la suivre) se trouve le meilleur secret de *varier* ; rien

de souple comme les Exercices, dès qu'on assure la pleine mise en évidence de points maîtres sur lesquels il est toujours nécessaire et opportun de revenir.

5° Ce qui frappe plusieurs, c'est l'apparentement des Exercices avec la mentalité et la psychologie modernes. Le Fondement répond-il assez à la nostalgie de Dieu toute contemporaine, telle qu'elle apparaît *en creux* dans l'âme d'un Taine : « je ne sais s'il y a quelque chose d'utile et qui mérite qu'on s'y applique. Il me semble qu'il y a quelque chose de détraqué dans ma machine morale, et que ce rouage casse, c'est l'espérance »? telle qu'elle apparaît *en relief* dans l'âme d'un Barrès proclamant que l'homme est terriblement travaillé par le besoin de Dieu, mais que, mystère ! aucune voix ne répond aux sens? Tout de même il y a une voix qui parle à l'âme du moins : Dieu a député son Fils au monde, lequel crie du haut de l'éternité : je suis là.

Et l'amour de Notre-Seigneur, supérieurement mis en jeu par la 2e, la 3e et la 4e Semaine, n'a-t-il plus d'attrait de nos jours ? Qu'il suffise d'évoquer le souvenir de Hugh Benson ou de Charles de Foucault, gardant à travers leur physionomie si christianisée les traits nationaux qui les ont marqués.

Des tâches nettes, positives, appuyées par de forts motifs d'agir, telles qu'il s'en taille au cours des Exercices, exercent encore leur force de séduction sur les intelligences et les volontés, à preuve l'âme d'un du Plessis et d'un Gatellier.

Ce dosage de vérité à la fois large et précis produisit un effet de conviction et de mise en confiance.

Il est intéressant de signaler que sept commissions privées se sont facilement formées autour des points suivants : Maisons de Retraites, Retraites de fin d'étude, Récollections sacerdotales, Retraites jocistes, Retraites scout, Direction des séminaires, Relations avec les non-chrétiens (1).

Et l'espoir reste fondé sur la prière qu'un rayonnement émanera de ces journées de plein soleil.

On dit à Strasbourg que, durant l'été, le grès des Vosges de l'incomparable cathédrale se sature de rayons lumineux, et aux heures du crépuscule rend des émissions purpurines.

Fasse Dieu que cette œuvre de maître laissée à ses fils par

(1) Il s'est vendu 550 volumes des spécimens de livres, réunis dans une petite salle d'exposition et concernant les Exercices.

Saint Ignace prolonge au loin dans les âmes son effet d'irradiation morale !

L. Poullier, S. J.

# L'œuvre des Étudiants Russes à Lille

Comme l'ont noté les *Lettres de Jersey* de décembre 1922, un premier groupe de vingt Étudiants fut envoyé de Constantinople à Lille à la fin de 1921. Voici en quelles circonstances. M. Thomas Whittemore, archéologue érudit, chargé de cours sur l'Art Égyptien et l'Art Byzantin à Columbia University, New- York, avait été surpris par la guerre au gouvernement de Novgorod où il était en train de visiter les anciennes églises. Les grandes souffrances de la guerre ne le laissèrent pas indifférent. De 1915 à 1920 il fut membre actif du Comité de Secours aux victimes de la guerre. Après l'évacuation de Crimée de l'armée du général Wrangel et des émigrés, il vint en aide aux malheureux réfugiés répartis aux Iles des Princes, aux environs de Constantinople, à Lemnos, en Égypte, en Bulgarie et en Serbie ; s'occupant avant tout des enfants, il prit part, conjointement avec différentes organisations, Croix-Rouge, fondation Hoover, etc., à la fondation d'écoles primaires, de collèges pour garçons et jeunes filles, de bibliothèques, de cours professionnels. Quand l'enseignement primaire et secondaire furent assurés dans la mesure du possible, il songea à l'enseignement supérieur.

Une élite de jeunes gens appartenant aux meilleures familles de Russie et qui avaient dû interrompre leurs études universitaires le suppliaient de prendre leur cause en main. Il fonda donc, à Boston, un « Comité pour l'éducation de la jeunesse russe en exil ». Les premiers bénéficiaires des bourses fournies désiraient venir en France. Mais où aller ? Les PP. Baille et Tyskievicz qui s'étaient occupés avec tant de dévouement et de succès des réfugiés russes à Constantinople, et le R. P.

d'Herbigny cherchèrent un centre d'études universitaires et une maison pour recevoir les étudiants. C'est à Lille qu'on trouva.

L'Icam ouvrit largement ses portes ; Mgr Lesne, Recteur des Facultés, promit tout son concours à cette œuvre de haute charité intellectuelle et réduisit au minimum les conditions d'admission à l'Université Catholique.

Le domicile fut généreusement offert par la Province de Champagne. C'était une propriété venant de la famille d'un des Nôtres à S. Maurice des Champs, aux portes de Lille. La maison avait été occupée et gravement endommagée par les Allemands pendant la guerre, mais telle quelle, avec sa vérandah, ses larges salles du rez-de-chaussée, ses nombreuses chambres aux étages, le jardin de deux hectares qui l'entourait, ce devait être, après l'enfer de la guerre civile et le purgatoire de Constantinople, comme un petit paradis pour cette colonie d'émigrés. La maison fut aménagée simplement mais suffisamment par le P. Masquelier qui y recevait le jour de Noël 1921 le premier groupe d'étudiants conduit par Madame Lermontoff, née Princesse Troubetzkoï.

Il avait été réglé que cette dame de grande distinction, de parfaite éducation serait à la tête de la maison de famille. Elle amenait avec elle sa fille que les Dames Bernardines devaient recevoir, ses deux fils et dix-huit jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, la plupart anciens officiers de l'armée de Wrangel, portant des noms connus et estimés en Russie : Scherbatoff, Balascheff, Tolstoï, Galitzine, Dietrichs, Yasikoff, Prabar Weriguine, etc. Un fidèle cosaque les avait suivis, qui devait fournir à la colonie une cuisine bien nationale. Un blessé de guerre, noble authentique, le Prince Gagarine vint plus tard s'adjoindre au groupe et se charger d'assurer le service de la maison, de faire les achats, tenir et régler les comptes.

C'est en février 1922, après un an passé à Paris dans le milieu russe que je fus appelé à Lille pour m'occuper de cette œuvre d'un caractère un peu spécial. Il fallait diriger ces jeunes gens vers les différentes Facultés, d'après leurs talents et leurs goûts, les aider pour la révision et la rédaction de leurs cours, leur donner des leçons supplémentaires d'anglais et de fran-

çais, leur procurer des jeux et distractions, les mettre en rapport avec des professeurs, étudiants et familles qui s'intéresseraient à eux, trouver des fournisseurs qui ne vendraient pas au prix fort, fournir des habits, du linge, des remèdes, des livres, chercher du travail pour les longues vacances d'été. Il fallait surtout trouver des fonds pour compléter les bourses.

Le Comité Américain dont dépendait le groupe et qui prit à sa charge plus de 300 étudiants dans différentes Universités de France, Belgique, Serbie, Allemagne, fournissait à ses boursiers, durant neuf mois de l'année, une allocation mensuelle de 200 francs par mois. C'était un beau secours assuré mais manifestement insuffisant. La première année, le budget fut bouclé vaille que vaille, grâce à des aumônes individuelles.

Pour éviter de frapper toujours aux mêmes portes, un Comité local fut formé à Lille, en mars 1923, sous le titre « Amis des Étudiants russes ». Des représentants des meilleures familles de la région voulurent bien se mettre à la tête et lancèrent un appel qui fut entendu. Des fêtes furent données, des concerts organisés qui rapportèrent de sérieux bénéfices et amenèrent de nouveaux bienfaiteurs à l'œuvre naissante.

La discrétion ne me permet pas de révéler des noms qui tiennent à rester cachés, mais je ne puis omettre de citer les familles Thiriez, Nicolle, Sander, Vandesmet, Tiberghien, Lepoutre, parmi celles qui aidèrent le plus efficacement l'œuvre du Comité. Une mention spéciale est due aux Dames Bernardines et aux Mères Auxiliatrices du Purgatoire qui se firent quêteuses et par leurs relations procurèrent à notre colonie de précieux secours en nature. La reconnaissance nous fait un devoir de citer au premier rang de nos bienfaiteurs Son Altesse Sérénissime la Princesse héritière de Monaco. C'est Notre-Dame de Liesse qui nous l'amena délicatement.

Je suppléais à N. D. de Liesse un vicaire malade, quand eut lieu, à l'automne de 1921, le baptême des nouvelles cloches, destinées à remplacer celles qui avaient disparu pendant la guerre. La Princesse de Monaco, qui passe habituellement l'été dans son château de Marchais, tout voisin de Liesse, fut une des marraines. Quand le Comité fut fondé à Lille,

l'idée me vint naturellement de recourir à la générosité de Son Altesse ; la demande fut efficacement appuyée par M. le Curé de Liesse, et, le jour de Pâques 1923, une belle lettre arrivait de Monaco à Lille accompagnée d'un chèque de 30.000 francs. La Princesse nous attribuait une partie des recettes d'un grand Concert donné sous son patronage à Monte Carlo au profit des réfugiés russes en France.

Ce beau geste fut complété par un autre secours précieux. Aux vacances de 1923, sur l'ordre de la Princesse, six de nos jeunes gens furent reçus, logés, payés au château de Marchais à titre de « bûcherons ». Je ne sais si la hache et la scie furent maniés très habilement par ces manœuvres novices, mais je sais que ce furent pour ces heureux privilégiés des vacances idéales. Ils aimaient à se rappeler comment la Princesse s'amusait à venir elle-même en cachette combler leur table de mets de choix et de douceurs. Cela les changeait de la table sobre de Sainte-Maurice et de la cuisine du Cosaque.

A la nouvelle année 1924, une lettre collective des étudiants fut envoyée à la Princesse avec une photographie du groupe. Le 30 avril cette réponse nous arrivait :

Cher Monsieur l'Abbé,

Je veux d'abord m'excuser mille fois auprès de vous et auprès de Madame Lermontoff de ne vous avoir pas accusé réception de vos lettres et de la photo. J'ai eu un hiver très occupé, mais j'avais toujours le désir de répondre moi-même aux aimables lignes que vous m'écriviez. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop.

Je suis heureuse de pouvoir vous envoyer la somme de 25.000 francs qui a été prélevée sur le total d'une fête que j'ai donnée, le 6 Avril pour les Russes, fête qui a moins rapporté que l'an passé. J'ai dû aussi venir en aide à des œuvres de Paris, de Nice, de Cannes et de Marseille.

J'espère vous voir en Septembre à Marchais. Ne m'oubliez pas auprès de Madame Lermontoff et auprès de tous vos chers jeunes gens.

Charlotte
Princesse héritière de Monaco

En avril, 1925, troisième chèque de 25.000 fr., avec un beau portrait orné d'un autographe. C'est surtout grâce à ce triple envoi inespéré et providentiel que l'œuvre avait pu vivre et se développer.

Des parents et amis de nos étudiants étaient arrivés à Lille. On leur procura du travail, notamment aux Tramways de Lille et aux usines Peugeot. La famille Thiriez voulut bien nous louer à un prix infime une maison saine dans un des beaux quartiers de Lille. Vingt réfugiés y trouvèrent asile.

En 1925, le premier groupe de 20 étudiants avait terminé ses études, quelques-uns avec le plus grand succès, notamment à l'École des Hautes Études Industrielles, à l'École des Hautes Études Commerciales et à l'École des Sciences Politiques et Sociales, aux Facultés Catholiques.

Dans une lettre adressée au Directeur du Comité Américain, Monseigneur Lesne leur rendait ce témoignage qui vaut d'être cité :

Monsieur,

Je sais avec quel intérêt généreux vous veillez sur les jeunes gens russes qui sont venus à Lille reprendre courageusement leurs études interrompues par de tragiques événements.

Il me paraît tout à fait convenable de rendre à leur sujet témoignage, en réunissant les rapports qui me sont faits sur le compte de nos Étudiants russes par les Doyens et Directeurs de nos Facultés et Écoles Supérieures. Il m'est dit partout que ces jeunes gens sont pour leurs camarades français des modèles de travail et de bonne tenue.

En dépit des difficultés que leur présentait une langue étrangère, ils ont pu suivre parfaitement les cours et se distinguer dans les Examens qu'ils ont subis. Leur assiduité, leur travail, leurs progrès ont été constatés par leurs maîtres avec grande satisfaction.

Je suis heureux, Monsieur, de faire l'éloge de nos Étudiants russes. Ce n'est pas un éloge de complaisance. Je fais d'eux le plus grand cas et j'estime que les malheurs qui les ont

atteints ont eu du moins le bienfaisant effet d'élever à un haut degré chez eux les vertus viriles et chrétiennes.

G. Lesne,
*Recteur des Facultés Catholiques.*

Les diplômes une fois obtenus, il fallait trouver des places convenables. Ce ne fut pas facile, mais finalement tous ou à peu près obtinrent des situations honorables, les uns dans la région du Nord, d'autres à Paris, au Mans, à Strasbourg. Un est au Maroc, deux sont au Congo Belge, trois ont tenté fortune jusqu'en Colombie et en Bolivie. Madame Lermontoff, suivit ses deux fils à Clamart où son frère le Prince Troubetzkoï avait trouvé une demeure.

A la place des vingt premiers candidats, dix-huit autres se présentèrent en 1925. Mais alors une question se posa : fallait-il les recevoir et pouvait-on continuer l'œuvre?

La Maison de Saint-Maurice n'avait été promise que pour quatre ans ; les bienfaiteurs avaient été avertis que les demandes de secours ne seraient pas renouvelées au delà de cette date ; le Comité Américain lui-même trouvait plus difficilement des subsides : on n'avait pas prévu, en 1921, que le régime bolchevique pût durer si longtemps. Les émigrés étaient convaincus que leur infortunée patrie leur serait bientôt rouverte et qu'ils pourraient retrouver dans une Russie régénérée sinon leur fortune et leurs propriétés, au moins des positions convenables et utiles dans l'armée, la diplomatie, l'industrie ou le commerce. Ces rêves ne s'étaient pas réalisés : l'heure de Dieu n'avait pas sonné.

Allions-nous abandonner ces infortunés à leur malheur et laisser ces fils de famille à des travaux de manœuvres et à des besognes pour lesquelles ils ne sont pas faits? Cette décision ne parut ni chrétienne ni française.

L'usage de la Maison Saint-Maurice fut concédé pour un nouveau terme ; le Comité Américain fit un nouvel effort et continua de nous envoyer des secours ; les « Amitiés Françaises » de Paris prirent à leur charge un de nos boursiers ; le Comité Central de patronage de la Jeunesse universitaire russe à l'étranger, en nous demandant de recevoir quelques-uns

de ses protégés, nous aida à couvrir leurs frais d'entretien. De nouveaux bienfaiteurs nous arrivèrent.

Parmi ceux-ci il faut signaler le R. P. Edmund Walsh, S. J., de la Province de New-York. Après avoir aidé puissamment, en Russie, l'œuvre pontificale de secours aux affamés russes, il était retourné aux États-Unis. Il y fonda un Comité à New-York, sous le titre « The Catholic Near East Welfare Association », qui chaque année distribue des secours importants à des œuvres formellement approuvées et recommandées par le Souverain Pontife.Or, Pie XI qui, on le sait, s'intéresse si vivement à la Russie fut mis au courant de notre œuvre et de ses besoins par l'entremise de Monseigneur d'Herbigny, et voulut bien faire inscrire les Étudiants russes aux Facultés Catholiques de Lille parmi les bénéficiaires des libéralités américaines. Pour l'année 1927-1928 un premier secours de 25.000 francs fut envoyé.

Pour remercier le Saint-Père, les étudiants tinrent à signer une lettre collective qui fut remise à Sa Sainteté pendant les fêtes de Noël 1927. Le 21 janvier 1928, je ne fus pas peu surpris de recevoir du Recteur des Facultés Catholiques la lettre suivante :

Mon Révérend Père,

Ce sont bien, n'est-ce pas, les étudiants russes auxquels vous vous intéressez justement qui ont eu la pensée délicate d'offrir leurs vœux au Sainte-Père.

La réponse ci-jointe que je suis chargé de leur transmettre montre combien Il y a été sensible.

Je pense que vous aimerez à leur en faire part ; car c'est un témoignage touchant de l'affection du Pape pour la nation russe et pour ceux qui ont été et sont encore le plus éprouvés.

G. Lesne.

La réponse envoyée au nom du Saint-Père et à laquelle nous étions loin de nous attendre était datée du 14 janvier 1928.

Monseigneur,

Je suis heureux de vous dire que le Saint-Père a vivement agréé les sentiments de vénération et de piété filiale que les Étudiants russes de ces Facultés lui ont exprimés dans leur lettre collective du 24 Décembre dernier.

Sa Sainteté les en remercie de cœur et, en les félicitant de se préparer par la prière et par des études sérieuses au rôle de reconstructeurs de leur chère Patrie, forme des vœux paternels pour le succès de leurs projets de salut, et leur envoie à tous une particulière bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments dévoués en Jésus-Christ.

P. Card. Gasparri.

Le même secours d'Amérique nous ayant été attribué pour l'année scolaire 1928-1929, nos Étudiants envoyèrent au Saint-Père, à l'occasion de Son Jubilé Sacerdotal, une nouvelle lettre collective de remerciements et d'hommage. De nouveau, le Très Saint Père daigna nous faire envoyer, par l'entremise de Monseigneur d'Herbigny, une réponse d'une bonté touchante.

En 1928, le second groupe de dix-huit étudiants avait terminé ses études universitaires. A leur tour, ils se dispersèrent. La plupart, grâce à leur diplôme et aux connaissances acquises, purent trouver des positions convenables, notamment dans le Nord et dans la région parisienne. Trois d'entre eux avaient conquis, outre le diplôme de leur école, celui de licencié-ès-sciences. Un quatrième, chargé du service d'exportation dans une grande maison de Roubaix, consacre ses loisirs à la préparation d'une thèse de doctorat pour l'École des Sciences Politiques de Lille.

Grâce au secours généreusement accordé par le Saint-Père, douze nouveaux étudiants purent être reçus en 1927 et 1928. Leurs études sont en bonne voie.

Malheureusement la maison de S. Maurice, qui nous avait été généreusement prêtée pendant sept ans, n'était plus disponible. Après bien des recherches infructueuses, un nouveau local a été découvert en ville et loué au nom d'un de nos

bienfaiteurs. La maison est suffisante pour douze étudiants mais plus de grande salle, plus de beau jardin, plus de frais gazon ni de doux ombrage et surtout, ce qui est le gros ennui, plus de terrain de jeux ! Nous sommes encore loin de notre rêve de fonder, auprès des Facultés catholiques, une vraie maison d'étudiants pour jeunes gens de pays slaves. Des demandes nous arrivent de toutes parts et jusque de Finlande d'Esthonie, de Serbie et de Bulgarie. Hélas ! les places sont limitées, comme aussi nos ressources.

L'entreprise a été mise sous la protection de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Nous comptons sur elle pour que l'œuvre puisse demeurer et se développer. Puisse-t-elle surtout obtenir les grâces qui ramènent au bercail de l'Unique Pasteur ceux qui, déjà, sont si près de nous.

Trois de nos protégés ont fait le pas décisif ; trois se sont mariés à des Françaises catholiques et ont fait, dûment avertis, les promesses voulues. Les autres, ou ne voient pas encore le chemin de la lumière, ou sont arrêtés par des préjugés tenaces, ou répugnent à une soumission qui leur imposerait de durs sacrifices.

J'ose demander à tous les lecteurs des « Lettres de Jersey » une prière à l'intention de ces jeunes gens et de leurs infortunés compatriotes dispersés par le monde. C'est une intention chère entre toutes au cœur du Souverain Pontife Pie XI. Elle doit être chère aussi à la Compagnie qui ne peut oublier, qu'aux mauvais jours, elle a providentiellement reçu en Russie une large hospitalité.

L'œuvre de Lille aura, pour sa modeste part, acquitté notre dette de reconnaissance. Si, du point de vue français comme du point de vue catholique, elle a contribué en plus à préparer les voies à un avenir meilleur dans une Russie régénérée, elle aura répondu à l'attente de ses généreux bienfaiteurs et amis de France, d'Amérique et de Rome.

L. Davrout, S. J.

# Foch et S. Clément de Metz

Le mardi 26 mars, à l'heure même où se déroulait à Paris l'incomparable splendeur des funérailles du Maréchal Foch, un service funèbre était célébré dans la chapelle du Collège S. Clément ; le préfet de la Moselle, le proviseur du Lycée, le Conseil municipal y assistaient ; l'absoute était donnée par Mgr Siebert, Vicaire général. Si l'on n'y voyait ni l'évêque ni le maire de Metz, c'est qu'ils étaient à Paris pour représenter la ville. En même temps qu'eux étaient partis Mgr Muller, Supérieur de S. Clément, le P. Pélot, professeur de rhétorique, et une délégation de dix élèves.

« Il est bien qu'il en soit ainsi, écrivait le Lorrain, journal catholique de Metz, car, si le Maréchal Foch a aimé une ville en France, c'est Metz, abandonnée, puis rachetée, et s'il aima ainsi Metz, c'est parce que, dans Metz française, il aimait son cher S. Clément ».

Combien de témoignages charmants et émouvants n'en a-t-il pas donnés ! Il est revenu souvent à Metz, depuis le 26 novembre 1918, jour où il fut reçu en triomphateur, jusqu'au 3 juin 1926, où il présida la fête des Médaillés militaires et fut nommé citoyen d'honneur de Metz. Pas une seule fois, à notre connaissance, il n'a omis sa visite à S. Clément. Au cours de toutes les cérémonies officielles, quelque chargé que fût le programme, il trouvait toujours quelques instants pour pénétrer, avec sa suite, à S. Clément, faisant modifier au besoin horaire et itinéraire.

Et s'il avait quelque répit, il s'attardait à parcourir la maison et à causer de ses anciens maîtres.

Presque tous les ans, il présidait la réunion des Anciens de S. Clément à Paris. Un jour, il n'accepta de représenter le gouvernement à une cérémonie officielle en province qu'à condition qu'un train spécial le ramènerait à Paris le soir pour 7 h. 1/2, heure où l'attendaient ses camarades.

Cette année, la réunion avait été remise jusqu'après le rétablissement de l'illustre malade...

Cet attachement du maréchal à S. Clément est d'autant plus

remarquable qu'il n'a été élève du Collège que pendant deux années incomplètes, et pour ainsi dire par raccroc.

Né à Tarbes, ayant fréquenté, suivant les déplacements de sa famille, les lycées de Tarbes et de Rodez, le collège de Polignan près de Saint-Gaudens, le collège des Jésuites de Saint-Étienne, Ferdinand Foch n'arriva à S. Clément qu'en 1869, à 18 ans, attiré par la réputation des maîtres qui préparaient aux grandes écoles. En août 1870, il passe l'écrit de Polytechnique ; mais la guerre est déclarée, il s'engage au 4$^{e}$ de ligne. L'armistice, au printemps de 1871, ramène l'élève caporal Foch, qui n'a pas vu le feu, à la rue du Pontiffroy, où il achève sa préparation. A la fin de l'année, les suffrages de ses condisciples lui décernent le premier prix de sagesse et il est reçu à Polytechnique avec le N. 76.

Ces quelques mois, continuant et complétant l'œuvre commencée par les PP. de S. Étienne, ont suffi à marquer profondément sur l'âme de Foch : l'âge et la préparation ardente d'un concours difficile, l'heure si grave, la secousse des événements, tout devait sans doute le rendre plus apte et plus attentif à profiter de la formation donnée, et l'empreinte reçue au collège de Metz fut définitive.

Empreinte de piété profonde d'abord. Chaque fois que le Maréchal passait par S. Clément, il voulait entrer à la chapelle et il se mettait simplement à genoux, sans s'inquiéter si les gens de sa suite restaient debout en arrière. Un soir que ses officiers lui disaient : « Nous sommes déjà en retard, Monsieur le Maréchal. — En retard ou pas en retard, nous allons à la chapelle... » Une autre fois, comme il passait incognito, en civil, il voulut que la maréchale y vint prier avec lui. Il s'agenouillait aussi dans la gracieuse et si pieuse chapelle de congrégation, où il avait lu l'acte de consécration écrit de sa main, que la congrégation de première division conserve comme son plus précieux trésor, — où il avait, élu préfet par ses condisciples, présidé les réunions et entonné le Petit Office.

Empreinte profonde des fortes études.Dans le palmarès de l'époque, le nom de Foch figure en bonne place. Mais ce qu'il aimait à rappeler surtout, c'était l'ardeur, le dévouement,

le savoir-faire admirable des maîtres pour entraîner leurs élèves au labeur intensif, pour leur apprendre à travailler.

Empreinte aussi des émotions patriotiques. On connaît l'incident de juin 1871. Le Maréchal, à l'une de ses visites, le raconta lui-même, debout sur le second perron,au fond de la cour, tout près de l'endroit où s'était livrée la bataille. En dépit de la promesse faite d'abord par les autorités allemandes, un détachement de Poméraniens était venu loger à S. Clément le 11 juin. Malgré, sans doute, la bonne volonté des officiers et la vigilance très prudente des surveillants, des frictions étaient inévitables, surtout avec de grands jeunes gens qui se préparaient aux Écoles militaires françaises. Quelques soldats semblent taquiner les élèves, la tension augmente. Un mardi, pendant la récréation de midi, alors que la plupart des grands étaient absents, les soldats refusent de renvoyer une balle égarée de leur côté. Des élèves veulent la reprendre et sont bousculés. Le P. Stumpf, Recteur, se porte à leur secours ; il reçoit à la tête un violent coup de bâton. Alors Foch, avec les grands qui sont restés, s'élance, prend à la gorge le soldat qui attaque le P. Stumpf et dégage celui-ci. Vingt-quatre élèves furent blessés dans la bagarre, mais les autorités militaires prirent des mesures sérieuses et on eut la paix. — Le Maréchal ajoutait, en serrant les lèvres, de son geste habituel : « Ce fut ma première victoire. »

On comprendra mieux, ces souvenirs évoqués, pourquoi Foch revenait si volontiers à S. Clément. Voici, recueillis dans des récits écrits au moment même, quelques souvenirs plus caractéristiques de ses visites.

La première visite sur laquelle on nous a conservé des données plus précises est celle du 28 juin 1919, quand Foch vint présider la première réunion des Anciens. L'Association des Anciens de S. Clément est restée vivante depuis 1871 ; ses membres sont tous gens vénérables, au moins par l'âge et les cheveux blancs, beaucoup par la situation qu'ils occupent. Fidèles, tant que Metz leur fut interdite, à se réunir chaque année à Nancy ou à Paris, ils étaient heureux de se regrouper pour la première fois dans leur vieille abbaye.

« Un peu avant 11 h., Foch arrive en auto avec Maudhuy. Dans la cour de la rue du Pontiffroy, il est attendu par ses

anciens camarades. On se serre la main, comme jadis à la rentrée...

A la Chapelle, un Ancien, Mgr Altmayer, Dominicain, Archevêque de Bagdad, est prêt à commencer la Messe basse, assisté par M. le Chanoine Louis Müller, supérieur de l'établissement. Mgr. Pelt, alors vicaire général, se tient dans le chœur. Le Maréchal s'agenouille sur-un prie-Dieu, avec, à sa droite, le général de Maudhuy, son ancien condisciple de S. Clément, gouverneur de Metz, et à sa gauche, M. Monier, président des Anciens, frère de Mgr l'Évêque de Troyes. — Après l'Évangile Mgr Altmayer rappelle les adieux du P. Stumpf, dernier recteur de S. Clément, au jour où la maison fut fermée en 1871, et le souhait que formulait alors Mgr Dupont des Loges, de voir la France, rentrée victorieuse à Metz, conserver sans souillure sa gloire immortelle.

Après le *Te Deum*, le Maréchal s'arrête sous le portail de l'église. Dans la cour, les élèves et la chorale forment demicercle avec la fanfare du 26e chasseurs. Après une allocution vibrante de M. le chanoine Müller, un jeune élève accompagné d'un camarade portant une gerbe de fleurs, s'avance et lit le compliment suivant :

### Au grand ancien.

Maréchal, vous avez, au jour de la victoire,
Vu des vieillards debout verser des pleurs d'enfants,
Et clamer, fous de joie, aux échos triomphants,
Votre nom qui déjà s'est gravé dans l'histoire.

Les soldats et leurs chefs, les nations, les rois,
S'étaient tournés vers vous, la vivante espérance,
Vers vous en qui Dieu même incarnait notre France,
Pour sauver leur pays, leur honneur et leurs droits.

Et dans Metz la fidèle, après la grande trêve,
Sous les drapeaux jaillis du cœur de la cité,
Vous avez vu surgir, jeune et ressuscité,
Tout ce peuple lorrain qui croyait vivre un rêve.

*
* *

En ces jours immortels, un désir nous est né :
Oui, vos vieux compagnons, à l'amitié tenace,
Et nous, les benjamins qui tenons votre place,
Nous fêterions, chez nous, le glorieux aîné !

L'antique Saint-Clément, avec sa face grise,
A nouveau frémirait et d'orgueil et d'espoir,
En voyant tous ses fils s'unir pour recevoir,
Son Maréchal vainqueur au seuil de son église !

Votre présence seule, effaçant cinquante ans,
Réalise les vœux les plus beaux de revanche,
Et fait qu'à vos côtés ou sous leur dalle blanche,
Nos anciens sont si fiers et nos morts si contents !

Nous, formés comme vous à l'ombre de ce temple,
Sachant par vos leçons que vaincre, c'est vouloir,
Nous voulons triompher aux luttes du devoir,
En vrais chrétiens, en vrais Français, à votre exemple !

(Pierre Pélot).

Puis la maîtrise, soutenue par la fanfare des chasseurs, attaque l'*Hymne de la Délivrance.*

Le Maréchal remercie M. le Supérieur ; puis, se tournant vers les enfants : « Mes amis, je n'ai pas besoin de vous dire combien il m'est agréable de vous voir et de me retrouver au milieu de mes anciens camarades et de vous-mêmes, à l'ombre des murs de cette digne maison. Certes, je ne me fais pas d'illusions sur la différence qui existe entre le S. Clément d'aujourd'hui et celui d'alors. Mais je sais, et c'est là une satisfaction, que ce sont les mêmes sentiments qui y règnent. Étudiez, travaillez, comme vos aînés ; comme eux, faites votre devoir. Eux, vos aînés (et ici le Maréchal s'arrête, étreint par l'émotion) ont fait ce qu'ils ont pu... Faites-en autant ! »

Puis fusion dans les couloirs ; 110 anciens environ sont présents ; une quinzaine de généraux (les deux Dolot, de Morlaincourt, de Lardemelle, de Benoist, de Witte), presque

autant de soutanes. On remarque encore le baron de Benoît, député, M. Bompard, ambassadeur, M.Prevel, maire de Metz (ancien de Metz et de Boulogne). Quelques-uns ont amené un fils ou un petit-fils !

A la fin du banquet, M. le chanoine Müller retrace l'agonie de Saint-Clément ; M. Mirman, préfet de la Moselle (invité sur le désir de Foch) parle fort éloquemment de l'Union Sacrée ; Mgr Pelt souhaite de voir le collège rétabli « tel qu'autrefois ».

Le Maréchal Foch répond par quelques paroles brèves qui se résument en ces deux mots : « Merci et Vive la France ! »

C'était l'heure où, à Versailles, les délégués se réunissaient dans la Galerie des Glaces.

En 1920, à l'occasion des fêtes organisées pour la réception des Chevaliers de Colomb, Foch revient avec le Garde des Sceaux, M. Lhopiteau. *Te Deum* à la chapelle, réception à la grande salle.

En 1921, visite plus intime pendant les vacances. « Le 20 août au matin, le Maréchal avait assisté à Flirey (près du bois le Prêtre) avec la Légation américaine, à l'inauguration d'un monument ; le 21, il devait aller à Gorcy, près Longwy, où son fils Germain avait été tué et enterré, le 22 août 1914. Dans l'intervalle, il vint se reposer quelques heures à Metz, incognito : en veston et chapeau mou, avec le simple ruban de la médaille militaire, parapluie au bras, il arrivait vers six heures à S. Clément. En l'absence du P. Préfet, il demande à faire un tour dans la maison et tend sa carte au F. Portier ; celui-ci, qui ne l'a pas reconnu, va chercher ses lunettes dans son tiroir et lit avec stupéfaction : « Le Maréchal Foch ». Du coup les jambes lui manquèrent, et presque la parole.

Le maréchal va d'abord prier à la chapelle de Congrégation. A la sortie, il est rejoint par les quelques PP. présents et deux professeurs belges de Dinant, hôtes du collège ce jour-là. Avec eux il grimpe, alerte, jusqu'au dernier étage, à travers le plâtras et les chantiers des transformations actuelles ; il essaie de repérer l'ancienne place de son lit au dortoir.

Chemin faisant, il s'arrête, s'informe en détail de la marche du collège, se réjouit des progrès : « Vous n'avez pas de professionnel ?... Il en faut.... » Ici, éloge enthousiaste de l'Icam. « Le latin et le grec, c'est très bon, mais pas pour tous. Il y

en a qui ne sont pas faits pour ça ; il faut leur donner une formation qui fait travailler à la fois la tête et les mains. Mettez-vous-y ! L'électricité va absorber quantité de jeunes gens. Mettez cela au point ». — « Et puis reprenez les spéciales, la préparation aux Écoles. — Il faut des professeurs, M. le Maréchal. — On en fera en route ; marchez toujours ! »

La cour lui rappelle des souvenirs : il montre le coin de la fameuse bagarre de 71. — Il évoque ses anciens professeurs, spécialement les PP. Cosson et Saussié, avec une émotion profonde. « C'étaient des Messieurs ! Quelle attitude ! Ah ! ils vous donnaient une empreinte. Quels hommes !... Et au point de vue religieux aussi... Quand je me rappelle le collège, c'est d'abord eux que je vois ; c'est avec les professeurs qu'on vit : on travaille avec eux, on discute avec eux, on laboure avec eux. Quels hommes ! Avec des moteurs comme ça, ça tirait ! Et au point de vue patriotique, le Père Saussié ! Ah ! tenez, sur ce chapitre là, je n'en finirais pas ! »

S'arrêtant toujours, rallumant la conversation, il semblait avoir peine à quitter la maison. Enfin, comme on avait évoqué 1870 : « çà a bien changé depuis ce temps-là, M. le Maréchal ». Un temps d'émotion, puis : « Oui, on s'est mis en travers, on a fait tout son possible pour les arrêter» ! — «Et on y a réussi...»— « Grâce à Dieu,mes PP. ! Priez bien, priez bien ».

En 1926, il parle familièrement aux élèves. « Après le compliment lu par un élève, il les fait grouper en rond et leur parle : « Mes jeunes amis, je suis heureux de venir à S.Clément. Autrefois ici, j'ai appris à travailler avec acharnement. A S.Clément, on travaille très bien... à condition qu'on veuille travailler. On y a une atmosphère excellente ; les principes y sont très bons.... Le travail mène à tout. Rappelez-vous que les principes, on les trouve là (de la main droite il désigne la chapelle). C'est là que vous chercherez la force et *la grande lumière* sans laquelle on ne fait rien ».

En visitant la maison, il s'adresse au Chanoine Müller : « Il faudrait agrandir, et bâtir une aile pour recevoir plus d'élèves. — Nous n'avons pas d'argent. — Alors bâtissez d'abord la moitié d'une aile, puis ramassez... — Mais les temps ne sont pas sûrs. — Bâtissez quand même, asseyez-

vous... » — Il rappelle les vieux souvenirs : « Notre classe de Mathématiques était là-bas, dans l'ancien bâtiment... Le P. Saussié, le P. Cosson, c'étaient des Messieurs, de grands Messieurs, des hommes éminents. Ils ont rendu des services éminents, ces gens-là. Ils avaient de la volonté, une continuité, une ténacité extraordinaire ; quand ils s'accrochaient à quelqu'un, il fallait... » Ici le geste achève la pensée, décrit une boucle, pointe, jette la main à gauche, à droite, nerveusement. A ce moment, un colonel, qui fut condisciple de Foch à S. Clément, hasarde : « Il y a aussi un homme qui a eu de la volonté et de la ténacité, et nous savons quels services il a rendus à son pays ». — Foch se retourne : « Tais-toi, tais-toi, on ne parle pas des présents ».

En rentrant dans la maison, Foch dit : « Je veux passer par la chapelle ». — Du seuil, il aperçoit une dame dans les bancs des élèves. « Ah, c'est ennuyeux, elle est justement à mon banc, je devrai me mettre ailleurs ». Pendant que sa suite reste debout, lui se met à genoux, modestement, et prie quelques minutes. Puis l'auto l'emmène. »

Le 7 juin 1927, Foch est revenu pour présider des fêtes sportives en ville. S. Clément n'est pas oublié. Voici le récit du « *Lorrain* ». ;

« C'est vacances ; la maison est vide : M. le chanoine Müller, supérieur, quelques professeurs, un petit groupe d'élèves l'attendent dans la cour d'honneur. Point de discours : revoir son collège, y revivre quelques vieux souvenirs est tout son but. On va d'abord à la chapelle où une plaque de marbre rappelle que,grâce à lui,le collège a repris en 1919 les traditions d'autrefois. Il n'a pour elle qu'un regard rapide. « On a fait ce qu'on a pu », déclara-t-il simplement. Puis on s'achemine vers la petite chapelle pleine d'ombre et de piété ; il y revoit la stalle où jadis il présida la Congrégation de la Sainte-Vierge. Le tour continue ; cours, réfectoires, salles d'études, voire la cuisine. Le maréchal s'arrache avec peine à tant de souvenirs ; il prend congé par un mot ému : « Il ne me reste plus qu'à préparer le grand voyage, le moins mal possible ». L'ancien élève prêche ses maîtres. L'automobile s'éloigne devant un attroupement étonné de voir tant de grandeur unie à tant de simplicité ».

Dès la visite de 1919, on avait tiré de fort belles photographies de Foch à S. Clément. Le maréchal écoute les discours, au port d'armes, sans raideur, un peu cambré ; la physionomie est tantôt grave et profonde, quand les orateurs évoquent les grands souvenirs ; tantôt détachée, presque avec un air de dédain ironique, quand le compliment se retourne vers lui. Mais les clichés les plus intéressants datent, semble-t-il, de 1926 : le maréchal au milieu d'un cercle d'élèves qui se pressent et se hissent ardemment pour mieux voir et entendre ; lui familier, détendu, souriant, malicieux, vibrant, avec des gestes pittoresques... Parmi toutes les photographies publiées par les périodiques, je pense bien qu'il n'en est pas d'aussi expressives, d'aussi vécues. On les avait offertes à l'*Illustration* ; la grande revue les a-t-elle trouvées trop cléricales ?

Des quelques notes prises sur le vif, que nous venons de transcrire, est-ce qu'il ne se dégage pas aussi un beau portrait moral ?

Contentons-nous de rappeler quelques traits accusés par leur répétition même. D'abord la modestie de cet homme qui avait tenu dans sa main des masses d'hommes et des moyens de guerre plus formidables que n'importe quel général avant lui ; de qui il avait dépendu, par un geste, de prolonger ou d'abréger pour le monde entier la lutte la plus terrible ; dont le génie avait apporté la décision rapide à une partie que les efforts des deux mondes travaillaient en vain à dénouer depuis quatre ans ; vers qui montaient les hommages presque unanimes des chefs d'état et des peuples. Chaque fois qu'on lui parle de ses mérites, il écarte d'un mot ces compliments qui lui paraissent se tromper d'adresse : « On a fait ce qu'on a pu... Ne parlez pas des vivants ». N'est-ce pas la justification exacte des paroles de Poincaré : « Bonté naturelle, modestie charmante, discret effacement, qui ont bien souvent ému ceux qui l'ont fréquenté ou seulement approché... Il avait cette force de se considérer comme faible devant l'éternité et de pouvoir attribuer à la générosité divine les mérites dont on lui faisait gloire... »

Un second trait, c'est l'énergie, qu'il a pratiquée toute sa vie, que toute sa personne respire, que prêchent aux jeunes générations ses brèves harangues : énergie non pas ambitieuse,

orgueilleuse, nitzchéenne, mais toute tendue et appliquée au travail consciencieux, dans l'accomplissement acharné du devoir d'état.

Enfin, notons sa reconnaissance pour ses anciens maîtres ; ces hommes qui, n'étant que des hommes de collège, des professeurs de sciences profanes... ou simplement de silence, avaient laissé sur son âme une si profonde impression chrétienne. En voici encore un trait charmant : en décembre 1923, le Maréchal, rencontrant un Jésuite de Champagne, énumérait devant lui les PP. qu'il avait connus, et, entre autres, s'informait du P. Paul Motte, son ancien surveillant. Apprenant que le Père vivait encore, il chargeait son interlocuteur de porter au vieillard son meilleur souvenir. Quand le commissionnaire rentra à Enghien, le P. Motte agonisait ; le salut filial du Maréchal fut une de ses dernières joies.

L'attachement du Maréchal à son collège s'est exprimé encore après sa mort d'une manière bien touchante. Le soir des funérailles, la délégation de S. Clément sollicita la faveur d'être présentée au P. Germain Foch. Le vénérable religieux, épuisé par le voyage et les émotions, avait défense sévère des médecins de recevoir personne. Mais, quand on lui eut appris de qui il s'agissait, toutes les consignes tombèrent : le P. Foch voulut accueillir les élèves de S. Clément, comme son frère les aurait accueillis.

S. Clément a donc le droit et le devoir de garder pieusement le souvenir du « Grand Ancien ». Un Musée Foch rassemble peu à peu tous les souvenirs du Maréchal. Aux portes de la chapelle on projette d'ériger un Mémorial intime : le médaillon de Foch en tête de la liste de tous les Anciens, morts pour la France sur tous les champs de bataille, depuis plus de 60 ans.

Le 23 avril, la municipalité de Metz a apposé, à l'entrée du. collège, une plaque de marbre avec cette inscription :

Saint-Clément.
Ici
le Maréchal Foch
prépara le concours de Polytechnique.
1869-1871.
(Ville de Metz. 23 avril 1929).

En remettant la plaque au Supérieur de S. Clément, M. Vautrin, Maire de Metz, trouva des paroles heureuses :

Messieurs,

« Sur tout le territoire de la Patrie, le peuple de France commémore pieusement la mémoire du maréchal Foch.

Metz également vient d'accomplir son devoir envers le grand Soldat ; mais il nous a paru que ces manifestations seraient incomplètes sans cette station devant le collège S. Clément, où, jeune homme, le futur Maréchal prépara le concours d'entrée à l'école Polytechnique.

Cette inscription rappellera qu'ici, jeune homme de vingt ans, le futur généralissime passa de studieuses années, à l'ombre de cette église, dans ce cloître qui résonnait de l'ardeur juvénile de ses collégiens.

Certes, l'événement extérieur est mince. Et pourtant, c'est à cet âge que se forment la personnalité, la vocation. Et nous pouvons dire sans vaine gloire que Metz et ce collège S. Clément ont contribué pour une bonne part à la magnifique réussite que fut l'admirable vie de Foch...

Ce sera la fierté de Metz et la gloire de ce vénérable collège d'avoir été les témoins et les animateurs de la vie de Foch, à une époque si décisive de la vie de leur futur libérateur. Foch lui-même nous a dit tout récemment, à propos de Jeanne d'Arc, dans les dernières pages qui sortirent de sa plume, le sens des monuments que nous élevons en commémoration des hommes et des choses qui ne sont plus : « Si les pierres des monuments, écrit-il, retracent l'histoire des peuples et les exemples du passé, elles marquent pour les générations nouvelles la tâche à remplir et les modèles à prendre ».

Que cette bien modeste table de marbre soit donc une grande leçon pour les générations qui montent, pour la jeunesse de S. Clément, pour la jeunesse messine, pour la jeunesse française. Quel plus bel exemple pourrait enchanter leurs rêves de vingt ans ! »

Après la réponse de Mgr Müller, un élève de Première lut un sonnet qui sera la meilleure conclusion de ces quelques notes :

La promesse des jeunes.

O Foch, la France entière a suivi ton cercueil ;
Elle a pleuré ce chef qui, pour elle et l'Histoire,
Fut le grand artisan de sa grande Victoire ;
Et Metz et Saint-Clément ont partagé son deuil.

Mais, en ce jour, avec un légitime orgueil,
Nous avons vu ton nom, notre honneur, notre gloire,
S'inscrire dans nos cœurs et dans notre mémoire,
En belles lettres d'or, comme sur notre seuil.

Et désormais, avant d'entrer dans la cour grise,
Avant de saluer le porche de l'église,
Où tu nous as parlé de labeur et de foi,

Nous relirons ces mots gravés sur notre porte,
Et passant, le front haut, les yeux clairs, l'âme forte,
Nous ferons le serment d'être dignes de toi.

---

# Le G. E. C.

**(Groupe des Etudiants catholiques de Nancy)**

Servir la jeunesse est une des tâches les plus nécessaires ; elle devient une des plus nobles et des plus urgentes, lorsque cette jeunesse représente l'élite intellectuelle du pays, ceux qui demain seront son cerveau, sa pensée, son cœur, sa volonté opérante.

Or cette jeunesse étudiante est par malheur une des plus délaissées. Dans la plupart des villes, elle est livrée à elle-même, à ses inquiétudes, à ses appétits, à ses vastes ennuis, à ses ardeurs sans emploi. Il y a des collèges pour recevoir l'adolescent obligé de quitter sa famille : ils le protègent et lui fournissent une ambiance morale qui le spiritualise, du moins s'il y rencontre de vrais éducateurs. Celui qui a la chance de

pouvoir demeurer parmi les siens tout le temps de ses études secondaires, trouve dans le milieu familial une satisfaction de ses besoins d'expansion qui suffit largement à l'exigence de ses 15 ou 16 ans.

Ces appuis, ces protections, ces bienfaisances, se dérobent à l'étudiant.

Voici un garçon de 17 ou 18 ans qui, afin de poursuivre ses études dans une Faculté, est contraint de s'éloigner de sa petite ville ou de son village. Il arrive dans une ville nombreuse et il lui faut y vivre avec des ressources souvent modestes. La nécessité de l'économie le presse. Il cherche une chambre et une pension. Il les prend au meilleur compte pour sa bourse sans s'occuper toujours de l'hygiène, du voisinage — même des promiscuités. A quels dangers moraux il s'expose ! Et puis cette solitude dans laquelle il va demeurer est-elle bonne conseillère ? Est-elle favorable au travail ? Celui-ci exige des détentes. L'excitation nerveuse qu'il apporte à l'individu demande des apaisements. Où les prendre ?

Dans certains centres universitaires, il est vrai, on a installé à grands frais un hôtel où les étudiants sont chez eux et que complète un restaurant approprié à leurs besoins. Mais cette maison, si elle est d'une incontestable utilité et permet à quelques budgets de s'équilibrer, n'est un abri ni pour le cœur, ni pour l'esprit. Maurice Barrès s'en moquait assez durement. A minuit, disait-il avec sa cruelle ironie, elle rend souvent des services. Quand tous les cafés sont fermés, son local reste ouvert et l'on y mange des escargots qui sont, ajoutait-il, « les huîtres de l'Université. » Sans conclure avec lui que c'est là le plus net avantage de ces installations, il est certain qu'elles ne répondent pas à tous les désirs d'une jeunesse, sage, prudente, laborieuse, économe et dont la spiritualité réclame des aliments.

Il est d'ailleurs à remarquer que, même parmi les siens, le jeune homme connaît une certaine solitude. L'affection salutaire qui l'attache à tous ceux de sa famille ne l'empêche pas d'éprouver la nécessité de quitter parfois sa maison, son toit très cher, son entourage plus cher encore. La camaraderie l'attire. La vie de société le sollicite. Il lui faut parler, discuter, discourir, se distraire et se *divertir* au sens pascalien du mot

avec d'autres qui soient exactement ses semblables par la culture, l'éducation, les manières et les aspirations.

Où se feront ces réunions, ces rencontres, ces « divertissements »? Au Café? Lieu malsain qui soulève le cœur de plus d'un avec ses insupportables relents de pipe et de bière. Donnez à ces garçons en quête d'amitiés relevées un endroit propre, élégant où ils auront plaisir à se voir,à ajuster leurs sympathies, à discuter de tout, car quels sujets n'embrasse-t-on pas à cet âge? De politique, de philosophie, fût-ce pour s'en moquer, de religion, de questions sociales et aussi de leurs travaux, de leurs études,de leurs espoirs et de leurs ambitions. Tel est le désir secret d'un grand nombre.

Ils posent ainsi un problème délicat et difficile à résoudre. Leur catholicisme n'est pas pudibond, mais il a ses exigences, ses discrétions et ses prudences... Il se réjouit de ses certitudes et la vertu ne le rebute pas, mais il demande des appuis, des réconforts, des entraînements et même des issues pour ses besoins d'apostolat. Il y a désormais toute une jeunesse à qui il ne suffit pas de trouver, comme à Nancy par exemple, une ville gaie, accueillante, très universitaire, où les étudiants sont vus d'un bon œil par la société et où tous les professeurs rivalisent de sollicitude. Au-dessus de leur vie scolaire, la complétant, la soutenant, l'encadrant et la garantissant, ils aspirent à une vie personnelle, non point sévère, mais sérieuse et sur laquelle les convictions dont ils désirent s'inspirer marqueront fortement leur empreinte.

A Nancy même une première solution du problème fut tentée, il y a déjà bien longtemps. C'était en 1894.

De leur propre initiative, les étudiants avaient fondé un « Groupe Stanislas » : ils étaient une cinquantaine qui se donnaient entre eux, par sections, des conférences — de lettres, sciences, droit, médecine, — et qui ébauchèrent une Conférence de St Vincent de Paul.

Pour s'assurer un complément de formation religieuse, ils sollicitèrent de l'évêché un aumônier, tout au moins un prêtre qui leur fît de temps à autre une instruction de qualité supérieure. On leur désigna l'abbé Ruch. Les destinées de ce Groupe d'Études furent précaires ; les initiateurs ardents ayant disparu, il cessa d'exister vers 1907.

Mais l'ancien professeur du Grand Séminaire devenu coadjuteur de Mgr Turinaz, n'oubliait pas la jeunesse étudiante. Il distingua un professeur de l'École St Sigisbert dont la sagesse enrichie d'une large culture littéraire et philosophique, parlait le langage clair et disert que désire la jeunesse. Il le chargea de créer un cercle nouveau dans un local approprié, où les étudiants trouveraient non seulement des salles de lecture et de travail, mais aussi des salles de jeux et où ils pourraient même se faire servir quelques consommations. Ce fut l'origine de l'œuvre qui prospère aujourd'hui.

L'installation eut lieu en 1913, dans une très modeste maison située à l'extrémité du Cours Léopold. C'etait sommaire et l'on peut dire médiocre. Telle quelle, les étudiants aimèrent l'œuvre tout de suite, tant elle répondait à leurs désirs. Leur nombre croissait : on pouvait augurer un bel avenir.

La guerre survint, tout fut interrompu. Mais, au lendemain de la paix signée, Mgr Ruch redemanda à M. l'abbé Girard de reprendre son œuvre et l'on recommença.Le P. Lejosne, qui arrivait à Nancy, fut invité à collaborer, ainsi que le P. Béchaux, O. P. Bien vite une intimité très grande s'établit entre les triumvirs : ils pensaient de même sur tout ce qui concerne la vie matérielle et morale de leurs chers étudiants,. surtout ils voulaient largement ouvrir la porte du Cercle à un très grand nombre et pas seulement à quelques privilégiés ; ils se disaient qu'une œuvre Catholique Universitaire ne doit pas préserver en les claquemurant une cinquantaine de jeunes gens, qu'elle doit être conquérante et rayonnante ; pour cela il fallait s'occuper de l'étudiant à tous points de vue, et tout d'abord ne pas négliger le point de vue matériel. On se réunissait alors au 20 de la rue de Metz, dans une petite maison gentille, mais dont l'exiguité devenait chaque jour plus regrettable, bien que les réunions fussent relativement assez rares et ne groupassent qu'une cinquantaine de fidèles. — Or, un hôtel était à vendre, Cours Léopold, à côté même de la Résidence : ancienne maison aux larges couloirs, aux vastes pièces, aux sculptures Louis XVI, entourée d'un jardinet, précédée d'une belle cour d'honneur et flanquée de dépendances assez considérables. Situé au cœur même de ce quartier latin de Nancy qu'est le

Cours Léopold, à proximité des diverses Facultés, des Écoles ou Instituts, non loin du Lycée et en plein centre de la ville, exempt de voisinages déplaisants, environné de verdure et généralement de silence, l'ancien hôtel des Metz-Noblat était vraiment ce qu'on pouvait désirer de mieux. Au mois de janvier, l'achat de l'immeuble était résolu en principe. Le Père Alexis Hanrion, Supérieur de la Résidence et le Père Provincial soutenaient vigoureusement ces initiatives. On attendit seulement l'arrivée du nouvel Évêque, Mgr. de la Celle, remplaçant Mgr Ruch, qui voulut bien approuver les plans.

Comme on voulait faire large et grouper toutes les forces pour l'œuvre qui s'annonçait de plus en plus importante, on aurait souhaité maintenir la triple collaboration du début. Mais les Dominicains se récusèrent, au moins quant à la direction, et promirent simplement leur concours intellectuel et religieux, que le départ du P. Béchaux, deux ans après, devait rendre moins actif encore. Dès lors le P. Lejosne organise avec M. Girard, et pratique une co-direction fraternelle qui produit sur le public la meilleure impression. — Le 30 mai 1921, grâce au concours d'anciens et de nouveaux amis de Lorraine et d'ailleurs, l'hôtel fut acheté, bien vite organisé, et au mois de novembre c'est l'inauguration du G.E.C.—, car désormais le nom « Groupe des Étudiants Catholiques » est devenu par abréviation le G. E. C.

Donc, le 21 novembre 1921, inauguration sous la présidence du Général de Castelnau et de Monseigneur de la Celle, en présence d'un grand nombre de professeurs de l'Université et de personnalités catholiques. Et le général de Castelnau paraphrasait la devise du G. E. C. : « Galliae et Christo », (G. E. C.) : « Soyez fiers d'être Français, ne rougissez pas d'être des catholiques ardents, et unissez dans un même amour fervent et agissant : Dieu, la famille, la douce France ! ».

A cette date de novembre 1921, commence la véritable histoire du G. E. C. La maison peut, à cette époque, mettre une douzaine de chambres à la disposition des étudiants. L'hôtel étant dans son ensemble destiné aux salles de travail, de lecture et de jeux. L'œuvre compte 130 inscrits. Les deux

directeurs habitent la maison et se mêlent le plus possible à la vie des étudiants, avides de connaître leurs aspirations et leurs désirs. Ils visent à provoquer des mouvements d'ensemble qui fusionnent ces jeunes gens, et les réunions sont surtout des réunions générales. Cependant des réunions pour le travail professionnel plus spécialisé commencent à s'organiser ; on s'applique à perfectionner une Conférence de St Vincent de Paul et à créer un Groupe d'Action affilié à l'A. C. J. F. dont le but est surtout apostolique.

Le G. E. C. prenait à peine son essor que malheureusement, au bout de deux mois, l'abbé Girard était rappelé à ses élèves de philosophie de l'École St Sigisbert, par la maladie de son prédécesseur. Avec un dévouement admirable, il continuera à collaborer de son mieux et assurera la liaison très cordiale avec le diocèse ; mais désormais, le poids de l'œuvre pèsera, de plus en plus sur les épaules du P. Lejosne ; si robustes que soient son tempérament et son optimisme, il faudra l'aider en lui donnant un autre Père comme auxiliaire permanent. En attendant il allait hardiment de l'avant. Dès la 2e année il fait construire, pour son coup d'essai, la salle de St Paul, long bâtiment au fond du jardin, que rendait nécessaire le grand nombre des auditeurs (Étudiants et Nancéiens) assidus aux Conférences religieuses et autres ; cette Salle, construite très légèrement, mais assez gracieuse, pouvait servir de théâtre ou de chapelle suivant qu'on en regardait une extrémité ou l'autre. Nous avions ailleurs un oratoire catacombaire d'une piété très liturgique, qui peut contenir environ 75 personnes...

L'idée vint vite d'un Restaurant... Tant d'étudiants sont tributaires moralement de la table à laquelle ils s'assoient ! N'est-ce pas là qu'ils rencontrent leurs camarades, qu'ils ébauchent leurs amitiés, qu'ils préparent leur programme de la journée et plus encore de la soirée ? Au début, nos hôtes furent de 20 à 25. Cependant l'œuvre grandit de plus en plus. On ajoute quelques chambres dans les dépendances, on élargit les murs du Restaurant, l'écurie devient une salle à manger, la remise, vaille que vaille, une cuisine.

Décidément c'est le succès ; les étudiants affluent toujours, et devant les besoins, une résolution énergique est

prise : Nous bâtirons ! Cette annonce fut généralement accueillie avec sympathie, non seulement par le Clergé, heureux qu'une œuvre d'Étudiants vingt fois entreprise eût l'air de réussir enfin, mais par les meilleurs de l'Université et par de nombreux industriels. Pour bâtir il faut de l'argent. Le Père Directeur prend sa besace, parcourt la Lorraine, Meurthe et Moselle et Vosges, et accepte tout ce qu'on lui offre. Globalement ces constructions coûteront plus de deux millions ! Que de visites, de lettres, de démarches. Que de belles réponses aussi ! En 1926, le 19 mars, notre patron S. Joseph nous envoie un don particulièrement important qui permet de marcher avec assurance.

En mai 1926 le premier coup de pioche est donné, les anciens bâtiments tombent, la première pierre est posée le 3 juillet et en nomvebre 1926 a lieu l'inauguration des nouveaux locaux, c'est à dire de la cuisine et du restaurant ; le reste nous sera livré peu à peu. L'ancien Hôtel des Metz-Noblat occupe le centre de ce « building » ; il contient, outre une bibliothèque largement munie, des salles de travail affectées à chaque section, dotées d'instruments et de livres représentant parfois des collections précieuses et rares, enfin des salles de conversation et de jeux.Mais ce bâtiment primitif apparaît désormais bien modeste entre les deux ailes, hautes maisons de trois étages aux appuis de fer forgé, aux revêtements de briques et de tuiles roses. Au sous-sol à droite, les cuisines, vastes, bien éclairées grâce à un large saut de loup. Le Restaurant contient facilement 200 personnes, il est tout lumière ; à côté une salle à manger particulière destinée aux hôtes de distinction, conférenciers, invités, etc., et une autre salle prévue surtout pour les prêtres de passage.On s'est attaché à tout faire très simple, mais aussi confortable que possible et très propre. Le chauffage central est dans toutes les chambres, dans les corridors, partout ; à chaque étage des salles de bain. Les chambres d'Étudiants, au mobilier agréable, sont claires et bien aérées. — On trouve encore des garages pour les motos ou bicyclettes, des parloirs, une salle de correspondance pour les prêtres, et la concierge a sa loge à l'entrée du grand porche qu'orne un beau bas-relief : St-Joseph enseignant l'Enfant-Jésus. Bref le G. E. C. est arrivé à sa formule à peu près dé-

finitive. On le dit vaste, pas trop mal compris, suffisamment confortable.

Le Général de Castelnau avait inauguré notre première installation. Le Maréchal Lyautey présida avec Mgr. de la Celle l'inauguration de la seconde. La cérémonie se fit le 20 novembre 1926. A la messe de rentrée des facultés, que nous avons instituée dès 1920 et qui rassemble chaque année un bon millier de Professeurs et d'Étudiants, Mgr Pelt évêque de Metz avait parlé ; le soir, à la Salle St Paul, le Maréchal, entre autres orateurs, exalta notre œuvre : « Ah ! Oui j'aime bien votre maison. Je l'aime d'abord, bien entendu, pour les principes sur lesquels elle repose et que je regarde comme l'armature essentielle de toute société qui veut vivre. Mais je l'aime tout spécialement pour l'esprit qui l'anime. C'est une maison vivante, « ouverte à tous les vents de l'esprit », libérale dans le sens le plus généreux et le plus haut de ce terme. Son aspect répond bien à ce qu'on y enseigne, à ce qu'on y ressent. S'élevant entre ses jardins et ce beau Cours Léopold,non enclose entre de hauts murs, si réjouissante à l'œil, avec ces bâtiments que nous inaugurons, si spacieux et si aérés, on y respire à pleins poumons l'air du large. On sent, et je le sais, combien elle est ouverte au monde extérieur, à ses réalités, à ses nécessités, aux problèmes de demain comme à ceux d'aujourd'hui, à tout ce qui fait l'objet de cette lutte pour la vie en vue de laquelle elle prépare et arme ceux qui se confient à elle ».

Le Père-Directeur prit alors la parole et expliqua le pourquoi de son œuvre, d'une manière qu'il affectionne et qui lui semble caractériser ses intentions : « Au cours de mes tournées de quête, un industriel nous fit à brûle pourpoint cette question: « Un restaurant ! un hôtel ! que voulez-vous donc ? allez-vousvous établir marchand de soupe ?» Il entendait là: « Votre souci va-t-il plus loin que le souci matériel de l'Étudiant »? — « Cette interrogation me fut l'occasion de développer rapidement notre pensée et nos ambitions. Je rappelai l'histoire des vieilles communautés du Moyen-Age qui se survivent encore à Oxford, à Cambridge, je montrai le but, la forme des fameux collèges qui se groupaient jadis autour de l'Uni-

versité de Paris, qui soutenaient l'*Alma Mater*, autant que cette mère nourricière des esprits les faisait vivre et prospérer, et tout haut j'explique mon rêve... : faire revivre la vieille institution de Collège Universitaire dont on retrouve encore la formule dans les Collèges ecclésiastiques de Rome. L'Université de Nancy avec son passé de gloire, l'éclat de ses Facultés de Droit et de Médecine, avec le prestige de ses Institutions scientifiques, attire une belle jeunesse, chaque année plus nombreuse. A ceux qu'unissent une même foi religieuse, un même idéal catholique, une même conscience de leurs devoirs, n'est-il pas opportun d'apporter une aide puissante, victorieuse, dans sa tâche de docilité et de travail à l'école des maîtres révérés de l'Enseignement ? Pourquoi faudrait-il que la jeunesse présente fût moins bien traitée que celle de jadis ? Jadis, autour de cette Université où s'enseignaient les Sept Arts libéraux,se groupaient d'heureuses pensions de famille où les jeunes gens recevaient la plus large hospitalité, où leur couvert était mis, mais où leurs âmes aussi recueillaient d'heureux réconforts. Faisons de même. Donc aider les étudiants catholiques, matériellement, intellectuellement, moralement et religieusement, pour que soit facilitée la tâche des maîtres qui les forment, pour que ne périsse pas pour eux l'idéal de la vieille culture générale française et chrétienne, voilà notre but... devenu comme une hantise de chaque instant. Oui, que nos Étudiants du G. E. C. soient groupés joyeusement, laborieusement, pieusement, qu'ils soient une famille, indissolublement unie, si nombreux qu'ils viennent, tous efficacement aidés dans leurs besoins de toutes sortes, qui sont grands et trop souvent insoupçonnés, surtout peut-être dans l'ordre matériel. Jadis, pour cette grande œuvre, il y eut de grands bienfaiteurs... Le Moyen-Age connut Robert Sorbon ; mais à côté de la Sorbonne, d'abord simple collège, c'est-à-dire groupement familial d'étudiants qui suivaient les cours de l'Université, il s'en établit bien d'autres, dont la prospérité favorisa les études et rendit la paix aux bons bourgeois, voire aux hommes de guet... »

Telle était la conception des directeurs du G. E. C., inspirée des traditions anciennes et éclairée aussi par les expériences modernes : tous les essais tentés à Nancy avant eux afin

d'y établir des maisons de famille pour Étudiants Catholiques avaient échoué. Il faut plus qu'une simple maison de famille, logeant, hébergeant, recevant des étudiants juxtaposés, sans contact intellectuel ; il ne suffit pas d'établir un hôtel, ni un restaurant économique et pratique, encore moins une geôle de jeunesse captive. Il importe que le foyer des étudiants soit essentiellement un lieu d'élection. « C'est pourquoi, dit le P. Lejosne, lorsque nous recevons quelque mère de famille demandant une place pour son fils, « si bon mais si faible », notre réponse est celle-ci : « Je le regrette, Madame, je n'ai pas de place pour votre cher enfant. Je lui trouverai, si vous le désirez, un logement en ville. (1) Il fréquentera librement au G. E. C., bibliothèques, salles de travail et de jeux, chapelle, etc., voire restaurant, mais point de chambre encore ; si lui-même un jour conçoit le désir ardent d'avoir cette chambre, alors nous verrons ». — C'est donc le libre choix au lieu de la contrainte, et nous n'avons qu'à nous en louer ; pour une chambre vide, que de candidatures et parmi nos plus anciens, alors que trop souvent les maisons de famille de nos villes universitaires n'ont guère que des élèves de première année. — Chaque étudiant peut lire, placardé dans sa chambre, l'avis suivant :

« Le G. E. C. est essentiellement une famille où règne la confiance réciproque. Les pensionnaires règlent donc leur vie comme bon leur semble à cette double condition :

1° Qu'ils ne fassent jamais rien qui puisse nuire à l'honneur du G. E. C. et d'un Etudiant ouvertement et profondément Catholique.

2° Qu'ils ne gênent en rien le travail et le repos des autres habitants de la maison et le bon ordre de celle-ci.

Pratiquement les Étudiants se souviendront :

1° Que les repas se prennent: le déjeuner de 12 à 13 heures, le dîner de 19 à 20 heures.

(1) Notons ici qu'un service de logements à l'extérieur, soigneusement étudié et tenu à jour, disposant de plus de 200 chambres réservées, permet de loger dans les meilleures conditions d'hygiène, de confort, de sécurité et d'économie, à proximité de leurs Écoles ou Facultés, les Étudiants qui ne trouveraient pas place au G. E. C. même.

2° Que la maison est ouverte jusqu'à 22 h. 1/2. Après cette heure ils voudront bien sonner et donner leur nom à la concierge ou au domestique de garde.

3° Que les différentes manifestations de la vie de notre Groupe doivent les intéresser les premiers, et que leur indifférence affectée ou simplement pratique vis à vis de celles-ci signifierait qu'ils n'ont pas l'esprit que nous demandons aux membres du G.E.C. et surtout aux habitants de cette maison.

4° Qu'une des caractéristiques des Étudiants du G. E. C. doit être l'application sérieuse au travail, faute de laquelle ils ne seraient plus à leur place ici.

5° Que la vie chrétienne profonde leur est facilitée plus qu'à tout autre Étudiant et par la présence de N. S. dans la chapelle et par les différents exercices de piété auxquels ils ne manqueront pas de prendre part.

6° Enfin, détail matériel qui a son importance, qu'ils doivent prendre soin de tout ce qui est mis à leur disposition comme si tout leur appartenait en propre. »

***

Ceci posé, où en sommes-nous ?...

Actuellement plus de 400 Étudiants sont inscrits au G. E. C, et fréquentent la maison. — Évidemment ils sont attachés à l'œuvre de façon inégale : 150 y prennent leurs repas, environ. Une soixantaine y ont des chambres ; c'est au choix, je l'ai dit, que ces privilégiés sont admis ; très peu d'étudiants de première année ; des anciens que nous connaissons, qui ont demandé à l'avance, qui ont fait ainsi un long stage, presque un noviciat, si bien que, en pratique, la question discipline ne se pose pas.

Donnons maintenant une idée de la vie du G. E. C.

Pour bien comprendre la marche du G. E. C., il faut noter avant tout le rôle important réservé aux sections. Chacune correspond à une Faculté ou à une École : ce sont les Sections de Droit, de Médecine, celles de l'Électro, de la Chimie, de l'École des Mines, de l'École Forestière, enfin celle de la préparation aux Grandes Écoles de l'État.

Dans ce cadre adapté à tant de besoins divers de l'esprit et du corps, se déroule une vie intense, éclairée, dirigée, laborieuse. Elle sollicite les plus généreuses puissances de l'in-

dividu, les discipline, les utilise, les agrandit. Ainsi dans ce milieu l'être spirituel subit ou plus exactement se donne un continuel et progressif accroissement.

Chaque mois une réunion plénière groupe tous les membres du G. E. C. pour entendre une conférence donnée par quelque orateur sur un sujet d'ordre général. On y entend des conférenciers diserts et des hôtes illustres : M. le professeur Lalouel et M. le chanoine Renard, Robert Garric et Monseigneur Foucault, M. de Vogüé et le Maréchal Lyautey. Chacun classera parmi les plus précieuses l'amitié du grand Lorrain qui s'est retiré du prestigieux Maroc pour vivre à l'ombre de la colline de Sion. Le Maréchal s'intéresse aux soirées du G. E. C. et il n'est pas rare qu'il vienne à l'improviste serrer la main de nos jeunes gens.

Mais le G. E. C. vit surtout par les réunions de sections, qui ont lieu, pour chacune, deux fois par mois. Chaque réunion comporte un bref commentaire sur les Evangiles fait par l'Aumônier, avec les remarques qu'il juge opportunes ; ensuite, la parole est donnée à un invité ou à un membre pour une causerie se rapportant aux études de la section ou plus simplement à une question actuelle d'intérêt général. Parfois le temps se passe entièrement à résoudre une série d'objections ou à parcourir quelques questions religieuses. Presque toujours, pour finir, c'est le thé avec une discussion animée, voire passablement vive. Ainsi ces garçons organisés en petits groupes corporatifs essaient d'éveiller en eux des idées originales différentes de celles qui leur sont proposées dans les cours officiels,et surtout ils s'initient à ce sens de la corporation, de l'union professionnelle dont l'avenir saura peut-être tirer un si utile parti.

Les étudiants sont donc aidés efficacement dans leur formation professionnelle. Pour leur vie religieuse et morale, les secours ne sont pas moins abondants, encore qu'offerts avec toute la discrétion qu'exige leur susceptibilité juvénile.

Surtout pour ceux qui habitent la maison, la petite chapelle et la chambre si hospitalière du P. Directeur sont deux sources toujours ouvertes de lumière et de reconfort. Tous les dimanches, il y a messe chantée à 9 h. Le dimanche soir, complies. Assez souvent, par exemple pendant le mois de St Joseph,

un salut en semaine, et il n'est pas rare que la chapelle soit remplie.

Outre la retraite pascale donnée chaque année et qui groupe près de 250 auditeurs, les étudiants sont invités à faire une retraite fermée à la maison de l'Ermitage. Ces dernières années, on en a vu 90 et plus, en trois groupes, sacrifier quelques unes de leurs dernières journées de vacances pour mieux se préparer à passer une bonne année. A tour de rôle, au cours de l'année, les sections ont leur récollection particulière.

Trois fois par an, à l'approche des fêtes de l'Immaculée Conception, de S^t Joseph et du Sacré-Cœur, on organise une Adoration nocturne.La porte du G.E.C. reste ouverte toute la nuit, et pensionnaires ou étudiants du dehors se relaient, près de 150, devant le Saint Sacrement exposé.

La formation religieuse et sociale est surtout favorisée par divers groupements. Dès 1894, on s'en souvient, les premiers étudiants qu'on peutappeler les ancêtres du G.E.C., avaient formé une Conférence de S^t Vincent de Paul. La tradition a été reprise : notre Conférence visite chaque semaine une quarantaine de familles, et c'est peut-être la plus vivante de tout Nancy.

Quant au Groupe d'action affilié à l'A. C. J. F. , il résout un difficile problème : au lieu d'avoir un groupe de jeunes gens qui portent le nom de « Jeunesse Catholique », mais sans trop savoir ce qu'est l' A. C. J. F., nous avons un Groupe vivant, actif, ardent, qui sait ce qu'est l'Association, ce qu'elle peut faire... Nos propagandistes vont aider les curés de paroisses urbaines et rurales dans la direction de leurs Cercles d'Études selon la méthode des *Equipes Sociales*, assurant ainsi la prospérité d'une dizaine de ces cercles, cependant qu'ils se préparent et se forment entre eux par des réunions de travail. Aussi le G.E.C. peut-il se vanter à bon droit d'avoir lancé dans le diocèse l' A. C. J. F. ; c'est notre Foyer qui a présidé à la naissance de la splendide union diocésaine de Meurthe-et-Moselle.

Il ne faut pas oublier l'U. M. A., groupement de vie spirituelle plus intense, dont voici le règlement et qui fonctionne depuis un an à la manière d'une Congrégation de la S^te Vierge. L'Union Mariale Apostolique du G. E. C. (U. M. A.) :

1° S'adresse aux étudiants qui ont résolu de vivre intégralement leur vie chrétienne et veulent rayonner parmi leurs camarades de l'Université.

2° Les membres de l'U. M. A. s'efforceront d'avoir avant tout une dévotion très spéciale à la Se Vierge, médiatrice de toutes grâces et modèle de toutes les vertus.

3° Les membres de l'U. M. A. s'engagent :

I) Pour arriver à une véritable vie chrétienne :

*a*) A faire chaque jour une lecture sérieuse ou une méditation de 10 minutes au moins, ou un exercice de piété très personnel qu'ils termineront par une prière à la Sainte Vierge : *Memorare*, par exemple. Ils sont invités à réciter aussi chaque jour la prière : « O Verbe de Dieu Bien-Aimé ».

*b*) A recevoir la Sainte Eucharistie une fois par semaine, surtout pendant l'année universitaire.

*c*) A pratiquer dans la mesure du possible la Retraite annuelle et le contrôle spirituel.

II) Pour assurer leur rayonnement apostolique, à donner loyalement l'exemple d'une attitude toujours digne d'un chrétien convaincu... (conversations, plaisirs, devoir d'état... etc..) à se montrer bons et dévoués camarades envers tous, envers les jeunes en particulier et tous ceux qu'ils verront plus indigents d'un appui fraternel, à s'occuper autant que possible d'une œuvre de zèle (Conférence de St Vincent de Paul, Groupe d'Action, œuvre sociale ou tout autre à leur gré...) et à pratiquer le dévouement joyeux et oublieux de soi-même.

III) Les membres de l'U.M.A. G.E.C. assisteront à la réunion mensuelle propre à leur Groupe, ils sont invités très spécialement aussi à faire l'Heure Sainte du 1er Vendredi.

IV) Ils célèbreront solennellement une des fêtes de la Se Vierge comme leur fête patronale, etc...

Ce beau programme surnaturel et marial plaît aux étudiants : l'U. M. A. en groupe une cinquantaine cette année.

L'aide donnée à l'ardeur studieuse, les secours moraux et religieux,sont les bienfaits essentiels du G.E.C. On pense bien toutefois qu'ils ne suffiraient pas, tout seuls, à attirer et à contenter la jeunesse ; elle a besoin de détente, d'expansion, de gaîté. Près des salles de travail, il y a donc des salles de

jeu, munies de billards ; il y a un tea-room où l'on peut trouver, à 4 h. ou dans la soirée, des rafraîchissements et quelques gâteaux. Au dehors, des tennnis. Aux fêtes chômées, de grandes excursions, où des autocars emportent des groupes joyeux vers Sion, Verdun, Clervaux, S[te] Odile.

Une section théâtrale ouvre les portes toutes grandes à de nombreux invités au moins deux fois l'an ; on intercale même des Revues aussi impitoyables que spirituelles, où les incidents de la vie du GEC sont rappelés et jugés.

Enfin une fête annuelle remplit tout un dimanche d'été, tout un beau dimanche où l'esprit déborde, vagabonde, s'amuse et tourbillonne parmi les massifs fleuris du jardin et à travers les salles austères devenus boutiques ou buffets ! La bonne humeur de la jeunesse y est secondée par son ingéniosité inventive qui découvre mille industries et suscite mille talents poétiques ou scéniques. Une année, on assista à la reconstitution d'une fête villageoise en 1848 et rien n'y manquait, pas même la solennelle plantation d'un arbre de la liberté. Une autre année, l'on donna le somptueux spectacle des réjouissances par lesquelles en 1477, Nancy fêta le retour victorieux du bon roi René. Puis ce fut une fête romaine avec une représentation de drame antique. Pour de telles circonstances, le monde féminin prête son indispensable secours : mères, sœurs, parentes de tout degré et amies des sœurs s'empressent, se dépensent, remuent leurs aiguilles et prêtent leur jeu.

Mais tout cela, c'est le sourire, la détente d'un instant. Il est bon parfois, surtout en fin d'année, pour des étudiants qui désirent préparer des examens dans le calme, ou qui, plus simplement, ont besoin de repos après un léger surmenage, d'avoir un endroit à la Campagne où ils puissent villégiaturer tranquillement. Et nous avons aujourd'hui notre « Maison de Campagne ». Nous avions essayé Pixérécourt, propriété très grande, au milieu des champs et des bois, appartenant au diocèse, qui s'en sert comme colonie de vacances. Nous en avions la disposition moyennant une participation aux frais. Mais c'était un peu loin de la ville, et très vite, Dieu aidant, nous avons trouvé mieux aux portes de Nancy. La propriété appelée Château de Villers est mise à notre disposition sans

trop grands frais, du moins en principe ; en pratique on s'aperçoit qu'une maison de campagne coûte toujours cher... Quoi qu'il en soit, surtout à la belle saison, les étudiants peuvent prendre leurs repas, une vingtaine peuvent y trouver une chambre. Cette maison a beaucoup de succès parmi eux. Des pelouses, des vergers de toutes ramures, avec, entre les bouquets d'arbres, de merveilleuses perspectives sur Laxon ou sur Nancy : c'est, loin des mines et des chemins de fer, un domaine splendide, le domaine de la paix totale, si précieuse aux heures lourdes et agitées de la fin du troisième trimestre.

Nous avons même pour les vacances et les longues promenades un pied-à-terre à Gerardmer, plus rustique, mais encore très agréable.

Telle est l'hospitalité que le GEC assure aux étudiants des Facultés, Écoles et Instituts de l'industrieuse capitale du vieux pays lorrain, de « cette terre laborieuse et féconde (nous citons un auteur lorrain) où l'air grave des personnes et des choses signale sans jactance aux étrangers le sérieux des âmes et l'intelligence profonde qu'elles ont de la vie ». Dans ce cadre méthodique, intelligent, adapté à tant de besoins divers de l'esprit et du corps, se déroule une vie intense, éclairée, dirigée, laborieuse et formatrice au plus haut degré.

Comment répondent les Étudiants ? Ils aiment beaucoup leur œuvre, ils en sont fiers et ils en gardent un très bon souvenir, qui laisse même dans l'ombre les jours moins roses qu'ils y ont vécus... Que de lettres d'Anciens qui chaque jour affirment leur fidélité, leur reconnaissance et leur enthousiasme !

Est-il besoin de dire que le milieu catholique est extrêmement sympathique au GEC, comme en témoignent effectivement les concours précieux que lui ont apportés, sous diverses formes, les bonnes familles de la ville. Les étudiants du GEC ont même si bonne réputation que, parfois, pour telle fête donnée dans un milieu select, on a prié le P. Directeur d'envoyer quelques-uns de ses jeunes gens.

De plus, on s'est habitué peu à peu à voir dans le GEC un centre d'activité intellectuelle catholique ; ses Conférences religieuses attirent un public choisi ; on y a donné des cours de haut enseignement religieux fréquentés par de nombreux

professeurs, l'USIC y tient ses réunions et une récollection mensuelle de Messieurs groupe une élite très fervente. A plusieurs reprises, les chambres, le restaurant, les grandes salles du GEC ont été utilisés par des congrès catholiques, par ex. au moment de la Semaine sociale.

La réaction du clergé n'a pas été moins favorable. Il est vrai que tout a été fait pour leur donner l'impression que cette maison est vraiment leur. Le Grand Séminaire étant hors ville, à assez grande distance, les prêtres sont fort heureux d'utiliser la salle à manger et les chambres que le GEC met à leur disposition à des prix raisonnables. Ils empruntent notre chapelle pour des réunions de piété sacerdotale, ils y ont tenu leur synode.

On se demandera quelle a été la réaction du milieu universitaire? Si l'on n'ose parler de sympathie générale, on peut dire cependant que, pris en bloc, le milieu universitaire ne nous est pas hostile. Peut-être une petite pointe de jalousie plus ou moins consciente, qui hâte, par exemple, la construction d'une « Cité universitaire ». En fait, nous sommes acceptés, reconnus, nous avons droit de cité. Ainsi, quand, au mois de septembre 1928, on offrit un grand banquet à M. Blum, Américain, insigne bienfaiteur des Universités de Strasbourg et de Nancy, les deux directeurs du GEC furent invités. On demanda même un toast au P. Lejosne, qui ne craignit pas de rappeler, devant les autorités civiles et universitaires, que c'était sa vocation de Jésuite qui l'avait mis spécialement au service de la jeunesse.

Le GEC compte parmi les professeurs de l'Université de Nancy, de très chauds amis, dont le nombre va en augmentant. Citons : MM. Michon, doyen de la Faculté de Droit, qui nous dit : « La prospérité du GEC, c'est la prospérité de l'Université » ; M. Lalouel, Professeur de Droit International à la Faculté de Droit ; et M. Cuénot, Professeur à la Faculté des Sciences, membre correspondant de l'Institut, M. le Doyen Geny et tant d'autres... Aucun Directeur d'École ou d'Institut, aucun Doyen de Faculté qui, à un moment donné, n'ait reconnu l'utilité de l'œuvre. Un Doyen disait au P. Directeur : « Nous savons ce que nous devons, car beaucoup de nos étudiants ne viennent ici qu'à cause du GEC ».

Faut-il conclure, de ce rapport enchanteur, que tout est parfait au GEC ? Les Directeurs ne souscriraient pas à cette affirmation. En liaison constante et intime avec la jeunesse étudiante, connaissant mieux que personne ses difficultés éternelles et modernes, ils ne canonisent pas tous leurs enfants. Mais ils estiment que le GEC fait un bien sérieux et qu'il constitue, en somme, une réussite morale.

Il y a encore les difficultés financières. On imagine facilement ce que peut coûter une telle œuvre, et les ressources ordinaires sont modiques. Chaque membre inscrit au GEC verse une cotisation de 50 fr. Les hôtes paient pour le restaurant ou les chambres, une pension que l'on maintient sagement un peu supérieure aux prix de l'œuvre officielle des étudiants, afin d'éviter l'afflux des gens attirés par les seuls avantages matériels ; mais on peut dire que le tarif est très modeste, afin de n'interdire l'accès de la maison à aucune bourse. D'ailleurs le directeur n'hésite pas à consentir de fortes remises lorsque le bien des âmes l'exige, et cette générosité s'est même déjà étendue à des non-catholiques.

A ces encaissements, il convient d'ajouter l'apport annuel des « Amis du GEC », dont le nombre augmentera, on peut l'espérer, à mesure que sortent de nouvelles générations d'anciens. Le budget ordinaire n'en pose pas moins chaque année un problème inquiétant. Que dire des dépenses écrasantes exigées par les agrandissements rapides ?

Et pourtant comment arrêter les projets et les ambitions ? Il manque encore une chapelle et une grande salle dignes de l'œuvre. Ce sera le « Pavillon Jacques Marquette », en souvenir du grand missionnaire si populaire aux États-Unis, qui fit son noviciat à Nancy, qui fut élève et professeur à Pont-à-Mousson.

Comme le disait le Bulletin trimestriel du GEC, en novembre 1928 : « Le GEC aurait mauvaise grâce de se plaindre du passé ou de redouter l'avenir ; et de sa part ce serait un véritable crime de bouder la Providence. Confiance ! En avant ! ».

# La formation médicale missionnaire.

Nombreux ont été les actes par lesquels Sa Sainteté Pie XI s'est affirmée comme voulant être « le Pape des Missions ». Le plus visible et le plus retentissant fut l'Exposition missionnaire du Vatican en 1925.

Cette Exposition a mis en relief d'une façon saisissante les efforts faits par les missionnaires de tous Ordres depuis des siècles pour l'évangélisation du monde païen et pour lui inculquer la vraie civilisation née de la morale chrétienne et du travail. Les méthodes diverses étaient disposées avec clarté et goût dans de nombreux pavillons. Un nombre immense de documents étaient là réunis. Comme ils étaient impossibles à compulser dans le cours de six mois d'exposition, Sa Sainteté a voulu faciliter l'étude des diverses méthodes apostoliques dans les contrées les plus différentes en faisant du Palais du Latran un musée permanent des Missions, continuateur de l'Exposition. Ce musée est destiné à s'agrandir et à s'enrichir,bien que le fond soit déjà des plus imposants. La partie ethnologique est une des plus réussies, grâce aux efforts continus du R. P. Schmidt, du Verbe Divin. Il est à espérer que des aménagements successifs permettront de donner aux autres parties une place facilitant la connaissance de tous les moyens d'évangélisation.

Parmi ceux-ci, l'un d'eux faisait l'objet d'une exposition dans un pavillon séparé ; nous voulons parler des moyens médicaux.

Depuis les siècles les plus reculés de l'ère chrétienne, le soin des malades a fait partie du domaine de l'Église, non seulement par simple charité, mais aussi par méthode évangélique. Le Maître lui-même n'avait-il pas donné l'exemple en guérissant les malades, en faisant marcher les boiteux et paralytiques, en rendant la vue aux aveugles. Le soin des malades était même un des signes donnés par Jean-Baptiste pour reconnaître le Sauveur,

L'histoire de l'Église nous montre aussi à chacune de ses pages que les soins du corps faisaient partie du domaine apostolique. Il n'y a donc rien de nouveau ni d'étonnant à ce que Pie XI ait rappelé au monde chrétien que la charité corporelle était un moyen de christianisation.

La « *Formation médicale missionnaire* », œuvre française, est née à l'Université catholique de Lille, de l'Exposition missionnaire Vaticane. Elle n'est pas la première en date, comme création de ce genre. Depuis plusieurs années, les Jésuites belges du Congo formaient leurs missionnaires à la connaissance de la maladie du sommeil, de façon à leur faire apprendre les moyens thérapeutiques destinés à préserver leurs ouailles contre le terrible fléau.

En Allemagne, les Associations catholiques recherchaient des médecins ou des étudiants catholiques dont ils payaient les études, en tout ou en partie, à condition qu'ils aillent servir en pays de missions et aider les missionnaires dans les soins charitables.

L'originalité de la *Formation médicale missionnaire* de Lille consiste surtout à donner à tout missionnaire une connaissance pratique et suffisante de la clinique et de la thérapeutique : d'abord pour éviter les maladies coloniales (but de prophylaxie), ensuite pour pouvoir soigner les confrères malades et même donner les soins d'urgence aux indigènes, lorsqu'ils sont dans des contrées éloignées, parfois de plusieurs jours de marche, de tout secours médical.

Il n'est pas de missionnaire qui ne se soit livré à ces pratiques. Quel est le Père qui, voyant souffrir ses enfants, n'ait essayé, dans la mesure de ses moyens, de les soulager en donnant un peu de quinine, quelques vermifuges et d'autres petits remèdes. La Formation médicale missionnaire n'a pas eu d'autre but que de fournir des connaissances plus étendues, plus précises à chaque missionnaire, de façon à lui permettre de donner des conseils et des soins vraiment scientifiques aux malades de ses postes. Le vrai but, le but réel de la *Formation médicale missionnaire* est de mettre entre les mains de l'apôtre un moyen de faire venir à lui les corps afin d'atteindre les âmes.

Donc, et ceci est de la plus grande importance pour rassurer

les timorés, le but de l'œuvre est, non pas de former des médecins, mais de donner au missionnaire un instrument capable d'attirer les indigènes. Ce Père Blanc du Soudan donnait la note juste du principal résultat de la formation médicale en nous écrivant, il y a quelques mois : « Combien je suis reconnaissant aux cours de Lille de m'avoir donné quelques notions de médecine. A mon premier séjour au Soudan, c'est à peine si je voyais quelques arabes de loin en loin ; ce matin, 17 personnes sont venues sous ma tente pour recevoir des soins. J'ai pu en même temps leur glisser quelques mots surnaturels ».

Voilà bien défini le but de la *Formation médicale missionnaire* : c'est un instrument d'apostolat. Tout missionnaire qui voudrait, en suivant les cours, devenir un médecin, commettrait une grave erreur et sortirait de sa vocation.

Un autre but,non moins utile,est d'apprendre aux missionnaires à se prémunir contre les dangers qui peuvent atteindre et diminuer le capital de santé des apôtres. Prenons deux exemples. En Haute-Volta, dans un séminaire indigène vient de se déclarer un commencement d'épidémie de maladie du sommeil. Dix séminaristes en sont atteints. C'est beaucoup. Si un des directeurs avait suivi les cours, il aurait su comment se contractait cette terrible affection et il aurait vraisemblablement pu faire prendre les précautions nécessaires pour éviter une aussi forte atteinte du personnel.

A Madagascar règne depuis quatre ans la peste pulmonaire qui ne pardonne jamais à aucun malade. En pleine épidémie, le P. Th. Eckert a pu administrer une grande quantité de moribonds, parce qu'il a su se plier aux soins de prophylaxie nécessaires pour se préserver du fléau. Il a pu remplir son ministère pendant plusieurs mois et il vit encore, rendant les plus grands services à la mission. Par contre, deux séminaristes sont envoyés catéchiser dans la brousse sans avoir reçu aucun avertissement et sans prendre aucune précaution. Tous les deux ont été emportés en 36 heures par la maladie et, du fait de l'ignorance de l'entourage, ils sont devenus à leur tour un centre d'infection nouvelle.

Tels sont donc les deux buts de la *Formation médicale missionnaire* :

1° protection de l'apôtre contre les fléaux et les maladies ;
2° instrument d'apostolat pour attirer chrétiens et païens auprès du missionnaire.

Au reste, si nous prenions une carte mondiale et si nous y marquions les centres d'apostolat protestants, nous les verrions groupés, sans doute autour des écoles, mais actuellement bien davantage autour des formations médicales : hôpitaux, dispensaires, etc. Cet enseignement n'est pas à négliger.

La Faculté catholique de Lille a compris l'importance de ce moyen d'apostolat et, dès 1927, elle a fondé, la première en France, des cours d'initiation médicale pour tous les missionnaires. Après qelques hésitations, ces cours ont pris leur forme définitive. Les missionnaires séjournent à Lille durant six semaines : du 1er septembre au 15 octobre, soit dans leurs communautés, soit dans le séminaire ou les maisons d'étudiants libres durant les vacances. La plus grande partie de leur temps est consacrée à la pratique. Tous les matins, ils vont à l'hôpital faire des pansements, soigner des plaies, des fractures, des maladies des yeux, arracher des dents, etc. L'après-midi, ils suivent quelques cours et s'initient à la parasitologie, à l'anatomie, aux bandages, aux injections hypodermiques, etc. Leur journée est très chargée et cependant les professeurs ne ne font que leur inculquer les notions élémentaires.

A la fin des cours, les élèves passent devant un jury et reçoivent, s'ils le méritent un Diplôme contresigné par le Recteur et le Doyen de la Faculté de médecine de Lille. Les Anglais, toujours pratiques, après s'être rendu compte de la valeur de ce diplôme, ont autorisé les porteurs à ouvrir des dispensaires dans des régions dépourvues de médecins. Ainsi un Franciscain a été reconnu directeur légal d'une léproserie dans le Pendjab et peut donner les petits soins de dispensaire dans sa région. L'Institut catholique de Paris a suivi la voie ouverte par Lille, mais en se cantonnant, jusqu'à présent, dans la formation du missionnaire, nécessaire à la sauvegarde de sa propre santé. Des professeurs bénévoles, tous recrutés par le dévoué Président de la Société Saint-Luc de France, font deux séries de cours, chacune de quinze jours durant le mois de juillet.

Le Souverain Pontife a bien voulu témoigner sa bienveillance

envers ces efforts, d'abord en accordant un témoignage de haute satisfaction aux cours de Lille par un Bref spécial, puis en autorisant tous les Instituts catholiques de France à ouvrir des cours similaires.

Actuellement, tant à Lille qu'à Paris, plus de 150 missionnaires ont passé par la *Formation médicale missionnaire*. Les nombreuses lettres envoyées par les anciens élèves montrent tout le bien rendu par cette œuvre.

Les professeurs ne se désintéressent pas de leurs anciens élèves, une fois les cours finis. Non seulement il est répondu à toutes les demandes de renseignement ; mais un secrétariat est chargé de faire les commandes de médicaments et obtient de très sérieuses réductions sur les prix. Le secrétaire, ancien missionnaire, docteur en médecine, se tient à la disposition de tous pour toutes commandes et pour tous renseignements.

Quelques quêteuses, trop peu nombreuses, ont été réunies ; elles vont demander aux médecins les échantillons médicaux inutilisés par eux.Ces médicaments, centralisés au secrétariat, si c'est nécessaire, y sont triés et sont envoyés aux dispensaires,sur leur demande. Jusqu'à présent les fonds nécessaires pour payer les colis postaux n'ont pu être recueillis ; ils suffisent à peine à payer l'emballage. Les lecteurs de cet article pourront peut-être trouver quelques bonnes volontés pour visiter les médecins qui, tous, croyants ou incroyants, s'empressent de donner ce qu'ils peuvent. L'année 1928, il a été distribué plus de 50.000 francs de spécialités à tous les coins du monde et à de nombreuses congrégations. L'année 1929 s'annonce comme devant être aussi fructueuse. Mais les besoins dépassent de beaucoup les envois. Si la *Formation médicale missionnaire* avait deux quêteuses dans chaque grande ville, ce serait par centaines de mille francs que les dispensaires de missions pourraient être ravitaillés en médicaments.

Les professeurs de Lille n'ont pas limité leur dévouement à sacrifier six semaines de leurs vacances pour instruire les missionnaires ; ils ont bien voulu donner encore leur temps à la rédaction d'un livre spécialement écrit pour les missionnaires.Ce livre intitulé « *Bréviaire médical à l'usage des mission-*

*naires et des coloniaux* » est actuellement sous presse. Il contiendra plus de mille pages et de très nombreuses figures ; il a été rédigé avec l'expérience de trois années d'enseignement aux missionnaires ; il est donc adapté aux connaissances médicales des *broussards.*

Il serait à désirer qu'un petit journal perfectionnât et achevât l'enseignement de ce brévaire en publiant les lettres des missionnaires et en répondant pour tous aux demandes spéciales de chacun. Une petite feuille similaire existe déjà en Hollande où ont été fondés depuis l'année dernière des cours pour missionnaires, analogues à ceux de France.

Dr G. Loiselet, S. J.

Les demandes de renseignements peuvent être adressées au Secrétariat : R. P. Dr J. Loiselet, 1, rue du Général Foy, Paris, VIIIe.

---

# Inauguration du Foyer de l'U. S. I. C.

(*Union Sociale d'Ingénieurs Catholiques*)

Le 25 novembre 1928, avait lieu au 18 de la rue de Varennes l'inauguration du Foyer de l'U. S. I. C.. Une séance solennelle, sous la présidence de S. Em. le cardinal Dubois, réunit dans l'après-midi des représentants du Parlement et du Conseil municipal de Paris, des représentants de toutes les grandes associations catholiques et de nombreux membres de l'Union. Nous reproduisons en partie le discours du Président de l'U. S. I. C. et les deux rapports qui furent lus au cours de la séance.

## DISCOURS DU PRÉSIDENT, M. LIOUVILLE

Éminence,
Mon Général,
Messieurs, mes chers Camarades,

En ouvrant cette séance, je suis heureux et fier de faire part tout d'abord à l'Assemblée du haut témoignage de paternelle bienveillance que le Souverain Pontife a bien voulu accorder à notre syndicat.

Le Conseil de l'U. S. I. C. avait chargé son président d'exprimer au Saint-Père « *la profonde vénération, l'entière et filiale soumission* » des membres de notre association. A cette adresse, S. Em. le cardinal Gasparri a bien voulu répondre — au nom du Saint-Père — par la lettre suivante : (*Toute la salle se lève pour entendre la lecture de cette lettre*)

Segreteria di stato
di sua santita

*Dal Vaticano, le* 24 *octobre* 1928.

—

« Monsieur le Président,

« Le Saint Père a particulièrement agréé la filiale Adresse que vous Lui avez fait parvenir par l'intermédiaire de S. Em. le cardinal-archevêque de Paris, à l'occasion de l'inauguration du nouveau siège social de l'Union.

« Sa Sainteté vous en remercie de cœur, ainsi que tous les membres actifs ou stagiaires que vous présidez si dignement, et constate avec joie que, depuis des années, les ingénieurs catholiques de France, avec les conseils de leurs aumôniers, cherchent à développer leur vie surnaturelle et à se pénétrer toujours davantage, sous la direction de guides autorisés, des doctrines sociales de l'Église pour en faire une application plus efficace dans le monde du travail.

« Vos fonctions vous placent sur un terrain qui facilite beaucoup la connaissance des nécessités de la vie industrielle non moins que des exigences de la justice et de la charité : aussi bien les membres de cette union sont-ils plus à même de procurer l'harmonieuse collaboration des classes, et d'en

hâter la réalisation, selon le vœu de la doctrine sociale de l'Église.

« En vous félicitant des progrès déjà réalisés par le zèle de votre Union, et ne doutant pas qu'ils promettent des fruits toujours plus abondants pour le bien spirituel et matériel des classes laborieuses, surtout grâce au renouveau que manifestent, chaque année, les communions pascales des grandes écoles, le Saint Père est heureux d'accorder, comme gage des plus copieuses faveurs divines, pour vous, Monsieur le Président, pour les membres de l'Union et pour vos familles, une spéciale bénédiction apostolique.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

« P. Card. GASPARRI. »

Ces paroles augustes iront au cœur de tous les membres de l'U. S. I. C. qui les recevront avec une respectueuse émotion, et qui s'efforceront d'y répondre par un nouveau zèle dans la voie que leur trace le Souverain Pontife. (*Vifs applaudissements*).

L'U. S. I. C. a commencé toute petite, et lorsqu'en 1892, au cours d'une retraite fermée, quelques élèves et anciens élèves de l'École Centrale décidèrent avec le R. P. Pupey-Girard de former un petit groupe de camarades catholiques, ils ne se doutaient certes pas du développement que ce groupe — transformé plus tard en syndicat — prendrait un jour.

Ce développement fut rapide, grâce au dévouement et à l'esprit d'apostolat de son fondateur, le R.P. Pupey-Girard ; grâce à l'influence qu'il a toujours exercée sur tous ceux qui l'ont approché et à la sympathie respectueuse qu'il a toujours inspirée.

Son œuvre ne s'est pas limitée à l'U. S. I. C. et il faudrait écrire des volumes entiers pour la mettre en lumière ; mais l'U. S. I. C. en a eu la plus grande part, et après trente-six ans, aujourd'hui très heureusement secondé par le R. P. Villain, il est toujours sur la brèche, plus apôtre et plus aimé que jamais... *ad multos annos*, demandons-nous à Dieu.

Nous n'oublions pas non plus tout ce que doit notre Asso-

ciation au R. P. Tournade qui, pendant quatre ans, suppléa si parfaitement notre aumônier-conseil titulaire, lorsque d'autres devoirs l'éloignèrent de nous.

Longtemps l'U. S. I. C. eut son siège, 76, rue des Saints-Pères, et ce fut en 1904 qu'elle se transporta, 368, rue Saint-Honoré, dans un immeuble appartenant à son président d'alors, M. Potron, qui la reçut dans des conditions exceptionnellement favorables et se montra le plus généreux des propriétaires. Nous n'oublierons jamais tout ce que M. Potron a fait pour l'U. S. I. C. et lorsqu'il mourut saintement, il y a deux ans, le deuil de sa famille fut celui de notre Association tout entière.

A cette époque, l'U. S. I. C. dont les effectifs, depuis la guerre, avaient quadruplé, se trouvait déjà fort à l'étroit dans ses premiers bureaux et la recherche de locaux plus vastes commençait à s'imposer ; en sorte que l'obligation de quitter la rue Saint-Honoré à la suite de la vente de l'immeuble ne fut pas à proprement parler un événement inattendu.

Ce n'est pas chose facile — à l'heure qu'il est — de trouver un foyer : aussi remercions-nous la Providence de nous avoir guidés vers cette maison que nous inaugurons.

Elle est construite sur un terrain provenant du partage, qu'en l'an 1700 Messire Raphaël de la Planche, écuyer, conseiller du Roy et trésorier général de ses bâtiments fit entre ses héritiers et qui voisinait au fond avec le jardin des Dames Recollettes.

Il appartint plus tard au sieur Antoine Cosnu de la Bastide, *officier de bouche* de Son Altesse Monseigneur le duc d'Orléans.

Ce n'est qu'après de multiples changements de propriétaire que l'immeuble échut à l'U.S.I.C., non sans avoir appartenu momentanément à l'*Institut.*

L'achat ayant été effectué au nom du Syndicat, le conseil a décidé d'en couvrir les frais par un emprunt auquel nos adhérents en grand nombre ont souscrit avec entrain.

Tel est l'historique du Foyer de l'U.S.I.C., propriété syndicale ; il me reste à dire quelques mots de la famille qui l'habite.

*Syndicat d'ingénieurs catholiques*, tout le programme de l'U. S. I. C. se résume en ces trois mots.

*Syndicat*, c'est-à-dire, groupement s'occupant activement des intérêts professionnels de ses adhérents,soit qu'il s'agisse de leur procurer une situation, soit qu'il s'agisse de les guider au milieu des difficultés qui peuvent se dresser dans leur carrière.

D'une manière générale, l'U. S. I. C. s'intéresse à toutes les questions touchant à la dignité de la profession, à l'amélioration de la condition de l'ingénieur,à la place qui lui revient dans les Conseils de la Nation.

Ingénieurs nous sommes, mais ingénieurs *catholiques*, plaçant nos intérêts moraux et nos devoirs de toutes sortes au premier rang de nos préoccupations. Nous voulons par conséquent nous entraîner mutuellement à une piété plus éclairée et plus ardente, et faire rayonner autour de nous la vertu de l'Évangile.

C'est ainsi que se sont développées en dehors du syndicat, mais avec le concours le plus actif des membres de l'U. S. I. C., des œuvres qui atteignent plus ou moins directement la majorité des élèves et anciens élèves des écoles techniques, telles que messes de communion pascale, cercles d'études apologétiques, unions diverses, retraites fermées, veillées à Montmartre, et j'en passe. Notre camarade Bonaldi exposera tout à l'heure quelle ampleur ont prise aujourd'hui quelques-unes de ces œuvres.

Le premier devoir d'état de l'ingénieur est celui de fournir un travail consciencieux ; mais il en a d'autres, particulièrement graves en raison de la place qu'il occupe dans la vie industrielle, à côté de l'ouvrier : ce sont ses devoirs *sociaux*, dont notre secrétaire général Loyer parlera dans un instant. Ces devoirs nous ont été tracés par des encycliques qui nous invitent, ainsi que le rappelle Sa Sainteté,à travailler à l'*harmonieuse collaboration des classes, selon le voeu de la doctrine sociale de l'Eglise.*

Nous ne voulons pas risquer de nous écarter — même involontairement — de cette doctrine, et c'est pourquoi nos groupes tiennent à s'éclairer des lumières d'un aumônier-conseil.

Placés à côté de chacune de nos sections régionales, comme des sentinelles vigilantes, ces religieux et ces prêtres garan-

tissent par leur présence que sur toutes les questions où la foi ou la discipline sont engagées, l'erreur ne pénétrera pas chez nous.

Ai-je besoin d'ajouter que leur intervention ne se limite pas à ce rôle déjà si important, mais qu'ils apportent aussi par leur dévouement et leur science sociale le plus gracieux concours à tous nos groupes. Qu'ils en soient ici publiquement remerciés ainsi que les savants religieux de l'«Action Populaire» et des « Études» qui nous ont donné de si utiles leçons. (*Vifs applaudissements.*)

La tâche des présidents et des bureaux de nos sections régionales se trouve ainsi allégée dans une certaine mesure, mais elle n'en reste pas moins lourde, et c'est seulement grâce à toute l'activité que leurs membres consacrent à l'U. S. I. C. — *oeuvre en laquelle ils ont foi* — que nous pouvons enregistrer des résultats aussi satisfaisants.

Hommage doit être aussi rendu aux collaborateurs de tous les jours, à ceux qui assurent avec dévouement et modestie la marche régulière de nos services centraux ; secrétariat, placement, comptabilité, propagande.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de tracer avec quelques détails devant Votre Eminence et devant les personnalités qui ont bien voulu répondre à notre invitation, le tableau de l'activité professionnelle et sociale qui s'exerce dans l'U. S. I. C. et, d'autre part, celui des œuvres qui sont nées autour de l'U. S. I. C.. C'est pourquoi je vais céder successivement la parole à notre secrétaire général Loyer et à notre camarade Bonaldi. (*Applaudissements*).

## RAPPORT SUR L'ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE ET SOCIALE DE L'U. S. I. C.

*par M. P. LOYER , Secrétaire général*

ÉMINENCE, MON GÉNÉRAL,
MESSIEURS, MES CHERS CAMARADES,

La puissante Association qu'est devenu le petit groupe d'ingénieurs qui fonda l'U. S. I. C. en 1892 ressent aujourd'hui

une joie profonde à voir ses efforts consacrés et couronnés par la présence à cette fête intime, des plus hautes autorités religieuses de notre pays. Une légitime fierté inspire cette joie : mais plus encore le sentiment que le caractère religieux de cette manifestation se rattache à la plus authentique tradition des travailleurs français. Il ne nous est pas possible d'oublier que la foi de nos pères était assez forte pour qu'ils aient voulu que leurs corporations, cadres de la vie profane, fussent en même temps fortement imprégnées d'idéal religieux. Après une douloureuse période de scepticisme, les catholiques de France veulent aujourd'hui renouer la tradition. C'est ainsi, Éminence, que les ingénieurs catholiques, qui travaillent avec enthousiasme et persévérance à la renaissance des conditions normales de l'activité professionnelle, apprécient le très grand honneur de la présence parmi eux de l'archevêque de Paris et y voient le signe de la proche victoire des aspirations catholiques. (*Applaudissements.*)

L'Union Sociale des Ingénieurs Catholiques, notre président le rappelait il n'y a qu'un instant, fut fondée en 1892. Jusqu'à la guerre, si grande que fût son activité et son influence, elle ne groupait que 1200 adhérents. Mais au lendemain de la démobilisation, des efforts de propagande furent immédiatement couronnés du plus grand succès ; la période de guerre avait réduit nos effectifs ; un an après, nous avions regagné les adhérents perdus, et depuis cette époque, chaque année nous a apporté plus de cinq cents adhésions nouvelles.

Constituée sous la forme légale de « Syndicat professionnel » régi par la loi de 1884-1920, l' U. S. I. C. admet parmi ses membres des ingénieurs de toutes provenances. Il lui suffit qu'ils aient gagné par leurs études, le diplôme d'ingénieur d'une de nos grandes Écoles, ou bien qu'ils en exercent effectivement les fonctions. Près de la moitié de nos membres sortent de Polytechnique et Centrale. Mais toutes les autres écoles d'ingénieurs sont représentées parmi nous, ainsi que toutes les professions. La qualité de catholique est requise et doit être certifiée par les deux parrains qui présentent chaque nouvel adhérent, et ce recrutement par affinité confessionnelle n'empêche nullement les membres de notre syndicat d'avoir pour but, comme tout autre syndicat, l'étude et la poursuite

des intérêts professionnels de ses membres. Il les aide au contraire à poursuivre la réalisation de ces intérêts dans un esprit d'union et de collaboration plus étroites.

Nous croyons pouvoir affirmer de la sorte que tant par la valeur professionnelle de ses membres que par leur nombre, l'Union Sociale d'Ingénieurs Catholiques est l'une des plus importantes associations d'ingénieurs.

Une croissance rapide (1) nous a conduits à créer un peu par toute la France des sections régionales qui sont pour chaque centre industriel un noyau de cristallisation et un groupe d'études. Aujourd'hui nous pouvons nous enorgueillir du chiffre de trente-cinq sections régionales.

Nos sections sont dirigées chacune par un président aidé d'un bureau ; elles sont assistées par un aumônier-conseil qui assure la parfaite conformité des travaux exécutés avec la doctrine sociale de l'Église. Nos sections constituent de remarquables organismes de propagande et de rayonnement intellectuel et social.

L'U. S. I. C. comporte enfin, outre son Conseil central qui prend toutes décisions, un certain nombre de commissions entre lesquelles sont répartis les travaux courants ; commission d'action sociale, commission de propagande, commission de placement, commission des intérêts professionnels. Il recourt aussi fréquemment à un conseil juridique qui l'assiste dans toutes les questions de droit délicates.

Enfin, nous faisons paraître chaque mois une publication importante : l'*Echo de l' U. S. I. C.*, où paraissent non seulement des nouvelles de nos membres, et les comptes rendus des sections régionales, mais des études très variées sur toutes les questions intéressantes pour des ingénieurs.

L'U. S. I. C. ne serait pas devenue cette grande Association (si grande qu'il lui a fallu acquérir ce foyer), si elle n'avait pas rendu aux ingénieurs des services réels dans l'ordre professionnel et si, dans le domaine des idées, elle ne s'était pas présentée à eux comme porte-parole d'une vérité dont ils ont besoin pour éclairer leur action sociale.

Je voudrais donc maintenant, dans un raccourci, forcément

(1) L'U. S. I. C., comptait en 1928 5.500 adhérents.

trop bref, vous exposer quelle est l'action professionnelle de notre Syndicat :

Elle est double. Car nous avons d'abord à défendre les intérêts de nos membres en tant *qu'individus*. Si quelques-uns sont parvenus a des situations considérables, d'autres, encore au début de leurs carrières et chargés parfois de magnifiques jeunes familles, ont besoin d'être soutenus.

Mais en outre nos membres ont tous une fonction *sociale*. Ils sont tous des chefs et à ce titre agissent et commandent. En plus du pain quotidien, il leur faut encore le savoir. L'union dans l'étude des questions sociales est le second aspect de notre activité professionnelle.

Nous allons examiner comment notre Union réalise ce double objectif.

## I. — Défense des intérêts professionnels.

Ce n'est que par l'association qu'il est possible de défendre les intérêts professionnels de toute une catégorie de citoyens.

Après avoir rappelé les bienfaits de la solidarité professionnelle, Léon XIII disait dans l'encyclique *Rerum novarum* :

« Aussi voyons-nous avec plaisir se former des société, de ce genre, soit composées des seuls ouvriers, *soit mixtes, réunissant à la fois des ouvriers et des patrons.* »

Voilà bien notre définition. Notre syndicat est mixte et réunit à la fois salariés et employeurs. Nous comptons parmi nos membres de jeunes ingénieurs, agents subalternes de la production, dont les appointements ne dépassent pas et sont parfois inférieurs à ceux d'ouvriers spécialisés, et des ingénieurs chefs de grandes industries qui détiennent le haut commandement dans les organismes de la production.

Entre eux cependant, malgré la diversité des situations, un premier lien puissant : la similitude de formation intellectelle des ingénieurs. Un second lien plus puissant encore, la foi commune et l'accord sur les enseignements de l'Église en matière sociale. Il s'est créé ainsi entre nos membres une sorte de communauté de pensée qui rend non seulement possible mais fructueuse leur collaboration. Ne parlons pas d'esprit de corps : cette locution, si belle qu'elle soit, risquerait d'être

prise en un sens étroit. Disons que nous nous sentons solidaires les uns des autres pour les mêmes tâches de justice dans le cadre de notre profession.

*Placement.* — Cette solidarité s'est manifestée de diverses manières, mais avant tout par un service de *placement* dont l'importance et l'efficacité s'accroissent sans cesse. Il est évident que nous offrons aussi bien aux employeurs qu'à nos membres des avantages très particuliers sur ce point et c'est la raison de notre succès. Les patrons qui désirent disposer de cadres dont la conscience professionnelle soit parfaite, apprécient à sa juste mesure, même s'ils ne partagent pas nos convictions, la discipline intérieure à laquelle se soumet le catholique ; ils savent que chez nos membres ils ont chance de rencontrer ces hommes qui considèrent que l'accomplissement du devoir d'état est la première des vertus. Ils savent aussi trouver chez les ingénieurs catholiques des chefs attentifs à faire régner autour d'eux la paix sociale. Ils savent enfin que la variété d'origine de nos membres nous permet de satisfaire les demandes les plus diverses.

C'est ainsi que depuis un an (exactement depuis le 1er janvier 1928) nous avons pu offrir 433 situations à nos membres et nous avons pu vérifier que 82 au moins de nos camarades ont été ainsi placés par l'U. S. I. C.

Nous exerçons par ailleurs une influence certaine sur les conditions dans lesquelles les jeunes ingénieurs entrent dans l'industrie. Nos enquêtes sur les situations d'ingénieurs ont fait sensation. Elles ont montré que certains d'entre eux malgré leur incontestable valeur technique gagnaient moins que leurs sous-ordres, ouvriers spécialisés ou contremaîtres. Elles ont fait ressortir que d'une manière générale les postes techniques qui cependant demandent une compétence plus grande, sont beaucoup moins rétribués que les postes commerciaux. Nous continuerons cette campagne avec une efficacité d'autant plus grande que l'accroissement de nos effectifs augmentera notre puissance.

*Allocations familiales.* — Nous avons, dès ses débuts, apporté tout notre appui à la belle organisation patronale des

« Allocations familiales » dont l'initiateur et les premiers apôtres faisaient d'ailleurs partie de notre syndicat. Nos études passées sont là qui en témoignent. Mais notre premier soin fut d'intervenir pour que les avantages de cette remarquable institution fussent assurés aux ingénieurs comme aux autres salariés. Seuls pouvaient en bénéficier, au début, ceux dont les salaires étaient inférieurs à un maximum, variable suivant les caisses de compensation, mais de 10 à 12.000 fr. en moyenne. La plupart de nos membres se trouvaient donc exclus en fait. C'est grâce à une intervention de l'U. S. I. C. auprès de tous les présidents des Caisses de compensation que plus des trois quarts des caisses ont supprimé tout maximum limitant le jeu des allocations.

Dans les interventions de cette sorte, l'U. S. I. C. agit sans fracas, peut-être avec une modestie qui n'attire point les regards. Mais il nous suffit que des avantages réels soient acquis.

*Conseils juridiques.* — Notre syndicat met en outre à la disposition de ses membres les compétences d'un *Conseil juridique* qui comprend des spécialistes des diverses branches du droit. La chose est fort utile, surtout pour les questions délicates d'interprétation des contrats liant les ingénieurs aux établissements qui les emploient.

*Documentation et études diverses.* — *L'Echo de l' U. S. I. C.* apporte en outre à chacun de ses adhérents une documentation de première main que nous pouvons qualifier d'unique car elle est le résultat de la collaboration de tous nos membres. Toutes les questions pouvant avoir une répercussion professionnelle et sociale y sont traitées : naturellement elles sont examinées sous l'angle qui nous intéresse. Nos commissions d'action sociale et des intérêts professionnels se répartissent à Paris l'étude de toutes les questions importantes ou nouvelles. Chaque année, nous faisons une vaste enquête. L'an dernier sur la *Rationalisation et ses incidences morales.* Cette année, sur le *Logement.* Nos sections régionales, maintenant au nombre de 35, constituent d'ailleurs chacune un centre d'études et d'observation, et nous adressent des monographies

précieuses sur les nécessités locales de l'industrie et les répercussions que peuvent avoir dans leur entourage les mesures législatives ou autres faisant l'objet de nos travaux.

Rien ne donnera mieux une impression d'ensemble de cette activité que l'énumération des questions qui ont spécialement retenu notre attention depuis quelques années,

Au titre strictement professionnel d'abord :

La protection du titre d'ingénieur ; le budget de l'ingénieur ; la formation technique des ingénieurs ; les stages des jeunes ingénieurs ; les assurances sociales et les ingénieurs ; le placement ; les contrats de travail ; la responsabilité de l'ingénieur ; les brevets et les ingénieurs-inventeurs.

A un titre plus général :

L'autorité dans l'industrie ; la participation aux bénéfices et la co-gestion des employés ; la famille et le travail ; le rôle social de l'ingénieur ; l'éducation de l'apprenti ; l'éducation de l'ouvrier ; la femme dans l'industrie, etc.

*Participation aux Assemblées et Congrès professionnels.* — Estimant en outre qu'elle ne doit rester étrangère à aucune œuvre utile à l'ingénieur, et qu'elle ne doit négliger aucun moyen de promouvoir les réformes susceptibles d'améliorer le sort de ses membres, l'U. S. I. C. a toujours eu à cœur de participer à tous les congrès et assemblées professionnels où la réunion d'éléments de valeur permet d'espérer que l'on fasse œuvre utile. C'est ainsi qu'elle a pris une part active aux « Semaines de l'ingénieur » qui se sont tenues les années dernières, où plusieurs des rapports, parmi les plus importants, furent présentés par ses membres. C'est ainsi encore qu'elle appuie de toutes ses forces les efforts qui sont faits pour aboutir à une organisation d'ensemble de notre profession qui nous permette de nous faire entendre des pouvoirs publics aussi bien que les associations purement ouvrières d'une part ou purement patronales de l'autre.

L'U. S. I. C. doit avoir en cette matière la place à laquelle lui donne droit le nombre de ses adhérents actifs et la qualité de son recrutement.

## II. — Notre action sociale.

Notre action s'étend donc à tous les objets qui peuvent intéresser pour eux-mêmes les membres de notre syndicat.

Mais nous estimerions n'avoir point accompli notre devoir si notre activité se trouvait limitée à ces buts égoïstes. De par sa fonction l'ingénieur, dans la très grande majorité des cas, se trouve sur la frontière qui sépare les salariés des employeurs. Sa formation générale étendue, sa charité de chrétien le prédestinent à comprendre les conflits du travail, à en souffrir parfois, à y compatir toujours. Il est en contact direct avec l'ouvrier. Il connaît les difficultés de sa vie, le peu d'instruction qu'il a reçu. Il a d'autre part l'expérience des difficultés de la conduite des affaires, des nécessités de la concurrence et de l'outillage. Et dans la sorte d'anarchie d'où nous cherchons péniblement à sortir, il sait qu'il a un devoir professionnel à remplir. Placé au point dangereux, et souvent l'objet de la méfiance et des uns et des autres, il peut, par un juste retour mériter la confiance des uns et des autres et accomplir une œuvre que nul autre à l'heure actuelle ne saurait accomplir. (*Applaudissements.*)

Les exigences de sa profession même conduisent ainsi l'ingénieur à prendre une part importante à toutes les activités sociales.

Nous l'avons compris avec acuité, et notre conseil a toujours poussé nos membres et nos sections régionales à manifester leur sens social, et par des œuvres d'assistance et d'éducation ouvrière,et par l'inlassable diffusion des principes qui seuls peuvent assurer la paix dans le monde du travail.

En fait l'U. S. I. C. a provoqué de multiples intiatives qu'il faudrait pouvoir étudier dans le détail. Citons seulement les nombreux cours d'apprentis et d'adultes créés par nos sections régionales et même une véritable école technique créée par notre section de Valenciennes et l'Institut professionnel catholique créé à Nantes.

Plus importante est encore notre action dans le domaine des idées.

Il fut jadis un temps, et il n'est pas si lointain, où le patro-

nat français dans sa très grande majorité se désintéressait du sort de l'ouvrier. Le matériel humain était assimilé au matériel tout court : lorsque l'on avait payé le salaire convenu, l'on se croyait dispensé de toute obligation. Et ce salaire fixé par l'implacable « loi de l'offre et de la demande » ne suffisait même pas le plus souvent à assurer une existence digne à une famille de deux enfants.

Nous voulons faire disparaître ce qui subsiste encore de cet état d'esprit. Et nous avons la certitude que l'influence de nos travaux et de nos études n'est point sans avoir une répercussion dans les milieux patronaux et ouvriers.

Notre action est basée sur les enseignements de l'Église.

Est-il besoin de les rappeler, ces principes qui font de la famille et non de l'individu la base de la société ?

Que le salaire soit suffisant pour faire vivre l'ouvrier sobre et honnête, et non seulement lui mais sa famille, et ceci s'applique aussi bien à l'ingénieur employé qu'à l'ouvrier.

Qu'il ne soit pas assujetti à un travail si épuisant qu'il ne lui reste ni forces ni loisirs à consacrer à ses devoirs familiaux et à l'accomplissement de ses devoirs religieux.

Qu'il lui soit possible, d'une manière ou d'une autre, d'accéder à la propriété personnelle ou collective afin de n'être pas dans l'insécurité du lendemain.

Mais que, en retour, le salarié accomplisse le travail convenu et que ses réclamations, même justes, soient exemptes de violences et ne revêtent jamais la forme de séditions.

Alors que le droit romain et, pour bonne part, notre législation individualiste actuelle rassemblée dans le code civil font de la propriété un droit absolu d'user et d'abuser de la chose possédée, nous croyons que toute richesse entraîne des devoirs et des charges, et tout spécialement que toute puissance industrielle entraîne une responsabilité d'ordre matériel et moral, que l'employeur, dans la mesure où il commande, a une mission à remplir vis-à-vis de ceux qui lui sont assujettis, mission qui consiste, selon la justice, à leur procurer les biens matériels et à leur rendre accessibles les biens spirituels.

Et que l'employeur n'est pas dispensé du devoir de charité envers ses ouvriers, car une justice humaine rigide, sans

la sollicitude de la charité, est impuissante à faire régner l'harmonie parfaite.

Qu'enfin la vie professionnelle, comme toute vie, n'est possible que dans l'union, et point dans une lutte systématique. C'est l'un des enseignements les plus pressants de Léon XIII. C'est peut-être celui qui doit à l'heure présente être l'objet de nos plus vifs soucis. C'est avec une joie profonde que nous avons lu dans la lettre dont Notre Saint Père le Pape a bien voulu accompagner sa précieuse bénédiction, qu'il confirmait ainsi de sa propre autorité, nos humbles efforts.

L'on se plaint en France depuis bien des années de cette douloureuse division du pays en deux grandes classes dont l'une hait l'autre. Il serait vain de contester que les excitations révolutionnaires ont dressé la classe ouvrière contre tout ce qui possède et que la classe possédante est animée vis-à-vis des réformes sociales d'une très grande méfiance. Les grandes fédérations de classes ont favorisé cet esprit et jusqu'ici tous les efforts de rapprochement en vue d'une organisation professionnelle commune ont échoué.

Nous considérons ici comme un devoir de travailler à l'union des classes au sein des professions. Cette année, notre savant ami M. de Fréminville engageait la discussion sur la nécessité d'une coopération cordiale des employeurs et des employés. Sans elle l'organisation matérielle de la production reste imparfaite. Un matérialisme bien entendu devrait suffire à le faire comprendre, comme aux États-Unis. « Il ne peut y avoir de capital sans travail ni de travail sans capital », disait déjà Léon XIII. Mais ce grand Pape nous désignait en même temps de plus nobles motifs. Nous savons que l'idéal de fraternité chrétienne est un moteur plus impérieux que toutes considérations économiques.

Forts des enseignements et des encouragements pontificaux nous continuerons à répandre cette vérité que c'est une « erreur capitale que de croire que les deux classes sont ennemies-nées l'une de l'autre » et que « la vérité se trouve dans une doctrine absolument contraire ». (*Applaudissements.*)

## RAPPORT SUR LES OEUVRES « AUTOUR » DE L'U. S. I. C.

*par M. BONALDI*

Éminence, Mon Général,
Messieurs, mes chers Camarades,

C'est presque une digression, dont je vais me rendre coupable, puisque, quittant notre domaine syndical, nos intérêts professionnels, notre action sociale d'ingénieurs, je vais vous demander de me suivre « autour de l'U. S. I. C. » et vous décrire, ou vous rappeler brièvement les œuvres catholiques qui gravitent ainsi autour de notre syndicat.

Ces œuvres ne se rattachent, évidemment, par aucun lien de droit à l'U. S. I. C. Elles ne l'engagent à aucun point de vue. Elles n'engagent et ne peuvent engager la responsabilité que de ceux qui les ont créées, qui les ont développées, qui s'y dévouent avec tout leur désir de faire rayonner davantage, par l'apostolat, la foi catholique.

### I. — Comment sont nées ces œuvres.

*A l'Ecole Polytechnique.*

Les premières traditions catholiques dans les grandes Écoles remontent à quelques années seulement avant la guerre. Auparavant il ne manquait certes pas de catholiques dans ces milieux scientifiques. Certains, dévoués apôtres, consacraient leurs loisirs à des patronages, ou à des œuvres diverses. Mais paralysés par le respect humain et quelquefois l'hostilité ambiante, leur action demeurait purement individuelle.

Cependant trois polytechniciens s'entendent, en août 1910, pour rédiger et signer une invitation à une retraite fermée destinée à leurs camarades.

Quel fécond exemple que ce premier acte d'apostolat de camarades sur leurs camarades d'école. Combien de fruits devait porter le geste de ces précurseurs !

A la retraite fermée, organisée à Mours dans des conditions semblables en 1912, et à laquelle assistent vingt-huit jeunes

polytechniciens, quatre d'entre eux prennent plus nettement conscience des possibilités d'apostolat à l'École et des besoins spirituels des âmes de leurs camarades. Au cours d'un temps libre, ils exposent aux autres retraitants leurs projets d'action catholique à l'X.

On discute, on se met d'accord, et sans tarder, on réalise. Les quatre profitent de l'appui et de l'expérience de notre cher aumônier-conseil et d'un « antique » dévoué, plein de bienveillance pour ses jeunes camarades : Victor Krafft, alors président de l'U. S. I. C., récemment enlevé à notre affection.

Dès l'hiver 1912-1913, les conférences de quinzaine X sont organisées, pour répondre au désir d'instruction religieuse qui se manifestait nettement chez les polytechniciens ; cent six camarades s'y inscrivent. Dès l'origine, les conférences sont données dans les locaux de l'U. S. I. C., 368, rue Saint-Honoré, mis obligeamment à la disposition des X.

Le 21 décembre 1912, quarante-deux polytechniciens, réunis à Montmartre à l'appel des quatre, fondent la tradition de la *Nuit d'adoration au Sacré-Coeur*, tradition que S. Em. le cardinal Amette bénit tout spécialement, sur la demande du P. Pupey-Girard.

Une *Messe* **X** *de Communion Pascale* est alors décidée pour le dimanche des Rameaux de 1913. La propagande à l'école se fait très simplement de camarade à camarade, comme toujours. Résultat : 128 présences. Victor Krafft, seul « antique » présent, sert la messe.

Des Rameaux 1913, date aussi la *Messe de quinzaine* **X** célébrée, avec courte instruction, dans la chapelle des catéchismes de Saint-Étienne-du-Mont. Les X, anciens et conscrits, y viennent et y communient nombreux, dès la première année.

Cette année si féconde s'achève, le 4 juin 1913, dans la grande salle des Ingénieurs, que nous avons tous connue, 368 rue Saint-Honoré, par une belle *Réunion de clôture* des Conférences de quinzaine X. S. Em. le cardinal Amette veut bien la présider en personne ; il y bénit et encourage spécialement l'action apostolique des jeunes polytechniciens.

Toutes ces belles traditions se développent et se consolident

au cours de l'hiver 1913-1914 (211 inscriptions aux Conférences X, 217 communions aux Rameaux de 1914).

Mais, au moment où les invitations allaient être lancées pour la retraite fermée de 1914, la guerre éclate. Les quatre, comme beaucoup d'autres, partent au front. Deux d'entre eux tombent glorieusement au Champ d'honneur.

Néanmoins les traditions solidement établies seront maintenues.

Dès 1916, le Memento X rappelle aux polytechniciens égaillés dans toute la zone des armées la tradition de la messe pascale. En 1917, même invitation. En 1918, une messe de communion pascale peut être organisée le jour des Rameaux à Saint-Étienne-du-Mont, malgré le tir de la Bertha. L'invitation porte soixante et une signatures.

Puis, c'est en mars 1919, l'afflux à l'École de nombreuses promotions. Nous verrons tout à l'heure de quel cœur ces démobilisés, ces combattants d'hier, surent adhérer à nos belles traditions catholiques.

### *A Centrale.*

L'après-guerre allait voir de semblables traditions naître et s'épanouir à l'École Centrale.

En décembre 1919, plusieurs élèves prennent part à une retraite fermée organisée également à Mours, à leur intention. Un petit groupe de neuf, assistés des conseils du P. Pupey-Girard, décident d'unir leurs efforts afin d'exercer un apostolat très actif auprès des centraux, et fondent à cet effet le *Comité des Conférences Centraux.*

En 1920, le Comité organise la première *Messe pascale des Centraux* à Notre-Dame de Paris, le dimanche de la Passion. Six cents camarades sont heureux de s'y retrouver, sur convocation portant deux cent soixante-seize signatures.

En 1920, le Comité fonde également la tradition de la nuit d'adoration du Saint-Sacrement au Sacré-Cœur de Montmartre. Dès la première année, cent cinquante présences.

Depuis cette même année 1920, le *Comité des Conférences Centraux* assure l'organisation de Conférences de Sociologie, de Doctrine et d'Apologétique catholique. Bientôt les élèves-

ingénieurs des autres écoles de Paris y sont également invités Outre les enseignements reçus et le bien surnaturel procuré. les assistants y trouvent, dans les locaux de l'U. S. I. C. et en quelque sorte sous son égide, l'occasion de se rencontrer entre jeunes catholiques de même formation, de nouer de solides et chrétiennes amitiés, qui se surnaturalisent souvent par des tâches apostoliques, entreprises et menées à bien en collaboration.

Pour être complet, il nous faudrait ici faire aussi l'historique du mouvement religieux dans les autres écoles d'ingénieurs ; nous y rencontrerions des faits analogues. Aussi forçé de nous limiter, nous bornons cet aperçu rapide du renouveau chrétien dans les écoles d'ingénieurs aux deux écoles les plus nombreuses : Polytechnique et Centrale : ce sont elles d'ailleurs qui ont été à l'origine de ce beau mouvement.

## II. — L'épanouissement de nos traditions.

Cet esprit de collaboration amicale bien caractéristique de notre U. S. I. C., cette ardeur cordiale et conquérante dans l'apostolat du camarade par le camarade expliquent, ainsi que les bénédictions du bon Dieu, le merveilleux épanouissement de nos traditions.

A l'X, pour la messe des Rameaux nous relevons :

| | Signataires | Nombre d'Assistants à Saint-Étienne-du-Mont |
|---|---|---|
| En 1919 .... | 139 | 318 |
| 1922 .... | 603 | 800 |
| 1925 .... | 1.907 | 1.000 |
| 1928 .... | 2.588 | plus de 1.100 |

A Centrale, progression analogue :

| | Signataires | Nombre d'Assistants à Notre-Dame-de-Paris |
|---|---|---|
| En 1920 .... | 276 | 600 |
| 1922 .... | 902 | 900 |
| 1925 .... | 1.753 | plus de 1.000 |
| 1928 .... | 2.300 | plus de 1.000 |

Les autres écoles d'ingénieurs enregistrent des résultats analogues. D'autres écoles les imitent. En 1928, de nombreuses écoles ont organisé les messes pascales ; en voici la liste : les Mines, Arts-et-Métiers de Châlons, d'Angers, d'Aix, de Cluny, de Lille, de Paris, Ponts-et-Chaussées, Génie Maritime, Mines de Saint-Étienne, École Centrale Lyonnaise, École Supérieure d'Electricité, Institut de Chimie et de Physique, Aéronautique, Institut Electrotechnique de Grenoble, Institut Electrotechnique de Toulouse, Mécanique et Electricité, École Bréguet et les Saints-Cyriens. Et il convient d'y ajouter les écoles primaires supérieures de Paris, où le mouvement est plein de promesses.

Et les lettres d'invitation à ces messes portent au total 10.800 signatures. Pour chaque école les noms les plus illustres y figurent à côté des noms des élèves. Et ces messes ont attiré plus de 14.000 participants.

En province, à l'étranger, partout où c'est possible, les comités des différentes écoles organisent des messes de communion pascale en union d'intentions avec Paris. En 1928, les messes ont été célébrées dans plus de soixante-dix régions. Toutes les autres traditions se maintiennent et s'amplifient : veillées d'adorations au Saint-Sacrement, auxquelles la province maintenant s'associe ; conférences ; messes de quinzaine X à Saint-Étienne-du-Mont ; messe du 1er vendredi des centraux et de diverses autres écoles ; sans oublier les retraites fermées toujours très fréquentées, et cela pour toutes les écoles. Le retentissement de telles manifestations est considérable en France, et, on peut bien le dire, dans toute la catholicité. Certains journaux d'esprit antireligieux ne dissimulent pas leur surprise... ou leurs craintes.

C'est qu'en effet ce renouveau chrétien dans les Écoles ne se borne pas aux manifestations de foi des Messes Pascales. Celles-ci dans chacune des Écoles ont été l'occasion de faire naître et se développer un Groupe de Camarades catholiques, habituellement « stagiaires » de l'U. S. I. C.

Partout ces Groupes ont une activité constante de réunions, de cercles d'études, d'organisations dont l'heureuse influence gagne en profondeur comme en étendue.

Partout aussi, cette ardeur des jeunes pour l'apostolat,

enrichie et soutenue par la vie intérieure et la communion fréquente, se traduit par des œuvres florissantes.

Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul sont organisées aux Mines, à Centrale, aux Ponts-et-Chaussées, au G. M., etc... Des cercles d'études se forment. De précieuses bonnes volontés s'offrent pour l'A. C. J. F., pour les équipes sociales, pour les cours d'apprentis, en particulier ceux du Rosaire et de l'abbé Rudynski, pour la J. O. C., pour toutes les œuvres diocésaines ou paroissiales.

La collaboration des élèves des écoles fait merveille pour l'organisation des escouades de catéchistes, qui vont chaque dimanche dans les paroisses de faubourgs et de banlieue enseigner le catéchisme ; cette année, plus de cent élèves se donnent à cet apostolat.

Rappelons aussi que depuis 1912, parmi nos camarades, trente-huit ont répondu à la voix de Dieu qui les appelait au séminaire ou au noviciat.

Partout où des jeunes, formés à pareille école, arrivent en province, ils se dévouent avec un zèle semblable aux œuvres de leurs nouveaux diocèses. Grâce à leur appoint, le nombre des sections régionales de l'U. S. I. C. a pu croître rapidement.

Dans bien des régions de France, non seulement s'organisent des messes de communion pascale, des heures d'adoration, des œuvres de toutes sortes, mais nos camarades qui y ont puisé leurs forces surnaturelles, s'entendent, quand c'est possible, pour inviter tous les ingénieurs de leurs régions à des *retraites fermées* qui leur sont spécialement réservées. N'est-ce pas la plus surnaturelle et la plus féconde des charités ?

Chacun aura, sans doute, remarqué au passage que les traditions catholiques des X sont nées en 1912 au cours d'une retraite fermée, celles des centraux en 1919 au cours d'une retraite fermée et ainsi pour les autres écoles. La création de notre U. S. I. C. elle-même n'a-t-elle pas été décidée en novembre 1892, au cours d'une retraite fermée, et tous auront conclu qu'il n'y a pas là une simple coïncidence, mais une preuve éclatante de l'efficacité de ces retraites.

## III. — Conclusions.

Tout cet apostolat, toutes ces œuvres qui en dérivent et qui tendent à faire rayonner toujours plus et toujours plus loin l'esprit et la charité de notre divin Maître, ne sont pas (nous l'avons dit, en commençant), de l'U. S. I. C., mais tout cela gravite autour de l'U. S. I. C.

L'Union a créé le lien nécessaire entre les comités de chaque école ; elle leur a offert, le plus souvent, l'hospitalité dans ses locaux du 368, rue Saint-Honoré, comme elle la leur offre, à présent, dans le confortable foyer où nous nous trouvons réunis. A tous elle a donné, dès l'origine, son esprit « catholique » de collaboration, débordant les particularismes d'école.

Matériellement, moralement, surnaturellement, ces belles traditions catholiques doivent donc beaucoup à notre syndicat qui veilla sur leur berceau.

Si notre U. S. I. C. fidèle à sa devise leur « rendit service » ces comités surent aussi rendre service à l'U. S. I. C. De cette collaboration fréquente entre les organisateurs des diverses écoles, de cette identité d'état d'âme apostolique, découle une intimité toujours plus parfaite, toujours plus spontanée, entre tous les membres de notre Conseil, entre les collaborateurs de nos Commissions, entre les dirigeants de nos sections régionales, quelle que soit leur école d'origine.

Le passé que nous avons évoqué, le présent que l'inauguration de notre nouveau « Foyer » rend particulièrement agréable, semblent, grâce à Dieu, devoir répondre de l'avenir. Et votre présence, aujourd'hui, parmi nous, Eminence, nous laisse croire que cet avenir sera toujours comme notre passé conforme aux prescriptions de nos Pasteurs, dans la filiale et généreuse obéissance aux enseignements et aux directives de notre Saint Père le Pape.

Des générations nombreuses et ferventes de membres de plus en plus *unis*, de plus en plus *sociaux*, ayant acquis dans leurs écoles respectives en même temps qu'une parfaite formation d'*ingénieurs* une parfaite formation *catholique*, nous apporteront le « sang nouveau » qui rendra notre U. S. I. C. d'année en année, plus puissante et plus rayonnante.

Ce riche apport nous permettra de réaliser toujours plus pleinement, et notre belle devise : « Servir Dieu, Rendre service à tous », et la devise pontificale, chère à toutes les âmes vraiment catholiques : *Instaurare omnia in Christo.* (*Vifs applaudissements.*)

---

# Le Petit Séminaire de Sainte Anne d'Auray

*La réunion annuelle des Anciens élèves du Petit Séminaire de Sainte Anne d'Auray, le* 12 *juillet* 1928, *eut un éclat tout particulier. M. J. Buléon, curé de la cathédrale de Vannes, donna le pourquoi de cette solennité, dans un discours dont nous reproduisons la majeure partie.*

...La Compagnie de Jésus, qui, à l'aurore d'une grande période pleine de promesses, en 1815, fonda ici un petit séminaire, — Dieu sait au prix de quelles difficultés, — en fut, treize ans plus tard, chassée odieusement, sans que l'histoire ait jamais consigné qu'on lui en ait fait amende honorable. Or le centenaire que nous célébrons aujourd'hui offre enfin au clergé,qui depuis cent ans,bénéficie de l'heureuse initiative qu'ils avaient eue, l'occasion de dire aux RR. PP. Jésuites notre reconnaissance pour l'œuvre réalisée par eux dans cette maison, et notre indignation pour la façon dont ils en furent écartés.

Du reste pour peu que l'on évoque devant vous les tristes événements de 1828 : petits séminaires fermés,élèves dispersés, embarras de trouver où loger les aspirants au sacerdoce ;.. vous vous direz bien vite, vous souvenant de ce que vous avez vu et subi vous-mêmes ici en 1907,que décidément la stratégie révolutionnaire est une perpétuelle recommenceuse.

Messieurs les Anciens, votre fête annuelle prend donc cette année un caractère singulièrement grandiose ; je viens

de vous dire pourquoi. Mais je puis ajouter qu'elle aura été aussi pour un grand nombre d'entre nous particulièrement instructive, car pour apprécier les événements dont cette maison a été le théâtre, la Compagnie de Jésus n'a-t-elle pas eu la gracieuseté de députer vers nous un de ses conférenciers les plus éminents !

Mes Révérends Pères, il semble que votre destinée soit de justifier à la lettre, et dans le sens le plus réaliste, le mot de saint Paul : *Non habemus hic manentem civitatem* !... Si un Jésuite était autorisé à faire son tour de France, je suis convaincu qu'il pourrait, dans à peu près toutes les villes importantes, en commençant par la ville de Vannes, inscrire à la porte d'un collège de l'État : « Ceci m'appartenait, j'ai demeuré ici », — et pourrait-il ajouter avec mélancolie : « on m'a mis à la porte ».

Vous fondez, vous prospérez, et partout, au bout de quelque temps, l'État vient vous dire dans ce langage qui faisait gémir autrefois déjà le doux Virgile : *Haec mea sunt, veteres migrate coloni.*

Saint Ignace n'a pas inscrit la stabilisation dans son programme. Mais en revanche il vous a communiqué un don qu'on ne saurait méconnaître, le don de faire du bien ! Quand la Compagnie a séjourné quelque part, sans crainte d'exagérer on peut inscrire sur la colonne qui rappelle son passage : *transiit benefaciendo*, elle est partie, mais avant de partir voyez par quels bienfaits elle a marqué son passage !

En l'année 1882, époque où j'étais encore tout novice dans l'art de prêcher, et où, Messieurs les Anciens, la moitié d'entre vous n'étaient pas encore nés, on me pria de faire le panégyrique de saint Ignace au collège Saint-François-Xavier. Grosse entreprise : apprendre quelque chose de nouveau sur le compte de saint Ignace à des Jésuites et à leurs élèves ! J'avais des livres entre les mains, j'étudiai, et je constatai, non sans dépit, que mon héros n'avait rien de très bruyant dans son histoire (sauf, bien entendu, le coup de canon qui le blessa au siège de Pampelune), rien qui fût de nature à corser mon panégyrique. Tant bien que mal je me tirai néanmoins d'affaire..., en parlant d'autre chose.

Comment ? Hé ! mon Dieu, d'une manière qui eût été assuré-

ment plus agréable au cœur paternel de saint Ignace que si j'eusse fait l'éloge de sa propre personne. Je parlai, je puis dire même à la grande surprise des maîtres et des élèves, de choses qu'ils ignoraient presque tous ; je parlai des merveilles que l'apostolat des fils de saint Ignace avait accomplies autrefois dans mon pays. Et quelles merveilles, en effet, que l'histoire du P. Maunoir, l'histoire du P. Huby, l'histoire du P. Rigoleuc ; tous des saints qui avaient le génie de l'apostolat, et à qui, j'en suis convaincu, la Bretagne est redevable, après Dieu et sainte Anne, de ce que l'on appelle ici « la foi des anciens jours », mais qui ne remonte en réalité qu'à l'apostolat des Pères Jésuites au XVIIe siècle. Or quand ces incomparables missionnaires pétrissaient ainsi l'âme de la Bretagne bretonnante, qu'est-ce qui les animait sinon l'âme puissante de saint Ignace? Pouvais-je donc mieux parler de lui qu'en évoquant le souvenir des grandes choses accomplies sous son inspiration au profit de mes compatriotes?

Tout cela était trop beau pour que ça pût durer ; et la franc-maçonnerie qui veillait aux barrières du Louvre, décida que de toutes les maisons où ils travaillaient pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien de la société française, les Jésuites déguerpiraient. Ils déguerpirent.

Pendant une quarantaine d'années, ils cessèrent même d'exister.

Mais jamais on n'aura raison des Jésuites, et je crois bien que les gouvernements maçonniques eux-mêmes en prennent leur parti. Ils reparurent donc chez nous en 1815, et tout de suite les voilà qui se mettent à l'œuvre. Aidés par cet admirable curé d'Auray, Gabriel Deshayes, trop peu connu chez nous, et aux frais d'un conventionnel converti par lui, — les Jésuites établissent dans ce vieux couvent des Carmes un petit séminaire breton, qui fut en même temps le premier internat jésuite de toute la France.

Pouvait-on, du reste, imaginer un meilleur voisinage pour le sanctuaire de sainte Anne, et pouvait-on espérer pour une maison d'éducation cléricale un lieu plus inspirateur? Le petit séminaire voisinant avec un sanctuaire visité par toute la province était un foyer de rayonnement sur tout le pays. Le jansénisme, qui avait été tenu à distance chez nous

par les Jésuites au XVII^e et au XVIII^e siècle,commençait à gagner du terrain.Des documents nombreux attestent que le retour des Pères Jésuites dans le diocèse enraya de nouveau sa marche. Campés ici au rendez-vous de tous les Bretons, confesseurs attitrés de tous les pélerins, en contact continuel avec les prêtres qui s'intéressaient aux études de leurs élèves,ils devinrent au bout de quelques années les directeurs de conscience de tout le clergé d'alentour. En 1828, leur influence était incontestée. Je ne dis pas qu'ils pouvaient dès lors impunément nous quitter, mais je constate que le bien était fait, trop bien fait au gré de la gent maçonnique, et c'est pourquoi, pour la seconde fois, on leur signifia qu'ils devaient s'en aller. — Le 1er octobre, à 9 heures du soir, portes fermées, le P. Recteur et ses religieux se réunirent au pied de la statue miraculeuse, puis ils partirent sans bruit. Le P. Lestrohan, que les plus âgés d'entre nous ont bien connu, alors professeur de cinquième, déposa la clef dans une maison du village, et, avec quelques compagnons, il partit à pied pour aller rejoindre son nouveau poste en Suisse, à Fribourg.

La Compagnie n'avait fait que passer : 13 ans ! Mais son historien a pu dire sans une ombre d'exagération : *transiit benefaciendo.*

Quelle était la vie au petit séminaire en ce temps-là? De nombreux témoignages attestent qu'elle était heureuse pour les maîtres comme pour les élèves.

Voici d'abord le témoignage du célèbre P. de Rozaven. C'était un Breton d'origine et de race. Or, à l'époque où il enseignait la théologie à Rome, je me demande si de temps en temps il n'était pas lui-même un peu sujet à cette maladie familière aux Bretons, que l'on nomme la nostalgie du pays natal ; toujours est-il qu'au P. Gury, son collègue, il fit un jour cette confidence : « Je me croirais au paradis si mon obédience m'envoyait faire une classe de logique à Sainte-Anne d'Auray ».

Voilà pour les maîtres. Voici pour les élèves. En 1872, le R. P. Coué, alors recteur du collège Saint-François-Xavier, nous raconta ici même, à l'occasion d'un pélerinage, l'émotion qu'il ressentait en se retrouvant après une longue, très longue absence, dans ce lieu bénit où sa jeunesse s'était écoulée comme un rêve de paradis (lui aussi !). M. de la Monneraye, sé-

nateur du Morbihan, parcourant certain jour avec nous la cour de récréation, nous dit : « Voyez ce gros arbre. Pour un bel arbre, c'est un bel arbre. Eh bien ! c'est là que j'ai été converti par le P. de Matignon pendant que j'étais aux arrêts.»

J'ai connu un vieux paysan de ma paroisse natale, ancien élève de quatrième dans cette maison, et sur le tard devenu maire de la commune et préfet de la congrégation.

Quand il apprit que ses anciens maîtres, ou du moins leurs successeurs, avaient ouvert à Vannes un nouveau collège, — hélas ! à l'âge qu'il avait alors il n'était plus temps pour lui de retourner en classe chez eux ; — mais tous les ans, jusqu'à sa mort, il se rendait à Vannes pour assister à la distribution des prix. Or, un jour, admirant la fidélité qu'il avait gardée au fond du cœur à l'égard de ses anciens maîtres, je lui dis : « Charles, vous aimez donc bien les Jésuites ! — O mon petit Jérôme, me dit-il (excusez, Messieurs, en ce temps-là, c'est ainsi qu'on m'appelait et mes élèves ont continué depuis), les Jésuites, me dit-il, si vous saviez comme ils nous aimaient ! Ils ne me l'ont jamais dit, mais je m'en apercevais tous les jours !... »

Les Jésuites, ce sont eux qui ont transformé ce vieux couvent des Carmes en pensionnat confortable. Ce sont eux qui ont tracé ces cours de récréation, qui ont élargi le grand canal pour en faire un étang ; ce sont eux qui ont prolongé les avenues au delà de la rivière, ce qui a fait dire que l'enclos de Sainte-Anne était le plus bel enclos de collége qui pût se voir en France : *amplissimum, uberrimum, jucundissimum, forsque in Gallia primum* : ceci est extrait des archives de Cantorbéry. Ce sont les Jésuites qui ont procuré au Pélerinage, à l'occasion du deuxième centenaire, en 1825, la statue miraculeuse devant laquelle s'agenouillent actuellement les pélerins. Ce sont eux qui firent peindre par Couderc, notre meilleur peintre d'alors, le tableau qui représente un groupe de jeunes séminaristes aux pieds de la Vierge, des figures idéales à faire envie à saint Louis de Gonzague, portraits authentiques d'ailleurs, parmi lesquels figure un futur membre de l'Institut, Hersart de la Villemarqué.

A l'époque de nos premières réunions d'anciens élèves, nous comptions dans nos rangs deux Pères de la Compagnie de

Jésus, deux élèves d'avant 1828. Et l'un d'eux, le P. de Saint-Allouarn, nous disait : « C'est un renouveau de jeunesse que j'éprouve en me retrouvant dans cette maison ! » Voilà, Messieurs, avec quelle fraîcheur d'impression parlait encore du petit séminaire un ancien élève de 88 ans.

L'extraordinaire attirance que ressentent les anciens élèves pour ce coin de terre, pour cette humble maison, pour ce théâtre de leurs premières études et de leurs petites misères d'écoliers, est un fait qui étonne parfois mais qui est réel. C'est un fait, c'est aussi une tradition qui se communique fidèlement d'une génération à l'autre, et qui remonte, nous en avons la preuve, à l'origine même du petit séminaire : c'est le dernier parfum que les Pères Jésuites y ont laissé en nous quittant...

***

*Le P. de la Brière fut invité à retracer l'histoire du Petit Séminaire pendant les cent ans. Nous donnons ici le résumé de sa brillante conférence, d'après le plan qui nous a été communiqué.*

Ce fut l'ordonnance royale du 5 octobre 1814 qui, en octroyant une certaine liberté d'enseignement en marge du monopole universitaire, permit la fondation du Petit Séminaire de Saint-Anne. Quatre hommes se rencontrèrent qui furent les ouvriers providentiels de cette fondation. Un évêque au zèle ardent occupait alors le siège de Vannes, Mgr. de Bausset-Roquefort ; secondé par l'admirable curé d'Auray, Gabriel Deshayes, homme aux résolutions tenaces, il entreprit l'établissement de Sainte-Anne.Mais il fallait de l'argent ; où le trouver? Un ancien acquéreur de biens nationaux, Barré-Manéguen, désireux de réparer avec générosité ses erreurs d'antan, se fit le bailleur de fonds. Enfin arrive celui qui devait être le véritable organisateur, le P. Cuénet, administrateur, éducateur, apôtre ; toutes les qualités. Rapidement on s'ingénie à donner à l'ancien couvent des Carmes l'allure d'une maison d'éducation, et le Petit Séminaire est ouvert. Au début, malgré les dons généreux de Barré-Manéguen,

il faut faire des tours de force prodigieux pour maintenir l'équilibre dans les finances. 191 élèves payent, en moyenne, 233 francs par an, les prix des pensions s'échelonnant de 64 francs à 464 francs ; 40 élèves pauvres sont entretenus par les aumônes de la basilique qui verse 250 francs par enfant et par an. Peu à peu, comme dans les autres petits Séminaires confiés aux Jésuites,les élèves riches arrivent, et des emprunts peuvent être contractés. Notons qu'en 1828, au départ des Pères, le Séminaire comptait 300 pensionnaires.

De 1815 à 1828, Sainte-Anne présente une curieuse physionomie : c'est à la fois un séminaire ecclésiastique et un collège secondaire pour les élèves destinés à la vie séculière. Cette situation bizarre était imposée par le régime du monopole, qui ne donnait le droit d'exister qu'aux séminaires dépendant directement des évêques. On s'ingéniait donc à ruser avec les exigences de la loi napoléonienne de l'enseignement. Les inconvénients de l'institution sont évidents : vous n'avez ni un vrai séminaire ni un vrai collège. Mais les avantages sont appréciables, car séminaire et collège y gagnent d'exister dans des conditions qui, sans cet amalgame, leur auraient été inaccessibles : le Séminaire donne au collège le *droit* d'exister, le collège donne au séminaire le *moyen* d'exister. Malgré toutes les improvisations, toutes les insuffisances professionnelles,la vie de l'établissement à ses débuts est heureuse et même brillante.La Compagnie de Jésus applique avec succès ses méthodes pédagogiques. On fait tout pour donner aux enfants le goût de la piété et du travail : congrégation et retraite, émulation et récompenses, académies et séances littéraires. On s'efforce de développer leur esprit d'initiative par les charges qu'on leur confie. Bientôt naissent et grandissent dans la maison les traditions de l'amour de Dieu et de l'amour des lettres, traditions qui sont encore vivantes à Sainte-Anne.

Mais hélas ! tout cela va être bouleversé ! 1828 arrive ! Les Ordonnances ! Quel était le but de celles-ci ? empêcher les petits séminaires de masquer une infraction étendue au monopole universitaire, en abritant un enseignement libre et congréganiste sous le pavillon des immunités épiscopales. Quant au motif, il est clair, c'est la fureur des ennemis de l'Église à la vue du succès relativement considérable des

petits séminaires devenus ainsi collèges libres, fureur visant notamment les huit établissements tenus par les jésuites. La première ordonnance, contre les jésuites, fut lancée le 16 juin 1828, comme on le sait ; la seconde ordonnance fixait le régime des petits séminaires. Évidemment ces deux ordonnances étaient fondées sur la légalité du temps, mais, quoique légales, elles étaient parfaitement iniques. Par un curieux hasard, en juillet 1828, la duchesse de Berry vint visiter Sainte Anne d'Auray ; elle fut reçue magnifiquement et les arcs de triomphe se dressèrent sur son passage. « Vive le roi quand même ». Le 17 août, les élèves dirent adieu à leurs maîtres, et le 1er octobre suivant, après une dernière prière à Sainte-Anne, les Pères quittaient le Séminaire. Mais les liens contractés par les jésuites, de 1815 à 1828, avec le clergé et avec l'élite religieuse et sociale du diocèse de Vannes ne pouvaient pas se briser subitement. L'apostolat commencé au Petit Séminaire par la Compagnie continuera dans les missions bretonnes, à Sainte-Anne et dans tout le diocèse. Les missionnaires lutteront tout spécialement contre l'influence janséniste qui s'exerça dans cette région au début du XIXe siècle ; ils auront à cœur de développer chez les fidèlesla piété eucharistique et la dévotion au Sacré-Cœur et feront preuve toujours d'un loyalisme plein d'amour envers la Chaire de Saint Pierre. A toute chose malheur est bon, dit le proverbe. Ainsi les ordonnances eurent l'avantage de faire réfléchir les catholiques et la leçon suivante fut tirée : il ne faut plus se résigner au monopole, ne plus même ruser avec lui, mais revendiquer franchement la liberté de l'enseignement.

Voilà donc les jésuites partis. Les élèves séculiers à leur tour doivent quitter Sainte-Anne. Après les glorieuses premières années, s'ouvre une période d'effacement sous le régime de disgrâce créé par les ordonnances. Que de mesures tracassières viennent entraver la marche du Petit Séminaire ! C'est le contrôle de l'État sur la nomination des directeurs ; c'est la limitation à 180 du nombre des élèves ecclésiastiques ; c'est le port obligatoire du costume ecclésiastique à partir de l'âge de quatorze ans ; c'est le baccalauréat sans efficacité pour les carrières, Écoles et Facultés profanes ; c'est la désué-

tude des bourses créées en 1828. Sous la direction de MM. Brien, Lacambre et Chabril, le Séminaire vécut ainsi modestement au milieu de toutes les difficultés administratives jusqu'en 1849. Heureusement toutes les servitudes disparaîtront en 1850 avec la loi Falloux, loi de pacification et de réconciliation entre les enfants de l'esprit nouveau et les enfants de la tradition.

Avec la liberté reconquise de progrès et d'expansion, nous voyons s'ouvrir une période de prospérité grandissante. Les études et les académies sont florissantes ; les candidatures au baccalauréat nombreuses et couronnées de succès. Le corps professoral est de premier ordre. Mais en 1863, sous l'épiscopat de Mgr Dubreuil, tout se gâte dans une petite crise intérieure. Les motifs de cette crise momentanée sont multiples : questions de personnes, questions de procédés, affaires de gestion administrative, animosités politiques etc. Finalement plusieurs professeurs furent révoqués ; des protestations s'en suivirent ; puis ce furent des grèves scolaires et de véritables émeutes ; alors l'autorité se fâcha et on vit des exécutions en masse. Grâce à Dieu, une telle tempête ne se renouvellera plus.

Quelque temps après cette petite tourmente, durant le principat de M. Kerdaffrec, s'élevèrent deux controverses de principes sur lesquelles nous reviendrons : quelle doit être la place des classiques païens dans l'éducation de la jeunesse chrétienne ? La préparation des examens universitaires convient-elle aux séminaristes ? A la fin du siècle on abandonna ces préoccupations intellectuelles pour des choses d'ordre tout matériel ; on tâcha d'aménager le plus heureusement possible le Petit Séminaire, on transforma les immeubles scolaires devenus par trop archaïques. Sainte-Anne vécut alors des jours glorieux. Le nombre des élèves atteignait 400. Avouons-le, le succès devint même excessif, car les éléments profanes se multiplièrent au séminaire dans une proportion prodigieuse et sans la même excuse qu'entre 1815 et 1828.

De tristes événements devaient arrêter cet essor brillant... c'est la loi de 1905 et la spoliation du patrimoine ecclésiastique. Les locaux du séminaire entraient dans ce patrimoine, puis-

que le testament de Mgr de Bousset-Roquefort portait : « le petit séminaire appartient à la mense épiscopale. Les héritiers ne pourront revendiquer cet immeuble ». A la Noël de 1906, professeurs et élèves se dispersèrent. Enfin arriva le jour des inventaires, 26 janvier 1907. Ce fut une sinistre journée. Des policiers de la brigade mobile, des gendarmes, des cuirassiers, un bataillon d'infanterie, un escadron d'artillerie de campagne, une compagnie du génie étaient chargés dela honteuse besogne.A Sainte-Anne, on éleva des barricades, on sonna le tocsin ; les manifestants se groupèrent, mais que pouvaient-ils contre un tel déploiement de forces ? L'enceinte du Petit Séminaire fut forcée de trois côtés à la fois. Les manifestants sont refoulés, quelques-uns emprisonnés.Le supérieur et le réprésentant de l'évêque sont expulsés par la force et conduits par les gendarmes hors du village au milieu des clameurs indignées de la population. De 1907 à 1914 l'immeuble est séquestré, mais pendant la guerre l'administration militaire y installa quelques services.

Puis le domaine est attribué au département et après de longs pourparlers il est racheté par l' « Immobilière morbihannaise » pour être mis à la disposition de l'évêque, qui en devient légalement le locataire. C'est ainsi que le 16 septembre 1920, le diocèse de Vannes peut reprendre officiellement possession de son petit séminaire de Sainte-Anne. Qu'étaient devenus maîtres et élèves pendant la tourmente, de 1907 à 1920 ? Malgré tous les obstacles, changements fréquents de maison, conditions précaires d'existence, on avait tenu. Le collège Saint-François-Xavier de Vannes avait abrité les classes supérieures en 1907, payant ainsi une dette de reconnaissance au clergé de Vannes qui avait permis à Saint-François de surmonter la double tourmente du départ des Pères en 1880 et en 1901. Le petit séminaire de Sainte-Anne avait quitté son foyer aux jours les plus sombres et les plus hideux de la persécution religieuse ; il y rentrait aux jours magnifiques de la paix et de la gloire de la patrie victorieuse. Témoignage entre cent autres que, nonobstant nos persécutions et nos révolutions, Dieu protège la France.

Nous notions tout à l'heure que vers 1865 deux controverses de principes s'élevèrent à Sainte-Anne : quelle doit être la

place des classiques païens dans l'éducation de la jeunesse chrétienne? Les séminaristes doivent-ils préparer les examens universitaires? Pour le premier point, on n'avait pas tort de penser qu'un péril est possible en ce domaine, péril intellectuel et moral. Le contact fréquent avec des livres païens ne va pas sans danger. Contre ce péril, des remèdes doivent être employés, surtout dans un petit séminaire, où la formation religieuse doit tenir la première place. On ne doit pas laisser de côté les auteurs chrétiens de l'antiquité patristique ni ceux de la France du XVIIe siècle et d'autres époques. Quant aux classiques païens, ils doivent être sélectionnés et expurgés, de sorte que nous donnions uniquement à la jeunesse croyante la fleur de la littérature antique. Mais l'essentiel est que les classiques païens soient expliqués par des maîtres chrétiens sachant remplir leur mission et faisant ressortir une double leçon en présence des beautés que contiennent les œuvres païennes et des lacunes désolantes que l'on y découvre. Alors le dernier mot est pour le message divin de l'Évangile ; nous entendrons « des paroles païennes dans un sens chrétien ».

Touchons rapidement la seconde question, sur la communauté de culture entre les séminaristes et les autres hommes cultivés de leur temps. La question du baccalauréat pouvait se discuter en 1865 alors que cet examen n'était pas le couronnement universellement exigé des études secondaires. Aujourd'hui son obtention est moralement nécessaire pour que le prêtre possède le même degré d'instruction patentée que la moyenne des hommes cultivés de son temps et de son pays. D'autres examens universitaires beaucoup plus élevés seront même désirables pour un certain nombre au moins d'ecclésiastiques. Mais, dira-t-on, et la philosophie universitaire? Cette objection disparaît depuis que l'Université se voit obligée à renoncer aux prétentions, qui jadis avaient été les siennes, d'imposer l'enseignement obligatoire d'une philosophie officielle. En outre, la philosophie scolastique a conquis sa place au soleil, même dans les milieux profanes. On peut donc en proposer les conceptions intellectuelles à la jeunesse croyante sans faire courir à celle-ci aucun danger relatif au succès des examens universitaires. Bref, baccalauréat ou même, quand la chose est possible et opportune, licence et

doctorat, sont une discipline utile pour les membres du clergé, soit pour leur autorité morale et intellectuelle dans leur ministère, soit pour les facilités d'action apostolique que leur procurera une communauté de savoir et de culture avec leurs contemporains cultivés.

Reportons nos regards sur Sainte-Anne. La plus grande gloire du Petit Séminaire, ce sont ses anciens élèves. Voyons-les défiler sous nos yeux. Voici d'abord les légions de prêtres qui, durant près d'un siècle, ont exercé le ministère sacerdotal, dans le diocèse de Vannes. Quel anonymat glorieux ! Et puis c'est la phalange compacte formée dans les douze premières années et qui représentera la plus belle élite sociale, l'élite militante du catholicisme breton durant une génération entière, durant tout le second tiers du XIXe siècle. Que de laïques, que de prêtres, que de religieux, formés ici furent éminents par l'influence intellectuelle et la valeur de leurs travaux : Cahour, Arthur Martin, Moigno, La Villemarqué, La Monneraye, Carné, Alfred Lallemand ! Les anciens ont donné aussi huit évêques missionnaires, apôtres de l'Afrique, de l'Océanie et des Antilles. Rendons hommage enfin aux évêques français, élevés à Sainte Anne et dont les noms sont inscrits maintenant dans les fastes de l'Église : Mgr Georges Massonnois, évêque de Périgueux ; Mgr Trégaro, évêque de Séez ; Mgr Bécel, évêque de Vannes ; Mgr Duparc, évêque de Quimper ; Mgr Le Senne, évêque de Beauvais ; mais avant tous les autres, celui dont la gloire rejaillit quelque peu sur le Petit Séminaire, Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, incarnation des plus sublimes fidélités de la Bretagne et de la France.

Après cette rapide revue de plus d'une siècle d'histoire, quelles conclusions s'imposent à nous? quelles leçons tirer? Tout d'abord conservons le culte fidèle de la sainteté et de la perpétuité du sacerdoce chrétien, dont le petit séminaire est la pépinière féconde. Rappelons-nous souvent le devoir de gratitude et de prière envers ceux qui furent les bons et utiles ouvriers de la grande cause que nous servons ensemble. Gardons jalousement comme des traditions chères entre toutes l'attachement résolu à la liberté de l'Église, à la liberté de l'enseignement, à tous leurs défenseurs et la piété envers la céleste Patronne du petit séminaire et de toute la Bretagne.

Que Sainte Anne accorde aux continuateurs de la grande œuvre des aînés de contribuer à l'édification glorieuse et sainte d'un temple spirituel, d'un temple éternel, celui du royaume de Dieu !...

---

# Les Congrégations Mariales.

*Après le Congrès de Rennes de* 1928

*Lettre du P. de Becdelièvre, au Directeur des Lettres de Jersey*

Mon Révérend Père,

Nous avons publié en brochure le compte-rendu des *Journées de Directeurs de Congrégations* qui ont eu lieu l'an dernier (1). Ces pages ont paru, je le sais, intéressantes et suggestives. On nous a conseillé de les répandre, car elles peuvent faire comprendre l'œuvre à laquelle nous travaillons.

Outre ce compte-rendu officiel, destiné au public, n'y avait-il pas lieu de vous adresser une lettre dans laquelle nous vous dirions, plus confidentiellement et en famille, ce que nous pensons dans nos Secrétariats de ces *Journées* de Rennes ? Nous l'avons cru, vous et moi, et c'est la raison pour laquelle je vous écris aujourd'hui.

Notre pensée complète, la voici. Les *Journées* de Rennes sont un commencement, un essai modeste, mais heureux et relativement réussi, que tout nous engage à reprendre.

Évidemment, elles ne sont comparables en rien à la *Semaine des Exercices*. Les Semainiers ont dépassé le nombre de trois cent quatre-vingts ; nous, nous avons atteint en tout celui de 48 avec une moyenne de 30 et 35 présences à chacune des réu-

(1) *Congrégations de la Sainte-Vierge affiliées à la Prima Primaria de Rome. Groupements d'hommes et de jeunes Gens. Journées des Directeurs, tenues à Rennes dans le Collège Saint-Vincent, les* 18, 19 *et* 20 *juillet* 1928. Éditions des Cahiers Notre-Dame, 37, rue de Venise, Reims. Prix, 4,50 franco.

nions. Sur ces 48 auditeurs, 27 étaient de chez nous, 21 du dehors, séculiers ou religieux. Ce nombre restreint, et très spécialement la proportion minime des externes, en comparaison des Nôtres a été le point faible.

C'est là un insuccés relatif que nous devions prévoir et que nous pouvons expliquer. Une des causes est la défaveur ou l'oubli où se trouvent actuellement en France les Congrégations mariales d'hommes et de jeunes gens. En dehors de chez nous, sauf dans les maisons d'éducation, on les ignore pratiquement ou, si on les connaît, on n'a guère confiance dans leur efficacité. Je crains même que plusieurs des Nôtres ne les estiment pas à leur valeur. Ceux qui savent un peu d'histoire religieuse pensent que les Congrégations masculines ont eu de beaux jours, sous l'ancien régime et à l'époque de la Restauration. Mais ces temps-là sont passés,croit-on couramment. Qu'on laisse donc les Congrégations aux Enfants de Marie, dames et jeunes filles, et qu'on groupe les hommes dans d'autres associations, actives, vivantes, qui les remplacent et sont plus adaptées à nos goûts.Et c'est l'heure que nous choisissons, nous directeurs de Secrétariats,qu'on ne connaît pas, pour organiser des *Journées* de Congrégation et pour convoquer les seuls directeurs de groupements d'hommes et de jeunes gens ! Quel courant à remonter !

Il n'est que trop vrai, hélas ! C'est la première fois qu'on essaie des réunions de ce genre, au moins en France, et pour des directeurs du dehors. C'est un mouvement à commencer et à lancer. Il faut tout d'abord nous faire connaître et expliquer le but où nous tendons. Lorsqu'il y a dix-huit mois, en octobre 1928, sur la demande du R. P. Crété, de Vannes, M. le Vicaire Général Pouet voulut bien exposer nos projets au cardinal Charost et solliciter les autorisations nécessaires, il s'est heurté à une fin de non-recevoir : « Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ? D'ailleurs, nous n'avons pas de congrégations d'hommes et de jeunes gens dans le diocèse ». Par bonheur M. Pouet nous laissa entendre que nous pourrions insister. Nous l'avons fait ; nous avons proposé les explications convenables, et Son Eminence accorda, sinon des encouragements, au moins la permission que nous désirions. Notez-le, en passant, sans parler des maisons d'éducation, il existe dans

ce diocèse deux congrégations de jeunes gens, anciens élèves des Frères, dont une dans la ville même de Rennes. Ni Mgr le Cardinal, ni M. Pouet ne les connaissaient. C'est le directeur des œuvres diocésaines qui me les a signalées.

Si nous avions voulu grouper les directeurs de groupements féminins, on nous aurait, je crois, tout autrement accueillis, mais nous avons cru et nous croyons encore que, suivant les instructions du T. R. P. Général, il importe avant tout de bien faire comprendre que, loin d'être une œuvre féminine, étendue aux hommes et aux jeunes gens, la Congrégation est principalement destinée à ceux-ci. C'est pour eux qu'elle a été instituée dès l'origine. A cause de cela, nous commençons par nous occuper des associations masculines. Nos réunions seront moins nombreuses. Peu importe, pourvu que nous atteignions le but visé.

J'ajouterai que nous sommes des Secrétaires débutants, et que nous avons des expériences à faire. J'ignorais, pour ma part, combien il faut multiplier même auprès des Nôtres, les invitations et les démarches pour obtenir, je ne dis pas seulement des adhésions fermes et des engagements, mais de simples réponses. Il faut certainement s'y reprendre à deux, ou même à trois fois. Le mieux serait que le Secrétaire fît une tournée de visites aux directeurs qu'il veut attirer et s'entretînt personnellement avec eux. Une autre difficulté a été la distance, et conséquemment le prix considérable du voyage. Rennes a semblé loin aux Parisiens, combien plus loin aux Toulousains, et surtout aux Lyonnais. Quant aux Champenois, ils ont bravement franchi les Kilomètres, et leur Secrétaire, le P. Henri Baron, a montré l'exemple en faisant le trajet Strasbourg-Rennes, 875 kil, entre 15 h. et demie et 7 h. et quart. Quoi qu'il en soit, nous ne regrettons pas notre choix de Rennes, car nous avons groupé là d'excellents prêtres, et notre action a paru plus désintéressée dans une ville, et même dans un diocèse où nous n'avons aucune maison.

Par ailleurs, le nombre restreint a eu ses avantages. Ceux qui ont répondu à notre invitation, étaient des hommes d'œuvres et des directeurs expérimentés, ou encore des prêtres plus jeunes, désireux de profiter du savoir-faire de leurs aînés. Pas un seul de ces bavards ou de ces curieux qui sont

le fléau des congrès. Il a été facile de bien poser les questions et d'aboutir en plein accord à des conclusions pratiques. Nous avons même trouvé un concours fraternel et cordial de la part des religieux d'autres sociétés où l'on comprend les Congrégations, peut-être mieux que chez nous actuellement, et où on leur fait porter de grands fruits. Je nommerai, par exemple, le P. Gadion, des Marianistes, du Collège Saint-Charles de Saint-Brieuc, et le cher Fr. Charles des Écoles Chrétiennes, délégué par le F. Visiteur de Nantes. Il y a eu là pour nous un réconfort et un encouragement. La collaboration du P. de Tonquédec, avec l'autorité de sa parole, nous a été précieuse. Quand il a parlé de l'efficacité des Congrégations et des résultats qu'il a obtenus, par une d'elles, au Patronage de la Roquette l'impression a été profonde et durable. Je crois même qu'elle a réveillé la Congrégation de la Roquette, qui languissait depuis qu'il l'avait passée à d'autres mains.

Le sentiment unanime est que nos réunions simples et cordiales, ont été intéressantes. Nous les avions préparées, le P. Henri Baron et moi, et nous avions fixé un programme détaillé, en nous aidant des indications pratiques qui formaient une des résolutions prises, l'année précédente, à la maison de retraite de Brochon. (1) Le programme fut ensuite soumis aux deux Secrétaires de Lyon et de Toulouse, avec lesquels nous marchons toujours en parfaite liaison. Nous l'avons de même envoyé à la Curie de Rome, et Sa Paternité, dans une lettre encourageante, a bien voulu féliciter ceux qui l'ont élaboré, du choix très sage des questions mises à l'ordre du jour. Enfin, il a fallu désigner des rapporteurs, et il importait que tous ne fussent pas de chez nous ; nous en avons trouvé quatre du dehors, sur 10 pour les grands rapports, et un pour une simple communication.

Quant aux réunions mêmes, vous les connaissez suffissamment par le compte-rendu imprimé. De bons juges, par exemple le R. P. Villaret, Secrétaire général des Congrégations,

(1) Voir la brochure : *Journées mariales*. Saint Acheul 1926, Dijon-Brochon, 1927. Enghien, Delwarde, 1927 (à l'usage exclusif des Nôtres). On la trouve dans nos Secrétariats.

m'ont écrit que depuis ces réunions, la question des Congrégations est nettement posée ; elles sont entrevues sous leur vrai jour, non plus suivant la petite conception étroite. C'est un résultat essentiel.

Il n'y a pas eu proprement de discussions, mais de simples échanges de vues. En somme, les conceptions s'accordaient pleinement, chez les Nôtres d'abord, mais aussi chez les externes, comme le Chanoine Rouzic, de Ste Geneviève ; le Chanoine Monnier, Supérieur de St Martin, à Rennes (Eudiste) ; l'abbé Blanchet, du collège de St Malo ; le P. Gadion, de St Brieuc ; le Fr. Charles, de Nantes. Je ne puis les nommer tous. D'autres congressistes, sans être en désaccord avec les précédents, cherchaient à s'éclairer. Jusque là, ils avaient vu des Congrégations inactives et languissantes,et ils doutaient quelque peu de l'efficacité de l'œuvre même. Pour ceux-là, nos réunions ont été quelque chose comme une révélation ou la découverte d'une terre inconnue.

Voici tel prêtre séculier, homme d'expérience, vénérable par les talents et les fonctions qu'il remplit. Il connaît des Congrégations ; il en a dirigé dans des maisons d'éducation, et je sais qu'avant nos *Journées* sa conclusion revenait à peu près à ceci : « Puisqu'elles existent, il ne faut pas les détruire ». Ce n'est pas en ces termes, certainement, qu'il aurait jugé les groupements de Scouts, les cercles de Jeunesse Catholique, ou même la Conférence de St Vincent de Paul. Il assiste régulièrement aux réunions ; il les suit avec une activité intéressée, et il prend part aux échanges de vues. Au bout des trois jours, il est clair que ses idées sont modifiées, et qu'il est entièrement gagné.

Ce qui m'a peut-être le plus réconforté et encouragé, au cours de ces *Journées* et même depuis, c'est l'attitude du Supérieur du Collège Saint-Vincent, notre hôte, le Chanoine Groult. Lui aussi, connaissait des Congrégations et en avait été directeur. A vrai dire, il paraissait bien n'avoir dans leur valeur qu'une demi-confiance. Il vient à toutes nos séances, malgré le poids des occupations d'un Supérieur de Collège pendant la période des examens. Il apprend bien des choses, et il reconnaît publiquement qu'il n'a jamais aussi bien compris jusque là les Congrégations et leur efficacité. Lui, qui

nous a accueillis dans sa maison avec la plus délicate courtoisie, auquel nous devons une entière reconnaissance, il se dit notre obligé et il nous remercie de nous être réunis chez lui. C'est à la séance de clôture qu'il parle si chaleureusement. Et il insiste pour qu'un compte-rendu détaillé soit imprimé : « Il faut absolument, nous dit-il, que vos rapports et vos échanges de vues soient répandus et connus. Il faut qu'ils parviennent à ceux qui malheureusement ne sont pas ici, et n'ont pas profité de ces *Journées* ! »

Plus tard, j'ai longuement causé avec lui. Il m'a répété que nous devions absolument faire connaître nos Congrégations, en montrer la valeur et la force : « C'est pour cela, a-t-il ajouté, que j'ai demandé la diffusion de votre compte-rendu. Car, enfin, mes Pères, ce n'est pas pour vous que vous parlez, vous êtes tous convertis d'avance ; c'est pour ceux du dehors. Il faut les atteindre. Je ne comprends pas qu'ayant une arme comme celle-là entre les mains, on ne s'en serve pas. Apprenez-nous à nous en servir. Ne vous découragez pas, faites et refaites des réunions comme celles-ci. Vous commencez ; le début est modeste. Si vous continuez, vous réussirez certainement, et vous produirez de grands résultats. Imitez votre Père Delbrel : quand il a lancé son œuvre du *Recrutement Sacerdotal*, on l'écoutait à peine. Mais il ne s'est pas découragé ; il a continué ; il a été de congrès en congrès, parlant toujours et partout. Et il a créé un mouvement magnifique, dont tous reconnaissent maintenant la valeur. Encore une fois, imitez-le ! »

Ces recommandations du Chanoine Groult m'ont encouragé ; mais, à vrai dire, je n'ai pas été surpris de l'intérêt que les Congressistes ont trouvé dans nos réunions. Des expériences répétées m'ont convaincu que cette matière de la direction des Congrégations, de leur nature et de leur force, fait toujours de l'impression : je l'ai constaté à Enghien en 1904 (1), à Rome en 1922, et depuis dans des réunions intimes à St-

(1) On peut encore se procurer le compte rendu détaillé de ces réunions d'Enghien : *Actes du Congrès de Directeurs réunis au Scolasticat d'Enghien, les* 5, 6, *et* 7 *sept.* 1904 (à l'usage exclusif des NN,). S'adresser au Sécrétariat.

Acheul et à Brochon-les-Dijon, en 1926 et 1927. Les *Journées* de Rennes ont produit un effet semblable.

Si vous demandez maintenant ce que nous comptons faire, je répondrai que nous continuerons notre action, et que nous espérons l'étendre. Nous exécuterons et mettrons en pratique les résolutions prises, entre les NN., à S[t] Acheul et à Brochon, et surtout, en plein accord avec des Directeurs du dehors, aux *Journées* de Rennes. Pour peu que vous ayez lu les *Cahiers Notre-Dame*, cette année, vous aurez remarqué que nous y travaillons.

Nos Secrétariats nouent autant de relations qu'ils peuvent avec les Directeurs de Congrégations et leurs Congréganistes. Notre programme est de connaître toutes les Congrégations affiliées, de manière à dresser un catalogue complet et à nous rendre compte de leur activité. C'est une œuvre de longue haleine qui ne nous effraie pas. Enfin, nous préparons des réunions semblables à celles de Rennes, mais suivant des conseils expérimentés, nous nous bornerons d'abord à des réunions régionales. La préparation est plus facile. Il est ainsi plus aisé d'intéresser, dans une région ou dans un diocèse, l'évêque et le directeur des Œuvres, mais aussi les prêtres chargés des congrégations. Nous arriverons par là à organiser des *Journées* plus étendues, des pélerinages non seulement de directeurs, mais encore de congréganistes.

On projette aussi, c'est le bon Chanoine Groult qui a eu cette pensée, de proposer la question des Congrégations à l'Assemblée annuelle de l'*Alliance des Maisons d'Education*. Nous n'avons pu y réussir pour cette année 1929, mais nous y reviendrons. Ce retard importe peu. Il nous donne le temps de travailler le terrain et d'assurer un meilleur rendement.

Nous comptons absolument, cela va sans dire, sur le concours fraternel de tous les Nôtres, Supérieurs, Préfets, Directeurs de Congrégations, Professeurs, Surveillants. Ils peuvent nous aider beaucoup. Qu'ils veuillent bien s'intéresser aux *Cahiers Notre-Dame* ; qu'ils les estiment et s'efforcent, par leur collaboration, d'en améliorer la rédaction, et d'en assurer la propagation. Qu'ils répondent à nos communications, à nos enquêtes, à nos avances, et qu'ils nous pardonnent nos

importunités. C'est notre métier qui les exige. Nous avons une reconnaissance spéciale aux Frères Scolastiques qui portent de l'intérêt à notre chère œuvre et qui se préparent, par des études et des académies, à devenir un jour de bons directeurs. Nous recevons avec plaisir leurs lettres et leurs questions, et nous les remercions de leurs prières. Ils ont été pour quelque chose dans le succès des *Journées* de Rennes.

Un dernier mot. Vous avez certainement lu, dans le compte-rendu de ces *Journées*, la belle lettre que le T. R. P. Général a bien voulu m'écrire le 7 juillet 1928. C'étaient tout à la fois des encouragements et des conseils.Dans les entretiens intimes que j'ai eus avec M. Groult, après les *Journées*, j'ai cru pouvoir lui communiquer la lettre de Sa Paternité : « Mais c'est tout à fait le programme que nous avons suivi, déclara-t-il, en me la rendant. Quelques jours plus tard, j'écrivais à mon tour au T. R. P. Général pour le remercier de ses encouragements et de ses conseils, mais aussi pour lui décrire brièvement le travail que nous avions fait. En réponse à ma relation, j'ai reçu une deuxième lettre, datée du Rome, 25 août 1928. Elle a paru récemment, comme le première, dans le dernier fascicule des *Acta Romana* (1). Je crois convenable, cependant, de la reproduire ici, car elle exprime avec autorité ce qu'on pense à Rome de nos travaux et ce qu'on nous engage à faire pour les poursuivre.

Je vous remercie, mon Révérend Père, de bien vouloir imprimer ces pages dans les *Lettres de Jersey* et je suis, en union de vos SS. SS.

Reverentiae Vestrae infimus in X° servus.

A. De Becdelièvre. S. J.
*Secrétaire des Congrégations dans la province de France.*
10, rue de Dantzig, Paris XV.

(1) *Acta Romana* S. J. vol. VI, fasc. I. Anno 1928, p. 126, n° 68 : « De momento et genuino spiritu Congregationum Marianarum ». — et p. 129, n° 70 : « Felicem exitum conventus Directorum Sodalitatum Marianarum Pater Noster vehementer Gratulatur ».

## LETTRE DU T. R. P. GÉNÉRAL AU P. ALAIN DE BECDELIÈVRE.

Mon Révérend Père,
P. C.

J'ai lu avec grand intérêt la lettre que V. R. m'a écrite aussitôt après les journées mariales de Rennes et je l'en remercie vivement. Il me semble que nous pouvons être contents du succès qu'ont obtenu ces réunions et des résultats qu'elles ont produits ; ce sont en effet les premières de ce genre en France, il était difficile d'escompter une affluence bien nombreuse. Du moins, il s'est fait, je le vois, du bon travail, car ce ne sont pas les manifestations bruyantes que nous recherchons, mais les fruits solides. Or, ce que V. R. écrivait de l'impression produite sur tous les assistants, en particulier sur le Chanoine Groult, Supérieur du Collège Saint-Vincent, montre que l'on arrive petit à petit à faire comprendre la vraie nature des Congrégations, la portée qu'elles doivent avoir, le caractère propre et la force de leur action apostolique. C'est actuellement le grand point.

Le projet de faire inscrire la Congrégation au programme d'un des prochains congrès de l'Alliance des Maisons d'Éducation Chrétienne est très heureux, à condition, bien entendu, que la Congrégation y soit présentée sous son vrai jour, comme nous pouvons maintenant l'espérer de ceux qui la connaissent déjà mieux. Encore faut-il que, en cela, les Nôtres donnent l'exemple.

J'espère beaucoup de fruits des réunions régionales dont vous me parlez, surtout si comme vous le dites, elles sont à l'avance soigneusement préparées par les relations avec les directeurs des diocèses. Vous avez raison de faire actuellement porter tout l'effort sur les Congrégations d'hommes et de jeunes gens, non que les autres doivent être négligées, mais parce que pour le moment il importe avant tout de bien mettre en relief que, loin d'être une œuvre féminine étendue aux hommes et aux jeunes gens, la Congrégation est principalement destinée à ceux-ci pour lesquels elle a été instituée à l'origine.

J'ai bien reçu du P. Baron le projet de « conclusions » et

je lui ai indiqué par l'entremise du P. Villaret les remarques que je jugeais opportunes.

Que Notre-Dame continue de bénir et de féconder vos efforts, je le lui demande instamment. Je suis, mon Révérend Père, en union de vos SS. SS.

Rome, 25 août 1928.

Rae Vae servus in Xto
Wlodimirus Ledochowski.
Praep. Gen. Soc. Iesu.

---

# L'Archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus et de N. D. des Douleurs

Fondée en 1848 par le P. Jean Lyonnard, S. J., érigée en archiconfrérie par Pie IX, le 24 août 1867, dans l'église Patriarcale de Jérusalem, sous la direction du patriarche latin, l'œuvre du Cœur agonisant de Jésus a pour but d'honorer d'un culte spécial les souffrances que le Cœur Divin endura durant tout le cours de sa vie mortelle, mais surtout dans son agonie au Jardin des Olives, et les Douleurs de la Sainte Vierge au pied de la Croix ; d'obtenir par ce culte, et *jour par jour*, une sainte mort aux personnes de tout âge, de tout pays, de toute religion qui, *ce jour-là*, paraissent devant Dieu.

Ce court énoncé suffit à dire qu'il y a là un véritable apostolat à exercer. Apostolat catholique, universel dans toute la rigueur du mot puisque nul homme n'est exempt de mourir ; apostolat nécessaire et urgent, puisqu'il s'agit de clore l'enfer et d'ouvrir le ciel à des âmes qui ne sont séparées de leur éternité que par un court instant ; apostolat fécond, car on ne saurait admettre que, s'adressant aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, qui ont tant souffert pour les âmes et qui veulent

si ardemment leur salut, il n'en sauve pas quelques-unes, beaucoup peut-être, auxquelles il ne manque qu'une grâce que d'elles-mêmes elles ne demanderaient pas. Et puis, à combien d'âmes justes la prière *pour les mourants du jour* ne sera-t-elle pas profitable, en leur obtenant les dernières grâces,qui, les faisant avancer dans la grâce sanctifiante, fixeront leur degré de béatitude, augmenteront la gloire que Dieu tirera d'elles, la gloire qu'il leur communiquera, la puissance qui leur en viendra dans l'harmonie de la communion des saints, éternellement? Prière féconde, enfin, pour ceux-là qui la font, car elle constitue un acte de charité qui attirera sur eux-mêmes la bénédiction de Dieu pendant leur vie et à leur derniers moments.

***

L'œuvre semble d'ailleurs soutenue par la grâce. Depuis le jour où le germe en a été posé, elle n'a pas cessé de se développer comme dévotion et comme association, dans des conditions surnaturellement très encourageantes, si l'on compare les résultats obtenus à l'extrême petitesse des moyens dont elle dispose pour sa propagande, moyens se montrant, d'ailleurs, en tant de cas, inefficaces par eux-mêmes que cela, au dire du P. Larousse, second fondateur de l'association, donne le sentiment que « la Providence produit de grands fruits avec de chétifs instruments ».

***

Ce fut d'abord la diffusion d'une très courte prière composée par le P. Lyonnard, au chevet d'un mourant, avec le désir et l'espoir précis d'atteindre désormais et de secourir par elle, *jour par jour*, les mourants du monde entier. C'était à Vals, à l'époque où le P. Gautrelet et le P. Ramière y jetaient les fondements de l'Apostolat de la Prière. Le P. Lyonnard y étudiait la théologie, n'étant encore que diacre, mais déjà « religieux très fervent et très mortifié, dévoré d'ambitions apostoliques » (1). Pénétré de douleur, un jour, à la vue d'un

(1) P. Burnichon. *Histoire d'un siècle*, IV, p. 107-109.

moribond qui refusait les secours d'un prêtre, il obtint de Dieu, par un généreux sacrifice, sa conversion ; et depuis lors, sa pensée dominante se tourna vers les agonisants. Toute sa vie devait être employée à chercher les moyens d'en sauver un grand nombre. Il commença par composer la prière dont nous venons de parler (1), la fit réciter par des enfants de la campagne auxquels il faisait le catéchisme à Brives. Ce fut là le grain de sénevé d'où devait sortir l'association.

Approuvée par les supérieurs, présentée au T. R. P. Roothaan, lors de son passage en France en 1848, puis, par lui, à Pie IX, qui y attacha des indulgences et, dans le décret de concession, en recommanda la *récitation quotidienne* aux fidèles (2), la courte formule se répandit avec une rapidité merveilleuse, traduite en plusieurs langues, en tous pays. Elle y est aujourd'hui familière à un nombre immense de chrétiens, nombre qu'on ne saurait évaluer, même approximativement, sinon de ce fait que l'Archiconfrérie comptant actuellement plus d'un million de membres vivants, beaucoup de ces associés déclarent, en se faisant inscrire, qu'ils connaissent déjà la prière « O très miséricordieux Jésus » ; qu'ils sont fidèles à la réciter journellement, ou même trois fois par jour, depuis plusieurs années, souvent depuis leur enfance. C'est presque toujours dans la famille ou dans une communauté que cette habitude a été prise. Parfois la prière a ét- trouvée, distinguée entre beaucoup d'autres dans un parois

(1) En voici le texte : « O très miséricordieux Jésus, vous qui brûlez d'amour pour les âmes, je vous en supplie, par l'agonie de votre Cœur très saint et par les Douleurs de votre Mère Immaculée, purifiez dans votre Sang les pécheurs du monde entier qui sont dans ce moment à l'agonie et qui doivent mourir aujourd'hui. Ainsi soit-il ».

« Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants ».

(2) Les indulgences concédées furent : a) 100 jours chaque fois. b) indulgence plénière, une fois par mois, au jour de leur mort, pour ceux qui durant un mois, réciteront au moins trois fois par jour, et à des moments différents, la prière et l'invocation (Pie IX, 2 fév. 1850). Depuis lors, le 11 mai 1907, Pie X a accordé 300 jours chaque fois pour la prière, 300 jours chaque fois pour l'invocation (aux membres de l'Archiconfrérie)

sien, dans un manuel de piété, ou sur des feuilles très répandues. En Amérique, elle est propagée par feuilles volantes dont nous ignorons la provenance et qui ont, paraît-il, une assez large diffusion. Ce sont là des faits dont il est permis de conclure que,fécondée par la bénédiction de Pie IX, l'archiconfrérie a une tendance à devenir catholique et d'espérer que bénie du Ciel, elle est instrument de la Rédemption.

***

Soixante ans plus trad, en 1907, sur l'initiative d'une zélatrice très humble, aujourd'hui défunte, un vaste projet fut conçu, celui de répandre partout, dans les églises et chapelles, par voie d'affiches, pour les fidèles à l'entrée de l'église, et, pour les prêtres, dans la sacristie, une invitation à recommander dans la messe qui va être dite ou entendue « les pécheurs du monde entier qui sont maintenant à l'agonie et qui doivent mourir aujourd'hui ». Il s'agissait en outre de mettre à la disposition de tous les fidèles, même de ceux qui ne peuvent assister actuellement à la messe, une formule d'offrande de toutes celles qui se disent chaque jour en ce monde, et, enfin, d'obtenir pour les prières et formules des recommandations épiscopales.

Ce projet devint en très peu de temps une réalité. Deux mois après qu'il avait été formé, il avait l'approbation de quarante évêques, et en outre, celle de Pie X, qui, non seulement approuvait, mais encore daignait ajouter de sa main à la formule latine pour les prêtres un mot qui rend le sens plus clair et la forme plus littéraire. De plus, il accordait (spontanément, dit-on) trois indulgences, écrites en entier de sa propre main.

Dès lors, et comme la formule de 1848, les tableaux de messes faisaient leur chemin. Depuis vingt ans, ils continuent à se répandre, et nul ne saurait dire le nombre des églises et chapelles où ils sont placés actuellement. Puisse ce nombre augmenter constamment (1). Car si l'on considère la valeur du sacrifice

(1) Au mois d'août et de septembre dernier, sur la charitable initiative d'une zélatrice, 4415 tableaux ont été distribués, demandés par plusieurs évêchés, pour répartition dans les paroisses à l'occasion des retraites pastorales.

de la Messe, si l'on songe qu'à toute heure du jour et de la nuit il est offert en quelque endroit du monde, on entrevoit l'immense trésor qui peut être mis à la disposition des mourants par ces modestes tableaux. Le P. de la Taille dans le *Mysterium Fidei* met en relief le texte des formules qui les recouvrent, le texte aussi des approbations qu'ils ont eues de l'Église. Il les montre, application constante, universelle, procurée aux âmes des non-catholiques, et même (il y insiste) aux âmes non-baptisées, des mérites du Sang Rédempteur. « C'est la plus salutaire des exploitations de l'Eucharistie, avait dit d'eux le P. Lintelo, dans un Congrès Eucharistique (Montréal, 1910), le rappel le plus énergique de ses ineffables trésors ».

Au progrès de la dévotion, a répondu le progrès de l'association. L'œuvre ayant été approuvée dès le début dans plusieurs diocèses, des confréries y furent érigées canoniquement. Un institut de religieuses vouées au culte du cœur agonisant a été fondé, solide soutien de la propagande et foyer de prière, de réparation et d'immolation. Puis « les groupes se multipliant, de jour en jour, dit le P. Burnichon, on sentit le besoin d'introduire entre eux un élément d'union. Depuis longtemps le P. Lyonnard tournait les yeux vers Jérusalem ; il lui semblait qu'une œuvre destinée à honorer les souffrances du Sauveur et à procurer le salut des mourants devait jeter ses racines dans la terre arrosée du Sang de la Rédemption. Il s'adressa donc au Patriarche latin de la Ville sainte. Sa requête, appuyée par plusieurs évêques français,fut accueillie avec bienveillance et empressement. L'association, établie au Saint Sépulcre en 1864 par Mgr Valerga, reçut trois ans plus tard du pape Pie IX le titre et les privilèges d'Archiconfrérie et devint ainsi pour le monde entier le centre des confréries du Cœur agonisant. Depuis lors, le Patriarche latin de Jérusalem a le nom et les pouvoirs de Directeur général, un Père de la Compagnie de Jésus exerce les fonctions de sous-directeur général ». C'est à ce sous-directeur, nommé par le Patriarche, et aux religieuses du Cœur agonisant qu'incombe le soin d'activer la propagande, de rédiger le Bulletin, d'entretenir la correspondance avec les sous-directeurs nationaux, ou, à leur défaut, avec les groupements, zélateurs,

zélatrices ou associés de tous pays, de maintenir ainsi dans l'unité du but apostolique et des pratiques de l'œuvre, le lien qui l'attache par Jérusalem à la Sainte Église. Tout cela sous la direction du Patriarche qui a seul le droit d'affilier les confréries.

Le mouvement de ces affiliations ininterrompu depuis les origines jusqu'en 1914 s'est ralenti et même arrêté depuis la guerre. Il est très désirable de le voir reprendre, d'autant plus que sur 135 confréries actuellement agrégées, dont un certain nombre, régulières et ferventes, sont des foyers de vie pour la dévotion, beaucoup d'autres ont cessé de vivre. Elles n'ont pas cessé pour cela d'exister canoniquement, conservant, tant qu'elles n'ont pas été *dissoutes* ou *supprimées* par leur ordinaire, leurs privilèges et indulgences qui subsistent en droit. Elles peuvent revivre par le recrutement de leurs membres. Et comme dans les villes dont il s'agit, il doit exister des personnes récitant habituellement la prière pour les mourants, ces lignes appelleront peut-être leur attention sur l'apostolat qu'elles peuvent exercer en ranimant autour d'elle ladévotion. Disons plutôt : en l'organisant, car animer la dévotion au Cœur agonisant de Jésus est chose faite, soit en quelques-unes de ces villes, soit en bien d'autres, et cela en tous pays par des zélatrices que la Providence envoie et qui,d'un jour à l'autre, recrutent la foule des associés inscrits sur le registre central. C'est là ce qu'il nous faut dire maintenant, les confréries ayant été et devant être encore, dans leur ensemble, les branches du grand arbre sous lequel on voudrait abriter efficacement, si cela pouvait se faire, les mourants du monde entier. Du mouvement de prières qui a produit ces confréries est venu, au centre de l'œuvre, c'est à dire à la sous-direction générale, succession du P. Lyonnard, et aux Religieuses du Cœur agonisant, un courant si continu d'adhésions ,accompagnées de lettres si simplement chrétiennes et apostoliques, qu'il est permis d'y voir un signe de la vie de la grâce animant l'œuvre profondément. Ce sont de petits ruisseaux qui font ici la grande rivière, le nombre des associés inscrits d'un jour à l'autre, depuis trente ans, pouvant être évalué à plus d'un million de vivants ; et, dans cette masse, une élite sérieuse d'enfants, de chrétiens et de chrétiennes convaincus, de reli-

g'eux et de religieuses, cette élite priant comme Dieu aime qu'on le prie et répandant autour d'elle l'usage de pratiques pieuses en faveur des mourants : assistance, quand on le peut, et surtout bonnes œuvres, communions offertes, messes entendues à leur intention. Si l'on suppose ajoutées à ces prières celles des associés inscrits, soit en France, soit à l'étranger, dans les confréries diocésaines encore vivantes ; celles des chrétiens qui, sans appartenir à l'association et sans même la connaître récitent *quotidiennement* la prière « O très miséricordieux Jésus... », on est amené à croire que la pensée conçue par le P. Lyonnard au scolasticat de Vals a donné naissance à un mouvement d'intercession puissant sur le Cœur divin, soutenu par lui, pouvant attendre de son amour pour les âmes de grands accroissements.

Et, cela, sans contrainte et sans surcharge pour la piété de qui que ce soit, puisqu'aucune pratique n'oblige et que, pour entrer dans l'association et en gagner les indulgences déjà nombreuses, il suffit d'être inscrit, et de réciter chaque jour la prière « O très miséricordieux Jésus... » ou un *Pater* et un *Ave* à l'intention des mourants.

Rien n'est plus simple, d'ailleurs, que la formation dans une communauté, dans une paroisse, dans une œuvre, d'une cellule de cet apostolat. Dans une paroisse, par exemple, l'œuvre existe dès que deux ou trois personnes vraiment chrétiennes, prenant la dévotion à cœur, récitent en leur particulier la prière quotidienne, offrent des communions à l'intention des mourants, assistent les malades, quand elles peuvent le faire, avec zèle et discrétion. Il est rare d'ailleurs que ces personnes n'en amènent pas d'autres, et quelquefois en assez grand nombre, à les imiter. C'est alors qu'elles peuvent s'entendre,s'organiser,par exemple, en trentaine, pour des communions réparties entre les jours du mois chacune d'elles pouvant faire de celui qu'elle choisit un jour de supplication. Elles peuvent aussi demander des messes mensuelles ou hebdomadaires, s'unir pour y assister, obtenir même qu'une ou deux fois par an la messe soit accompagnée d'une instruction. Le groupe dès lors est formé. On peut donner du rayonnement à la dévotion en s'adressant aux directeurs ou directrices d'écoles, aux patronages, aux hôpitaux, aux com-

munautés, aux œuvres. Avec leur concours, on obtient des adhésions sérieuses et en nombre important.

***

Cette aptitude de la prière pour les mourants à pénétrer dans la dévotion des fidèles fait concevoir espoir et désirs pour l'avenir de l'association.

Car si l'on songe que chaque jour, cent cinquante mille âmes environ paraissent devant Dieu ; que dans ce nombre l'immense majorité est composée d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques, que ne sauraient en aucune façon atteindre les sacrements de l'Église ; que parmi les catholiques le nombre est incalculable de ceux qui, volontairement ou involontairement, en sont privés, très grand le nombre de ceux qui ne les reçoivent qu'au dernier moment, souvent privés de connaissance, entourés d'amis qui, au lieu de les préparer à bien mourir, font tous leurs efforts pour leur cacher leur véritable sort.

Si l'on considère par contre l'amour que Jésus-Christ a pour les âmes, le sang qu'Il a versé pour *nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier* (I Jo. II, 2), on se rendra compte, suivant une magnifique expression de Bossuet parlant des secours divins préparés par l'agonie de N. S. à l'âme du mourant, que, dans les résultats acquis par la modeste Archiconfrérie, il n'y a encore « qu'une goutte de grâce et de miséricorde, là où il faut en attirer des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers ». Dès lors on comprendra que la pieuse association, ne pouvant compter que sur la grâce, mais désireuse, avec cette grâce, d'étendre, si cela pouvait se faire « à tout homme venant en ce monde » (Jo. I. 9), le bienfait de la Rédemption, ne se lasse pas de faire appel au zèle de tous les chrétiens, leur disant ce que saint Pierre disait jadis à ses compagnons : « Vado piscari. Je vais pêcher ». Puissent-ils être nombreux à lui répondre : « Nous y allons, nous aussi, avec vous » (Jo. XXI, 3).

Désirer cela sans perdre le sens des réalités, ce n'est assurément pas demander que la masse des fidèles se fasse inscrire sur les registres d'une œuvre qui n'est rien de plus que la petite servante de toutes les autres, c'est demander qu'elle soit servante utile ; et, pour cela, que Dieu l'aidant à se développer, sous l'action de ses confréries, de ses zélateurs et

zélatrices, de ses associés, la pensée se répande dans les milieux chrétiens de réciter spontanément, *chaque jour,* ne fût-ce qu'un *Pater* et un *Ave,* à l'intention spéciale des mourants de ce jour-là. Dans la mesure où ce résultat serait atteint, ce serait une garde solidement montée aux portes de l'Enfer. En dépit des efforts de Satan pour écarter de lit des mourants, par les moyens les plus variés, les secours de la religion, ce serait organisée contre lui « *la Recommandation de l'âme* » si nécessaire et si chère à l'Église, dans le monde entier.

De cette *Recommandation de l'âme,* quel serait le fruit? Dieu seul pourrait le dire, et il ne nous le dira que quand nous serons entrés nous-mêmes dans notre éternité. Mais, ce que nous savons, c'est que ce fruit aura été d'autant plus abondant que les prières ainsi faites auront été plus ferventes, faites par un plus grand nombre de chrétiens, plus solidement fondées sur la foi et sur l'espérance, plus unies dans la charité au Cœur divin qui s'est montré à Sainte Marguerite-Marie, surmonté d'une croix, environné d'une couronne d'épines, et lui faisant voir « que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de l'abîme de perdition où Satan les précipite en foule, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce et de salut qu'il contient. »

Paul de Fraguier, S. J.



# CHINE

## Sa Grandeur Monseigneur Haouisée

### I

### LE SACRE

(Zi-ka-wei, 3 octobre 1928)

Depuis le 2 octobre, se dressent sur les pelouses du jardin des Pères, sur la route, sur la place de l'Église, les mâts qui supportent tentures, oriflammes, écussons ; les enfants des écoles, et les grands enfants des ateliers sont mis en joie par ces préparatifs. Dix prélats sont présents au sacre ; Monseigneur Lécroart, consécrateur ; NN. SS. Wittner, O. F. M. et Defebvre C. M., assistants ; NN. SS. Paris, Fatiguet, Huarté, Ou, Tsu. Un archimandrite de rite slave, Mgr. Fabian Abrantoviecz, évêque nommé de Kharbine, avec juridiction sur tous les Russes-unis de Chine, arrivé à Zi-ka-wei depuis quelques jours, assiste lui aussi au sacre de Mgr. Haouisée (1).

A 7 h. a. m., le clergé vient en procession recevoir les évêques réunis au petit salon intérieur de la résidence. Le cortège sort par la grande porte, la pelouse, la porte cochère en face du musée. Le défilé sur les pelouses bien vertes, au milieu des corbeilles de fleurs, est superbe. Les marins français de la défense de Zi-ka-wei, sous le commandement de l'enseigne de vaisseau Guerre, rangés devant la porte, rendent les honneurs. Le cortège traverse la place, au milieu d'une double ligne de volontaires chinois de Zi-ka-wei, qui rendent les

(1) Le titre épiscopal de Sa Grandeur est Cercina (Kerkenna, îles à 40 Km. de Sfax, Tunisie).

honneurs. Les mêmes volontaires assurent, et fort bien, le service d'ordre sur la route et à l'intérieur de l'Église.

De chaque côté de la nef, dix rangs de chaises ont été réservés pour les invités européens et chinois, que reçoivent les RR.PP. Henry, recteur de Zi-ka-wei, et Noury, supérieur de Yang-king-pang. Au premier rang, à droite, M. Meyrier, consul de France, l'amiral Stotz,les consuls de Belgique (doyen), d'Italie, Portugal et Espagne, le commandant du *J. Michelet*, le colonel Mallet, les commandants du *Regulus* et de *laMarne*, le Président Toussaint, de nombreux officiers de marine et des troupes coloniales, des membres du conseil municipal, les professeurs de l'Aurore. Toutes les notabilités catholiques de Changhai sont-là.

A gauche, nous remarquons les principaux chrétiens indigènes de Changhai et du Pou-tong, dont le nouvel évêque fut le pasteur très aimé. Aucun personnage officiel chinois. Le maire de Changhai, le général commandant la place, le commissaire des affaires étrangères, le préfet de police avaient reçu et accepté l'invitation. Aucun ne parut, et nous fûmes surpris et contristés de cette absence. Il semble que ces messieurs ont cru que l'invitation était pour sept heures du soir, car trois d'entre eux sont venus à Zi-ka-wei, le même jour à cette heure, et,trouvant portes closes,sont repartis en laissant leurs cartes ; nous regrettons vivement ce malentendu.

Les rites antiques de l'office se déroulent avec une perfection qui fait honneur aux grands séminaristes et à leur directeur, le R. P. Bonay. Les chants, exécutés par les petits séminaristes et des enfants des écoles que dirige le R. P. Durand, soutenus par les grandes orgues que le R. P. Gherzi manie en maître, montent joyeux vers les hautes voûtes. *Ecce quam bonum, Veni Creator, Te Deum.*

En pays de mission, au lendemain des persécutions communistes, à la veille peut-être de troubles nouveaux, le dialogue entre l'évêque élu et son consécrateur, dans lequel sont si magnifiquement décrits les devoirs du pontife, prend une signification plus spécialement touchante. N'a-t-on pas vu en Chine, ces dernières années, et même dans notre vicariat, des scènes qui rappellent celles du haut moyen-âge, date de rédaction de ces antiques formules?

Après la bénédiction solennelle, donnée par le nouvel évêque de Cercina, et l'*Ad multos annos*, le cortège se reforme pour venir à la résidense. La musique du *Jules Michelet* exécute, avec la perfection que tous apprécient à Changhai, des morceaux religieux, puis joue pendant le lunch qui suit la cérémonie ; les marins rangés sur la pelouse, rendent les honneurs.

Le lunch, servi dans la grande salle des Pères, groupe autour du nouvel évêque, et de son consécrateur, officiers, consuls,

notables européens et chinois ; le coup d œil de la salle est pittoresque au possible. Les scolastiques américains, chinois, espagnols, français, présentent avec élégance et rapidité les plateaux chargés de coupes de champagne, de sandwiches, de gâteaux.

A midi, banquet de 150 couverts ; les tables sont disposées comme pendant le concile. Au milieu, tables des évêques et supérieurs ; sur tout le pourtour, tables pour des représentants des diverses communautés et procures. Mgr Paris prononce le premier toast. Merci au consécrateur qui vient rendre à l'église de Nankin le bienfait qu'il en reçut, il y a dix ans. Merci aux évêques assistants qui nous apportent l'esprit de S. François et de S. Vincent de Paul. Monseigneur tient à affirmer qu'il n'a pas « choisi » son coadjuteur, mais que l'élection s'est faite suivant toutes les règles de l'Église et de la Compagnie. Il en est doublement heureux : « Un vieux pour retenir : un jeune évêque pour aller de l'avant ; avec cela, nous verrons chaque année, non plus des milliers, mais des dizaines, des centaines de milliers de nouveaux chrétiens ».

Mgr Fatiguet rappelle les rapports amicaux que, depuis tant d'années, il entretient avec Mgr Paris, les excellentes relations qui ont toujours existé entre notre vicariat et le sien ; il fait remarquer que lazaristes et sœurs de charité sont les premières communautés étrangères à la Compagnie de Jésus qui se soient établies à Chang-hai.

Mgr Defebvre évoque le souvenir de l'action commune que l'Aurore et les collèges du Tchékiang ont toujours exercée, dans une parfaite harmonie, pour le plus grand bien de la jeunesse chinoise ; Mgr Wittner décrit les villégiatures que Mgr Paris, et Mgr Haouisée, alors frêle scolastique, sont venus passer au bon air de Tché-fou, à l'ermitage du P. Maviel, et se déclare tout prêt à recevoir de nouveau ses hôtes, aussi souvent qu'ils le voudront.

Mgr Fabian demande des prières pour son œuvre d'union des Églises, et la conversion de tant de milliers de malheureux Russes établis en Chine.

Nous sommes heureux de pouvoir donner le texte intégral du toast de S. G. Monseigneur Lécroart, et de la réponse de Mgr Haouisée.

**Toast de Monseigneur Lécroart.** — Monseigneur. Permettez-moi de remercier Votre Grandeur du grand honneur qu'elle a daigné me faire en m'invitant à cette consécration épiscopale ; honneur qui a réveillé en moi les inoubliables émotions vécues, il y a dix ans, dans ce cadre de Chang-hai !

C'est au nom de Sa Sainteté N. S. Père le Pape Pie XI glorieusement régnant, que j'ai rempli cet office de consécra-

teur. V. G. a entendu, ce matin, la voix infiniment douce de N. S. qui lui disait au cœur : « *Pasce agnos meos... Pasce oves meas* ».Et vous avez répondu ces paroles de l'Apôtre S. Jean qui brillent dans votre blason d'évêque : « *Et nos credidimus caritati* », Seigneur ! J'ai toujours eu foi à Votre Amour ! Pour le passé, Foi de la catholique Bretagne ! Foi d'une jeunesse ardente, dans une famille tout entière donnée à Dieu ! Foi d'une vie religieuse faite d'abnégation et de charité ! Et aujourd'hui, Foi dans l'avenir d'un apostolat désormais orienté vers les sommets !

N'est-ce pas là, Mgrs et mes RR. PP., le cri de la race, la voix du sang, l'écho d'une âme religieuse et épiscopale, qui vont se répercuter dans l'éternité par ces paroles empruntées à l'Apôtre de l'Amour ?

Ah ! si le monde invisible des âmes pouvait se découvrir à nos yeux et à nos oreilles, nous verrions N. S. le Roi des Cœurs, la douce N.-Dame de Chine, les saints et saintes de Dieu, la petite sœur du missionnaire, se pencher vers leur Élu pour le bénir ineffablement, et nous entendrions les acclamations et les transports des légions d'anges qui saluent, de loin, le Sauveur des âmes dont ils sont les heureux gardiens ! Et voilà, Monseigneur, la véritable réponse à votre cri d'amour ! L'amour, par vous, donnera la vie « *ut vitam habeant* ».

C'est aussi au nom de la Compagnie de Jésus que j'ai osé remplir ce mandat, puisque vous avez bien voulu que votre consécrateur fût de vos frères... La Compagnie de Jésus forme une couronne de frères autour de vous. La Compagnie du Ciel est aussi présente à cette fête, dans le souvenir bienfaisant pour tous de quelqu'un, qui vous fut cher à tant de titres, votre oncle vénéré, le R. P. Jacques Daniel, Provincial de France, et Visiteur de la Mission du Kiangnan, au temps même de vos débuts en Chine.

Votre Grandeur a reçu, ce matin, une Croix d'or ! C'est la Croix épiscopale ! Mais, cette croix d'or, si brillante qu'elle soit, n'atténuera jamais les humbles rayons de votre modeste crucifix des vœux ; au contraire, c'est sous le rayonnement conjugué de ces deux croix que resplendira la perfection de l'holocauste qui se consommera dans le ciel, l'abandon de la dernière liberté qui vous soit restée jusqu'ici : celle de vivre et de mourir inconnu parmi vos frères.

Soyez béni, Monseigneur, pour la sérénité de cet holocauste !

Faut-il dire, enfin, que c'est au nom de S. G. Mgr Paris, et sur son désir et le vôtre, que j'ai rempli ce mandat de consécrateur.

Mais la conséquence de ce choix qui m'honore est que, du fait d'avoir été consacré, aujourd'hui, par un des fils de l'épis-

copat de S. G. Mgr Paris, Votre Grandeur elle-même ouvre comme une nouvelle génération biblique.

Nous atteignons, en effet, la seconde génération d'évêques issus de votre cœur, Mgr. ; Vous devenez Père et Aïeul d'évêques, c'est-à-dire : Un patriarche ! auquel nous sommes heureux d'offrir l'expression de notre filiale et profonde vénération ! Que toutes les bénédictions des Patriarches reposent sur vous, Mgr, et qu'il vous soit donné, comme au Patriarche Tobie, de voir les fils de vos fils jusqu'à la cinquième génération... dans l'Épiscopat de la Chine. Et l'Écriture Sainte ajoute : « Quant aux fils de Tobie, ils persévérèrent avec tant de fidélité dans la vie sainte dont le Patriarche leur avait donné l'exemple, qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes et de tous ceux qui étaient dans le pays » (Tobie Ch. XIV).

*Fiat* ! *Fiat* ! A toute fête il faut des fleurs ! La petite sœur des missionnaires, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, patronne insigne de cet Episcopat qui commence avec sa fête, a dû cueillir, de grand matin, dans la Roseraie de Notre-Dame de Chine, et déposer près de votre mitre une magnifique gerbe de roses. Roses de sacrifices, roses d'abnégation, roses de joyeuse immolation ! Elle vous laisse le soin de les effeuiller sur les âmes, certaine qu'elle est que cette jonchée de pétales d'amour vous ravira le cœur et que vous en oublierez les épines qui se cachent sous les fleurs !

Et maintenant, Monseigneur, voyez la joie qui brille sur tous les fronts ! Tout ce que vous aimez est représenté à cette fête.

L'Épiscopat de Chine tout entier est présent dans la personne des Chefs des grands groupes missionnaires, fils de S. François, de S. Vincent et de S. Ignace, et parmi eux, nous avons le bonheur de saluer les prémices de l'Église indigène en S. G. Mgr Ou et Mgr Tsu, encore tout embaumés de l'onction sainte reçue des mains du Souverain Pontife lui-même.

Les missionnaires de tous les vicariats de Chine sont ici représentés par les Pères des diverses procures de Shanghai.

Voici vos frères de la Compagnie de Jésus, leurs supérieurs qui forment autour de vous une garde d'honneur et d'affection. Tous d'un seul cœur, vous redisent le vœu des sacres.

*Ad multos annos* ! Aux années nombreuses.

*Ad annos plenos* ! Aux années fécondes, lourdes des moissons d'âmes.

*Ad annos aeternos* ! Aux années qui ne finiront jamais, dans la splendeur d'une vision que votre foi à l'amour aura préparée. Et qu'il vous soit donné de réaliser votre magnifique devise. *Credidimus caritati* ; *ut vitam habeant aeternam* !

**Réponse de Mgr Haouisée.** *Mes Seigneurs, Mes Révérends Pères, Mes bien chers Frères.* — Pour traduire les mer-

cis que je voudrais dire à chacun, et tirer du souvenir réconfortant de cette fête, toute d'union et de charité, plus de confiance pour les labeurs de demain, permettez-moi de vous redire simplement le cri qui domine les armoiries du nouvel élu, comme il a dominé sa vie entière, toute tissée d'amour inlassablement indulgent du côté de Dieu et des hommes, cri que les anges de paix murmurent encore au dessus de cette réunion : *Credidimus Caritati.*

Je l'avais senti déjà cette charité, Monseigneur, dans les lettres encourageantes, paternelles, au pen-daong inexpérimenté d'il y a 10 ans, mais je l'ai surtout senti dans la confiance que vous venez de me témoigner, Monseigneur, en m'associant à votre belle Église de Nankin, simplement mais progressivement parée de ses œuvres, comme d'autant de joyaux, que 28 années de clairvoyante et féconde administration ont su patiemment préparer et ciseler. ..

Sans parler des deux autres vicariats détachés du Kiang-nan, et confiés à Mgr. Huarté et à Mgr Tsu, que je suis heureux d'avoir près de moi, et qui continuent, nous le savons, à y faire fleurir les œuvres en attendant « l'épanouissement des cathédrales en fleurs ».

Je l'ai sentie cette charité — combien tendre, je l'ai dit il y a 2 mois — dans les bras de la Compagnie ma mère à qui, après Dieu et mes parents, je dois tout.

Je l'ai sentie, Mgr Lécroart est là pour me le rappeler, il y a 34 ans à N. D. de Boulogne, où plus forte que le grand vent du large, elle refit, grâce aux soins du P. du Coetlosquet ma santé débile de novice, me faisant comprendre par expérience — car près d'un mois, je fus champenois — le mot de mon P. Maître : « Vraiment dans la charité, la Champagne a su prendre la prévenance et la délicatesse ».

Plus récemment je l'ai sentie dans vos lettres, Monseigneur, tout à l'heure dans vos fortes paroles, et ce matin j'ai été consolé de boire au même calice symbole des mêmes souffrances, mais aussi des mêmes compensations divines, et de l'union de plus en plus intime des deux missions-sœurs.

Je l'ai sentie il y a 10 ans quand, sous la brise rafraichissante de la baie de Tche-fou, Mgr Wittner hospitalisait généreusement, je puis ajouter fraternellement, Mgr Paris et son futur Coadjuteur.

Je l'ai sentie, quand Mgr Defebvre, alors Directeur d'école, encourageait l'Aurore montante et les débuts de l'École en Chine : c'était l'union dans la charité pour une même œuvre, un même but.

Je l'ai sentie ce matin, et je vous en dis toute ma reconnaissance en vous voyant tous les trois, fils de saint François, de saint Vincent, de saint Ignace, offrant la victime, appelant

le Saint-Esprit pour la glorification du même Père, le salut des mêmes âmes... des âmes de Chine.

Je l'ai sentie dans votre présence, Mes Seigneurs, porté me semblait-il par vos vœux, stimulé par vos exemples de pilotes habitués aux bourrasques, mai gardant toujours la même fière et conf.ante devise : *Duc in altum.*

Je l'ai sentie en voyant au milieu de vous Mgr Fabian : c'était un anneau de plus dans le *vinculum amoris* ; l'union des Églises dans la charité de l'Église catholique.

Cette charité, je l'ai sentie dans la prière montant de la foule recueillie et comme attendant la descente de l'Esprit..., dans ces nombreux et magnifiques cadeaux de mes anciens élèves de l'Aurore, de mes anciens chrétiens, pauvres ouvriers souvent — voulant à tout prix faire passer en eux le souvenir ému et reconnaissant pour leur ancien professeur ou pendang..., dans tant de lettres venant de partout, toutes chargées de prières et de tant de témoignages de sympathie qu'ils m'ont souvent troublé, ne sachant comment y répondre.

Mais cette charité, sentie partout si vive, déborde tant ma pauvre personnalité que j'ai hâte de lui rendre son rayonnement divin en vous invitant à la contempler planant sur cette réunion, comme elle planait sur la consécration de ce matin, nous apportant le réconfort de la confiance.

Tout comme l'unité de l'Église, en effet, prouve qu'elle est divine, cette fête, en symbolisant l'union des cœurs n'est-elle pas aussi une preuve... oui une preuve que nous sommes, les vrais disciples — *in hoc cognoscent omnes* — que nous sommes les vrais envoyés, les hérauts du Grand Roi, que nous faisons œuvre divine, et que, malgré les sophismes qui voudraient démarquer nos efforts nous n'avons avec l'Église qu'un même cœur, qu'un même but.

Ames apostoliques tendues vers un même idéal, vibrant au souffle du même esprit, le regard fixé sur le même chef, le même Pontife aimé et vénéré, que nous avions eu un moment l'espoir de voir représenté ici même par S. E. le Délégué Apostolique, pour présider cette fête, que voulons-nous tous en effet, sinon « porter le nom de Dieu devant les nations », sinon bâtir la cité de Dieu, sinon étendre le Règne de J.-C. dans cette Chine si vaste, si riche en promesses de toutes sortes, et que tous nous voudrions tant voir unie, pacifiée, toute au Christ ? Et pourquoi cela ? C'est que, malgré le nombre des nations ici représentées, et sans vouloir médire d'une autre société des nations, c'est que nous, nous croyons à l'amour...

C'est que, sans politique d'isolement, sans politique tout court, nous sommes, nous, *in caritate radicati*, enracinés dans l'amour du Christ, qui nous a attirés à la Chine, à qui nous

nous sommes donnés pleinement et qui nous presse sans cesse...

Qui nous presse, dis-je, comme il a pressé les Mgr Favier, Mgr Reynaud, les Pères Molotto, Scenen, Pitton, Ruyffelaert, Joseph Hou, de Boch, Dugout et Vanara, que je suis heureux de saluer ici dans leurs représentants Lazaristes, Scheutistes, Missions Étrangères, Franciscains, clergé séculier, Jésuites... en attendant que leurs dignes émules — *the last not the least*, comme on l'a dit déjà ici même — creusant les mêmes sillons, retournant la même glèbe, fécondée par le même sang — du sang de martyr — jetant la même semence... puissent un jour faucher les mêmes épis, mais plus serrés, plus denses, gonflés du même froment, le froment des élus, des élus de Chine — qui, toute l'éternité, grâce à nos efforts réunis, rediront eux-mêmes qu'ils ont cru à l'amour.

*Et nos credidimus Caritati.*

## II

## MONSEIGNEUR HAOUISÉE A JERSEY.

8 Juin. Neuf heures et demie.... Classe de morale : Roulement en cascade de syllogismes auquel vient se mêler soudain le ronflement de l'auto qui vire sous nos fenêtres. Et voici qu'entre l' « Atqui », gros de menaces, et l'« ergo », métaphysiquement catégorique, maître (.... ! !) et disciples semblent distraits, perdent un instant de vue le cours du raisonnement, tentent de concilier leur impatient désir de connaître la preuve de la mineure avec de discrètes tentatives pour glisser un coup d'œil par les fenêtres et voir notre hôte dès son arrivée.

Lecteur des « Lettres », ne vous hâtez point trop de condamner la légèreté des scolastiques de troisième année : Leur exceptionnelle inattention est, ce jour là, excusée par l'exceptionnelle qualité de notre visiteur. Celui-ci n'est pourtant qu'un ancien habitant de la maison Saint-Louis qui, après vingt-six ans, revient voir les lieux où lui aussi fit de la métaphysique et de la morale. Mais ses cours de morale et de métaphysique ont mené le Fr. Haouisée très loin et très haut... Très loin?... Jusques en Chine. Très haut?.... Sur un trône épiscopal. Et voilà sans doute qui suffira à blanchir, aux yeux les plus sévères, les scolastiques s'abondonnant à de coupables distractions pendant la classe de morale.

Or, si les scolastiques avaient hâte de voir Monseigneur, celui-ci, de son côté désirait sans doute connaître le plus tôt

possible la communauté. En sorte que la réception et les souhaits de bienvenue à la grande salle, bien loin d'être simplement cérémonie exigée par le protocole et consacrée par la tradition, apparurent vraiment comme la récompense des trois mois d'attente pendant lesquels, de Jersey, on avait suivi, non sans quelque inquiétude, le voyage de Monseigneur à travers l'Europe et la France « Viendra-t-il ici? Quand viendra-t-il? Combien de temps restera-t-il?... »

Il est venu ! Et le R. P. Recteur le remercie d'avoir bien voulu, en dépit d'un programme surchargé de tant de visites, sermons, conférences, voyages... prévoir quatre jours entiers... quatre jours pour nous, rien que pour nous. Car, quant à lui, son temps sera bien mangé par tous ceux qui, dans la maison, pensent à la Chine, prient pour la Chine, désirent la Chine. Mais de donner tout son temps aux autres, n'a-t-il pas l'habitude? Et voici les souvenirs qui défilent : Souvenir du Frère Haouisée qui, jadis, sous-bidelle, savait bien mal se défendre contre les scolastiques lui venant, minute par minute, ronger ses temps libres... Souvenir du P. Haouïsée qui, soit à l'Aurore, soit au milieu de sa chrétienté, se donnait à tous depuis le matin — un matin qui commençait très tôt — jusqu'au soir, qui quelquefois était bien tard.

A ces souvenirs, S.G. répond en en évoquant d'autres : Ceux du bon temps passé à Jersey dans une maison dont le P. Recteur, son propre oncle, le P. Daniel, était entouré de professeurs dont quelques-uns — le P. Denniel, le P. de Vallois — sont toujours parmi nous. Grâce à eux, grâce aussi à tant de frères coadjuteurs qu'il retrouve encore ici après vingt ans d'absence, Mgr revoit un peu sa chère maison saint Louis telle qu'il la connut en 1901 . Il a atteint ainsi un des buts de son voyage Mais un des buts seulement, à la vérité, car il est venu surtout pour nous faire mieux connaître la Chine. Il est venu chercher de l'aide, demander des prières et des ouvriers pour sa mission. On a tant besoin là-bas de travailleurs, surtout, peut-être dans « la brousse », cette brousse que l'on s'imagine parfois, bien à tort, certes, sur le point de disparaître et de nous être enlevée, alors qu'en réalité ce sera de plus en plus un des points sur lequel devra porter l'effort du missionnaire, alors qu'aussi tant de « broussards » se sentent vieillir et regardent si, pour les remplacer, on ne voit pas venir des jeunes.

Vraiment, S. G. a su trouver tout de suite les mots qu'il fallait dire pour éveiller les curiosités et faire comprendre combien sa visite nous apprendrait du nouveau sur l'orientation de la mission. Et tandis qu'on « s'embrasse en signe de charité »

de petits groupes commencent à commenter les paroles épiscopales et les plus curieux tentent d'obtenir du P. Gibert des renseignements sur les intentions de S. G. « Ainsi donc la brousse continue ?... On demande des ouvriers pour la brousse ? » Et, au fur et à mesure que Mgr passe devant les groupes, il peut entendre les missiologues les plus avertis de la maison initier les moins doctes aux caractères respectifs de l'apostolat à la ville et à la campagne, à Chang-hai et au Siu-tcheou...



Le lendemain, Dimanche, avaient lieu les ordinations. Car c'est d'abord en tant qu'évêque que Mgr tenait à se donner à nous ; il avait bien voulu organiser son voyage de telle façon qu'il pût conférer les ordres mineurs aux scolastiques de 3e année. Ce fut un grand bonheur pour tous — ils étaient vingt-cinq — de se voir conférer les premiers droits sacerdotaux par un missionnaire ; ce fut aussi un motif de joie très spéciale pour ceux-là que la mission attire de se donner, dès maintenant en quelque sorte, à l'Église de Chine en s'offrant au service par les mains d'un de ses membres ; et c'est « libenter » que tous promirent à Mgr que leurs prières — leurs premières prières de clercs — seraient ferventes pour lui et son diocèse.

Mgr avait désiré, en cette rapide — trop rapide — visite, revivre un peu sa vie de scolastique. Peut-être, dans ce but, eût-on pu le faire assister à des exercices purement philosophiques et, certes, s'il fût venu huit jours plus tôt, son plaisir eût été vif d'assister à la menstruale trimestrielle. Mais trois jours sont vraiment trop courts pour épuiser la somme de jouissances que peut offrir un scolasticat, et l'on dut se contenter d'organiser une fête au réfectoire : airs chinois, airs bretons... comme cela se devait pour honorer un évêque de Chang-hai né sur les bords du Gouet... Décoration faisant preuve du plus louable désir de transporter pour quelques heures les convives sur les bords du Yang-Tse... et chansons... chansons de toutes sortes et de tous styles qui, espérons-le, surent faire comprendre à Mgr la grande joie que nous éprouvions à le voir assis à la table de famille. Peut-être aussi lui prouvèrent-elles que le scolasticat n'avait, au fond, guère changé depuis vingt ans. Les cœurs y sont bien restés les mêmes, toujours unis comme le montrèrent les taquineries traditionnelles, et toujours ardents quand leur est présentée comme idéal la vie de renoncement, le grand apostolat, l'union intime à Dieu pour conquérir les âmes.

*
* *

Cependant, si la fonction d'un évêque est de conférer les ordres sacrés, elle est aussi d'enseigner : Et tous attendaient avec grand intérêt la conférence qu'avait bien voulu accepter de faire Mgr. Conférence, en vérité, fort opportune ; car ils étaient sans doute nombreux ceux qui, tout en lisant régulièrement les *Nouvelles de la Mission*, n'avaient jamais eu le loisir d'acquérir sur notre situation actuelle en Chine des idées d'ensemble. Même pour ceux qui pouvaient avoir déjà eu connaissance de quelques-uns des chiffres et des faits rapportés par S. G., quelle vie et quelle valeur ces documents ne prenaient-ils pas dans la bouche de celui qui il y a 2 mois à peine, était à Rome et, aux pieds mêmes du Saint Père, exposait les idées qui forment la trame de sa conférence d'aujourd'hui.

« Le but de cette causerie, nous dit Mgr, c'est, avant tout, de répondre au désir du pape qui veut que tous — et plus spécialement nous autres jésuites — voyions loin. Comme le dit le proverbe chinois, « Ne restons pas assis au fond du puits si nous voulons voir beaucoup d'étoiles ». Nous, donc, montons sur les toits et regardons de haut.

La mission de la province, le Kiang-Sou, ce vaste territoire de quatre-vingt-quinze mille kilomètres carrés est peuplé de vingt-neuf millions d'âmes, dont seulement cent quatre-vingt dix mille sont baptisées. Deux chiffres qui, rapprochés, suffisent à montrer la tâche à accomplir... Faire pénétrer le christianisme dans cette masse païenne, entretenir et accroître la vie chrétienne chez les catholiques : voilà le programme. Pour le réaliser, cent soixante-dix-huit prêtres....

Le cadre dans lequel il faut agir, c'est un pays grand comme la Bretagne, la Normandie, la Vendée et l'Anjou réunis. Mais une des grandes difficultés qui viennent contrarier les efforts du missionnaire, c'est l'instabilité politique. Sans doute, à l'heure actuelle, l'unification de la Chine sous la direction du parti nationaliste est, théoriquement, chose faite. Pourtant, que de luttes encore entre généraux, entre chefs de bandes ! Le pouvoir central manque de responsabilité et donc d'autorité, partagé qu'il est en trois échelons: les cinq pouvoirs, le Conseil d'Etat, le Kouo-Min-tàng. Les inconvénients du système ont été mis encore en évidence récemment, lors des tractations pour l'établissement du traité sino-belge.

A côté de ces difficultés d'ordre politique, le missionnaire a, évidemment, à lutter contre l'hostilité des vieux païens ou des jeunes chinois rationalistes. C'est surtout de ce côté que viennent maintenant les plus fortes attaques contre le catholicisme. Alors que le païen, quelque superstitieux qu'il

puisse être, est relativement facile à convertir, qu'il transpose assez facilement son besoin de surnaturel en foi catholique, le chinois, qui a subi l'influence des mauvaises doctrines européennes, n'est plus qu'un indifférent ou un rationaliste : pour lui, le bonheur peut et doit se trouver sur terre. Et cet état d'esprit de plus en plus fréquent, surtout chez les étudiants, s'oppose, bien plus que les vieilles superstitions, au zèle des missionnaires. Or actuellement, en Chine, sous l'influence des étudiants qui reviennent d'Europe, sous celle aussi des protestants, qui, pratiquement, ne prêchent plus là-bas ni dogme ni Credo, le rationalisme gagne du terrain. C'est pour nous le moment d'agir. *Plus tard*, quand tout le peuple sera devenu indifférent, *il sera trop tard* : l'exemple du Japon n'est, à cet égard, que trop instructif. La Chine est à la croisée des chemins : Où vont aller ces masses ?...

Telle est la façon dont se pose actuellement le problème : pour le résoudre, nombreux sont les obstacles que le missionnaire doit savoir surmonter. Parmi ceux-ci, il est vrai, il en est dont il ne faut pas s'exagérer la difficulté, parce qu'un peu de volonté et de persévérance suffit à les vaincre : Le climat, par exemple... Il serait faux de l'imaginer spécialement malsain. Sans doute, certaines maladies, le sprough, entre autres, sont propres à la Chine et y font nombre de victimes. Mais, pourtant, on peut dire que le climat du Kiang-sou n'est pas spécialement meurtrier pour le *missionnaire prudent.* Prudent ? Qu'est-ce à dire ? On peut le résumer d'un mot : observation de notre Règle quarante-sixième. Avoir le courage de se faire son régime personnel et de le suivre. Se méfier du zèle indiscret qui pousserait à adopter, sans prétexte d'adaptation plus complète, toutes les façons de vivre et de se nourrir des Chinois... Et ce qui est vrai de l'adaptation physique l'est aussi de l'adaptation intellectuelle et morale. Il faut se faire à la mentalité chinoise ?... Bien sûr. Et ce n'est pas si difficile que cela pour celui qui aime ses chrétiens et sait le leur prouver, d'abord en leur étant tout dévoué, ensuite en s'efforçant de savoir leur langue le mieux possible.

Mais ceci n'exige pas la rupture de tout lien intellectuel avec l'Europe. Et s'il faut, par exemple, renoncer à suivre au jour le jour le mouvement littéraire ou scientifique de France, il est, par contre, excellent de continuer à lire quelques revues et, surtout, il faut rester soi, c'est-à-dire garder ses qualités de race et les méthodes qui nous ont été données.

Que dire maintenant de la langue chinoise ? Est-elle si difficile ?... Difficile à très bien savoir ? Oui, et, pratiquement, un Européen ne peut guère espérer la posséder jamais parfaitement. Mais ceci n'est pas nécessaire au missionnaire.

Il pourra faire un travail très utile s'il sait environ quatre mille caractères. A cette étude doit, évidemment, se joindre celle du langage, travail, d'ailleurs, un peu plus pénible au Kiang-Sou que dans les autres vicariats, par suite de la coexistence de deux langues : le mandarin, parlé au nord, et le dialecte Ton-ho, seul usité à Chang-Hai. Le jeune missionnaire doit pourtant être bien persuadé que la langue chinoise n'est pas un obstacle insurmontable, mais une épreuve de sa persévérance et de son courage : car il faut parfois du courage pour savoir profiter de toutes les occasions qui s'offrent de parler chinois : Catéchismes, récréations en chinois, conversations sur les routes avec les passants. Mais celui qui sait, ainsi « se lancer » résolument parvient, en quelques années, à une connaissance suffisante de la langue religieuse et des termes employés dans la conversation courante.

Quels sont donc les grands obstacles auxquels vient se heurter l'expansion du christianisme en Chine? Il faut les voir surtout dans l'instabilité politique et sociale actuelle et dans la propagande nationaliste. Car tout cela diminue étonnament la force du missionnaire. L'absence d'ordre et d'autorité dans le pays, les incursions de brigands, les grèves dans les écoles, les tentatives de soviets d'élèves, les difficultés financières, les chutes brusques d'œuvres qu'il faut continuellement reconstruire, les petites ou grandes trahisons d'étudiants sur qui l'on croyait pouvoir compter... voilà ce qui *use* l'apôtre. Alors, du moins, faudrait-il qu'il se sente pleinement soutenu et réconforté par l'estime et l'affection de tous ceux qui ont même but que lui : le Règne de Dieu en Chine. Or, sur ce point encore, la propagande nationaliste vient diviser nos forces. Il faut sans doute, reconnaître loyalement le bien-fondé des revendications nationales chinoises : trop longtemps on a été dur, ou même injuste pour ce peuple, trop longtemps on a douté de lui. Mais ceci ne justifie pas une réaction exagérée et l'on a fait beaucoup de mal aux missionnaires, et donc à l'Église, quand on les a présentés comme des « agents coloniaux ». On a fait état de quelques paroles imprudentes d'hommes qui, par ailleurs, s'étaient tout donnés, pour affirmer qu'ils n'aimaient pas la Chine. Ceci est injuste et faux... Injuste et fausse aussi l'accusation lancée contre les missionnaires d'Europe d'avoir avant tout souci de la propagande pour leur pays d'origine : alors que, si souvent, le « Père » qui, en arrivant en Chine,a pris un nom Chinois, ne dit même pas à ses chrétiens s'il est français, espagnol ou américain... Tout ceci, qui tend à séparer indigènes et européens, est dangereux : car tout notre apostolat repose sur l'union. Et celle-ci n'est possible que si, des deux côtés, on est animé du même désir d'indulgence surnaturelle.

En présence de tant de difficultés, que fait-on? quels sont les moyens d'action? quels résultats obtient-on?

Avant tout, un grand moyen, le seul grand moyen d'action directe : la prière. Et voilà pourquoi, au premier rang des œuvres de la mission, il faut placer: le Carmel de Tou-sé-Wé.

Mais, la grâce de Dieu une fois implorée et obtenue, il faut se faire connaître des païens. Ici interviennent toutes les œuvres de miséricorde corporelle : Hôpitaux, dispensaires (huit-cent mille consultations en un an), orphelinats, petites sœurs des pauvres... Ici se placent l'action de nos œuvres sociales : ateliers de Tou-Sé-Wé et du Seng-Mou-Yeu, patronages, syndicats, dont la fondation est bien difficile, mais qu'il faudra pourtant arriver à établir en face des cellules et des soviets bolchevistes... Et puis, il y a les écoles : l'instruction, à tous les degrés, est le bon moyen de propagation de l'Évangile. Dans l'enseignement primaire, écoles de prières ou écoles de livres, de très beaux résultats ont été obtenus pour les filles, grâce aux Présentandines. Pour les garçons, il nous faudrait un plus grand nombre de sujets à l'école Normale et surtout, il faudrait des religieux en grand nombre.

L'en seignement supérieur, représenté par l'Université l'*Aurore*, a été très attaqué tant par les païens que par certains catholiques. Les païens reprochent à nos étudiants de ne pas faire de politique. Or, de fait, c'est là la grande force de l'Université : Les élèves, maintenus par une discipline très ferme, viennent à l'*Aurore* pour travailler et s'occupent plus de leurs examens que des meetings révolutionnaires. Rien d'étonnant, dès lors, si la « tenue » de notre Université — la seule où l'on travaille — irrite les agitateurs.

Quant à certains catholiques, ils ont dit que l'*Aurore* était une œuvre inutile, parce qu'on y voyait peu de conversions. Or, le but *immédiat* de l'Aurore n'est pas de provoquer des conversions, mais plutôt de faire tomber les préjugés de la majorité de païens lettrés qui constitue sa clientèle. Ce but-là, l'Aurore l'atteint parfaitement. Par elle, l'étudiant, s'il n'est pas converti, est du moins changé. Son fanatisme de païen disparaît ; en causant avec les Pères, en se pénétrant de culture chrétienne, il acquiert une formation qui prépare la voie à l'Évangile ; voyant de près la vie des missionnaires, il les estime, les défend contre les préjugés absurdes et se montre très souvent, lorsqu'il est établi médecin ou ingénieur, le meilleur soutien de nos résidences. Obtenir tous ces résultats vaut sans doute bien que l'on consente les sacrifices, d'ailleurs considérables, en argent et en hommes qu'exige, pour vivre, notre Université.

Que d'œuvres encore il faudrait citer pour être complet !

Depuis les grands organismes scientifiques comme les trois observatoires de magnétisme, d'astronomie, de météorologie jusqu'aux œuvres de presse et de propagande par tracts... Il faudrait parler en détail des catéchuménats, de la jeunesse Catholique, de la Croisade Eucharistique et de l'Apostolat de la Prière. Et la conclusion de cette étude pourrait se formuler ainsi :

On tient,

On progresse.

Le missionnaire tient et progresse à force d'aimer le Bon Dieu et les âmes. Sa force, elle est toute dans le surnaturel. C'est grâce à l'esprit surnaturel qu'il reste toujours heureux parce que, soit chez les vieux chrétiens, soit en régence, soit dans la brousse, il réalise le « *beatius dare quam accipere* ». Partout il se sent la branche qui porte la vigne qu'est N. S. Comme le disait le P. Hugon, partout il sait qu'il «fonde l'Église ».

Donc, pour le missionnaire, de l'optimisme. Savoir « qu'il ne faut pas demander à l'instrument plus qu'il ne peut donner», mais avoir surtout confiance en la Providence. Pour nous, faisons preuve de beaucoup de fidélité, de longanimité, de patience. Dieu fera le reste. Il nous faudra peut-être acheter cher le résultat : On l'achètera au prix qu'en demandera le Bon Dieu ».



Il est une chose dont S.G. omit de nous parler en énumérant les armes qui permettent au missionnaire de «tenir ». C'est la force qu'il trouve dans ses rapports avec ceux que la Providence lui donne pour le commander. Mais sans qu'il fût besoin de la leur dire, tous l'avaient devinée en entendant parler Mgr. Tous, en l'écoutant, apprenaient à le connaître en même temps qu'ils s'instruisaient des choses de Chine. Et les applaudissements qui jaillirent à la fin de la conférence n'étaient pas un banal merci. Ils traduisaient le sentiment que tous éprouvaient d'avoir entendu les paroles d'un chef.

Un chef complet ! C'est bien sous cet aspect que S. G. s'est montrée à nous pendant les trois derniers jours de sa visite. Nous avons pu, avec quelle joie — (et quelle indiscrétion aussi, peut-être ? — mais pourquoi, P. Gibert, laissiez-vous si facilement envahir la chambre de Mgr ?) — nous avons pu découvrir successivement en S. G. toutes ces qualités dont l'ensemble forme un chef très aimé. Nous avons trouvé une jeunesse et une gaieté... de scolastique en celui qui venait se mêler à nos bandes en récréation et en excursion et, aussi

peu lassé de parler que nous ne l'étions de l'entendre, racontait... racontait... des histoires de là-bas.

Nous avons deviné l'organisateur, le grand stratège des batailles pour la gloire de Dieu,au cours de quelques réunions plus intimes dans la salle des missions. On posait les questions les plus diverses : Oeuvres, avenir du pays, mentalité chinoise, problèmes sociaux... Sans se lasser,Mgr répondait, précisait, passant de l'exposé de vues d'ensemble à l'examen minutieux de méthodes d'apostolat... pendant que ses auditeurs se disaient : « Travailler avec lui quel rêve ! »

Et nous avons senti, enfin, la grande bonté d'un père, tant dans les conseils que nous avons reçus que dans la façon dont S. G. nous parlait de ceux qui, partis là-bas depuis un an ou deux, ont commencé leur existence de missionnaire.

Lorsque vous nous avez quittés, ce jeudi matin, pour aller, ailleurs, faire aimer votre Chine, quelle impression, Monseigneur, avez-vous emportée de la maison Saint-Louis ?Si vous nous avez bien compris, et nous n'en doutons pas, ce doit être celle d'une communauté sur laquelle vous pouvez pleinement compter pour aider votre diocèse : car, venant de Saint-Louis, ni les hommes, dans la mesure où cela dépendra d'eux, ni, surtout, les prières ne vous manqueront pour vous aider à donner la Chine à Dieu.

J. X. Flamet, S. J.

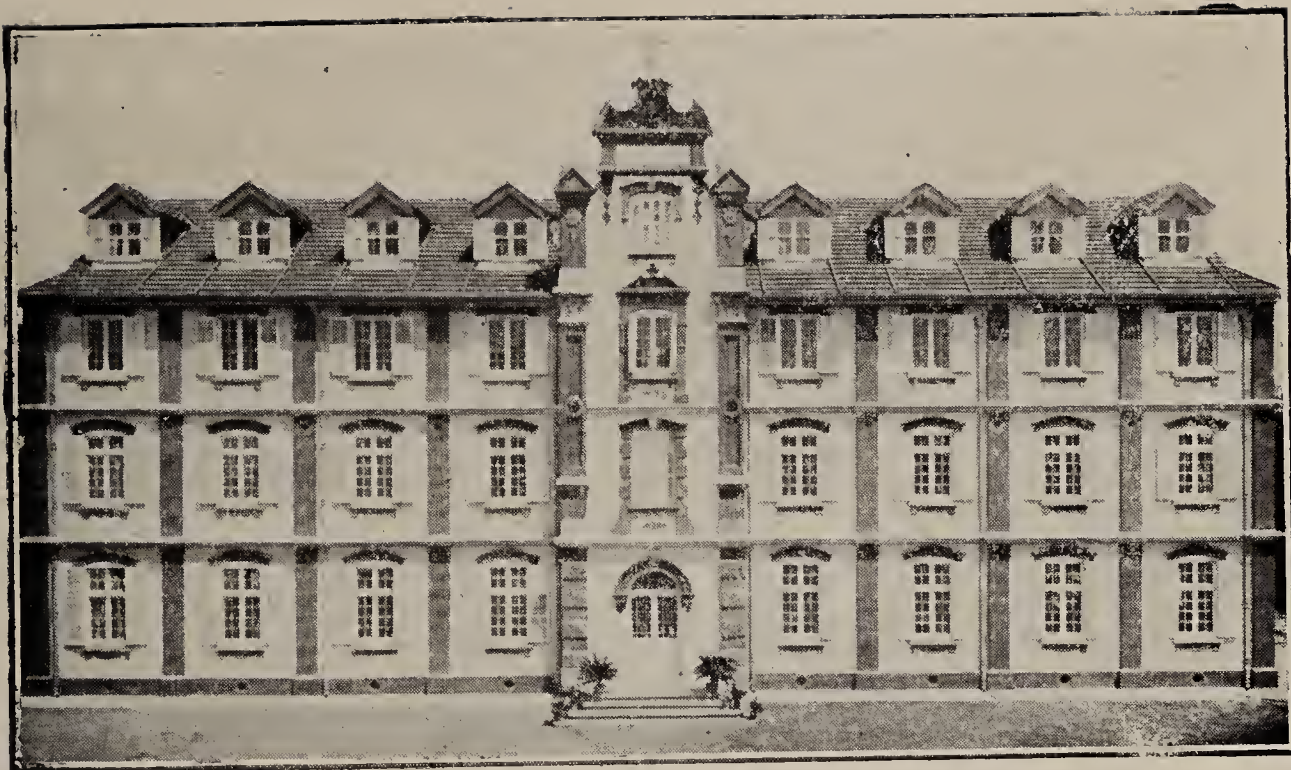
# École Normale Saint Joseph

Zi-ka-wei, en ces dernières années a vu grandir une œuvre nouvelle, dont l'importance devient de plus en plus manifeste. Je me propose de la décrire brièvement, en exposant d'abord sa raison d'être, ensuite son histoire, enfin son état actuel.

## I

### A quelle nécessité répond cette oeuvre nouvelle ?

Le développement rapide des écoles publiques, depuis 1911 (date de la fondation de la République Chinoise), oblige le missionnaire à multiplier parallèlement les écoles de la Mission. Mais il faut en même temps posséder un nombre suffisant d'instituteurs. Voilà la première raison d'être de cette école



L'École Normale de Zi-Ka-Wei.



Les Normaliens de Zi-Ka-Wei et leurs professeurs

Au centre, Mgr Haouisée, alors recteur de Zi-Ka-Wei.

normale. — Les programmes des écoles publiques requièrent de l'instituteur une formation technique et professionnelle. Pour leur faire concurrence, les instituteurs de nos écoles doivent recevoir une formation identique. A cette dernière raison, s'ajoute celle de la situation légale exigée par le gouvernement.

Quelques détails rendront claire la nécessité de l'œuvre, et aideront à mieux comprendre le problème très actuel et très épineux de l'école dans la mission.

Dès 1921, le gouvernement républicain Chinois décrétait dans ses constitutions provisoires, que l'enseignement serait obligatoire pour tous les Chinois. La guerre et les troubles incessants empêchèrent les développements prévus, et jusqu'à présent,les décrets restèrent toujours à peu près lettre morte. Cependant des écoles publiques se sont assez développées pour inquiéter l'enseignement catholique. Car l'éducation par elles donnée, cela va sans dire, est païenne, à moins qu'elle ne soit athée ou positiviste. Aussi la mission, pour préserver la foi de ses enfants se voit-elle obligée d'ouvrir des écoles, non seulement dans les villes et les centres de section, mais aussi, dans les campagnes, dans les districts et les petites chrétientés, partout où sont installées les écoles publiques. Ses programmes doivent être l'équivalent des programmes publics, sans quoi la concurrence ne serait pas fructueuse.

La nécessité de ces créations s'aggrave encore du fait qu'il ne s'agit pas d'avoir un nouveau personnel pour ouvrir ces écoles. Dans les écoles déjà existantes, il faut encore remplacer le nombre trop élevé des instituteurs inférieurs à leur tâche ; car si les études et la formation de nos écoles centrales de sections suffisent à former de bons catéchistes ou des maîtres d'écoles dont le dévouement n'est égalé par personne — il faut le dire à leur honneur — elles ne sauraient certes leur donner une formation technique suffisante.

Signalons enfin que si le gouvernement n'a pas encore imposé partout ses diplômes et ses examens préparatoires, de jour en jour cependant, jaloux de ses prétendus droits,guidé par l'esprit nationaliste, imitant d'ailleurs les lois scolaires européennes, il tend au monopole intégral : reconnaissance et contrôle des écoles privées, programmes officiels. Si l'imposition des programmes, la contrainte du contrôle, les démarches pour la reconnaissance légale embrouillent les données du problème scolaire, à combien plus forte raison l'exigence des diplômes d'État pour les instituteurs. Car à supposer une solution, sinon favorable, au moins praticable, des premières difficultés, la seule question des instituteurs peut amener la ruine de toutes les écoles de mission, au moins pour un certain nombre d'années. Il faut en effet avouer que

parmi les 1358 maîtres et maîtresses, actuellement en service dans notre vicariat, il n'y en a peut-être pas 5 °/₀ qui possèdent le diplôme légal requis ; 20 °/₀ pourraient risquer de passer un examen pour l'obtenir. Tous les autres, c'est-à-dire 75 °/₀ seront par le seul fait de l'application des décrets, exclus de l'enseignement. On juge s'il serait facile de créer pour les remplacer, un personnel légal, ou de régulariser en un moment leur situation.

## II

### Histoire de l'Ecole Normale de Zi-ka-wei.

Ce fut durant l'été de 1921 que le R. P. P'é, fondateur et directeur de la Revue catholique, reçut du R. P. Verdier, Supérieur de la Mission, l'ordre de tenter l'ouverture d'une école normale.

A vrai dire, un essai avait déjà été fait. Depuis 1917, des cours fonctionnaient, qui en trois ou quatre mois donnaient sinon une formation de pédagogie scientifique, au moins une initiation professionnelle. A la fin du cours, on distribuait une sorte de brevet de capacité, valable évidemment devant les seuls missionnaires. Trente-sept instituteurs furent formés par ces cours, qui sont encore en service dans nos écoles primaires.

Malgré les succès de cet essai, le besoin d'une formation plus profonde des instituteurs se faisait sentir, tandis que devenait plus urgente que jamais l'existence d'une œuvre d'un plus grand rayonnement, accessible à tous.

Aussi quand le P. P'é annonça la fondation d'une école normale à Zi-ka-wei et publia ses statuts provisoires, en septembre 1921, malgré l'année scolaire déjà commencée, les demandes d'admission ne se firent point attendre. Tant par prudence qu'à cause du local exigu, les admissions furent limitées à 10 seulement. C'était un commencement bien petit, bien humble : le grain de sénevé de l'Évangile.

A chaque rentrée, le nombre des élèves augmente. En février 1924, l'école comptait déjà 31 élèves ; à la fin de juin de la même, année, six des premiers élèves, après trois ans d'études, subirent avec succès leur examen. Mgr Costantini, délégué apostolique, présida la cérémonie, et distribua de ses mains les premiers diplômes. N'était-ce pas un signe manifestant que l'école normale de la Mission était bénie du représentant même du Saint-Siège ? En cette même année 1924, marquée entre toutes les autres dans l'histoire de l'Église de Chine, par le premier Concile plénier tenu à

Chang-hai, les élèves purent contempler cette réunion de ses chefs, et l'École put offrir au Concile qui venait de finir ses premiers collaborateurs.

L'œuvre de l'École Normale, consacrée par tant de souvenirs, venait donc de sortir de sa période d'essais. Elle entra alors résolument dans celle du développement. Suivons-la donc dans sa marche progressive, sous ses aspects différents : ses élèves, son local et ses installations, ses statuts et ses programmes, son personnel, son école annexe, son bulletin mensuel.

*Les élèves.* — L'École Normale commençait en 1921, avec 9 élèves ; en juin 1928,elle clôturait l'année scolaire avec 101. Ce nombre, de prime abord, n'a rien d'extraordinaire. Mais il faut songer que l'École a grandi parmi les plus grands troubles révolutionnaires et scolaires, et que son recrutement universel ne facilite pas les choses.

Comment, en effet,le recrutement se fait-il ? Quelles sont les conditions d'admission ? L'École Normale étant surtout une œuvre de Mission, en vue des écoles de la Mission, aucun élève n'est admis sans une lettre de présentation du Curé ou Ministre de la section, chez qui il sera plus tard instituteur. C'est aussi le missionnaire qui donne les garanties au point de vue moral. Enfin, dans la plupart des cas, à la place d'un examen d'admission qui demanderait un grand voyage, inutile au cas où il ne réussirait pas, c'est encore au missionnaire que l'École demande d'apprécier si le candidat possède les connaissances suffisantes pour qu'on l'admette. Le critère général est le certificat d'études primaires supérieures. La limite d'âge minimum est 15 ans ; mais, à vrai dire, ce serait plutôt un maximum qu'il faudrait fixer, les candidats reçus jusqu'à présent étant en général âgés.

D'où viennent les Normaliens ? De quelles provinces et de quels Vicariats ? De partout pourrait-on dire ! Les 101 élèves présents à l'École en juin 1928 représentaient huit Vicariats de quatre Provinces différentes. L'École Normale est donc une œuvre éminemment catholique.

A la diversité des Provinces et des Vicariats, il faut ajouter celle des langues. Trois langues à peu près aussi différentes que des langues étrangères sont parlées par nos élèves. A cela s'ajoutent quelques dialectes moins dissemblables. Devant cette tour de Babel,on se demandera peut-être comment sont possibles l'éducation et l'enseignement ? La Charité chrétienne, le bon esprit, la bonne volonté triomphent de toutes les difficultés. La fusion est en général facile. Les anciens se dévouent pour initier les nouveaux venus ; on s'aide ; peu à peu, sans efforts, l'oreille s'habitue, le langage s'apprend. La

difficulté d'ailleurs tend à s'aplanir, par suite de la vulgarisation et de l'usage de plus en plus universel de la langue nationale. L'École Normale profitera de la généralisation de ce mouvement.

*Les locaux.* — Si le Bureau de la Revue catholique a pu provisoirement héberger l'École Normale naissante, très vite, par l'affluence des élèves, ce petit berceau ne lui suffit plus. Il fallut très tôt songer à bâtir. Le R. P. Verdier prit l'initiative d'un projet de construction. Ces premiers bâtiments où l'on avait prévu la présence de 100 élèves, furent bénis par le nouveau Recteur, le R. P. Haouisée, le 26 novembre 1926.

L'installation nouvelle comprenait un cabinet de physique et de Chimie, doublé d'une salle de classe pour les sciences. Plusieurs commandes importantes d'instruments furent faites à Paris dans le courant des années suivantes ; quant aux instruments plus élémentaires et aux produits de Chimie, on les fit venir de l'université l'Aurore, ou des maisons de Shang-hai.

On n'oublia pas non plus la bibliothèque, nécessaire au bon fonctionnement d'une École Normale. Après le transfert dans le nouveau bâtiment, les achats devinrent plus suivis et plus sérieux, de sorte qu'à la fin de 1928, en en faisant le catalogue, on constata qu'elle était assez riche et complète pour l'usage des professeurs et celui des élèves.

*Les programmes et statuts.* — Durant les premières années, les programmes ne furent pas exactement fixés ; on réunissait dans un même cours les deux ou trois années d'élèves. A partir de 1924, les élèves devenant plus nombreux, on commença à organiser, et à suivre plus ou moins les programmes officiels.

Conformément à ceux-ci, on ne doit pas avoir plus de 30 heures de classe par semaine ; par ailleurs, les cours de religion doivent être libres et en dehors des classes officielles. A ce cours de religion, nous avons donné la plus grande place possible. Nous lui consacrons jusqu'à cinq heures par semaine. Le Normalien en effet, doit posséder non seulement une science claire, exacte, complète de la religion, mais encore, en sa qualité de futur instituteur, il doit se préparer à donner aux enfants qu'on lui confiera, un enseignement religieux adapté à leur âge.

L'éducation professionnelle de pédagogie ne commence à proprement parler qu'à partir de la troisième année. Les connaissances générales des élèves des deux premières années sont encore trop restreintes pour que les cours de pédagogie leur profitent vraiment. C'est sur la partie pratique, beaucoup plus que sur la partie théorique, que nous insistons, jugeant

inutiles, au moins pour nos élèves, les cours d'histoire de la pédagogie... qui entrent dans le domaine de la spéculation et des controverses. Nous donnons cependant un aperçu général des diverses théories didactiques modernes.

Un soin tout particulier est donné à l'étude de la musique, si utile pour rehausser les cérémonies au district. Le missionnaire est toujours heureux de trouver dans son instituteur un maître de chœur capable de tenir un harmonium et d'accompagner les chants.

L'année 1926 apporta aux statuts un changement assez important .Une quatrième année de cours fut ajoutée aux trois ans que comportait jusque là le programme. Son but est de fournir aux Normaliens un stage assez long, et donc formateur, dans les exercices pratiques de l'enseignement. C'est aussi durant cette année que les Normaliens revoient les matières des trois années précédentes, et surtout choisissent une spécialité, chacun selon son propre besoin et sa future destination. Ces travaux, on le comprendra facilement, ne peuvent se faire en commun. Aussi les élèves de 4e année travaillent-ils personnellement, sous le contrôle vigilant et la sage direction de leurs professeurs. L'expérience a montré que ce système de travail, d'un esprit très libéral et très moderne, convient admirablement aux élèves de quatrième année de l'École Normale. A leur âge, devant la perspective des fonctions qu'ils vont remplir bientôt, du problème de la vie qu'ils ont à résoudre, ils comprennent et sentent trop bien leurs besoins particuliers, leurs déficiences et leurs lacunes. Un autre avantage de ce système est de leur donner l'habitude du travail personnel, le goût des lectures sérieuses et instructives. Ils comprendront facilement ensuite que l'éducation ne se termine pas avec les années scolaires, mais qu'elle peut et doit être prolongée toute la vie.

*Les statuts.* — Disons maintenant quelques mots sur les statuts de l'École Normale.Nous avons vu comment ils se sont formés. Voyons ce qu'ils demandent du Normalien, après sa sortie de l'École. « Ceux qui veulent suivre les Cours de l'École Normale, disent les statuts, et sont dispensés de tous les frais, doivent s'engager à servir la Mission pendant 5 ans. — Ceux qui paient leur nourriture doivent 3 ans de service. — Pendant les années de service, il n'est pas permis aux élèves de changer d'école à leur gré. — Le salaire des Normaliens du Vicariat de Nan-Kin, pendant leurs années de service, est réglé comme il suit : on leur paiera le salaire qu'ils méritent, seulement ils ne pourront toucher que les deux tiers de ce salaire. Le reste sera mis en réserve, avec un intérêt de 8 %.

« A la fin de leurs années de service :

I. Les Normaliens qui auront payé leur nourriture pourront retirer cette somme laissée en réserve ; et désormais tant qu'ils resteront au service de la Mission, ils recevront tout leur salaire.

II. Quant à ceux qui n'ont rien payé, à la fin de leur premier engagement, ils ne pourront retirer que la moitié de la somme laissée en réserve. S'ils consentent à prendre un nouvel engagement, ils recevront tout leur salaire, et à la fin pourront retirer la somme laissée en réserve. S'ils ne veulent pas prendre de nouvel engagement, la réserve du premier engagement ne sera pas rendue, mais gardée comme compensation aux frais nécessités par leur éducation ».

En prenant ces mesures, la Mission veut uniquement engager ceux qu'elle a formés à rendre les services qu'elle est en droit d'attendre d'eux. Elle veut aussi le bien du Normalien ; car un jeune homme à sa sortie de l'école est facilement porté à dépenser ce qu'il gagne. Les conditions ainsi définies réservent toujours un petit pécule, qui se trouvera libre à la fin de l'engagement.

*Le personnel de l'Ecole Normale.* — Le R. P. P'é, chargé de fonder l'École Normale ne survécut pas longtemps. Le R. P. Yang son second en toutes ses œuvres, le remplaça dans la direction de l'école. Aux débuts, trois professeurs laïcs intermittents enseignaient à l'école. Un grand séminariste, faisait le Cours de religion, le Dimanche. En 1923, ce fut au tour d'un scolastique de pénétrer à l'École Normale. Mais bien vite la nécessité d'un personnel plus constant se fit sentir. En 1924, deux scolastiques furent exclusivement désignés pour l'École Normale, comme professeurs et surveillants ; en 1926, un frère leur fut adjoint ; le personnel religieux était constitué. Par ailleurs, trois séminaristes venaient, le Dimanche, pour les cours religieux. Le personnel laïc comprenait deux professeurs de chinois, un de Mathématiques, un de sciences sociales, un de sciences accessoires. Au total, en 1928, il y avait 12 personnes attachées au fonctionnement de l'École Normale.

*L'école annexe.* — Toute école normale doit avoir une école primaire, à elle annexée, pour fournir aux Normaliens les exercices pratiques. Dès la fondation de l'œuvre, l'école paroissiale de Zi-ka-wei fut désignée pour jouer ce rôle. Pour faciliter les relations pratiques à partir de 1924, les deux écoles eurent le même directeur.

C'est là que les élèves de l'École Normale s'exercent, sous la direction du professeur de pédagogie, et le contrôle de

l'instituteur de chaque classe. Ils se perfectionnent dans l'art de l'enseignement, s'habituent à parler en public, distinctement, clairement ; c'est là qu'ils essaient de réaliser les théories apprises dans les classes, de pratiquer les divers procédés didactiques. C'est là qu'ils s'initient à la surveillance pendant les exercices religieux, pendant les récréations et les jeux ; c'est là enfin qu'ils prennent contact avec ce que peut être l'organisation et l'administration d'une école.

*Le bulletin de l'Ecole.* — Le rapide développement de l'œuvre durant ces dernières années, le nombre toujours croissant des anciens élèves, dispersés et réduits à vivre solitaires dans les petites écoles de campagne, amena à créer, malgré la pénurie de ressources, une sorte de « Trait d'union » entre les anciens et l'École Normale. Un bulletin mensuel fut donc lancé, au mois de Mars 1927. Il a pour but de donner des nouvelles de la vie de l'École, de servir de trait d'union aux anciens élèves entre eux et avec l'École, de continuer la formation pédagogique des instituteurs, en leur communiquant des comptes rendus de questions pédagogiques contemporaines, enfin de faire petit à petit, en s'adaptant aux circonstances, une pédagogie chrétienne, au milieu de la pédagogie athée et sociologico-matérialiste. Un tel organe manque encore en Chine. Déjà le bulletin commence à se répandre : il va en Mongolie, au Tche-li, au Shang-tong, et au Yu-nan.

## III

### La vie à l'Ecole Normale.

A tout Seigneur, tout honneur, la vie spirituelle tout d'abord ! N'ayant pas encore de chapelle particulière, les élèves assistent aux offices religieux dans la chapelle du collège Saint-Ignace. Les jours de fêtes, ils vont à la paroisse, et sont chargés des cérémonies. La plupart d'entre les Normaliens font la Communion quotidienne, tous récitent chaque jour en commun le chapelet. Au commencement de l'année scolaire, ils assistent à une retraite fermée de trois jours, pendant laquelle le silence est exactement gardé, même pendant la récréation. Enfin tout au long de l'année, s'espacent les dévotions liturgiques, dont on profite et pour développer la formation religieuse des élèves eux-mêmes, et pour leur donner le goût et l'habitude de les pratiquer plus tard dans leurs écoles, en les rehaussant par de petites industries.

Les deux dévotions chères aux Normaliens sont avant tout : la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion à Saint Joseph. La

bénédiction du Sacré-Cœur a été trop souvent sensible, pour qu'on puisse l'oublier. Très vite l'École Normale lui fut consacrée, et c'est à sa protection que l'École doit de n'avoir pas eu de difficultés, lors de la dernière révolution de 1927. L'apostolat de la Prière fut introduit parmi les élèves, et entretient avec force leur ferveur.

Père nourricier de l'Enfant Jésus, maître dans sa profession de charpentier, saint Joseph n'était-il pas le patron désigné d'instituteurs qui par leur devoir sont les maîtres et les nourriciers de tant d'enfants ? C'est ce que pensèrent les Supérieurs. Depuis 1925, saint Joseph est le patron très aimé de l'École Normale de Zi-ka-wei.

Après la formation spirituelle des élèves, l'École s'occupe avec soin de leur développement intellectuel. Pratiquement leur vie scolaire est la même que celle des élèves de collèges secondaires. Classes et études se succèdent, tout au long du jour. Mais on conseille en outre à chacun de faire, pour sa part, un travail personnel. Sans parler des examens mensuels, à la fin de chaque semestre des examens obligent à revoir les matières des cours,et permettent à l'école d'établir des moyennes qui servent à l'appréciation de chacun.

Entre temps et pour se détendre, les Normaliens ne dédaignent pas de se livrer avec intérêt à certains sports, tels que le football et le tennis.Tout y gagne, le caractère mieux trempé, l'union plus étroite, le travail intellectuel.

*Le régime disciplinaire et l'esprit qui le domine.* — Les Normaliens sont en général de grands jeunes gens. Le sérieux, l'application au travail, la bonne volonté et le bon esprit, sont, à de rares exceptions près, en honneur. Aussi le régime disciplinaire est-il assez différent de celui du collège ; il est beaucoup plus large. En étude, pas de surveillance : restant à sa place, au rang des élèves, le « major » de la classe, choisi par la direction, est préposé à la garde de toute l'étude. Celui qui désire sortir, ou parler avec son voisin, doit l'avertir. C'est lui encore qui fait l'intermédiaire, dans les cas collectifs, entre les élèves et le directeur, le surveillant ou le professeur. Mais le contact des élèves avec le directeur ou les surveillants, dans les relations quotidiennes, est aussi immédiat et direct que possible.

En récréation, la présence du surveillant est requise ; mais son rôle se borne à donner des permissions : aller au parloir, entrer au dortoir, sortir de l'école (avec permission préalable du directeur). A lui aussi de prendre contact avec les élèves, de parler avec les différents groupes, d'organiser, ou mieux encore de faire organiser les jeux...

Au dortoir, la surveillance est plus stricte qu'ailleurs. L'ordre et le silence sont exigés. Au réfectoire, le surveillant doit

être présent et donner le signal pour la bénédiction et les grâces ; mais en cas d'absence, le plus ancien le remplace. Pendant le temps du repas, on garde le silence, sauf à midi, les jours de fête, le dimanche, le mardi et le jeudi. Pour concilier les différentes prononciations, et habituer toutes les oreilles, la lecture se fait à midi en langage de Shang-hai, le soir en Mandarin.

Dans l'École Normale, on le voit par tout l'ensemble, comme par ces derniers détails, c'est d'abord l'esprit de famille et d'amour qui règle les rapports des élèves entre eux, et des élèves avec le directeur ou les surveillants. Cet esprit, né tout naturellement, dans les débuts, par suite du petit nombre d'élèves, fut entretenu plus tard avec soin, quand ce nombre augmenta. Certes il y a un juste milieu a garder entre la familiarité dégénérée et le respect de l'autorité, nécessaire pour une bonne éducation. Mais pour qui veut une influence plus durable et plus effective, ne faut-il pas préférer une familiarité et une liberté de bon aloi, à une autorité qui, pour imposer le respect d'elle-même, éloignerait les cœurs ?

La deuxième note qui caractérise notre régime, est la recherche de la formation immédiate à une vie indépendante. En effet, les Normaliens destinés à devenir instituteurs au sortir de l'École, doivent avoir une formation qui les habitue à se diriger soi-même, à se maîtriser, à savoir vivre. Un régime disciplinaire trop restreint qui empiéterait sur toutes leurs actions, qui les encadrerait partout et toujours, loin de leur être formateur, leur serait peut-être dangereux ; car habitués à une vie trop passive, le jour où ils se verraient libres et indépendants, ils seraient vite désemparés et ne sauraient comment se diriger. Seraient-ils alors capables de diriger les autres, de donner des ordres, de former et d'éduquer ?

Il leur faut aussi un certain savoir-faire : régler des achats, des commandes... etc... Tout autre qu'eux, ignorant ce qui est nécessaire à l'enseignement, se trouverait incapable de les remplacer. C'est dans ce but que les sorties des normaliens sont assez faciles et libres ; une permission du directeur est toujours requise, mais elle est accordée facilement, pour une raison sérieuse. D'ailleurs comme les Normaliens sont âgés et viennent de loin, ils sont souvent obligés de pourvoir eux-mêmes à leur habillement ; de plus les parents les chargent souvent de faire des commandes à Shang-hai. Excellentes occasions, que l'École utilise avec largeur d'esprit, les dirigeant dans la vie, les habituant à se tirer d'affaire.

Certes ! ici encore l'abus et le danger sont à craindre, mais on peut les éviter par une sage et clairvoyante vigilance, par exemple en faisant accompagner les plus jeunes par des

élèves de confiance ou des professeurs. D'ailleurs, pour l'éducation comme pour la formation de la majorité des élèves, il est préférable de faire une sévère sélection. Ne vaudrait-il pas mieux en effet éliminer tout de suite ceux qui sont trop jeunes et qui abusent de la liberté qu'on leur laisse ? Sinon ne risqueront-ils pas plus tard de tromper la confiance qu'on avait mise en eux?

Voilà, je crois, l'esprit que l'on s'efforce de maintenir dans la direction de l'École Normale, voilà l'organisation des programmes, le régime disciplinaire, la vie scolaire. En tout et partout, il faut viser à la formation d'un bon instituteur chrétien. Devant toutes les difficultés à résoudre, devant toutes les décisions à prendre, il faut se demander quelle en sera l'utilité pour l'instituteur. Sans cette pensée et cet esprit directif, l'École Normale pourrait dégénérer de son but ; elle ferait œuvre d'enseignement, d'instruction et même de formation, mais elle ne serait plus l'École Normale, elle serait un simple collège.

J. Yeu, S. J.



# HORS DE FRANCE

## Une Paroisse de Ville au Canada

### L'IMMACULÉE-CONCEPTION, MONTRÉAL

*Dirigée par les PP. Jésuites*

*La relation suivante est extraite d'une brochure publiée par le R. P. Dugré, Recteur du scolasticat de l'Immaculée Conception à Montréal, sous le titre : «La Paroisse française au Canada». La Rédaction des* Lettres de Jersey *remercie vivement l'auteur qui lui a donné toute permission de reproduire les passages les plus importants de cette remarquable monographie. Nul doute que tous nos lecteurs ne soient très intéressés par l'exposé des travaux prodigieux que réalisent nos Pères en Nouvelle-France.*

Mgr Landrieux, dans une lettre pastorale, parle ainsi des paroisses de ville au Canada : « Dans les grandes paroisses, les vicaires sont chargés plus spécialement d'un quartier ; ils connaissent les familles une par une et les suivent de très près. Les fidèles sont groupés par catégories : hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, dans des confréries où l'on vient, auxquelles on tient, et qui permettent une adaptation plus souple et plus précise de l'instruction religieuse et de la piété. On s'ingénie pour leur ménager des occasions de se rencontrer, de fraterniser dans des retraites, des pèlerinages, des fêtes coopératives, afin d'entretenir l'union et la cohésion de la communauté paroissiale ».

C'est ce programme que les Jésuites de Montréal ont voulu exécuter dans leur belle paroisse de l'Immaculée-Conception (1).

(1) On nous a souvent demandé de faire connaître à l'étranger la vie paroissiale canadienne-française. « Ceux d'entre vous qui font

Cette paroisse, fondée en 1883, érigée canoniquement en 1887, leur fut accordée par l'archevêque de Montréal, pour soutenir le scolasticat où les jeunes religieux de la Compagnie de Jésus font leurs études de philosophie et de théologie. Le presbytère et la maison d'études ne font qu'un.

Les progrès de la paroisse furent rapides. Un jour du mois de novembre 1883, écrit un annaliste, « les petits chars à chevaux déposaient le P. Cazeau et le Frère, son compagnon, à l'angle de la rue Sainte-Catherine et du chemin Papineau, ou Chemin-Neuf. Les deux religieux montent à pied le chemin Papineau, passant la barrière de péage aux limites de la ville, qui se trouvaient alors entre les rues Sherbrooke et Rachel. Là, de chaque côté et en face d'eux, des champs à perte de vue, toujours des champs. A peine huit à dix maisons sur le chemin, quatre sur l'avenue de Lorimier. A gauche, la ferme Logan. Au fond, vers l'ouest de la rue Rachel, en face de la ferme Logan et d'un dépotoir public, qui deviendront respectivement le magnifique parc Lafontaine et son lac artificiel, on aperçoit un ramassis d'assez pauvres maisonnettes sur les rues de la Roche et Brébeuf » (1).

C'est dans cette banlieue que les Jésuites venaient construire leur scolasticat de philosophie et de théologie, tout en se chargeant d'une église commencée en 1876 et laissée inachevée à cause d'une crise financière inattendue. En retour, l'évêque de Montréal leur accordait les revenus de la paroisse qu'ils constitueraient peu à peu.

Le P. Arpin, qui succéda au P. Cazeau, fut le véritable fondateur de la paroisse, qu'il desservit de 1884 à 1890. Avec son assistant, le P. Hyacinthe Hudon, il surveilla la construction du scolasticat et la restauration du soubassement qui devait servir d'église. Ces travaux furent terminés à l'automne de 1884 et la bénédiction solennelle des deux

---

de la propagande en faveur du Canada français, nous dit-on parfois sur un ton de reproche, exposent une œuvre, parlent d'*une* association, d'*un* congrès. Tout cela existe en Europe et ailleurs, souvent avec plus de perfection que chez vous. Ce qui n'existe peut-être nulle part au même degré, c'est l'ensemble de vos œuvres, c'est la vie débordante qui se manifeste constamment dans vos paroisses. C'est cela qu'il faudrait faire connaître ». Nous avons voulu répondre à ce désir plutôt que satisfaire un sentiment de vanité stérile, en écrivant la monographie qu'on va lire. Nous espérons que l'intention qui nous anime nous fera pardonner de sortir de la réserve habituelle aux Canadiens.

(1) Le *Bulletin paroissial* de l'Immaculée-Conception, Montréal, novembre 1923.

édifices fut faite par Mgr Fabre, le 8 décembre de la même année, après la messe chantée par le curé du Sacré-Cœur, M. Dubuc, et le sermon prêché par le curé de St-Jean-Baptiste, M. Magloire Auclair.

Lors du premier recensement officiel, en janvier 1888, la paroisse contenait déjà 322 familles et 1.569 habitants. En 1895, le soubassement commencé en 1876 ne suffisant plus à contenir tous les paroissiens, on décide de construire une grande église à l'angle des rues Rachel et Papineau. Construite en 1896 et 1897, sous la surveillance des Pères Renaud et Désy, elle fut bénite le 5 juin 1898, par S. G. Mgr Bruchési. Un vaste soubassement, capable de contenir quinze cents personnes, permet d'y avoir en même temps deux offices religieux. En 1902, on ouvrait une chapelle de secours, dans la future paroisse Saint-Stanislas ; puis, à partir de 1910, des paroisses nouvelles commencèrent à se détacher de la paroisse primitive. Aujourd'hui, après quarante ans, une population de soixante-quinze mille habitants est établie sur le territoire où s'étendait autrefois la paroisse de l'Immaculée Conception ; dix paroisses y sont florissantes ; la seule paroisse de l'Immaculée-Conception, au recensement de septembre 1928, comprenait 4.457 familles, soit 20.398 âmes, dont 17.511 communiants. Parmi cette population, il y a quelques centaines de catholiques de langue anglaise, qui sont rattachés à une paroisse distincte, la paroisse Saint-Dominique, et 818 non-catholiques.

## Vie paroissiale

Neuf Pères sont appliqués exclusivement au ministère paroissial, chacun ayant la charge d'un quartier qu'il doit visiter, dont il fait le recensement à l'automne, où il administre les sacrements aux malades. Outre le curé et les vicaires réguliers, d'autres Pères, attachés au scolasticat, aident pour la prédication et l'administration des sacrements. Les jours de grand concours, il y a jusqu'à 22 confesseurs à la disposition des fidèles, 12 dans l'église, 10 au soubassement. Le dimanche, de 5 heures du matin à 11 heures, il y a douze messes paroissiales, sept en haut : à 5 h. 15, 6 h., 7 h., 8 h., 9 h., 10 h., et 11 h. ; cinq dans la crypte : à 6 h. 30, 7 h. 30, 8 h. 30, 9 h. 30, 10 h. 30. On fait les annonces et on prêche à toutes ces messes, excepté à celle de 5 h. 15. La messe de 7 h. 30 est précédée, de la récitation de l'office de la sainte Vierge par les membres de la congrégation des hommes ; la messe de 8 h. est réservée aux enfants des écoles, qui y communient

en grand nombre. Outre les messes paroissiales, il y a également à 8 h., la messe des jeunes gens dans la chapelle du scolasticat, qui contient huit cents personnes. Les jeunes congréganistes y récitent l'office ; ils y trouvent quatre prêtres pour les confesser, y communient en bon nombre et entendent un sermon. Il y a aussi messe et prédication pour les servants de messe, à 7 h. 30, dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste, chapelle destinée aux baptêmes et aux mariages.

Chaque année, entre la fin d'octobre et le 8 décembre, on prêche quatre retraites de huit jours, une pour chaque catégorie de fidèles : hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles. La retraite des jeunes filles se termine toujours le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. De cette façon, la très grande majorité des paroissiens communie plusieurs fois l'an. Ceux qui ont suivi la retraite à l'automne communient généralement de nouveau à Noël, puis durant le carême. L'on a ainsi un nombre moins considérable de chrétiens négligents qui se contentent d'une communion par année. Les enfants des écoles ont leur retraite de trois jours à la rentrée des classes.

Outre les retraites annuelles, il y a prédication extraordinaire pendant le mois de Marie, pendant la neuvaine du Sacré-Cœur, pendant la neuvaine de saint François-Xavier, au mois de mars. On prêche aussi, chaque année, un triduum eucharistique et un triduum préparatoire à la fête des bienheureux Martyrs canadiens, le 16 mars. Durant le mois du saint Rosaire, il y a ,tous les soirs, récitation du chapelet et bénédiction du très saint Sacrement à l'église. Pendant le mois de saint Joseph, le mois du Sacré-Cœur et la neuvaine du Saint-Esprit, on fait une lecture et des prières spéciales entre la messe de six heures et demie et celle de sept heures. Les Dames de Sainte-Anne (congrégation des dames) ont un triduum préparatoire à la fête de leur sainte patronne, au mois de juillet.

Tous les vendredis, on fait l'heure sainte dans l'église, le soir. Le premier vendredi de chaque mois, les dames et demoiselles font une heure d'adoration à trois heures de l'après-midi ; l'heure sainte du soir est, ce jour-là, spécialement réservée aux hommes ; pour les enfants des écoles, il y a bénédiction du très saint Sacrement dans la crypte, ce même jour, à la sortie des classes. Tous les premiers lundis du mois, le soir, les hommes sont invités à faire le chemin de la croix. Pendant le carême, il y a des exercices de piété tous les mercredis, outre l'heure sainte du vendredi. Le Mercredi des Cendres, l'église et le soubassement se remplissent, le soir, de fidèles qui viennent recevoir l'imposition des cendres et entendre le sermon d'ouverture du carême. Une foule

aussi considérable assiste au sermon sur les morts, le soir de la Toussaint.

La communion réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur, le premier vendredi ou le premier dimanche du mois, est presque générale dans la paroisse. Au reste, un nombre considérable de personnes ont l'habitude de la communion fréquente. On peut en juger par le nombre des communions distribuées dans l'église durant une année :il dépasse 600.000, ce qui donne une moyenne de plus de 1.600 communions par jour. Les jours de grande fête, le nombre des communions s'élève à près de dix mille. Diverses industries sont employées afin de stimuler le zèle des enfants pour la communion fréquente.

Le catéchisme est enseigné chaque semaine dans les écoles, par des Pères ou des scolastiques, étudiants en philosophie ou en théologie ; le dimanche, les élèves des classes supérieures remplissent la crypte et un prêtre leur fait le catéchisme et donne la bénédiction du très saint Sacrement. De plus les instituteurs et institutrices donnent leurs leçons régulières de catéchisme dans les classes.

## Ecoles paroissiales.

Toutes les écoles publiques de la province de Québec sont, on le sait, des écoles confessionnelles. Les catholiques régissent leurs écoles par des commissions scolaires soumises au Conseil catholique de l'Instruction publique, composé des évêques de la province et d'un nombre égal de laïques ; les protestants, de leur côté, gouvernent leurs écoles comme ils l'entendent. L'État, c'est-à-dire le gouvernement provincial de Québec, se limite à son rôle, qui est d'encourager l'instruction publique en lui accordant des subsides et d'autres secours matériels.

Quand les PP. Jésuites s'établirent sur la rue Rachel, en 1885, leur scolasticat faisait partie du village de la Côte Visitation. En 1890, le village de Lorimier se détachait de la Côte Visitation et constituait une municipalité indépendante. Par le fait même, une commission scolaire distincte devait être établie. C'est cette commision qui construisit les belles écoles que fréquentent encore aujourd'hui les enfants de notre paroisse. Mais déjà, dès 1885, les Jésuites avaient ouvert une école pour filles et garçons dans la sacristie de leur église. Une école pour fillettes seulement s'ouvrait l'année suivante ; puis, en 1887, une école plus spacieuse était construite pour les garçons, sur l'emplacement de l'église actuelle. En 1888,

les Frères de l'Instruction chrétienne prenaient la direction de cette école. Les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie étaient déjà chargées de l'école des filles, y venant de l'académie Marie-Rose, située dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste. En 1891, après la construction de l'académie de Marie-Immaculée, sur la rue Marie-Anne, les religieuses y prirent leur logement. Désormais, les mêmes congrégations de Frères et de Sœurs se chargeront de toutes les écoles qui s'ouvriront dans la paroisse des PP. Jésuites. C'est ainsi qu'on les trouve aussi dans les paroisses avoisinantes de Saint-Stanislas, de Saint-Pierre-Claver, de Saint-Jean-Berchmans, détachées de la paroisse primitive. Dans la paroisse actuelle de l'Immaculée-Conception, les Frères de l'Instruction chrétienne dirigent deux grandes écoles pour les garçons, l'école Garnier et l'académie Saint-François-Xavier ; les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et Marie dirigent l'académie de Marie-Immaculée et l'école Proulx. Ces quatre écoles dépendent maintenant de la commission scolaire de Montréal On y compte 2.420 enfants inscrits sur les registres.

Outre ces écoles publiques, il y a dans la paroisse de l'Immaculée-Conception un pensionnat pour les jeunes filles, tenu par les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et Marie, et un jardin de l'enfance pour les petits garçons, tenu par les Sœurs de la Providence. Il y a 395 élèves au pensionnat, y compris les externes, et 240 petits garçons au jardin de l'enfance. Le pensionnat fut ouvert en 1898 et le jardin de l'enfance en 1915. Une centaine d'enfants de la paroisse vont à l'école normale Jacques-Cartier et constituent les classes d'entraînement où se forment les futurs instituteurs.

Chaque mois le P. Curé, ou l'un de ses vicaires, fait la lecture des notes dans chacune des écoles. Il y a confession générale des enfants une fois par mois, puis invitation à se confesser à certains autres jours déterminés. La congrégation de la Sainte-Vierge et la congrégation des Saints-Anges sont établies dans les écoles de filles et la Ligue des Cadets du Sacré-Cœur dans les écoles de garçons. Le *Trésor du Sacré-Coeur* produit ses bons effets en plusieurs classes. L'œuvre de la Sainte-Enfance y est aussi florissante. Chaque année, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, chargées de promouvoir cette œuvre dans le diocèse de Montréal, visitent les diverses maisons d'éducation de la paroisse pour intéresser les enfants au salut des petits infidèles. En 1928, plus de cinq cents dollars furent recueillis dans les écoles de la paroisse pour cette œuvre. Ces dons proviennent des sous que les enfants prélèvent sur le peu d'argent qu'ils reçoivent pour s'acheter des friandises. Il y a encore d'autres moyens d'attirer l'attention des élèves sur les missions loin-

taines, particulièrement les pratiques de l'Apostolat de la Prière, l'usage du calendrier-missionnaire, des conférences avec projections données par les scolastiques qui se destinent aux missions. De plus, chaque année, dans les écoles des Frères, il y a la semaine de la vocation, pendant laquelle des Pères et des scolastiques viennent entretenir les élèves de la vocation sous ses différents aspects, vocation religieuse, vocation à l'enseignement ou aux œuvres de charité.

Il conviendrait de mentionner aussi l'école Saint-Ignace, fondée par les Jésuites de l'Immaculée-Conception, pour le recrutement de leur Ordre, surtout en vue de leur mission de Chine. Les PP. Jésuites voulurent faciliter ainsi les études classiques à des enfants de leur paroisse qui semblent avoir une vocation religieuse, mais dont les parents sont pauvres et chargés de famille. Le nombre des élèves de cette école pourra s'élever jusqu'à deux cents ; on y admet des enfants d'autres paroisses.

## Congrégations paroissiales.

Dès l'établissement de la paroisse, les premiers desservants se préoccupèrent de fonder des congrégations pieuses pour les diverses catégories de fidèles : la Ligue du Sacré-Cœur pour les hommes et jeunes gens et la congrégation des Dames de Sainte-Anne en 1887 ; la congrégation des Enfants de Marie pour les jeunes filles et une conférence de Saint-Vincent de Paul en 1888 ; les Cadets du Sacré-Cœur en 1890, etc.

Aujourd'hui, voici les congrégations qui existent dans la paroisse, avec leur effectif approximatif :

1° *La Congrégation des hommes* : 435 membres. Les réunions ont lieu tous les dimanches, à sept heures du matin. La récitation de l'office de la sainte Vierge est suivie de la messe de communion et d'une instruction.

2° *La Ligue du Sacré-Coeur*, pour les hommes : 917 membres. Communion générale le premier dimanche du mois, heure sainte le premier vendredi du mois, à huit heures. Ces deux réunions attirent la très grande majorité des Ligueurs. Les officiers y portent leurs insignes ; le drapeau de la Ligue est en place d'honneur ; on y récite le chapelet et les litanies du Sacré-Cœur et toute la foule prend part au chant. Les Ligueurs sont divisés en quinzaines, à la tête desquelles sont préposés les chefs de groupe. Ceux-ci ont une réunion spéciale chaque mois. Ils constituent le conseil de vigilance de la paroisse, chacun s'occupant de son bout de rue, ayant l'œil

à tout ce qui intéresse la moralité publique, tavernes, étalages, magasins d'images et de livres, lieux de rendez-vous. Ils sont d'ordinaire en relation intime avec le capitaine de police du quartier.

Parmi les Ligueurs, se recrutent les congréganistes et les hommes d'œuvres de la paroisse. Ils sont à la tête de toutes les campagnes pour le bien de la religion : bonne presse, repos du dimanche, antialcoolisme, moralisation du cinéma, etc. Outre les pratiques de l'Apostolat de la Prière, ils observent les cinq promesses qui font de la Ligue du Sacré-Cœur, au Canada, un si puissant moyen de persévérance dans le bien : 1° Communion au moins quatre fois l'an (ici, tous les mois), aux jours de communion générale indiqués par le directeur ; 2° ne jamais manquer par sa faute à la messe du dimanche et des fêtes d'obligation ; 3° ne pas blasphémer, s'efforcer d'empêcher le blasphème et de le réparer ; 4° ne pas aller boire dans les débits de boisson, fuir les réunions pour boire, et combattre l'intempérance ; 5° ne s'affilier à aucune société défendue par l'Église et respecter l'autorité du clergé. Les Ligueurs se font gloire de porter ostensiblement le bouton-insigne de la Ligue. Outre la Ligue des hommes, la Ligue des jeunes gens groupe plusieurs centaines de membres qui font les mêmes promesses.

3° Les *Dames de Sainte-Anne,* congrégation de la sainte Vierge pour les femmes mariées. On jugera de leur nombre et de leur assiduité par le fait que 1.519 d'entre elles payèrent leur contribution en 1928. Réunion deux fois par mois, le lundi soir, à huit heures. C'est parmi ces dames que se recrutent les grandes organisatrices d'œuvres paroissiales dont il sera question plus loin. Le conseil, élu chaque année, est à la tête de toutes les entreprises féminines de bienfaisance. Les Dames de Sainte-Anne, remarquablement fidèles aux réunions ordinaires, ont une petite retraite spéciale de trois jours, pour se préparer à la fête de leur patronne, le 26 juillet, outre la retraite annuelle des dames, en automne.

4° La *Congrégation des Jeunes Gens* : 656 membres. Messe spéciale chaque dimanche, à huit heures, dans la chapelle du scolasticat. Récitation du petit office de l'Immaculée-Conception, chant de cantiques. Quatre confesseurs sont à la disposition des jeunes gens avant la messe ; deux prêtres distribuent la sainte communion. Après la messe, sermon. Le tout se termine par le chant du *Magnificat.* A la retraite annuelle des jeunes gens, au mois de novembre, on recrute de nouveaux approbanistes, qui sont reçus membres de la congrégation, soit le 8 décembre, à la fête de l'Immaculée-Concep-

tion, soit le 2 février, à la fête de la Purification de la sainte Vierge.

5° *Enfants de Marie*, congrégation de la sainte Vierge pour les jeunes filles : plus de 1.600 membres, outre les congrégations des écoles. Réunion deux fois par mois, le dimanche après-midi, à deux heures. Récitation du petit office de l'Immaculée-Conception, sermon, bénédiction du très saint Sacrement.

6° *Zélatrices du Sacré-Coeur* : 313 en office. L'Apostolat de la Prière compte 10.850 associés dans la paroisse, y compris ceux qui fréquentent encore les écoles. Les Zélatrices de la paroisse sont chargées de distribuer les 1.138 *Messagers du Sacré-Coeur* qui circulent parmi leurs quinzaines. Elles font une heure d'adoration du très saint Sacrement le premier vendredi du mois, à trois heures de l'après-midi. Elles y récitent l'office du Sacré-Cœur. Elles ont une autre réunion le troisième vendredi du mois, après l'heure sainte hebdomadaire.

7° Les *Adoratrices du Saint-Sacrement* : 590 membres. Chacune fait une heure d'adoration par semaine, à sa convenance. Elles sont particulièrement convoquées à l'heure sainte de trois heures, le premier vendredi du mois.

8° La *Congrégation de Saint-Jean-Berchmans*, qui groupe les servants de messe. Ils sont une cinquantaine, ayant leurs officiers élus chaque année, leur messe spéciale avec sermon chaque dimanche, et une réunion le premier dimanche du mois, après les vêpres. Ils y reçoivent, avec une légère rémunération, les avis du directeur. Ils célèbrent la fête de leur patron, le 26 novembre, et prennent part à quelques excursions récréatives pendant la belle saison. Tous doivent se rendre chaque jour à l'église, où une quarantaine de messes sont célébrées. Outre les servants de messe, une centaine d'enfants prennent place au sanctuaire pendant les offices solennels. Ils sont dirigés par les Frères des écoles.

9° Les *Petits Chanteurs de la Madone*. C'est la maîtrise qui compte 45 soprani et 25 altos, recrutés dans les écoles de la paroisse. Ils ont une pratique de chant tous les deux jours dans leur école, où le maître de chapelle se rend à la sortie des classes, et une autre le mercredi soir, dans la salle de chant annexée à la sacristie. Pour les attirer et les retenir, le maître de chapelle, un des vicaires, leur accorde chaque année, outre quelques soirées et excursions récréatives, une légère rémunération. Celle-ci n'est donnée qu'à ceux qui

persévèrent au moins deux ans ; elle augmente d'année en année.

10° La *Chorale de l'Immaculée-Conception* comprend deux sections, hommes et femmes. La première se compose de 45 chantres, la seconde de 65 chanteuses. Chaque section a ses officiers élus annuellement. Les hommes seuls, avec les enfants, chantent aux offices ordinaires de l'Église. Le chœur des femmes chante pendant la messe de neuf heures, le dimanche, et dans certaines cérémonies exceptionnelles, comme pendant le mois de Marie, les Quarante-Heures, la neuvaine du Sacré-Cœur, les retraites de dames et de jeunes filles. Chaque groupe a ses soirées récréatives ; les hommes ont l'avantage de passer quelques jours dans la maison de campagne des scolastiques, dans les Laurentides, pendant la seconde quinzaine du mois d'août.

11° La *Ligue du Chemin de la croix*, composée surtout d'hommes qui ont déjà fait la retraite fermée. C'est à la demande d'anciens retraitants que cette pratique fut instituée, le premier lundi de chaque mois. Plus de cent hommes y assistent. L'un d'entre eux parcourt les stations et récite les prières d'usage. Le plus souvent, il n'y a pas de prêtre pour présider la cérémonie. Un des officiers de la Ligue prend soin d'afficher à la porte de l'église, le dimanche précédent, l'annonce du chemin de croix du lendemain et le sacristain ouvre l'église à l'heure indiquée. Le nombre des assistants ne diminue pas avec les années.

## La Conférence de Saint-Vincent de Paul.

La Conférence de Saint-Vincent de Paul est la première des sociétés de bienfaisance établies dans la paroisse de l'Immaculée-Conception. Elle se divise aujourd'hui en deux sections, celle des hommes et celle des jeunes gens. La section des hommes compte une centaine de membres actifs, qui font la visite des pauvres à domicile, et une cinquantaine de membres honoraires qui versent, chaque année, une aumône substantielle à la Conférence.

La section des hommes se réunit tous les dimanches avant la grand'messe. Les membres font rapport de ce qu'ils ont fait depuis la dernière assemblée, discutent les questions qui concernent le bon fonctionnement de l'œuvre. Deux fois par année ils font, avec l'aide de la section des jeunes et d'autres associations paroissiales, une quête de maison en maison pour

alimenter la caisse des pauvres. Chacune de ces quêtes rapporte plus de quinze cents dollars, outre les dons considérables en nature que fournissent de généreux marchands, épiciers. bouchers, boulangers, marchands d'habits, de chaussures et de combustible.

La section des jeunes gens, formée parmi les congréganistes, compte une quinzaine de membres. Elle a ses réunions tous les dimanches, après la messe de congrégation. Ces jeunes gens se montrent très généreux dans leurs contributions, fidèles aux assemblées, réguliers dans la visite des malades. Le seul reproche que leur directeur serait tenté de leur faire serait qu'ils s'apitoient trop vite sur les besoins de ceux qui leur demandent du secours. Les deux sections de la Conférence de Saint-Vincent de Paul secourent jusqu'à une centaine de familles à la fois.

A côté de cette œuvre, on constitua, dès le début, l'*ouvroir des pauvres*, où des dames et des demoiselles viennent, à des jours déterminés, confectionner et réparer des habits pour les pauvres. Un rapport récent énumère ainsi les distributions faites au vestiaire des pauvres, pendant une année : 182 paires de chaussures neuves et 209 paires de chaussures usagées ; 185 paires de caoutchoucs neufs et 75 paires de caoutchoucs usagés ; 47 enfants habillés au complet pour la première communion ; valeur des dons, $1.823,75. Le rapport se termine par une invitation aux familles riches d'apporter au vestiaire tous les vêtements qui ne leur servent plus.

C'est dans la salle de chant, près de la sacristie, que l'ouvroir tint d'abord ses séances de couture et eut ses armoires de lingerie, à côté des rayons de la bibliothèque paroissiale ; mais les œuvres se multipliant et se gênant les unes les autres, on résolut,en 1919,de construire une sorte de maison de secours qu'on appela la Maison Saint-Vincent de Paul. Une centaine de généreux souscripteurs versèrent une somme suffisante pour construire une maison à deux étages, avec sous-sol et rez-de chaussée.Au sous-sol, on aménagea un logement pour le gardien de la maison, ainsi qu'une salle de couture, des armoires pour le linge, un hangar pour le combustible destiné aux pauvres. Le rez-de-chaussée, tout d'une pièce, sert de lieu de réunion à diverses sociétés ; c'est aussi là qu'ont lieu les consultations médicales pour les bébés et que les dames charitables tiennent les assemblées de l'Assistance maternelle ou font des séances récréatives au bénéfice de leurs œuvres. Le premier étage est réservé au patronage des fillettes et à d'autres associations féminines ; le deuxième sert de logement à une famille. Cet immeuble, en diminuant l'encombrement des autres salles paroissiales, rend d'inappréciables services.

## L'Assistance maternelle.

L'Assistance maternelle tient de près à la Conférence de Saint-Vincent de Paul. L'œuvre elle-même, fondée à Montréal en 1912, se compose d'un comité général et de comités paroissiaux. Elle a pour but de « secourir les mères pauvres avant, au moment et après la naissance de l'enfant... Les comités paroissiaux sont chargés du soin et de l'entretien de leurs malades, qu'ils secourent souvent de concert avec les Conférences de Saint-Vincent de Paul ». Le caractère spécifique de l'œuvre est de secourir les mères pauvres à leur domicile. « Après une enquête minutieuse, mais faite dans un esprit de miséricordieuse charité, les mères reçoivent gratuitement les soins du médecin, de la garde-malade, les remèdes, la lingerie, la literie, la layette, les provisions, le lait et le chauffage. La règle prescrit l'obligation de les sustenter pendant les dix jours qui suivent la naissance de l'enfant, mais dans le plus grand nombre des cas, il est impossible de se conformer à ces seules exigences et alors il faut nourrir la mère des mois entiers, avant et après sa maladie, surtout pendant la froide saison de l'hiver, alors que la misère devient plus cruelle et plus persistante. » (1)

Le comité paroissial de l'Immaculée-Conception fut un des premiers constitués par l'Assistance maternelle. Une quinzaine de dames charitables, formées depuis longtemps aux œuvres de dévouement, réalisent ce magnifique programme. Chaque semaine elles ont une après-midi de couture en commun, dans la maison Saint-Vincent de Paul, et concertent leur action. Elles rencontrent parfois des cas qui nécessitent un courage peu ordinaire : ces dames doivent alors faire chez les pauvres des travaux de ménage qu'elles ne font pas chez elles. Elles profitent de leurs visites aux malades pour enseigner à leurs protégées des notions d'hygiène et de puériculture, d'art culinaire, voire même de raccommodage. Elles découvrent bien des misères : « Enfants infirmes, malades ou insoumis, pères tuberculeux ou sans travail, mari brutal et ivrogne... L'Assistance maternelle réclame alors pour ses protégées le service des diverses institutions charitables ». Pour que leur œuvre bienfaisante ait des suites durables, les visiteuses ne laissent pas à elles-mêmes les infortunées qu'elles ont secourues : « Avant de terminer son service auprès des mères, l'Assistance maternelle engage ses protégées à inscrire leurs bébés aux *Gouttes de lait* paroissiales, à les y conduire

(1) *La Bonne Parole*, septembre 1927.

régulièrement, confiant ainsi à des mains compétentes l'œuvre qu'elle avait commencée. »

### La Goutte de lait.

La Goutte de lait, en effet, œuvre distincte de l'Assistance maternelle, a pour but de continuer et de compléter son heureuse action, tout en élargissant son objectif. Elle ne s'intéresse pas seulement aux pauvres : elle se propose de diminuer la mortalité infantile en donnant aux mères, à toutes les mères, des leçons pratiques de puériculture, en donnant aux bébés les soins préventifs dont ils peuvent avoir besoin.

Tous les deux jours, dans l'après-midi, la grande salle de la Maison Saint-Vincent de Paul est envahie par les bébés de la paroisse et leurs mamans. Un médecin et une garde-malade leur offrent gratuitement leurs services. Les enfants sont pesés et examinés ; la visite et le poids de chacun sont inscrits sur une fiche ; à la fin de l'année, tous auront droit de concourir pour la distribution des prix : prix d'assiduité, prix de santé, prix de guérison, prix d'alimentation maternelle, etc.

Le dernier rapport publié, celui de 1928, indique qu'il y eut, cette année-là, 354 inscriptions de nouveaux-nés et que 614 bébés furent présentés à la consultation médicale ; le médecin fit, durant l'année, 5.839 examens ; la garde-malade fit 939 visites à domicile ; on n'eut à enregistrer que 4 décès sur 614 enfants.

### Cercle Marguerite-Marie.

C'est un cercle de couture, composé de vingt à trente jeunes filles, qui consacrent une partie de leurs loisirs à seconder l'œuvre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul. Tous les mardis après-midi, elles se réunissent pour le travail. Leur première ambition, ce fut longtemps leur seul objectif, c'est de préparer l'arbre de Noël et les étrennes des petits pauvres. Elles y travaillent tout l'automne. Entre Noël et le jour de l'an, le théâtre de la grande salle paroissiale prend un aspect inaccoutumé : un gigantesque sapin se dresse et s'orne de lumières, de rubans multicolores, de jouets, de bonbonnières, de tout ce qui peut captiver les regards d'un enfant. Un soir, généralement le dimanche, les personnes charitables sont invitées à la fête des enfants. La salle se remplit à déborder. Les membres du cercle Marguerite-Marie

ont préparé, avec leurs amies, de la musique, du chant, une opérette ; puis vient la distribution des prix.

Pour éviter aux enfants pauvres une humiliation pénible, on ne les admet pas seuls à recevoir des cadeaux : on profite de l'occasion pour récompenser les petits chanteurs, les servants de messe, tous les enfants qui rendent service à la paroisse. Mais les pauvres ont les gros colis, qui contiennent généralement un habit complet, des chaussures, un manteau, avec des jouets, patins, poupées, bonbons, fruits, tout ce qu'un enfant s'attend à recevoir à cette époque bénie.

Après le jour de l'an, le cercle Marguerite-Marie prépare les habits de première communion pour les protégés de la Conférence Saint-Vincent de Paul. Les jeunes filles s'entendent avec les Sœurs de la Providence Sainte-Geneviève, qui ont la garde du vestiaire des pauvres, et confectionnent des trousseaux de communiants et de communiantes. Elles aident aussi à entretenir les vêtements des enfants qui chercheraient un prétexte à s'absenter de l'école parce qu'ils ne sont pas assez bien vêtus.

Quelques membres du cercle Marguerite-Marie s'occupent aussi du patronage des fillettes.

## Le Patronage.

A l'automne de 1928, les PP. Jésuites réussirent à mettre sur pied, dans leur paroisse de l'Immaculée-Conception, une œuvre de préservation des fillettes dont quelques autres paroisses leur avaient donné l'exemple. Faute de local, faute de personnes pour en prendre l'initiative, on n'avait pas encore groupé les fillettes comme on avait fait pour les garçons. En 1928, un étage de la Maison Saint-Vincent de Paul étant disponible, une bonne demoiselle voulut bien fonder, sous la direction d'un Père, le patronage Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle se recruta des aides, aménagea la salle de réunion et se mit à l'œuvre.

Les religieuses, directrices des écoles de la paroisse, indiquèrent une centaine d'enfants qui avaient besoin de protection et de surveillance. Toutes se présentèrent avec empressement, et beaucoup de leurs amies les accompagnèrent, si bien que le patronage compte maintenant deux cents habituées, malgré le soin qu'on prend de renvoyer chez elles bon nombre de petites filles qui sont en sûreté sous la surveillance de leurs parents. Les réunions se font le dimanche après-midi. Le programme comporte le chapelet, un peu de catéchisme, des jeux, un léger goûter.

Les surveillantes ont des ambitions apostoliques plus considérables. Elles veulent connaître intimement leurs petites amies, afin de les suivre et de les protéger en dehors du patronage. Elles veulent aussi organiser leurs récréations au temps des vacances. Elles joueront ainsi, à l'égard des fillettes, le rôle que la loi sur les jeunes délinquants assigne aux comités paroissiaux de vigilance.

L'argent nécessaire au bon fonctionnement du patronage provient de dons et de soirées paroissiales. Il y faut, chaque année, quelques centaines de dollars.

## Providence Sainte-Geneviève.

Les PP. Jésuites ont eu la bonne fortune, dans l'organisation de leurs œuvres paroissiales, d'obtenir le concours d'une congrégation religieuse fort estimée au Canada, les Sœurs de la Providence de Montréal. Elles arrivèrent dans la paroisse en 1903, ne s'occupant d'abord que de la visite des malades à domicile. Naturellement, elles s'adressèrent bientôt à la Conférence Saint-Vincent de Paul pour obtenir des secours, constituèrent le vestiaire des pauvres, ouvrirent une salle de couture pour les dames de charité, organisèrent des bazars et des soirées paroissiales afin de subvenir aux exigences toujours croissantes de leurs œuvres de bienfaisance.

Au début, les religieuses admirent dans leur maison quelques orphelines, qui leur servaient de compagnes dans leurs visites. Elles firent ensuite l'acquisition d'un immeuble plus considérable, sur la rue de Lorimier, et ouvrirent un orphelinat régulier en 1915. A côté de l'orphelinat, les Sœurs de la Providence ouvrirent, selon leur coutume, un « Jardin de l'Enfance », pour l'éducation des petits garçons des familles à l'aise. Enfin, les besoins grandissant, on résolut, en 1925, d'ajouter à l'institution un hospice pour les vieillards. Une souscription, répartie en cinq ans, fut faite parmi les paroissiens et l'on put acheter le terrain et aménager les maisons nécessaires pour loger l'œuvre nouvelle.

Aujourd'hui, la Providence Sainte-Geneviève entretient 40 orphelines et 24 vieux (12 hommes et 12 femmes) ; le « Jardin de l'Enfance » compte 247 élèves et l'on vient d'acheter une nouvelle propriété, en vue de construire une aile où l'on pourra recevoir des orphelins. Ainsi l'on espère être bientôt en mesure d'hospitaliser tous les nécessiteux de la paroisse, sans recourir aux institutions plus considérables.

### Villa Saint-Joseph.

Voisin de la Providence Sainte-Geneviève est le « Foyer » dirigé par les dames de la Villa Saint-Joseph. Ces dames continuent au Canada l'œuvre inaugurée en France par le P. de Clorivière, S. J., au commencement du dix-neuvième siècle. C'est l'apostolat discret dans le monde, au sein des familles, surtout parmi les femmes. La Villa Saint-Joseph, située tout près de l'église de l'Immaculée-Conception, à l'angle des rues Rachel et de Lorimier, sert de maison de retraite pour les dames et les jeunes filles. Une trentaine de retraitantes peuvent y trouver place en même temps ; il s'y donne au moins une retraite par mois et les retraites durent trois jours. On reçoit aussi, à la Villa, des enfants retardataires qu'on prépare à la première communion.

Les dames de la Villa Saint-Joseph ont ouvert, depuis quelques années, tout près de leur maison, un « Foyer » pour jeunes filles. C'est un bel immeuble où elles offrent la chambre et la pension, à un prix modique, aux jeunes ouvrières, employées de bureau ou de magasin, qui sont isolées en ville. On y reçoit entre vingt et trente pensionnaires. En outre, ces dames dirigent, à Montréal, une école supérieure de commerce pour les jeunes filles ; elles s'intéressent aux fillettes qui sont traduites à la Cour juvénile ; elles visitent les hôpitaux protestants pour y découvrir les catholiques qui auraient besoin du ministère du prêtre. Dernièrement, dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, elles ont pris la direction du patronage Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont nous avons parlé plus haut. Enfin elles ont suscité la fondation du cercle Jeanne-Mance, auquel elles offrent l'hospitalité avec la plus grande bienveillance.

### Le cercle Jeanne-Mance.

Le cercle Jeanne-Mance est un cercle d'étude pour jeunes filles, qui fait partie de la Fédération des Cercles d'étude féminins de la province de Québec. Il fut fondé en 1913 et reste bien vivant. Il compte une quarantaine de membres, parmi lesquels plusieurs institutrices. Les réunions ont lieu tous les quinze jours et l'assistance ordinaire y est de vingt-cinq à trente jeunes filles. On y lit un chapitre de l'Écriture sainte, suivi d'un bref commentaire par le Père directeur ; on lit un travail sur des questions d'histoire ou de sociologie ; on y soulève des discussions sur des sujets d'actualité ; enfin

le Père directeur répond aux questions écrites qui lui sont toujours soumises quelques jours avant la séance. Les questions d'apologétique, de théologie ou de philosophie sont les plus ordinaires.

Ces réunions sont fort peu compassées. D'ordinaire, après chaque article du programme, la discussion devient générale, chaque membre soutenant son opinion avec autant d'intelligence que de chaleur.

Outre les séances d'étude, le cercle Jeanne Mance organise aussi des soirées de couture, pour aider au Conseil central de l'Assistance maternelle. De plus, chaque année, les jeunes filles font un pélerinage à un oratoire de la ville et une visite à quelque institut de charité. Elles clôturent l'année d'étude par une séance plus solennelle et tâchent de se ménager une retraite fermée de trois jours, ou du moins un jour de récollection, chaque année, à la Villa Saint-Joseph. Quelques-unes d'entre elles se sont enrôlées parmi les auxiliaires du patronage Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus.

## Salle et bibliothèque paroissiales.

Jusqu'en 1910, toute la bibliothèque de l'Immaculée-Conception était contenue dans quelques armoires disposées autour de la salle de chant, en arrière de l'église. Cette année-là, des supérieurs au cœur et aux vues larges voulurent mettre les œuvres paroissiales plus à l'aise. Comme il fallait construire une chapelle pour le scolasticat grandissant, ils en profitèrent pour aménager, au sous-sol, une magnifique salle paroissiale, capable de recevoir quinze cents personnes. Ils élevèrent un théâtre pour les représentations dramatiques, avec rideau pour les projections lumineuses ; ils construisirent même, à l'arrière, une cuisine spacieuse pour y préparer ces repas de charité, si goûtés des paroissiens, où huit cents convives se réunissent pour raviver l'esprit paroissial, tout en versant l'aumône aux œuvres de bienfaisance. Un large vestiaire pour y déposer les manteaux, trois cents tables pour les parties de cartes, de larges armoires, des gradins mobiles où deux cents chantres peuvent prendre place sous la baguette du directeur ; de longues tables facilement démontables, un service de vaisselle de huit cents couverts, un service pour les banquets aux huîtres,toute la lingerie nécessaire à cette installation, des pianos,des fauteuils, des meubles de salon, un assortiment de toiles acheté d'un théâtre en liquidation, des drapeaux, banderolles, écussons pour orner les murs, voilà le mobilier de cette précieuse salle. Il faudrait

ajouter à cette énumération tous les instruments de jeux ou de décoration qui se sont accumulés au cours des années, à l'occasion des fêtes, soirées, bazars, tombolas, kermesses, dont la liste imposante s'allonge constamment. Du mois de septembre au mois de juin, il ne se passe guère de semaine où la salle ne soit réquisitionnée au moins deux ou trois soirs.

Deux ailes sont attenantes à la salle paroissiale. L'une est occupée par les bureaux du *Messager Canadien du Sacré-Coeur*, le *Bulletin paroissial* et le *Semeur*, organe de la Jeunesse catholique ; l'autre sert de lieu de réunion aux Chefs de groupe de la Ligue du Sacré-Cœur, au Conseil central et au Conseil régional de l'A. C. J. C., au Groupe Pie X, aux Voyageurs de commerce, aux Éclaireurs, etc. C'est aussi là que la Caisse populaire a ses bureaux. Tout l'étage supérieur de cette aile est occupé par la bibliothèque paroissiale.

« La paroisse de l'Immaculée-Conception peut être, à juste titre, fière de sa bibliothèque, lisait-on dans le *Bulletin paroissial* de janvier 1928. Ses rayons, sur lesquels s'étagent plus de vingt mille volumes, s'étalent dans une salle ensoleillée, qui occupe tout un étage d'un corps de bâtiment. Et cette bibliothèque s'enrichit sans cesse des nouveautés de quelque valeur qui paraissent en France et au Canada. »

Durant l'année 1928, la bibliothèque comptait 15.254 abonnés ; 45.284 volumes furent échangés. Comme elle est fermée pendant les mois de juillet et d'août etqu'elle ne s'ouvre que trois fois par semaine, ce sont plusieurs centaines de volumes qu'on échange à chaque séance. Douze bibliothécaires, dirigés par une personne de grand dévouement, entretiennent la bibliothèque avec beaucoup de soin.

## Groupe Pie X.

Le Groupe Pie X, cercle d'étude de jeunes gens, affilié à l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, fut fondé en 1907. Il eut le grand avantage d'avoir pour directeur, pendant plusieurs années, le fondateur même de l'A. C. J. C., le R. P. Samuel Bellavance, S. J. On peut dire qu'il a réalisé les espérances qu'on fondait, il y a vingt-cinq ans, sur nos cercles de jeunesse catholique.

En effet, le Groupe Pie X s'est appliqué, depuis sa fondation, à vivre ce programme de piété, d'étude et d'action qu'on proposait aux jeunes Canadiens français, en 1904. Hors le temps des vacances, il y a réunion générale du Groupe tous les quinze jours, le dimanche, et réunion spéciale d'étude, tous les lundis. Les membres du Groupe Pie X, comme il convient,

font partie de la congrégation des jeunes gens ; ce sont des habitués de la communion fréquente et de la retraite fermée annuelle. Dans toutes les organisations d'œuvres, soirées de charité, quêtes pour les pauvres, bazars, démonstrations religieuses, processions du très saint Sacrement, les membres du Groupe offrent leur concours, toujours fort apprécié. Ils viennent de donner une preuve éclatante de leur savoir-faire en organisant, avec un succès inespéré, l'œuvre des pèlerinages aux Bienheureux Martyrs Canadiens, dans la région des grands lacs.

Le Groupe Pie X est maintenant divisé en deux sections, la section des jeunes, qui sont une trentaine, et la section des anciens, une vingtaine. Ceux-ci ont voulu consacrer une partie de leurs loisirs et de leur influence à poursuivre, même après le mariage, l'œuvre de formation qui captiva leur jeunesse et à laquelle ils doivent tant. On peut dire, en effet, que plusieurs d'entre eux ont trouvé au cercle d'étude le secret de leur succès et de leur bonheur dans la vie. Les deux sections se réunissent fréquemment, soit pour des journées ou des soirées récréatives, soit pour promouvoir ensemble des œuvres plus importantes.

Ajoutons que le Comité central et le Comité régional de l'association catholique de la Jeunesse se réunissent aussi à l'Immaculée-Conception, où demeure l'aumônier général de l'A. C. J. C.

## La Caisse populaire.

La Caisse populaire de l'Immaculée-Conception fut fondée le 31 janvier 1909, par le Groupe Pie X. C'est le commandeur Desjardins, le grand propagateur des caisses populaires au Canada, qui présida à sa naissance. Le Groupe Pie X s'efforçait alors d'acclimater dans la paroisse de l'Immaculée-Conception quelques-unes des œuvres qui florissaient en Europe : secrétariats populaires, consultations gratuites d'avocats, de notaires, de médecins. La Goutte de lait et la Caisse populaire doivent leur origine à ce mouvement ; elles allèrent toujours de succès en succès.

Le *Vingtième Rapport annuel* de la Caisse populaire de l'Immaculée-Conception publié à la fin de l'année 1928, contient un résumé de ses statuts : « La Caisse populaire, y lit-on, est à la fois une caisse d'épargne et une coopérative de crédit. Ses opérations, strictement confidentielles, se réduisent à deux : recevoir des dépôts et faire des prêts. Comme elle forme surtout une grande famille économique, son carac-

tère mutuel ou coopératif exige qu'elle limite ses opérations à ses membres seuls. Pour devenir membre, ou sociétaire, il faut être paroissien de l'Immaculée-Conception... Il faut de plus posséder les qualités suivantes : être honnête, bon payeur, sobre, rangé dans ses habitudes, travailleur... Le capital social de la Caisse populaire se compose de parts de 5 dollars chacune. Cette somme est payable en un seul ou plusieurs versements (même de 10 sous par semaine), dans un délai d'un an. »

A la fin de 1928, la Caisse comptait 1.242 sociétaires, 1.109 déposants, 287 emprunteurs ; elle fit, au cours de l'année, 459 prêts d'une valeur moyenne de $205. Les prêts en vigueur s'élevaient à $377.454 ; l'actif total à $407.790. Son fonds de réserve était de $ 21.000 et son fonds de prévoyance de $8.000.

Ce qu'il convient de mentionner, c'est le rôle de bon conseiller exercé par le gérant. La Caise n'entend pas seulement faciliter aux paroissiens le maniement des affaires, elle veut exercer sur eux une action sociale, favoriser l'économie, encourager la bonne conduite. Elle y réussit, comme dans les paroisses de campagne, où les Caisses populaires ont tant contribué, depuis trente ans, à répandre des habitudes d'économie et de bonne administration.

## Les Zouaves.

Entre 1862 et 1870, lors de l'invasion des États pontificaux, plus de cinq cents Canadiens français traversèrent les mers pour s'enrôler dans l'armée du pape. C'était la marque d'un dévouement au Souverain Pontife qui ne s'est jamais démenti dans notre pays. Ce grand mouvement qui révéla à bien des Européens l'existence du Canada français n'est pas encore tombé dans l'oubli chez nous. Pour en perpétuer le souvenir, des compagnies de jeunes zouaves se sont constituées en plusieurs villes de la province de Québec. Elles se réunissent chaque année pendant quelques jours, dans une sorte de campement, y font de la gymnastique, des parades, un peu d'exercice militaire. Elles entretiennent le souvenir des anciens, dont quelques-uns ne manquent pas de prendre part à leurs manœuvres ; au besoin elles assistent les vieux zouaves devenus nécessiteux.

Les Zouaves de l'Immaculée-Conception, une cinquantaine en nombre, forment une œuvre de préservation et d'action sociale pour les jeunes gens. Ils se réunissent chaque semaine dans la salle paroissiale pour leurs exercices habituels, marche,

port d'armes, pratique du clairon et du tambour. Ils ont eur arsenal dans le sous-sol de la bibliothèque paroissiale. Ils participent aux démonstrations religieuses et patriotiques en plein air, font l'heure de garde au saint Sacrement pendant les Quarante-Heures, organisent des soirées de charité et des pèlerinages aux grands sanctuaires du Canada. Chaque année quelques-uns d'entre eux font la retraite fermée. Les œuvres paroissiales peuvent toujours compter sur leur dévouement et leur générosité.

La Compagnie, en effet, sous l'inspiration de son comité civil, a largement contribué aux œuvres de bienfaisance. Récemment, on publiait le relevé suivant de ses contributions : denier de Saint-Pierre, $120 ; verrière pour l'église, $425 ; œuvre des vocations, $60 ; œuvres du R. P. Curé, $175 ; organisation de démonstrations religieuses, $ 220 ; pour les vieux Zouaves, $325 ; pour la salle paroissiale, $998.91 ; à la Providence Sainte-Geneviève, $1.810 ; pour les retraites fermées, $182.50 ; à la Conférence Saint-Vincent de Paul, $75 ; à diverses organisations, $179 ; total, $4.570,41, versés en quatre ans, de 1925 à 1928.

## Les Éclaireurs.

Les premières troupes d'Éclaireurs canadiens-français prirent naissance à l'Immaculée-Conception, en 1926. Quelques prêtres, aidés de quelques instituteurs laïques, voulurent adapter à la vie paroissiale des villes du Canada la formation des *Boy Scouts* anglais. L'expérience parut dès le début très satisfaisante. Non seulement au point de vue de la tenue extérieure, ou comme moyen de préservation purement négative, mais encore pour la correction des défauts, la formation du caractère, ce système d'éducation morale offre de grandes ressources à qui peut l'utiliser avec esprit de suite.

Il y a deux troupes d'Éclaireurs dans la paroisse de l'Immaculée-Conception : l'une à l'école Saint-Ignace, l'autre qui se recrute parmi les enfants des écoles paroissiales. Celle-ci se compose d'une cinquantaine de jeunes garçons de douze à seize ans. A leur tête est l'aumônier, puis le chef de la troupe (un instituteur) et son assistant, jeune ouvrier, lui-même ancien Éclaireur. Les réunions ont lieu deux fois par semaine, de sept heures à neuf heures du soir, dans le sous-sol de la bibliothèque paroissiale. On y pratique les jeux, travaux, chants, leçons de choses, qui constituent le système d'entraînement des Éclaireurs. La troupe est divisée en patrouilles, commandées par un chef et un second. Chaque patrouille a

son quartier, son armoire, son tableau d'assiduité, sa liste de diplômes. De fréquentes excursions en plein air, même le campement d'été, entrent dans son programme.

Les Éclaireurs canadiens-français sont constitués en fédération. Ils comprennent actuellement cinq troupes organisées et quelques-unes en formation, la plupart dans le voisinage de l'Immaculée-Conception. La Fédération elle-même se rattachera probablement bientôt à l'Association mondiale, qui a son centre à Londres. Elle contribuera ainsi à augmenter la force numérique et le prestige des troupes catholiques du monde entier.

### Œuvre des vacances.

Depuis 1927, les Pères de l'Immaculée-Conception s'occupent d'organiser les jeux des jeunes garçons en vacances. Désolés de voir tant d'enfants jetés dans la rue à la fin de l'année scolaire, ils voulurent leur procurer les moyens de s'amuser à l'abri des dangers physiques et moraux qui les menacent. La proximité du parc Lafontaine leur fournissait des facilités exceptionnelles : les gardiens accueillirent leurs avances avec empressement.

Deux aides laïcs sont accordés par le Conseil municipal de Montréal au Père chargé de l'œuvre des vacances. Le même Conseil s'est aussi chargé de payer le déficit où se trouvait l'œuvre à la fin de la dernière saison. Le produit de quêtes faites à l'église et des aumônes particulières permettent aux Pères d'acheter en grande quantité des instruments de jeux : balles, ballons, bâtons, gants, etc. Plus de mille enfants, venus de toutes les paroisses environnantes, se réunissent parfois sur le parc. Les jeux se poursuivent de neuf heures à onze heures et demie du matin, puis d'une heure à cinq heures l'après-midi. Le soir, le samedi après-midi, le dimanche, le parc est réservé aux hommes. On donne de légères récompenses aux vainqueurs des concours ; à la fin des vacances,on accorde des prix aux plus méritants. Le prêtre ne manque pas d'inviter les enfants à se confesser et à communier les jours de fêtes, particulièrement le premier vendredi du mois. Les gardiens du parc, la police même, s'empressent de seconder son travail.

### Les Voyageurs de commerce.

Bien que cette association ne soit pas de caractère paroissial, il convient de la mentionner ici, vu que son Comité

central est établi à l'Immaculée-Conception, que le cercle de Montréal y prit naissance, qu'il y tient encore ses séances et qu'il est l'appui le plus solide de toute l'Association, après avoir contribué à la fondation de presque tous les cercles de la région de Montréal.

L'Association catholique des Voyageurs de commerce est issue de l'œuvre des retraites fermées. Au sortir d'une retraite, des commis-voyageurs voulurent se grouper pour être plus forts contre les dangers inhérents à leur profession, pour exécuter les rêves d'apostolat laïque qu'ils avaient connus pendant les exercices spirituels. Tout le monde sait, au Canada, avec quel étonnant succès ils réalisèrent ce programme. C'est tout le corps des voyageurs de commerce qui a été régénéré, anobli pourrait-on dire, par ces quelques centaines d'hommes résolus, qui vivent effrontément, sur tous les chemins et dans tous les milieux, une vie franchement catholique. Lutte contre le blasphème et l'ivrognerie, propagande de la bonne presse et des bons livres, défense des idées religieuses, poursuite des réformes sociales, action vigoureuse contre les violateurs du repos dominical et les insulteurs de la moralité publique, voilà leurs entreprises, rondement menées, à ciel ouvert. En quinze ans, les voyageurs de commerce catholiques ont profondément imprimé leur marque dans la province de Québec, surtout dans le monde des affaires.

Tous les quinze jours, le samedi soir, le cercle de Montréal de l'A. C. V. tient ses réunions régulières dans l'aile de la bibliothèque paroissiale. C'est aussi là, dans une des salles, que s'est établi le secrétariat permanent de l'Association. L'aumônier général demeure également à l'Immaculée-Conception.

Outre les séances régulières, les Voyageurs catholiques se réunissent souvent dans la grande salle paroissiale pour des soirées récréatives, des séances plus solennelles, des conférences publiques. C'est aussi là qu'ils tiennent, d'ordinaire, leur congrès annuel. Durant la Semaine sainte, ils convoquent dans la chapelle du scolasticat tous les commis-voyageurs pour la retraite pascale. Ceux-ci y viennent au nombre de sept et huit cents. Tout le quartier en est ému : des centaines d'automobiles se rangent le long des rues, pendant les offices, tout autour de la chapelle, sous l'œil vigilant de la police. Il y a trois réunions par jour : matin, après-midi, soir. Dans l'après-midi, après le chemin de la croix ou d'autres prières, la conférence se donne dans la grande salle.

Les voyageurs organisent aussi des soirées au bénéfice des bonnes œuvres, dans la salle de l'Immaculée-Conception. Comme ils sont nombreux dans la paroisse, ils ont le souci de participer à la vie paroissiale, de prendre part aux processions

et de faire leur heure d'adoration devant le saint Sacrement exposé, au temps des Quarante-Heures. Ils aident aussi aux œuvres de bienfaisance.

### L'Œuvre des Anciens Retraitants.

Encore une œuvre qui n'est pas strictement paroissiale, mais qui a son centre à l'Immaculée-Conception. Le deuxième dimanche de chaque mois, tous les habitués de la Villa Saint-Martin, la maison de retraite de l'Abord-à-Plouffe, sont invités à entendre la messe de neuf heures dans la chapelle du scolasticat. Ils s'y rendent toujours nombreux, entre cinq et huit cents. Plusieurs confesseurs sont à leur disposition ; pendant la messe, chant de cantiques, communion générale, puis sermon, action de grâces, *Magnificat.* Après la messe, petit déjeûner dans la salle paroissiale et séance pour l'organisation des œuvres. Le directeur des retraites fermées préside l'assemblée, avec le président de la Ligue des Anciens Retraitants. On s'informe d'abord du recrutement pour les prochaines retraites, chaque organisateur faisant son rapport ; puis on recommande aux prières les amis défunts, on annonce les prochains événements qui intéressent la Ligue et l'on écoute une conférence sur un sujet religieux ou sur une question de sociologie. Celle-ci est suivie d'une discussion et la séance se termine vers onze heures et demie.

Le dimanche suivant, réunion des souscripteurs de la Villa La Broquerie, la maison de retraite des jeunes gens, à Boucherville. Le programme y est à peu près le même, avec cette différence que la principale préoccupation, ces années-ci, est d'accumuler des fonds pour reconstruire la maison de retraite. Des réunions analogues, ont lieu dans les autres villes de la province de Québec ; à Montréal, vu le nombre des retraitants, elles commencent à se multiplier en différents quartiers de la ville. Car les anciens retraitants, constitués en Ligue pour l'action religieuse et sociale, sont très nombreux. Chaque année, plus de deux mille hommes font leurs trois jours de retraite fermée dans laseule maison de l'Abord-à-Plouffe, près de Montréal. La Villa La Broquerie, près de la même ville, pourra bientôt en recevoir autant. Ces deux maisons sont dirigées par les Jésuites, qui dirigent aussi les maisons de retraite de Québec et de Chicoutimi. Les maisons de Hull, du Cap-de-la-Madeleine et de Mont-Joli sont dirigées par les Oblats de Marie-Immaculée ; celle de Sherbrooke par lesRédemptoristes et celle de Saint-Hyacinthe, par les Dominicains. Chaque année, la Ligue des Anciens

Retraitants tient, dans une de ces villes, une journée sociale qui réunit des milliers de ses membres.

## Les Cheminots catholiques.

En mars 1928, l'Association catholique des Cheminots du Canada (A. C. C. C.) fondait un cercle dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, pour les cheminots du nord de la ville de Montréal. On le présentait ainsi dans le *Bulletin paroissial* (octobre 1928) : « Ce sont des employés de chemin de fer, fervents des retraites fermées, qui veulent s'unir, comme les voyageurs de commerce, pour vivre une vie catholique plus intense, connaître davantage leurs devoirs professionnels et moraux, se former à l'apostolat,seconder toutes les œuvres paroissiales. »

Les réunions du cercle ont lieu dans une des salles d'œuvres de l'Immaculée-Conception, le vendredi soir. Après avoir traité des affaires qui concernent la vie de l'Association, les membres ont l'avantage d'entendre une causerie, le plus souvent sur un sujet de morale ou de sociologie, en rapport avec leur profession.

## Société Saint-Jean-Baptiste.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, fondée en 1834 dans une des périodes les plus troublées de l'histoire du Canada, se propose de grouper les Canadiens-français pour la défense de leurs intérêts religieux et nationaux. A l'origine, elle avait surtout en vue la conquête des droits politiques ; aujourd'hui elle s'efforce de conserver le souvenir des ancêtres et les saines traditions de la patrie canadienne-française. En 1900, elle fondait la Caisse nationale d'économie, pour constituer aux vieillards une rente viagère. Elle travaille à promouvoir la colonisation des terres neuves, à faire aimer la la vie des champs, à conserver la langue française pure de tout anglicisme, à encourager l'éducation et le groupement professionnel, à assainir les mœurs publiques. En un mot, la Société Saint-Jean-Baptiste poursuit avec une conscience de plus en plus nette, avec des ressources de plus en plus considérables, le but qu'elle se propose ouvertement : « Rendre le peuple meilleur. »

Pour mieux réussir dans cette entreprise, elle multiplie ses groupes dans les paroisses, sous le nom de sections.Elle en a deux dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, la

section des hommes, qui compte 154 membres et qui a ses réunions deux fois par mois ; la section des jeunes gens, section Dollard, qui compte 48 membres et qui coopère aux entreprises de son aînée. Dans les dernières années, on s'est préoccupé particulièrement de la lutte contre le cinéma et la licence des modes féminines, ainsi que des œuvres de jeunesse. On a un bureau de placement qui rend des services appréciables. Depuis quelques années, la section des hommes organise, soit seule, soit avec le concours d'autres sociétés, deux pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré, l'un au printemps pour les dames et demoiselles, l'autre à l'automne pour les hommes. Elle contribue généreusement à l'ornement de l'église, aux œuvres de bienfaisance, aux soirées de charité.

### Les Artisans Canadiens-Français.

La Société des Artisans Canadiens-Français est une mutuelle d'assurance sur la vie. Fondée en 1876, à Montréal, elle établit des succursales dans les paroisses du Canada et des États-Unis. Elle en comptait 850 et 72.000 sociétaires à la fin de l'année 1928.

La Société des Artisans Canadiens-Français ne se borne pas à poursuivre le bien-être temporel de ses membres en les assurant contre la maladie ou le décès prématuré des époux, en créant des rentes viagères et des caisses de dotation ; calquée sur la vie sociale des Canadiens français, elle seconde l'action de l'Église pour le bien spirituel de ses sociétaires. Elle s'intéresse aux œuvres paroissiales et prend officiellement part aux démonstrations religieuses. Ses succursales se changent facilement, surtout aux États-Unis et dans les provinces anglaises du Canada, en cercles catholiques pour le bien et la défense de la religion.

Dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, la Société des Artisans Canadiens-Français a établi deux succursales, l'une pour les hommes, qui compte 650 membres, l'autre pour les femmes, de 300 membres. On y remplit de tout point le beau programme de la Société : bienfaisance, foi, patriotisme.

### Les Forestiers catholiques.

Encore une société d'assurance catholique, largement répandue dans les paroisses des États-Unis et du Canada. Fondé à Chicago, en 1883, l'Ordre des Forestiers catholiques groupe les catholiques pour les soustraire à l'influence des sociétés

neutres. « L'Ordre fournit un système complet d'assurance... Il protège la famille en cas de mort et les membres devenus invalides ou âgés... Nos cours offrent des avantages sociaux et éducationnels... Des milliers de messes sont dites chaque année pour le repos des âmes des membres défunts. »

Il y a deux cours de Forestiers catholiques qui ont leur siège dans la paroisse de l'Immaculée-Conception : la cour Saint-François d'Assise, dont les membres, au nombre de 300, se recrutent dans toute la province, et la cour instituée pour la paroisse même, qui compte 170 membres. Toutes deux ont leur aumônier et tiennent leurs séances régulièrement deux fois par mois.

## Le Comité paroissial.

Pour coordonner l'action de toutes ces associations, un Comité paroissial a été formé de délégués de chacune d'entre elles. Quelques extraits de ses constitutions nous le feront connaître.

« Art. 3. — L'autorité et la direction du Comité paroissial appartiennent au R. P. Curé. Le P. Curé ou un autre prêtre désigné par lui est aumônier du Comité paroissial.

« Art. 4. — Le Comité est formé de l'ensemble des délégués de toutes les organisations paroissiales reconnues par le Curé. Chaque association nomme deux délégués choisis parmi ses membres...

« Art. 5. — Les œuvres dont le Comité peut s'occuper sont les suivantes : *a*) L'étude, la diffusion et l'application, après enquêtes locales, des lois relatives au respect du dimanche, au blasphème et au langage obscène, aux représentations et aux annonces de cinéma, aux publications immorales ou dangereuses, à la prostitution, aux salles de danse et de billard, aux logements insalubres, aux jeunes délinquants, aux terrains de jeu pour les enfants, aux tavernes et débits d'alcool, à la sollicitation de souscriptions charitables par de faux agents, etc. *b*) L'étude des améliorations à apporter aux lois existantes, relatives aux bonnes mœurs...

« Art. 6. — Le Comité agit par un bureau ou conseil de neuf membres, lequel est l'organe exécutif du Comité...

« Art. 8. — *a*) Le Comité peut, s'il existe d'autres comités paroissiaux, se concerter avec eux pour une action commune dans un même quartier ou un même district. *b*) Le Comité se partagera le territoire de la paroisse en sections et l'ensemble des œuvres ci-dessus désignées en catégories spéciales...

« Art. 10. — Chaque année, au mois de novembre, les délégués des différentes organisations paroissiales se réuniront dans le but d'élire les membres du conseil du Comité. »

**Le « Bulletin paroissial ».**

L'organe qui rallie toute la paroisse, c'est le *Bulletin paroissial* de l'Immaculée-Conception. Il est distribué à chaque famille, dans les premiers jours du mois et donne les mots d'ordre, rend compte du travail accompli par les sociétés, annonce les entreprises à poursuivre ou à lancer. Il se publie à plus de 40 pages, dont une vingtaine spéciales à la paroisse, quelques-unes réservées aux annonces et 16 communes aux diverses éditions du *Bulletin.* Car le *Bulletin paroissial* est publié en 68 éditions différentes. Le fonds commun, tiré à 106.000 exemplaires, est distribué dans 87 paroisses, dont 55 dans la ville de Montréal.

C'est l'Action Paroissiale, ou l'Imprimerie du Messager, propriété du scolasticat de l'Immaculée-Conception, qui publie et distribue le *Bulletin paroissial.* L'imprimerie et l'Action Paroissiale exigent les services de 52 employés laïcs ; on y publie 8 revues, dont le *Messager canadien du Sacré-Coeur,* anglais et français, l'organe de la Jeunesse catholique, celui des Voyageurs catholiques, celui des anciens retraitants, etc., outre les nombreux tracts de l'École sociale populaire et de l'Œuvre des Tracts. On y imprime aussi, chaque année, quelque volumes plus considérables.

## CONCLUSION

Telles sont les principales œuvres qui se rattachent à l'église et au scolasticat de l'Immaculée-Conception. Pour être complet, il faudrait en mentionner d'autres : les exercices de dévotion envers les Bienheureux Martyrs canadiens, par exemple, qui se font dans l'église de l'Immaculée-Conception. Chaque lundi, dans l'après-midi, des prières spéciales sont récitées devant l'autel des Bienheureux ; on y fait vénérer leurs reliques aux quelques centaines de personnes qui y viennent de partout, parfois de très loin.

C'est aussi au scolasticat qu'est rattachée la direction de l'Apostolat de la Prière, qui compte au Canada près d'un million d'associés ; les deux *Messagers* du Sacré Cœur, anglais et français, comptent respectivement quarante mille et trente

mille abonnés et 870.000 *Billets mensuels* sont distribués par les zélateurs et zélatrices.

L'aumônier général de l'Association catholique de la Jeunesse, celui de l'Association catholique des Voyageurs de commerce, celui de l'Union catholique des Cultivateurs, celui du cercle des Matelots, ou *Sailors' Club*, y font leur séjour ; c'est aussi là qu'est établie l'École sociale populaire, qui s'attache à répandre la doctrine sociale catholique.

Une pareille organisation est probablement unique au Canada ; cependant, elle donne une idée de ce qui se fait dans beaucoup de paroisses de ville. Il en est même où certaines œuvres sont plus développées que dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, bien qu'ici le nombreux personnel permette de les organiser en plus grand nombre. En général le clergé des villes et des gros villages a l'esprit porté vers le groupement des fidèles en associations bien adaptées à chaque catégorie : la remarque de Mgr Landrieux, citée au début de cette étude, s'applique à l'ensemble des grandes paroisses, non à telle ou telle d'entre elles.

On voit alors de quelle force dispose l'Église au Canada, avec les 1.300 paroisses de la province de Québec. La hiérarchie ecclésiastique est complète depuis longtemps dans le pays. On y compte : 11 archevêques, 32 évêques, 2 abbés mîtrés, 35 séminaires et 14 collèges classiques dirigés par des religieux, 85 communautés de femmes et 38 communautés d'hommes, 3.500 prêtres séculiers, 1.250 réguliers, 4.400 Frères, 16.300 religieuses. Les catholiques sont au nombre de 3.383.828 dans tout le pays ; là-dessus, il y a 2.452.890 catholiques de langue française et 448.000 catholiques de langue anglaise.

Malgré les dangers sérieux que présentent aux fidèles l'invasion des mœurs américaines et la prospérité matérielle dont jouit le Canada, nous pouvons espérer qu'avec la grâce de Dieu une pareille armée pourra se défendre longtemps encore contre les séductions amollissantes et que l'Église canadienne fera rayonner de plus en plus son influence en Amérique. Elle aidera même à la conversion des nations les plus lointaines, où ses fils et ses filles vont déjà, nombreux, porter aux infidèles la lumière de l'Évangile. Elle réalisera ainsi le rêve des fondateurs de la Nouvelle-France, qui voulaient établir en Amérique un peuple préoccupé avant tout de servir Dieu et de convertir à la foi les idolâtres.

Adélard Dugré, S. J.

# Un Épisode de la lutte anti-protestante à Enghien (Belgique)

## I. — LA PROPAGANDE PROTESTANTE.

C'est depuis la guerre que les protestants ont intensifié leur propagande, tant en France qu'en Belgique. Dans deux articles, bien documentés, parus dans la « *Nouvelle revue Théologique* » (juillet et novembre, 1928), le Père A. Lemaire a exposé en détail les efforts des hérétiques en Belgique, et indiqué les remèdes qu'il fallait y apporter. Le flot envahisseur ne devait pas épargner notre petite ville paisible et tranquille.

L'Histoire d'Enghien, écrite par M. Matthieu, nous apprend que la visite des protestants n'était pas une nouveauté pour la ville. Au seizième siècle déjà, les Luthériens avaient voulu lui imposer leur doctrine. Voici le récit de leur exploit.

« Le 27 août 1566, les sectaires pénétrèrent dans la ville par la porte d'Hérinnes et marchèrent « en ordre de gens de guerre » vers l'église paroissiale ; la plupart étaient armés qui de pieux, qui de hallebardes, qui d'arquebuses, qui de piques, qui de maillets, qui de simples bâtons ; il pouvait être alors, selon la relation, quatre heures et demie.

«Les sectaires se répandirent dans le temple où ils recommencèrent l'œuvre de sauvage destruction qu'ils avaient inaugurée, dans la matinée, au couvent des Chartreux d'Hérinnes. Il enfoncent à l'aide d'une poutre la porte d'entrée de l'église, renversent les autels, brisent les images des saints et les crucifix, déchirent les missels et les livres d'office, profanent le tabernacle. Leur œuvre de destruction achevée, ils vont aussitôt à l'église du couvent desAugustins et de là à celle desCarmes, située hors de l'enceinte de la ville, pour s'y livrer aux mêmes scènes d'un vandalisme sacrilège qui resteront comme une éternelle flétrissure pour ces soi-disants réformés » (E. Matthieu, *Hist. de la ville d'Enghien*, Mons, 1876, p. 209).

Cette fois, l'invasion se fit avec moins de fracas. Un beau matin,on vit un camion-automobile s'arrêter près de la pelouse du parc de la ville. Au bout de quelques jours, les promeneurs

pouvaient contempler une tente grise s'allongeant sous la verdure et se voyaient invités, par une large inscription placée au-dessus de la porte d'entrée, à se rendre à la « *Mission Belge Evangélique* » [1]. La tente disparut et la Mission loua une maison, n° 58 de la rue de la Station. Mais les idées nouvelles aussi bien que les inscriptions bibliques qui s'étalaient dans la large vitrine, restaient sans effet sur les habitants. Seuls quelques pauvres, naïfs, ignorants ou quémandeurs, se laissèrent entraîner par l'appât de la nouveauté ou du profit. La Mission Belge végétait lamentablement.

Tout changea avec l'arrivée de M. Henry Bentley, il y a environ deux ans. Infiniment plus audacieux et plus habile que son précédesseur, celui-ci jura de faire d'Enghien, en peu d'années, une ville protestante. Muni de son violon,et accompagné de sa femme, on le voyait le dimanche, parcourir la ville, stationner aux carrefours. Il recherchait de préférence les quartiers des pauvres : la rue du Doyen et la rue des Éteuilles. Là, après avoir chanté son cantique, il se mettait à lire un passage de la Bible et à le commenter. On s'attroupait autour de lui ; sa condescendance, son amabilité et son sourire suscitaient des sympathies ; ses airs de visionnaire inspiraient le respect ; et sa voix convaincue réveillait dans les âmes quelques échos d'une foi par trop somnolente. Chaque dimanche, le troupeau qu'il entraînait devenait plus compact,ses auditeurs se faisaient plus nombreux. — Les jours de marché et de foire, on le voyait régulièrement s'installer dans un endroit bien en vue. Aux auditeurs, quelque peu étonnés de voir, suivant leur propre expression « Le bon Dieu à la foire », il essayait de faire passer, avec ses Évangiles, ses idées. Au besoin un de ses adeptes enthousiaste prenait la parole pour manifester les merveilles opérées en lui par la «Pure Parole de Dieu » : « Je ne bois plus, je ne fume plus, je ne jure plus, je ne bats plus ma femme, je ne vais plus au cinéma, etc. etc...» Les gens écoutaient et ne disaient rien. C'était un excellent résultat pour le prédicant.

(1) La *Mission Belge Evangélique* possède des postes et des salles dans une quarantaine de localités de la Belgique. Le groupe est un des plus actifs. Fondé après la guerre par Monsieur Norton, qui avait été aumônier protestant à l'époque de la grande tourmente, il a son centre aux nos 5 et 7,rue du Moniteur, à Bruxelles. Il dispose d'un journal bimensuel « *Notre Espérance* » et d'une école de propagandistes de langue française et flamande. (A. Lemaire, *La Propagande protestante en Wallonie*, ds. Nouv. Rev. Théol. juillet, 1928).

Pour appuyer sa prédication et lui assurer meilleur rendement encore, on le voyait tous les jours en route à travers la ville pour visiter les pauvres et les malades les plus délaissés. Il leur offrait nourriture, remèdes, linge, habits, assistance médicale, à condition de venir à la Mission Belge ; sa femme, elle aussi, avec un dévouement digne d'une meilleure cause, se mettait à soigner, à servir les malades et à les consoler. N'eût été l'odieux d'une pression exercée sans vergogne, pour extorquer les apostasies, cette activité charitable, persévérante, poursuivie malgré des échecs parfois très mortifiants, aurait été admirable. On a vu alors des pauvres se montrer vraiment héroïques. Quelques traits ont été recueillis et publiés dans un tract intitulé : « *Histoires de chez nous* ». En voici deux exemples.

B... est un ouvrier dévoué, énergique et consciencieux, qui depuis vingt-cinq ans travaille toujours dans la même usine. Sept enfants gentils et bien élevés peuplent son foyer. Lourde charge pour le travailleur qui doit assurer la subsistance de tout ce monde ! Le malheur vint encore s'ajouter à la pauvreté ; trois accidents immobilisèrent successivement l'ouvrier ; les soins médicaux lui firent contracter une lourde dette qu'il se voyait dans l'impossibilité d'acquitter avant longtemps.

Les meubles, les habits, le linge, les autres objets de ménage sont réduits au plus strict nécessaire. C'est toujours avec tristesse qu'on se groupe autour de la table maigrement servie. Dans une émulation héroïque, la mère et les enfants voudraient se priver du nécessaire pour soutenir le père, et ce dernier s'en voudrait de priver ses enfants qui grandissent. Oui ! il est arrivé à cet homme de travailler deux, trois jours de suite sans manger, jusqu'à tomber d'épuisement.

Or, un jour, la femme du Pasteur se présente, et tirant un billet de cent francs de son sac à main, elle l'étale sur la table.

« Madame, dit-elle, il ne tient qu'à vous de transformer votre misère et de passer à une condition plus aisée. Si vous consentez à venir chez nous, vous aurez des meubles, des habits, des souliers, des chemises, des draps de lit, des rideaux. Vous vivrez enfin sans souci des jours heureux ».

La bonne femme regarde les cent francs avec avidité ; elle se sent attirée par des promesses d'autantplus riantes que la misère était terrible ce jour-là. Mais repoussant la tentation, elle dit simplement : « Non, je n'en veux pas, je n'accepterai jamais ; dussions-nous, moi, mon mari et mes enfants, mourir de faim ». — La protestante voulut insister. — : « C'est inutile, vous perdriez votre temps, nous ne changerons jamais d'idée ».

***

Voici un pauvre ménage : une femme et un homme âgés. Il y a des mois que le vieil ouvrier ne peut plus bouger de sa chaise, et c'est à peine si ses pauvres jambes enflées parviennent à le porter jusqu'à son lit.La femme, n'ayant pas de lit, se repose la nuit,assise sur une chaise, tout habillée. Ils vivent ainsi dans le calme, dans la paix, mais aussi dans la souffrance.

Le Sacré-Cœur, qui trône sur la cheminée, veille sur eux et leur donne le courage et la patience nécessaires dans l'épreuve.

« Un jour, on vient frapper à notre porte, dit la brave dame, on veut nous offrir des brochures et des livres. Pour toute réponse, je leur présente mon chapelet et je leur dis : « Voilà mon livre ».

« On voulut insister, reprend l'homme à son tour,on nous promet vingt francs à recevoir régulièrement ».

« Gardez vos vingt francs et votre secours, ai-je dit, je n'ai qu'une âme, et cette âme n'est pas à vendre ».

***

En même temps qu'on essayait de faire accepter le protestantisme et d'attirer les âmes au moyen de la charité, on ne négligeait pas la propagande par tracts et par journaux. De petits Évangiles brochés, séparés ou réunis, étaient distribués par centaines. Le journal « *L'Espérance* », des brochures contenant le récit de soi-disant « conversions » ou quelque attaque contre le Purgatoire, la Sainte Vierge ou la Messe, des feuilles volantes étaient glissées sous les portes des maisons. Parfois quelque grande affiche annonçait une conférence plus importante ou une visite sensationnelle. Bref rien n'était épargné pour éveiller l'attention, exciter l'intérêt ou du moins la curiosité.

## II. — UNE CONVERSATION AVEC LE PASTEUR.

Depuis quelque temps,le Pasteur avait dit à ceux qui lui reprochaient de fuir constamment les Jésuites, que,loin de les redouter, il les recherchait. Un jour, une dame, Me B., toute dévouée à l'apostolat, et désireuse de regagner les âmes à la vraie foi, s'était rendue avec sa fille auprès d'un malade qui avait donné son nom à la secte. A peine était-elle entrée que M. Bentley et sa femme se présentent à leur tour. — Une discussion s'engage, à la fin de laquelle Me B. dit à son interlocuteur : « Vous affirmez toujours que vous ne redoutez pas

les Jésuites ; si nous allions vous en chercher un... — Faites, je n'ai pas peur d'eux ».

Un quart d'heure après, deux Pères étaient en face du Pasteur quelque peu émotionné. — Le fils, la femme, le frère du malade assistaient également à la conversation. On toucha tour à tour à la Bible, à la Foi qui sauve, aux Sacrements, aux dogmes. Pour donner une idée de la discussion, voici le dialogue qui s'engagea au sujet des Sacrements :

*Pasteur.* — En tout cas,ce n'est pas le Baptême qui justifie. Je peux vous citer pour prouver mon assertion les Actes, chap. X : Corneille reçut l'Esprit avant le Baptême. Donc ce n'est pas le Baptême qui justifie.

*Jésuite.* — Monsieur le Pasteur, continuez à lire et vous verrez que S. Pierre baptisa et Corneille et ceux qui avaient reçu l'Esprit avec lui ; S. Pierre jugeait donc que,pour faire partie de l'Église de Jésus-Christ, tous devaient être baptisés. Mais « l'acte de charité » suffit, tous les catholiques l'affirment, pour recevoir la grâce, et ainsi le néophyte peut la posséder avant le Baptême. Cependant remarquez que cet acte de charité inclut le désir de recevoir le baptême,puisque le néophyte doit vouloir tout ce que Notre-Seigneur veut ; or la volonté de N. S. est formellement exprimée dans S. Jean et S. Matthieu (S. Jean, III ; S. Matthieu, XXVIII, fin), et la pratique des Apôtres est là pour confirmer la chose : (le jour de la première Pentecôte).

*Past.* — Pourtant S. Paul ne baptise pas. « Je n'ai baptisé personne parmi vous ».

*Jés.* — Pardon, il baptise parfois lui-même ; s'il laisse souvent aux autres le soin de le faire, se réservant le ministère de la parole, c'était pour sauvegarder son temps et ne pas créer de jalousies, mais non parce qu'il rejetait le Baptême. Qui mieux que S. Paul (Rom. VI) a mis en relief la vertu salvifique du Baptême ?

*Past.* — Tout cela doit être pris d'une façon symbolique.

*Jés.* — Je pense que vous n'êtes jamais allé à Rome : vous y auriez vu de très anciens baptistères ; on en a découvert un encore tout récemment près de l'Église de S. Marcel : là précisément on plongeait les néophytes dans l'eau, par trois fois, pour les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Vous êtes seul, je pense, à admettre que Saint Paul ne fait pas allusion à ce rite, que l'Apôtre Philippe pratiquait de son côté.

*Past.* — Mais maintenant on ne baptise plus : « on ne plonge plus dans l'eau ».

*Jés..* — Pardon, Monsieur le Pasteur, ce rite se pratique

encore dans certaines parties de l'Église, et reste toujours valide. Mais le baptême par infusion, aussi bien que le baptême par immersion, se pratiquait dès les premiers temps du christianisme. Il est probable que les Apôtres en usèrent vis-à-vis de milliers de convertis et vis-à-vis des malades... Et vous, Monsieur le Pasteur, est-ce que vous baptisez?

*Past.* — Oui! parfois, les adultes, ceux qui ont la foi, la vraie foi.

*Jés.* — Et comment reconnaissez-vous s'ils ont la vraie foi?

*Past.* — Par leurs œuvres.

*Jés.* — Donc les œuvres ne sont pas si mauvaises! Et puis remarquez que ce baptême, dans votre système, est totalement inutile, puisque c'est la foi qui sauve et que cette foi ils doivent l'avoir avant d'être baptisés.

*Past.* — La Transsubstantiation ne date que de « Paschase Radbert ».

*Jés.* — Comment!! Lorsque Notre-Seigneur dit: « Ceci EST mon corps », n'indique-t-il pas clairement la transsubstantiation?

*Past.* — Non; ces paroles doivent s'entendre symboliquement, comme « Je suis la vigne. — Je suis la porte. — Je suis la lumière »...

*Jés.* — Sauf une petite différence: au sujet des expressions que vous citez, personne ne s'est jamais mépris sur leur sens métaphorique; quant aux paroles de la consécration, 16 générations et Saint Paul le premier (I Cor. XI) les ont comprises comme les entendent les Catholiques. Notre-Seigneur a tout fait pour que ces paroles soient prises au sens littéral; dans S. Jean, il répète par 5 ou 6 fois au moins, que son disciple doit « manger sa chair et boire son sang », au grand scandale des Juifs qui le quittent sans qu'il fasse rien pour les éclairer.

*Past.* — Mais il ajoute: « Mes paroles sont esprit et vie ». (J. VI, 46).

*Jés.* — Parfaitement; lorsque nous consacrons l'Hostie et le vin, nos yeux ne voient rien; c'est l'esprit de foi, la foi vive, inébranlable, qui nous fait croire à la parole de vie de Notre-Seigneur.

Ainsi, d'après vous, 16 générations se sont trompées Et Dieu, aujourd'hui encore, permet que des millions d'hommes, qui pourtant ne désirent que le servir, commettent un péché grossier d'idolâtrie?... Mais, Monsieur le Pasteur, si Jésus-Christ est vivant au ciel, n'en descendrait-il pas plutôt lui-même pour détromper ces âmes de bonne volonté, que sa propre parole aurait égarées?

*Past.* — Que voulez-vous? Ils n'ont pas l'Esprit...

*Jés.* — Mais qui donc a l'Esprit? — Luther prétendait

qu'il avait l'Esprit, et il affirmait avec une ténacité incroyable la présence réelle. Calvin prétendait avoir l'Esprit et il niait la présence réelle. Aujourd'hui encore, en Angleterre, en Allemagne, ce sont les mêmes luttes. Les divers partis prétendent avoir le même Esprit de vérité et ils se contredisent !

*Past.* — La vérité a plusieurs facettes.

*Jés.* — Plusieurs facettes ! ! Il ne s'agit pas de facettes, il s'agit de contradictions absolues : il s'agit de dire « oui ou non » ; alors qui des deux avait raison ?

*Past.* — Aucun. Luther était encore trop chrétien, il n'était pas protestant vrai. Je ne me rattache à aucun de ces hommes, je veux être SEUL avec la BIBLE.

*Jés.* — Monsieur le Pasteur, votre compagnon de Grammont et de Soignies en dit autant de son côté. Et vous enseignez des doctrines différentes. Qui de vous a raison ?

*Past.* — C'est moi !

*Jés.* — Avez-vous raison contre les protestants d'Allemagne, Harnack et les autres, contre les protestants d'Angleterre, contre ceux d'Amérique ?

*Past.* — Oui ! parce que j'ai l'Esprit.

*Jés.* — Mais qui me prouve que vous avez l'Esprit ? N'importe quel mendiant peut se lever un beau jour et se proclamer le docteur du monde !

*Past.* — Oui !... (Ici intervient Mme B.) : « Mais vous disiez tout à l'heure que vous seul aviez le droit de prêcher ici ».

*Past.* — Oui ! parce que ceux qui veulent le faire doivent être certains d'avoir l'Esprit.

*Jés.* — Mais Notre-Seigneur ne l'a promis qu'à ses Apôtres et à ses successeurs et vous prétendez ne vous rattacher à personne.

*Past.* — Mais ce sont les œuvres qui le prouvent ; ce sont les miracles de conversion.

*Jés.* — Monsieur le Pasteur, voilà trois siècles que le protestantisme existe ; je vous défie bien de me nommer seulement une Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus protestante. Voilà la sainteté qui prouve.

*Past.* — Et qu'a-t-elle fait, cette Thérèse ?

*Jés.* — Ce qu'elle a fait ? Elle a aimé Jésus-Christ, jusqu'à se sacrifier tout entière, à chaque instant de sa vie, pour Lui. Elle a aimé les hommes, elles portait l'humanité entière dans son cœur ; elle priait pour toutes les âmes, elle a offert sa vie pour les âmes et aujourd'hui elle les protège du haut du ciel. Tous les ans, on publie des miracles accomplis par elle, de quoi remplir presque un volume. Tous ne sont pas évidents, mais un grand nombre sont éclatants.

*Past.* — Les miracles peuvent venir du démon.

*Jés.* — Les miracles de Lourdes, les miracles d'Oostacker,

les miracles opérés par les reliques, tous ceux-là viennent du démon ?

*Past.* — Oui ! parce qu'ils consacrent l'erreur.

*Jés.* — Notre-Seigneur pourtant a donné les miracles comme marque de son Église. Luther aurait bien voulu en montrer un, un seul. Le protestantisme n'en a jamais montré.

*Past.* — Des miracles ! mais je vais vous en raconter un. J'étais en Angleterre, je fus appelé auprès d'une personne malade d'un cancer ; sa santé déclinait visiblement... Or, en approchant du lit, je sentis l'Esprit de Dieu qui m'inspira de lire le chapitre de Saint Jacques où il est dit « que les prêtres doivent prier pour les malades afin qu'ils guérissent ». — Je priai. Quelque temps après, on l'opéra... On constata que le cancer n'existait plus !

*Jés.* — Pardon, monsieur le Pasteur, il vaudrait peut-être mieux dire : n'existait pas. A Lourdes les médecins sont un peu plus difficiles pour admettre le miracle. — Un vrai miracle, je vais vous en raconter un. En 1908, je me rendais à Lourdes avec le pèlerinage national ; dans le train se trouvait une personne qui souffrait depuis 8 ans de carie des os dûment constatée. Il fallut l'administrer en route. J'ai vu cette malade, j'ai eu le bonheur de la transporter de l'hôpital à la grotte bien des fois ; or un jour qu'on venait de plonger cette mourante dans l'eau glacée, elle se trouva guérie. Trois jours après, elle avait retrouvé une santé parfaitement normale.

*Past.* — Mais comment pouvez-vous adorer les saints ?

*Jés.* — Nous ne les adorons pas, nous les honorons. — Les amis de Dieu qui obtiennent tant de grâces pendant leur vie, ne peuvent-ils plus rien après leur mort ?

*Past.* — Mais il n'y a qu'un seul Médiateur.

*Jés.* — C'est très exact, il n'y a qu'un Médiateur, Jésus-Christ ; mais ses amis peuvent être autant d'intercesseurs.

*Past.* — Je regrette vraiment de n'avoir lu dans aucun catéchisme le second commandement de Dieu, qui défend de faire des images.

*Jés.* — Mais, Mr. le Pasteur, il est renfermé, me semble-t-il, dans : « Un seul Dieu tu adoreras ». — Le texte du Sinaï dit expressément « faire des images pour se prosterner devant elles », c'est-à-dire, pour les adorer, comme firent les juifs devant le veau d'or. Or cela, n'importe quel catholique le défend toujours.

*Past.* — Oui ! avec votre habitude de couper des queues de poire en quatre, vous vous tirez toujours d'affaire.

*Jés.*— Mais je prends simplement le texte dans son contexte.

*Past.* — Eh bien ! tout cela c'est de l'idolâtrie ; le peuple l'entend ainsi.

*Jés.* — Nous tâchons, dans nos instructions, d'être aussi

clairs que possible pour que les fidèles ne tombent pas dans l'erreur.

*Past.* — Eh bien ! tout cela ne doit pas exister, et là où le protestantisme pénètre, doit disparaître toute trace du catholicisme. On y viendra peu à peu... Et puis la religion catholique est une religion d'argent ; on n'y peut rien faire sans être obligé de débourser.

*Jés.* — Comment ! Monsieur le Pasteur, quand on se confesse, paie-t-on un centime ? Lorsqu'on communie, doit-on débourser quoi ce que soit ?

*Past.* — Et la Messe, ne se paie-t-elle pas ?

*Jés.* — Non ! Monsieur, de la manière dont vous l'entendez, la Messe ne se paie pas. — Les soldats qui exposent leur vie sur le champ de bataille reçoivent, eux aussi, de l'argent. Mais, qui donc leur fera l'injure de croire, qu'avec ces quelques francs, on paie leur vie ? Non ! Monsieur le Pasteur, le dévouement, le sacrifice, la vie ne se paient pas ; à plus forte raison ne paie-t-on pas le sang de Jésus-Christ. — Mais, à l'occasion de la Messe, on donne de quoi soutenir le prêtre, parce que, dit Saint Paul : « l'apôtre a le droit de vivre de l'autel ». Aucun catholique ne dit et ne dira jamais, qu'on paie, à proprement parler, la Messe ».

En terminant je lui dis : Monsieur le Pasteur, laissez-nous vous déclarer que par votre propagande vous blessez profondément les consciences catholiques. Soyez assuré que je prie pour vous, pour que Dieu daigne vous donner la lumière ; mais nous sommes obligés de continuer à lutter....

## III. — RÉSULTATS DE LA PROPAGANDE PROTESTANTE.

Une réaction contre la propagande protestante, dès avant cette conversation, était apparue comme nécessaire.

On parlait beaucoup du protestantisme en ville. Les pauvres surtout, qui, voyant la condescendance et le dévouement du Pasteur et de son épouse, trouvaient qu'un homme aussi bon ne pouvait guère soutenir l'erreur, d'aucuns chuchotaient entre eux que c'était un homme de Dieu, un véritable saint. Même des Catholiques sérieux se sentaient gagnés par une sorte de sympathie pour lui.

Aussi le nombre de ceux qui se rendaient régulièrement au prêche augmentait de jour en jour. A la fin du mois de décembre 1927, ils étaient environ 150 à 200. Visiblement, les adeptes aimaient ces réunions où on chantait des cantiques ; où on leur exposait la Bible avec beaucoup

d'onction, sur un ton doucereux et inspiré ; mais où,à l'occasion aussi, ils pouvaient se régaler d'une bonne tasse de café ou de thé. En revenant du temple, ils traversaient la ville en groupes, et on les entendait dire : « Ah ! ce n'est pas chez les « Têtes de chats » (sobriquet donné au parti catholique), qu'on serait traité de la sorte » ! C'était les gens pauvres et ignorants qui mordaient à l'appât. Ce serait pourtant une erreur de croire que les seuls avantages matériels attiraient ces âmes frustes : ceux qui se laissaient séduire n'étaient ni les incroyants, ni les socialistes, mais des « non-pratiquants » ayant néanmoins un certain fond de piété. Au son des cantiques ou des exhortations, des éléments religieux, introduits dans ces âmes par l'éducation, le milieu paroissial et familial mais restés depuis longtemps à l'état flottant, se condensaient en quelque sorte et se consolidaient.

Il y eut, il faut bien le reconnaître, de véritables conversions. — En voici un exemple : G. était un ouvrier consciencieux et bon. Victime d'un accident et incomplètement guéri, il se voyait souvent dans l'impossibilité de travailler. Chrétien fort tiède, il allait tout juste à la messe, le dimanche. Il ne tirait de la religion ni consolation, ni réconfort. Pourtant il ne laissait passer aucun jour, sans dire un chapelet pour le repos de l'âme de sa mère, pieuse et bonne chrétienne, morte il y a quelques années. — « En plus de l'infirmité qui m'accablait, j'étais, me raconta-t-il lui-même, intérieurement troublé et inquiet. Je n'avais pas la paix. La vie me pesait de plus en plus ; ainsi, un beau jour, je résolus d'en finir. J'achetai un révolver, et je n'attendais plus qu'une occasion favorable. C'est alors que le Pasteur vint m'inviter à fréquenter ses réunions. Je m'y rendis. Les quatre ou cinq premières fois, j'en revenais tout aussi triste que j'y étais allé. Mais un jour, que j'écoutais de nouveau la lecture de l'Évangile, je sentis comme un soleil se lever en moi. Jésus me parlait à l'âme ; il y répandait une confiance, une joie, une paix que je n'avais jamais connues. Je me repris à vivre, résolu de me donner tout entier au bon Maître. Je fis de la Bible et de l'Évangile ma lecture habituelle ; je lisais le texte sacré à la maison, dans le train, à côté de ma machine, partout ; j'y trouvais une consolation inouïe. Ma conduite en fut complètement transformée ».

Il fut facile aux Pères d'éclairer cette âme de bonne volonté et de lui montrer que le Catholicisme seul nous garantit l'authenticité et la valeur de la Bible ; qu'il nous offre dans la Messe et la sainte Communion une force et une consolation que le protestantisme, contradictoire dans sa doctrine, et froid dans sa vie, ne nous fournira jamais. C'est aujourd'hui un apôtre zélé du bien.

Le Pasteur avait placé un grand espoir en cet homme. Il fit littéralement tout pour l'enchaîner à sa cause. En le perdant, déclarait-il lui-même, il perdait le meilleur de ses adeptes.

Ce qui rendait le péril plus considérable encore, c'était que le Pasteur cherchait à recruter les enfants. A un moment donné, il était arrivé à en grouper autour de lui de 70 à 80. On parlait déjà d'école protestante à fonder.

***

Le danger était donc devenu sérieux. Le Pasteur jouissait de l'estime, et de la considération de tous. Lorsqu'il parlait en public, dans la rue ou à la foire, un public curieux l'écoutait en silence ; les adeptes, enhardis par leur nombre, cherchaient à leur tour à en attirer d'autres ; l'affluence des enfants faisait prévoir le développement d'un centre protestant, qu'on aurait bien de la peine à extirper.

On ne pouvait plus se taire ; il fallait agir.

## IV. — L'ACTION ANTI-PROTESTANTE.

### a) La Campagne de Presse.

L'action fut menée d'abord par affiches et par tracts. Le 14 janvier, on placarde, un peu par toute la ville, une affiche sensationnelle : 20 *Milliards* !... Elle montre l'effort énorme tenté, par l'Amérique surtout, pour répandre le protestantisme dans le monde, effort puissamment soutenu par le nerf de la guerre. — Ce jour-là, et chaque fois qu'il s'est agi de se dévouer pour placer les affiches aux « bons endroits », les « Jocistes » se sont montrés admirables. Rentrant fatigués de leur travail, ils prenaient chaque fois qu'il le fallait, le pot de colle et le paquet d'affiches et commençaient joyeux leur campagne. Les rires et les bons mots allaient surtout leur train, quand ils placardaient les affiches sur le mur juste en face du magasin protestant, ruisselant de lumière. Un jour le « Dominé » (c'est ainsi qu'on appelle le Pasteur) éteignit toutes les lampes espérant gêner les jeunes gens dans leur besogne. Ironiquement on lui jeta : « Eteignez toujours ! on y verra bien assez clair ».

Le 15 janvier, le premier tract était porté dans toutes les maisons de la ville. « *Il y va de la foi* ! » On y rappelait, en citant les paroles de G. Kurth, que la Belgique n'existe, n'est vivante, une et forte que par le Catholicisme. On y soulignait le péril protestant, les ressources dont il dispose, on énumérait

les différents moyens de propagande employés par les hérétiques, enfin on précisait les devoirs des catholiques devant l'invasion. Un épisode amusant se rattache à ce premier tract. On y reprochait aux dissidents d'attirer les enfants et les pauvres gens, en leur offrant des friandises, du thé, du chocolat. Dès le lendemain, la distribution de chocolat fut interrompue, au grand désappointement des adeptes.

Le petit journal diocésain « *L'ami du foyer* » avait consenti à nous ouvrir ses colonnes pour y faire paraître des articles populaires.

L'offensive une fois déclanchée, les publications se succédèrent rapides et régulières. Chaque semaine, à peu près, un tract, un article, ou une affiche, alternativement. Ils expliquaient ce qu'est le Protestantisme, ils apprenaient ce qu'il faut penser de la « Foi qui sauve », de la lecture de la Bible, de la Tradition ; trois articles vengèrent la Virginité de la Sainte Vierge des attaques parues dans le journal « *L'Espérance* ». Mais, il faut bien le reconnaître, ces exposés, quelque populaires qu'ils fussent, dépassaient encore le niveau intellectuel de ceux qu'on voulait éclairer. Dans un tract sur le *Protestantisme*, on l'avait défini de la manière suivante : « Le protestantisme ?... Mais c'est tout simplement un catholicisme *boiteux*, *rachitique*, *tuberculeux*, sans cœur ;... c'est le chêne réduit à l'état de tronc ». — Ces mots, paraît-il, provoquèrent une véritable fureur parmi les adeptes ! Ils s'indignaient d'entendre dire que « tous les protestants » étaient des tuberculeux et des rachitiques ! !

Mais les catholiques plus instruits lisaient les publications avec avidité. Les tracts avaient été tirés d'abord à 20.000 exemplaires. Les demandes se faisant de plus en plus nombreuses (il en arriva du Midi de la France et de l'Espagne), on fit un second tirage à 50.000 exemplaires, et en très peu de temps tout fut écoulé.

Les affiches, d'un intérêt plus local, étaient tirées à 200 exemplaires. Deux d'entre elles firent particulièrement impression. La première: « *Répondez donc* ! » demandait au ministre protestant de citer le chapitre et le verset de la Bible où il est écrit « qu'il y a quatre Évangiles et qu'il n'y en a que quatre ; que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean sont les vrais auteurs des évangiles qui portent leur nom ; que nous devons sanctifier le dimanche » (1er avril 1928). Un mois après, une nouvelle affiche donnait la réponse du Pasteur à toutes les questions : « *néant* » sur toute la ligne... (5 mai).

Une autre fit plus de bruit encore. Un document extrêmement grave et compromettant, que le Ministre eût voulu garder secret, nous fut transmis par un adepte converti. C'était une sorte de Testament que le Pasteur faisait signer

à ses ouailles, pour les enchaîner définitivement à sa cause, et pour leur couper, autant que possible, le chemin du retour : « En présence de Mr... Mr... Mr... Je déclare exprimer la volonté formelle que le prêtre soit éloigné de moi, pendant ma dernière maladie, et qu'il ne préside pas à mes funérailles. Je désire que celles-ci aient lieu, au point de vue religieux, par les soins exclusifs de la « Mission Belge Évangélique... » Il était, facile de souligner combien pareil geste était odieux, tyrannique à l'égard de ceux à qui l'on passait ainsi la corde au cou, en abusant de leur ignorance ou de leur faiblesse ; immoral et contraire à l'esprit de Jésus-Christ, qui veut être toujours librement servi, et qui ne veut pas d'un amour forcé.

L'affiche demandait aux honnêtes gens de « Lire et juger ». Ils furent stupéfaits. On peut dire que ce jour-là le Ministre protestant perdit toute estime et toute sympathie parmi la masse des Enghiennois. ( 7 mai 1928).

### b) La Controverse.

Le Pasteur se rendait parfaitement compte que la qualité de ses adeptes ne constituait pas précisément une réclame en faveur de sa doctrine : mécontents qui se rendaient au Temple par dépit, pour protester contre les soi-disant injustices dont ils se déclaraient victimes ; miséreux qu'attirait l'espoir de secours abondants ; gens très simples qui, n'ayant jamais connu pratiquement aucune religion, trouvaient très haut et merveilleux l'idéal « évangélique ». Les motifs intellectuels avaient une part bien réduite dans toutes ces conversions. Le Ministre aurait bien voulu gagner à sa cause quelques hommes plus instruits et plus influents : maîtres d'école, notaires, comptables, marchands.

Les hommes sentirent donc le besoin de se documenter sur les points les plus importants de la religion catholique attaqués par les protestants. Un cercle groupa même une dizaine de messieurs qui désiraient se mettre en mesure d'argumenter à l'occasion. On expliqua l'Épître aux Romains ; on donna l'essentiel sur les différents dogmes du catholicisme. Ainsi armés ils n'hésitèrent pas à aller trouver le ministre dans sa maison pour discuter avec lui.

Un détail soulevé dans la discussion allait donner lieu à un épisode intéressant. Pour montrer à quel point les protestants se contredisent, même dans la petite secte qui constitue la « *Mission protestante évangélique Belge* », l'un des catholiques avait fait allusion à une note du P. Lemaire, tirée d'un article de la « Nouvelle Revue Théologique » sur « *La Propagande protestante en Wallonie* ». Le pasteur parut un peu gêné et

réclama le texte exact. Un des controversistes s'empressa de le lui envoyer après la conférence. Le voici :

« Pour caractériser l'esprit de la Mission Belge un de ses anciens élèves nous a raconté le trait suivant. En 1922, le directeur de l'école, devant s'absenter pour recueillir des fonds, demanda à un pasteur de Liége de le remplacer pour donner les cours. Or, celui-ci nia la divinité du Christ ; de là vive agitation parmi les étudiants, les uns approuvant le professeur intérimaire, les autres le blâmant. Au retour du directeur, on lui demanda de se prononcer. Embarrassé, il ne consentit jamais à exprimer une opinion catégorique. La majorité des élèves se rangea à l'avis du professeur occasionnel ». (N.R.Th., juillet 1928). Et voici la réponse du Pasteur :

« A Monsieur le docteur L. B. — Cher Monsieur le Docteur,

« Je vous suis bien reconnaissant de ce que vous avez bien voulu me donner textuellement l'extrait concernant notre Mission, tiré de la « Nouvelle Revue Théologique », de juillet 1928.

« Je suis d'autant plus heureux de l'avoir en main, que cela me donne l'occasion de démentir catégoriquement l'accusation portée contre la Mission et contre le pasteur en question.

« Par les détails donnés dans l'extrait, je suis à même de reconnaître l'incident dont il s'agit. C'est moi-même qui étais alors le directeur de l'école et je me rappelle qu'il y a eu, un jour, après mon retour de voyage, référence à une différence d'opinion, d'ordre théorique et sur un point secondaire, remarquée par les élèves.

« Je ne sais pas quel élève a pu raconter l'incident, mais je puis vous affirmer qu'il l'a complètement faussé dans son rapport, car il ne s'est nullement agi d'incertitude sur la divinité de notre adorable Sauveur.

« D'ailleurs, le Pasteur de Liége ne serait jamais devenu membre de la Mission Belge Évangélique s'il avait eu le moindre doute sur ce point si important, — ce qui prouve conclusivement que ce rapport malicieux est un faux.

« La question soulevée concernait tout simplement l'union mystérieuse de la divinité et de l'humanité parfaites dans la sainte personne de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce ne fut pas le fait de cette union qui fut discutée, mais le « comment » de sa manifestation.

« Si j'ai paru un peu embarrassé, c'était tout simplement par politesse vis-à-vis de mon collègue, ( ! ! !) mais cela n'empêche que les élèves aient très bien su ce qu'était ma position bien nette à l'égard de la question en vue. ( ! ! !)

« Quant à l'idée que « la majorité des élèves se rangea à l'avis du professeur occasionnel », je dirai tout simplement ceci : vu l'accusation portée contre mon collègue, l'insinuation est

claire que la majorité des élèves ne croyaient pas à la divinité du Seigneur Jésus. C'est là une pure calomnie. »

Malheureusement pour le Pasteur, le P. Lemaire devait envoyer peu après le « confirmatur » suivant : « Ce que j'ai dit dans la N. R. Th. répond strictement à la réalité. Ce que j'ai écrit là m'a été rapporté par un élève intelligent, que j'ai interrogé et auquel j'ai fait subir un examen serré sur ce qu'il me racontait... Le propagandiste en question, qui est un homme marié, l'a compris comme je l'ai dit, et a même quitté l'école à cause du fait en question. »

Mais il faut citer la suite de la lettre du Pasteur. Après le démenti, il passe à l'attaque : « En somme, ce rapport n'est qu'un autre exemple de la façon dont le peuple catholique en général se nourrit de mensonges et de calomnies au sujet des Chrétiens évangéliques et il est évident que ce sont les pauvres catholiques, ainsi trompés, qui en souffrent le plus. Si le sujet n'était pas si solennel et important, la façon docile dont les lecteurs catholiques ont probablement accepté le rapport en question serait risible au dernier degré et je me demande, mon cher Monsieur, jusqu'à quand vous allez vous laisser aveugler par de telles faussetés. Pauvre Galilée, dont l'Église voulait anéantir la vérité : Courage ! tu as une postérité nombreuse !

« Je me permets, mon cher Monsieur, de vous prier de lire, maintenant, un autre exemple de la façon dont la vérité est forcée, tordue ».

Suivaient des citations de la Morale du P. Salsmans, accusé d'autoriser le parjure et l'abus de confiance chez les notaires et avocats. Il suffit au catholique d'inviter le pasteur à lire le contexte complet pour le réduire définitivement au silence.

### c) La Charité.

Une des causes, on peut même dire la seule profonde du succès du protestantisme, ce fut le dévouement et la condescendance du Pasteur envers les pauvres. Nous devons bien le reconnaître, les indigents de la ville n'étaient ni assez fréquemment visités, ni suffisamment assistés. Il fallait y porter remède si l'on voulait s'opposer efficacement à la propagande hérétique. Ici, quelques dames et demoiselles furent d'un dévouement admirable. Aucun taudis ne les rebutait, aucune indifférence ne les refroidissait, aucun insuccès n'arrêtait leurs démarches. Peu à peu on arriva à détacher quelques familles de la secte, pour les ramener dans le droit chemin. Ces visites aux pauvres apprirent aux catholiques combien il y avait encore en ville de misères

cachées. Contrairement à ce qu'on disait et répétait dans la bonne société, on découvrit qu'il y avait encore de véritables pauvres, on dressa une statistique précise de tous les ménages indigents. Et, pour assurer un secours stable à tant de malheureux, on réussit, grâce au généreux concours de M. l'avocat P., à reconstituer la « *Conférence de Saint-Vincent de Paul* ». De cette manière la propagande ultérieure, auprès des pauvres, était brisée d'avance.

Enfin les offices à l'église paroissiale étaient quelque peu négligés ; les chants en particulier laissaient à désirer. Les Jocistes résolurent de former un chœur de chanteurs, et à leur exemple, la J. O. C. F. unie à l'A. C. J. B. F., a organisé une chorale. La grand'Messe du dimanche, les saluts du mois de mai, ceux du premier Vendredi du mois, sont complètement transformés. Déjà la population entière commence à prendre part aux chants, et trouve plaisir à assister à des offices où elle n'est plus complètement inactive.

### d) **Les résultats.**

Si maintenant, on veut connaître le résultat précis de tous ces efforts, les voici brièvement. On a réussi à détacher 70 adeptes du protestantisme. Il reste encore actuellement 40 adultes, hommes et femmes, et une trentaine d'enfants. — Le ministre protestant ne jouit plus d'aucune considération, ni d'aucune influence parmi tout le reste de la population. Ses prêches ne sont plus écoutés, personne ne veut plus de ses livres ni de ses tracts. — Les soi-disants convertis sont très attachés à l'homme aimable, poli, doucereux, enjôleur, qu'est le Pasteur, mais nullement à sa doctrine. L'intérêt qui les tient joue là un grand rôle. Mais on profite de toutes les occasions pour ramener les égarés à la vérité. Plusieurs familles paraissent déjà bien ébranlées. Il est à prévoir que, le ministre parti, le protestantisme aura fait son temps.

Il n'aura eu d'autre effet que de rendre le catholicisme des Enghiennois plus clairvoyant, plus vivant, plus rayonnant, et mieux organisé.

Enghien, le 24 avril 1929. Joseph Dühr, S. J.

# Esquisses tchécoslovaques

La Tchécoslovaquie est un pays neuf qui, le 28 octobre 1928, fêtait son dixième anniversaire. Ce n'est pas beaucoup dans la vie des siècles ; et pourtant c'est beaucoup d'avoir

tenu malgré les difficultés de tous genres, intérieures et extérieures,qui ont assailli le nouvel état à ses débuts. Maintenant les choses se sont notablement stabilisées, et cet heureux résultat est dû au travail acharné des diverses classes de la société, dont les professeurs tiennent ici le premier rang. On a dit que ce nouvel état était la République des professeurs. Il est certain que ce sont des professeurs d'Université qui l'ont conçu, et que c'est encore eux qui ont la haute main sur la plupart des affaires.

Leur influence, au début, enveloppa dans la même réprobation les actes de l'ancien régime austro-hongrois et le catholicisme. Aujourd'hui, grâce à la constitution d'un très fort parti catholique, le « lidova strana », l'Église a reconquis de nombreuses libertés et son prestige s'est raffermi, mais sur de tout autres bases qu'avant la guerre. Le peuple paysan de Bohême mais surtout de Moravie et de Slovaquie, est le terrain solide sur lequel le parti s'appuie, ce qui lui donne une allure franchement démocratique.

Si jeune que soit l'état tchécoslovaque dans sa constitution actuelle, les pays qui le composent ont une histoire, extrêmement tourmentée, mais très ancienne et une des plus instructives au point de vue religieux. On le verra bien en septembre prochain (28-29 septembre 1929) où l'on va fêter en de grandes solennités, auxquelles toute la nation prendra part, le *Millénaire* du martyre de Saint Wenceslas, patron de la Bohême (929-1929).

J'ai été en pèlerinage, au mois de septembre 1928, à Stara-Boleslav, petit bourg situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Prague, où fut martyrisé le saint. On voit encore le lieu du meurtre, l'anneau de la porte que tenait le jeune saint (il n'avait pas 28 ans), lorsque cherchant à se réfugier dans l'église pour échapper aux meurtriers qui le poursuivaient, il fut rejoint par son frère Boleslav,accompagné de quelques nobles qui lui portèrent le coup mortel. C'est en ce lieu même qu'on conserve une très ancienne église, devenue crypte de la grande église moderne,c'est là qu'il aimait à servir la messe ;près de l'autel dans un petit renfoncement se trouvait une cuisine où il préparait lui-même les pains eucharistiques.

Ces souvenirs, restés si vivants, sont un lieu de pèlerinage très fréquenté où le peuple de Bohême s'est toujours retrempé dans ses traditions chrétiennes. Car Wenceslas fut le premier roi chrétien de ce pays. Son grand-père, Borivoj, fut baptisé par S. Méthode, et l'on montre, à côté de l'église, une chapelle de S. Clément de Rome, qui aurait été bâtie sur l'initiative de S. Méthode lui-même. Et ce souvenir nous fait rejoindre, à côté de la tradition occidentale inaugurée par S. Wenceslas,

la tradition orientale des SS.Cyrille et Méthode, qui n'est pas moins forte que la première.

Ces deux traditions, aussi chrétiennes l'une que l'autre, se rejoignent dans le pays tchécoslovaque, et ce n'est pas un de ses moindres intérêts.

A côté de S. Wenceslas qui reçut l'inspiration chrétienne du monde romano-germanique, de Charles IV, roi de Bohême et empereur d'Allemagne au XIV^e^ s., qui amena dans son pays les arts et la culture d'Italie, de l'Université de Paris, à côté des influences germaniques et de la tendance des dirigeants actuels, nettement occidentale, vient se ranger honorablement la culture orientale avec Velehrad et l'apostolat des SS. Cyrille et Méthode, venus de l'Orient grec,le monastère de Sazava, oriental avec S. Procope, celui d'Emmaüs, pendant un siècle oriental, et maintenant administré par des bénédictins, puis toute une partie de la Slovaquie et toute la Carpathorussie, qui sont catholiques de rite oriental.

Si la Tchécoslovaquie contient dans sa carte géographique les deux sphères d'action,elle les a aussi,mêlées,affrontées dans ses traditions historiques et dans son esprit. On dirait, à maints traits épars, que ces pays ont hésité entre les deux cultures, et qu'ils ont emprunté des deux, ici plus de l'une, là, moins.

Et ce mélange, bien loin d'être une confusion, est un appel des énergies profondes, un grandiose programme d'unité. Si cet État veut vivre, s'il veut intégralement jouer le rôle qui semble lui être dévolu,il doitfaire la synthèse des deux tendances dont il est riche, provoquer en lui le rapprochement religieux et culturel dont il est si difficile ailleurs d'ébaucher l'esquisse même la plus timide.

***

La France est représentée à Prague par diverses institutions, les unes stables comme l'Institut Français fondé par Ernest Denis, dont on inaugura la statue sur la place de la Mala Strana, au jour même du 10^e^ anniversaire ; on y fit venir en cortège des députations de toutes les écoles, et on y redit l'amitié qui lia la France à la Bohême depuis des siècles jusqu'à la dernière guerre. Vient ensuite le gymnase français où l'on donne tout l'enseignement en français, mais suivant les programmes tchèques ; ainsi histoire de la Tchécoslovaquie, sa littérature, sa géographie. Le gouvernement tient absolument à ce qu'on y enseigne la religion, et que ce soit un prêtre français qui fasse ces cours. En fin de 1927, j'y ai pris la succession de l'abbé Moyse, maintenant professeur de langue tchèque, à l'université catholique de Lille, et de l'abbé Dvornik, qui passa brillamment en Sorbonne, il y a 2 ans, une thèse

de Doctorat sur « *Rome, les Slaves et Byzance* ». C'est le premier tchèque qui ait été reçu docteur, en une thèse française, à Paris. Comme le gymnase s'adresse surtout aux enfants tchèques, c'est à peu près eux qui composent mon jeune public, sauf une ou deux familles françaises. J'ai garçons et filles en même temps, suivant le règlement de l'école. Pour ce qui est de ce mélange des deux sexes, je me contente de remarquer qu'une feuille libérale (libéral veut dire ici areligieux pour le moins), ayant dressé une enquête sur les avantages ou inconvénients du système de coéducation, terminait son rapport en disant : « Ces enfants vivent dans un état d'excitation perpétuelle qui favorise assez peu le travail sérieux ». Les cours de religion se font jusqu'à la 5e (c'est-à-dire depuis la 6e jusqu'à la 2e, suivant notre manière de nommer les classes). On y suit le catéchisme du diocèse de Paris, l'Instruction religieuse de l'abbé Bouvet, puis une histoire commentée de la Bible et du Nouveau Testament, et une Apologétique.

Je dois m'astreindre rigoureusement aux programmes tracés. Je puis dire que les autorités tchèques sont on ne peut plus complaisantes à mon égard ; dès qu'il faut un local pour les retraites des enfants, un changement d'horaire, on se met le plus aimablement du monde à notre disposition. Il y a une chapelle dans le Lycée, et le Crucifix est à l'entrée du grand escalier, et dans toutes les classes. Je n'ai d'ailleurs que les enfants catholiques dans mes classes ; ceux qui se disent sans-confession ou de religion tchécoslovaque ne viennent pas. Tous les professeurs sauf deux sont français ; ils me saluent en me donnant du « Révérend Père » à tour de bras. Diverses suceptibilités étant survenues l'an dernier entre le personnel français (pas moi...) et le directeur tchèque, on a envoyé cette année un inspecteur d'académie de Nancy, pour adoucir les contacts, et c'est à lui surtout que j'ai affaire. Homme très sérieux, véritablement dévoué à son œuvre, il m'a déclaré qu'un de ses grands'oncles avait été jésuite, et qu'il trouvait ce mode de procéder (le professeur de religion à l'égal de tous les autres professeurs, son enseignement obligatoire), bien préférable à notre enseignement neutre. Il a fait jouer les « *Femmes Savantes* » par les élèves du Lycée en décembre dernier, et cette pièce a très bien réussi. C'est un exemple de ce que peuvent faire ces enfants tchèques de 14 ans. Je suis dans l'étonnement de la facilité avec laquelle ils s'assimilent la langue française. J'ai dans mes classes des enfants de 10 à 16 ans ; je n'ai jamais aucune difficulté à me faire comprendre et à leur faire réciter leurs leçons ; si parfois, un mot difficile se présente, ils me demandent l'explication ; mais cela arrive peut-être une ou deux fois par mois.

A côté de ces Institutions stables,il y a des Cercles : Cercle

Français de Prague, les Ami tiés Françaises, laïques, qui donnent des conférences ou représen tations tousles 8 ou 15 jours ; à côté d'eux, les Amitiés catholiques françaises, dont le président est l'abbé F. Dvornik, donne des Conférences tous les huit jours à peu près ; ces réunions sont très intéressantes et assez fréquentées.

Le Carême réunit un très grand auditoire. Cette station française, commencée dès 1919,a eu un très grand succès, notamment avec les abbés Paravy, du diocèse de Chambéry. Non seulement la colonie française y vient en grand nombre, mais encore beaucoup de Tchèques. L'animateur de tout ce mouvement était l'excellent Mgr. Hanus, chanoine de la cathédrale S. Vit, qui mourut prématurément en avril 1928. M. le Ministre de France et Madame Charles-Roux viennent régulièrement à ces réunions de carême, ainsi que le général Faucher, chef de la mission militaire. C'est le ministre qui voulut encore fêter religieusement le 11 novembre dernier ainsi que la fête de S^te^ Jeanne d'Arc. Le Nonce s'y était fait représenter, et il vint lui-même, en juin, donner la confirmation aux enfants du lycée français. Il me dit à cette occasion, qu'il était heureux de constater combien la France aimait ici à fêter à l'église ses souvenirs nationaux, et que c'était la seule des nations représentées à Prague qui célébrât officiellement une fête nationale à l'église. Le salon de la Légation nous est aimablement ouvert pour le catéchisme que je fais tous les dimanches aux enfants de quelques familles françaises résidant à Prague. Parmi nos meilleurs paroissiens, je peux compter non seulement des officiers, catholiques de tradition, mais aussi des ingénieurs qui se souviennent toujours avec reconnaissance du R. P. Pupey-Girard.

Nos compatriotes forment à Prague une société assez fermée. Sans doute ils voient du monde ; mais c'est surtout en des réceptions officielles, « obligées » au sens mondain du mot, ou à cause des affaires à traiter, ou des cours à donner soit des professeurs, soit de nos officiers à l'école de guerre. En dehors de ces relations qu'impose le métier, ils se montrent peu et connaissent peu de monde. Le cercle de famille est encore plus fermé qu'en France ; et ce n'est pas toujours un mal, non certes... mais les relations qu'ils ont avec les autres ont quelque chose d'un peu superficiel. Ils semblent ne connaître le pays où ils se trouvent que dans des cadres hâtivement bâtis, presque dès le début,sans qu'ils sentent le besoin de chercher plus loin. Ils croient avoir assez vu du pays en séjournant quelques jours dans les deux ou trois plus grandes villes ; ils sont descendus dans les meilleurs restaurants ou hôtels, les mieux faits à notre image, ceux donc qui ne renseignent pas du tout sur les originalités du pays. D'ailleurs la langue leur

reste longtemps une barrière infranchissable ; ils puisent leurs renseignements quotidiens dans les journaux allemands, dans la seule langue à eux abordable.

Je causais un jour avec un professeur tchèque et m'étonnais de la facilité avec laquelle les Slaves, soit dès l'enfance, soit même à un certain âge arrivent à maîtriser les langues étrangères ; et je lui demandais de quelle méthode ils se servaient pour l'étude des langues.

« Nous n'en avons aucune, me répondit-il ; la maîtrise d'une langue n'est pas une affaire de grammaire ni de mémoire ni de prononciation ; c'est une attitude psychologique. Il faut entrer dans l'esprit de la langue, s'y harmoniser, l'écouter, en saisir la musique. La grammaire et les règles, nous ne les apprenons jamais ; elles découlent du rythme lui-même ; c'est ce rythme qu'il faut saisir, auquel il faut s'adapter. Voyez vos compatriotes qui viennent chez nous ; ils n'ont rien de plus à cœur que de garder les usages de leur pays, dans leurs lectures, le genre de vie, ou l'alimentation. Ils seraient les plus malheureux du monde s'ils n'apportaient pas avec eux leur cuisine ; ils ne se voient qu'entre-eux, et ne choisissent leurs relations que sur le modèle de ce qu'ils ont vu en France. Ils ne se mêlent pas à notre vie. Une jeune femme française vient-elle à se marier à un tchèque, qu'elle ne peut presque plus rester en relations avec les familles françaises, parce qu'elle a bien été forcée de prendre nos usages. Nous, au contraire, nous aimons à nous mettre en plein dans la vie du pays où nous habitons. Nous écoutons, nous efforçant de comprendre, nous vivons avec les autres, quand ils nous le permettent, et c'est dans la vie qu'on apprend le langage. Vous aussi, le peuple qui a répandu les plus larges idées à travers le monde, vous voulez comprendre... mais d'une autre manière : avec votre esprit passionné de clarté, vous voulez débrouiller de suite notre vie complexe ; vous réduisez à des idées claires quelques données qui vous ont paru précises, et vous bâtissez là-dessus des jugements abrupts, irréformables. Vous prétendez comprendre, mais dans des règles. Vous faites ainsi pour apprendre une langue ; vous allez chercher la clef d'un langage dans des livres, vous vous y renfermez, ou bien vous regardez superficiellement un spécimen de littérature, une chrestomathie, comme ce parisien qui croit connaître les mœurs de l'ours blanc en allant le regarder une après-midi au jardin des Plantes. Il faut lutter avec les mots dans leur jaillissement spontané, sortis de la bouche du peuple, car les mots n'ont pas leur sens dans le dictionnaire, mais dans la phrase où ils sont exprimés.

« Nous, nous percevons une musique, une mélodie propre à chaque langage. C'est cela qui en fait la nervure, qui en fait

la vie. Ce chant une fois approprié, les intonations bien prises, les mots et les règles d'accord défilent sans tarder. Nous sommes plus directs, et c'est notre caractère. Vous avez des principes : vous voulez les retrouver dans la vie, et ne voyez d'elle que ce qui leur correspond. Nous sommes plus souples, plus imitateurs aussi,et c'est un défaut ; mais l'étude d'une langue n'est-elle pas un peu une singerie? me dit-il en souriant... C'est en refaisant les gestes, en imitant le port de tête, le balancement du corps, qu'on apprend celle d'autrui. C'est une danse, voyez-vous ; et celui qui a le moins d'arêtes fixes, le corps le plus souple, et les vertèbres au frottement plus doux, réussit mieux dans cet art. »

***

Je ne me suis pas occupé des Russes émigrés habitant à Prague. Il y a pour eux une paroisse catholique de rite oriental organisée à Prague, avec un prêtre hollandais, le P. Feodor Strottman, de rite oriental. Je ne voulais pas interférer avec son travail. Le pauvre prêtre, entièrement formé au collège grec de Rome, connaissant suffisamment le russe, ordonné prêtre dans le rite oriental, avait tout ce qu'il fallait pour réussir à gagner la sympathie des Russes émigrés. Et il est mort, au début du mois de février, d'un pauvre accident d'asphyxie, sans résultat sensible qui ait pu récompenser ses efforts. Il avait travaillé 3 ans à Prague, et dans un compte-rendu qu'il dressait au commencement de l'année présente, il notait que les Russes fréquentant son église étaient, en 1925, au nombre de 9 ; mais qu'ils étaient, en 1929, exactement *quatre*.

J'ai donné, en 1928 quelques conférences sur l'Union à des sociétés tchèques travaillant spécialement dans ce but, ainsi qu'à un groupe de légionnaires tchèques qui avaient fait le grand exode de Sibérie, en 1919, avec Kolchak.

Mais allons plus à l'est ; prenons le train à la gare Wilson (principale gare de Prague), et filons, en 15 bonnes heures, à 1000 kilomètres plus loin, vers la Russie subcarpathique, ou pour abréger, la Carpathorussie. Vous rencontrez en route, Olomouc (Olmutz), la grande forteresse de jadis, la très riche ville archiépiscopale, Prerov et les superbes plaines de Moravie, Morasvka-Ostrava, le pays de la houille avec un petit bout de Silésie, Tésin en sa partie attribuée à la Tchécoslovaquie, où nos Pères ont une résidence ; Ruzomberok aussi, où ils dirigent une école apostolique slovaque ; là est la citadelle de Mgr Hlinka, le leader des catholiques slovaques : puis vous montez vers les Hautes Tatras, à Strba, à Poprad, d'où le bloc immense des Tatras se dégage avec une beauté unique ; et vous voilà à Kosice (l'ancien Kashau en Hongrie), où furent martyrisés nos martyrs dits hongrois. Enfin une station, Cop, où fourmillent juifs et tsiganes, et qui par une bifurca-

tion, vous mènerait à Uzhorod, capitale de Carpathorussie. Mais continuez encore la grande ligne, dépassez Batiu, Beregsas, et vous voulà à Hust, là où la Carpathorussie n'est plus que montagnes, en Marmaros. Ici vous n'êtes plus en Europe, vous êtes en quelque pays d'Orient ; il ne reste plus que les fonctionnaires et leur parler tchèque pour vous rappeler que vous êtes en Tchécoslovaquie.

## Noël dans les Carpathes.

On a dit du peuple russe tantôt qu'il était le plus religieux qui soit sur terre (Dostoievsky) ; tantôt qu'il était le plus athée de tous les peuples (Biélinsky).Et Dmitri Merejkovsky, citant ces deux jugements, à première vue, contradictoires, ajoute : « qui des deux a raison ? ou bien peut-être, tous deux ont raison. Il se peut qu'il n'y ait pas de peuple plus assoiffé de religion, et en même temps moins capable d'étancher cette soif, que le peuple russe. L'immense et continu exode vers les sectes prouve jusqu'à quel point les désirs religieux du peuple sont peu satisfaits par ce que lui proposent l'enseignement et les rites ecclésiastiques du christianisme historique » (1).

Sans oser critiquer ou confirmer ce jugement d'un maître de la pensée russe, ce qu'on peut dire au moins, à coup sûr, c'est que le peuple russe est le moins laïque qui soit. La religion est tellement entrée dans les mœurs et manières de pensée du peuple, qu'elle en est devenue comme inséparable, soit en son authentique tradition, soit en les aberrations de ses contrefaçons diaboliques : sorcelleries, superstitions... c'est encore ce même grand penseur russe qui a écrit : « La religion du peuple, ce n'est pas une circonstance fortuite... et même si l'on admet que les causes de la naissance de telle ou telle religion chez un peuple ont été accidentelles, ses conséquences dans la vie du peuple sont d'une incontestable importance. La religion, c'est une partie du sang et de la chair d'un peuple : elle le fait tel ou autre, l'engage dans la culture ou l'en éloigne,.. c'est jusqu'ici la religion qui a fait les peuples, leur a donné la force ou la leur a enlevée » (2).

Me trouvant à l'orient des Carpathes, chez le peuple roussine, catholique de rite oriental, russe d'origine, et qui a gardé les vieillescoutumes slaves encore mieux qu'en Russie(3),

(1) Dm. Merejkovsky, *Teper ili nikogda* (*sbornikstatei*), p. 130.
(2) Dm. Merejkovsky, *sv. Sophia* (dans le même recueil), p. 154.
(3) La Russie subcarpathique, à l'est de la Tchécoslovaquie,

j'eus l'heureuse occasion d'assister à une fête populaire de Noël. Si vous voulez vivre un peu de temps à 5 ou 600 ans en arrière, loin de toute la civilisation européenne et pourtant au centre de l'Europe, mais dans des replis secrets des Carpathes, en des endroits qui n'ont tenté aucun touriste, venez avec moi, sans rien craindre, ni une marche de nuit par des froids de 25 degrés dans les montagnes couvertes de neige, ni d'avoir à déguster la viande graisseuse de mouton (Noël est une des rares occasions où ces paysans préparent de la viande), sans autre instrument que vos doigts.

Je me trouvais dans l'isba d'un brave paysan, en service pour l'exploitation des forêts, et qui a déjà à son actif une douzaine de peaux d'ours qu'il a authentiquement tués. C'était la nuit de Noël, toute la famille était réunie dans la partie qu'on appelle cuisine, mi-sommeillant, mi-devisant, attendant l'arrivée des Vifleemi (prononciation russe de Bethléem, pour indiquer la petite crèche improvisée que des chanteurs transportent d'isba en isba en cette nuit pour commémorer le grand mystère).Mon hôte m'avait recommandé de dormir ; le village était grand, répandu par les montagnes sur une longueur de 5 ou 6 kilomètres, et les Vifleemi ne viendraient peut-être que fort tard dans la nuit. Je m'étendis sur un banc de l'isba, et attendis.

Vers une heure du matin, nous entendons une clochette : c'étaient les chanteurs. Quatre grands gars du village costumés, l'un en ange : robe blanche serrée à la ceinture, une paire d'ailes grossièrement figurées dans les épaules, un diadème avec une étoile au front, les autres en chasseurs d'ours, portaient une petite maisonnette gracieusement illuminée, où figuraient une crèche avec l'Enfant-Dieu, des animaux, des arbustes... Ils saluèrent en demandant si l'on pouvait entrer ; l'ange répondit que oui, parce qu'il savait que tous les habitants de la cabane étaient des « hommes de bonne volonté ». Alors commencèrent les chants. C'étaient des « koliadki », chants joyeux, dont les uns s'appliquaient à Noël. Qu'apportes-tu, disait l'ange ; l'un répondait : j'apporte une brebis ; l'autre, du fromage ; l'autre disait qu'il n'avait rien, car il avait perdu son présent en route. Eh bien, Michaïlo, lui disait l'ange, puisque tu n'as rien, fais un peu de musique... Michaïlo tira une flûte en bois, et se mit à jouer un Noël, auquel tout le monde s'unit. Puis on entendit des coups à la porte : c'était le diable qui voulait entrer ; une faux à la main,

est peuplée par un demi-million de « Roussines » professant la religion gréco-catholique, en grande majorité.

le visage absolument caché derrière une barbe monstre et des cheveux retombant sur les yeux et le nez, il se mit à parcourir la pièce en menaçant tout le monde de sa faux. Mais il fut facilement mis à la raison, et invité, ainsi que tous les autres, à adorer l'Enfant. Alors les uns et les autres s'agenouillèrent à la file, récitant une prière, qui revenait toujours à offrir quelque chose : l'un, du lait, l'autre, de la kacha, un autre, un cœur pur... et tout se finissait par une adresse de l'ange aux habitants de la maison pour leur promettre une bonne année, de ce qu'ils avaient bien voulu recevoir l'Enfant-Dieu.

Ces Koliadki, qui remontent la plupart à une période très ancienne, production populaire en général, vivante expression du langage et de la psychologie du peuple,— il est difficile de les traduire, car ils perdent alors beaucoup de leur pittoresque. Chantés par ces voix rudes, ils donnent l'impression d'un curieux mélange de mélancolie et de gaieté. Mélancoliques sont ces lentes mélopées, airs peu variés, où la voix traîne volontiers sur certaines notes, pour s'arrêter brusquement et rudement sur les finales ; mélancoliques, ces complaintes sur la dureté de leur vie, sur ces montagnes où rien ne pousse, que le vent glacé et la haute neige des durs hivers... Mais on sent que cette vie peineuse est prise gaillardement, qu'on ne la changerait pas volontiers pour une vie bourgeoise ; çà et là vient le détail amusant, la satire joyeuse...Ce n'est pas, ce n'est jamais le gros rire, la farce : sur ces visages plutôt inertes, peu expressifs, la joie ne se traduit jamais en éclats soudains ou en rires bruyants ; elle n'est pas de commande, ni factice ni méprisante ; elle ne s'épanouit guère en raillerie, devant les malheurs ou les bévues d'autrui ;... elle est bien assurée, plus douce. Elle ne blesse pas, ne fait pas d'envieux. Pas très individuelle, mais aussi pas égoïste, elle sourd dans le sous-sol caché de ces natures vierges, et s'exhale profondément, avec une rare puissance, au rythme de leurs monts et de leurs forêts inviolées. Ignorante de la mode, elle est la même que celle que ressentirent les générations écoulées, toujours présentes dans les mêmes mœurs et les traditions immobiles, qu'aucune fièvre ne vient altérer, aucune nervosité troubler ou sottement dénaturer. Et c'est ce qui fait le prix de ces âmes de primitifs, que d'autres seraient peut-être tentés de traiter de vil troupeau. Si, en parcourant un pays comme la Carpathorussie, un voyageur pressé, étonné de ne rencontrer aucun monument, aucun vestige du passé, inscrit sur la pierre ou le parchemin, s'écriait qu'il ne reste rien du passé chez ce peuple, qu'il vit comme son bétail, uniquement préoccupé de la pâture quotidienne, il se tromperait ; il aurait oublié de considérer le principal, les âmes, qui sont, elles, ces monuments,

en contact inviolé avec un passé qui n'est pas mort, mais auquel il veut rester inviolablement fidèle, et qu'il continue dans ses mœurs et ses moindres gestes, bien supérieur en cela au voyageur de fortune, prisonnier de la mode du jour, uniquement soucieux de vitesse, et des nouvelles de journaux, les dernière parues...

Mais la visite des Vifleemi n'est qu'un épisode dans les rites de la nuit de Noël ; elle est précédée par un autre rite, dont il est difficile d'être témoin, et dont la teneur dévoile un autre côté de l'âme du peuple.

Dans la journée, on a préparé un grand dîner ; il y faut de 9 à 12 plats. On se met à couvrir la table. Sous la table, on met du foin ; sur le foin, des tapis que les paysans ont tissés eux-mêmes.Puis, sur la table, encore du foin, et du linge qui recouvre le tout. Pour commémorer le mystère de la Crèche, on veut manger entièrement sur du foin. On dispose dans un coin du vin et du maïs, puis, on va au four, on place les plats sous la table, de sorte que rien ne paraisse ; et tous, se mettant pieds nus, se tiennent sur la cheminée.

Alors le père dit : « que de ceci rien ne disparaisse, que personne ne prenne rien ; quant aux sorciers, qu'ils aillent au poële, ainsi que tous autres devins ». Il descend ensuite au milieu de la pièce, défait sa ceinture, en fait un rond, l'étend par terre, au milieu du cercle ainsi formé jette des grains, et y amène une poule pour qu'elle mange, afin qu'elle n'ait pas envie, elle et toutes les poules de la maison, d'aller pondre ses œufs dans le nid du voisin. Quand la poule a mangé, on ferme la porte au verrou ; puis tous s'asseyent à la table, on allume la chandelle, et on prend les plats de dessous la table. Alors le père prend des haricots, les lance au plafond, contre les murs, dans un ordre déterminé d'avance, en commençant par l'Orient, afin que le bétail soit bien portant et « joyeux ». Et l'on se met à manger. De chaque plat, on réserve une petite part pour les « Anges », afin qu'eux aussi aient à manger. Ensuite, vient la nuit de Noël, l'attente des Vifleemi.

De cette fête jusqu'au Nouvel An, on ne balaye pas la chambre, on laisse les balayures, on ne les sort pas, pour les porter,lors que vient le Nouvel An, sous l'endroit où on serre le foin, afin d'avoir autant de pâturages qu'il en faut pour les bestiaux. C'est le moment où les sorcières jettent des sorts et on y attache une grande importance.

On ne saurait exagérer la place que tient dans l'imagination de ces paysans la pensée du diable. Ils le craignent et lui attribuent toutes sortes de maux. Quand vient une maladie, c'est toujours au sorcier qu'ils s'adressent et ils ont en lui une grande confiance. Un esprit religieux, mais mal entendu, les y conduit. Si Dieu veut que le malade meurt,disent-ils, tous les remèdes

du monde n'y feront rien, et s'il doit guérir, la nature s'en chargera bien toute seule ; et quand ils font, avec tant de confiance, appel au sorcier, c'est toujours le même esprit qui les guide : l'influence prédominante des puissances spirituelles sur la vie humaine et aussi sur la conservation des bestiaux, le cours favorable des saisons. Quand on aborde ces endroits fermés où vivent les paysans des Carpathes, on est tenté de mépriser une vie si inculte et si vide des acquisitions modernes, aussi bien au point de vue de la technique que de l'esprit. Une étude plus attentive provoque un jugement plus prudent. Sans doute ils sont fermés, mais cette fermeture est organisée, volontaire. Ils ont sans doute voyagé, vu nos grandes villes, admiré ; ils ont même désiré pour eux-mêmes une terre plus fertile et qui récompense leurs pénibles efforts, mais notre luxe les a laissés sceptiques. Un jour qu'un citadin en tourisme, égaré par leurs montagnes, leur faisait valoir l'éclat de la vie dans les grandes villes, les rues bien pavées les tramways, les théâtres, les cinémas, et, prenant en pitié leur pauvre vie, les engageait à se civiliser au moins un peu, un paysan qui écoutait avec attention se mit à lever la main : « Est-ce que Monsieur permettrait que je dise un mot ? — Bien sûr. — Est-ce que dans vos grandes villes, les hommes et les femmes meurent aussi ? ? ? ? »

Ils ne veulent pas de notre civilisation, car ils l'estiment vaine et ne répondant pas à leurs besoins. Aussi bien toute leur manière de vivre les renferme comme fatalement sur eux-mêmes. Aucun rapport avec les autres ; tout se fait entre eux ; et s'il faut absolument acheter quelque chose, on va au juif du village, toujours prêt à donner satisfaction. Tous les vêtements se préparent à la maison ; tout, jusqu'aux boutons, sont de leur style ; presque chaque village a sa manière. On construit l'isba soi-même, avec le bois de la forêt voisine, sans clous fort souvent. Les poutres s'emboîtent les unes dans les autres, on fixe avec des lanières d'écorce ou des coins de bois. Il n'y a que les carreaux qu'il soit indispensable d'acheter. La nourriture est uniquement faite des produits du champ et des bestiaux.

Volontairement et par leur genre de vie (et on aurait tort de distinguer rigoureusement leur volonté de leurs habitudes, car cette volonté est tellement nature qu'elle tranche rarement sur des habitudes séculaires qu'ils gardent comme un trésor sacré, le meilleur d'eux-mêmes), ils restent à part, ils s'opposent à la nivellation européenne. A leur manière, ils ont un peu de la xénophobie chinoise, et l'on peut dire que la religion est une pierre essentielle dans l'édification de cette tour d'ivoire.

Mais cette attitude, à la fois si religieuse et si profondément

enracinée pose au point de vue du catholicisme des problèmes très graves qu'on aurait mauvaise grâce à sous-estimer.

## Visite en Carpathorussie.

Pour connaître la Carpathorussie, il ne faut pas rester dans les principales bourgades, ni suivre les vallées fréquentées : il faut aller sur la Verchovina. Ah... vous ne connaissez pas la Verchovina...C'est une terre dédaignée des touristes : pas d'hôtels, pas de restaurants, ni de confort. Il y faut vivre la vie du paysan. Située au nord de la Carpathorussie, dans la zône des hauts sommets, elle se distingue par ses froids piquants, sa terre pauvre et rocheuse, battue par les grands vents qui soufflent de tous côtés. Là ne pousse plus le maïs, la plante si aimée du peuple des Carparthes, qui en fait son pain, ses légumes, le plat résistant de tous les jours, le tokan. Mais pas de koukourous ou de mélaï (c'est ainsi qu'on appelle le maïs là-bas), sur la Verchovina ; il n'y pousse, en de rares endroits, parcimonieusement mesurée, que l'avoine, dont on fait un pain dur comme du bois, et que l'on fend au marteau. Les chaumières, les chiji, ne sont plus blanchies à l'intérieur. On y monte, soit en suivant le petit chemin de fer d'Uzok, celui de Svaliava à Skotarska, ou le long des vallées de Dovhe, Volovoje, Tereblja, Teresva...Peu à peu les forêts, si touffues dans les régions moyennes, disparaissent pour ne laisser que la nudité des monts. Par endroits, et c'est l'unique richesse, s'étend la polonina ; ce sont de vastes pelouses de pâturages, s'étendant à 1200, 1500 m. d'altitude, où, quand vient la saison d'été, se rendent les pâtres avec leurs troupeaux. Presque chaque village a sa polonina, qui, de date immémoriale lui a été dévolue : alors qu'en bas, c'est la route boueuse, jamais empierrée, ou le sentier-torrent, capricieusement tracé par le déboulis d'un ruisseau de montagne, ici, c'est une promenade à horizons infinis, plus belle et plus propre que les sentiers si soigneusement entretenus d'un jardin anglais. Ils sont joyeux les pâtres, lorsque, munis de maigres provisions, ils y montent pour la saison, faisant honneur pour quelques mois, à la splendide nature que Dieu leur a donnée. Le reste du temps, ils n'en jouissent guère, enfouis, avec leurs villages, dans des vallées étroites à l'abri du vent, ils laissent, la saison finie, le beau domaine d'en haut aux ours et aux loups, qui viennent encore, si le froid est trop piquant, leur disputer leurs moutons ou leurs poules. Que c'est pauvre, un village de la Verchovina...Que de tristesses accumulées dans ces lieux déserts...Un groupe de cabanes, toujours pareilles, aux hauts toits de chaume, à portes basses, avec des fenêtres si petites

qu'il y a à peine la place pour y passer le visage ; à l'intérieur, on est tous ensemble, la baba et les enfants à peine revêtus d'une longue chemise en toile grossière qu'on ne change presque jamais, poules, petits porcs, petits veaux, tous chauffés au même grand poêle, avec la traditionnelle réserve de pommes de terre sous le lit, qui entretient la saleté, et des bêtes importunes. Et tous ces lieux de misère, piqués çà et là au gré des replis du terrain, reliés entre eux par des chemins qui ne sont que des escalades ou des réserves de boue ; et c'est pourtant dans ces lieux si tristes qu'on trouve le plus de contes populaires, qu'ils ont gardés le plus soigneusement, récits, chansons dont ils se bercent l'imagination aux longues soirées d'hiver... C'est l'histoire de Iurko Russine, ce patriote devenu brigand pour échapper à la prison magyare, réduit à vivre dans les cavernes inaccessibles, apparaissant soudain la nuit pour demander un peu de pain, tuant les gardes lancés à sa poursuite ; chansons de Duchnovic et de Silvaj, satires aussi à l'adresse du pope et du diac...

La Verchovina, surtout vers Uzok et Torum, se distingue par ses vieilles églises en bois. La plupart datent du XVIII[e] siècle. Mais quelques-unes remontent jusqu'au XV[e] ; leur étude est extrêmement intéressante ; car elles contiennent dans leur architecture, comme figées, les diverses influences qui ont agi là-bas. Travail de paysans, de pauvres pâtres qui passaient leurs journées d'inaction à mouler longuement de pauvres morceaux de bois ; chaque détail est témoin de cet art populaire, naïf, qui reste absolument à l'abri de toute recherche savante, de toute école.

Une barrière dans le sens de la largeur, divise la nef ; elle a été mise là par les pieux ancêtres des Carpathes pour séparer les hommes des femmes ; les hommes se tiennent en avant de cette ligne ; et les femmes derrière ; mais vraiment la place qui est laissée à ces dernières est trop réduite. De fait, cette disposition oblige moralement les hommes à venir en grand nombre ; et c'est un bien appréciable ; mais les femmes, refoulées au bas de l'église, doivent se tenir en grande partie sur le seuil ou même dehors ; lorsqu'il fait froid, leur nombre diminue ; elles aiment mieux rester chez elles.

L'air et l'eau, si purs, si frais, sont les seuls médicaments que ce peuple connaisse, et qui les entretiennent à peu près en santé ; hors cela, ils n'en veulent pas. Ils ont une crainte instinctive, une défiance profonde à l'égard du médecin. J'en ai vu recevoir un remède qu'ils étaient venus chercher, et à peine sortis de la maison, jeter la fiole contre les carreaux

du Docteur, en s'écriant : « Brigand, c'est du poison que tu nous as donné ». Pareille aberration, assez rare toutefois, s'allie très bien avec une reconnaissance profonde pour le moindre service rendu ; c'est le fond chrétien, réel, si longtemps et longuement déposé dans leurs cœurs, mais qui laisse parfois percer les instincts sauvages de l'inculte contre tout ce qui le dépasse. Mystère de l'âme humaine, mais réel, tangible en ces revirements soudains et que rien ne vient dissimuler.

Je rencontrais un jour, au flanc de la montagne, au déclin d'un beau jour d'automne, deux enfants, Petrouchka et Vania, qui descendaient, sur l'herbe glissante, un petit traineau de bois mort qu'ils avaient coupé dans la forêt. Ils s'arrêtèrent pour me dévisager, sans rien oser me dire ; puis, quand je fus passé, comme devenus moins timides dans mon dos, ils m'interpellèrent : « D'où viennent le Pan (Monsieur) » ? Traduction de leur formule de politesse, où ils emploient la troisième personne du pluriel pour s'adresser à un personnage respectable, manière assez déroutante au début, lorsqu'on n'y est pas encore habitué. Je leur répondis et leur demandai à mon tour s'ils vivaient heureux : « Pas toujours, petit Pan ; bien souvent, on n'a plus de pain ; mais il y a le juif qui nous aide. Il est bon, le juif...» Cette aveugle reconnaissance pour cet être dont le roussine ne peut se passer, en dit long sur leur peu de réflexion à l'égard de ceux qui les trompent, lorsqu'on constate qu'avec cet aide du « bon juif », c'est le roussine qui vivote, toujours misérable et reste toujours aussi pauvre, malgré des années et des siècles de dur labeur ; tandis qu'à côté de lui, le juif, trônant derrière ses étalages et ses bouteilles de palenka (eau de vie) est celui qui s'engraisse et tient tout le commerce du pays. « Allez-vous à l'école, leur dis-je ? — Pas toujours, panouchko...L'hiver, c'est difficile ; il y a 10 kilomètres par la montagne, de notre maison à l'école la plus rapprochée ; et quand tout est recouvert de neige, que nous sommes nu-pieds, on sent souvent la paresse, et on aime mieux rester au coin du feu. Puis, on n'en a guère la force. L'hiver, la pitance est maigre. Presque pas de lait ; du pain, pas toujours ; un peu de haricots, de la graisse de lard ; on a le ventre un peu creux, et les jambes ne tiennent pas bien sous soi ». De fait, ces enfants qui naissent beaux et bien portants, deviennent très vite malingres, les traits tirés, à cause de la nourriture lamentable qu'on leur donne dans leur jeune

âge. Leur enfance est d'ailleurs absolument négligée ; les parents sont occupés à des besognes fatigantes, qui les absorbent complètement, et l'enfant pousse comme il peut. On crée beaucoup d'écoles ; mais les vides qui persistent quand même sont énormes. Parfois, là où l'école devrait compter une centaine d'enfants, 10 à 12 sont ordinairement présents...

J'ai fait plusieurs fois le catéchisme dans ces écoles de village ; j'avais été gagné par leur voix et leurs appels engageants lorsque, passant près de l'école, je les avais rencontrés, groupés sur le seuil et me disant, d'un ton qui gagne tout de suite et enlève toute crainte de se faire moquer : « ne viendrez vous pas nous enseigner » ?... On commençait par la prière-Sapto Hedecnoca, puis le salut des Carpathes « slava Jisusu Christu », et dans l'odeur si âcre des suints de mouton qui se dégageait de leurs pelisses, je leur apprenais, ou plutôt je tâchais de comprendre, d'après leurs réponses, ce qu'ils réalisaient du mystère du Dieu en trois personnes, Et moi, pauvre européen, je sentais, qu'auprès de ces petits êtres dédaignés, j'avais tout à apprendre, parce que, ces formules dogmatiques, devenues pour eux comme une seconde nature par l'endosmose magique du rite possédé dès les premiers vagissements de l'enfance, moi, je n'en avais que des concepts rationnels étayés par la foi...

*Tereblja.* C'est un grand village en Marmaros, à 12 kilomètres de la station la plus rapprochée, Bustyn, à un endroit où la vallée commence à se resserrer en montant vers la Verchovina. La Tereblja y est peu profonde, mais violente. Le village de Tereblja, qui tire son nom de la rivière, est situé sur la rive droite. En face, sur la rive opposée, un peu plus haut, est Uglja, bourg très pittoresque, plus éduqué que ses voisins, sur un promontoire où était autrefois un grand monastère orthodoxe, qui fut détruit, lorsque Marmaros, presque 100 ans plus tard que le reste de l'éparchie, reconnut l'Union. Tereblja s'en souvient. Il est aujourd'hui furieusement antiuniate, et sur la colline, à deux kilomètres, il s'est bâti un monastère orthodoxe, où, l'an dernier, étaient une dizaine de moines.Tereblja a fourni au moins 5 prêtres à l'église orthodoxe de Carpathorussie. La belle église en pierre, de Tereblja, par jugement public, avait été rendue, six mois auparavant, à l'évêque de Mukacevo. J'y abordai, une belle après-midi de septembre, en compagnie de l'archidiacre de Tiacevo, Jan Egressy. C'était un homme de grand bon sens, très averti des choses et des gens en Marmaros, et qui avait, sans tumulte ni combats, réconcilié déjà quelques églises, de par sa grande et sainte autorité. Un juif nous avait fourni les chevaux, un juif nous conduisait, un juif nous reçut au village (c'est la loi en Carpathorussie, où tout est aux mains des juifs) ; c'est enco-

un juif qui nous donna les premiers renseignements sur l'état d'esprit des habitants. L'église se trouvait absolument vide ; à part l'iconostase et l'autel, il ne restait absolument rien. Bien que l'inventaire fît mention de livres, d'ornements pour célébrer, d'encensoirs, tout avait été dérobé. Pourtant ces gens si zélés pour les objets du culte n'avaient pas une foi bien assurée. Une centaine de familles avaient passé au subbotisme ; et c'était les paysans les plus considérés du village : Dieu sait ce qui travaillait l'esprit de ces braves gens ! Le batiouchka, homme illettré, menait une vie invraisemblable, battait les uns, injuriait les autres, subjuguait tout de la force de son poignet et de son regard. Un an auparavant, il était encore meunier dans le village, et il lui avait suffi de trois mois d'éducation (?) au séminaire pour être prêtre. Il monta la tête aux paysans, et, une fois que je devais célébrer à l'église, il y eut du tumulte pendant la nuit. J'entendais des gens qui allaient et venaient dans la rue ; soudain un bruit de carreaux cassés : une pierre qui tombe dans la salle à côté de celle où je demeurais, puis une détonation. Le médecin russe dans la maison duquel j'habitais (c'était l'ancien presbytère) vient à moi et me demande si je n'ai rien reçu. Les paysans, croyant m'atteindre avaient lancé une pierre dans la chambre contiguë, vide cette nuit-là ; ils s'étaient trompés d'adresse ; et le docteur avait tiré un coup de révolver pour les effrayer... Les gens n'étaient pas rassurés ; et lorsque ce fut l'heure du service divin, le lendemain matin, bien peu se présentèrent à l'église. Il y eut le sacristain, Vassili Copik, paysan illettré, et le sous-notaire, tous deux d'une foi vigoureuse. Tous deux avaient subi plusieurs fois la même expérience que moi, des carreaux cassés. Quelques jeunes vinrent chanter, des babas, mais il y avait beaucoup de monde sur la place et hors de l'église... les uns au regard menaçant, les autres étonnés, sans trop savoir ce qu'ils voulaient, se craignant les uns les autres. Ce village avait mauvaise réputation ; on m'avait dit, avant d'y venir : « ce sont des bandits dans ce village ; ils sont tous communistes ». Lorsque vint le changement de 1918, ils se constituèrent en république, élisant un conseil, un président, et résistèrent aux armées tchécoslovaques, lorsqu'elles se présentèrent pour occuper le pays. Aussi les gendarmes ont-ils encore là fort à faire ; et pour exprimer leur mécontentement, les villageois votent tous pour les communistes.

Le village voisin, Doulovo, filiale de Tereblja, contenait quelques familles catholiques restées fidèles. Il y en avait une dizaine. Elles ont gardé la vieille église en bois. Les orthodoxes, en grosse majorité, se sont bâti, au centre du village,

une église de briques, en style russe, à la vérité fort jolie. J'y vins pour la première fois, de Tereblja, un dimanche matin, et j'y trouvai mes fidèles déjà réunis, chantant matines ; il était sept heures du matin. Ils faisaient ainsi tout l'office, chaque dimanche, sans prêtre. Après la messe, le Curator, Oros Meter, m'invita chez lui pour faire connaissance. C'était un paysan assez instruit, rusé, jovial, qui possédait une petite bibliothèque. Oh ! pas grand' chose : huit livres des almanachs de la société Duchnovic, un vieux psaltyr, deux autres livres liturgiques ; ils étaient disposés à plat, sur d'étroites planches qui vont d'un bout à l'autre de la chaumière, et servent à sécher le linge, à déposer les casseroles, les assiettes en bois. Je déjeunai : un peu de pain, du lait, du « tokan », pendant que mon hôte me demandait d'où je pouvais bien venir, ce qui avait pu m'attirer dans un lieu si perdu, si éloigné, « où je n'avais pas grand profit à espérer, car tous étaient très pauvres, que j'aurais pu choisir mieux, une paroisse un peu mieux dotée, dans la plaine »... Mais, pour ne pas trop me décourager, lui et deux ou trois familles se réunirent pour me donner des haricots, du riz, des œufs, du pain ; j'en avais un sac plein. Pensant que cela me gênerait de passer à travers le village ainsi chargé, le brave homme voulut porter mon sac jusqu'au bout du village, où il me laissa, à la grâce de Dieu.

Le sacristain se nommait Michaïl Halica. Cet homme avait fait preuve de caractère. Un jour d'été, revenant des champs, il rencontra devant l'église une grande foule de paysans attroupés ; dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent à crier après lui, exigeant qu'il leur remît la clef de l'église uniate dont ils voulaient s'emparer. C'était tous des orthodoxes. Il se redresse, et sans rien craindre de leurs clameurs, il s'écria : « j'ai la clef dans ma poche ; mais vous ne l'aurez pas tant que je serai vivant... »

Il faut avoir entendu les chants des pâtres pour comprendre l'âme de la Verchovina. J'étais parti avec Andrew le fossoyeur, à cinq heures du matin, encore de nuit, pour Teresul. On passe la Teresva, les dernières maisons de Doubovo, où tout dort encore, et l'on commence à gravir la montagne. Au bout d'une heure, le jour commença à se lever ; dans ce chemin à peine tracé, nous marchions lentement, mon guide me rassurant presque à chaque pas : « vous verrez, panuchko, je connais tous les chemins ; je vous mènerai par le meilleur ; vous n'êtes pas encore habitué ; il ne faut pas vous fatiguer ; prenez garde à cette flaque d'eau ; par ici, c'est plus sec ; comme ça, nous arriverons juste à l'heure, l'heure où l'on sonnera les Matines ». Lui, marchait nu-pieds, et il trouvait que c'était une drôle d'institution que les chaussures, qui ne servent qu'à faire glisser quand le terrain est humide. En se

retournant, on voyait en bas le village de Doubovo, avec sa belle église de style byzantin,mais qui attend depuis trois ou quatre ans son achèvement retardé par toutes sortes de vicissitudes, dont une des principales fut pendant deux ans l'occupation des orthodoxes, qui y firent tant de dégâts, que cette église à peine construite, lorsqu'ils la rendirent au culte catholique, avait déjà l'air d'une ruine. Puis c'était les méandres de la Teresva, et la petite gare, elle aussi en voie d'achèvement.

Arrivés en haut, un spectacle incomparable nous attendait. A nos pieds, resserrée entre deux chaînes de montagnes, flottant parmi les contours sinueux des escarpements abrupts, se balançant mollement au gré des moindres remous de l'atmosphère, s'étendait une mer de nuages ouatés. Au dessous, baigné dans cette vapeur condensée par le froid de la nuit, et qu'assombrissaient les fumées exhalées de l'âtre des cheminées, dormait notre village, Teresul. On le devinait à un clocher, un toit de chaume qui, çà et là, émergeait à peine de l'immense brume. Il était là, à quelque 200 mètres plus bas, attendant la fin de la nuit, que retardait encore l'épais rideau qui lui dissimulait l'apparition du jour, en face de nous, sur l'autre chaîne de montagnes qui sépare Teresul et Shiroki-Buh. Sur ce versant sauvage où, au premier abord, rien de vivant n'apparaissait, nous aperçumes peu à peu se détacher de la brume, mais presque confondu avec les blancs flocons qui ondulaient paresseusement, un troupeau de moutons qui paissaient. On ne pouvait distinguer les pâtres. Étaient-ils là, cachés dans quelque ravin profond, continuant un sommeil trop tôt interrompu ? descendraient-ils, lorsque les cloches annonceraient l'heure des matines ou bien celle de la liturgie ? ou bien était-ce des orthodoxes qui ne suivaient pas nos offices ? ou bien des pauvres enfants, hélas, qui ne viendraient pas, pour l'unique raison que leurs habits ne sont pas jugés présentables pour s'exhiber à l'église, un dimanche ? Mon guide cherchait à les découvrir lorsque soudain un chant rude frappa nos oreilles. Il s'élevait lentement de la montagne opposée, d'abord indistinct, puis violent, dur, à articulations massives, avec des sortes de neumes ou de triolets plaintifs sur les notes élevées et s'achevait en un port de voix caractéristique, rauque, semblable à l'émission d'une note immédiatement accompagnée de son bémol. C'était le chant des pâtres. Comment redire tout ce qu'il y avait de fort à la fois et de mélancolique dans cette expression des longs siècles de servitude que cette nature encore sauvage avait si patiemment supportés. Là, mieux que dans n'importe quel livre ou n'importe quel discours, se lisait l'âme d'un peuple si longtemps comprimé,

et dont tout le lot fut de souffrir et d'attendre des jours meilleurs. Ce chant n'avait pas de date ; il se prolongeait avec un passé obscur dans sa trame monotone ; il était comme la voix, l'unique voix de ce peuple, appelant, appelant des forces de bonté non encore formulées, appelant son Dieu, car il rejoignait dans son rythme étrangement poignant les interminable « Jospodi pomilui » que nous allions tout à l'heure entendre s'égrener lentement dans l'église. Et ce chant ne s'arrête pas ; ses couplets se répondent d'un bout à l'autre des Carpathes, exhalant le gémissement des montagnes, ce gémissement que nul n'écoute, ces mélopées que nul public n'applaudira, mais qui orchestre la longue plainte humaine divinement fixée sur les traits des Christs de leurs routes fangeuses et des Vierges douces et graves de leurs icones.

Nous descendons,glissant sur l'herbe mouillée,ou suivant un petit torrent ; et à l'orée d'une chêneraie à mi-côte, nous rencontrons la première maison de Teresul : c'est celle du vieux Dekett, l'un de nos plus fervents paroissiens. Mon guide frappe : « Eh ! vieux, c'est déjà l'heure ; il faut descendre à l'église » A l'instant, se montre à l'étroite fenêtre, juste encadrée par elle, une vraie figure de patriarche, à profondes arcades sourcillières, et dont les cheveux retombent de chaque côté en liasses négligées ; il nous salue d'un solide « slava Jisusu Christu », et promet de bientôt nous suivre. Nous descendons encore, longeons un étang, puis la rivière, et nous arrivons à la maison du Kostelnik. Mais il nous avait précédés et nous attendait sur le haut du clocher ; dès qu'il nous aperçoit, il se met à sonner, et voilà la vallée qui s'ébranle ; Teresul va se rendre à l'office divin. Quelques babas se présentent d'abord ; elles me demandent si je pourrai, après l'office, célébrer des panichidies (prières pour les morts). Vite, elles vont l'annoncer à leurs connaissances pour qu'on prépare les « plats » nécessaires à l'exécution de ce rite. Elles viendront pendant l'office, toutes ces dévotes, apportant soigneusement enveloppés dans un linge tissé de leur façon, des plats divers : c'est du riz, un gros chou, des pommes de terre, des pains faits avec une précieuse farine que l'on a exceptionnellement achetée à la foire, du sel, de ce gros sel non purifié qu'on a été chercher dans les salines qui se trouvent nombreuses aux environs d'Akna-Slatina. Chacune découvre ces plats, les met devant l'icone, sur une table ou par terre, et y plante une bougie que le sacristain allumera en signe d'offrande, au moment de la parastase. Pendant ce temps, presque tous sont arrivés ; l'église déborde de monde ; ceux qui ne peuvent plus entrer se mettent dehors, du côté du sanctuaire, et suivent l'office, chapeau bas, tantôt debout, tantôt agenouillés. Après

l'office, on célébra la parastase, à la fin de laquelle, pendant le dernier tropaire,les donateurs (ceux qui ont offert les divers objets), prennent les plats deux par deux et les élèvent gravement, puis les rabaissent en un balancement rythmé. La cérémonie achevée, je me rendis sur le porche de la petite église, et me mis à causer avec ces braves gens. Voilà huit ans que leur dernier prêtre est mort, et il a été impossible à l'évêque, vu les vides creusés dans son clergé par la guerre et les difficultés récentes diminuant beaucoup le recrutement sacerdotal, de nommer un prêtre pour Teresul. Alors qu'avant la guerre, dès qu'un curé mourait, la place était aussitôt réclamée par cinq ou six aspirants, maintenant, depuis 1920, c'est près de 30 paroisses qui sont sans prêtres. Beaucoup, hélas ! de ces paroisses ne demandent pas de prêtres, parce qu'elles sont passées au schisme et qu'elles se sont procuré un batiouchka de leur goût ; mais celles qui sont restées fidèles sont la majorité ; et Teresul est une des meilleures. Voilà des paysans qui ne voient un prêtre que de loin en loin, à peine une fois par mois, et qui ont résisté vaillamment à tous les assauts du schisme. Dès le début, un quart du village a passé au schisme ; mais depuis, le reste a tenu bon ; pas un n'a faibli. Devant une telle persévérance, on doit faire tout son possible pour assurer à ces vaillants chrétiens le service divin, en attendant qu'ils aient un prêtre définitivement.

Je fus ensuite appelé auprès d'un moribond auquel il fallait administrer les Sacrements. C'était loin, à 1 heure 1/2 de chemin dans le montagne, en suivant les ravins ou en longeant les cours d'eau.Mon kostelnik me précédait, sonnant la clochette, indiquant d'un geste impératif à tous ceux que nous rencontrions, d'enlever leur casquette ou de s'agenouiller. En route des enfants se joignaient à nous, soit pour nous précéder et apporter la nouvelle de notre arrivée, soit pour nous accompagner et voir la cérémonie. Quand nous arrivâmes, la cabane était déjà pleine ; mais un silence respectueux régnait. Après avoir déposé le T. S. Sacrement et l'avoir adoré, je demandai aux parents du malade s'ils voulaient que j'administre l'Extrême-Onction suivant le long rite ou lerite abrégé ; je fis remarquer qu'il était déjà tard ; la cérémonie complète devait durer 1 heure et plus. Ils me répondirent immédiatement : « Oh ! non, panouchko, n'abrégez pas ; il nous faut le rite plein ; nous vous payerons... nous avons tout le temps ; et notre homme était si bon, si dévot... » Nous commencâmes donc. C'était d'abord de longues ekténies, des chants de tropaires, puis la lecture des sept épitres, évangiles, et prières. A la fin de chacune, on mettait le livre des évangiles

sur la tête du moribond. Dans cette chambre comble, où, chaque fois que j'allais de la table de prières au lit du malade, il me fallait déplacer des enfants et des vieilles femmes, tous priaient d'ensemble ; le malade, qu'on avait redressé tant bien que mal, en l'adossant à un amas de vieilles et sordides couvertures, faisait les signes de croix rituels,chaque fois qu'ils revenaient,en inclinant son pauvre corps brisé ; les gens entassés dans la chaumière saisissaient le retour d'un chant connu pour l'entonner de toute la force de leurs gosiers de montagnards ; c'était vraiment un rite sacré, qui valait par son ensemble, si bien qu'en détacher une seule parole, en manquer un seul geste, eût été, dans la pensée de ces gens manquer le résultat de la prière, rompre le lien mystique qui unissait tous ces priants à leur Dieu, à leurs ancêtres, à ce pauvre être qui gisait ; lien qui les unissait eux-mêmes en une commune foi dont ils n'avaient pas de plus sûr témoin que ces formules sacrées, répétées si souvent avant eux et qui constituaient le plus clair de leur religion. La mort de ces pauvres est simple. Elle est chrétienne. Ils ne s'y opposent guère ; ils savent qu'elle est l'entrée vers une nouvelle vie meilleure. Quand ils sont gravement malades, c'est bien rare qu'ils fassent appel au talent du médecin. Ils n'y croient pas. Non pas qu'ils doutent de sa science, ou qu'ils croient, sauf quelques exceptions, qu'on veut les tromper, mais ils pensent que c'est en vain qu'on s'opposerait à l'ordre de Dieu. Si Dieu a décidé que c'est la dernière heure, tous les médicaments n'y feront rien ; si au contraire nous devons guérir, la nature s'en tirera bien toute seule, même sans tout l'art des médecins. Voilà leur dilemme,un peu empreint de fatalisme, mais fatalisme qui se retrouve à des degrés divers chez tous ceux qui vivent en fort contact avec une grande nature, et qui savent bien qu'ils sont dominés, dans les plus petits détails de la vie, par plus grand et plus fort qu'eux.

Aussi la vie se dessine-t-elle tout autrement dans ces montagnes, établie sur des mesures qui semblent contradictoires à nos esprits de civilisés.Elle est rude, sans doute ; à l'extrême opposé de la mièvrerie de certains de nos déraillements mentaux ; mais, fait qui peut paraître étrange, avec beaucoup moins de délicatesse de manières, soit envers l'étranger, soit surtout entre eux, ces paysans ont le secret d'une poésie qui qui se dégage autant de leurs moindres gestes et de leurs chants, que de tout le paysage qui les environne. Lui n'a absolument rien de fardé, de travaillé et de réadapté par l'homme. C'est vraiment la nature sortie des mains du Créateur, et dont nous sommes si loin maintenant ; elle se distingue surtout par son effet moral. Autant cette élaboration des for-

ces naturelles nous a donné conscience de notre force et éloigné de la soumission totale, autant cette force intacte de la nature, en maîtrisant l'homme, lui donne une meilleure conscience de lui-même, c'est-à-dire d'être une créature, et le rend malgré tout plus vrai.

C'est la leçon qu'on emporte de la vie chez ces humbles, et elle n'est pas de moindre prix pour ceux que tente de fasciner l'apparat des maîtrises de l'homme ; de toutes ces victoires éclatantes, il ne sort pas plus vrai, ni plus averti de sa conscience et de ses vraies forces...

Quelques jours après, il y avait représentation théâtrale à Doubovo... Le théâtre dans les Carpathes ! On avait arrangé la petite et étroite salle de l'école pour l'occasion, et un groupe d'instituteurs et d'institutrices de village s'acquittant d'une tournée artistique, donnaient la représentation.

C'est une grave question que celle du théâtre en Carpathorussie. Le théâtre n'y est pas regardé comme un amusement, mais comme un des moyens les plus importants pour former le goût du peuple et lui donner conscience de sa nationalité et de ses devoirs. Les dirigeants de la Carpathorussie ont bien compris que c'est surtout pour le peuple, pour le public des villages les plus reculés qu'il s'agit de créer un théâtre ; car c'est le seul moyen, le plus court et le plus accessible, pour donner au peuple les débuts de la science et de la culture, et lui apprendre un langage littéraire.

Création difficile, car, il y a encore seulement trois ou quatre ans, de théâtre en ce pays, il n'y avait nulle trace. On n'a encore réussi qu'à créer une troupe ambulante qui donne des représentations dans des locaux de fortune. De vrais théâtres, on ne trouve que celui d'Uzhorod, mais où fonctionne à peu près uniquement l'opérette magyare et quelques rares pièces russes ; à côté, se trouve une organisation ukrainienne.

Mais créer un vrai théâtre carpathique n'est pas encore affaire faite ; on n'a qu'une organisation, dirigée par trois membres, qui se propose de rayonner dans les villages.

Ch. Bourgeois, S. J.

***

*Quelque temps après la rédaction de l'article précédent, le P. Bourgeois envoyait au R. P. Devillers la lettre suivante que nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs.*

*Velehrad, Kolej Morava*, Tchécoslovaquie
29 mai 1929.

Mon Révérend Père,
P. X.

J'ai pu, depuis le 1er janvier, aller cinq fois en Russie subcarpathique, chez les Uniates, où je donne des missions, prêche, confesse, célèbre des liturgies, vêpres, matines... C'est vraiment là qu'est mon ministère de choix, et où je suis pleinement heureux, autant qu'on le peut être ici-bas... Le 8 mars, je me rendais au haut des Carpathes, tout contre la frontière polonaise, pour essayer de régler, à la demande de l'évêque de Mukacevo, le cas d'un pauvre prêtre uniate qui avait écrit, moitié à cause de déceptions personnelles, moitié par imprudence, des pages offensantes pour Rome et le Souverain Pontife ; je restai deux jours chez lui, et nous nous séparâmes bons amis. Je fus en même temps content de mieux pénétrer les difficultés de ces Uniates, trop souvent mal soutenus par les Catholiques eux-mêmes. Le 23 mars, j'étais appelé par le gouverneur de Russie subcarpathique, Dr Anton Beskid, pour faire une visite dans les écoles et établissements de ce pays, qui ont pour but de promouvoir la culture russe. C'est une Société qui s'en occupe, Société dont le président et le secrétaire sont des prêtres gréco-catholiques du diocèse de Mukacevo. J'ai éprouvé un très vif intérêt à ce travail, qui a pour but d'unir, au moins sur le terrain culturel, catholicisme de rite oriental et esprit russe ; c'est justement un des buts principaux que nous nous proposons ; et la Russie subcarpathique offre pour ce travail un terrain admirablement préparé. Au jour fixé, le gouverneur m'emmena dans son auto pour visiter un groupe de ces villages. Dans chacun, on avait organisé une représentation : pièce de théâtre, concert, récits d'enfants, le tout joué, soit par des instituteurs, soit par les paysans eux-mêmes, que l'on s'efforce peu à peu d'éduquer par ce moyen. Le gouverneur, les « Pans » de l'endroit, les pauvres moujiks, tous collaborent à un travail immense d'éducation qui ne date que de dix ans, puisque, avant la guerre, la langue et la culture russe n'avaient aucun droit en Autriche-Hongrie. Il faut croire qu'en ces pays, on a une haute idée du moindre représentant de la France, puisqu'à plusieurs reprises, dans les toasts, on s'adressa à moi en m'appelant « Monsieur le Sénateur »....

Le 27 avril, je donnais en russe les Exercices de la Récollection (triduum) au séminaire gréco-catholique d'Uzhorod, en présence de l'évêque et des chanoines, qui furent d'une

assiduité remarquable. On me demanda aussi de donner une conférence sur l'apostolat russe. Ce fut pour moi une très grande joie, car je sentis que j'avais trouvé accueil dans l'esprit des Séminaristes, qui vinrent nombreux causer avec moi. Quelle joie, mon Père, si loin, d'être compris et traité non comme un étranger ! Je finissais ces Exercices le mercredi soir (1er mai), et le jeudi matin, je filais pour une paroisse lointaine des Carpathes, Teresul, où je ne pus arriver que vers 6 heures du soir : 6 heures de train, 2 heures d'un petit déraillard, une heure et demie de voiture, arrivée à la cure la plus proche, puis aussitôt départ pour le village, où l'on n'accède que par deux heures de chemin en montagne. A mon arrivée, les paysans étaient déjà rassemblés autour de l'église, incertains d'avoir un prêtre, mais prêts à faire eux-mêmes la cérémonie, du moins en ces parties où le prêtre n'est pas nécessaire, si le prêtre n'était pas venu. Quand j'arrivai, comme de vrais enfants, ils se mirent à m'entourer et à me témoigner leur reconnaissance d'une manière qui console de bien des fatigues. Puis ce fut la cérémonie des douze évangiles, qui se prolonga jusque tard dans la nuit. Car j'ai oublié de vous le dire, c'était le jeudi saint, notre Pâque russe tombant cette année le 5 mai.

Je restai dans ce village jusqu'au jour de Pâques ; ils sont là 600 moujiks qui, depuis huit ans, tiennent ferme pour la foi catholique,sans prêtre,depuis que le dernier est mort ; cela, malgré les Schismatiques, au nombre de 300, qui, dans ce même village, ont leur pope, se bâtissent une église nouvelle aux frais du gouvernement... et font une forte propagande contre nous.Mais il y eut des années peu nombreuses dans le séminaire d'Uzhorod, et pas de prêtre à leur envoyer. J'accepterais bien d'y rester tout le temps, si on me le permettait.

Depuis le 1er février, je ne réside plus à Prague. Le P. Provincial m'a envoyé à Velehrad, lieu des grands Congrès unionistiques, sanctuaire célèbre par la mémoire de S. Méthode et où j'ai eu à m'occuper d'installer une chapelle de rite oriental. C'est dimanche dernier, que, en présence de l'évêque auxiliaire d'Olomouc, nous avons béni le nouvel Iconostase, de pur style russe de Novgorod, et qui a été très bien réussi. J'y célèbre tous les jours et solennellement tous les dimanches. Cette question du rite oriental est ici d'un grand intérêt, non seulement au point de vue historique et parce que c'est le lieu des Congrès, mais encore parce que nous avons ici le Noviciat de la province tchécoslovaque, (du moins celui des Tchèques, car les Slovaques ont voulu en avoir un à part à Trnava).

Une école apostolique de 80 enfants, qui se destinent, au moins en théorie, à l'apostolat russe, et donc une chapelle de rite oriental ne peut que favoriser les vocations soit parmi eux, soit même parmi les novices, que l'on verrait avec satisfaction participer à la formation d'une province russe, si jamais cela peut venir à se réaliser... Mais pourquoi pas, puisque la nouvelle Assistance slave ne demande qu'à se développer?...

D'ailleurs j'estime de première importance d'éveiller auprès des catholiques latins l'estime et l'intérêt pour le rite oriental ; ils sont d'ordinaire d'une ignorance telle en ces matières, qu'elle semble souvent être presque du mépris, et ce genre d'indifférence n'est pas un petit impédiment pour notre apostolat. Faire ici, de Velehrad, un centre d'études slaves et y promouvoir sérieusement toute une action en faveur de l'Union, c'est le désir de mes Supérieurs de Tchécoslovaquie, et j'y voudrais aider de plein cœur.

J'ai dû ainsi quitter Prague ; mais pas tout à fait. Je voulais me libérer du gymnase français ; cela me fut impossible, à cause, vous allez trouver cela étrange, du nouvel inspecteur français, M. Launay, envoyé tout spécialement par notre gouvernement cette année, et qui a exigé absolument que je reste, m'offrant toutes les facilités de congés que je pourrais désirer. Ainsi j'ai dû m'arranger en revenant presque tous les lundis, jour où l'on a bloqué toutes mes classes au gymnase, de Velehrad ou de Russie Subcarpathique à Prague, ce qui n'est pas un petit voyage, (300 kil. dans le premier cas, et 1000 kil. dans le second). J'espère toutefois liquider ces classes un peu onéreuses et assez peu fructueuses (rien que sept garçons en tout, mais un nombre respectable de filles), vers le 15 juin. Pour la colonie française, un prêtre de Lyon est venu prêcher le carême. D'autre part, j'ai eu, souvent le dimanche, le catéchisme pour les petits français de la colonie, dans les salons de notre ambassade.

Ici, pays charmant, bois magnifiques qui permettent les plus belles promenades, et gens qui ont gardé les coutumes antiques avec une fidélité vrîament religieuse, car la foi y a trouvé un appui étonnant. Surtout les costumes éclatants de couleurs variées, sont d'un effet extraordinaire chaque dimanche : partout où ces costumes sont conservés, la foi est très vivante...

Ch. Bourgeois, S. J.

# Le Centenaire de la Province d'Autriche

1829-1929.

Le 4 mai 1829, trois de nos Pères et un frère coadjuteur, venus de Galicie, pénétraient dans la petite ville de Gleisdorf en Styrie et s'installaient dans un couvent que les religieux de St Joseph Calasanz avaient momentanément abandonné. Ce groupe d'avant-garde devait former dans la Compagnie restaurée le noyau de la Province d'Autriche qui, aujourd'hui, malgré la constitution des provinces de Hongrie, de Tchécoslovaquie et de la Vice-Province Yougo-slave, ne compte pas moins de treize maisons et de trois cent soixante et onze membres.

Il est clair que l'on ne peut retracer en cent lignes une histoire de cent ans, ni exposer sérieusement en quelques paragraphes les œuvres présentes et passées de nos Pères autrichiens. Aussi ces pages ne sont-elles autre chose que des notes de voyage, d'un voyage rapide dans le temps et l'espace... En survolant comme en avion montagnes et vallées de cette partie de l'Europe centrale, on a seulement essayé d'y repérer les étapes principales de la Compagnie, au cours du siècle dernier.

D'ailleurs trop étroits sont les liens qui nous rattachent à nos Pères autrichiens avec lesquels tant des Nôtres ont fait études, régence ou troisième an, ou simplement passé d'agréables vacances, pour que les « *Lettres de Jersey* » oublient de prendre part à cet anniversaire de famille.

## I. Le développement historique.

Avant de parler de l'activité présente de nos Pères, il convient de jeter un regard sur le développement historique, en ne s'arrêtant qu'aux dates les plus significatives. Lorsque le Bref « *Dominus ac Redemptor* » parut en 1773, il y avait en Autriche, répartis dans trente collèges et quinze résidences, 1819 Jésuites dont 350 dans la seule ville de Vienne. Presque 60 ans devaient s'écouler avant que l'on pût dans cette région se réorganiser officiellement.—Lorsqu'en 1820, le tsar Alexandre eût interdit aux Nôtres le séjour en Russie, ils vinrent s'installer sans ressource aux frontières de la monarchie autrichienne, prêts à les franchir à la première occasion. —

Ils avaient à Vienne un protecteur et ami, l'archevêque lui-même, Mgr Hohenwart, qui avait été Jésuite et qui devait le redevenir. On put grâce à lui obtenir une audience impériale : « Malgré les cris de ceux qui vous haïssent sans vous connaître, je vous ouvrirai ma Galicie ». Quelque temps après ces mots bienveilllants de l'empereur François au P. Landes, la Compagnie s'était si bien développée en Galicie que l'on put répondre aux demandes venues d'ailleurs et envoyer en Styrie le petit détachement dont nous avons parlé (4 mai 1829). Mais comme les religieux chez qui l'on avait provisoirement cantonné réclamaient leur couvent de Gleisdorf, on chercha un logement à Gratz. Sur l'invitation du Prince-Évêque, on y ouvrait en novembre un noviciat. Noviciat bien précaire et dont les exercices de piété étaient accompagnés par le bruit d'un restaurant qui occupait le rez-de-chaussée et la voix d'une actrice qui habitait à l'étage supérieur. Avec le temps, la communauté s'installa plus convenablement et prospéra si bien que, 15 ans après son arrivée à Gratz, elle comptait cinquante-deux Jésuites. L'archiduc Maximilien d'Autriche-Este qui, en 1834, la visitait, la trouva cependant trop à l'étroit et résolut de lui trouver une résidence meilleure. Or, il se trouvait que la place de Linz, capitale de la Haute-Autriche, avait été par lui entourée d'une ceinture de trente-deux tours, et que l'une d'elles, trop rapprochée de la ville ayant perdu sa valeur stratégique, lui servait de résidence d'été. « Il m'est venu à l'esprit, écrivait l'Archiduc à son frère, cette idée bizarre, mais qui n'est pas irréalisable, de cantonner les Jésuites dans ma tour... Une maison de Jésuites, pour une place forte telle que Linz, serait fort opportune. S. Ignace était lui aussi un soldat et un brave. Sans doute l'habitation que je leur cède est quelque peu étrange, mais ils auront, en tout cas, du bon air de tous les côtés ». En automne 1837, les scolastiques quittaient Gratz et prenaient possession de la Tour de Freinberg ; pendant dix ans, ils s'y préparèrent par les pacifiques études philosophiques aux combats à venir. Tout à côté, la petite église de Freinberg devait devenir un centre important d'apostolat. C'est là que prêcha le P. Franz Weninger, l'infatigable apôtre de l'Amérique du Nord dont on songe actuellement à introduire la cause à Rome.

Deux années après leur installation à Linz, nos Pères pénètrent dans le Tyrol. Le souvenir de Canisius y planait encore. En 1551, après d'assez longs pourparlers avec l'empereur Ferdinand II, Canisius avait fondé à Innsbruck une résidence, puis l'année suivante un collège, qui, en 1673, devait prendre rang d'Université. Peu de temps avant la suppression, on voulait confier à la Compagnie la direction

d'un internat pour les jeunes gens nobles, le « Therésianum » ; il aurait avantageusement complété le « Convictus St-Nicolas » destiné aux étudiants moins fortunés et qui remontait au temps de Canisius lui-même. Mais le Bref de 1773 devait tout arrêter.

Ayant appris le rétablissement de la Compagnie et la rentrée de nos Pères en Autriche, le Comte Wilczeck, gouverneur d'Innsbruck, et son lieutenant le Baron de Giovannelli, n'eurent qu'un désir : celui de confier de nouveau aux Nôtres les établissements qui jadis, sous leur gouvernement, avaient été si prospères. Les États du Tyrol donnèrent un avis favorable ; l'empereur Ferdinand, lors d'un voyage qu'il fit en 1835 à Innsbruck en compagnie de Metternich, voulut bien approuver le projet. Le contrat fut passé en 1839 et les Jésuites se chargèrent du Collège et du « Theresianum » ou « pensionnat des Nobles ».On acheta la maison S.-Nicolas qui devait devenir en 1842 le théologat des Nôtres et en 1845, on ouvrit un pensionnat pour les étudiants moins fortunés. Il est clair que tout cela ne se fit pas sans contradiction.Aussi le baron de Giovannelli pouvait-il écrire vers cette époque à Gœrres qui résidait alors à Münich : « Depuis un an, Dieu soit loué, on ne cesse d'injurier et de calomnier nos Jésuites d'Innsbruck. C'est parfait. J'ai maintenant l'assurance que nous avons fait une œuvre agréable à Dieu. Car si on ne les avait pas critiqués, cela aurait été une preuve évidente que le démon fût resté neutre ».

Cinq ans après leur rentrée à Innsbruck, nos Pères, au nombre de cent cinquante-quatre, avec leurs cinq maisons de Styrie, de Haute-Autriche et du Tyrol, furent détachés de la Province Mère (*Provincia austriaco- galliciana*) pour constituer une province indépendante dont le P. Jacques Pierling devint, au printemps de 1846, le premier provincial.

Une formidable tempête, celle de 1848, allait bientôt arrêter tout développement et détruire même les premières pousses. Le 24 mars, les Jésuites de Gratz étaient forcés de quitter la ville. Ceux de Linz, en avril, se dispersèrent dans toutes les parties de l'Europe, à l'exception de trois pères et de dix frères coadjuteurs qui parvinrent à se cacher dans les propriétés de l'Archiduc Maximilien. Les scolastiques d'Innsbruck furent envoyés à l'étranger ; la plupart des prêtres se répandirent dans les paroisses environnantes pour y exercer leur ministère ; quelques-uns purent même rester dans la ville : ce qui plus tard facilita grandement la réorganisation de la Province.

La Révolution de 1848 n'eut point que des suites désastreuses. Le Providence permit que deux missions fussent fondées par les Jésuites dispersés, l'une en Australie, l'autre dans l'Amérique du Nord. Un groupe de treize Pères, de neuf sco-

lastiques et de six frères coadjuteurs, dans lequel se trouvait le P. Franz Weninger dont nous avons déjà parlé, s'embarqua pour le Nouveau Monde. — Et voici dans quelles circonstances naquit la mission d'Australie. Des émigrants allemands à qui la Révolution avait désormais rendu impossible le séjour dans leur patrie, avaient manifesté le désir que deux prêtres pussent les accompagner dans leur exil et y rester avec eux. Sur la demande de l'archevêque de Munich, le P. Pierling désigna deux des Nôtres. Les colons fondèrent dans le sud du Continent austral un village, auquel, à cause de sa situation entre sept collines, ils donnèrent le nom de Sevenhill. Plus tard, nos Pères essayèrent de lancer une autre mission dans le Nord du Continent pour la conversion des indigènes ; leurs efforts furent complètement stériles. Ils durent abondonner en 1899 la mission indigène et finalement cédèrent en 1901 toute leur mission d'Australie à la province irlandaise.

Si l'année dernière, en 1928, le Congrès Eucharistique de Sydney a été pour les catholiques d'Australie un triomphe, ils peuvent se rappeler qu'ils le doivent pour une part, modeste je le veux bien mais très réelle, à ceux qui, dans la Colonie d'Adélaïde, implantèrent la religion catholique et travaillèrent pendant un demi-siècle à sa conservation.

***

Tandis que, par une disposition providentielle, la semence divine était emportée par la tempête jusqu'en Amérique et en Australie, et commençait à y prendre racine, les Pères restés en Autriche ou dispersés en Europe purent au bout de quelques mois envisager la réorganisation de la province. Elle devait être pour eux comme une seconde résurrection.

Le décret de proscription, à la vérité, resta en vigueur jusqu'en 1852. Mais la guerre d'Italie et la Révolution de Hongrie détournant l'attention des politiciens et du public, on oublia le péril jésuitique. Les Pères rappelés à Linz par l'Archiduc Maximilien reprirent leurs ministères habituels, puis, sur la demande de l'évêque, ouvrirent dans l'ancien scolasticat un petit séminaire.

C'est à cette époque, de 1848 à 1853, qu'au profit de la Province d'Autriche, se déploya la remarquable prudence d'un religieux qui devait être appelé dans la suite au gouvernement de la Compagnie tout entière. Le P. Pierre Beckx, né à Sichem en Belgique, était entré au noviciat français de Hildesheim ; confesseur du duc et de la duchesse d'Anhalt-Köthen, aux heures troubles de 1848, il avait servi d'intermédiaire entre le T. R. P. Général et le gouvernement de Vienne. En 1852, provincial d'Autriche, il s'employa avec zèle à rassembler les

Pères disséminés en Europe, à rétablir la vie de communauté et à ériger de nouvelles maisons. Il semble que l'élan qu'il donna à la province, pendant les quelques mois que dura son gouvernement, ne devait plus se ralentir.

Dès 1852, nous voyons les novices rentrer dans leur patrie ; ils reviennent de France, car c'est à Issenheim en Alsace qu'ils avaient été chercher refuge. Installés dans la vieille abbaye cistercienne de Baumgartenberg, où se trouvaient aussi la cure, l'école du village et les instituteurs, ils allaient bientôt trouver en Carinthie un abri plus calme et plus conforme aux exigences du noviciat. En 1856, nos Pères entrent à Vienne où l'Empereur François-Joseph, après les prédications du P. Klinkowström, leur cède l'église de l'Université et une partie de l'ancien collège. En 1857, l'Université d'Innsbruck leur confie sa faculté de Théologie. En 1859, dans la vallée de la Lavant, que l'on nomme à cause de sa fertilité et de la beauté de son site « le Paradis de la Carinthie », on fit l'acquisition d'une propriété vraiment idéale pour recevoir les novices de Baumgartenberg. Le Prince-Évêque de Lavant avait, à cette époque, choisi comme nouvelle résidence Marbourg-sur-Drave, en Styrie. Le noviciat se transporta dans le palais épiscopal de S. André-sur-Lavant et c'est là que, depuis cette date, sauf de courtes interruptions, ont été formées les jeunes générations de la Province d'Autriche, à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette que nos Pères achetèrent également et qui est un centre de pèlerinage fort fréquenté en la région.

Six ans après l'acquisition de Saint-André, on constituait à Steyr dans la Haute-Autriche un groupe de missionnaires qui rayonna dans toutes les provinces impériales de langue allemande et restaura la vie chrétienne en grand nombre de paroisses. Si enfin, pour être complet, nous constatons qu'en 1886, nos Pères ont pris pied à Gratz et qu' en 1888, ils enseignent au grand Séminaire de Klagenfürt, nous nous rendrons compte des principales étapes de la Compagnie dans les différentes provinces de l'Autriche allemande. A l'exception du Comté de Vorarlberg où les Pères allemands se sont établis en 1856, transportant à Feldkirch leur collège de Fribourg, et du duché de Salzbourg où les Pères de l'ancienne Compagnie avaient eu pourtant jadis une grosse influence, les provinces de l'Autriche allemande possèdent, dès 1888, dans leurs chefs-lieux, soit résidences soit collèges des Nôtres: la Basse Autriche avec Vienne, la Haute-Autriche avec Linz, le comté du Tyrol avec Innsbruck, le duché de Styrie avec Gratz, le duché de Carinthie avec Klagenfürt.

***

Il ne faudrait pas conclure de cet exposé que nos Pères

en 1888 n'avaient point encore pénétré dans les autres provinces de l'Empire. L'on a délibérément laissé de côté jusqu'ici cette étude, afin d'examiner à part et nettement la genèse des trois provinces qui devaient, ces dernières années, se détacher de la Province Mère et vivre d'une existence indépendante.

Ouvrons un Atlas. Ils nous sera plus facile avec une carte d'Europe Centrale devant les yeux de suivre le développement de la Province au Nord, à l'Est et au Sud des régions de langue allemande que nous avons jusqu'ici considérées.

Le petit grain de sénevé jeté en terre à Gleisdorf en 1829, a grandi incroyablement. La Province d'Autriche déjà établie à Gratz, à Linz, à Innsbruck devient en 1846 province indépendante ; expulsée en 1848, son activité bienfaisante se manifeste dans les missions d'Amérique et d'Australie ; deux ans avant la suppression du décret d'exil, elle se réorganise dans sa patrie et son expansion continue. L'année 1852 voit nos Pères pénétrer en Bohême, 1853 en Hongrie, 1879 dans la Bosnie-Herzégovine. En 1909, la Hongrie est constituée en province autonome ; en 1919, Tchéco-Slovaquie et Yougo-Slavie se détachent à leur tour.

*Formation de la Province Hongroise.* — C'est à Tyrnau, en 1853, que fut érigé le premier noviciat hongrois, grâce surtout au Cardinal Szitowsky, primat de Hongrie, qui envers les Nôtres s'est toujours montré particulièrement bienveillant. Comme à Vienne, les prédications du P. Max Klinkowström et de son frère firent ardemment désirer à Presbourg une résidence permanente. — Toujours aidé par l'Archiduc Maximilien, on put en 1854 racheter l'ancien collège des Jésuites. Il ne fut point aisé de se débarrasser des locataires et de transformer leurs quinze cuisines en chambres habitables. En avril 1855 toutefois, le dernier locataire, un cabaretier, laissait la place libre et les Philosophes vinrent y établir leur séjour. Ils devaient y rester jusqu'en 1911.

En 1858, se fondait encore en Hongrie le collège de Szatmär et celui de Kalocsa. Pour couvrir les frais de construction du collège de Kalksburg, aux environs de Vienne, l'Empereur avait gratifié nos Pères de l'abbaye hongroise de Kapornak. Enfin en 1866, venait s'ajouter la résidence de Budapest, depuis bien longtemps désirée. Quelques années plus tard, nos Pères avaient la joie d'assister dans la capitale de la Hongrie, à la consécration de leur église du Sacré-Cœur.

Au noviciat de Tyrnau, le nombre des vocations se maintenant, (il y en avait 24 en 1909) et le travail étant devenu considérable pour un seul provincial, la Hongrie forma un essaim nouveau, avec cent soixante-dix-neuf membres.

*Formation de la Vice-Province de Yougo-Slavie.* — Après l'Est, le Sud. Peu après le jubilé de 1879, une terre encore en friche allait s'offrir à l'activité de la province autrichienne. Lorsque l'Autriche eut occupé la Bosnie et l'Herzégovine, le Saint-Siège érigea un archevêché à Sarajevo. Désireux de former des prêtres pour ces contrées si abandonnées à elles-mêmes sous la domination turque, l'archevêque, Mgr Stadler, chargea les Jésuites de fonder un grand et un petit séminaires. En 1882, nos Pères ouvrirent à Travnik un petit séminaire et obtinrent cette même année la reconnaissance officielle de l'État pour le gymnase (1). En 1893, Sarajevo possédait son grand Séminaire, et c'est ainsi que nos Pères commencèrent à étendre leur influence dans la partie méridionale de la future Yougo-Slavie.

Dans la partie septentrionale, je veux dire dans le duché de Carniole, après la station de carême de 1885 prêchée par le P. Max Klinkowström, les demandes affluèrent si nombreuses auprès du prince-évêque pour obtenir une résidence permanente des Jésuites, que les Nôtres purent s'établir dès l'année suivante à Laibach (Ljubljana). A cette résidence devaient bientôt se joindre une « Maison de Retraite », puis un noviciat pour les Slovènes et les Croates. En 1907, naissait en Slavonie le collège de Zagreb (Agram). En 1909, date de l'indépendance de la Province hongroise, toutes les maisons de Yougo-Slavie furent réunies sous la houlette d'un seul supérieur et formèrent la « Mission de Croatie », mission qui restait encore entièrement subordonnée au Provincial d'Autriche. En 1911, cette mission s'étendait vers l'ouest jusqu'aux rives dalmates de l'Adriatique : les postes de Raguse (Dubrovnik) et de Spalato (Split) lui étaient cédés par la Province de Venise.

C'est ainsi que se forma, si nous nous en tenons du moins aux grandes lignes, ce qui devait devenir, par le décret du 8 décembre 1919, la Vice-Province de Yougo-Slavie.

*Formation de la Province de Tchéco-Slovaquie.*—Il nous reste maintenant à survoler le Nord de l'Autriche allemande et à examiner la marche en avant de la Compagnie, en Bohême et en Moravie. Dès l'année 1852, nos Pères répondant à un appel de l'évêque de Leitmeritz,se chargèrent d'un petit séminaire. Grâce à l'empereur Ferdinand qui résidait alors à Prague, on aménagea à cet effet un château situé aux environs de Politz,et les classes avec vingt enfants purent commencer,

(1) Gymnase ou *gymnasium* est le nom donné dans les pays de langue allemande aux établissements d'instruction secondaire, où sont enseignées les lettres grecques et latines.

le 2 octobre de la même année. Mais — ce trait vaut la peine d'être raconté — emporté qu'on était par le désir de mener promptement les affaires, on avait un peu oublié la dotation des « bons Pères ». L'inauguration du séminaire devant être rehaussée par un repas de fête, on se trouva en un grand embarras... Point de vin, point d'argent. Le Père supérieur fit alors discrètement avertir l'empereur : « *Domine, vinum non habent* ». — Ayant eu vent de la disette, l'impératrice promit en souriant de renouveler le miracle de Cana.

Comme le nombre des élèves du petit séminaire augmentait sans cesse, il fallut se mettre en quête d'un logis plus considérable : l'ancien collège des Jésuites de Mariaschein semblait convenir admirablement. On put y rentrer, dès 1853, quatre-vingts années exactement après sa fermeture,lors de la suppression de la Compagnie. Mariaschein est devenu depuis le berceau où se formèrent des centaines de prêtres et de religieux.

Nos Pères créèrent ensuite, une résidence à Prague, en 1887, et en érigèrent une autre sur la montagne de Hostein,le grand centre de pèlerinage de la Moravie.Trois ans après, on fondait un noviciat de langue slave dans l'antique ville de Velehrad où le premier prince historique de la dynastie des Prémyslides, Borivoj, avait été, en 874, baptisé par saint Méthode,et où le corps de saint Méthode lui-même reste l'objet d'une particulière vénération. Actuellement, avec sa maison de Retraites, son collège Pontifical,son Institut des saints Cyrille et Méthode, sa Revue « Zpravy velehradské », Velehrad semble devenir un foyer d'influence de plus en plus important pour la christianisation des peuples slaves.

En 1902, apparaissait une nouvelle maison à Koeniggratz (Hradec-Králové), sur l'Elbe ; et de 1912 à 1914,furent menées, dans la capitale de la Bohême, les constructions du collège et petit séminaire archiépiscopal de Bubenec. Lorsqu'en 1919, la vice-province de Tchéco-Slovaquie fut rendue autonome, elle comptait 114 membres. En 1928 où, par décret du T. R. P. Général promulgué le 25 décembre, lui fut conféré le titre de province, elle en avait deux cent quarante-neuf.

Nous ne pouvons nous éloigner des terres de Bohême et de Moravie, sans mentionner deux anniversaires que célébrait cette année 1929 la Tchéco-Slovaquie et dont l'un d'eux intéresse non seulement l'histoire de l'Église, mais l'histoire même de la Compagnie.

Depuis la fête de Saint Jean Népomucène, le 16 mai, jusqu'à celle de Saint Wenceslas, le 28 septembre, les Slaves du Nord de l'Autriche ont revêtu leurs habits de fête. C'est en 929, en effet que le petit-fils de ce Borivoj que nous avons cité

tout à l'heure et de sainte Ludmila, première martyre tchèque, saint Wenceslas, souverain à l'âge de 18 ans, succombait victime d'un attentat fratricide, après avoir propagé avec zèle le christianisme. Et c'est le 19 mars 1729, que le Pape Benoît XIII canonisait S. Jean Népomucène en la basilique du Latran. Si nos Pères de Prague et quelques pèlerins favorisés, ont eu seuls le privilège de pouvoir dans la cathédrale de Saint Guy s'agenouiller dévotement devant le corps de celui que S. Ignace avait choisi comme patron secondaire de sa Compagnie, il n'est pas un Jésuite qui ne se soit de loin associé aux joies du deuxième centenaire de sa canonisation.

Ceux qui, à l'occasion de ces deux anniversaires, ont eu le privilège de parcourir la séduisante capitale de la Bohême, gardent de ce pèlerinage une impression ineffaçable. Épisodes magnifiques de l' « Histoire par les saints », tristes souvenirs de Jean Huss ou scènes tragiques de la guerre de 30 ans, l'on pouvait revivre ce passé extraordinairement riche et agité, au pied des pittoresques collines de Vysehrad ou de Hradcany et sur les rives de la Moldau. Mais pour un fils d'Ignace, il y avait en outre à évoquer l'époque florissante de l'ancienne province de Bohême ; et après avoir vénéré dans la cathédrale de Saint-Guy les restes de S. Jean Népomucène, il restait à visiter l'ancienne maison professe, les collèges, l'Université où enseignèrent Tanner et Arriaga, et à travers ces rues tant de fois parcourues par S. Canisius, à pénétrer dans ces cinq grandes églises que possédait la Compagnie et dont plusieurs ont été si pieusement décorées par le pinceau du frère Raab (1).

Et accomplissant ce pèlerinage, l'on ne pouvait s'empêcher de songer aussi à ce grand Jésuite, François Retz, né à Prague même, cent ans avant le bref de 1773, et qui, après avoir été professeur de philosophie à Olmütz, de théologie à Prague, recteur du « Clementinum », provincial de Bohême et assistant de Germanie, devait être élu Général à l'unanimité,le 7 mars 1730. Pendant son Généralat, où la Compagnie connut une période de relative tranquillité, « *tempus quietis ante procellam* », a-t-on dit, il éprouva une joie d'une saveur spéciale pour un enfant de Prague, celle d'obtenir du Saint-Père l'office et la messe de S. Jean Népomucène et de pouvoir l'annoncer, le 29 mars 1732, à tous ses frères en religion.

(1) Cf. Aloïs Krössoïs. j., *Geschichte der bhümischen Provinz der Gesellschaft Jesu.* Wien, 1910. — Bern. Duhr, s. j., *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge.* — En faveur de l'historicité de la vie et du martyre de S. Jean Népomucène, on trouvera une étude du Prof. Dr.Joseph Weisskopf, parue dans *Linzer Theologische-praktische Quartalschrift*, en l'année 1926, et qui semble décisive,

Dans les plaines de Moravie et sur les rives de l'Elbe et de la Moldau où tant de souvenirs nous retiennent, qui ont donné à l'Église un martyr des hérétiques tel que Burnatz, un apôtre des îles Marianes tel qu'Augustin Strobach, l'âme de cristal d'un Stredonius, où Edmond Campion pendant sept ans a donné l'exemple d'une fidélité merveilleuse à l'observance religieuse, l'avenir nous réserve sans doute encore une abondante moisson.

Lorsque la Province d'Autriche verra mûrir en ces régions les épis de demain, elle pourra avec une fierté joyeuse et désintéressée, se rappeler la part qu'elle a prise au pénible défrichement de la terre et aux premières semailles.

***

D'ailleurs, si la Hongrie et les régions slaves du Nord et du Sud étaient en 1909 et 1919 soustraites à l'activité apostolique de nos Pères de Vienne, des terres nouvelles allaient leur être offertes, où ils pourraient sans tarder exercer leur zèle. Dans le Vicariat apostolique de Sien-hsien confié aux Jésuites français, un champ de travail leur a été réservé depuis quatre ans déjà. Au cours de l'année 1925, partaient pour la Chine deux Pères de la Province d'Autriche. Ils devaient retrouver un Tyrolien, missionnaire là-bas depuis presque 25 ans. L'été de 1927, l'automne de 1928 virent s'embarquer un Père et deux scolastiques. La jeune mission soutenue par les prières et les vœux de la Province, aidée par de généreux bienfaiteurs, n'a pas qu'un avenir de promesses devant elle. Quatre Pères autrichiens, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle ont peiné et sont morts en Chine (1). Et pareillement, Mgr Gottfried Laimbeckhovens un Viennois, qui vécut en Extrême-Orient plus d'un demi-siècle. Songeons aussi au P. Albert Tchepe qui plus récemment, après avoir composé plusieurs opuscules historiques sur la Chine et le Japon, s'est éteint à Chang-Hai en 1912. Une tradition spécifiquement autrichienne est donc à continuer (2).

Cette arrivée des missionnaires autrichiens en Chine est pour nous un lien nouveau qui nous rattache à la province de Vienne. Elle marque aussi la dernière étape de son expansion,

(1) P. Jean Grueber, d'Autriche supérieure († 1665) ; P. Hoffler († 1652), de Krems ; P. Herdtrich († 1684), de Gratz ; P. Hallerstein († 1774) de Laiback.

(2) Le secteur départi à la province se trouve dans l'ancienne province du Tcheli (actuellement Ho-peh), et compte quatre millions d'habitants dont 30,000 catholiques.

à l'heure où sonne le jubilé de 1929. Puis donc que nous avons repassé, au moins en raccourci, l'histoire de ses cent ans, et entrevu au moins les contours de son extension en Europe Centrale, en Asie, en Amérique et en Océanie, un aperçu de l'état actuel des œuvres s'impose à présent, si nous voulons ne pas laisser cette étude trop incomplète.

## II. Les oeuvres d'apostolat.

Groupons-les pour faciliter l'exposé sous quatre chefs : l'Enseignement, les Missions populaires, les Exercices spirituels et les Congrégations Mariales.

1. *Enseignement.* — L'activité pédagogique de la Province s'est manifestée surtout au collège de Kalksburg près de Vienne, à Freinberg près de Linz, dans les Séminaires de Mariaschein en Bohême, de Travnik en Bosnie et aux grands séminaires de Klagenfurt et de Sarajevo. Innsbruck mérite une place de tout premier plan (1).

Nous avons parlé plus haut de Freinberg. Freinberg, en 1897, comptait déjà parmi ses anciens élèves trois évêques, formait une grande partie du clergé de Linz et avait fourni quarante vocations à la Compagnie. A l'heure actuelle, le collège est toujours un foyer de vocations sacerdotales, religieuses et missionnaires.

Ce qui fait la fierté de Kalksburg, c'est surtout, avec son parc, ses jolies chapelles, ses Musées où diverses collections (art chrétien, ethnographie, monnaies...) ont été patiemment rassemblées et sont fort utiles au point de vue pédagogique. Kalksburg comptait 68 élèves en 1856, lors de son ouverture ; et l'année dernière (1928), 267. Dans ce nombre, remarquons que 216 seulement ont l'allemand comme langue maternelle et que 184 sont autrichiens ; parmi les 22 étrangers se trouvent deux français.

L'on sait qu'à Innsbruck, nos Pères occupent les chaires de la faculté de Théologie depuis 1857 et qu'en 1913 a été érigé un Institut de Philosophie. Comme la maison Saint-Nicolas, dont nous avons précédemment esquissé l'histoire, était trop étroite pour recevoir les étudiants en philosophie et en théologie qui affluaient à Innsbruck pour y faire leur grand Séminaire,

(1) L'on trouvera d'amples renseignements dans un mémoire publié cette années, à l'occasion du centenaire : *Festschrift zum 100 jarhrigen Jubiläum der österreichischen Ordensprovinz*, S. J, Verlag des Ignatiusbundes, Wien.

on construisit en 1910-1911, non loin de l'Inn, un « Convict » ou Internat de dimensions considérables, aménagé à la moderne et d'un fort bel aspect. De la maison Saint-Nicolas et du « Canisianum » qui la remplace, plus de 3000 prêtres, dont 50 évêques et 30 abbés, sont sortis depuis 1858 et se sont répandus dans presque tous les pays du monde.

Les Jésuites d'Innsbruck se sont acquis semblablement une réputation mondiale — le mot n'est pas exagéré — par la contribution qu'ils ont apportée aux sciences sacrées ; c'est assez dire la part qu'ils ont prise, à l'intérieur même des frontières, au relèvement des études philosophiques et théologiques. On sait combien les tristes suites du Joséphisme, les revers politiques qui séparèrent l'Empire du reste de l'Allemagne et peut-être aussi un esprit de conservatisme exagéré en avaient entravé le progrès.

Tandis que la Ville Éternelle se choisit en Autriche le Cardinal Franzelin, professeur pendant vingt ans, et le Cardinal Steinhuber, treize ans recteur du Collège germanique, Innsbruck abrite une équipe de travailleurs dont certaines œuvres marqueront. S'agit-il de théologie dogmatique, enregistrons que le « *Compendium* » du P. Hurter, paru en 1880, était en 1890 édité pour la septième fois et qu'à la même époque les Séminaires faisaient bon accueil aux travaux de théologie scolastique et positive du P. Stentrup. — L'histoire ecclésiastique y a ses représentants : Ludwig von Pastor n'est pas un Jésuite, comme l'ont cru parfois certains de ses jeunes lecteurs. (La légende raconte que pour dissiper toute équivoque, il avait dédié ses ouvrages à sa femme). Mais le P. Michael (+ 1917) et le P. Grisar sont des Jésuites authentiques. Dans la capitale du Tyrol, ne professe plus l'éminent organisateur du travail qui nous a commenté si doctement les Paraboles et les Miracles de Notre Seigneur ; mais n'est-ce pas un honneur pour Innsbruck de se l'être vu dérober par l'Institut Biblique ? — Les spécialistes en liturgie orientale connaissent les travaux du P. Nilles.— On peut, d'autre part, regretter pour nos prédicateurs français que le travail d'homilétique publié par le P. Joseph Yungmann en 1877 n'ait point été traduit en notre langue : dans la mesure où l'éloquence n'est point un don inné, sa « Théorie de l'Éloquence » est une contribution utile à la Théologie pastorale. — En théologie morale, le nom du P. Noldin se passe de commentaire et l'on ne saurait avoir trop de gratitude au P. Schmitt qui s'est dernièrement chargé de nous donner de ses travaux une édition nouvelle. — Cette visite de bibliothèque nous amène au rayon de la Patrologie : les cinquante-quatre opuscules du P. Hurter ne s'adressent peut-être pas aux critiques ; avec leurs nombreuses notes dogmatiques, ils sont pourtant

d'une grande utilité pour les jeunes théologiens ; et son grand répertoire biographique et bibliographique *Nomenclator litterarius*, est un instrument incomparable pour les historiens de la théologie.

Si, avant de clore cette liste délibérément incomplète et respectueuse de la modestie des vivants, l'on fait encore mention de la revue trimestrielle publiée depuis 1877 par les professeurs de la faculté de théologie d'Innsbruck, *Zeitschrift für Katholische Theologie*, l'on se rendra compte dans une certaine mesure du bien que, dans l'enseignement, nos Pères d'Autriche ont pu faire,ces dernières années, par la parole ou par la plume.

2. *Les Missions populaires.* — Fort nombreux sont aussi les écrivains désireux de vulgariser les données de la théologie et de la philosophie et dans un but de piété ou d'apologétique d'atteindre la masse des fidèles ou des incroyants. Ils ont souvent secondé d'une manière efficace l'effort des missionnaires populaires que nous nous proposons d'examiner. Bien que leur activité ait été grande, surtout dans la deuxième moitié du siècle passé, il est difficile, dans ce domaine, d'en exposer d'une manière précise les résultats ; et il faut aussi, dans une appréciation de ce genre, tenir compte des obstacles sans nombre que les missionnaires ont pu rencontrer.

Dans le bourg de Repuje, en Carniole, pour ne donner qu'un exemple, une fermière profondément religieuse avait fondé en 1873 une maison destinée à un groupe de missionnaires de campagne. Le Ministre des Cultes n'eut de cesse que lorsqu'il eut supprimé par la fermeture de la résidence, ce « foyer d'abêtissement » du peuple.

Mais, c'est de Steyr surtout, en Haute-Autriche, que les missionnaires de campagne rayonnèrent pendant des années, dans toutes les provinces de l'Autriche allemande. Veut-on quelques chiffres ? 2545 missions furent données par le groupe des prédicateurs. Le P. Scharler, qui en fut longtemps Supérieur, participa à 622 missions. Un certain P. Wieser fit mieux encore : en 33 ans, il prenait part à 943 missions. En 1911, les missionnaires furent distribués dans les différentes maisons de la Province.

Le R. P. Bogsrucker, en résidence à Linz, est actuellement le Supérieur des Missionnaires de la Province. Avoir entendu de lui le récit de la grande mission de Vienne, qui eut lieu en 1928 et dont il a été un des principaux organisateurs, est un avantage qu'on n'oublie point. Cette mission comprit deux périodes : l'une du 3 au 18 novembre, et l'autre du 24 novembre au 9 décembre. Pour pouvoir apprécier les dif-

ficultés de la mission et son résultat, il faut se rappeler la situation religieuse dans laquelle se trouve actuellement la capitale de l'Autriche.

D'après les derniers recensements, Vienne compte 1.857.572 habitants dont environ 1.420.000 sont catholiques. Après les secousses de la Révolution,et la crise économique qui suivit la guerre les forces de désorganisation ont préparé le terrain à la propagande socialiste. Dans les neuf dernières années de 1919 à 1927, 140.043 hommes, d'après les chiffres officiels,ont abandonné leurs religions respectives, et sur ce nombre 119.870 catholiques. La moyenne annuelle des apostasies qui, avant la guerre, était de 2.264, et pendant la guerre moins de 2.000, est maintenant de 15.560 ;et sur ce nombre,13.319 catholiques. En l'année 1927, 28. 837 catholiques ont officiellement abandonné leur religion. La plupart des apostats restent sans aucune confession religieuse. On peut donc conclure qu'il y a un mouvement en masse vers l'Athéisme et que ce mouvement se constate dans le monde des ouvriers et des employés plus que partout ailleurs.

Si l'on ajoute à cela qu'il y a des cures de 60 à 70.000 âmes, que certains arrondissements de 130 à 140.000 habitants n'ont que deux ou trois paroisses et quatre ou cinq chapelles de secours, on devinera dans quels milieux devaient exercer leur apostolat les cent soixante-et-onze missionnaires appelés par le Cardinal Piffl en sa ville archiépiscopale, pour la sauver du paganisme.

Le P. Bogsrucker travailla activement à la préparation de la mission. Il recruta les missionnaires : sur 171, la Compagnie en fournit cinquante-huit venus de provinces diverses. Puis il s'efforça, dans les réunions préalables, d'unir les efforts de tous, de répartir le travail, et d'organiser l'apostolat laïque, en particulier par la mobilisation des Congrégations de la Sainte Vierge et des Tiers-Ordres. On mobilisa avant tout les forces de la prière dans les cloîtres comme dans les paroisses. Le T. R. P. Général avait bien voulu appliquer pour le succès de la Mission 1.300 Messes.

Par ailleurs, on s'appliqua à ne négliger aucun moyen naturel. On se servit pour la propagande, des journaux catholiques existants ; on en créa de nouveaux.On répandit des tracts et des brochures par centaines ; on distribua des invitations individuelles ; on colla des affiches. Sur quelques églises, des inscriptions lumineuses avaient été installées.

Le signal du branle-bas de combat, fut le pèlerinage des hommes à Klosterneuburg où se trouve la tombe de S. Léopold. Il eut lieu le 28 octobre sous la présidence du Cardinal. Le 5 novembre, tous les missionnaires se réunissaient devant la tombe de S. Clément-Marie Hofbauer, dans l'antique

église de Maria Stiegen, pour implorer l'intercession du Rédemptoriste qui fut un des plus grands apôtres de Vienne.

Des détails de la Mission, il n'est pas question de faire le récit. Qu'il suffise de signaler que nos Pères y ont collaboré d'une manière très notable ; le chiffre des missionnaires Jésuites que nous avons donné plus haut et l'activité organisatrice du P.Bogsrucker et de ses collaborateurs n'en sont pas les seules preuves. Le journal de Mission, « *Die Leuchte* », gros de 8 pages et paraissant par les soins de notre P. Frodl et d'un Père de la Congrégation du Saint-Sauveur, a été, à juger les choses du dehors, un des succès de cette campagne apostolique. Notons aussi, comme autre succès la Semaine des étudiants catholiques organisée par le P. Muckermann du 11 au 18 novembre et au terme de laquelle il y eut une communion générale de 1000 à 1200 jeunes gens. Pour le milieu étudiant de Vienne, c'est beaucoup. S'agit-il de la prédication elle-même, un sermon prêché à la cathédrale par le P. Beyer fit sur la foule une extraordinaire impression. L'auditoire très mêlé s'attendait à des anathèmes... et voici qu'aux oreilles de ces tièdes, de ces médiocres, de ces sceptiques, de ces pécheurs presque désespérés, ce verset du psaume CXII[e] retentit et bouleverse leurs pauvrescœurs : « *Misericordiam Domini in aeternum cantabo* ».

Mieux encore que la prédication, quelque chose semble avoir porté des fruits très réels et apparaît à l'heure qu'il est comme le seul moyen dans certains quartiers de faire du bien, comme le seul mode possible de pénétration : les visites à domicile. Car il ne faut pas se leurrer, si les résultats ont été relativement consolants, si 250.000 personnes environ ont suivi les prédications, si l'on a enregistré 184.500 confessions de mission et — les cloîtres ou institutions religieuses étant mis à part — 400.000 communions ; si enfin en moyenne 15 °/₀ des catholiques ont participé à la mission, l'on est bien obligé de reconnaître — le mot est du P. Bogsrucker — que l'Église a perdu, surtout dans les quartiers ouvriers, tout contact avec la masse.Et c'est par les visites à domicile que la liaison se rétablit.

Il semble que cet aveu du P. Bogsrucker est une première victoire. Il y avait dans les entretiens où le Père nous a parlé de cette Mission une vue si courageuse du réel, une telle certitude de combattre avec Celui qui a vaincu le monde,une volonté si ferme et si pratique d'employer les vrais moyens, que l'avenir pouvait être envisagé sans pessimisme. — « Tout n'est pas perdu », a-t-on écrit après la grande Mission de Vienne.—Cette constatation est grosse de conséquence, car certains se désespéraient en voyant l'infime minorité de catholiques, noyée dans la capitale au milieu des païens, submergée

par une bourgeoisie corrompue et paresseuse d'un côté, et de l'autre par l'armée haineuse des travailleurs groupés en grand nombre sous l'étendard de la « Sozial Demokratie ».

Un autre résultat excellent de la Mission de Vienne a été de distinguer les moyens d'apostolat actuellement efficaces. On a déjà signalé entre autres, la presse, les visites à domicile, et la prédication de la miséricorde divine. Il faut ajouter l'organisation de l'apostolat des laïcs. Or c'est surtout dans leurs « Maisons de Retraites » et dans les « Congrégations Mariales » que nos Pères forment ces élites dont l'Église a besoin et qui, pendant la dernière grande mission, se sont montrées si méritantes.

3. *Exercices Spirituels.*—A Innsbruck, à Saint-André, mais surtout dans leur maison de Lainz, nos Pères aident par les Exercices les gens du monde à approfondir leur vie intérieure et développent dans le Clergé séculier, souvent si abandonné à lui-même, l'esprit sacerdotal.

Lorsque les Pères Tertiaires laissent la place vacante, c'est à dire pendant le Carême et pendant l'été, Saint-André reçoit surtout des gens de la campagne. Bon nombre de jeunes en ces jours de prière et de recueillement, entendent la voix du Maître qui les appelle à la vie religieuse et ils n'ont qu'un changement de chambre à faire pour grossir la joyeuse troupe des postulants.

A Innsbruck, depuis l'automne 1928, l'on a érigé dans la maison de campagne du scolasticat une maison d'Exercices. Son site enchanteur, au milieu des bois de sapins et au dessus de la pittoresque vallée de la Sill, ne semble pas devoir nuire à son avenir. La vue splendide qu'on y découvre des montagnes du Tyrol ne ravit pas seulement les yeux ; elle fait sortir l'âme d'elle-même sans la distraire, et la fait monter naturellement vers Dieu.

La maison d'Exercices de Lainz n'a point tous ces privilèges, mais située dans un des faubourgs de Vienne, elle est plus accessible à ceux qui désirent, durant quelques jours, se retirer de l'engrenage des affaires et du fracas des rues. A vrai dire, il y avait à Lainz primitivement un château que nos Pères achetèrent en 1884, agrandirent assez considérablement et auprès duquel ils construisirent une église dédiée au Sacré-Cœur. Pendant quelque temps ,maison de troisième probation et noviciat, elle est depuis 1927 exclusivement maison d'Exercices. Pour ne point perdre l'habitude des chiffres, disons que depuis l'été 1927 jusqu'au 1er mai 1929, l'on y a donné : 18 retraites sacerdotales, 17 retraites d'hommes, 5 pour étudiants, 2 pour professeurs, 8 retraites d'élèves, 6 pour jeunes gens. Je ne compte pas les jours de récollection,

ni les réunions spéciales pour enfants de chœur, conscrits et « Pfadfinder », où se forment pareillement des âmes de choix capables d'un rayonnement apostolique.

Pour se perfectionner dans la connaissance intime des Exercices et étudier plus profondément la technique des Retraites, l'on sait que nos Pères organisèrent, il y a quelques années, leurs « Semaines d'Exercices ». Le Père Harrasser a publié des leçons et donné le compte rendu des Semaines qui se tinrent à Innsbruck en 1922 et 1923, au « Canizianum ».

4. *Congrégations de la Sainte Vierge.* — Les Exercices ne sont pas l'unique moyen de former des élites. Par les Congrégations, on atteint quantité de chrétiens et de chrétiennes qui ne pourraient se rendre dans des Maisons de Retraites et l'on conserve sur leurs âmes une influence permanente. Les Congrégations sont, dans la province d'Autriche, particulièrement florissantes ; le nom même de « Congrégation » n'y a pas été discrédité, comme on le constate ailleurs. Là où se trouve une maison des Nôtres, on remarque toujours la présence d'une, de deux, quelquefois de neuf congrégations comme à Steyr ou à Lainz, de onze comme à la maison professe de Vienne.

Le mouvement partit de Vienne, non point de la maison professe Saint-Canisius, dont la fondation est relativement récente,mais de la Résidence de la place de l'Université. L'empereur François-Joseph rendit à nos Pères en 1856 l'église de l'Université (*Templum Academicum*) que l'empereur Ferdinand II avait fait bâtir en 1628 à côté du *Collegium Academicum.* C'est là que fut fondée en 1857 la Congrégation des Dames et en 1859 celle des Messieurs. Ces deux congrégations constituèrent à Vienne comme une Congrégation Mère, une *Prima Primaria* autour de laquelle quantité d'autres, s'adressant à différentes classes de la société, vinrent successivement se grouper.

En 1891, la vie des Congrégations connut un nouvel essor : ce fut à cette époque qu'apparut la Congrégation des commerçants. Il est difficile de dire l'influence considérable qu'a eue à Vienne, ces trente dernières années, celui qui en a été le fondateur. Le P. Abel, qui s'est éteint à l'âge de 83 ans, en 1926, fut enterré dans l'église des Augustins de Vienne. On vient, dans la chapelle un peu obscure de Notre-Dame de Lorette, prier sur sa tombe comme sur celle d'un saint. Le 15 décembre dernier le Cardinal Piffl tint à inaugurer lui-même le monument que ses Congréganistes y avaient fait élever. Lorsque dans les églises de Karnabrunn, de Klosterneuburg, et de Mariazell, les trois grands centres de pèlerinage des Viennois, ils voulurent encore placer des plaques commémora-

tives, le R. P. Provincial, avec un sourire de protestation, affirmait qu'il n'était pas responsable de « tout ce marbre ».

Quatre ans après la fondation de la congrégation des Commerçants par le P. Abel, étaient lancées à Vienne à quelques années de distance cinq Revues Mariales, pour mieux atteindre divers âges et diverses conditions. Le Bulletin des Directeurs « *Praesides-Korrespondenz* » que dirige le P. Harrasser, paraît tous les deux mois et donne le mot d'ordre dans les pays de langue allemande à plus de deux mille directeurs de Congrégations.

Ces dernières années ont été aussi marquées par une abondante production d'ouvrages de piété et de « lectures honnêtes » que les congréganistes dans leurs visites des pauvres,des malades, dans les hopitaux ou les quartiers ouvriers, se plaisent à répandre. Ces brochures, qui s'attirent parfois le mépris des puristes, sont un moyen — avéré efficace par l'expérience — de s'opposer au plus vite à la propagande de la mauvaise presse.

Chaque jour davantage l'activité apostolique des congrégations s'organise, et se pénètre de l'esprit de conquête et de désintéressement. La liaison des efforts, les questions de méthode et, si l'on peut dire, la technique du zèle, ont été dans les congrès de Linz en 1907,de Vienne en 1909, de Salzburg en 1910, l'objet d'études spéciales.

Ce que nous avons affirmé précédemment sur la vie florissante des Congrégations en Autriche semble donc, on le voit, suffisamment démontré. Faut-il encore à l'appui un argument d'autorité ! Le Cardinal Piffl assurait que, s'il se fait encore un peu de bien à Vienne, on le doit aux Congrégations. Or, nos trois résidences en sont précisément dans la capitale les trois foyers : la résidence de la Place de l'Université avec son Église de l'Assomption (le *Templum Academicum* de l'ancienne Compagnie) ; la nouvelle maison professe avec son église Saint-Canisius, consacrée en 1903 ; enfin la résidence et l'Église Am Hof, que les souvenirs de Claude Lejay, de S.Canisius et de S. Stanislas nous rendent particulièrement chères.

***

Des inexactitudes se sont peut-être glissées au cours de cet exposé de l'activité apostolique de nos Pères autrichiens, dans les Congrégations et les Retraites Fermées, les Missions et l'Enseignement. On nous les pardonnera. Ces pages ne veulent pas être le compte rendu intégral d'un spécialiste, mais simplement quelques vues prises, au hasard des circonstances, par un voyageur qui se hâte, quelques vues sur le réel que l'on

déforme toujours, dit-on, par nos morcellements... Que si maintenant l'on se demande d'où a pu venir la sève qui a fait germer si merveilleusement, le petit noyau de Gleisdorf et quel est le secret du bien que nos Pères ont accompli dans leurs œuvres si multiples c'est assurément d'une manière générale à la grâce divine qu'il faut en définitive l'attribuer. La Compagnie ne tire pas son origine, dit saint Ignace, des moyens humains et ce n'est qu'avec l'aide de Dieu qu'elle pourra progresser. Sans doute ! Mais d'une manière particulière, s'il faut en croire ceux qui ont étudié de plus près l'histoire intérieure de la province autrichienne, ce serait à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus qu'il conviendrait d'attribuer surtout cette fécondité apostolique.

Tout d'abord, les premiers Pères qui s'installèrent à Gleisdorf venaient, nous l'avons vu, de la province de Galicie. L'on sait quelle amitié énergique et tendre à la fois professaient pour le Cœur du Christ les Jésuites de la Russie Blanche. Qu'on relise par exemple, à la fin de l'ouvrage si captivant du P. Stanislas Zalenski, dont notre P. Vivier a eu l'heureuse initiative de nous donner une traduction française, l'appendice qui parle de cette dévotion. L'on déduira aisément quel culte ardent les pionniers de la Compagnie en Styrie ont ont dû infuser à leurs premières recrues.

Ce n'est pas tout. Sous le provincialat du P. Georges Patiss, en la fête de la Sainte Lance, le 2 mars 1860, la province d'Autriche se consacra au Sacré-Cœur, la première de toutes les provinces et douze ans avant la consécration de la Compagnie tout entière (1er janvier 1872).

On a fait remarquer que le « Canisianum » et la maison de Linz, où tant de grâces ont jailli, s'étaient mis dès leurs débuts sous sa spéciale protection. Notons aussi la rapidité extraordinaire avec laquelle se sont développés l'apostolat de la Prière, la Confrérie du Sacré-Cœur et les dévotions eucharistiques annexes, dès leur implantation en Autriche. Le Messager du Sacré Cœur « *Der Sendbote des göttlichen Herzens Jesu* », né il y a quelque 65 ans, compte aujourd'hui environ 45.000 abonnés .Plus récemment, a été lancé « *Der Jugend Sendbote* », qui ouvre les âmes de 30.000 enfants aux joies suaves et fortes de l'amitié du Christ.

Dernièrement à l'occasion du centenaire, on a pris soin de rééditer avec quelques additions un petit ouvrage composé par le P. Patiss : il s'adresse aux PP. de la province d'Autriche pour les aider à se préparer à la fête du Sacré-Cœur. Les motifs généraux de la dévotion y sont rappelés : elle est un moyen donné par Dieu pour la sanctification de notre temps, et recommandé à la Compagnie après et même dans une certaine mesure avant les révélations de sainte Marguerite-Marie.

Deux Congrégations Générales ont de nouveau souligné son importance et l'*Epitome* prescrit le renouvellement annuel de la Consécration de toute la Compagnie. Or il a paru à celui qui a eu le souci de faire rééditer l'opuscule du P. Patiss que, non seulement les motifs d'autrefois persistaient, mais qu'il s'en ajoutait de non moins sérieux. Motifs de reconnaissance d'abord. La province d'Autriche a suavement expérimenté les faveurs de choix et les bénédictions privilégiées que le Sacré-Cœur promet à ses intimes. Surtout, il lui paraît que le malheur des temps n'a fait que croître : les anciens ennemis de l'Église et de la Compagnie ont vu grossir leurs rangs ; la Franc-Maçonnerie, le Bolchevisme et la Sozial-Demokratie semblent de nos jours en Autriche vouloir s'acharner avec une rage singulière contre le Catholicisme. Il y avait donc des raisons pressantes, à l'occasion de ce centième anniversaire, de se serrer plus fortement par une consécration renouvelée, contre la poitrine de Notre-Seigneur. Et cela, non pas dans le but unique de ressentir dans cette étreinte les inexprimables joies de la familiarité divine ou de se faire auprès de l'Homme-Dieu un cœur de chair capable de tendresse et formé aux délicatesses les plus exquises d'une sensibilité vraiment humaine ; il s'agit en outre, dans le vertige que l'on pourrait ressentir devant les initiatives à prendre et les labeurs surabondants à accomplir, dans l'angoisse qui envahit l'âme en face de l'insuccès, des difficultés et des persécutions, il s'agit de puiser une imperturbable sérénité et une inamissible confiance, auprès d'un ami tout-puissant et victorieux d'avance, d'un ami qui ne nous demande en somme qu'une seule chose, de l'aimer, et qui nous assure en retour de la légèreté du fardeau et de la suavité du joug.

Nous ignorons les Calvaires et les Résurrections que réservent à nos Pères autrichiens les vicissitudes providentielles de l'avenir. Mais étroitement unis à eux par dessus les montagnes qui nous séparent, nous voulons chanter le « *Te Deum* » pour les grâces du siècle dernier, d'autant que nous savons mieux maintenant où est la source d'où elles ont jailli et à qui le 2 mars 1860, en la fête de la Sainte Lance, s'est consacrée la province d'Autriche, première de toutes.

H. du Manoir. S. J.

# Notes sur le Japon

## 1. LA CONSÉCRATION DE MGR ROSS S. J.

Voici un récit du frère coadjuteur Schwake. « La consécration de notre supérieur de mission fut, bien entendu, une cause de grande joie pour tous les chrétiens de notre vicariat d'Hiroshima. Le 2 août à une heure de matin, je suis arrivé avec les nouveaux vêtements épiscopaux et les différents insignes ; et les jours suivants, vinrent à leur tour les hautes personnalités ecclés astiques. La veille de la fête, assez tard dans l'après-midi, le P. Schäfer, après un voyage de dix heures, arriva avec une partie de ses paroissiens de Matsue auxquels il avait dit la messe le matin à 5 heures. Malgré tous les efforts du P. Heuvers et des chrétiens d'Okayama, les places disponibles étaient très restreintes dans le petit palais épiscopal ». Mgr Hayasaka, prélat consécrateur, les deux évêques, Mgr Castanier, d'Osaka et Mgr Thiry, de Fukuoka purent chacun trouver une chambre. Pour nous autres Jésuites, on avait préparé le « Dendoba », c'est à dire la salle de réunion des catholiques. Les bons chrétiens avaient apporté dans cette salle des matelas en nombre suffisant pour que chacun pût à son gré y prendre son repos. Pour pouvoir offrir un abri aux délégués des paroisses plus lointaines, on avait installé trois jolies tentes. Un arc de triomphe rouge et blanc était dressé devant le portail de notre petite église qui n'avait d'ailleurs pas besoin de cet ornement pour être accueillante.

La fête fut très belle, très impressionnante. Comme il fallait s'en douter, il n'y avait plus de place libre dans l'église. Non seulement des catholiques, mais aussi des protestants et de nombreux païens étaient venus. On remarquait des employés de l'administration du pays, professeurs en particulier, qui étaient accourus à la fête. Devant l'église, on donna comme souvenir à chacun un petit livre en japonais composé par le P. Heuvers, qui expliquait les cérémonies catholiques. Certainement la somptuosité du culte qui se déroula au maître-autel a fait une grande impression. Un païen notable aurait dit : « Un évêque catholique a l'air d'un dieu vivant sur la terre ». Et n'était-ce pas un joli spectacle de voir tous les officiants dans le chœur, de suivre les différents mouvements des évêques, tous les gestes si symboliques et de voir les prêtres en vêtements ecclésiastiques accompagnés des enfants de chœur avec leurs soutanes rouges et leurs surplis blancs.

Dans la nef, les fidèles chantèrent avec beaucoup de piété la

messe *de angelis.* Pendant la consécration, on exécuta de beaux morceaux de musique à la tribune.Ce fut le supérieur des Salésiens, véritable artiste qui tenait les orgues. C'était dommage de ne pas avoir de meilleur instrument pour un tel maître. Son confrère, le R. P. Margiaria nous charma de sa chaude voix de ténor qui alternait avec les exécutions parfaites du chœur qu'il dirigeait. A la fin de la cérémonie, quand le nouvel évêque allemand consacré, après les trois génuflexions liturgiques,souhaita à l'évêque japonais le « *ad multos annos* », personne ne put se défendre d'une profonde émotion. N'était-il pas touchant ce cortège par lequel s'acheva la cérémonie ?Le nouvel évêque, la mitre en tête et la crosse à la main, accompagné de tous les évêques et de tous les prêtres, traversa la nef en bénissant les fidèles, tandis que les triomphants accents du *Te Deum* éclataient dans l'église. Puis les quatre évêques — Mgr. Hayasaka en cappa magna — les prêtres et les enfants de chœur se rendirent au palais épiscopal.

Passons à des choses de second ordre.Comme les fidèles brebis suivent leur pasteur dans les pâturages oû il les conduit, nous suivîmes notre nouvel évêque au dîner d'honneur. A côté de l'église, se trouvait une école dirigée par les sœurs. Les chrétiens en avaient joliment orné une classe qui fut dans l'occasion une fort belle salle à manger. On avait disposé des fleurs avec une grande magnificence.

Des orateurs se levèrent qui surent mêler aux choses de la terre les pensées surnaturelles, célébrant, à la grande joie des convives, la charité qui règne au sein de l'unité catholique. Cette unité parut d'autant plus belle qu'elle se faisait jour au travers de toasts prononcés en japonais, en français, en latin, en italien, en allemand, en espagnol et en anglais. Dans son discours de remerciement, Mgr Jean Ross fit remarquer que le vicariat d'Hiroshima avait été confié à nous autres, Jésuites allemands, par les Missions Étrangères, avec un désintéressement qu'on ne saurait trop admirer. En effet, le pays qui nous était confié alors avait été longtemps défriché et cultivé par des apôtres venus du Séminaire des Missions Étrangères de Paris. Sa Grandeur insista beaucoup sur la reconnaissance que les missionnaires allemands doivent garder à ceux qui les ont précédés. Pour acquitter cette dette, ils devront avec beaucoup de générosité et de persévérance achever et perfectionner le travail commencé par leurs prédécesseurs. Mgr parla avec beaucoup de chaleur de l'entre-aide mutuelle que se devaient les apôtres, soit pour trouver des solutions aux nombreuses difficultés que rencontrent les missionnaires dans leur carrière, soit aussi pour étendre le règne du Chrit ;

il parla de l'idéal rêvé par chacun : gagner le Japon au Christ par un travail de collaboration et de secours mutuel dans l'amour et la concorde. Quand Mgr rappela les premiers travaux des missionnaires parisiens, les larmes montèrent aux yeux de notre très cher P. Villion, âgé de 86 ans ; c'était sans doute au souvenir des si grands sacrifices qu'il avait offerts au bon Dieu, surtout dans la province d'Hiroshima. — Les félicitations que M. Farwick, bourgmestre d'Aix-la-Chapelle avait envoyées par télégramme au nouvel évêque, fils de cette ville, et à Mgr Hayasaka firent la grande joie de tous.

A 3 heures 1/2, nous vinmes à l'église pour un petit salut, et Mgr nous donna sa bénédiction épiscopale. Puis une adresse pleine de sentiments reconnaissants et de félicitations fut présentée à notre nouvel évêque au nom de tous les chrétiens du vicariat. Mgr Ross remercia alors tous ceux qui avaient collaboré à la cérémonie de la consécration, usant de tous les moyens possibles pour rendre la fête plus solennelle.

Cette journée de joie se termina par une soirée musicale dans la grande salle de concert de la ville. Ce soir-là, nos deux pères Salésiens s'acquirent certainement un grand renom artistique, qui contribuera, j'en suis sûr, à leur action apostolique. Tous deux étaient simplement vêtus de l'habit de leur ordre. Avant même de s'être mis au piano, le P. Cimatti avait gagné toutes les sympathies par son amabilité et sa respectable barbe. Ses exécutions musicales et celles du P. Margiaria soulevèrent d'irrésistibles applaudissements. Entre les morceaux, trouvèrent place deux excellentes allocutions. En premier lieu, parla le P. Yamanaka, prêtre japonais et enfant d'Okayama. Il montra que la sainte Écriture ne suffit pas à elle seule comme source de nos vérités de foi. Avec beaucoup d'éloquence, il développa sept preuves de l'unité et de la vérité de l'Eglise catholique. Le second orateur, Mgr Hayasaka, montant sur les gradins, fut salué par de bruyantes acclamations. Le prince de l'Église japonaise expliqua pendant une heure et demie à ses compatriotes que les pensées et les sentiments de l'Eglise catholique n'étaient pas autre chose que ce qu'on a toujours admiré dans le caractère japonais, c'est à dire le respect de l'autorité, la loyauté et le dévouement. L'église catholique seule peut écarter le péril des mouvements révolutionnaires et matérialistes contre lesquels le gouvernement semble lutter en vain. Il montra surtout qu'à une époque où l'idée nationaliste est exagérée et où règne la lutte des classes, l'Eglise catholique par sa catholicité était le seul principe d'unité dans le monde : car elle seule pouvait unir toutes les nations dans un même amour. La fête de ce jour-là n'en était-elle pas une preuvre et un symbole, puisqu'on y voyait les représentants de huit pays différents unis comme les fils d'une seule église uni-

verselle. Mgr termina son magnifique discours par ces mots : « Si nous avions déjà au sein de notre Eglise catholique le tiers des japonais, notre patrie n'aurait aucun péril à craindre ». Chaleureux applaudissements. Vers 11 1/2, plus de 2000 personnes quittèrent la grande salle. Les deux tiers au moins de l'assistance étaient composés de païens ».

(Extrait des *Nachrichten aus den deutschen Ordensprovinzen*, octobre 1928, et traduit par le F. G. Sunder).

## II. LE DÉPART DU P. KIRCHER ET RECONNAISSANCE DE SES PAROISSIENS.

*par*

*Mgr Joh. Ross, vicaire apostolique d'Hiroshima*

Il y a quelque temps, dans le *Oraka Mainichi*, journal anglo-japonais, un article décrivait le « missionnaire étranger » comme un homme inhabile, incapable de s'accommoder aux mœurs du pays, incapable de se gagner l'estime et l'amour du peuple japonais et de la jeunesse. L'auteur, ordinairement bon observateur, a visiblement pensé aux missionnaires protestants, comme font la plupart des Japonais lorsqu'ils parlent des missionnaires. Je ne veux pas me prononcer sur la valeur de sa critique,mais si l'auteur avait assisté, le dimanche 24 juin 1928, à Okayama à la fête de « *Sobetsukai* » (fête des adieux) du P. Kircher, s. j, il aurait dû changer son jugement. Car il aurait vu le grand amour que les catholiques d'Okayama de tout âge montraient à leur prêtre partant. Curé d'Okayama depuis un an, le P. Kircher reçut récemment l'ordre de ses supérieurs de partir au Brésil pour y secourir les émigrants japonais.

En effet le 4 juillet, il partit à bord du « Kamakura Maru » accompagné d'une foule d'émigrants. Le dimanche 24 juin fut réservé pour l'inévitable « Sobetsukai ». Je dis à dessein « inévitable », car ces fêtes des adieux sont ordinairement, autant que je puis en juger, d'un caractère tout à fait officiel, pleines de convention et de solennité en rapport avec le naturel du peuple japonais. Mais cette fois je me félicite d'avoir pu y assister. C'était une fête de famille, au meilleur sens du mot. Tous étaient là : jeunes et vieux, prêtres et laïcs, les bonnes sœurs elles-mêmes étaient venues pour montrer qu'elles appartenaient à la famille paroissiale. C'était une méchante journée. Il plut à torrents du matin au soir, de quoi calmer le plus chaud enthousiasme. De plus tous se demandèrent avec inquiétude si la consécration du nouveau vicaire apostolique d'Hiroshima aurait lieu ce

jour-là dans leur église. La bulle arriva trop tard et la fête dût être retardée. Tout cela était de mauvais augure. Mais malgré les pluies torrentielles, le « Dendoba » (salle des réunions) était rempli après le salut. Comme on pouvait le prévoir, la réunion commença assez solennellement. Mais ce fut tout autre chose, quand un jeune homme, étudiant en médecine, lut 5 ou 6 lettres, dont les auteurs, présents à la réunion, n'avaient pas le courage d'exprimer eux-mêmes leurs sentiments. Ce jeune homme, bon garçon, mais sûrement pas sentimental, se sentit peu à peu gagner par l'émotion en lisant ces mots d'adresse simples et sans apprêt. Il n'y eut personne qui ne ressentît ses impressions. Et ils auraient volontiers rompu les prescriptions de l'étiquette japonaise, qui défend formellement, aux hommes surtout, de manifester publiquement leurs sentiments.

L'un après l'autre, chacun se leva pour dire quelques mots du cœur et pour offrir ses meilleurs vœux au R.P., donnant autant de témoignages de reconnaissance et d'affection. Puis ce furent les enfants ! Deux grandes jeunes filles se levèrent pour lire des adresses d'adieux, dont elles étaient les auteurs. Si les yeux de l'une se remplissaient de larmes et si sa voix tremblait sous l'émotion mal cachée, l'autre continuait ; c'est ainsi que non sans peine elles arrivèrent à la fin. Par une bonne inspiration, les enfants représentèrent plusieurs pièces pour distraire les gens, bonne occasion de reposer un peu les sensibilités qui avaient été tendues jusqu'à présent. Les différents morceaux étaient simples et sans art, mais inspirés par le désir irrésistible de montrer au Père avant son départ la place qu'il tenait dans les cœurs.

Le petit événement qui suivit fut touchant par sa simplicité inaccoutumée. Le jour précédent, les jeunes gens arrivés pourtant à l'âge où toute manifestation de sentiments les gêne, vinrent me voir et me dire qu'ils étaient les seuls à ne pas paraître au programme. Que pouvaient-ils faire pour le P. Kircher. Ils sentaient qu'ils devaient faire quelque chose. Ils se décidérent pour un match de base-ball, rien que pour faire plaisir au Père. Pour l'occasion ils demandèrent la permission de jouer dans la cour de récréation des sœurs. Quelle touchante délicatesse de leur part !

Autre événement. Parmi les paroissiens se trouvait un aveugle, maître de musique, dont le P. Kircher avait facilité le mariage avec une jeune fille païenne sur le point de se convertir. Il y a un ou deux mois que les noces avaient eu lieu après le baptême de la jeune fille. Il était touchant de voir l'amour de la jeune femme pour son mari chaque fois qu'ils venaient à l'église. Ils avaient une heure de train à faire pour se rendre à la paroisse. Ce fut pour moi, témoin de la scène, le moment le plus émouvant de la soirée, lorsque peu

de temps avant de s'en retourner chez lui, l'aveugle se laissa glisser à terre sur la natte près du père, saisit la main de ce dernier et la porta à ses lèvres au mépris de toute étiquette japonaise. C'était une expression spontanée de ses sentiments envers le prêtre qui lui avait montré tant de sympathie et l'avait aidé à faire sa vie.

Il faut le dire, il y a des missionnaires étrangers qui sont aimés des Japonais et surtout de la jeunesse japonaise aussi fidèlement et aussi profondément que les jeunes gens d'Europe aiment le prêtre qui les a gardés et conduits vers leur maturité. Mais ces témoignages, comme beaucoup d'autres, sont réservés au prêtre catholique.

(Extrait des *Nachrichten aus den deutschen Ordensprovinzen*, octobre 1928 et traduit par le F. G. Sunder).

---

# Quelques Notes sur les Pères du Mexique

L'actuelle dispersion de la Province du Mexique remonte exactement au mois d'août 1914. Elle a été imposée graduellement par les événements qui marquèrent le triomphe des forces révolutionnaires opposées au Président Huerta.

En juillet, les armées sinistres d'Obregon ayant occupé et pillé Guadalajara — la Perle d'Occident —, nos Pères de la côte occidentale durent gagner les États-Unis par l'océan Pacifique. Pendant ce temps, les troupes pillardes et sanguinaires de Villa et de Carranza se présentaient aux portes de Mexico, et saccageaient même, en grande banlieue, le scolasticat de Tepotzotlan : les ornements sacerdotaux et les vases sacrés furent profanés et volés, les Pères présents à la maison faits prisonniers. Surpris pendant leur promenade réglementaire, les scolastiques réussirent à s'enfuir à Mexico dans leur accoutrement plutôt miséreux des jours de congé. Il était temps de s'exiler ou de se terrer sur place.

Le 16 août 1914, deux bons tiers de la province — Scolastiques en plus grande partie — s'embarquaient à Vera-Cruz, à destination de La Havane. Plusieurs Évêques mexicains étaient à bord du « *Ciudad Cadiz* ». Triste exode à l'improviste, sous un vrai barrage d'éclairs. On eût dit que le ciel s'opposait à cette marche vers l'exil.

Le 19 août, au matin, on débarquait à La Havane, où l'on apprenait la mort de Pie X et du T. R. P. Général. A court d'ar-

gent, le scolasticat s'installa au fond de la rade merveilleuse de La Havane, dans la maison de campagne du collège de Belen que les Pères de la Province de Castille offrirent à cet effet au R. P. Provincial duMexique. Au bout d'un an, les philosophes furent accueillis en masse dans les différents scolasticats ou collèges d'Espagne.

Quant aux Pères non attachés au scolasticat de Tepotzotlan, les uns firent voile vers la Colombie, et y renforcèrent le personnel des collèges et des résidences ; quelques-uns, très peu, allèrent jusqu'en Espagne ; les autres, une quarantaine, se dirigèrent vers l'Amérique Centrale. Tandis que la moitié d'entre eux fondaient une résidence et un collège très florissant à Granada, capitale du Nicaragua, l'autre moitié se fixait dans la République du San Salvador. Là, tout spécialement bien accueillis par les autorités civiles et ecclésiastiques,nos Pères prirent la direction du Séminaire Conciliaire et du collège St Joseph, et ouvrirent une résidence, le tout à San Salvador même.

La Compagnie venait de prendre ainsi possession d'une nouvelle terre d'apostolat ; elle l'enregistrait dès lors dans les catalogues de la Province du Mexique, sous le titre de « Missio Centro-Americana ».

Pendant que tous ces Pères reprenaient, en exil, la vie normale des collèges et des résidences, les membres de la Province restés au Mexique — un peu plus d'une centaine — commençaient à mener une existence de persécutés de plus en plus héroïque.

Les collèges de Mexico, de Puebla, de Guadalajara et du Saltillo, fermés en 1914, furent tous confisqués ; on n'épargna pas même le collège de Durango,un beau bâtiment tout neuf, non encore inauguré. L'Institut Scientifique de Mexico réussit à sauver à temps tous les appareils modernes de ses cabinets de physique, de chimie et d'histoire naturelle, les soixante-dix machines à écrire de son cours de commerce gardées dans leurs bureaux spéciaux à tiroir-bascule, sa bibliothèque et, en un mot, tout son mobilier scolaire, jusqu'à la série complète d'horloges électriques qui donnaient l'heure unique dans toutes les salles du collège. Une très haute personnalité française trouva une cachette sûre à tout ce bien meuble.

A Puebla, on récupéra, pendant quelque temps, le collège confisqué, dont la belle chapelle avait été profanée ; mais depuis à peu près un an, on a dû l'évacuer de nouveau. Depuis, comme à Guadalajara, du reste, on s'est contenté d'établir des cours dans des maisons particulières. Il fallait utiliser des moyens de fortune si l'on ne voulait abandonner complètement l'enseignement de la jeunesse catholique. Actuellement encore, dans ces deux villes, cet enseignement privé se poursuit dans des conditions très précaires.

Aussi, pendant cette ère de persécution et de révolution sociale, nos Pères ont-ils orienté de préférence leurs activités, à l'intérieur du pays, vers les œuvres sociales et les œuvres de charité spirituelle.

*
* *

Au mois de juin 1926, dès que le projet de loi Calles fut connu, l'Archevêque de Mexico s'empressa de sonder la pensée du R. P. Provincial du Mexique au sujet de l'attitude à prendre en face de la nouvelle législation : les prêtres catholiques pouvaient-ils, oui ou non, s'inscrire sur les registres du culte-Calles? Sa Grandeur priait en même temps le R. P. Vega, d'autoriser le P. A. M. s. j., connu de tous les évêques mexicains, à aller interroger tous ceux d'entre eux qui ne pouvaient quitter leur diocèse pour se réunir à Mexico. Le R. P. Provincial accéda aux désirs de Mgr Mora et chargea le P. A. M. de profiter de sa tournée confidentielle pour prendre l'avis de tous nos Pères disséminés dans tout le pays. « Dans des circonstances aussi graves, faisait remarquer le R. P. Vega, il faut que tous nos Pères soient invités à donner leur avis ; oui, tous : les inférieurs aussi bien que les Supérieurs, les moins bien doués de talent aussi bien que les plus fortunés de l'esprit. La foi du simple et de l'humble n'est-elle pas souvent plus lumineuse que la science des puissants de l'intelligence ? »

Au retour du P. A. M., le R. P. Provincial était heureux de constater que tous nos Pères, sans exception aucune, avaient été unanimes à repousser les lois-Calles : « Aucun prêtre catholique, affirmaient-ils, ne peut s'inscrire, comme ministre du culte dans les conditions spécifiées par la nouvelle loi mexicaine ».

De fait, c'est dans ce sens que le R. P. Provincial présenta son rapport à l'Archevêque de Mexico. Voici les conclusions de cette réponse : 1° l'inscription des prêtres catholiques sur les registres de Calles n'est pas une simple formalité statistique ; 2° Cette inscription serait une reconnaissance ouverte d'une législation schismatique, donc franchement illicite.

Avec la sérénité parfaite, qui le caractérise, le R. P. Vega appuyait les arguments théologiques et canoniques de sa thèse de raisons éthiques spéciales à la race mexicaine et à la conviction intègre de la foi populaire. Il terminait son rapport en soulignant qu'il avait déjà donné ordre à tous nos Pères de ne pas se prêter à cette inscription illicite.

Les évêques mexicains tinrent conseil... Et c'est un fait certain : seul le rapport du R. P. Provincial fut capable de rallier l'unanimité des Prélats. Conséquence : la suspension du

culte public décrétée pour le 31 juillet, jour où les lois-Calles entraient en vigueur.

Le Souverain Pontife devait sanctionner de fait l'avis du R. P. Vega et les décisions subséquentes des évêques mexicains. Le 19 août suivant, le Cardinal Gasparri télégraphiait à l'Épiscopat mexicain : « Saint Siège condamne la loi, et aussi tout acte qui soit ou puisse être interprêté par le peuple fidèle comme une acceptation de la loi ou soumission à la loi ».

Le gouvernement de Calles n'avait pas prévu l'hypothèse adoptée en bloc par l'autorité ecclésiastique et agréée de tous les catholiques : la suspension du culte public plutôt que la soumission aux lois persécutrices. Officiellement la vie catholique publique prenait fin ; mais automatiquement, le culte privé multipliait ses sanctuaires invisibles. Calles était désarmé contre ce culte dans des domiciles privés, mais il n'hésita pas moins à le poursuivre et à punir de la peine de mort l'exercice du culte dans les maisons particulières. Le danger quotidien devint si grand pour tout prêtre exerçant ses fonctions à portes closes et pour les familles qui les abritaient, que le St Siège jugea nécessaire d'autoriser la célébration d'une messe réduite au strict minimum : Offertoire, consécration, communion, et cela sans ornements sacerdotaux ni vases sacrés ; une verre quelconque remplacerait le calice, une soucoupe la patène. Quant aux fidèles, ils jouissent du privilège de pouvoir communier à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. La vie intérieure de ces persécutés s'est doublée d'un héroïsme à toute épreuve ; il y aurait des pages admirables à écrire à ce sujet ; mais il me faut y renoncer.

***

Pendant ces trois années de suspension du culte public dans toute une nation de 12 à 14 millions de catholiques, nos Pères n'ont rien épargné pour organiser jour et nuit la défense des droits catholiques et pour aviver la vie chrétienne des fidèles.

C'est en effet sous la direction de nos Pères que s'est fondée la Ligue de Défense religieuse. Il est encore trop tôt pour en dévoiler l'admirable organisation et l'irrésistible puissance ; je me contenterai de livrer en passant quelques traits significatifs de sa fécondité originale.

Dès la mise en vigueur des lois-Calles, c'est cette Ligue qui prit la direction de la résistance passive avec le but très déterminé d'assurer le bien spirituel de tous, conformément à sa devise : « Liberté et droit commun pour tous ».

C'est elle, par exemple, qui décida qu'un deuil national devait accompagner la suspension du culte catholique public,

et qui par ce seul moyen faillit renverser en trois semaines le gouvernement de Calles. Dans les grandes villes surtout, l'effet produit par ce deuil général fut impressionnant. Car dès lors, pour les catholiques, plus de réjouissances mondaines : les cirques, les cinémas, les théâtres furent fermés ; plus de réceptions coûteuses en famille, plus de sorties en auto, plus de friandises : dans les pâtisseries, dans les salons de thé, dans les crêmeries etc., plus de clients ; plus d'habits de fête et de soirée, plus de visites aux grands magasins, plus d'achats coûteux et fantaisistes ; on limiterait les dépenses au strict nécessaire pour vivre au jour le jour.

Pour encourager cette grêve de dépenses non-nécessaires, la Ligue eut recours à une propagande par tracts, feuilles volantes, papillons. Les chauffeurs de taxis, les receveuses des lieux de plaisirs, les comédiennes elles-mêmes se faisaient un plaisir d'être de ferventes propagandistes.

Les petites filles des familles les plus honorables s'inscrivirent à la Ligue, formèrent une section à part avec présidente, conseillères, membres divisionnaires, subdivisionnaires, etc. Pas de section plus active pour la diffusion des imprimés de la Ligue. On n'aurait jamais pu croire avec quel sérieux ces petites filles de moins de 10 ans prendraient conscience de leur rôle. Lola M. (8 ans) rentre du centre distributeur avec des papillons gommés de la Ligue ; elle entraîne sa mère dans sa chambre ; mais Conchita (4 ans), c'est faufilée auprès de Lola. « Conchita, tu vas me laisser seule avec maman ; ce soir, ma petite chérie, je dois être à mes affaires. — Mais qu'est-ce que c'est que tes affaires, dit Conchita ? — Mais tu ne comprends pas que je dois garder mes secrets ? tu as bien tes secrets, toi, dans le creux de l'oreille de maman, réplique Lola. » La petite Conchita s'éloigne ; Lola prend le sac à main de sa mère et le bourre des petits papillons qu'elle a apportés. A six heures sonnant, elle se lance à la rue ; une petite bonne l'accompagne portant une cruche d'eau, car la veille, elle avait dû interrompre son affichage minuscule : sa langue n'avait plus de salive. Comme Lola, tout un essaim de petites filles se sont éparpillées dans les rues de la capitale et collent à droite et à gauche, sur les murs, sur les portes, sur les autos, sur les cannes des passants, leurs petits billets instructeurs : boycottage ! boycottage ! Un agent de ville arrête Lolita, se penche vers elle pour lui demander son nom ; rapide, la petite lui colle trois papillons au képi, tandis qu'une de ses compagnes en place cinq ou six sur son bâton de policeman.« Maintenant, lui dit Lola, tu ne peux rien me faire : ton képi et ton bâton portent la même propagande que mon sac à main ».Lola rentre heureuse de sa tournée de propagande.

Mais cette petite troupe de fillettes inquiète l'Inspecteur de

Police, le sanguinaire Roberto Cruz ; ordre est donné d'arrêter les audacieuses colleuses de papillons. De fait, dans la suite, plusieurs centaines de ces petites filles furent entraînées dans les souterrains infectes de l'Inspection de Police et là, gardées toute une nuit. Malgré la peur qu'inspiraient à ces fillettes ces sombres cachots et le flot de policiers qui apparaissent et disparaissent à tous moments,pas une seule d'entre elles ne dévoila un seul nom, une seule adresse de personnes compromises par cette propagande. Inutile de le dire, les parents étaient fiers de leurs petits « papillons ». Et la propagande enfantine portait ses fruits. Les commerçants, gros et petits, n'attendirent pas huit jours pour s'alarmer du boycottage universel qui en résultait. Aussitôt ils déléguèrent leurs représentants auprès de Calles : il ne leur était plus possible de payer un seul impôt, ni une seule taxe ; bon nombre d'entre eux d'ailleurs allaient être acculés à la faillite, si la grêve de l'achat continuait. Le gouvernement de Calles s'alarma plus que personne : sans l'argent des impôts et des taxes, les caisses de l'État seraient vides avant trois semaines ; comment pourrait-il payer ses fonctionnaires, son unique force? Calles tient conseil au Ministère des finances ; et une intervention d'un puissant banquier de Calles se charge de vaincre la faiblesse de celui qui, très haut placé, par le seul moyen du boycottage, aurait délivré le Mexique du tyran Calles et de ses lois infâmes. Faiblesse et erreur en haut lieu, que la Ligue déplora vivement, et que le Mexique paya cher. Les hésitations hiérarchiques enlevèrent par la suite toute efficacité aux directives de la Ligue.

Éprouvée, la Ligue ne se découragea pas ; elle intensifia même sa propagande, variant ses méthodes.

De leurs souterrains, les différents centres directeurs de la Ligue lancent des émissions radiotélégraphiques. Les postes émetteurs du service officiel de Chapultépec et ceux de l'« Excelsior » passent leur journée à brouiller les transmissions catholiques.

Un jour de septembre 1926, à midi sonnant, 600 ballons à air chaud, de deux mètres de diamètre, s'envolent des terrasses de la capitale ; 40 partent des maisons les plus rapprochées du Palais National.La foule, massée sur la place d'armes en attendant les trams, jure que ces 40 ballons sont partis du palais même. Le temps est si calme que les ballons montent presque verticalement jusqu'à une hauteur de trois cents mètres environ. Là, avec un ensemble surprenant, chaque ballon laisse tomber sa charge de propagande : 2000 feuilles aux couleurs nationales. Une mèche allumée au départ avait brûlé la ficelle qui retenait ce volumineux paquet.Rapidement ce million et demi de papiers tricolores s'éparpillent dans le ciel

et tombent lentement en s'entre-croisant capricieusement. « On eût dit, m'assure un témoin oculaire, comme une féérie nocturne d'étoiles filantes couvrant la grande capitale ». Tout Mexico fut envahi de ces feuilles vert-blanc-rouge. On lisait sur le vert des instructions d'action sociale, sur le blanc, des directives morales, et sur le rouge, dans le style nerveux du P. Cardoso, des censures cinglantes du régime Calles.

Calles contempla ce spectacle des terrains de l'aviation, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! ça, c'est réussi ! Bravo ! Laboristes ! » Jamais il n'aurait cru que les catholiques fussent capables d'organiser, à son insu, pareille démonstration d'ingéniosité.

La Ligue avait atteint un but de propagande : mais plus que tout, elle pouvait décerner un *Satisfecit* aux organisateurs et exécuteurs de cette féérie de « feuilles volantes ». Pour mener à bien pareil lancement de tant de ballons, à tant d'endroits différents de la capitale, il avait fallu pouvoir compter sur l'absolue discrétion de près de cinq mille personnes de tout rang et de tout âge, soit pour la confection, l'essayage des ballons,soit pour les multiples instructions nécessaires ;partout le secret fut tenu. Et cela seul était très précieux pour la Ligue, car elle songeait alors à mettre au point une vaste organisation méthodique de toute espèce de ministères apostoliques.

Quelques extraits tirés des lettres de nos Pères nous feront soupçonner quelque chose des réalisations apostoliques de cette glorieuse Ligue.

Lettre du P. Ocampo, Mexico, 12 août 1928 : (Je traduis littéralement) « Il me faut vous mentionner le zèle infatigable de la Ligue de Défense Religieuse. Dans un pays où la vie chrétienne habite les catacombes, un seul mot dit beaucoup de choses. C'est grâce à cette Ligue que de très nombreuses séries de retraites ont été prêchées pendant le carême dernier, dans tous les quartiers de la capitale. On peut dire qu'il n'est pas un catholique qui n'ait pu en profiter. Retraites pour enfants, pour jeunes gens, pour hommes et femmes, riches et pauvres, pour les domestiques, les ouvriers, les prêtres. Retraites de cinq et huit jours, avec un, deux et quatre exercices par jour, selon les besoins et les possibilités des circonstances. Retraites le plus souvent par petits groupes, mais réunissant parfois de 200 à 300 retraitants. Les 800 prêtres réunis à Mexico, prison d'un grand nombre d'entre eux, ont été mobilisés pour ce genre d'apostolat, et tous ont été surchargés de travail : prédications et confessions. Beaucoup d'entre eux ont prêché plusieurs retraites en même temps ; les moins occupés en ont prêché six pendant ce carême ;les autres, douze ou quinze et même davantage. Mais sans le dévouement

admirable et sans le savoir-faire illimité des dames de la Ligue, rien n'eût pu être fait. On ne peut s'imaginer les activités que durent déployer ces dames pour trouver tous les jours des locaux sûrs pour tant de retraites simultanées : locaux qu'elles durent même meubler, quand il s'agissait de retraites fermées. Et puis il fallait assurer partout un service de contre-police : déjouer la surveillance de la police de Calles, et par une grande variété de consignes, empêcher les loups de se faufiler parmi les brebis, assurer l'inviolabilité de la discrétion la plus parfaite de tant de personnes intéressées ; enfin ce sont ces dames aussi qui se chargeaient de réunir à temps tout le monde, qui faisaient transporter les prédicateurs et les confesseurs d'une maison à l'autre, aux heures voulues et avec la rapidité nécessaire. Tout cela, sans jamais compter ni dépenses, ni fatigues, ni risques personnels. Quantité d'entre ces dames ont connu les cachots, et parmi elles, la Présidente des Dames Catholiques.

« Un mot des retraites exclusivement pour les pauvres et pour les ouvriers. Obrégon n'avait pas tout à fait raison d'accuser les prêtres de ne s'occuper que des riches.

« Pendant ce même carême de 1928, plus de 1200 ouvriers firent leur retraite : une vraie retraite, selon la méthode de S. Ignace. On opérait par groupes de 2 à 300. La retraite commençait le dimanche au soir ; une Messe, avec communion générale, la clôturait le dimanche suivant, à six heures du matin. Les exercices avaient lieu après la tombée de la nuit, au troisième étage d'une maison en construction située dans une partie centrale de la Capitale. L'éclairage de cette cathédrale à voûte céleste ne coûte pas un centime : il était assuré par les services publics ; pas de lumière autre que celle du boulevard voisin. Personnellement, écrit le P. Ocampo, je n'ai prêché aucune de ces retraites ; mais un samedi soir, pendant que je dînais tranquillement, j'entendis une auto s'arrêter au bas de ma fenêtre. Deux dames de la Ligue venaient me chercher pour activer les confessions des ouvriers qui terminaient leur retraite le lendemain. Déjà deux prêtres attendaient dans l'auto ; j'y monte, et en route vers les « Catacombes» ,comme disent ces dames. Après quelques détours, l'auto s'engage dans la rue principale et s'arrête à l'endroit le plus fréquenté. « Nous passons devant, soufflent tout bas les Ligueuses, suivez-nous de près, sans cela on ne vous laissera pas entrer ». Nous voilà dans le chantier. Un gardien est là accroupi dans l'obscurité, enveloppé d'un plaid ; il se lève et barre l'entrée. Nos guides échangent quelques mots avec lui, et aussitôt le portier de ce palais en construction nous guide (une queue de rat jette quelques reflets lumineux sur nos pas ) à travers un vrai dédale d'échafaudages. Après mille détours en montée, nous arrivons dans la salle supérieure, ouverte à tous les vents, dont les

murs sont à mi-hauteur et dont le parquet est tout encombré de matériaux divers.« Choississez chacun votre coin, » nous disent ces dames. A tâtons, je prends le mien et me mets à mon travail : quatre morceaux de bois en croix forment mon confessionnal. Avant que la nuit fût trop avancée, 150 pénitents absous regagnaient leur domicile. En déjeûnant, le lendemain matin, j'ouvre mon journal et j'y trouve un bulletin officiel de la Police, conçu en ces termes : « Heureusement que les violations des lois relatives au culte dans les domiciles privés ont presque complètement cessé ! Grâce au labeur patient et constant de la Police, ce culte privé n'existera bientôt plus ». Roberto Cruz avait raison ; ce jour-là on clôturait, à portes closes, plus de quinze retraites.

« Pour aller prêcher dans un quartier pauvre, éloigné de ma résidence, m'a raconté le P. A. Mendez, j'engage un taxi à l'heure. « Mon petit Père, me dit le chauffeur, j'ai remarqué hier que, pendant votre instruction, vous surveilliez beaucoup votre montre. Ne vous inquiétez pas de la durée de ma course ; parlez tout le temps que vous voudrez : je me charge du supplément horaire ». Malgré les efforts callistes, me suis-je dit, il y a encore des braves gens au Mexique.

« Toujours pour consoler Obrégon, plusieurs de nos Pères exercent leur ministère tout spécialement auprès des pauvres. C'est ainsi que le P. Pichardo s'en va célébrer la Sainte Messe, à cinq heures du matin et même plus tôt, en banlieue, à la « Bolsa de Tepito ». Là, il fait le catéchisme aux pauvres et tâche de former parmi eux des apôtres de la confession chez les pauvres. Rien n'arrête l'intrépidité du Père. Coupable d'avoir baptisé un petit enfant d'ouvrier, il se laisse conduire en prison : singulière boite de dragées de baptême ; mais il ne sortira de prison que grâce à une forte rançon. C'est surtout parmi les pauvres que nos Pères rencontrent le plus de délateurs. Ils redoublent de prudence ; mais d'aucune façon, ils ne consentiront à abandonner cette classe indigente.

« Certains jours quand l'affluence des fidèles est plus mélangée, les Pères confient à un laïc notoire le soin de distribuer la Sainte Communion.Celui-ci présente aux communiants la pyxide pleine d'hosties ; chaque fidèle prend une hostie, se communie et purifie ses doigts avec sa propre salive.

« A Mexico, le P. Ambia dirige une œuvre de catéchisme, qui compte plus de 12.000 enfants, pauvres pour la plupart. La simple formation de ses 400 catéchistes ( enseignement spécial de la doctrine chrétienne, réunions hebdomadaires, récollection mensuelle) suffirait à absorber tout le temps de l'homme le plus actif. Le P.Ramirez s'occupe d'un groupe d'enfants un peu moins nombreux. Les jeunes gens de bonnes familles sont ses aides catéchistes. Ils tiennent leurs assemblées dans un centre spécial, dissimulé sous le titre de Cercle ou

Club récréatif, avec bibliothèque, salle de jeux, cinéma. Les douze centres de catéchisme du P. Peña vont s'incorporer bientôt à la grande œuvre du P. Ambia.

« Malgré les difficultés qu'il est facile de supposer dans les circonstances présentes, nos Pères du Mexique n'ont point délaissé les hôpitaux. Le P. Soto visite habituellement l'hôpital Juarez, « l'hôpital de sang », où affluent les nombreuses victimes d'accidents et les moribonds. Le P. Soto a formé des demoiselles de familles riches à une vie intérieure intense, et les a dressées tout spécialement à l'apostolat des hôpitaux. Ces âmes d'élite le précèdent dans les salles des malades, disposent les moribonds à recevoir les derniers sacrements, facilitent les entrées et sorties du Père, lui signalent les cas urgents et, pendant que le Père remplit son saint ministère, voilent sa présence auprès des malades.

« Le P. Peña a réussi à multiplier ses apparitions à l'hôpital militaire. Mais ici les difficultés à surmonter sont parfois très dures. Le gouvernement s'acharne à enlever toute foi à ses soldats fédéraux. C'est dans ce but qu'il a fait imprimer et répandre parmi eux une revue et un journal d'un immoralité vraiment satanique.

« Le P. Guillen rencontre moins d'opposition à la clinique française des Dames de France. C'est là une institution privée, et la directrice, très pieuse et amie de la Cie, lui ouvre toutes les portes ».

La correspondance de nos Pères du Mexique est généralement très sobre, et parfois elle ressemble plus à une facture de négociants qu'à une lettre de missionnaires. Telle une lettre du P. Argüello. Là tout ministère apostolique trouve son expression dans ses « spécialités de savons ». « Voici, écrit-il en mars 1929, mes comptes des six derniers mois :

| | | |
|---|---|---|
| Savon (liquide) pour enfants . . . . . | 250 | personnes |
| Savon pour fiancés . . . . . . . . . . | 25 | » |
| Savon pour malades. . . . . . . . . . | 22 | » |
| Savon (marque Manresa), petites excursions. | 250 | » |
| Savon ordinaire pour toute personne. . . | 4567 | » |

La persécution de Calles et de Portes Gil a fait des ravages jusque dans la « Sierra » de Chihuahua, où se trouve la Mission de la Tarahumara. Je traduis volontiers quelques passages de « *Las Noticias de la Provincia de México* » (mars 1929) ; ils ont trait aux PP. Ortiz et Lara, qui, les derniers, ont abandonné la Tarahumara.

« Depuis 1926, les huit centres desservis par 15 PP. missionnaires ont dû être désertés. Seuls les PP. Ortiz et Lara pourront s'aventurer jusqu'aux « têtes de missions » : Sisoguichic, Carichic, et Cajurichic.

« Pendant un certain temps encore, le P. Lara explore san entraves tous les villages situés le long de la voie ferrée de Kansas ; il ne pourra plus pénétrer dans Bocoyna, l'ingrate Bocoyna. Partout ailleurs dans cette contrée, le Père peut exercer ses fonctions à la grande lumière du jour. Ceux-là même qui au début avaient voulu le faire prisonnier, accourent à lui avec empressement et sincérité de cœur. Mais par contre, le P. Lara a échoué quatre fois dans ses tentatives d'entrer dans la juridiction de Norogachic. Quand, en octobre dernier, il essaya d'atteindre cette ancienne « tête de mission » par le chemin de Nonoava, une commission armée fut envoyée à ses trousses, avec ordre de l'arrêter. Pendant que des émissaires de Calles fouillaient monts et vaux, le Père se cachait au sommet d'une très haute montagne surplombant Nonoava. Complètement épuisé par de longues veilles succédant à un travail excessif, et affligé de violentes névralgies, le P. Lara avait encore la force de recevoir là-haut la visite de nombreux indiens. En un jour et demi seulement, il fit cent baptêmes et dix mariages.

« Après quelques jours, malade, il rebroussa chemin jusqu'à Carichic, en quête de santé et de repos. Malgré ses désirs les plus ardents, le Père ne put reprendre ses excursions dans la région de Norogachic qu'au début de décembre. A peine en route, il apprit, en traversant Baquiachic, que l'impie Pedro Gonzalez, qui avait arrêté le P. Navarro, était devenu le maître du pays. Aller plus loin était une évidente témérité. En janvier 1929, le P. Lara tente de nouveau de visiter Norogachic. On lui avait fait savoir à plusieurs reprises que les Tarahumares pleuraient de ne plus voir un « Padrecito », depuis que la bourrasque déchainée par Calles avait chassé tous les Pères.

« Le P. Lara avait compris depuis longtemps qu'il fallait changer de tactique pour ses courses apostoliques. Il avait cessé d'annoncer à l'avance ses arrivées dans les différents centres qu'il visitait. Il n'était plus prudent de se fier à personne : les délations se multipliaient ; heureusement que des amis fidèles donnaient l'alarme à temps. Dans la juridiction de Sisoguichic, où il jouissait d'une plus grande sécurité et liberté d'action, il ne négligeait pas d'avoir toujours un cheval prêt à lui faciliter une fuite précipitée.

« On a très peu de nouvelles du P. Ortiz. Voici ce que nous savons de ses huits jours de retraite de l'an dernier. Pour ce temps de recueillement, le P. Ortiz choisit une grotte déserte située sur le flanc d'une montagne peu visitée. En montant vers son désert, il avertit les habitants de la plaine de son intention érémitique. Dès le lendemain, ce fut un pélerinage quotidien à la grotte du P. Ortiz. On y venait en masse pour se confesser, communier, et visiter Notre-Seigneur. On n'ou-

bliait pas d'apporter des fleurs pour le Saint-Sacrement et des aliments pour le « Padrecito ». Le huitième jour, ces pauvres Tarahumares organisèrent une véritable procession. Partis dans la nuit de leurs villes, ils arrivèrent auprès du Père à la première aube. Leurs chants enthousiastes alternaient avec ceux des oiseaux. «En affirmant cela, écrivait le Père, je n'exagère pas, je ne poétise pas, je n'invente pas . Chaque pèlerin apportait des fleurs ou des branches d'arbres chargées de fruits, et s'empressait de les offrir au Dieu de l'Eucharistie. Tout ce monde communia. Heureuse solitude, où les pauvres indiens de la terre mexicaine savent trouver leur Dieu ! En redescendant de la montagne, ces pauvres travailleurs champêtres m'entraînèrent dans leurs champs et me prièrent de les bénir. Qu'il fait bon parmi les simples de la terre ! » Et dire qu'une plume d'ecclésiastique ose publier, dans la presse suisse, que, faute de prêtres, les indiens mexicains sont retournés à leur ancienne idolâtrie.

« Mais le P. Lara est à la fin tombé aux mains des persécuteurs. Il fut arrêté le 20 ou 21 février dernier, au village de San Juanito et amené à la prison de Bocoyna. Quatre jours plus tard, le Père Garcia écrivait de Sisoguichic : « La bourrasque s'est abattue sur nous avec une force plus brutale encore qu'au temps de Calles-le-cruel. Aujourd'hui même, on s'attendait à voir fermer notre petit pensionnat et celui des Sœurs. Cette recrudescence de la persécution coïncide avec l'arrestation du P. Lara, à San Juanito, village voisin de celui-ci. Le P. Lara a été fait prisonnier. Autorisé à nous rendre visite, il est venu nous faire ses adieux. Il a passé ici toute la journée et nous a grandement consolés. La nuit suivante, grâce à la complicité de ses gardes, le Père réussit à s'enfuir de la prison et à se cacher dans les environs de Carichic. Prévenus par lui, nous lui avons procuré une auto, qui l'emporta à toute vitesse à Chihuahua. C'est là que réside actuellement l'héroïque P. Lara ; naturellement il y garde l'incognito ».

Le P. Lara a dû être arrêté de nouveau. Car quelques jours plus tard, d'une caserne des environs de Chihuahua, il alertait ainsi le P. Samuel Ginori du petit collège de cette ville. « Ce soir à 8 heures je serai fusillé ; demande instamment un prêtre pour régler mes comptes ».

Le P.Ginori accourt en auto à la caserne indiquée ; là ayant décliné son identité et sa profession sacerdotale il est dûment autorisé à visiter le P. Lara et à remplir ses fonctions sacerdotales auprès du condamné à mort. Mais quand le P. Ginori veut regagner son domicile, il est prié sous prétexte d'une « petite formalité à remplir » de se constituer prisonnier ; le général Eulogio Ortiz le voulait ainsi. Nos amis de Chihuahua ne voyant pas revenir le P. Ginori font aussitôt des démarches

pressantes auprès du général : les personnes les plus influentes de la ville, un beau-frère du général, ses propres sœurs, sa mère même intercèdent en vain en faveur de l'immédiat élargissement du Père. Cependant, on ne procéda pas à l'exécution du P. Lara ce soir là. Et neuf jours plus tard, les deux Pères furent conduits à Casas Grandes. Plus d'une fois en route, on fit mine de les fusiller. De Casas Grandes, le P. Ginori fut conduit à la frontière des États-Unis tandis qu'on acheminait le P. Lara vers Colima. (Tout ce qui précède est pris d'une lettre du P. Ginori au R. P. Provincial).

Le P. Lara écrit de son côté : Colima, 23 mai 1929.

« Mon voyage de Casas Grandes à Colima a été très fatigant. Comme de Chihuahua à Casas Grandes, j'ai été traité en prisonnier dangereux et ai dû passer dix jours et dix nuits sur la toiture des wagons à bestiaux du train militaire qui me transporta vers le Sud. Impossible pour moi de prendre un instant de repos sur cette toiture bombée et cannelée, exposé le jour aux rayons du soleil et la nuit au vent frais qui emportait les chapeaux et les couvertures des soldats... et cela sans compter le cahotement insupportable du véhicule, ni les étincelles de la locomotive, vraies braises ardentes qui, à chaque instant, mettaient le feu à nos habits et nous brûlaient mains et figure.

« Arrivé à Colima, comme je prenais le chemin de la caserne, toujours encadré de mes gardiens baïonnette au canon, je vois venir l'auto du général Ortiz ;le chauffeur et les officiers agitent leurs bras et crient : « Pour Monsieur le Curé ». Je n'en revenais pas ; depuis ma première entrevue avec le général Ortiz, je connaissais mon personnage. Mais il faut me rendre à la réalité des choses : et l'auto de « mon général » m'emporte à l'hôtel où il est descendu avec son état major. J'entre à l'hôtel au milieu d'une haie d'officiers : capitaines d'aviation, colonels, généraux... Le général Ortiz s'avance, me salue fort aimablement, me fait asseoir à sa droite. On sable des verres de cognac. Pendant le repas qui suit, on me taquine, très correctement d'ailleurs, sur le sort qui m'attend et le dîner terminé on me met en liberté.

« A partir de ce moment, je commençai à aimer de nouveau la vie. Dieu sait combien sincèrement je la lui avais offerte quand il me la demandait. » Libre le P. Lara pouvait rentrer à Chihuahua.

Une autre lettre du P. Lara nous apprend qu'à partir de ce jour là, la cruauté du général Ortiz à son égard s'est transformée en une véritable amitié.

« Quand je quittai Colima, écrit le P. Lara, le général Ortiz m'offrit 200 pesos (2500 francs environ) et un billet de chemin de fer de première classe pour tout le trajet Colima-Chihuahua, avec faculté d'arrêt à volonté ; il me donna des lettres de recommandation pour les autorités principales de Chihuahua

les priant de ne plus jamais m'inquiéter, de pourvoir à mes besoins, et de me rendre tout ce qui m'avait été enlevé lors de mon arrestation. Enfin désireux de me prouver encore davantage la sincérité de son affection, il me demanda instamment d'avoir recours à lui chaque fois que je le désirerais et me supplia d'aller rendre visite à sa mère en son nom, dès mon arrivée à Chihuahua ».

On ne peut expliquer pareil changement d'attitude du général Ortiz que par une très haute intervention de qui peut tout au Mexique... (l'ambassadeur des E. U.).

On apprend par les Sœurs de Sisoguichic que les Frères coad. José Garcia et Ignacio Gonzalez ont été faits prisonniers le 29 avril 1929, et conduits eux aussi à Chihuahua, et que la résidence de Sisoguichic a été complètement saccagée. Les Sœurs ont pu se cacher à temps dans une maison particulière, où elles ont porté le St. Sacrement.

La vie de nos Pères au Mexique, pendant ces trois dernières années de persécutions, peut se résumer en deux mots : activité apostolique intense, dangers quotidiens de toute sorte ; vie d'apôtres errants, sans domicile fixe. Plus d'un d'entre eux a souhaité le martyre. Il n'est pas encore sûr que les accords récents entre l'Église et le gouvernement de Portes Gil ait enlevé à nos Pères mexicains tout espoir de verser leur sang pour le Christ-Roi.

*
* *

Au Mexique, nous annonce une presse officieuse, la question religieuse a fait un pas vers l'apaisement. Mais est-ce bien un pas sur un terrain ferme, se demandent les catholiques de là-bas? Peut-on se fier à la duplicité des dirigeants mexicains? La situation des catholiques mexicains a-t-elle été beaucoup changée? — Malgré mon optimisme habituel, il me semble prudent d'accompagner d'une certaine réserve l'accueil à faire à ce nouvel état de choses ; je ne puis être plus explicite sur ce point. La mentalité des gouvernants mexicains semble nous souligner la précarité de ces arrangements religieux.

Un coup d'œil rapide sur les événements qui précédèrent immédiatement ce mouvement conciliateur, ne peut qu'aviver notre défiance.

N'ayant jamais agréé Portes Gil, élu président de la République par imposition de Calles, les principaux généraux des armées fédérales mexicaines, partisans d'Obrégon, cherchèrent tout naturellement à le renverser.

Pendant le courant du mois de janvier 1929, Calles comprend

que ses généraux les plus influents trament un complot contre Portes Gil. Très décidé, Calles complote lui-même. Secrètement il donne ordre au général Manzo d'accumuler à Sonora un stock formidable de munitions et d'armements de guerre, et cela fait, de lancer le premier cri de la rébellion contre Portes Gil. A travers une frontière ouverte, les États-Unis se chargeront d'approvisionner Manzo, au gré de ses désirs ; heureux de ce nouvel allié inattendu, le général Escobar et autres généraux obrégonistes s'empresseront de se jeter dans la mêlée... L'ancien Maître d'école calculait juste.

Au moment où Manzo se déclare en révolte contre Portes Gil, Gilbert Valenzuela, ambassadeur de Calles à Londres, tout récemment rentré au Mexique, avec l'intention bien arrêtée de poser sa candidature aux prochaines élections présidentielles, inspire, dit-on, au général Escobar un plan de rapide contre-révolution. La manœuvre est fort simple : concentrer toutes les forces affiliées au mouvement dans la région de Torréon, puis les jeter à toute vitesse sur Mexico.

Le général Amarillas, qui commande la zone pétrolifère de la Huesteca(région de S. Luis Potosi et de Tampico ) assurera le ravitaillement en pétrole des locomotives qui doivent effectuer le transport accéléré des armées. Partant de Vera-Cruz avec ses troupes, le général Aguirre recueillera, en passant, celles d'Amarillas, et les acheminera vers Torréon. Escobar est là sur place avec ses éléments de choc pour tout concerter. Le général Roberto Cruz n'aura qu'à imposer une conversion à ses forces de la côte occidentale pour constituer l'aile droite d'Escobar. Le général Iturbe couvrira ce flanc droit en tenant en respect dans le port de Mazatlan le général Cérillo resté fidèle à Calles.

Pour rallier les unités militantes de la Ligue de défense religieuse,Escobar divulgue largement un programme rénovateur, textuellement acceptable pour les catholiques : au point de vue religieux il garantit toutes les libertés existantes aux États-Unis.

Sans ennemi sur ses derrières, et comptant, tacitement du moins, sur la rébellion de Manzo pour tenir le haut Nord de la République et même pour ravitailler ses armées, Escobar déclenche, le 3 mars 1929, son action offensive.

Mais instantanément Amarillas fait faux bond. Isolé, Aguirre tombe dans une ambuscade. Iturbe pousse, c'est vrai, une vigoureuse attaque contre Mazatlan ; mais Cruz n'arrive pas à effectuer à temps sa jonction avec Escobar. A Sonora, Manzo se contente de bêler la rébellion ; aussi « doux » révolutionnaire que l'indique son nom de « Manzo », il fait le mort.

Les guérilleros catholiques de « los Altos » de Jalisco ne pouvaient décemment fraterniser avec les soldats de Roberto

Cruz, le sanguinaire Inspecteur général de Police de Calles, envoyé par lui dans la région de Jalisco pour exterminer les « Cristeros ». Sans munitions, ils sont réduits à se croiser les bras au beau moment d'agir.

Au centre du pays, Calles a vite levé une armée ; avec dix mille hommes, un de ses généraux fait front à Escobar. Trop faible pour résister seul à cette armée bien équipée, Escobar se replie vers Sonora ; trahi, il tombe dans le piège tendu par Manzo. La victoire de Calles est bien maigre. Ses soldats ont essuyé quelques combats locaux très vifs, mais ils n'ont vraiment livré bataille nulle part.

Manzo récompensé est toujours à son poste de confiance ; Calles et Portes Gil lui ont renouvelé son mandat de « Général du Nord ».

De retour à Mexico, Calles ne prétend pas être l'objet d'une acclamation populaire. Quelques passants assistent à son entrée dans la Capitale. « Une mer de cyclistes armés jusqu'aux dents, l'automobile présidentielle, puis encore une mer de cyclistes, le tout allant à grande allure, c'est le retour triomphal du vainqueur : tel un convoi de bandits qu'on a hâte de soustraire aux regards de la foule », voilà tout ce qu'a pu noter un témoin oculaire, de la gare Colonia de Mexico, où descendit Calles, jusqu'à sa résidence.

Si Portes Gil est encore Président du Mexique, il le doit, avons-nous dit, à sa duplicité et à l'appui formidable que lui ont prêté les États-Unis.

L'intervention des américains pour étouffer la contre-révolution d'Escobar a été « brutale » ; le président Hoover lui-même a dit le mot en public.La presse intermondiale en a été étonnée ; mais elle n'a pu donner le motif de cette extrême nervosité américaine. Deux mots suffisent pour tout expliquer : « Indéfectible question du pétrole mexicain ». L'inspirateur d'Escobar, Valenzuela, l'ancien ambassadeur de Calles à Londres, était en effet, en bon mexicain, un ennemi juré des États-Unis, et pour assurer l'efficacité de son effort contre-révolutionnaire, il s'appuyait, m'assure-t-on, sur les Anglais. Conclusion : le pétrole mexicain se métamorphoserait-il en Livres sterlings ou en dollars ?... Pour ces hommes d'affaires, même sur une mer de sang, le pétrole mexicain ne perd point ses qualités physiques, il surnage toujours.

Le gouvernement de Portes Gil vient de passer par une crise très dangereuse ; le moindre événement adverse aurait provoqué sa chute. Déjà de très hauts personnages gouvernementaux s'étaient assuré un refuge dans des familles catholiques distinguées. En un moment de panique, pas de cachettes plus sûres pour ces bourreaux des catholiques qu'un foyer catholique.

Le mouvement d'Escobar, me fait remarquer mon informateur direct, ne pouvait réussir : il était dirigé par des hommes « vides d'esprit ».

Conscient du danger que vient de courir son propre gouvernement, Calles songe à supprimer son adversaire le plus sérieux : les catholiques. Il ne voit franchement qu'une solution : la solution légale. Il provoque donc aussitôt des conversations avec un groupe d'ecclésiastiques, certes, les moins bien qualifiés pour traiter une si importante question. C'était du moins un premier contact avec les ministres du culte catholique. Inquiet sur la tournure que pouvaient prendre ces conversations, Mgr. Ruiz y Flores mandaté « *ad referendum* » se mit en relation directe avec le gouvernement mexicain, et conclut un arrangement dont voici le principaux documents.

I. *Déclarations du président Portes Gil.*

J'ai eu des entretiens avec l'archevêque Ruiz y Flores et l'évêque Pascual Diaz. Ces conversations furent la suite des déclarations publiques faites par l'archevêque Ruiz y Flores, le 2 mai, et de mes propres déclarations du 8 mai.

L'archevêque Ruiz y Flores et l'évêque Diaz m'exposèrent que les évêques mexicains avaient cru que la Constitution et les lois, spécialement la disposition qui exige « l'enregistrement » des ministres et celle qui concède aux États le droit de déterminer le nombre des ministres, contrevenaient à la nature de l'Église, en donnant à l'État le contrôle de ses fonctions spirituelles.

Ils m'assuraient que les évêques mexicains étaient animés d'un sincère patriotisme et avaient le désir de reprendre le culte public si cela pouvait se faire en accordant leur loyalisme envers la République avec leurs consciences. Ils déclaraient que cela pourrait se faire, si l'Église pouvait jouir de la liberté légale de vivre et d'exercer des fonctions spirituelles.

Je saisis cette occasion de déclarer publiquement, clairement, que ce n'est l'intention ni de la Constitution, ni des lois, ni du gouvernement de la République, de détruire la nature de l'Église catholique, ni d'aucune autre, ni d'intervenir d'aucune manière, dans ses fonctions spirituelles. Fidèle à la promesse que je fis quand j'assumai le gouvernement provisoire du Mexique d'observer et de faire observer la Constitution de la République et les lois qui en émanent, ma volonté a toujours été de réaliser honnêtement cette déclaration et de veiller à ce que les lois soient appliquées sans tendance sectaire et sans préjudice pour personne, l'administration qui est à ma charge étant disposée à écouter quiconque (soit dignitaire

d'une Église, soit simple particulier) aurait à se plaindre des injustices dues à une mauvaise application de la loi.

Relativement à certains articles de la loi qui ont été mal compris, je saisis l'occasion de déclarer :

1° L'article de la loi qui exige « l'enregistrement » des ministres ne signifie pas que le gouvernement pourra enregistrer ceux qui n'auraient pas été nommés par le supérieur hiérarchique du *Credo* religieux respectif et conformément aux règles de ce *Credo.*

2° Pour ce qui concerne l'enseignement religieux, la Constitution et les lois en vigueur prohibent absolument qu'il soit donné dans les écoles primaires ou supérieures, officielles ou privées : mais cela n'empêche pas que dans l'enceinte de l'église, les ministres de chaque religion enseignent leurs doctrines aux adultes ou aux enfants de ceux qui viennent pour cet objet.

3° Aussi bien la Constitution que les lois du pays garantissent à tout habitant de la République le droit de pétition, en vertu duquel les membres de chaque Église peuvent s'adresser aux autorités compétentes pour la réforme, dérogation ou exécution de toute loi.

Palais national, 21 juin 1929.

*Le président de la République* :

E. Portes Gil

II. *Déclarations de Mgr l'archevêque Léopold Ruiz* :

L'évêque Diaz et moi avons eu divers entretiens avec le président de la République ; leurs résultats sont exposés dans les déclarations ci-jointes.

Je suis heureux d'affirmer que toutes les conversations se sont signalées par un esprit de mutuelle bonne volonté et de respect. Comme conséquence des déclarations du président, le clergé mexicain reprendra les services religieux, en conformité avec les lois existantes.

J'espère que la reprise des services religieux pourra amener le peuple mexicain, animé d'un esprit de bonne volonté, à coopérer à tous les efforts moraux qui se font pour le bénéfice commun en la terre de nos ancêtres.

Cité de Mexico, 21 juin 1929.

Leopoldo Ruiz, *archevêque de Morelia,*
*délégué apostolique au Mexique.*

On ne peut voir là qu'un *modus vivendi* passager.

*
* *

Un dernier acte de la duplicité des gouvernants mexicains

nous a valu tout récemment un beau geste de la part des indiens mexicains.

Au moment même où le gouvernement mexicain annonce aux catholiques une amnistie, il charge une bande de ses soldats, déguisés en « Cristeros », d'aller tuer le grand chef militaire des guérilleros « cristeros ». C'est ainsi qu'au début de juin dernier, le général Henri Gorostieta tombe victime d'une vile trahison. Vaillant soldat et fervent catholique il expire en criant : « Vive le Christ-Roi ». Son corps fut transporté à Mexico et remis à sa famille. Tout Mexico assista à ses funérailles.

Pendant que la dépouille mortelle du général Gorostieta reposait encore dans le petit salon de famille transformé en chapelle ardente, arrive un pauvre « Indito ». Il frappe à la porte de la maison et demande si son « Seigneur » est bien là. Introduit dans la chambre mortuaire, l' « Indito » se met à genoux, il s'approche de la pauvre veuve, baise respectueusement l'ourlet de son voile de crêpe, et y dépose une pièce de 100 pesos, fruit de ses dernières économies : c'est l'obole dupauvre, désireux de contribuer aux frais des funérailles du « Sauveur de la Liberté religieuse » et du « Martyr du Christ ». Ce geste si simple, si sincère et spontané fit jaillir les larmes de tous ceux qui étaient présents. La veuve du général oublia un instant sa propre douleur, et élevant son cœur vers Dieu, elle le remercia d'avoir accueilli dans son royaume son époux mort au cri de « Vive le Christ-Roi » ! « Heureux, ajouta-t-elle, ceux qui meurent ainsi plutôt que de vivre en faisant la déceptionde tous » !

Tel est l'« Indito » mexicain, illettré mais sincère dans sa foi vraie ; il est loin de cette caricature d'Indien stupide et revenu à ses idôlatries, qu'une presse ignare, haineuse et vide de tout sentiment vibrant s'efforce de nous présenter.

D'après les dernières nouvelles que je reçois du Mexique, la solution du conflit religieux n'a pas été accueillie par les catholiques mexicains avec l'enthousiasme qu'on aurait pu croire. Dans sa lettre du 12 juin dernier,le P.Socius du Mexique me le faisait déjà pressentir. « Une certaine inquiétude semble vouloir accompagner l'accueil réservé à la prochaine solution du problème religieux. Le peuple (les riches et les pauvres) s'est habitué — Dieu en soit loué ! — à considérer les droits de l'Église comme intangibles, et ce n'est qu'avec une profonde horreur qu'il se plie aux concessions ».

Cela étant ainsi, il est à craindre que le labeur de nos Pères ne soit maintenant plus pénible même qu'il ne l'a été sous le régime sanguinaire des tyrans mexicains. Leur apostolat sera avant tout un apostolat d'apaisement. Le peuple (les riches et les pauvres), dont parle le P. Socius, ne voit pas la fin de ses angoisses et de ses déceptions. Prions pour qu'aucune crise d'âme ne succède à tant d'héroïsmes connus et... méconnus.

Berne, le 24 juillet 1929. N. Faivre, s. j.



# NÉCROLOGIE

## Le P. Gabriel Rossi

**1852-1926**

Le 3 décembre 1552, François Xavier, le grand apôtre de l'Extrême-Orient, dans la fleur de l'âge, mourait épuisé sur son rocher, en vue de l'immense Empire de Chine, qu'il avait tant rêvé d'évangéliser. Il fallut attendre 30 ans, pour que les enfants de la Compagnie de Jésus en prissent possession, en posant le pied sur cette terre promise.

C'étaient, avec Matthieu Ricci, les Pères Alexandre Valignani, Michel Ruggieri, François Pasio, Lazare Cattaneo, Nicolas Longobardi, Alphonse Vagnoni, François Sambiano, etc. Sur les 374 jésuites de l'ancienne Compagnie venus d'Europe pour convertir la Chine, l'Italie en compte 62 et la France 96. — Quand, après une interruption presque séculaire, il fut donné à la nouvelle Compagnie de rentrer dans ce beau champ d'apostolat, c'est à la France qu'échut l'honneur d'y envoyer les premiers missionnaires.

En 1844, les Jésuites français, trop peu nombreux pour évangéliser la vaste Mission du Kiang-nan, n'étaient encore que huit ouvriers au milieu de cinquante millions de païens. Renouant les antiques traditions, leurs frères d'Italie vinrent leur prêter main forte. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la seule Province de Naples, qui n'avait point alors de mission à elle, envoya dans le Kiang-nan une phalange d'ouvriers choisis brûlant de marcher, comme leurs frères d'autrefois sur les pas de St François Xavier. Dans ce demi-siècle, quinze Napolitains sont inscrits au catalogue de la Mission. C'étaient avec les cinq frères Massa, les Pères Sica, Adinolfi, Zottoli,

della Corte, Femiani, Grillo et Rossi, jusqu'au P. Séraphin Speranza venu en 1877 et mort à Ou-si, le 23 juillet 1909 ; sans omettre l'inoubliable F. Castellano, le légendaire infirmier et linger du vieux Zi-ka-wei

Le P. Gabriel Rossi, né à Naples le 9 août 1839, entré dans la Compagnie le 9 juillet 1859, arriva à Changhai le 10 décembre 1868. Dernier survivant des pionniers Napolitains débarqués au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est dans cette même ville qu'il est mort, le 27 janvier 1926, dans sa 87<sup>e</sup> année d'âge, la 67<sup>e</sup> de Compagnie et la 58<sup>e</sup> de Chine.

Rares sont les missionnaires, qui célèbrent leurs noces d'or d'apostolat en Chine. Au catalogue des Pères européens de la nouvelle Compagnie, le P. Rossi est le 4<sup>e</sup> inscrit, précédé par les PP. Zottoli, Sédille et Léveillé. Après avoir été à plusieurs reprises professeur au petit Séminaire de la Mission, après avoir exercé avec zèle et succès l'apostolat de simple missionnaire ou de vicaire forain dans les différentes Sections du Bas-Kiang, le P. Rossi résidait depuis une dizaine d'années près de la cathédrale de Tong-ka-dou. Jusqu'à son dernier jour, puisque la veille de sa mort il célébra encore la messe à la paroisse de Saint Fr. Xavier,il se dépensa dans l'apostolat des indigènes, des Japonais et des Annamites, dont il avait étudié la langue ; tout en se dévouant de cœur aux causes portées à Rome, dont il avait été nommé officiellement Vice-Postulateur. Jamais il ne revit les rives napolitaines. Il ne qu tta sa Mission aimée que pour aller au Chen-si et au Tonkin rédiger sur place les procès canoniques du Père Étienne Lefèvre et des Martyrs.

Les notes biographiques, que nous donnons ici, ne sont qu'un résumé d'une autobiographie rédigée en italien. Le Père semble avoir eu l'habitude depuis longtemps de tenir un diaire personnel assez détaillé. En le condensant, on y a joint quelques notes utiles.

## Enfance.

Le P. Gabriel Rossi naquit le 9 août 1839, d'une vieille famille de Naples, qui tenait de ses aïeux une foi et une pratique foncièrement catholiques. Son père, Antonio Rossi, était l'aîné de vingt-quatre enfants, nés de la même mère,

soit dix-huit garçons et six filles. Sa mère, Teresa Grimaldi' était issue d'une branche de la famille des Grimaldi, princes de Monaco, jadis émigrée en Calabre et établie à Naples.

Gabriel était l'aîné de dix enfants, six frères et quatre sœurs, venus au monde en l'espace de 16 ans. Le père mourut à Naples, le 2 octobre 1883, âgé de 71 ans,et la mère le 7 janvier 1884, âgée de 75 ans. Le futur missionnaire chinois reçut au baptême les noms de Gabriel-Michel-Raphaël-Jean-Camille-Joseph-Alphonse : ce dernier parce qu'il naquit l'année de la canonisation de S. Alphonse de Liguori, et les autres en mémoire d'ancêtres célèbres, dont deux évêques et un maréchal du roi Ferdinand II de Naples. Au moment de sa mort, le P. Gabriel laissait, outre ses neveux vivant à Naples, deux sœurs Maria-Anna et Laura, avec lesquelles il échangea jusqu'à la fin plusieurs lettres chaque année.

A trois ans, Gabriel prit conscience de lui-même et commença à s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. A quatre ans, il fut envoyé à l'école. Quand, après quelque fredaine, le maître voulait le corriger, il se sauvait sous le lit du maître. A cinq ans, il allait avec ses camarades conduits en rangs à l'église pour se confesser. Gabriel était d'un caractère doux, et quand il eut des frères, sa mère le prenait à part en promenade et lui disait : « Tu me ressembles plus que les autres. Tu resteras avec moi, et quand je serai vieille, tu seras mon soutien et mon bâton de vieillesse ». — A ces déclarations, l'enfant répondait à sa mère : « oui ! » Et il aurait tenu parole, si le Seigneur ne l'avait appelé à une plus haute vocation. Cette mère conduisait elle-même ses enfants se confesser, les aidait à s'examiner, passait la première,les tenait recueillis, priait à genoux, les conduisait à la messe, au sermon ; et après la communion, elle-même récitait pour eux l'action de grâces dans son livre, visitait tous les autels, toutes les statues de l'église, et les vénérait à genoux, sans respect humain.

C'est au collège de Salerne,où il étudiait avec ses deux frères, que Gabriel fit, à l'âge de dix ans et demi, sa première communion. Il s'y était préparé par une sérieuse confession générale ; mais elle eut lieu sans aucune solennité, selon l'usage du

temps. Il reçut la confirmation à la fête de la Pentecôte des mains de Mgr Palma, dans la chapelle privée de l'archevêché. — A la rentrée de 1850, M. Rossi conduisit Gabriel et son frère au collège des Nobles à Naples. Les deux frères y restèrent d'octobre 1850 à la fin de 1857.Ces sept années de collège comptèrent pour Gabriel parmi les pluspieuses de sa vie. Il commença parla communion mensuelle, mais bientôt il se confessa et communia chaque semaine. Là, en lisant la vie de S. Louis de Gonzague et de saint Fr. Xavier, il sentit naître en lui la vocation religieuse. A douze ans, il prit la résolution de se faire jésuite et de demander la Mission de Chine et du Japon. Mais il n'en parla à personne.

A ce collège, vers l'âge de onze ou douze ans, il commença à faire secrètement des pénitences, et en attendant qu'il pût jeûner, il se privait de dessert chaque vendredi et samedi,usage qu'il garda jusqu'à sa mort. Durant le carême, les élèves étaient conduits au Gesu-Nuevo, pour les sermons et les cérémonies de la semaine sainte. Gabriel y trouvait une grande dévotion. Au cours de sa seconde année de grammaire supérieure, il commença à faire le vœu de chasteté, qu'il renouvelait tous les mois. — En 1854, dans sa quinzième année, il fit part à, son père de son désir d'être prêtre. Le père parut y consentir mais à contre cœur. A la fin de l'année suivante, Gabriel se présenta au R. P. Provincial, qui faisait la visite du collège, et postula pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Après enquête, le Provincial accorda la permission sous condition d'obtenir le consentement paternel.

Gabriel s'en ouvrit donc à son père pendant la visite que celui-ci faisait chaque dimanche à ses trois garçons. M. Rossi ne dit ni oui ni non. Rentré à la maison, il prit des mesures pour placer au collège son quatrième fils, et s'apprêta à retirer les deux aînés, qu'il soupçonnait d'être attirés par les Jésuites.

Au mois d'août 1857, Gabriel, commençant sa dix-huitième année,fut retiré avec son second frère du pensionnat des Nobles. Dès qu'il fut sous le toit paternel, déf nse lui fut faite de se confesser aux Jésuites et de les visiter.Pour s'en dédommager, dans ses promenades, il prenait souvent par les rues que fréquentaient, dans leurs sorties, les novices et les sco-

lastiques de la Compagnie de Jésus. — M. Rossi assigna à son fils pour confesseur le chanoine De Genaro, qui devait examiner sa vocation L'examen fut long, et a vocation reconnue sérieuse. Mais le bon chanoine n'en souffla mot, pour ne pas déplaire au père. En se confessant chaque samedi, et communiant tous les dimanches,Gabriel fit connaissance avec nombre de clercs qui fréquentaient la cathédrale. Il put aussi assister plusieurs fois au miracle de saint Janvier et entendit les objurgations du peuple napolitain, quand le saint martyr tardait à satisfaire leur pieuse curiosité.

Tout en suivant le cours de philosophie d'un prêtre séculier, Gabriel et son frère assistaient aux cercles et aux sabbatines des Scolastiques Jésuites. Ils se firent inscrire aussi à la Congrégation mariale du Gesu-Nuevo, où ils suivirent les exercices de S. Ignace. La famille s'opposant toujours au départ de Gabriel, celui-ci finit par déclarer : «Puisque vous me retenez, et m'empêchez de suivre ma vocation, un beau jour je m'enfuirai, et j'irai au noviciat de Rome ». — Si bien que, si Gabriel tardait à rentrer le soir, les domestiques étaient dépêchés sur la route de Rome pour le ramener.

Une des craintes de M. Rossi était que son fils, une fois entré chez les Jésuites, au moment des derniers vœux, ne renonçât à son héritage en faveur des Jésuites. Il voulait donc que cette renonciation se fît avant d'entrer, et complètement en faveur de la famille. — « Volontiers, dit Gabriel... Nu, je suis entré dans le monde et nu j'en sortirai ».

Mais voici qu'au début de l'année 1859, M. Rossi tombe malade d'une maladie inconnue, que quatre docteurs renommés de la cité ne purent définir. Si bien que, se voyant en danger de mort, il réunit toute la famille autour de son lit, et fit à chacun ses ultimes recommandations : obéissance à la mère, etc. etc. La mère pensa que l'heure était arrivée de lui faire recevoir les derniers sacrements, et tout fut préparé au milieu de la consternation générale.

Survint alors le vieux « Prozio », l'oncle Michel, maréchal à la cour du Roi, qui logeait dans des appartements séparés, et avait institué pour héritiers les trois aînés de son neveu Antonio. Crânement il dit à celui-ci : « Antonio, fais attention ; cette maladie est une punition de Dieu, tout bonnement parce que tu refuses à ton aîné de se faire jésuite ».— Subitement le

malade riposta : « Eh bien ! s'il en est ainsi, je promets, dès que je serai guéri, de le lui permettre ». — Ce fut dit à haute voix, entendu de tous. On résolut d'appeler un autre médecin, qui reconnut aussitôt que la maladie était une inflammation du foie. Après une courte cure à l'hydrothérapie, le malade fut guéri.

Pendant sa convalescence, M. Rossi devint plus dévot. Chaque dimanche, il accompagnait Gabriel à la Sainte Table, faisait avec lui la méditation et une lecture spirituelle. Finalement, en juin 1859, M. Rossi alla présenter Gabriel au R. P. Provincial de Cosare, et lui dit : « Je vous amène mon fils aîné. J'ai voulu d'abord éprouver son vocation. Je la crois vraie ». Le Père lui répondit : « *Ne quid nimis* ! »

## Noviciat et Exil.

Avant l'admission, le P.Provincial fit subir au probationnaire trois examens : un médical, un littéraire, un sur la vocation. A ce troisième, les examinateurs lui posèrent la question : « Etes-vous prêt à accepter toutes les opprobes et tous les mépris ? » — « C'est pour cela que je suis venu », répondit-il, « Demande et réponse vraîment prophétiques », ajoute le P. Rossi.

Ce fut le P. Prosper Paradisi, maître des novices, qui ouvrit à Gabriel les portes du noviciat de Conocchia. A cause des bruits qui couraient sur l'imminente révolution de Garibaldi et de Mazzini, le postulant, avant d'être reçu dans la communauté des novices, dut faire vingt jours de première probation, et ne franchit la porte que le 9 juillet, en la fête de N.-D. des Prodiges. Ce jour-là, il quitta les habits du siècle, et reçut en échange une vieille soutane décolorée, des habits de dessous rapiécés, des souliers usés, un manteau élimé, un chapeau et une calotte sans couleur.

Comme expériments imposés par la règle, il dut plusieurs fois aller par les rues fréquentées de Naples demander l'aumône, un bissac sur l'épaule. Chaque jour, il allait servir la messe au Gesu-Nuevo. La grande retraite, commencée en mars 1860,fut réduite à 22 jours, à cause de la fatigue et de la débilité de la plupart des novices. Au mois de mai, il fit le pèlerinage à travers les beaux paysages de Portici, de Castel-

lamare, Sorento, etc. Mais de tous les expériments, le plus dur et le plus imprévu fut l'exil en France, pendant huit ans.

Avant le pèlerinage, le F. Gabriel avait écrit au T. R. P. Beckx une première lettre pour demander la Mission de Chine et du Japon. A cette époque, la Province de Naples n'avait point de Mission propre. Or, le 1er mai, il reçut une première réponse affirmative, avec exhortation à acquérir les vertus solides.

Il était rentré au noviciat le 4 ou 5 juin. Bientôt, le 21 juin, fête de S. Louis de Gonzague, le bruit se répandit que Garibaldi allait venir occuper la Conocchia et chasser les religieux. Il n'en fut rien. Mais les novices reprirent leurs habits séculiers, et se dispersèrent dans leurs familles ou chez des amis.

Finalement les novices de première année des deux Provinces de Naples et de Sicile allèrent continuer leur noviciat en Angleterre. Ceux de deuxième année se rendirent à Aix en Provence, tandis que les philosophes napolitains prirent le chemin de Laval, et les Siciliens celui de Feldkirch. Le 1er juillet 1860, Gabriel embrassa pour la dernière fois sa mère, qu'il ne devait plus revoir sur terre. Le lendemain, il s'embarqua sur le piroscafe « Il Vesuvio », qui emportait vestiaire, matelas, couvertures, batterie de cuisine, bibliothèque, etc. Le bâteau toucha à Civita Vecchia, et à Gênes, où aucun novice ne descendit, et le 7 juillet, on aborda au « grandissime port de Marseille ».

A Aix, où se trouvaient déjà les novices de Lyon, les Italiens s'installèrent, comme ils purent, plutôt pauvrement. Les deux communautés étaient séparées. La seule communication était qu'un ou deux frères français venaient pendant la récréation apprendre leur langue aux Italiens. Après une retraite préparatoire de huit jours, ayant fini ses deux ans de Noviciat, le F. Gabriel prononça ses premiers vœux le 15 juin 1861. En ce jour il revêtit sa première soutane neuve. Au mois de septembre suivant, le F. Gabriel fut envoyé au Scolasticat de Vals, près du Puy, pour y étudier la philosophie. Mais comme là se trouvaient déjà les étudiants des deux provinces françaises, avec des Belges et des Hollandais, on ne put y loger tous les Italiens. quatorze furent envoyés à Bordeaux, 7 napolitains, 6 siciliens et un vénitien, avec deux

professeurs, venus de Naples, pour enseigner l'un la philosophie, de Liberatore, et l'autre les mathématiques. C'est à Tivoli que toute la colonie italienne, dont le fr. Rossi faisait partie, fut logée, dans un dortoir de troisième division. Ils formaient une communauté séparée, mangeaient en seconde table, avec lecture italienne et pénitences d'usage. Le Provincial était le R. P. Frédéric Studer, et le Recteur le R. P. Ribeaux.

Au mois d'août 1862, tout en faisant sa seconde année de philosophie, le Frère Rossi fut nommé surveillant des externes du collège de Tivoli. Il allait en voiture prendre les élèves et les reconduire chez eux. Les études philosophiques en souffraient. Le professeur en écrivit au P. Studer, qui, à sa visite du collège de Bordeaux, rendit le fr. Gabriel à ses seules études scolastiques. Fidèle à sa vocation des missions lointaines, il écrivit alors au T. R. P. Général, pour être envoyé en Chine. La réponse fut qu'après trois années de philosophie, il fallait encore faire trois années de régence. En septembre 1864, il alla à Vals passer son examen *de Universa Philosophia*, et il fut renvoyé comme surveillant au collège de Bordeaux. Il y resta trois ans, et comme il avait des loisirs, il les employa à s'initier aux langues orientales, hébreu, arabe, etc.

Les trois années de régence terminées, le F. Rossi réitéra à Rome sa demande pour la Chine. Ce fut le R. P. de Ponlevoy, provincial de Paris, qui lui transmit la réponse de sa Paternité en l'envoyant étudier la théologie à Laval. Le Recteur de ce scolasticat était le P. Studer, le P. Le Jariel était Père spirituel, les professeurs PP. J. B. Terrien et de Augustiuis ; le Bidelle était le F. H. Chambellan et il avait comme condisciples les FF.Mourier, de Kersabiec, de Régnon, Dulac, Brucker, Adigard, Grillo etc. Les nouveaux bâtiments encore humides ne suffisaient pas et on couchait dans les corridors.

Enfin pendant l'été de 1867, on désigna les partants pour la Chine et le F. Rossi était de ceux-là. Les quatorze Pères et Frères choisis furent divisés en trois groupes, qui tous abordèrent à Chang-hai entre le 10 décembre 1868 et le 3 février 1869. Les vacances qui précédèrent le départ se passèrent pour les Scolastiques dans la propriété de Langlottière chez Mme

Lelasseux, mère d'un Jésuite, qui offrit comme viatique une généreuse aumône à chaque futur Chinois. Le P. de Kersabiec leur fit visiter Solesmes où Dom Guéranger et ses religieux les reçurent avec toute la charité et la délicatesse désirables.

Le F. Rossi fit partie de la première bande la plus nombreuse, six en tout, dont le P. Chauvin fut le chef. Ils quittèrent Paris le 20 octobre, visitèrent Lyon, Vals, La Louvex, N.-D. de la Garde et s'embarquèrent à Marseille sur le « Péluse ». Hélas ! le pauvre F. Gabriel, victime d'une mer démontée, resta couché dans sa cabine et ne vit même pas les côtes d'Italie, ni Naples, ni Messine. A Port-Saïd, ils se reposèrent deux ou trois jours, puis prirent le train pour Suez, car de Lesseps n'avait pas encore fini de creuser le canal. Ils reprirent la mer sur « l'Impératrice », bâteau qui précédemment avait promené Napoléon III sur le littoral de la Méditerranée. De la mer Rouge ils saluèrent le mont Sinaï, touchèrent à Aden, terre désolée où il n'avait pas plu depuis 3 ans, et furent réjouis par la verdure luxuriante de Ceylan. A Hong-Kong, l'aimable procureur le P. Osouf, futur évêque du Japon, leur fit visiter le sanatorium de Béthanie, l'imprimerie de Nazareth, l'évêché de Monseigneur Raimondi, les œuvres des Canossiennes et des Sœurs de Saint Paul de Chartres. Le 6 décembre, ils partirent sur le « Phase », qui devait les mener à Chang-hai. En vue des Piscadores, une avarie de la machine les obligea à rentrer à Hong-kong, où ils trouvèrent M. Cousin, futur évêque, et reprenant l'*Impératrice*, ils franchirent la dernière étape qui les conduisit à Chang-hai.

## La Chine.

Dans la matinée du 10 décembre 1868, nos six voyageurs, 45 jours après avoir quitté Marseille, débarquaient sur la rive boueuse du Yang-king-pang, qui devait devenir le splendide quai de France. Reçus par le P. Basnian et le F. Beauchef, après un repas à la procure de l'église Saint-Joseph, ils se rendirent sous la conduite de deux Frères Chinois au Scolasticat de Tong-ka-dou.

Dès le lendemain se fit la toilette obligatoire. Les habits chinois remplacèrent les vêtements européens, les cheveux furent rasés, sauf la touffe du sommet destinée à devenir une

longue tresse ; ce fut le costume de tous les missionnaires jusqu'à la révolution de 1911.

A l'arrivée du F. Rossi, le Recteur du scolasticat de Tong-ka-dou était le P. Jean Loriquet ; le P. Victor Launay était ministre, le P. Paul Rabouin père spirituel et professeur de Dogme. Le petit Séminaire était à Tsong-ka-len ou P'on-tong, les grands séminaristes, au nombre de 3, logeaient à Tong-ka-dou. Tous les nouveaux venus, selon l'usage, furent appliqués à l'étude de la langue chinoise. Les scolastiques étudiaient les quatre classiques, qu'un maître leur expliquait, en se servant uniquement de la prononciation mandarine.

Le 1er juillet 1869, toute cette jeunesse scolastique, dont une douzaine d'Européens et une dizaine de Chinois, partit en barques pour la colline de Zo-sé et son sanctuaire, afin d'y passer les quinze jours des grandes vacances. En ce temps-là, on n'avait pas encore construit le grand bâtiment actuel à deux étages avec une église, à mi-mont. Les jeunes religieux logeaient dans les chambres de rez-de-chaussée, qui sont maintenant des dépendances. Une chambre du milieu servait de chapelle où l'on disait la messe sans conserver le saint Sacrement ; on y récitait les litanies, et cette même salle était aussi le réfectoire.

Au mois de septembre suivant, s'ouvrirent les cours de philosophie et de théologie. Le F. Rossi, après avoir passé avec succès son examen définitif de théologie morale, poursuivit ses cours de dogme, et à la fin de sa troisième année, fut ordonné prêtre, le 29 juin 1871, avec le F. Grillo, par Monseigneur Languillat, au retour du Concile, dans la cathédrale deTong-ka-dou. Quand il eut terminé son cours de théologie dogmatique au mois de janvier 1872, il prépara son examen *ad gradum*, qu'il passa devant les PP. Zottoli, Sica, Rabanin, Chauvin, sous la présidence du R. P. Della Corte. Le Recteur alors était le R. P. Henri Bulté, qui plus tard, en l'église de Tong-ka-dou, fut sacré évêque, le 29 juin 1880, et alla gouverner le Tché-ly Sud-Est, où il mourut le 14 octobre 1900. Les scolastiques logés d'abord dans les maisons basses, à l'est de la cathédrale, avaient commencé à habiter au second étage, deux par chambre, dans la grande résidence bâtie par le F. Goussery.

## Ministères

Le R. P. Gabriel Rossi, ayant passé son dernier examen, fut envoyé le 15 mars 1872 à Hai-men. Il s'embarqua avec un catéchiste, au port de Tong-ka-dou, et arriva le 17 mars à Mao-ka-tsen, ou Hai-men-ting où se trouvait le Supérieur de la Section, le P.Crouillère, dans la résidence située à l'extrémité Ouest du bourg, résidence du sous-préfet, près d'une belle église bâtie par le P.Bourdilleau. Pour occuper son temps, le missionnaire débutant parcourut toute la presqu'île de haut en bas, disant la messe et donnant les sacrements dans les principales chrétientés.

A la fin de juillet, il revint à Zi-ka-wei, pour y passer en commun le mois traditionnel des vacances, puis il retourna à Hai-men, chargé du district de Tsong-sou. Son second voyage, pour rejoindre son poste, fut encore plus accidenté que le premier. La manière actuelle, rapide et confortable, avec laquelle se fait maintenant en vapeur cette traversée de haute mer, ne ressemble guère à ce qui se passait dans ces temps héroïques. Le P. Rossi, parti de Tong-ka-dou avec le P. Crouillère, sur une barquette louée et manœuvrée par des payens, à cause du vent contraire dut relâcher à Yen-ka-haong sur le Waong-p'ou, près de Ou-song. Le second jour, ils franchirent la barre et parvinrent à Lieon-tso, sur le Kiang. Là, sans dire la messe, ils demeurèrent 48 heures sur leur barquette. Le cinquième jour, ils purent atteindre Ts'ong-ming, en face Lieon-tso. Et le huitième jour enfin, ils abordèrent à Mao-ka-tsen. Arrivé dans son district, le P. Rossi se mit aussitôt au travail, au dur et fructueux travail du missionnaire de carrière dans ces districts de vieux chrétiens du Bas-Kiang, le travail de la mission. Il s'installe dans la paillote réservée au Père et à son catéchiste, près de la chapelle, située au milieu du village. Chaque jour, avant,pendant et après la messe, il prêche, il catéchise, confesse, règle les mariages, les baptêmes, les procès, toutes les affaires spirituelles de ses ouailles, et quand tout est réglé, les registres en ordre, quand tous les fidèles ont satisfait au précepte de la confession et de la Communion annuelles, il réunit tout son monde à l'église, résume les avis essentiels, et donne une dernière bénédiction à ses enfants spirituels, qui lui font la

conduite jusqu'à la porte. Là il trouve sa brouette, portant d'un côté sa chapelle et ses livres, s'assied sur l'autre côté pour faire contre-poids ; il part avec son catéchiste pour la chrétienté suivante, qui l'attend, et où il recommence le même travail, jusqu'à ce qu'il ait visité de même ses 15 ou 20 chrétientés.

Selon l'usage établi, comme tous les autres missionnaires des districts, le P. Rossi revint pour faire la retraite annuelle en commun à Zi-ka-wei, et la clôturer le 2 février. Ce jour-là, le P. Della Corte céda la place comme Supérieur régulier de la Mission au R. P. Auguste Foucault, qui voulut aussitôt faire la visite des différentes Sections. Il débuta par celle de Hai-men, et il commença par les îles, pour finir à Mao-ka-tsen. Monseigneur Languillat était infirme. Le P. Supérieur administra la confirmation comme Vicaire général dans la forme solennelle. Les PP. Crouillère et Rossi l'accompagnaient partout, faisant chaque jour le rude travail de la préparation aux Sacrements. Toutes les courses en brouette, par tous les temps, souvent longues, avec la nourriture grossière fournie par les chrétiens, épuisèrent les Pères. Arrivés à Mao-ka-tsen, après deux jours de repos, la visite en resta là, à moitié faite, et le R.P. Foucault rentra directement à Chang-hai.

L'année suivante, au mois d'août 1873, le P. Rossi quitta le continent et fut nommé missionnaire dans la grande île de Ts'ong-ming. Le peuple de Hai-men et de Ts'ong-ming est de même race, même langue, peu différente de celle de Chang-hai, même costume, mêmes coutumes. Les masses de sable amenées continuellement par l'immense Fleuve Bleu, se déposent sur les rives ou forment de nouvelles îles. Si bien que la presqu'île de Hai-men va sans cesse s'allongeant à l'est, vers le Japon ; et il en est de même de l'île de Ts'ong-ming, située au milieu du delta : c'est pour cela qu'on l'appelle la « langue du Kiang ». Les habitants pauvres, travailleurs, simples, prolifiques, émigrent sans cesse sur les îles nouvelles, qu'ils peuplent dans leurs huttes de roseaux, en bêchant ces terres fertiles, d'où ils tirent le blé, le maïs, le riz, qui les nourrissent, et le coton qui les habille.

Au milieu de l'année apostolique, le P. Rossi interrompit son ministère, pour venir à Chang-hai faire quelques semaines

de retraite et d'étude de l'Institut, avec le P. Grillo, sous la direction du P. Joseph Pittar comme instructeur. Ce fut le 19 février 1874, dans l'ancienne église de Zi-ka-wei, que les PP. Gabriel Rossi, Philippe Grillo, Jacques Orata et Charles Sédille, l'unique profès, prononcèrent leurs derniers vœux. Puis chacun reprit le chemin de son district.

Au mois d'août 1876, le P. Rossi, depuis trois ans simple missionnaire à Ts'ong-ming, fut nommé Ministre ou Vicaire forain de toute l'île, ayant sous lui le Père Théodore Bobet à l'Ouest et le P. J. B. Sensai à l'est. L'année suivante, les deux sections de Hai-men et de T'song-ming, n'en formèrent plus qu'une seule, sous la direction du P. Rossi, poste très important, qu'il occupa trois ans durant. Il s'était donné comme programme de passer un mois tour à tour dans chaque section, et Dieu sait au prix de quelles fatigues il s'en acquitta au milieu de courses incessantes sur terre et sur eau, et de difficultés sans nombre.

Son œuvre principale fut de développer partout la Sainte-Enfance. A Ts'ong-ming, il trouva l'ancien orphelinat très florissant du grand Kong-sou, et en créa deux autres à Saint-Laurent et à Sainte-Croix. Tous étaient dirigés par des vierges du pays, qui baptisaient chaque année quantité d'enfants moribonds, et élevaient les survivants. De même à Hai-men, il y avait deux orphelinats, également très fructueux. Le plus considérable, avec église, école, et grands bâtiments, était à Sen-mon-dang ou Si-yang-tsang, ainsi appelé parce que le terrain avait été surélevé et cultivé par l'*européen*, le R. P. de Carrère. L'autre, plus au nord, au gros bourg de Ghieh-Kaong (Kieou-kiang) en territoire Kaong-poh (Kiang-pé), où la langue et les coutumes diffèrent beaucoup des pays des sables : Souo-di. Il y avait peu d'espoir alors de convertir des aborigènes, très superstitieux, aux riches pagodes desservies par de nombreux bonzes voués au service des idoles, et de mœurs corrompues. Du moins par ces orphelinats et ces dispensaires, on baptisait et sauvait un nombre consolant d'enfants moribonds ou abandonnés. Aussi le P. Rossi, tout dévoué à cette œuvre de la Sainte-Enfance soutenue par les detits sous d'Europe, se dépensa-t-il de tout cœur à la fonda-

tion de ces établissements relativement peu coûteux, à Li-se au nord, et à Kiong-ka à la pointe est de Hai-men.

C'est le P. Rossi qui en établit encore un dans l'île de Yong-hing-sono, dans la famille Yao : il y bâtit une résidence et une église assez convenables. Cette chrétienté fervente, ayant pour administrateur l'excellent médecin Lo-yao-pang, fut plus tard menacée d'être emportée par les courants de la mer qui rongeaient l'île au nord, et n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de l'église. Elle fut sauvée miraculeusement par un vœu fait à N.-D. Auxiliatrice, qui mit un frein à la fureur des flots, en 1887, et combla définitivement le large et profond bras de mer, qui séparait l'île de Yong-hing-song du continent, et la rattacha aux terres élevées de Hai-men. L'église et la résidence du P. Rossi, de nos jours, ne sont plus qu'une dépendance du célèbre pèlerinage et de l'église monumentale, élevée par le P. Vénel, sur les plans du Fr. Beck, à N.-D. de Lourdes, dont la statue fut offerte par le R. P. Henri Havret : Notre-Dame de Mou-yen-dang, connue à cent lieues à la ronde.

En octobre et novembre 1879, Mgr Garnier, successeur de Monseigneur Languillat, fit la tournée de Ts'ong-ming, sans visiter les mandarins, prêchant et confirmant dans toutes les principales chrétientés. Ces chrétiens, en général simples et fervents, étaient faciles à gouverner, dociles aux directions des missionnaires. Ce qui n'empêchait pas qu'il y eût des scandales, ici où là, chaque année, et c'était le Ministre, le P. Rossi, qui devait faire les enquêtes, porter les sentences, appliquer les remèdes. Travail pénible entre tous, croix très lourde, mais qui est une partie inhérente et inévitable des sollicitudes, que doit accepter et supporter tout missionnaire, à l'exemple de saint Paul.

D'après les notes du P. Rossi, ce fut pour le consoler de toutes les petites misères physiques et morales, endurées durant ses huit ou neuf années sur les sables de Hai-men et de Ts'ong-ming, que le R. P. Chauvin le nomma au mois d'août 1880, Ministre de Song-kiang, la plus importante section du Kiang-Nan, et Consulteur de la Mission. Il occupa ce poste pendant trois ans. Désormais, soit dans cette section de Song-kiang, soit dans les autres qu'il eut à évangéliser sur

les rives méridionales du grand Fleuve Bleu, le P. Rossi, pour ses voyages quasi quotidiens n'eut plus à passer la mer, ni à s'asseoir sur la brouette. Ici la plaine, fertile et très peuplée, est sillonnée d'innombrables canaux navigables, qui sont les chemins vicinaux du pays. Chaque Père a sa barque à lui, avec ses bateliers engagés à l'année, qui le conduisent à toute heure de jour ou de nuit, partout où l'appelle son ministère. Ces barques ne manquent pas de confortable : chambre du Père, séparée de celle du catéchiste à l'avant et des bateliers à l'arrière, avec cuisine, etc. A l'abri de la pluie, des vents, du soleil, des regards indiscrets, le Père peut y travailler en paix, lire, écrire, prier, etc.

Pendant les quinze années, durant lesquelles le P. Rossi remplit la charge de Ministre ou de Vicaire forain, il avait l'habitude de visiter tous les mois chez eux, chacun des Pères qu'il avait à diriger, les aidait, les encourageait et arrangeait leurs petites et grandes difficultés. Il était dans la force de l'âge, possédait bien la langue et les usages du pays, était plein d'activité et d'un zèle juvénile. Ce furent les quinze plus belles années, pendant lesquelles il se donna, corps et âme, au salut des âmes qui lui étaient confiées. Il resta toujours dans ces postes de vieux chrétiens, descendants de ceux qu'avaient convertis les anciens Jésuites. Toute sa vie, il fut conservateur de la foi, et il ne fut jamais envoyé aux avant-postes fonder de nouvelles chrétientés, en plein paganisme.

Pendant les trois ans qu'il resta dans le Song-kiang-fou, le P. Rossi répara plusieurs églises, en bâtit de nouvelles. A Zo-sé, le pèlerinage de N. D. Auxiliatrice commençait à se développer. La grande résidence et la première église du sommet de la colline venaient d'être bâties par le F. Mariot. C'est le P. Rossi, qui érigea le monumental chemin de croix sur les lacets de la montagne, et le relia par un escalier en pierres à la chapelle attenante à la résidence. Sur un rocher rustique, en face la grande porte du canal, il plaça une Madone, qui fut plus tard remplacée par la belle statue de N.-D. de Lourdes, sous le kiosque élégant élevé par le F. Beck.

Au mois d'août 1883, le P. Rossi fut nommé Ministre de Sou-tseû, poste qu'il devait garder six ans, succédant au P. Ludovic Platel, qui le remplaça à Song-kiang. La capitale de la province du Kiang-sou, qu'on appelait la Venise de la

Chine, pleine de palais mandarinaux et de riches pagodes, n'avait pour église et résidence qu'une maison chinoise. Alors, comme de nos jours, la ville de Sou-tseû ne comptait comme chrétiens que quelques familles aisées, ferventes, et quelques petits commerçants, dont le total n'a jamais atteint le chiffre de 400 fidèles.

Dans la campagne, le ministère était plus consolant. Des milliers de pêcheurs, qui depuis plusieurs générations naissent, vivent et meurent sur leurs gondoles, sont divisés en diverses congrégations. A jour fixe, un dimanche de chaque mois et aux grandes fêtes, ces pêcheurs se réunissent près des grandes églises, qui sont leur point d'attache, et y reçoivent les sacrements, jusqu'à trois et quatre mille à la fois.

En 1888, sixième année de son ministère à Sou-tseû, le P. Rossi eut à traiter une grosse affaire avec les représentants de l'Empereur de Chine, dans la capitale du Kiang-sou. La guerre de la France contre le Tonkin, pays tributaire de la Chine, avait amené l'immixtion de celle-ci dans la lutte. Courbet, après avoir repoussé les troupes chinoises combattant sous le nom de Pavillons noirs, et réduit la révolte des Tonkinois, avait amené son escadre dans les eaux chinoises. Après avoir bombardé et pris Fou-tcheou et Formose, l'amiral avait jeté l'ancre devant Chang-hai.

A Sou-tseû, on concentra des troupes et on forma des camps pour tenir tête à Courbet. Les mandarins s'imaginèrent que les Missions recélaient des soldats français et voulaient armer les Chinois contre l'Empire du Milieu. Dès les premiers jours de septembre 1888, le P. Rossi reçut, dans sa résidence de Sou-tseû, la visite du sous-préfet, délégué par le Fou-t'ai, gouverneur de la province. Ce sous-préfet avait connu Monseigneur Garnier, autrefois Procureur à Tchen-kiang. La séance dura plus d'une heure. Le Père avait pris pour l'assister le catéchiste Zi-yè-wo, l'ancien catéchiste du P. de Carrère, habitué aux joutes entre missionnaires et mandarins. Selon l'usage du pays, beaucoup de chrétiens s'étaient introduits avec la suite mandarinale, pour voir et entendre.

Le mandarin fut reçu avec honneur. « Je suis, dit-il, l'ami de votre évêque, donnez-moi les registres de vos chrétiens, que je puisse les défendre contre les payens, en ces circonstan-

ces difficiles avec la France ». Il répéta cela sept ou huit fois. Le Père Ministre répondit : « Je n'ose donner ces registres, ce serait les livrer à l'ennemi.Et tous les chrétiens pourraient dire que je les ai dénoncés et livrés. Vous, messieurs les mandarins, vous n'avez qu'à protéger les chrétiens comme les autres Chinois. Les chrétiens sont fils de l'Empereur, et ils n'ont rien de commun avec la France ». — Les chrétiens se réjouissaient des ripostes faites à ce fourbe. Il croyait que nous cachions chez nous des armes et des soldats français. On le mena visiter tout de haut en bas, cuisine, jardin, chambres y compris celle du P. Ministre. — « C'est ici ma chambre, dit-il, regardez bien ! » — Il inspecta tout, chapelle, alcove, étage supérieur, se fit ouvrir toutes les portes. Tout était vide. Le sous-préfet répétait sans cesse sa demande, et recevait toujours la même réponse. Enfin, le mandarin fut reconduit à sa chaise avec tous les honneurs qui lui étaient dus. *E finita la comedia.*

Le sous-préfet fit son rapport au Fou-t'ai : refus de livrer les registres des chrétiens, pas trace de soldats. Ce qui n'empêcha pas les instances pour lesquelles le P. Rossi dût se rendre trois ou quatre fois au tribunal. On voulut aussi savoir le nombre des orphelins, *pour les protéger.* La réponse fut : « Nous ne demandons pas de protection particulière : défendez-les comme tout le monde ». Le P. Rossi montra à ce Délégué copie de l'édit de T'ong-tche, en faveur des églises catholiques, avec prière de le publier...

## Le Professorat.

En 1889, le P. Rossi avait cinquante ans. Pendant près de vingt ans, il s'était beaucoup dépensé, avec succès, comme missionnaire et comme vicaire forain, sur les deux rives, à l'embouchure du Yang-tse. Au mois d'août, il fut nommé professeur de grammaire, au petit séminaire de Tong-ka-dou. Plusieurs s'étonnèrent de ce changement. Dans une note écrite de sa main, le P. Rossi semble bien nous avoir décrit son état d'âme à cette époque. « Le P. Heude, le naturaliste, s'écria : c'est ménologique !... Pour moi, je fus enchanté... d'être débarrassé des responsabilités... »

Arrivé en Chine dans sa trentième année, il s'était donné de tout cœur à sa vocation de missionnaire, et pendant vingt ans il s'y était dévoué avec entrain. Certes, il n'était pas usé puisque jusqu'à son dernier jour, qui ne devait venir que trente ans plus tard, il conserva au physique et au moral des forces suffisantes pour remplir, sans défaillance et avec allégresse, son œuvre de missionnaire. Malgré tout, vingt ans d'apostolat actif, ce qui ne va pas sans un certain surmenage, fatiguent les plus fortes natures. Beaucoup des contemporains du P. Rossi sont tombés avant d'avoir atteint ces vingt années de labeur, sous un climat débilitant. Pourquoi le P. Rossi fut-il « enchanté » d'être retiré du ministère qu'il aimait? La raison est toute morale et se trouve enfermée dans le mot « responsabilités », qu'il met en avant.

Désormais, dans les postes multiples que l'obéissance lui confiera, il n'aura plus charge d'âmes, au même degré. De 1889 à 1892, il fut professeur de grammaire au petit séminaire de Tong-ka-dou, où il revint encore de 1897 à 1901. Plus tard, de 1908 à 1914, il enseigna la littérature latine et la rhétorique aux séminaristes de Zi-ka-wei. Durant ces douze à quinze années de professorat, il forma nombre de jeunes chinois, qui sont devenus d'excellents prêtres de la Mission du Kiang-nan, où ils travaillent avec zèle, intelligence et succès, au milieu de leurs compatriotes.

## Le Vice-postulateur.

En 1888, le P. Edouard Bichon, qui recueillait des documents pour la cause des martyrs de Sou-tseû, — les PP. Antoine Henriquez et Cristian de Attimis, martyrisés le 12 sept. 1748, invita le P, Rossi à s'en charger. « Oui, répondit-il, j'obéirai, si on me l'ordonne». La chose fut rapportée au R. P. Sédille, Supérieur, qui dit : « Essayez ! » — Ce n'était point un ordre, mais un laisser-faire, et le P. Rossi commença à s'en occuper et à recueillir des documents. En 1891, le travail rédigé fut remis au R. P. Sédille, qui le fit reviser par tous les Pères de la Section de Sou-tseû. Des objections s'étant produites contre la mémoire du P. Henriquez, le P. Rossi composa une apologie qui fut envoyée à Rome, où elle fut accueillie avec joie par le P. Armellini, postulateur de toutes les causes de la Compagnie, et conservée aux archives, en vue de futurs procès.

En septembre 1895, le R. P. Prosper Paris ayant succédé comme Supérieur régulier au R. P. Sédille, fit inscrire officiellement au catalogue le P. Rossi comme vice-postulateur. En conséquence, sur un ordre de Rome, pour compléter ses documents, le P. Rossi reçut l'ordre de se rendre à Macao pour y reconnaître les reliques des martyrs qui s'y trouvaient.

Le 9 novembre 1895, en compagnie de Mgr Bulté, qui se rendait à Rome, il s'embarqua sur l' « Ernest-Simon » pour Hong-kong, où il fut fort bien reçu par le P. Martinet, procureur des Missions Étrangères. Mgr Bulté voulut faire visite à Mgr Mérel à Canton, et le P. Rossi l'accompagna avec le P. Gonzalez, S. J. recteur du collège de Macao. Mgr Médeires, ami du P. Gonzalez, donna au P. Rossi toute latitude pour préparer le procès de *non cultu.* Sous l'autel de la chapelle domestique des Jésuites se trouvait une caisse avec l'inscription : « *Martyres Sinenses* ». L'évêque de Macao voulut que tout se fît avec solennité. Providentiellement, arriva Mgr Colomer, O.P., vicaire apostolique du Tonkin oriental, avec son secrétaire le P. Gavea, O. P. et deux catéchistes tonkinois. En deux mois, on prépara une magnifique caisse de camphrier. On y déposa deux cassettes en plomb contenant les reliques des deux Pères, avec le rapport du procès .Le tout fut scellé et déposé dans la chapelle du Séminaire. Le procès fini, l'évêque prononça la sentence. Une copie authentique en fut remise au messager juré, Mgr Pereira, qui la porta à Chang-hai. Là, par indulte, on la confia à la valise diplomatique française. Et le P. Beccari écrivit de Rome qu'il l'avait reçue de l'Ambassadeur et remise à la Propagande, où le procès fut reconnu valide.

Rentré à Chang-hai, le P. Rossi rédigea le procès *super fama martyrum.* Mgr Garnier était juge, assisté des PP. Zottoli et Bichon. La sentence fut également envoyée à Rome par la valise diplomatique.

Monseigneur Garnier, S. J., étant mort le 19 août 1897 à Yang-king-pang, il fut déposé dans le caveau préparé dans la cathédrale de Tong-ka-dou, où l'on peut lire l'épitaphe gravée sur le marbre et composée par le P. Rossi. Son successeur, Mgr. J. B. Simon, S. J., fut sacré à Tong-ka-dou le 25 juin 1899, et mourut à Ou-hou, après 45 jours d'épisco-

pat. Ce fut encore le P. Rossi, qui composa son épitaphe, pour l'église de Ou-hou.

Au mois de juillet 1901, le T. R. P. Martin, général de la Compagnie de Jésus, par une lettre autographe, nomma officiellement le P. Rossi vice-postulateur, pour le martyrs du Tonkin, comme il l'avait été en août 1900 pour le P. Étienne Le Fèvre missionnaire dans la province du Chen-si (1630-1659). Le P. Beccari lui expédia les lettres démissoires de la Propagande, afin qu'il pût travailler dans une autre Mission. Au mois de mars 1902, le Père partit pour le Tonkin. Après avoir passé la Semaine Sainte à Hong-kong et les fêtes de Pâques à Macao, le R. Rossi se rembarqua le 2 avril pour Hanoï, où il arriva le 6 avril, et fut reçu fraternellement par Mgr Gendreau et les Pères des Missions Étrangères de Paris. Tout le monde s'empressa avec bonne grâce, pour faciliter le travail du vice-postulateur, qui avait à refaire le procès de *non cultu* des Martyrs tonkinois, commencé au siècle précédent, et qui s'était égaré.

Ayant terminé à Hanoï, le P. Rossi partit pour e Haut-Tonkin, où il fut reçu par Monseigneur Torrès. A Kèsat, 8.000 chrétiens firent au Père Jésuite une réception qui manifestait quel souvenir ils avaient gardé des anciens missionnaires, qui avaient converti leurs ancêtres à la foi. Une foule nombreuse vint en procession, avec croix, bannières, cierges, administrateurs en habits de cérémonie, enfants habillés en anges, à la rencontre du Père Jésuite, et le conduisit à la vaste église archicomble. Là pendant huit jours, les chrétiens des deux sexes firent fête au P. Rossi, en l'honneur duquel les Séminaristes de Kèsat déclamèrent un drame sur les Martyrs du Tonkin, avec compliment en latin et en chinois rappelant la mémoire du P. Alexandre de Rhodes et de ses successeurs. L'évêque vint le 16 mars ouvrir le tombeau, fermé depuis 1659, au milieu d'une foule de chrétiens et de payens. Le cercueil était à deux mètres sous terre, un peu brisé, et la terre y avait pénétré. On nettoya les ossements, on les remit en ordre dans un nouveau cercueil de camphrier qui fut déposé dans l'antique tombeau.

Tout étant terminé au Tonkin et les procès en règle, le P. Rossi repassa par Macao.Là se trouvait le corps du Martyr André, catéchiste du P. de Rhodes, qui y avait été apporté

précédemment. La tête manquait, ayant été portée à Rome par le P. de Rhodes lui-même. Des procès furent dressés *de non cultu* et *super opinione martyrii.*

Le 20 novembre 1902, le P. Rossi rentrait à Chang-hai, heureux et fier de son beau voyage, et du succès de son importante mission. Quelques jours après, arrivait de Rome à Chang-hai, S. G. Monseigneur Passerini, accompagné de quelques nouveaux Pères du Séminaire des SS. Pierre et Paul, et de sœurs Canossiennes, en route pour le Chen-si méridional dont le centre est à Han-tchong-fou. Monseigneur Pio Passerini accepta avec joie de prendre avec lui le P. Rossi, enchanté de l'excellente occasion d'aller sur place dresser les procès du P. Et. Le Fèvre *super opinione sanctitatis et miraculis,* et *de non cultu.* Le groupe s'embarqua à Chang-hai le 22 décembre 1902. On passa les fêtes de Noël à Han-k'eou, chez Mgr. Carlassaere O. F. M. Partis de là le 27 décembre, sur trois barques, on remonta la rivière Han, et après une navigation de soixante-dix journées, on arriva le 10 mars à Kou-lou-pa, gros bourg chrétien, près duquel se trouvait le tombeau du P. Et. Le Fèvre non loin de la résidence et de la cathédrale de Monseigneur Passerini. Le P. Rossi passa toute une année dans cette mission, pour y recueillir tous les documents et renseignements nécessaires et y rédiger les procès touchant la cause du célèbre thaumaturge du Chen-si.

Le 6 mai 1903, dans l'église de Fong-kia-ing, la plus voisine du tombeau, Monseigneur ayant célébré la sainte messe devant de très nombreux chrétiens, entouré du P. Perotti notaire, du P. Capettini cursor, du P. Rossi vice-postulateur et de tous les Pères européens et chinois présents, la main droite sur sa croix pectorale, prononça le serment prescrit. Après l'évêque, tous ceux qui allaient prendre part au procès, la main sur l'évangile, prononcèrent le serment. Ensuite les deux plus anciens administrateurs, comme témoins de la tradition constante, ainsi que deux maçons, prononcèrent le serment en langue vulgaire. Alors tous en procession s'acheminèrent vers le tombeau, connu et si fréquenté de tous y compris les payens depuis la mort du serviteur de Dieu, arrivée le 23 mai 1659. Quand le cercueil fut découvert, quatre Pères enlevèrent d'abord la chaux et le charbon, puis tous les os du

serviteur de Dieu, qui furent mis dans une caisse ; les planches du cercueil furent posées sur des nattes, et le tout fut porté à l'église. Les six jours suivants furent employés à rechercher, nettoyer et disposer tous les os, qui furent placés dans un nouveau cercueil, déposé au même endroit. Quelque pieuses personnes avec les Sœurs Canossiennes avaient préparé un léger matelas recouvert de soie, sur lequel furent fixés les os à leur place naturelle. Au mois de mai 1904, le vice-postulateur put repartir pour Chang-hai, emportant, authentiques et scellées, les pièces des trois procès demandés par les tribunaux romains.

Si, depuis vingt ans et plus, les pièces des procès faits sous la haute direction des Ordinaires, soit du Chen-si, soit de Macao soit du Tonkin, soit de Chang-hai, n'ont point encore reçu la sanction désirée, ce n'est point à la négligence du P. Rossi qu'il faut l'attribuer. Au milieu des multiples occupations qui absorbèrent les 25 dernières années de sa vie, on peut dire que pas un instant son attention et son activité n'ont cessé de travailler au succès des Causes de la Compagnie, dont il avait été chargé comme vice-postulateur. A Rome, le R. P. Camille Beccari par une correspondance ininterrompue soutenait le zèle et l'ardeur du P. Rossi.

A la mort de Monseigneur Passerini, le Saint-Siège lui donna pour successeur Monseigneur Antoine-Marie Capettini, du même séminaire des SS. Apôtres Pierre et Paul de Rome. Il avait travaillé à Han-tchong-fou avec le P. Rossi au procès du P.Le Fèvre.Au mois d'août 1925,c'est-à-dire six mois avant sa mort, le P. Rossi adressa de Tong-ka-dou une lettre à S.G. Monseigneur Capettini, de passage à Chang-hai se rendant *ad limina*, conçue en ces termes : « Illustrissime monseigneur, Pax Christi. Comme je vous l'ai exprimé de vive voix, je prie V. G. de saluer en mon nom le P. Callerio à Rome.Puis de l'aider à obtenir, par l'entremise du P. Fajella, postulateur général des Causes de la Compagnie de Jésus le décret de la Congrégation, pour l'introduction de la Cause du P. Et. Le Fèvre, missionnaire dans la province du Chen-si, où il fut enseveli dans le tombeau, bien connu de Votre Excellence. Je n'attends que ce décret, pour faire le Procès Apostolique, etc. »

Monseigneur Capettini, accompagné du P. Casuscelli, n'a

pas manqué à Rome de recommander cette cause, qui tient tant au cœur des évêques et des chrétiens chinois, à S. E. Monseigneur le Cardinal Bonzano, du même séminaire, qui fut missionnaire de 1891 à 1897, à Han-tchong-fou, dans le district même où se trouve le tombeau du premier missionnaire Jésuite français, qui évangélisa la Chine, au XVII[e] siècle.

L. Gain, S. J.

---

# Le P. René Duponchel

(1843-1927).

C'est à Paris, le 27 août 1848, que Léon vint au monde. Il eut la grâce de naître dans une famille chrétienne profondément ; et il fut de ces heureux enfants auxquels, dès l'éveil de leur esprit et de leur petite langue, on apprend à dire, en même temps que Papa et Maman, le nom du bon Jésus. Ils étaient neuf à la maison, neuf charmants enfants, qui aimaient bien le Bon Dieu, et que le Bon Dieu aimait si fort que, sur les neuf, il en prit six pour lui : trois Religieuses, qui sont mortes maintenant ; un Prêtre séculier qui s'était fixé par dévotion à Lorette, où il est mort ; deux Pères Jésuites, le P. Adolphe et le P. Léon, qui sont morts aussi.

Léon n'avait pas une nature impétueuse. C'était un garçon plutôt raisonnable. Cependant il avait parfois des colères et des saillies d'humeur ; car le P. Duponchel, tout vieux et tout sanctifié, a raconté qu'à certains jours, pour faire le petit Léon se tenir tranquille, il fallait le menacer de « verges trempées dans du vinaigre ». Il avait tellement peur de cette correction, sans doute pour l'avoir expérimentée, qu'aussitôt il rentrait dans l'ordre.

Mais quand il faisait beau, et qu'on avait été sage, alors on emmenait toute la bande en promenade ; quelquefois on allait jusqu'à la butte de Montmartre, où les enfants jouaient dans l'herbe, auprès des moutons qui broutaient.

Devenu plus grand, Léon étudia la grammaire pendant

trois ans au petit séminaire de Versailles. Mais où termina-t-il ses classes ? Je ne sais.

A dix-huit ans, il sortait du collège bachelier ès sciences et partait pour le noviciat d'Issenheim, où il fut reçu par le P. Keller, Maître des novices. Les quatre ou cinq premiers mois se passent sans heurt. La nature souple et calme du Frère dut s'accommoder sans peine au règlement. Un jour de promenade, une ferveur de dévotion entraîna quelques groupes de Novices vers un sanctuaire de la Sainte Vierge. Pour de bonnes jambes, le pèlerinage n'était pas héroïque ; mais le F. Léon n'était pas fort : petit marcheur, poitrine délicate. Il arriva tout en sueur au rendez-vous. La chapelle était fraîche. Les oraisons des novices furent douces et prolongées. Ce qui est sûr, c'est qu'au retour le F. Duponchel grelottait et dut se coucher : il avait pris une fluxion de poitrine.

Impossible de rester au noviciat, car la tuberculose est à craindre. Il faut qu'il rentre dans sa famille et se soigne. Il se soigne donc et finit par guérir. Alors il demande à redevenir novice. « Oh ! vous n'êtes pas assez solide », lui répond le P. Fessard. « Plus tard, si vous étiez prêtre, nous pourrions vous recevoir ». Il ne se décourage pas. Il faut être prêtre ? Il sera prêtre. Et sans plus tarder, il se rend à Issy pour faire ses études. Mais vraiment, le Bon Dieu veut exercer sa vertu : l'abbé s'était mis au travail, avec une pleine ardeur, et voici que des crachements de sang l'obligent de tout laisser, encore une fois. Nouveau séjour en famille ; nouvelle guérison, mais très chancelante.

Pourquoi ne voulut-on pas le reprendre à Issy ? Sans doute pensait-on que le climat lui était nuisible, et que l'air de l'Italie lui donnerait des forces, car on lui demanda si ses parents ne consentiraient pas à l'envoyer au séminaire français. Les parents acceptèrent volontiers et l'abbé gagna Rome à la rentrée des cours. La philosophie qu'il avait étudiée à Issy, il la comparait à « de l'eau claire ». Aussi aurait-il désiré entendre les leçons de quelques Professeurs du collège Romain. Mais il dut se contenter de faire ses quatre ans de théologie, après quoi il revenait à Paris, avec le grade de docteur. Il avait vingt-sept ans, et il était prêtre.

Est-ce maintenant l'heure d'entrer dans la Terre promise? Hélas! Le ciel d'Italie ne lui a guère fortifié la poitrine. Que servirait de le recevoir dans la Compagnie, s'il ne peut travailler? « Attendez, M. l'Abbé, attendez ». Et l'abbé Duponchel, en attendant, est nommé vicaire à Saint Pierre de Montrouge. Il devait y rester quatre ans. Le vocable de sa nouvelle paroisse dut lui faire plaisir, car pendant son séjour à Rome, il avait contracté à l'égard de Saint Pierre une dévotion très vivante.

A peine avait-il pris possession de sa charge, que Paris fut bloqué par les Prussiens. Il continua de remplir son office. Quand il y avait eu quelque engagement, il s'en allait jusqu'aux avant-postes pour administrer les mourants. Un jour, dans une escarmouche, en avant du Fort de Montrouge, il fut fait prisonnier. Mais l'on s'aperçut rapidement que l'homme était bien pacifique ; et il fut relâché au bout de quelques heures.

Pendant toute cette période, l'abbé oubliait un peu la prudence. Il avait mauvaise santé ; il était mal nourri comme les autres ; et il se prodiguait avec largesse. Un soir, la pauvre machine faillit craquer. L'abbé rentra chez lui en trébuchant. Il était au bout de ses forces. Si j'en crois un couplet qui fut chanté à la fête de ses grands vœux, le 2 février 1891 :

...Bien peu s'en fallut
Qu'il ne disparût...

Cependant il reprit quelque vigueur ; et, les troubles de Paris terminés, il recommença son ministère ; ce fut lui qui administra les derniers Sacrements à l'abbé Migne retiré à Montrouge, presque aveugle.

Son dévouement sans bruit, sa bonté toute simple, son humilité faisaient voir qu'il ne cherchait pas sa propre gloire. Mais une belle âme a tant de charme qu'elle s'attache fatalement les âmes voisines. C'est ainsi qu'après plus de quarante ans, à Montrouge on se souvenait encore de Monsieur le Vicaire.

L'administration diocésaine s'aperçut bientôt que le ministère de paroisse était une charge trop pesante pour l'abbé Duponchel. Faire une classe le fatiguerait peut-être moins?

Il fut chargé d'enseigner l'histoire au petit Séminaire de la rue de Pontoise. En effet, l'emploi n'était pas accablant ; le professeur avait le temps de se reposer. Les vacances lui fournissaient une complète détente ; il prenait des forces de plus en plus, il se colorait, si bien qu'à sa deuxième année de professorat, on pouvait dire qu'il avait bonne mine. C'est alors qu'il s'en fut au collège de Tours voir son frère Adolphe. Les Pères lui trouvèrent un air de santé ; et comme ils connaissaient les désirs de l'Abbé, ils lui demandèrent pourquoi il n'entrerait pas dans la Compagnie, maintenant qu'il semblait se porter si bien.

Le docteur qu'il consulta, en revenant à Paris, ne fut pas entièrement du même avis que les Pères de Tours. Il ne le trouva pas très vigoureux. « Mais prenez-le quand même », dit-il au P. Provincial, « il peut avoir encore dix ans de vie ». Belle prévision ! quand le P. Duponchel mourut, il avait quatre-vingt-quatre ans.

Enfin il allait être novice ! Il venait de recevoir cette bonne nouvelle, lorsqu'il rencontra, Boulevard Saint-Germain, l'un de ses amis Jésuite. « Quel bonheur ! dans quelques jours, je serai des vôtres », lui dit-il en l'abordant. La semaine suivante, le P. Platel le recevait au Noviciat d'Angers. C'était le 7 octobre 1876. Cette année-là, ils étaient sept Prêtres novices, personnages respectés, que les Frères plus jeunes comparaient dans leurs poésies aux sept dons du Saint-Esprit ou aux sept Sacrements. Le P. Duponchel fit un noviciat tout uni. Il n'en reste presque rien.

En proclamant la liste des Sermons, le P. Maître lut : « P. Duponchel, sermon sur la Purification... vous irez prêcher à Tours, le 2 février, pour les grands vœux de votre frère ».

Quelques mois plus tard, quand le beau temps commençait à revenir, le P. Maître réunit deux par deux, vingt-quatre novices, pour le pèlerinage. Mais de P. Duponchel, point. « Ne nous inquiétez pas », lui dit le P. Platel, « vous avez assez voyagé ; restez en paix ».

En septembre 1877, après onze mois de noviciat, le P. Duponchel était envoyé au collège de la Marine, à Brest. En 1880-1881, il vint à Jersey étudier la philosophie ; en 1884, il y passe encore un an qu'il consacre à la théologie ; en 1889,

il fait son troisième-an à Slough, sous la direction du P. de Maumigny.

Et maintenant nous n'allons pas le suivre dans tous ses changements de status ; ce serait trop long et trop embrouillé. Mais voici, en résumé, de quoi fut faite sa vie : 16 ans, Socius de cinq Pères Maîtres ; 14 ans, Ministre (avec sept changements de maisons) ; 8 ans, Professeur d'histoire (avec trois changements de Collèges) ; 3 ans, Supérieur ; 2 ans, Procureur : quelques années, Père spirituel.

***

Quand le P. Duponchel fut envoyé à Brest, il était à la fois surveillant et professeur d'histoire et de géographie. Aussitôt qu'il pouvait abandonner sa division, il montait à sa chambre préparer ses cours, car, pour le prestige, il fallait les faire presque de mémoire, avec le moins de notes possible. Il se logeait dans la tête des séries de dates et de faits ; il s'appliquait à tracer des cartes au tableau, dans le plus petit détail. C'était un travail assez lourd, et pas toujours consolé : les élèves étaient bruyants parfois dans les classes du Père. Il aurait fallu au professeur plus de rudesse ; or il avait une voix éteinte, il était un peu timide, incapable de gronder.

Mais on n'eût pas osé lui faire de la peine. Au reste, sa bonté et sa patience aurait déconcerté toute initiative malveillante. Quelques années plus tard, étant P. Socius, il examinait un retraitant qui allait entrer au noviciat : « J'ai connu à la Marine », lui dit-il, « quelqu'un qui portait le même nom que vous ». — « C'est mon frère ». — « Ah ! c'était une très bonne nature, mais espiègle » !... Et le P. Duponchel se mit à sourire ; il n'avait pas de rancune.

Avait-on besoin de quelque service? on pouvait toujours frapper à sa porte. Il savait être aimable, avec cette discrétion qui ne gêne pas celui qui demande. Il n'y avait pas en lui ce premier mouvement de la nature qui se reprend. Il refusait bonnement quand son devoir d'état le lui défendait ; sinon, il acceptait avec un entrain qui faisait plaisir.

***

Veiller à ce que tout le monde fût bien dans la maison,

tel fut son souci lorsqu'on le nomma ministre. Si ordonné pour lui-même, il voulait l'ordre et la propreté parfaite dans toute la communauté. Il était large, mais pas prodigue. Dans un des rares papiers qu'il a laissés, on lit cette note au crayon : « Ici, en Angleterre, prendre garde ; pauvreté, confortable... plus on accorde, plus le corps demande ». Le P. Ministre était un coutumier vivant ; pour se régler, il n'y avait qu'à le regarder. Il était aimable d'une amabilité universelle : il visitait souvent les malades et veillait beaucoup sur eux, comme saint Ignace ; il faisait préparer avec grand soin les chambres des étrangers et vérifiait lui-même qu'il n'y manquait rien. Toute la journée, il se dépensait sans bruit.

Sa charge le mettait en relations continuelles avec les Frères coadjuteurs. Il était bien fait pour comprendre leur dévouement simple et surnaturel, d'ailleurs si pareil au sien. Jusqu'à la fin, il eut un amour très senti pour les Frères ; chaque semaine, au moins quand je l'ai connu à Beaumont, il venait passer une récréation avec eux. Il écrivit un petit opuscule « *le Frère coadjuteur dans la Compagnie de Jésus* ». Un jour, un gars de Basse-Bretagne tomba sur ce livre, commença à le lire avec indifférence, puis s'y intéressa doucement, réfléchit et vit que le Bon Dieu lui ordonnait d'abandonner ses champs et de le suivre.

***

Mais le P. Duponchel reste surtout, pour ceux qui l'ont connu, le P. Socius. Il fut dans cet emploi pendant seize années de sa vie.

Selon la règle, il aidait le P. Maître, pendant la grande retraite, en donnant les points de quelques méditations chaque jour. Là il exposait la doctrine, bonne et traditionnelle, sans originalité. Peut-être était-il un peu méticuleux dans la dévotion qu'il proposait ? Certaines âmes auraient aimé plus d'espace. Mais pour qui savait le comprendre, il enseignait à faire les petites choses de la vie avec un cœur large. Se sanctifier par la vie commune, c'était son refrain pour les autres et pour lui.

Alors que, dans son langage courant, le Père était volontiers pittoresque, dans ses points il était très réservé. Il y avait

même certains détails de l'Évangile qui lui faisaient peur en public. Ainsi, dans une fin de seconde Semaine, il parlait du triomphe des Rameaux. « Alors », disait-il, « Notre-Seigneur ordonna à deux des siens d'aller au village voisin lui prendre une monture... Au milieu des acclamations, il s'avançait vers la ville, sur sa monture »... Les novices eurent vite fait de remarquer, à un tremblement dans la voix, que le Père ne voulait pas appeler cette monture par son nom. Mais Notre-Seigneur avançait toujours, et toujours monté. Chaque fois qu'ils entrevoyaient la pauvre bête, les novices riaient aux éclats· A la fin, le Père finit par comprendre et dit tout ému : « Notre, Seigneur était monté sur un ânon, que tous les Saints Pères comparent à la gentilité qui n'avait jamais encore été mise sous le joug »... Victoire pour les Saints Pères et pour le P. Socius !

Après la grande Retraite, commençait la vie monotone du noviciat ; faire le catéchisme deux fois par semaine, présider l'exercice des tons, faire une classe d'histoire de la Compagnie, recevoir des novices pour donner des pénitences ou pour entendre quelque brouillon d' « exemplum » ou pour répondre aux objections des théologiens en herbe.

Un jour, un novice candide vient se mettre à genoux devant le P. Socius. « Mon Père, je voudrais m'accuser « *quod paupertati defuerim* », parce que j'ai brûlé un bout de mon rideau. — Vous avez brûlé un bout de votre rideau ? — Oui,mon Père. — Eh bien, Frère, accusez-vous d'avoir brûlé votre rideau. — Mais je ne sais pas comment dire cela, mon Père. — Comment dites-vous « rideau »? (Le novice hausse les épaules). Dites : « *velum* ». Et « brûler » ? — *Uro*. — Oui, oui ; *uro*, c'est bien ; mais dites plutôt « *comburo* » ; c'est mieux ». Et le Frère put achever tout seul « *quod velum combusserim* ». Il avait eu à la fois une leçon de pauvreté et une leçon de latin.

Le P. Duponchel s'intéressait vivement à l'histoire de la Compagnie. C'est par amour autant que par devoir qu'il l'enseignait. Quand par hasard une fête survenant le samedi faisait disparaître la classe, il en était un peu ennuyé. Ses cours, il les rédigeait avec soin, comme tout ce qu'il faisait ; il ne ménageait pas son temps pour tracer de grands tableaux, avec des accolades et des mots soulignés, afin que les Novices pussent voir au net l'ordre des événements. Aux dernières

années de Beaumont, il donnait encore ses leçons d'histoire. En voici une. Le Père, tout cassé, arrivait avec son carton sous le bras. Après la prière, il allait à la carte du monde : « aujourd'hui, nous continuerons notre étude des missions de la Compagnie. Nous allons voir celles du Brésil. Mais auparavant, pour connaître le pays,faisons un peu d'aviation ». Et le Père remontait l'Amazone, en nommait les affluents, situait les différentes peuplades... Content de sa randonnée, il revenait à sa table et se plongeait dans ses notes. C'était sérieux, documenté ; parfois, quelques traits piquants. Surtout on voyait que le Père Duponchel redisait avec amour les gloires de la Compagnie. C'est dommage qu'il n'ait eu qu'un souffle de voix. Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur ses talents d'orateur ; il en plaisantait même avec gaîté.

Les maladies de sa jeunesse avaient, semble-t-il, paralysé un peu son épanouissement total ; et toute sa vie, sa faible santé diminua les moyens humains dont il aurait pu disposer pour son apostolat. Il avait déjà le dos tout courbé à soixante ans. Cependant il ne prenait pas son parti paresseusement d'être vieux et diminué. En 1910, à Cantorbéry, il sortait de retraite tout radieux, prétendant qu'il avait essayé de se rajeunir. Mais tout en faisant son possible pour ne pas s'éteindre, il était, au fond de son âme, parfaitement abandonné au bon plaisir de Dieu. Qu'il y eût dans la Compagnie des Pères dont l'apostolat avait plus de splendeur que le sien, c'était sa conviction intime. Il savait qu'il arrivait très vite au bout de ses forces. Mais à qui la faute ? Le P. Duponchel se soumettait à la volonté du Bon Dieu. Dans son grand esprit de foi, il se servait de cette pauvreté pour garder l'humilité et la dépendance, l'humilité vaillante et non pas l'humilité découragée, qu'il avait en horreur. « Est-ce une bonne humilité » ? se demandait-il. « Non, pas bonne du tout ; naturelle, mondaine, et comme diabolique ; c'est de l'orgeuil. Coupez cette vilaine queue ». Comme les actions éclatantes n'étaient pas faites pour lui, il s'appliquait à observer les moindres règles avec une perfection et une charité éclatante. Quelqu'un qui l'a bien connu le jugeait ainsi : « Je n'ai jamais vu trace de la plus légère faute dans ce saint homme, ni aucun manquement aux Règles. Et avec cela, d'une

humilité, d'un effacement voulu, d'une douceur et d'une charité !... Moi qui suis un fagot d'épines, j'admire pourtant ceux qui sont ainsi, *Beati mites* » !

Sur les derniers temps de Beaumont, le Père avait plus de quatre-vingts ans et continuait à faire sa chambre, tout seul. Assurément, quand le F. Préfet de lecture venait prendre les livres du jour,il apercevait çà et là quelques grains de poussière qui avaient évité le chiffon. Mais l'exemple garde sa valeur.

Quelle conscience le P.Duponchel apportait à préparer les lectures du Réfectoire ! Comme sa vue baissait, il lisait à la loupe. « Eh bien, mon Frère », disait-il au Préfet de lecture, « croyez-vous que ce sera suffisant pour la journée ? voyons, comptons les pages : un, deux, trois »... Et son doigt tombait sur un nom propre. « Ah ! j'ai bien connu ce Père ; je le voyais souvent quand j'étais vicaire à Montrouge. C'était un homme d'une grande vertu.... Mais à quelle page étions-nous ? — Neuf, mon Père. — Quand même, il vaut mieux que nous recomptions pour être plus sûrs ». Et l'on recommençait. Certains préfets de lecture, trouvant que leur temps libre était un peu trop rogné, auraient voulu que le Père fût un peu moins consciencieux dans sa charge.

***

Lorsque les Novices délogèrent de Beaumont, de les suivre à Laval fut une grande joie pour le P. Duponchel qui avait passé parmi eux, soit comme ministre, soit comme Socius une si large part de sa vie. Il était parti des premiers ; et chaque fois qu'un nouveau groupe arrivait, il se trouvait à la porterie pour le recevoir. « Ces grands couloirs me rendent la vie », disait-il, en faisant les honneurs de la maison. Cependant les Supérieurs jugèrent prudent de le décharger du peu qu'il faisait. Il n'enseignait plus l'histoire aux Novices. Il n'était plus le pourvoyeur des lectures, sauf pendant la grande retraite. Il n'était plus Père spirituel ; seule la rédaction de l'« *historia domus* » lui restait. Aussi apportait-il à ce travail tous ses soins. Il questionnait les Missionnaires, se faisait écrire des comptes-rendus, notait lui-même ce qui avait eu lieu dans la maison ; et quand il avait réuni les documents il concevait quelque plan magistral, comme autrefois pour

tracer l'histoire d'un grand règne. Sa rédaction achevée, il venait la soumettre au P. Recteur modestement, comme un Novice qui apporte au P. Socius son brouillon d'Exemplum.

Le 2 février 1927, à Laval, on fêtait la cinquantaine du P. Duponchel et du F. Rodriguez, le portier de la maison. Le nom et l'office de ce bon Frère appelaient à chaque instant des allusions à l'autre Rodriguez, portier lui aussi. Pour le P. Duponchel, son nom rimait trop bien avec Michel, pour que les poètes n'aient pas songé à ce rapprochement. Tous ceux qui ont connu le Père savent sa dévotion aux bons Anges et surtout à Saint Michel.

Quand un Juvéniste, le jour de ses vœux, allait voir le P. Duponchel, la visite se terminait toujours par ces mots : « J'ai bien prié votre bon Ange pour qu'il veillât sur vous, mon Frère ; mais priez bien les bons Anges, priez bien les bons Anges » !...

Un Père étant venu prêcher une retraite au grand séminaire de Laval, le P. Duponchel s'approche de lui, humblement : « mon Père, je sais bien que ce n'est pas à moi de vous donner des conseils ; mais je voulais vous demander une chose : dans vos retraites, est-ce que vous pensez quelquefois à donner des méditations sur les Saints Anges ?... Ce sont nos alliés contre les méchants ; et il y a beaucoup de méchants dans le monde »...

Au cours de l'été, le P. Duponchel se cassait de plus en plus. On le sentait vieillir. Très tôt, le matin, il n'avait plus de sommeil. Il se levait à trois heures pour avoir le temps de mettre son « harnais », comme il disait ; car il voulait se conformer à la définition que jadis, au noviciat, il avait donné du « bon malade » dans la Compagnie, « celui qui ne dérange personne ». Tout habillé, il somnolait jusqu'à quatre heures ; puis il commençait ses exercices de piété. Un jour, le F. Excitateur oublia-t-il de le réveiller ? S'endormit-il ensuite ? on ne sait pas. Mais il était une heure en retard. Comme il revenait du petit déjeuner, il rencontre le P. Recteur : « Mon Père », dit-il, « toute ma journée est désorganisée... » C'est qu'en effet, pour ne rien laisser à son caprice, il s'était imposé un règlement : il avait des heures fixées pour interrompre ses petits travaux, pour lire son Bréviaire, pour faire ses longues visites au Saint-Sacrement. Je ne sais combien de

rosaires il récitait par jour ; mais il paraît qu'il avait le pouce calleux à force d'égrener son chapelet.

Il s'obstinait à suivre le règlement de la communauté. Pour arriver à temps au réfectoire, il partait de sa chambre cinq minutes avant l'heure. Une fois, il arriva en retard. Il resta à la porte et fit demander par le servant si le P. Recteur lui permettait d'entrer. C'est ce vieillard si édifiant qu'on entendait assez fréquemment s'accuser « *de omnibus culpis quas in regularum observatione admisi* »... Dans sa dernière retraite, il prit encore des résolutions concernant de toutes petites règles qu'il n'observait pas assez bien. Et comme si son pauvre vieux corps n'était pas assez maté, il se fixa un programme de pénitences, dans lequel on pouvait lire entre autres choses : « je prendrai deux cents coups de discipline sur les bras »... A cause de ses infirmités, c'était la limite de ce qu'il pouvait faire ; mais il voulait aller jusqu'à cette limite pour témoigner à Notre-Seigneur sa bonne volonté.

Il venait à toutes les récréations. Ce n'était guère intéressant pour lui, car il n'entendait rien. Cependant il ne laissait pas voir son isolement. Quand il percevait quelques mots et qu'il voyait rire, il riait comme les autres, très reconnaissant quand on lui criait quelques nouvelles à l'oreille.

Aux exhortations domestiques, il était toujours au premier banc. « Mais, mon Père », lui demandait-on, « vous pouvez saisir quelque chose? — Je n'entends absolument rien. — Alors, mon Père, pourquoi vous dérangez-vous? — Oh ! mon Frère, c'est la Règle, n'est-ce pas?... »

Dans l'après-midi, à moins qu'il ne fît très mauvais, il sortait dire bonjour à tous les Saints du parc, ses amis ; car, comme le Bienheureux P. Lefèvre, il avait beaucoup de relations dans ce monde-là. Il rencontrait d'abord la Sainte-Vierge dans l'allée du jardin Saint-Alphonse, puis saint Joseph, puis saint Louis de Gonzague, puis tous les autres. Devant chacun il s'arrêtait pour le saluer et lui dire une prière. Tout en satisfaisant sa piété, le P. Duponchel, courbé sur son bâton mettait aussi en pratique ses deux grands principes d'hygiène : « *vita in motu* » et « *aer pabulum vitae* ». Quand il allait voir le F. Deniau, il lui disait : « vous devriez vous forcer à marcher ; un jour, vous n'iriez pas loin ; et puis vous augmenteriez

peu à peu. Cela dégourdit les jambes... Et le grand air donne des forces »...

A l'automne commençant, il faisait le tour du jardin avec plus de difficulté ; on l'entendait à distance soufflant et traînant les pieds dans les feuilles mortes. Bientôt il dut restreindre l'itinéraire, puis restreindre encore. Il allait au milieu du jardin, et de là se tournait vers tous les saints pour leur faire oraison et leur dire qu'il ne pouvait plus leur rendre visite, comme naguère.

Pour la grande retraite de 1927, la dernière qu'il devait voir, après tant d'autres, il accepta de s'occuper des lectures du Réfectoire. Le 18 décembre, vers huit heures, cinq minutes après l'arrivée du Préfet de lecture, le Père vacille sur sa chaise : « voilà que je vais m'évanouir », dit-il. Puis il reprend ses sens. Quelques instants après, il s'affaisse complètement, Il est si jaune, si faible qu'on le croit près de mourir. Vite on apporte les saintes huiles. Les Pères sont en surplis ; la cérémonie va commencer, lorsque soudain le P. Duponchel reprend connaissance : « Je me sens bien faible, dit-il ;est-ce qu'on ne pourrait pas me donner un petit cordial? » Aussitôt on éteint les cierges, les surplis disparaissent ; et le Père n'a jamais su qu'on avait voulu alors lui donner l'Extrême-Onction. Le lendemain, il allait encore par la maison, « *vita in motu* ».

Cependant il restait très faible. Impossible désormais de suivre le règlement de la communauté. Il était complètement usé et s'éteignait à petit feu. Il gardait néanmoins sa pleine lucidité et continuait à réciter son Bréviaire. Mais cette lecture le fatiguait ; le P. Ministre lui interdit de continuer. Aussitôt, sans achever le Nocturne qu'il avait commencé, il retourne le livre sur sa table. Il n'y toucha plus.

Quand le Novice aide-infirmier entrait dans la chambre, le Père lui demandait parfois : « quelle heure est-il? Qu'est-ce qu'on fait maintenant dans la communauté »? par désir de se conformer toujours à la Règle.

A Noël, il dit encore la Messe, une seule, la dernière. Le Frère servant remarqua qu'il avait beaucoup de peine à faire ses génuflexions ; mais il prenait son temps et les faisait toutes jusqu'au bout. Il fut tellement fatigué de cette Messe, que le P. Recteur jugea prudent de lui demander le sacrifice de ne plus célébrer à l'avenir. « Oui, mon Révérend Père,

j'avais prié le Bon Dieu que je pusse faire ma génuflexion, jusqu'à la fin, car c'est le grand acte du respect ! Mais je ne puis plus. C'est un signe. Maintenant je ne dirai plus la Messe »... Il semblait détaché de tout, même de cette dernière consolation du Prêtre. « C'est un grand sacrifice », disait-il à un Père, le soir de Noël, « mais je n'ai qu'à remercier Dieu pour tant de Messes ! »... Il rentrait « à la Maison », lui aussi comme Bellarmin, dans la paix et la sérénité.

Le 26, il lui fut possible de se lever et de communier, cette fois à la Messe d'un autre. Journée très faible, mais calme. Sur les six heures du soir, il se traîna jusqu'à la tribune de la chapelle.Quelques instants après, des Frères qui faisaient leur visite au Saint-Sacrement entendirent du bruit : c'était le P. Duponchel qui venait de tomber. On le reconduit chez lui, un peu étourdi par le choc. A sept heures, son Novice lui apporte à souper : « Peu d'appétit, mon Frère ; je n'ai pas faim. — Il faudrait peut-être essayer ? Mangez, mon Père, pour reprendre des forces ». Et il se mit à manger, par obéissance.

Vers huit heures, il crut percevoir le son d'une cloche. « Quelle heure est-il, mon Frère, s'il vous plaît ? — Il doit être huit heures, mon Père. — Alors, c'est l'heure de mon Examen». Il se recueille, fait un grande signe de croix et commence son exercice.

Au bout de quelques minutes, le P. Recteur averti par l'Infirmier de la faiblesse croissante du malade, venait lui annoncer que le ciel était peut-être proche et qu'il serait bon de recevoir les derniers sacrements.Et lui, sans étonnement ni trouble : « Mais volontiers, mon Révérend Père, très bien, très bien ». Il suivit les cérémonies avec sa pleine connaissance et une grande dévotion. Comme, avant de se retirer, le P. Recteur lui recommandait de mettre toute sa confiance dans les Saints de la Compagnie et les bons Anges qu'il avait tant aimés : « oui, mon Révérend Père », dit-il, « les Saints Anges, les Saints Anges !... Mais aussi,les âmes des petits enfants » !... Ce dévot des petits, qui avait une âme limpide comme eux avait célébré sa dernière Messe en l'honneur du petit Jésus.

Une heure plus tard, il respirait péniblement ; alors on lui suggéra d'invoquer Jésus, Marie et Joseph ; et il répétait. De temps en temps il faisait sur lui des signes de croix. A chaque

minute, les respirations s'espaçaient, devenaient plus difficiles. Mais il semble qu'il redisait encore, dans un souffle de voix : « Saints Anges gardiens, Saints Anges gardiens »... Puis on n'entendit plus rien ; la poitrine ne se soulevait plus, les lèvres restaient immobiles, les yeux à demi clos. Il était dix heures du soir. C'était fini. Sans faire d'éclat et sans déranger personne, humblement, comme il avait vécu, le P. Duponchel était parti chez les Anges du Bon Dieu.

E. QUÉLENNEC, S. J.

---

# Le Fr. Casimir Aguirre

1875-1928.

Le F. Aguirre appartenait à une nombreuse et chrétienne famille d'Azpeitia, du diocèse de Vitoria, dans le pays basque espagnol. Né le 4 mars 1875, il reçut au baptême le nom du saint du jour.

Il entra dans la Compagnie le 15 juillet 1893 au noviciat de Carrion de Loscondes et vint terminer sa première formation religieuse à Cantorbéry où il prononça ses vœux en 1895, à la fête de Saint-Ignace.

Le status suivant le désigna comme sacristain à Nantes. Deux ans plus tard, nous le trouvons portier au collège d'Évreux. Il resta dans cette ville à la dispersion de 1901, et sert dans les offices de cuisinier et de dépensier dans les différents groupes. En 1906, il est envoyé comme acheteur et dépensier dans les groupes de Vaugirard. En 1908, il arrive à Tours où il restera jusqu'à sa dernière maladie.

Ce séjour commença par un fort gros travail, plus compliqué encore et plus difficile dans une maison parfaitement inconnue du nouveau venu. Les bâtiments de Saint-Grégoire venaient d'être confisqués, et il s'agissait de transférer le mobilier de la rue de la Scellerie jusqu'à Marmoutier. Personne ne pouvait prévoir que ce déménagement allait être suivi de beaucoup d'autres. La Providence semblait vouloir que le F. Aguirre s'y fît déjà la main.

Quand l'installation fut achevée, il eut à s'occuper des domestiques, des achats, de la sacristie et de la cave. Il mit à ces divers emplois assez de conscience et de dévouement pour que rapidement ses supérieurs lui aient laissé une grande latitude pour l'entretien et l'approvisionnement de la maison.

Les événements de 1914 vont apporter un surcroît de peine à une vie déjà fort bien remplie. La Croix Rouge établit un hôpital à Marmoutier dès la mobilisation, et c'est une autre mobilisation que le F.Aguirre va organiser à l'improviste. Il s'agit à la fois de loger la première division du Collège à Rougemont, les autres classes au local de la Jeunesse Catholique, 1, rue Manceau, et de reléguer les professeurs du Collège avec quelques jeunes pensionnaires dans deux étroits étages des vieux bâtiments de Marmoutier. C'est beaucoup dire déjà que dans cette tâche exécutée sous la direction du P. Léon Loiseau le bon Frère ne perdit ni tête ni patience. Ceux qui ont vécu ces journées là à Marmoutier n'ont pas oublié à quel point elles furent pénibles sous tout rapport.

Cependant la situation du F. Aguirre à Marmoutier était telle que, sans négliger le collège, il devint rapidement pour la Croix Rouge aussi l'homme à la présence universelle et indispensable. Une personne qui s'est dévouée à l'Hôpital pendant toute la guerre a bien voulu retracer le souvenir qu'elle a gardé de l'humble religieux. Nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire ici.

« En août 1914, son accueil fait à la Croix Rouge, son inlassable complaisance pour répondre à tous firent l'admiration générale. Les coups de cloche l'appelaient pour le Collège ou l'Hôpital à tous les instants. Il supportait ce surmenage avec une humeur toujours égale. Jamais elle ne se démentit pendant quatre ans et demi, au cours de trois déménagements au profit des blessés, et du collège ensuite. Il en avait la charge principale, et sa patience, sa sérénité résistaient à tout et à tous.

« Il est difficile de relever beaucoup de traits précis qui caractérisent une si belle âme. Son humilité et sa réserve le faisaient rarement parler le premier dans l'hôpital, mais quand il répondait,c'était avec une bonté et une amabilité rayonnantes. Le service du vestiaire installé dans sa sacristie et auquel

il avait finalement le plus donné et sacrifié, était très touché de ses prédilections ; il les marquait au passage de ses fréquentes allées et venues par l'initiative d'un mot d'encouragement ou la réflexion gaie, qui donnaient plus de cœur encore à la tâche confiée. L'entrée du bon Frère à pas pressés, sa cravate lottante sous sa barbe noire, était pour nous comme la bénédiction de sa vertu sur notre travail. Nous aimions son va et vient ; il était le surnaturel ami auquel nulle malignité ne touchait jamais. Nous avions pour lui un profond respect, infirmières et blessés. Son accent espagnol ne nous frappait même pas ; nous n'avions nulle envie de rire de certaines phrases et de savoir par exemple qu'il disait « un chapeau d'autre forme ».

« Il s'était conservé au fond de la sacristie un petit cabinet qui lui servait de bureau. C'était le dernier camp retranché de ses pauvres affaires entassées là. Il y entrait par une porte à peine apparente dans la boiserie et avec une clé de son important trousseau. Une protestante, de passage dans le service, l'observait curieusement depuis quelques jours. Intriguée par ce manège, elle posa drôlement cette question : « Mais quel est cet homme, le père de tout le monde et qui entre toujours dans un placard ? »

« La besogne du Frère était ingrate, chargé de défendre un bien, celui du Collège, il protégeait de sa charité celui de la Croix-Rouge. Pour arranger toujours tout, il y fallait sa bonté inlassable et surmonter les difficultés personnelles. Nous, les témoins de ces moments-là, nous le regardions aller dans son placard avec calme et fredonnant un air : « Mais, mon Frère, vous êtes contrarié et vous chantez ! » — « Mais oui, je suis certain comme cela de ne pas dire ce que je pense et que je regretterais après ». Il nous avait profondément édifiés tous, et à chaque fois que nous l'entendions chanter, il souriait en plus à ce que nous savions maintenant.

« Le Frère donnait généreusement de son matériel pour les séances récréatives et pour la Procession. Le reposoir fait par les soldats recevait planches, vases, décorations de sa meilleure réserve. Il y avait une certaine draperie rouge que le P. Courbe appelait « la flamme du Frère ». Il fallait souvent la chercher

beaucoup, et répéter sa demande sous la même forme. De quel cœur elle faisait rire le Frère !

« Hélas ! quand il s'agissait de la chapelle mortuaire, comme il s'empressait pour la décorer et venir souvent prier près du mort ! Sa sympathie pour les blessés, sa compassion touchaient d'autant plus qu'il n'était pas Français. Il aimait à parler de sa patrie d'adoption, de sa confiance dans la Victoire, de la fin de la guerre.

« J'ai vu le bon Frère exactement pour la dernière fois à la cérémonie de la clôture des Clarisses, le dimanche gras. Au son de la cloche pour l'évacuation des visiteurs, il sortit un des derniers, et au passage je lui ai demandé si son intention n'était pas de rester clarisse. Il a bien ri, d'autant plus que son geste négatif prouvait qu'il n'en avait pas le moindre regret. Marqué pour le ciel si proche, les conditions de sa course ne l'intéressaient plus ; il pressait ses derniers pas dans la paix de sa belle vocation.

« Ceux qui le connurent si surnaturel, si parfait religieux, si profondément bon, ayant un mot discret pour toutes les peines et les souffrances, penseront toujours à lui devant Dieu, certains de son souvenir à jamais fidèle, car il n'oubliait personne. »

La fin de la guerre n'apporta pas au F. Aguirre le repos relatif qu'il eût normalement pu attendre. A peine le Collège est-il rentré dans tous les bâtiments de Marmoutier qu'il faut songer à un nouvel exode. Dès l'été de 1920, il faut organiser le transfert du mobilier au nº 27 de l'avenue de Grammont et établir des dortoirs avec une infirmerie au nº 45 de la Tranchée. L'installation n'est pas aisée ; les locaux manquent d'ampleur et l'entassement est nécessaire. L'année suivante, ce sont de nouveaux voyages et de nouvelles fatigues pour aménager le Grand Collège dans la propriété de Boisdenier. C'est là que le F. Aguirre résidera jusqu'à sa dernière maladie, devoué jusqu'au bout à ses fonctions ordinaires. Le 6 janvier 1927, un de ses domestiques les plus chrétiens et les plus laborieux, son compagnon de peine depuis Marmoutier, l'excellent Doris qui ne reculait devant aucun travail humble et pénible, est emporté en quelques jours par une pneu-

monie. Il dut vivement sentir cette perte. Ce brusque départ lui annonça sans doute que l'heure du grand repos n'était plus éloignée.

A la fin du carême 1928, le F. Aguirre, si dur envers lui-même, qui, en des cas de lassitude extrême, ne se plaignait jamais, dut bien faire l'aveu d'un état de santé inquiétant. La fatigue de tête était intense, et l'amnésie telle que dans ses courses il ne retrouvait plus les maisons des fournisseurs. Il ne se fit pas d'illusion et déclara à un des Pères du collège qu'il se sentait bien malade. Quelques jours après Pâques, il fut conduit de Tours à la rue de Dantzig.

En quelques semaines, sans douleurs aiguës, la maladie triompha d'une organisme surmené. Une neuvaine qu'il voulut faire au Sacré-Cœur n'obtint pas la guérison demandée. C'est dans un assoupissement prolongé que le bon Frère partit pour la récompense éternelle. Ce fut dans la nuit du 16 mai 1928, quelques heures avant l'Ascension. Il avait 53 ans d'âge et 34 de Compagnie.

Si, d'après le proverbe, deux déménagements valent un incendie, ne peut-on dire qu'au seul point de vue matériel, le F. Aguirre fut à plusieurs reprises un vrai sauveteur pour le Collège Saint Grégoire ? Ce dévouement peu ordinaire ne pouvait passer complètement inaperçu des hommes. Nous avons confiance qu'il eut grand mérite devant Dieu, car il avait sa source dans un profond esprit de foi. Le F. Aguirre a dévoilé en termes simples tout le secret de sa vie en ces quelques mots adressés à l'un de ses anciens supérieurs : « Le P. Général exhorte peut-être aux travaux humbles et à la vie surnaturelle. Et pour cela il a peut-être ses raisons. Ce sont peut-être des choses assez peu comprises, surtout à notre époque ».

J. de Bellaing, S. J.



# MÉLANGES

## Gérard De Groot auteur des livres II et III de l'Imitation de Jésus-Christ

*La question si débattue de l'auteur de l'*Imitation *est depuis quelques années entrée dans une nouvelle phase. Le Dr Paul* HAGEN *a en effet découvert dans la bibliothèque de Lübeck deux très anciens manuscrits hollandais intitulés : « Vormanynge de dar theyn to binnenwendighen dinghen : Avertissements pour attirer aux choses intérieures ». Après examen, il put constater que ces manuscrits portaient le même titre que l'*Imitation *: « Admonitiones ad interna trahentes », et qu'ils correspondaient presque complètement aux livres II et III de ce célèbre ouvrage. Dès lors se posait la question : quelle relation pouvait bien exister entre ces manuscrits et l'*Imitation*? Le Dr Hagen commença par publier une traduction littérale en allemand des textes hollandais tels qu'il les avait trouvés à la bibliothèque de Lübeck. Puis, dans un article retentissant, il proposa cette hypothèse que Thomas a Kempis, en rédigeant les livres II et III de l'*I*mitation, *s'était contenté de reproduire en le modifiant un texte qui n'était pas de lui.*

*De son côté. le R. P.* VAN GINNEKEN, *S. J., dont les travaux de linguistique et de philologie jouissent d'une reputation mondiale, fut amené à examiner de près les manuscrits de Lübeck et à reprendre toute la question. Non seulement il en est venu à partager l'opinion du Dr Hagen, mais il ne s'y est pas arrêté et l'a de beaucoup dépassée en désignant Gérard De Groot comme l'auteur véritable de ces deux livres. L'illustre linguiste a exposé sa propre solution dans deux articles considérables des* Studiën, *publiés par nos PP. de Hollande. Nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui la traduction, due au Fr. Christian Jansen., du premier article ; celle du second suivra dans notre prochain numéro.*

---

Dans le numéro de juillet 1926 des « Studia Catholica », le Dr Paul Hagen de Lübeck nous a donné un complément d'information sur les manuscrits qu'il a découverts et dont on a déjà beaucoup parlé (1). Il a publié, en outre, comme introduction à une prochaine étude plus développée, une nouvelle traduction littérale en allemand (2) de ces 60 chapitres formant les livres II et III de l'*Imitation*. Les matériaux permettant de porter un jugement sur cette question sont donc à la disposition de tous ceux qui voudront s'y intéresser. Tout en renvoyant aux publications prochaines de l'Institut Néerlandais, de l'Université de Nimègue — Tome II, fascicule 2 — je vais indiquer ici en peu de mots, ce que je dois prouver là plus à fond. Ces publications paraîtront dans le premier semestre de cette année (1927), et traiteront amplement de tous les détails et de tous les textes.

Je rappelle premièrement le fait, que le Dr. Paul Hagen, s'appuyant sur les manuscrits de Lübeck, a formulé l'hypothèse suivante : pour la rédaction des livres II et III de l'Imitation, Thomas a Kempis aurait utilisé un texte qui n'est pas de lui. Il aurait remanié ce texte de façon à rendre l'ensemble de l'œuvre plus attirant et plus lisible. Ainsi les mérites propres de ce livre connu dans le monde entier reviendraient non pas à lui, mais à un auteur plus ancien. Le texte primitif, Hagen croit l'avoir découvert dans les deux manuscrits moyen-hollandais de Lübeck.

Je me suis rangé à l'avis de Hagen, et j'ai même trouvé l'auteur de ce texte ancien. Il n'est autre que Gérard de Groot, le père de toute la « dévotion moderne ». Voilà qui va changer non seulement nos idées sur Thomas a Kempis, mais surtout — et cela très notablement — notre appréciation des caractéristiques de l'esprit de Gérard De Groot ; par là aussi se trouvent éclaircis un certain nombre de points qui restaient obscurs pour les deux opinions en présence sur cette question de l'auteur de l'Imitation. Enfin toutes sortes de particularités de style, et des variantes de notre texte reçoivent leur explication intrinsèque et extrinsèque.

---

(1) Un de ces manuscrits a été photographié à la Bibliothèque Royale de La Haye ; quant à l'autre, le Dr. Willem de Vreeze l'a fait expédier pour moi à Rotterdam, où nous l'avons minutieusement examiné. Le document est de 1444 ! L'autographe de Thomas est, comme on sait, de 1441 ; le manuscrit complet le plus ancien de l'Imitation est de 1427.

(2) P. Hagen, *Mahnungen zur Innerlichkeit. Eine Urschrift des Buchs von der Nachfolge Christi.* Lübeck, Schmidt-Römhild 1926. Il ne concorde cependant pas toujours avec le manuscrit.

Dom Huyben, O. S. B., de Oosterhout, jusqu'à ces derniers temps n'était pas disposé à se rallier aux conclusions adoptées par Hagen et par moi. Voici ce qu'il a écrit (1) : « Je suis convaincu que Thomas n'emprunte jamais à d'autres des morceaux entiers. De longues recherches sur les origines de l'Imitation m'ont persuadé que Thomas ne cite jamais, ou très rarement. Il reste toujours très indépendant et original. Je n'ai jamais trouvé chez lui une citation quelque peu longue qui fût sans guillemets ou sans mention d'origine, ni dans l'Imitation, ni dans ses autres œuvres ».

Ces mots paisibles et singulièrement suggestifs d'un auteur qui se repose dans une conviction bien ancrée n'ont cependant d'autre valeur que leur loyauté de bon aloi. Mais hélas ! Voici qu'au moins deux fois dans sa vie Thomas est surpris copiant des morceaux entiers d'un auteur plus ancien, et des morceaux très longs, des pages et des pages à la suite. Le nombre de ces pages est au moins aussi grand que celui des livres II et III de l'Imitation.

1) La « *Vita Lidewigis Virginis* » dans Pohl : *Opera omnia*, Vol. 6, pages 317-453, est une paraphrase avec de légères variantes de la « Prior Vita » attribuée au Père Brugman, et que l'on peut trouver dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes au 14 avril, p.273 et suivantes. D'ailleurs Thomas le dit lui-même dans sa préface (2).

2) Le « *Chronicon Montis St. Agnetis* » n'est, comme l'ont prouvé Victor Becker et Pohl pour de longs fragments, pas autre chose qu'une libre reproduction du « Chronicon Windesemense » de Jan Busch.

Thomas Hirsche l'avait déjà remarqué et voici ce qu'il écrivait pour la Vie de Lidwine : « Die Uebereinstimmung zwischen Thomas und seinen Vorgänger ist so gross und zwar in Betreff sowohl des Inhalts als der Form und insbesondere auch der Ausdrucksweise, dass an der Abhängigkeit der Vita des Einen von der des Anderen nicht gezweifelt werden kann ». J'ai comparé scrupuleusement les deux textes, et quelque jour je les ferai imprimer en regard l'un de l'autre ; la conclusion sera facilement tirée.

Si nous prenons maintenant le *Chronicon*, il en va de même. Le texte après le remaniement est plus aisé, plus coulant, mais non pas plus substantiel. Les phrases boiteuses sont remises sur pied, rendues alertes. Tout ce qu'il y avait de fougueux, de saccadé, de rude est policé, aplani, léché. Une

---

(1) Dans le *Maasbode* et dans *La Vie Spirituelle*.

(2) Voir déjà W. Moll, *Johannes Brugman*, Amsterdam, 1854, t. II, p. 134-135.

phrase contient-elle trop de compléments? La moitié en est soustraite pour aller former une autre petite phrase, du reste assez vide. Le rythme que l'on peut déjà soupçonner dans la prose de Busch est accentué dans le texte remanié, et y devient bientôt d'une éclatante richesse. Mais pour le fond, le texte n'a rien, absolument rien, gagné.

Thomas ajoute bien ici ou là quelques chapitres de sa composition, comme Hagen l'a prouvé pour l'Imitation. Ainsi dans la « Vie de Lidwine » les derniers chapitres avec les récits de miracles sont entièrement de lui. Ainsi dans le « Chronicon » les parties concernant spécialement le Mont Ste Agnès sont amalgamées avec les parties empruntées sans que l'on puisse remarquer les soudures.

Quoi que l'auteur ait pensé de tout ceci, ce procédé de l'emprunt, si invraisemblable qu'il paraisse à Dom Huyben, se trouve prouvé aussi clairement que deux et deux font quatre. Ce que nous affirmons, Hagen et moi, des livres II et III de l'Imitation se trouve certainement vérifié ici. Que l'on appelle cela copier ou remanier, peu importe.

Or voici qui est bien remarquable : cette façon de copier ou de remanier s'appelle dans le milieu de Thomas : COMPONERE. Thomas écrit dans sa préface de la « Vie de Lidwine », dans la même phrase où il reconnaît sa dépendance vis à vis de la Prior Vita : « eundem breviori ac planiori stilo compositum, vobis nunc ad legendum ex caritate transmitto ».

Nous voilà maintenant bien convaincus : nous savons même ce que les témoins immédiats de Thomas — ces témoins que l'on cite toujours comme irrécusables et que l'on fait déposer en faveur de Thomas auteur de l'Imitation — ont réellement voulu dire. Nous savons aussi quelle portée doit être attribuée en particulier au témoignage de Jean Busch, quand il dit : « Thomas composuit libros, *Qui sequitur me* ». Le mot « componere » avait au Moyen-Age un sens tout à fait différent de celui que nous lui attribuons aujourd'hui. Les mérites d'un style rythmique étaient bien souvent plus appréciés que le fond même de l'ouvrage. Et si nous ajoutons maintenant qu'en plus de ces quelques témoins qui se servent du mot « componere », il y en a plusieurs autres qui employent les termes « compilare », « copulare », et surtout « dictare » (le terme scolaire signifiant : composer en prose rythmée), et « metrice scribere », alors de toutes les dépositions de ces témoins que l'on nous opposait, que reste-t-il? Rien que ceci : Thomas a Kempis a donné à l'Imitation sa rédaction métrique définitive en utilisant des textes antérieurs, et peut-être y a-t-il encore ajouté quelques courts fragments de sa composition personnelle.

Ajoutons que Thomas n'a jamais prétendu être l'auteur

de l'Imitation, mais seulement son copiste. que l'on se rappelle plutôt la souscription finale du manuscrit de la Bible de Darmstadt en cinq « in-folio » copié par Thomas, qui se trouve être exactement la même que celle de l'autographe de l'Imitation. Ainsi la question préliminaire posée par Dom Huyben est suffisamment résolue.

* * *

Pour mettre maintenant plus en lumière la force démonstrative de la découverte faite par Hagen, il me semble bon, à l'aide de faits depuis longtemps connus, d'essayer de résoudre les difficultés que l'on peut avoir sur les rapports des livres II et III.

Dans l'autographe, les livres II et III sont séparés l'un de l'autre par le livre IV ; l'ordre est celui-ci ; I, II, IV, III. Mais déjà dans les Codices de Nimègue, de Gaesdonck, de Geeraertsbergen, et de Roolf, ils sont dans l'ordre normal : I, II, III, IV.

De plus, fait surprenant, dans le Codex de Geeraertsbergen, le livre II — exactement comme dans l'autographe — a pour titre : « *Libellus ammonicionum ad interna trahentium* », mais l'« explicit » correspondant se trouve après le livre III qui porte le titre : « *Libellus internae consolationis* ». Il semble s'en suivre que le copiste considérait les livres II et III comme *un* livre unique portant le titre général : « *Ammoniciones ad interna trahentium* », mais dont la seconde moitié plus étendue pouvait s'appeler aussi « *Libellus internae consolationis* ».

Jusqu'ici ce fait a été considéré comme une faute de copiste ; mais depuis que Hagen a retrouvé ce traité en un seul volume, composé de 60 chapitres et formant les livres II et III, sous le même titre : « Vor manynghe de dar theyn to binnenwendighen dinghen », il prend une importance nouvelle. D'autant plus que les manuscrits les plus anciens d'Amiens et de Valenciennes, et les Incunables sur lesquels reposent les éditions françaises publiées sous le titre de « Internelle consolation »,commencent par les livres II et III, qu'ils réunissent sous ce titre commun ; ils considèrent le livre I comme un simple appendice et ne connaissent pas le livre IV. De même que le Codex de Geeraertsbergen comprend les livres II et III dans son « explicit », de même ces manuscrits comprennent les livres II et III dans leur titre général. Ils sont intitulés en effet : « Ammoniciones ad interna trahentes, mais il s'agit de « Internelle consolacion » ou de « l'intérieure conversation ».

De plus dans le Codex de Nimègue, le titre du livre III semble « clocher ». Tandis que les livres II et IV ont un « incipit » et un « explicit » correspondant, le livre III qui se trouve entre les deux manque de l'un et de l'autre.

Dans le Codex de Roolf nous relevons aussi des particularités : le livre I n'y a pas de titre particulier, mais commence ex abrupto par le titre du chapitre premier. Après le livre I vient le livre second qui, lui, a un titre spécial : « *Ammoniciones ad interna trahentes* » ; et ensuite viennent les 12 chapitres du livre second avec les 59 du livre troisième qui ne sont pas groupés sous un nouveau titre général. Mais le livre IV a de nouveau un titre particulier : « *Devota exhortatio ad sacram Christi communionem* » et chacun des chapitres de ce livre IV a son titre propre. Dans tous les vieux manuscrits (1) — sauf dans l'autographe —les livres II et III sont donc bien intimement liés.

Ce lien intime se montrant chaque fois d'une façon nouvelle dans tous les cas cités, cela me paraît déjà un atout sérieux. Cela ne serait-il qu'un pur hasard? Une confrontation des faits fera tomber cette dernière hypothèse. Du reste la critique du texte montre aussi très clairement une relation entre les livres II et III qui, par ailleurs, n'ont aucune ressemblance avec les livres I et IV. Il y a entre ces deux livres (II et III) une toute autre parenté aux yeux de la critique ; ce fait ne peut s'expliquer que par une origine commune.

* * *

Dom Huyben ne semble pas avoir prêté attention jusqu'ici à ces deux groupes de faits, pourtant extrêmement importants. Ainsi dans les lignes suivantes, extraites d'un de ses articles du « Maasbode », il nie toute unité plus intime entre les livres II et III :

« Le titre seul du traité moyen-hollandais qui contient les livres II et III suffit à montrer que nous n'avons pas affaire ici à une œuvre originale. Ces deux livres sont réunis dans les manuscrits de Lübeck, et portent le titre commun de « Vormanynge de dar theyn to binnenwendighen dinghen ». C'est exactement le titre du livre II dans l'autographe de Thomas : « Admonitiones ad interna trahentes ».

« Ce titre convient au livre II, mais nullement au livre III. Celui-ci a une allure toute différente et est coulé dans un tout autre moule. Les livres I et II contiennent exclusivement des exhortations adressées par l'auteur au lecteur ; au contraire le livre III est du commencement à la fin un colloque entre Dieu et l'âme : jamais le lecteur n'est pris à parti. « Audiam, quid

(1) Dans d'autres manuscrits importants se trouvent des différences analogues ; v.g. dans Avenionensis II, Palatinus III, Coelestinorum, etc.

loquatur in me Dominus Deus », ainsi commence le premier chapitre qui a pour titre : « De interna Christi locutione ad animam fidelem ». « Animadverte haec, anima mea et claude sensualitatis tuae ostia, ut possis audire, quid in te loquatur Dominus Deus tuus... Loquere, Domine, quia audit servus tuus », et ainsi se continue-t-il jusqu'à la fin. De là viennent les prières à Dieu qui se trouvent fréquemment dans le livre III, et dont on ne trouve aucune trace dans le livre II.

« Celui qui a écrit les Codices de Lübeck n'a pas remarqué ces profondes différences. Un lien entre les livres I et II est encore concevable ; entre les livres II et III, c'est une absurdité ».

Je demande pardon pour cette longue citation. Elle a au moins un mérite, c'est d'être claire et nette et de bien montrer la conviction de l'auteur. Il me fallait exposer cette opinion si nettement énoncée, dans toute son étendue, afin de permettre à mes lecteurs de porter un jugement personnel sur la question, qui est à savoir : Comment en réalité apparait le caractère de « colloque » des chapitres 1-12 et 13-60 qui dans les manuscrits de Lübeck correspondent à nos livres II et III ?

Premièrement je remarque que, dans les chapitres 13-60, c'est à dire dans le livre III, Dieu ne parle pas toujours à l'âme, ni l'âme à Dieu. Entre les conversations s'intercalent des dialogues intérieurs où le lecteur exhorte et admoneste son âme. D'ailleurs Dom Huyben a eu l'obligeance (ce qui contredit sa première affirmation) d'en donner un bon exemple : « Animadverte haec, anima mea, et claude sensualitatis tuae ostia, ut possis audire, quid in te loquatur Dominus Deus tuus » (chap. 1 ; Lub. chap. 13). De même par exemple la première partie du chap. 16 (Lub. chap. 56) n'est point une conversation avec Dieu, mais une exhortation à soi-même, comme le vocatif « anima mea » répété jusqu'à deux fois le prouve clairement.

Au début on le remarque à peine, petit à petit cela s'éclaircit. Le chapitre 16 commence par des réflexions à la première personne : « Quidquid desiderare possum vel cogitare ad solatium meum, non hic exspecto, sed in posterum. Quodsi omnia solatia mundi solus haberem et omnibus deliciis frui possem ; certum est quod diu durare non possent ». Mais bientôt le lecteur adresse la parole à son âme à la seconde personne, et dit : « Unde non poteris, anima mea, plene consolari, nec perfecte recreari : nisi in Deo consolatore pauperum ac susceptore humilium. Exspecta modicum anima mea, exspecta divinum promissum : et habebis abundantiam omnium bonorum in cœlo. Si nimis inordinate ista appetis praesentia : perdes aeterna et cœlestia. Sint temporalia in usu : aeterna in desiderio. Non potes... etc. »

On le voit, c'est une « exhortation » qui est faite par le

lecteur à son âme, et cela continue encore pendant une demi-page pour s'achever en prière.

Cette exhortation adressée à soi-même se change bientôt en une citation de texte, et ensuite c'est le Seigneur qui continue. Ainsi d'une exhortation à soi-même sort une exhortation du Seigneur. Par exemple dans le chapitre 1 déjà cité : « Animadverte haec, anima mea, et claude sensualitatis tuae ostia : ut possis audire, quid in te loquatur Dominus Deus tuus. Haec dicit dilectus tuus : « Salus tua ego sum et pax tua et vita tua. Serva te apud me ; et pacem invenies. Dimitte omnia transitoria : quaere aeterna. Quid sunt omnia temporalia, nisi seductoria ? Et quid juvant omnes creaturae si fueris a creatore deserta ? Omnibus ergo abdicatis, creatori tuo redde te placitum et fidelem ut veram valeas apprehendere beatitudinem. »

On le voit, le Seigneur lui-même ne fait autre chose qu'exhorter, et dans 24 ou 25 des 48 chapitres, c'est le Seigneur seul qui parle. Dans 6 ou 7 autres chapitres le Seigneur est interrompu par quelques mots, de petites phrases ou des questions du disciple. Dans 9 autres chapitres le disciple seul parle ou pour s'exhorter lui-même, ou pour s'accuser devant Dieu ; réflexions et prières s'entremêlent. Enfin il ne reste que 7 chapitres de vraie « conversation » dans lesquels l'âme et Dieu parlent réellement tous deux et se répondent : c. à d. les chapitres 1, 12, 15, 23, 41, 44, et 57 de notre livre III. Parmi ceux-ci le chap. 1 est une exhortation adressée à soi-même qui se change bientôt en une exhortation faite par Dieu ; le chap. 12 est une exhortation de Dieu qui répond en même temps à quelques objections ; dans le chap. 15, c'est le Seigneur qui enseigne comment le disciple doit soumettre sa volonté propre à la volonté divine ; le chap. 23 est l'exhortation si connue traitant des quatre choses qui donnent une grande paix ; le chap. 41 est un discours réconfortant de Dieu, suivi d'une accusation faite par le disciple ; le chap. 44 est une admonition de Dieu paraphrasée par le disciple.

Le « au contraire » par lequel Dom Huyben plus haut opposait le livre III contenant ces dialogues aux admonitions du livre II est donc, appliqué à l'ouvrage de Lübeck — qui était seul en question —, une pure méprise.

Oui, le titre « Admonitiones » répond au moins aussi bien à la partie primitive du livre qu'au livre I ou II. Par conséquent Thomas en a fait, même à ce point de vue du caractère dialogué, un tout autre livre. En élargissant sans mesure le rôle du serviteur, il se ménageait l'occasion d'intercaler ses propres prières rythmées, mais le dessin de tout le livre des « Ammo-

nitiones» se perdait misérablement. En cela Dom Huyben a raison.

***

Nous ajouterons que même donner au livre II le caractère d'« admonitions de l'auteur au lecteur », c'est se fourvoyer complètement. Ceci est très grave pour Dom Huyben, car cette erreur est telle qu'elle nous donne l'idée d'un manque d'expérience spirituelle, que nous n'aurions certainement pas soupçonné chez lui. En un temps où j'avais lu déjà depuis longtemps et assidûment mon Imitation, mais où j'étais loin de me douter que Thomas n'en était pas l'auteur, et de soupçonner l'existence des manuscrits de Lübeck, j'avais caractérisé les livres II et III de l'Imitation de la façon suivante :

« Tout homme normal se consulte continuellement lui-même. Perpétuellement nous devons nous poser des questions : ferai-je ceci ou cela ? Comment m'y prendre pour faire cela ? Comment échapper à cette difficulté ?

« Qu'est-ce maintenant que prier ? Prier c'est élever ces réflexions que l'on fait avec soi-même jusqu'au plan de l'éternité ; réfléchir sur chaque affaire devant Dieu, et par conséquent ne pas s'arrêter à la question : « est-ce que je ferai cela ; comment est-ce que je m'y prendrai ? » Mais la transformer : « Mon Père, qu'est-ce que vous voulez que fasse votre enfant ? Est-ce que nous agirons ainsi, mon Père, ou est-ce qu'une autre manière est meilleure ? Jésus, mon Frère, comment est-ce que vous auriez fait à ma place ? veuillez donc me donner un conseil ».

« Mais n'allez pas penser qu'une telle prière reste un « soliloquium » ! Oh non, si vous avez appris à prier, au fond de votre cœur vous entendrez bientôt une réponse. Et si vous posez une autre question, vous entendrez une seconde réponse puis une troisième, de sorte que réellement en vous aura eu lieu un événement sublime : une conversation, un échange de pensées avec Dieu, allant de l'enfant au Père, du Père à l'enfant.

« Voilà ce que c'est que prier ; voilà comment nous devons prier tout le temps. C'est le Saint Esprit qui parle dans nos cœurs ; il s'agit de comprendre cette langue mystérieuse. Voulez-vous un exemple de cette manière de prier ? Ouvrez votre Thomas a Kempis ».

S'il m'est permis de résumer ici ces considérations, j'avais alors l'intention de dire que le livre II est encore à cette étape préliminaire qu'est l'entretien avec soi-même, de l'exhortation faite à soi-même ; et que c'est seulement dans le livre III que cet entretien avec soi-même se trouve élevé au plan de l'éternité, et devient un colloque avec Dieu,

C'est bien ainsi du reste que la tradition l'a toujours compris Dans l'édition la plus ancienne, l'in-folio de l'« éternelle consolacion » qui remonte au XV$^{e}$ siècle (voir de Backer, o. c. pag. 100 et 106), on lit avant le livre II cette épigraphe : « Cy commence le livre intitulé éternelle consolacion le quel est moult utile et proffitable pour la consolacion de toute humaine creature. Et premierement parle de linteriore conversacion cest a dyre : *comment la personne doit converser selon l'ame*, (ou comme le dit une édition postérieure) « *du retour de lame audedans de soi-même* ». Et aussitôt on commence par le chapitre premier du livre II.

Par conséquent au XV$^{e}$ siècle, l'on ne considérait pas du tout le livre II comme des admonitions de l'auteur au lecteur, mais comme des exhortations de la *personne qui doit converser selon lame* ; c'est à dire du lecteur qui doit converser ainsi d'une manière spirituelle. En outre, de nos jours, le premier chapitre du livre II s'appelle encore. « De interna conversatione » de la conversation intérieure ; et par ce titre l'auteur veut mentionner les deux manières de converser intérieurement que nous avons déjà apprises dans le livre III :

1° l'âme humaine est exhortée par la voix intérieure de l'homme même.

2° ou par la voix de Dieu parlant en nous.

Il est facile de prouver tout ceci par l'examen du contenu des livres II et III.

Homère nous donne déjà une image très exacte du dédoublement de notre conscience, surtout dans les sentiments de colère, de désappointement et dans les réflexions qui accompagnent la délibération sur un acte futur. De tels dialogues avec soi-même, de l'homme avec son cœur ou avec son âme, la poésie de tous les peuples s'est toujours complue à les écouter...

Le subtil mystique Hugues de Saint Victor a été le premier — à ce que je sache — en Occident, qui ait rattaché l'une à l'autre les deux sortes de conversation intérieure. Car le plus souvent le développement de la vie mystique se fait ainsi : on rentre premièrement en soi-même et l'on parle à son âme. Puis vient un temps où il est difficile de distinguer quel est l'interlocuteur qui parle à l'âme, tantôt il semble que ce soit encore l'homme lui-même ; tantôt que ce soit la voix de la conscience, la voix de Dieu. Et alors celui qui a encore peu d'expérience doit être averti qu'il peut se livrer sans crainte à cette voix de Dieu. Ainsi, petit à petit seulement, se forme la certitude que ce n'est plus l'homme lui-même, mais Dieu qui du fond même de l'âme lui adresse la parole.

Pour conduire l'âme à cette fin heureuse, Hugues dans son « Soliloquium de arrha animae », fait adresser la parole par

le lecteur à son âme, et l'amène ainsi lentement mais sûrement à se taire lui-même pour laisser la parole à Dieu seul.

Ce livre émouvant fut au XIV^e^ siècle traduit en français par Pierre de Hangest, prévôt de l'église d'Amiens, et conseiller du roi. J'en citerai seulement le commencement et la fin :

« Je parleray secretement à m'ame et sarai de lui et li demanderai par amiable parole que nous arons ensemble ce que je désire et convoite à safoir. *Il n'y aura nulle personne estrange, mais parlerons li uns à l'autre tous seuls par aperte et clere conscience.* Et pour ce, ne je n'arai doubte de li demander et enquerre choses muciées et occultes dedens son cuer, ne alle n'ara honte de moi respondre pure verité ». Et ensuite il adresse la parole à son âme : « M'ame, je te pri que tu me dies quele chose est-ce que tu aimes dessus toutes autres choses. Je scei bien que toute ta vie est dilecion et amour et que sans amour tu ne pues estre. Mais je veuil savoir et si te prie que tu me dies etrecongnoisses sans nulle cremeur et sans vergoigne quelle chose tu as eslue à amer entre toutes les choses ».

Ce passage est suivi de questions et de réponses dans lesquelles l'âme décrit avec ravissement la joie surabondante dont la présence du Dieu-Ami vient parfois la remplir ; et elle demande : « N'est-ce mie mon ami que je ainsi sens doucement? Je vous prie que vous le me dites et que je sache si ce est il ; par quoi ce il revient plus a moi nouvellement, je li prierai de tout mon cuer que plus ne se départe de moi et qu'il veuille tousjours avecques moi demourer et manoir ».

Et enfin l'homme conclut en s'adressant à son âme : « Vraiment, pour certain, c'est ton ami qui tant t'aime qui ainsi t'a visité. Il vient invisibles ; il *vient occultement* ; il vient si qu'il ne peut estre tenuz. Il vient pour toi touchier, non mie pour ce que tu le voies ; *il vient pour toi admonester, non mie que tu le puisses comprehendre.* Il vient mie non pour li tout mettre ne espandre en toi, mais pour ce que tu le puisses un peu gouster et assavourer ; non mie pour toi toute saouler ne ton desir tout emplir, maiz pour toi atraire à li par affection. Il te offre les commencailles de ta dilection, mais par ne te demonstre le grant planté de la siene dilection et de s'amour. Et certes c'est proprement *l'erre* de ves espousailles que il te donne maintenant ». (1)

On voit que dès le début les deux formes de dialogue intérieur sont liées entre elles : ce sont comme les fiançailles

(1) Selon le man. 7271, 2, 2, de la Bibl. Nat. de Paris.— Voir aussi Moland et d'Héricault, pages XLV ss.

et le mariage. Le titre du livre s'explique ainsi : L'*Arrha animae* est le présent de noces de l'âme.

***

La traduction française du livre est probablement tombée, à la fin du XIV[e] siècle, entre les mains du chancelier de l'Université de Paris. Dans son traité, écrit en français en l'année 1400, pour ses sœurs, « *La montagne de contemplation* », Gerson donne dans les chapitres 35-42 un résumé de tout ce que les auteurs plus anciens — surtout français — ont enseigné touchant les chemins qui mènent à la montagne de la contemplation. Dans son exposé, il s'arrête à Richard, mais non à Hugues de Saint-Victor. Il promet bien d'écrire dans peu de temps un autre livre de « la mendicité spirituelle », pour entreprendre un pèlerinage à travers le ciel, mais il ne va pas plus loin. Eh bien ! cette promesse il l'accomplit ici, dans le livre qui porte ce titre ; toutefois il semble qu'alors seulement il prend connaissance du livre de Hugues déjà cité. Il le cite maintenant et le suit jusque dans les détails, comme nous l'apprenons déjà par les titres premier et second :

« Secretum colloquium hominis contemplativi ad animam suam et animae ad hominem super paupertate et mendicitate spirituali. Et continet duas partes :

1° tractat questiones et responsiones diversas hominis ad animam et e contra ;

2° continet orationes diversas, quas format anima sub forma pauperis mendicantis et quaerentis panem ».

J'en donne un specimen.

*Homo* : Quid dicis, o anima, desperandum esse ? Absit. Minime certe desperabis, meum potius audias consilium : tibi enim demonstrabo locum caritate et misericordia plenum, in quo omnes pauperes quaerentes inveniunt refugium.

*Anima* : Si ita est, o homo, ut asseris, desiderabo utique satis. Verum plurima frequenter desidero, quae minime accipio, et si desiderando loquor, non est qui mihi respondeat et raro vel numquam me experior adjutam.

*Homo* : Firmiter tene, o anima, quod sanctum desiderium semper auditum pro te exauditur.

*Anima* : Fateor, homo, ita esse ; sed in hac re unum me conturbat, quia frequenter ignoro, quid mihi expediat, quidve officiat... Abundant insuper in corde meo vana ac mundana innumera desideria... Demum mox fastidit animus et lassatur in sanctis desideriis, nec in eis perseverat (1).

---

(1) *Opera omnia*, édit. Ellies du Pin, Tome III, Hagae Comitum 1728, columnis 487 ss.

Cette forme de dialogue plaît tellement à notre chancelier qu'il en fait bientôt de nouveau l'application dans ses « Considérations sur Saint Joseph » (1). On retrouve ce procédé sous un forme nouvelle dans ses « Conférences spirituelles » (2) et le « Dialogue spirituel avec ses sœurs » (3).

Aussi un critique d'un goût délicat a-t-il dit : « Cette forme dialoguée qui donne un mouvement si vif à ces poèmes de la solitude intérieure, ces situations diverses de l'âme, ces accents de joie, ces invocations à Dieu, ces plaintes et ces requêtes ; tout cela fait un livre plein de verve, d'entraînement et de ferveur sincère ».

Ne fallait-il pas s'attendre alors à ce que presque tout le monde en France crût avoir affaire à une œuvre de Jean Charlier de Gerson, lorsque 30 et 40 ans plus tard étaient copiés dans tous les cloîtres, quatre traités latins dans les quels presque toujours on retrouvait le même procédé de dialogues spirituels intérieurs ? Cette identification superficielle serait-elle pour quelque chose dans ce fait, que le livre premier de l'Imitation, dont on ne trouve ici que des traces assez faibles, fût placé dans les éditions françaises en dernier lieu sous le titre de l' « intérieure consolation » ? D'où devait s'en suivre, qu'ainsi le livre second, dans lequel ce dialogue commence et se continue si naturellement, est placé en premier lieu, « dans la pleine lumière de l'intérêt du lecteur commençant ». Je le croirais volontiers.

En tout cas, chez nous on a vite remarqué la ressemblance des deux opuscules. Parmi les livres spirituels répandus par la Congrégation de Windesheim, d'après ce que l'on voit dans la bibliothèque — admirablement conservée — du cloître St-Michel à Lübeck (4), se trouve justement l'ouvrage de Jean Gerson : « De Mendicitate spirituali ». Un des plus beaux fragments a même été conservé là, traduit en moyen-hollandais.

***

Comme Gerson a fait connaissance avec le « Soliloquium » de Hugues de Saint-Victor, Gérard De Groot doit avoir découvert ce beau livre 30 ans auparavant, probablement peu après sa conversion. On en connaît au moins trois traductions

(1) Ellies du Pin, op. cit., c. 842 ss.

(2) *Ibidem*, c. 868, ss.

(3) *Ibidem*, c. 805 ss.

(4) Ms. theol. germ. 46 ; cf. *Veröffentlichungen der Stadtbibliothek zu Lübeck*, t. I, Lübeck, 1922, p. 32-33.

en moyen-hollandais sous le titre de : « Van dien onderpant der sielen » (1).

Né en 1340, — donc de la génération précédant Gerson qui vécut de 1363-1429 — Gérard est dès 1358 Maître ès arts à Paris et nous avons des témoignages extraordinaires sur ses talents. « Il n'est peut-être personne dans le monde entier qui sache plus que Maître Gérard De Groot », dit-on. En 1366, nous le trouvons à Avignon auprès du Saint-Siège pour des affaires concernant sa ville natale. Il était ecclésiastique, avait de riches prébendes, et vivait la vie d'un ecclésiastique mondain de ce temps là. Il se convertit en 1374, renonce à presque toutes ses richesses, gardant seulement une rente modeste pour vivre pauvrement sans toutefois être obligé de mendier. Il demeura alors longtemps dans le Cloître des Chartreux de Munnikhuizen près de Arnhem ; son ancien condisciple de Paris, Henri de Calcar, y était prieur. Comme il cite plus tard fréquemment Hugues de S.-Victor, et que — nous le savons par ailleurs—ses premiers goûts avaient été plutôt profanes (2), il est probable qu'il n'a connu que pendant ce séjour chez les Chartreux, au moins d'une manière plus approfondie, le « Soliloquium de Arrha Animae » en latin, ou en moyen-français ou en hollandais (il avait alors beaucoup de manuscrits). C'était justement le temps où lui-même désirait oublier tous les soucis extérieurs, et où dans ce but il s'était retiré dans une cellule. Mais il ne pouvait pas d'un seul coup imposer silence à la voix des désirs mondains, que lui rappelait la présence d'Henri de Calcar.

Alors Gérard De Groot s'emploie à conquérir ce silence, et justement parce que la retraite intérieure est un moyen merveilleusement approprié à l'acquisition d'un tel bien fait, il commence par adresser la parole à son âme. Les Exercices de S. Ignace, en tenant compte bien entendu de la grâce de Dieu, font une impression toujours neuve pour cette raison qu'ils ne sont pas un traité théorique, mais rien d'autre que le compte-rendu des événements survenus dans la vie spirituelle du Saint à Manrèse. De même les livres II et III de l'Imitation doivent leur emprise qui édifie, satisfait, élève, et même entraîne l'âme et l'attire vers la vie intérieure, à l'action de Dieu certes, mais aussi au fait qu'ils ont été « vécus ».

L'auteur est donc loin de faire simplement la leçon au

(1) Bibl. d'Amsterdam man. 544 ; Musée Épiscopal de Haarlem man. 90 ; Paris, Bibl. Mazarine 920 (note de Willem de Vreeze).

(2) Outre la philosophie et la théologie, il avait étudié surtout le droit canonique, la médecine, l'astronomie, l'astrologie, et aussi le grec et l'hébreu.

lecteur. C'est ici l'homme — auteur ou lecteur — qui s'exhorte lui-même. Aussi cela porte.

***

Lisons ensemble la première page.

« Regnum Dei intra vos est, dicit Dominus. Converte te ex toto corde ad Dominum, et relinque hunc miserum mundum ; et inveniet anima tua requiem ».

Et tout de suite celui qui vient de prononcer ces paroles (Dieu ou l'homme ?) s'adresse à l'âme à l'impératif : « Disce exteriora contemnere et ad interiora te dare » ; et dès le début déjà, le développement ultérieur se dessine « Veniet ad te Christus ostendens tibi consolationem suam : si dignam illi ab intus paraveris mansionem. Frequens illi visitatio cum homine interno ». C'est ainsi que l'âme est en même temps exhortée à rentrer dans le calme, et acquiert l'espérance de la « dulcis sermocinatio, grata consolatio, familiaritas stupenda nimis ». Cela, c'est le but auquel mènent dès le commencement les 12 premiers chapitres. Et de même que plus loin, dans le livre III, de même ici on adresse la parole à sa propre âme : « Eia anima fidelis, praepara huic sponso cor tuum : quatenus ad te venire et in te habitare dignetur ». Ce n'est pas un auteur qui prend de l'extérieur la direction de l'âme, mais dès l'abord c'est le Saint Esprit ; Dieu le Seigneur, avec des textes de la Sainte Écriture : « Sic enim dicit : Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et ad eum veniemus : et mansionem apud eum faciemus ».

Donc en premier lieu : pour ce qui est des choses extérieures, se garder dans le calme. « Da ergo Christo locum : et ceteris omnibus nega introitum. Cum Christum habueris, dives es et sufficit tibi. Apud Altissimum sit cogitatio tua ; et deprecatio ad Christum sine intermissione dirigatur ». Celui qui s'entend murmurer à l'oreille tous ces conseils spirituels par un auteur parlant à l'extérieur n'a rien compris aux qualités exquises de cette ascèse splendide. Ce caractère d'enseignement spirituel intérieur ressort aussi clairement de l'emploi et de la reprise périodique de la première personne du pluriel (comme par exemple dans le chapitre 5, et aussi à plusieurs reprises dans les chapitres 2, 3, 9, et 10) : qui indique comme le sentiment d'être à deux, là, à l'intérieur de l'âme.

Ceci est visible en bien d'autres endroits : « suaviter requiesces : *si cor tuum te non reprehenderit* ;... *Bonorum gloria in conscientiis eorum, non in ore hominum... Quando Jesus intus non loquitur : consolatio vilis est, si autem Jesus unum tantum verbum loquitur : magna consolatio sentitur. Magna ars est, scire cum Jesu conversari* » (chap. 6 et 8).

*Parce que dans la pratique ces deux voix de la vie mystique qui parlent à l'intérieur* ne sont pas faciles à distinguer chez ceux qui ne sont pas encore bien exercés, l'auteur des livres II et III de l'Imitation, qui apparemment a décrit ses expériences, a commencé par les laisser résonner ensemble, pour les séparer ensuite plus ou moins expressément après un premier exercice, en 12 chapitres. Ce sont seulement ceux qui se sont exercés longuement au dialogue intérieur, et qui ont réduit au silence le bruit des vanités du monde dans leur cœur, qui sont mûrs pour la conversation avec Dieu. Dans le livre second, il s'agit encore de se retrancher du monde extérieur afin que la voix intérieure se fasse entendre parfaitement. « Potes cito fugare Jesum et gratiam eius perdere, si volueris ad exteriora declinare ». C'est ce que l'âme a déjà appris par expérience ; elle connaît aussi la désolation qui en résulte : « Et si illum effugaveris et perdideris, ad quem fugies et quem tunc quaeres amicum? Sine amico non potes bene vivere ; et si Jesus non fuerit prae omnibus amicus, eris nimis tristis et desolatus ».

Mais les chapitres 9 et 10 enlèvent tout doute. Ils sont en effet visiblement des conversations, des colloques intimes (1) entre l homme et son âme. C'est ici que subitement un « ego ». apparaît en face du « tu » déjà tant employé. Cet « ego » ne peut se rapporter qu'à l'âme à laquelle l'homme a déjà, pendant ses considérations intimes, adressé des exhortations. Cet « ego », quoique préparé d'une façon continue par l'emploi de la première personne du pluriel, apparaît bien inattendu au lecteur le plus attentif. Ici plus que jamais, l'auteur de l'Imitation fait preuve d'une profonde psychologie. Ces pages, il doit les avoir vécues ; sinon comment les aurait-il écrites? Tout se fait de plus en plus intime, dans le sanctuaire intérieur ; l'âme et l'homme commencent à se fondre dans l'unité la plus émouvante, afin d'écouter ensemble la voix de Dieu. Dom Huyben qui ne veut pas entendre parler de conversation dans le livre II, a-t-il vraiment vu dans cet « ego » le « moi » de l'auteur qui fait des exhortations? Je ne puis le croire.

L'avant-dernier chapitre est à la 3e personne ; c'est de propos délibéré, ce me semble ; il laisse une impression plus

---

(1) Les « alternances » de pronoms de la 1re et 2e personne qui abondent ici se trouvent aussi dans la littérature profane chez des artistes introspectifs d'une observation très fine : ainsi chez Demipho dans le *Mercator* de Plaute ; chez Corneille et Racine, nous trouvons, à côté de monologues à la 1e personne et d'autres à la 2e, certains monologues où la 1e et la 2e personnes alternent. Jacob Grimm, *loc. cit.*

froide et pourtant bien saisissante. Dans le dernier chapitre (12e) la seconde personne revient avec instance, mais l'intimité de cette seconde personne est devenue petit à petit si chaude que la lecture à haute voix de ces chapitres m'a toujours gêné comme une indiscrétion ; je me suis arrêté parfois comme devant une profanation. Ces pages de l'Imitation doivent être goûtées «dans un petit coin avec un petit livre », sinon il vaut mieux ne pas les aborder.

Ainsi le livre second tout entier est aussi rempli de conversation intime que le livre III ; pourtant le silence intérieur parfait n'a pas encore été atteint, et par suite, nulle part dans ce livre, la conversation intérieure n'aboutit à une prière directe. Dans le chap. 9, seulement, on pénètre, en passant, dans les sentiments du prophète royal et l'on formule avec lui une prière.

Dans le livre III enfin, le silence intérieur est créé, et après une conversation et une considération de l'âme avec retour sur elle-même, on en vient à une prière, une conversation directe avec Dieu : d'abord à moitié sous forme d' « oratio obliqua », enfin indubitablement sous celle d'« oratio recta ». C'est une prière pour mieux entendre la voix de Dieu qui parle à l'intérieur de l'âme.

« Loquere Domine, quia audit servus tuus ». Et alors, dans le chapitre 3, pour la première fois, le Seigneur lui-même parle.

Aussi celui qui commence par la lecture du livre III est-il quelque peu étonné. Qui veut aborder sans préparation ces trois premiers chapites en sortira toujours déçu. A celui seulement que, dans le livre II, l'amour de Jésus a élevé à la voie royale de la croix, il convient de pénétrer aussi soudainement dans l'intimité de Jésus.

En effet, toute l'attention est attirée vers la réalité intérieure où maintenant la voix de Dieu plus profonde se fait entendre seule ; on ne se regarde plus soi-même.

Ainsi considéré, tout le livre II, loin d'être une chose à part, loin de se rattacher plus étroitement au livre I, se trouve être comme la préparation indispensable du livre III. L'un représente les fiançailles, l'autre les noces mystiques de l'âme avec Dieu. Si mariage suppose fiançailles, livre III suppose livre II.

* * *

Un moment, Thomas a Kempis — de même que Dom Huyben — a cru pouvoir séparer ces chapitres à cause de leurs apparences extérieures : l'un monologue, l'autre dialogue. C'est pour cela vraisemblablement que Thomas inséra dans son autographe le livre IV entre les livres II et III. Mais la plus grande partie des manuscrits de l'époque montrent qu'il

a vu lui-même tout de suite son erreur et qu'il l'a atténuée par un raccord ultérieur presque complet entre les livres II et III.

Tout expert sans parti pris me concédera maintenant que la confusion des titres dans les manuscrits les plus anciens et toute la tradition française de la « Consolation » repose non pas sur une faute de transcription, mais sur la nature foncière des deux livres. Ils sont intitulés tous deux : « Admonitiones ad interna trahentes » ; et tous deux, ils traitent de « Internelle consolation » au moyen de « l'intérieure conversation ».

Arrivé à ce point, je puis donner la preuve finale : le titre seul du traité en moyen-hollandais qui contient les livres II et III suffit à montrer que nous sommes en présence d'une œuvre indivisible et originale. En effet, est-ce que ce titre « Admonitiones ad interna trahentes » peut signifier autre chose que ceci : les admonitions elles-mêmes viennent de l'intérieur. Si elles venaient de l'extérieur, le livre devrait être intitulé : « Admonitiones ad interna cogentes » ou « tendentes ». Dans ce cas, la traduction de Paul Hagen « Mahnungen zur Innerlichkeit » ne serait pas fausse, alors qu'elle l'est maintenant. Ces « admonitions », en effet, sont nées dans l'intérieur de l'âme et sont comme les enfants de la conversation la plus intime. C'est pour cela qu'elles ont une tendance naturelle à nous rendre sourds et aveugles pour tout ce qui est extérieur, et à nous entraîner vers les splendeurs intimes. Le fait que Dieu, à l'aide de ses grâces, sait si bien bénir ce lien naturel entre la conversation intérieure et la vie spirituelle est justement *le secret* de ce petit livre, le secret de l'auteur et le secret de Dieu. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Mais, si — ce qui est maintenant manifeste — Thomas a Kempis n'a compris ni le lien profond des deux livres, ni le titre qui embrasse l'ensemble et seul lui convient, alors il n'est pas non plus l'auteur des 60 chapitres du traité en moyen-hollandais. Un auteur qui ne comprendrait pas sa propre œuvre : Voilà qui serait étrange. Et tous les indices ne sont pas de peu d'importance ; au contraire, ils touchent à la nature la plus intime des deux livres. Je crois l'avoir montré suffisamment.

***

A d'autres points de vue encore, Thomas a corrompu et mutilé son modèle. En effet, la suite des chapitres du livre III a été bouleversée par lui, et de la façon la plus inconsidérée. Les manuscrits de Lübeck ont tous deux une suite apparamment modifiée, laquelle — comme le montre le fond et spécialement tous les points de suture — doit être la suite originale.

La suite des chapitres est la suivante :

| | |
|---|---|
| Manuscrits de Lübeck. — | Nos éditions : |
| chap. 1-12, . . . . | L. II, chap. 1-12, |
| chap. 13-17,. . . . | L. III, chap. 1-4, |
| chap. 18-47,. . . . | L. III, chap. 22-54, (les chap. 26, 29, 48 et 55 sont insérés par Thomas). |
| chap. 48-57,. . . . | L. III, chap. 5-19, (sauf les chap. 8, 10, 14, 17, 18, 20, 21, qui sont de Thomas). |
| chap. 58, . . . . | L. III, chap. 58, |
| chap. 59, . . . . | L. III, chap. 56, (en partie) |
| chap. 60, . . . . | L. III, chap. 57, (en partie). (le chap. 59 est aussi de la composition personnelle de Thomas). |

Pour bien comprendre cette suite il ne suffit pas de prendre une édition ordinaire de l'Imitation ; il faut avoir la traduction en haut-allemand du texte de Lübeck par Paul Hagen (1) : le travail habile de reprises et de raccords du rédacteur y est mis en pleine lumière.

On le voit, ce n'est pas un changement quelconque, mais un vrai bouleversement. Le fait que, depuis, personne n'a pu trouver dans le livre II de l'Imitation une division raisonnable est expliqué d'un seul coup par ses causes.

Je profite de l'occasion pour noter comment le proverbe « l'appétit vient en mangeant » s'applique aussi fort justement à « l'appétit » d'arranger que manifeste Thomas. Dans les 16 premiers chapitres (II, 1-12 ; III, 1-4), il ne change presque rien, excepté les constructions et le rythme. Dans la seconde partie (III, 22-55), il n'ose changer et ajouter qu'assez peu de choses. Dans la troisième partie (III, 5-22) il change déjà beaucoup et fait de nombreuses interpolations. Et puisque ce fragment lui plaisait davantage, il le mit le plus tôt possible dans le texte. Dans la quatrième partie (III, 52-60), il ne s'occupe presque plus de son modèle ; il transforme tout ce qu'il emprunte et la plus grande partie est de son invention.

***

(1) Pour que Hagen ait passé sous silence jusqu'à maintenant, et selon toute apparence, de propos délibéré, ce fait plus que remarquable, c'est sans doute qu'il a voulu le réserver pour la publication définitive des mss. de Lübeck. Mais pour le fait, j'en suis garant, et Willem de Vreeze peut en témoigner avec moi.

En quelques endroits, Thomas a gâté le sens d'une manière évidente.

En premier lieu, dans le chapitre 11 du livre II. Nous savons de Gence et de Spitzen (ceux qui ont à leur disposition l'autographe de Ruelens en fac-simile peuvent le contrôler) que Thomas a inséré une petite phrase qui est loin d'être sans importance. Cette phrase fut plus tard effacée, soit par lui-même soit par un autre correcteur. Avant la phrase :« Et si (Jesus) nunquam eis consolationem dare vellet, ipsum tamen semper laudarent », Thomas avait écrit : « Et si Jesus vellet quod irent in infernum, ibi quoque contenti essent, nec minus eum amarent ».

Rien ne montre que la version actuelle fût destinée à remplacer celle de Thomas, et que Thomas ait remarqué tout de suite son exagération, comme le croit Spitzen. Bien au contraire, à cause de la rime, Thomas avait besoin des deux phrases ; et du point de vue du rythme, tout le passage y gagnerait. Mais au point de vue théologique, on ne peut pas laisser passer cette phrase qui rappelle Gerlach Peters et Suso. Gence à bon droit compare cette expression au passage analogue du chap. 10 où, bien sagement, est écrit : « Etiam si Jesus poenas et verbera dederit, gratum esse debet quia semper pro salute nostra facit quidquid nobis advenire permittit ».

Est-il possible, se demande-t-il, qu'un auteur, après une expression si réfléchie et si calme, se compromette quelques pages plus loin par une telle exagération sur la même question ?

Non, l'auteur de la phrase bien orthodoxe du chapitre 10 ne peut pas être celui-là qui, dans le chap.11, a tentéde glisser une expression par trop irréfléchie. Non, celui qui l'a insérée, et d'après l'écriture il n'est autre que Thomas lui-même, avait déjà oublié le chapitre 10 lorsqu'il a voulu embellir le chap. 11. Ceci arrive facilement à des copistes, un peu moins à des auteurs.

En second lieu, au sujet du verset de S. Mathieu, XIII,12 : « *Qui enim habet, dabitur ei, et abundabit* : *qui autem non habet, et quod habet auferetur ab eo* » ; ou de cet autre : « *Omni enim habenti dabitur, et abundabit* : *ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo* » (cf. Marc. IV, 25 ; Luc VIII, 18, XIX, 26), le chap.10 du livre II présente la lecture : « Semper enim debetur gratia digne gratias referenti, et auferetur ab elato quod dari solet humili ». Premièrement, il y a là une demi hérésie ou même une hérésie complète. Il est de la nature de la grâce d'être gratuite, c'est à dire de venir de la libéralité de Dieu ; et le rappel du texte de l'Évangile, bien clairement indiqué, nous défend de songer à un « meri-

tum de condigno». Secondement, la concordance grammaticale entre le présent « debetur » et le futur « auferetur » est fautive. Aussi la plupart des manuscrits anciens en ont fait « aufertur » ; supprimant le « et ». Troisièmement, tout l'enchaînement du texte « cloche » : « debetur » est un trouble-fête.

Si nous consultons maintenant la traduction du texte que Thomas avait à sa disposition, toute la difficulté se trouve résolue d'un seul coup. En effet, le texte de Lübeck donne pour « auferetur » : « wert ghenomen », mais au lieu de « debetur » : « wert gheven » (1). Par conséquent « debetur » est une faute de lecture ou d'assonance pour « dabitur », faute qui bouleverse le sens. Et alors tout marche bien. Thomas qui écrivit dans son autographe « debetur » au lieu de « dabitur » ne peut avoir copié et rythmé la phrase que sans réflexion ; il ne peut l'avoir conçue lui-même. Ce détail minuscule, si l'on veut, est pourtant de grande importance. C'est lui, et lui seul, qui nous apprend, et cela est d'une évidence irrécusable, que nous avons dans le traité de Lübeck un texte plus ancien que l'autographe de Thomas.

***

Thomas n'aurait donc pas écrit l'*Imitation* originale? Qui donc peut bien l'avoir écrite?

Pour répondre à cette question nous avons passé en revue méthodiquement et sérieusement les frères de Windesheim et les frères de la « Vie commune », et nous avons consulté les catalogues de leurs œuvres et de leurs opuscules. Notre but était de voir si quelque part nous pourrions découvrir un titre, ou au moins quelque chose qui ressemblât à ce genre de conversation intime. Peut-être aurions-nous l'aubaine d'y rencontrer quelqu'un qui fût capable d'être l'auteur cherché.

Et en effet, nous avons trouvé.

Le genre de cette « conversation intime » est bien celui de Gérard De Groot. Il en parle continuellement, il y revient toujours. Gérard De Groot est le père de la « dévotion moderne ». Le mot « dévotion » se traduit à cette époque par « intimité » : « Homo devotus » est synonyme de « homo internus »,ou « homo interior », et l'expression « dévotion moderne » a son origine dans ce vocabulaire (2).

(1) Le moyen-hollandais omet le plus souvent le préfixe « ghe ». Dans ce texte transcrit sur le hollandais on l'a laissé çà et là ; v.g. dans « ghenomen » qui suit immédiatement.

(2) Karl Hirsche, qui a été le premier à relever cette traduction et qui ne sut pas caractériser autrement toute la « dévotion moderne »

La seconde lettre que j'ai lue de Gérard De Groot me rappelait du même coup cette « conversatio interna ».

Il écrit à Berthold ten Hove : « Frater praedilecte, non recedo a tua germanitate, qua unius Patris divina gratia fratres in spiritu nos constituit. Quam fraternitatem si relinqueremus, necesse esset principem relinquere et divinum exemplare. *Quem in secreto animo, in interiore homine divinos complexos noscendo concepimus... Nec mirum si Spiritus Dei, in nobis existens, a nobis non sentiretur, quum intellectualem animam nos habere non gustamus. Si proprius spiritus nobis ignotus est, nobis inexistens, quid mirum si Spiritus Dei, qui vere Deus est absconditus, licet in nobis sit, nobis minime declaratur* » ? (1)

« Il n'y a pas à s'étonner, écrit-il, que souvent nous soyons insensibles à l'esprit de Dieu qui habite en nous, puisque nous ne sentons pas que nous avons en nous une âme consciente. Si nous ne saisissons même pas notre propre âme, de sorte que tout se passe comme s'il n'y avait rien au dedans de nous, ce n'est pas miracle que nous n'apercevions rien non plus de l'esprit de Dieu, qui, lui, est en effet un Dieu caché. Bien qu'il soit au dedans de nous, il ne se manifeste pas à nous.

« Car, poursuit Gérard De Groot, le diable et le monde font beaucoup trop de bruit ; aussi n'entendons-nous ni la voix de notre propre conscience, ni celle de Dieu.

« Nam saepe serpens callida ignaros alloquitur, per singulos dies : Ubi est Deus tuus ? Inde est quod proni sumus ad inferiores domos, et tracti sumus ad carnalia ; quia Deum et aeterna non agnoscimus nec gustamus.

« Continuellement le serpent rusé nous dit au dedans de nous : où est-il donc, votre Dieu ? C'est pourquoi nous avons tant d'affection pour les bas étages de notre demeure intérieure, que nous nous sentons attirés vers les concupiscences de

---

résume les livres II et III de la manière suivante : « Ist die Innigkeit (devotio) welche überhaupt die characteristische Erscheinungsform des in der Imitation geschilderten subjectiven religiösen Lebens ist, ... in der Seele belebt, so ist die Wohnung bereitet, in welche der Herr einziehen kann mit der Fülle seiner himmlischen Erquickungen. » *Prolegomena*, I, pag. 70 ss., et III, pag. 96-97.

(1) Dans ce « Deus absconditus » qui rappelle indubitablement le « il vient occultement » de Hugues de St-Victor, de même que dans cette coïncidence du titre « Admonitiones » et « il vient toi admonester », je vois la preuve que cette pensée centrale de la « dévotion moderne » ou l'essence de l'Imitation était associée chez Gérard De Groot d'une manière indissoluble au « Soliloquium De Arrha Animae ».

la chair : nous n'expérimentons ni nous ne goûtons Dieu et ses intérêts éternels en notre âme.

« Vous avez fait vœu de chasteté, continue-t-il. Si vous êtes fidèle à votre vœu, vous ne dévierez plus à gauche, et vous ne vous enfoncerez plus dans les bassesses intimes, mais vous aurez envers Dieu la fidélité, que vous devez à un tel Hôte ; évitez les conversations mondaines et vaines ; unissez votre esprit à Dieu. Il vous fera chaste et riche intérieurement ».

Ce n'est pas une seule fois qu'on lit de tels conseils, mais continuellement.

Dans ses commentaires du psaume 137 : « *Confitebor tibi Domine, in toto corde meo, quoniam audisti verba oris mei* » l'auteur note : « Si Dieu se rapproche intimement d'un homme, et écoute les paroles intérieures de sa « bouche intérieure », l'homme en devient de tout son cœur croyant au Seigneur et le louant ».

Pour s'assurer si la voix intime vient de soi-même ou du diable, l'auteur donne un bon conseil à Joannes Cele, et cela tout en supposant une conversation intime et continuelle. Toute tentation, il l'appelle un « susurrium » du diable ; toute grâce, une inspiration du Saint-Esprit.

Il ne peut pas méditer sur la passion de Notre-Seigneur sans entendre en lui la voix de Jésus : « C'est ainsi que j'ai souffert pour vous et à cause de vous ; faites ainsi et vous vivrez ».

De plus, Gérard De Groot employait très souvent cette même expression que nous avons rencontrée dans le titre du livre : expression qui lui était devenue propre, et qui — comme nous l'avons compris maintenant — a une signification absolument typique. A son jeune ami Jan Brinckerinck, il racontait une fois quelle grande consolation il trouvait toujours dans la lecture des psaumes de David : « Il me vient comme tant d'influx de sens cachés des psaumes, sens qui me *tirent vers l'intérieur*, que je ne sens pas de difficulté dans la lecture, j'y trouve plutôt des délices ». On le voit : nous avons ici devant nous l'origine du titre de notre traité. Nous pouvons nous attendre raisonnablement à un livre qui s'appellerait « Admonitiones ad interna trahentes » de la part de celui qui parlait de la sorte : Admonitions qui nous attirent vers les choses intérieures.

L'expression connue « secundum hominem » tirée de l'Epître de Saint Paul aux Galates, mais si typiquement employée dans l'Imitation est au même sens une chose chère à Gérard De Groot qui, dans son traité « De matrimonio », le cite jusqu'à huit fois.

Mais je ne vais pas me mettre à recueillir tous les passages parallèles que l'on peut extraire de l'Imitation et des autres

œuvres de Gérard De Groot. Pour ceux qui désireraient davantage, je les renvoie à Karl Grubes : « Gerhard Groot und seine Stiftungen » (Zweite Vereinschriftder Görresgesellschaft für 1883. Bachem Köln), et à J. Scholtz : « Disquisitio qua Thomae a Kempis sententia de re chritiana exponitur et cum Gerardi Magni et Wesseli Gansfortii sententiis comparatur ». Groningae 1839.

*
* *

Pour les experts, je crois qu'il a été établi indubitablement que l'idée de la conversation interne comme seul moyen de dévotion, ou en d'autres termes, l'idée de la dévotion comprise comme retraite en soi-même a été l'idée maîtresse de Gérard De Groot. Cette idée est devenue comme le sceau dont il marquait tout ce qu'il écrivait.Ses disciples lui ont naturellement emprunté l'idée, mais autant que je sache, personne de son entourage n'a écrit sur ce sujet un livre complet, et n'en a donné de développement systématique. Seul Thomas á Kempis, formé par son travail sur l'*Imitation* originale, écrivait selon ce modèle son « Soliloquium ». Tout nous conduit donc vers Gérard De Groot lui-même. C'était le point de départ ; c'est à lui qu'on empruntait la doctrine sans y rien ajouter.

Toutes les listes complètes des œuvres de Gérard De Groot à partir de Trithemius et Becanus jusqu'à Foppens, Paquot, Moll, et G. Bonet-Maury, mentionnent une œuvre mystérieuse. Elle a un titre étrange : « De conversatione interna liber unus ». Ce titre n'a pas été compris par nos précédesseurs ; mes lecteurs l'ont compris maintenant une fois pour toutes. C'est le titre du chapitre premier des « Admonitiones ad interna trahentes » passé au titre de tout le livre, comme il arrive souvent. Nous avons trouvé dans les plus anciens manuscrits des mentions exactes au sujet du titre principal et du titre secondaire de ce livre, enfin les manuscrits de Lübeck nous ont donné le livre entier, formant un tout indivisible,livre qui a été caché pendant tant de siècles sous la poussière des bibliothèques. Dans les livres II et III de l'Imitation (1), nous avons donc découvert le chef-d'œuvre de Gérard De Groot d'où est sortie toute la « dévotion moderne ».

Il reste encore une difficulté à résoudre. Lorsque je communiquai pour la première fois au Dr. Willem de Vreeze ma conjecture que Gérard De Groot était l'auteur de l'Imitation, il me répondit qu'il avait contre cette opinion de fortes

(1) Avec la restriction qui sera apportée dans l'article suivant.

objections dont la principale était que Gérard De Groot écrivait difficilement le latin ; son style était heurté « saccato ». Comment cet homme pourrait-il avoir composé les plaintes si coulantes et les effusions lyriques de notre *Imitation*?

La réponse à cette question est, je le crois, assez facile à donner d'après ce qui précède.

Là où Thomas n'osait changer que très peu, le latin est loin d'être exemplaire. Peu de rythme et de rimes, pas d'exclamations. Sur 70 à 80 fois qu'on la trouve dans l'*Imitation*, l'exclamation « Oh », chère à Thomas, ne se trouve qu'une fois dans tout le livre II. Pourtant Thomas a déjà passé par là. D'autre part, Gérard De Groot écrit parfois dans un style doux et coulant ; tel par exemple son traité « De matrimonio » qui est très soigné, bien plus que ses lettres, écrites souvent en hâte ; tel encore son sermon si passionné : « Contra focaristas », ou ce sermon improvisé : « Super septem verba dicta a Domino Jesu Christo pendente in cruce ». Et comme il doit avoir écrit son « De conversatione interna » dans la cellule tranquille de Munnikhuizen, il n'est pas nécessaire de supposer dans le livre II de l'Imitation l'influence continue de Thomas pour égaliser le style. Mettons cependant à part le chapitre XII : là Thomas s'est mis à faire du rythme et à prodiguer les assonnances d'une manière dont Gérard De Groot est incapable.

En ce qui concerne le livre III, les chapitres les mieux venus, littérairement parlant, paraissent être en grande partie, sinon entièrement, de la main de Thomas. Prenez par exemple les chapitres 5, 21, 56. Je choisis ceux-là mêmes que Karl Hirsche a présentés dans la première partie de ses *Prolegomena* comme les plus beaux spécimens. Je montrerai quelque jour que les procédés qui font le latin élégant, les parallelismes, les clausules, le rythme, les répétitions, les rimes, les assonnances, tout ce qui fait une style gracieux, se voit plus ou moins selon que les passages examinés se trouvent ou ne se trouvent pas dans le manuscrit de Lübeck. Les pages de l'*Imitation* qui ont une vraie valeur littéraire manquent dans les manuscrits de Lübeck ; et dans la mesure où un chapitre présente plus ou moins de lyrisme, dans cette même mesure les manuscrits de Lübeck en sont plus ou moins riches. La conclusion s'impose. Là où Thomas est lié par le texte de Gérard De Groot, la virtuosité du latiniste est quelque peu bridée. C'est seulement lorsqu'il peut laisser courir sa plume que son style devient coulant et harmonieux.

***

Le 20 août de l'année 1384, année tristement célèbre par

la peste et d'autres maux, Gérard De Groot était allé rendre visite à son ami Lambert Stuerman qui était atteint de la terrible maladie. Subitement au moment où il entrait dans la maison contaminée, il se sentit comme atteint par le mal. Et tandisque Lambert guérissait lentement, Gérard De Groot agonisait. Il n'y a pas de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ses amis.Gérard De Groot était content de sa part. « Voyez, disait-il, le Seigneur m'appelle, et la décomposition de ce corps est proche. Et S. Augustin et S. Bernard (que l'Église fête les 28 et 20 août) frappent à ma porte. Il ne m'est pas permis de dépasser le terme fixé par Dieu. Que Dieu veille sur ma mort, que mon âme retourne vers Dieu qui l'a créée, et que la terre reprenne ce pauvre corps qui est fait d'elle : il n'y restera pas longtemps. Puissé-je trouver après ma mort le repos en Dieu, pour l'amour de qui j'ai travaillé, écrit et prêché ».

A ses disciples il adressa les quelques paroles suivantes : « Mes chers amis, ayez confiance en Dieu et ne craignez pas les misères de ce monde. Soyez fidèles à vos résolutions.Dieu lui-même vous assistera dès ici-bas. L'homme ne peut rien contre ce que Dieu a décidé. Aussitôt que j'arriverai auprès de Dieu, je ferai pleuvoir des fleurs sur la terre, afin qu'il vous soit donné de sentir l'effet de la grâce, et de porter des fruits dans ce monde ». Il mourut en prononçant ces mots.

Son espérance n'a pas été trompée. Il est certainement arrivé là-haut. Et depuis ce temps-là, une pluie de fleurs n'a pas cessé de tomber sur la terre, pluie de grâces qui ne finira qu'avec les siècles. Là se trouve le secret de ce petit livre, qui compte des milliers d'éditions et des millions d'exemplaires, de ce petit livre qui, selon le témoignage de S.Ignace, réconforte spirituellement chacun de ses lecteurs.

Le Pape Alexandre VII n'avait-il pas raison lorsqu'il témoignait publiquement que si la cause de l'auteur de l'Imitation venait à être introduite sous son règne, il considérerait la diffusion merveilleuse de ce livre d'or et les fruits innombrables de sanctification tirés partout de sa lecture comme un signe manifeste du ciel et par conséquent comme un miracle valable pour la béatification.

Me sera-t-il permis maintenant d'exprimer ma pensée la plus intime? Le temps n'est peut-être pas loin où un nouveau Pape, suivant les traces d'Alexandre VII, élèvera au rang des « Doctores Ecclesiae Romanae Catholicae » à côté du Docteur hollandais Peter Kanis de Nimègue, Gérard De Groot de Deventer, à cause de son merveilleux enseignement qui ne s'est pas limité à sa seule vie, mais qui se prolonge à travers les siècles jusqu'à la fin des temps.

(*A suivre*) J. VAN GINNEKEN, S. J.

# Le P. Pierre Brucker

## (Autobiographie)

*Les* Lettres de Jersey *ont-elles jamais publié une « autobiographie »? Le genre est suspect :il crée des difficultés même devant les Congrégations Romaines aux Saints authentiques !... Mais le P. Brucker ne cherche pas à se faire canoniser ; il ne songe ni à se glorifier ou justifier, ni à se romancer, même pas à se mettre en scène : il recueille des notes pour diminuer le travail du rédacteur des Lettres annuelles et des Elogia, c'est tout... Il est si simple, si finement bonhomme, si « bon Israélite » que, s'il fait sourire souvent, il n'offensera ni même, je pense, n'agacera personne.*

*Son petit personnage est intéressant d'ailleurs ; s'il n'a pas été mêlé à de grands événements ni revêtu de charges importantes, il représente une époque de l'histoire de la Compagnie en France et spécialement l'oeuvre des collèges. C'est le Jésuite moyen de la génération formée vers* 1870. *Pas d'intellectualisme de grande envergure, car les études ont dû être sacrifiées en partie, mais un humanisme agréable, apostolique, éducateur ; — peut-être pas assez de largeur et de hardiesse dans les vues sociales et l'orientation des élèves, mais n'aurait-il pas fallu presque du génie pour prévoir alors si loin et percer le mur qui barrait l'horizon? Dévouement, savoir-faire, vertu solide et joyeuse, esprit profondément surnaturel, amour persévérant de son humble besogne, voilà les qualités maîtresses : puissent-elles rester les nôtres !*

***

Ceci est mon *Curriculum vitae.* Je le rédige pour épargner des recherches ou des erreurs à celui des Nôtres qui aurait à le rédiger après ma mort, pour ma famille.

Commencé à Châlons, le jour des Morts 1919, un mois après mes Noces de diamant (60 années passées dans la Compagnie de Jésus, de 1859 à 1919).

Pierre-Paul Brucker, s. j.

### MA VIE

J'appartiens à une honorable famille bourgeoise qui était déjà fixée en Alsace au XV^e^ siècle,selon des documents authentiques, fournis par les archives municipales et curiales des

communes de Haguenau en Basse-Alsace et d'Egisheim en Haute-Alsace.

La petite ville d'Egisheim, berceau de ma famille et dont la population est tombée, dans le courant du 19e siècle, de 2000 âmes à 1500 est assise au pied des Vosges, à une lieue de Colmar. Elle forme une couronne double de maisons, traversée de la plaine à la montagne par une seule grande rue, que fermaient autrefois deux tours, en haut et en bas. Au centre s'élève un château-fort octogonal, construit sur des fondations romaines, qui fut plus tard la résidence des comtes de Haute-Alsace et le lieu de naissance du Pape S. Léon IX (1002-1054). Détruit à moitié par les Armagnacs au xve siècle, il abrite aujourd'hui une petite communauté de Religieuses gardes-malades, et l'ancien beffroi central, démoli en 1806, a fait récemment place à une belle chapelle, où l'on vénère une insigne relique du Pape alsacien.

Je fus élevé par ma famille dans le culte de « Notre Pape ». J'avais dix ans, quand, sur l'initiative d'une pieuse vieille tante (madame Freudenreich), avec l'aide de mes deux oncles, le P. Jacques Brucker, S. J. et son frère Joseph, curé de Wattwiller, et de mon grand-père Pierre-Paul Sattler, une grande statue du Saint fut érigée sur la place du château natal, au dessus d'une vaste fontaine ronde.

Plus tard (1883-1890) je fus amené par les circonstances à défendre l'authenticité de la naissance de S. Léon au manoir d'Egisheim contre certaines prétentions lorraines. Ensuite, à l'instigation de mon oncle le P. Jacques Brucker et de Mgr Stumpf, évêque de Strasbourg et enfant d'Egisheim, je dus écrire en deux volumes la vie de mon illustre compatriote...

S. Léon IX a son autel à l'église de la paroisse et il n'est guère de famille qui ne donne son nom à l'un des enfants. On a remarqué que, les villages voisins comptant tous des juifs ou des protestants, Egisheim, par respect pour ses deux patrons S. Pierre et S. Léon, n'en a toléré aucun jusqu'à ces dernières années.

Dès avant l'année 1600, comme il ressort des registres paroissiaux, l'église était desservie par l'abbaye de Marbach, située à deux ou trois kilomètres. Ces livres, très soigneusement tenus jusqu'à la Révolution, renferment à l'honneur de mes aïeux et de mes aïeules un bon nombre d'éloges funèbres, tels que ceux-ci :

1662 : Obiit, optime provisa, Maria Bruckherin, hospita nostra, quae fecit nobis plurima bona.

1671 : Obiit devotissime ac placidissime in Domino, requisitis sacramentis optime provisus, Dominus Jacobus Bruckher,

Praetor hujus urbis, compater meus carrissimus. (Ita subprior Marbacensis coenobii).

1700 : Piissime in Domino obiit virtuosa matrona et mater pauperum, Maria J., spectabilis viri et Senatoris Joannis Bruckher conjux.

Mon père, Pierre-Paul Brucker, et ma mère, Hélène Sattler, natifs d'Egisheim, avaient dû passer les premières années de leur union à une lieue de là, au Logelbach, centre industriel situé entre la ville de Colmar et le gros bourg de Wintzenheim. Là mon père, privé de bonne heure de ses parents, avait dû prendre un emploi honorable dans les filatures Herzog. J'y naquis le 29 juin 1842, en la fête des SS. Pierre et Paul,dont je reçus les noms, que portaient déjà mon père et mon grand-père ; et je fus baptisé à Wintzenheim, en la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge, qui est grandement honorée dans une chapelle, située au sortir de la paroisse et à l'entrée de la vallée de Münster.

Après moi vint ma sœur unique Marie-Hélène qui alla, au bout de deux ans, rejoindre au paradis notre aîné Pierre-Joseph. Successivement la famille s'enrichit d'un nouveau Pierre-Joseph, qui devait consacrer ses patients labeurs aux « Études des Pères Jésuites », et à bien d'autres savants travaux ; — puis, d'un Pierre-Léon et d'un Joseph-Hippolyte, qui s'en allèrent aussi, l'un à douze, l'autre à six ans, celui-ci après avoir répété incessamment toute une nuit qu'il voulait aller voir son frère ; — puis d'un Pierre-Jacques, qui perpétua la famille, et d'un Pierre-Louis, aujourd'hui encore missionnaire jésuite en Amérique, où il lui arrive de prêcher le même jour en quatre langues, le français non compris.

A trois ans, je fus réclamé par mes grands-parents, pour égayer un peu leur vieillesse et la jeunesse de leur grand fille, ma marraine, qui devint plus tard madame Gremmel, mère d'un Jésuite et d'une Dame du Sacré-Cœur. Son mariage amena le retour définitif de mes parents à Egisheim.

J'avais dix ans et quatre années d'école primaire, quand mon oncle curé me prit auprès de lui, au pauvre village de Nambsheim sur le Rhin, pour me préparer à ma première communion et à mon entrée au collège. A onze ans et demi, le 17 avril 1854, je reçus le bon Dieu en présence de ma famille seule et, quelques jours après, j'entrai comme externe campagnard au Collège libre de Colmar, nouvellement fondé. J'y eus pour professeurs successifs: M. Joseph Jenner et M.Alphonse Rousselin, que je retrouvai tous deux au noviciat, quelques années plus tard. Je tins la tête de ma classe en 4e, en 3e et en Seconde, mais ne mordis guère aux mathématiques, que mon brave oncle m'avait laissé négliger absolument, aussi bien que l'histoire et la géographie. Aussi quand on m'envoya

à Strasbourg, au Collège-séminaire de S. Louis, et que je rencontrai en Rhétorique le futur évêque-auxiliaire Mgr. Marbach, qui était fort en histoire et en mathématiques, je passai au second rang : ce qui me prépara un peu à l'humilité religieuse.

Après les deux premiers trimestres de philosophie, je passai pour la forme mon examen (en latin) au Grand Séminaire, où j'eus mon *optime*, comme tout le monde. En juillet, je décrochais mon baccalauréat ès-lettres, malgré ma faiblesse en mathématiques et le peu de bienveillance des examinateurs, dont trois sur quatre étaient protestants.

Pendant ma Rhétorique, j'eus l'occasion d'aller voir mon oncle le P. Jacques à la Résidence de Strasbourg. Il me présenta à l'excellent P. Douillet, qui m'offrit paternellement... un énorme bâton de sucre d'orge. Était-ce pour m'allécher? Je ne sais ; mais les petits cadeaux ont parfois de grands effets, dit-on !

Ce qui est plus sûr, c'est l'impression que fit sur moi, en Rhétorique déjà, le petit livre du P. de Ravignan : « De l'Institut des Jésuites ». Je le dévorai et le relus plus d'une fois. Lorsqu'ensuite mon oncle, à la fin de ma Rhétorique, m'engagea à faire une petite retraite au noviciat d'Issenheim, je la fis volontiers. Elle me parut longue et dure ; mais j'en sortis avec la conviction qu'il me faudrait y revenir.

Mon jeune frère Léon, qui traînait depuis deux ans une maladie pénible et incurable, m'inspirait une très vive pitié ; la pensée me vint, durant cette retraite, de promettre à Dieu que j'entrerais au noviciat, si, avant Noël (on était en octobre), l'enfant était guéri ou admis au ciel. Huit jours avant Noël, mon petit frère n'était plus de ce monde, et, peu de semaines après, il appelait son jeune compagnon inséparable. C'était pour moi le dernier coup.

Aux vacances des Pâques suivantes, j'allai me présenter au R. P. Keller, maître des novices de la maison d'Issenheim, et fus accepté pour la rentrée de septembre, quand je serais bachelier, « parce que, me dit-il, le diplôme pourrait me servir plus tard » — et, de fait, il eut raison.

## **Noviciat** (1859-61).

Les derniers jours que je passai dans ma famille me furent très pénibles : ils le furent plus encore à mes parents. Quand j'embrassai mon père, je le vis pleurer pour la première fois de ma vie ; ma mère, après l'avoir embrassée, je la laissai évanouie dans un fauteuil. Comment fis-je pour partir les yeux secs? Je ne sais ; mais quand, monté dans le train qui

devait m'emporter, j'entendis le sifflet strident du départ, j'éclatai en larmes brûlantes. Elles devaient couler encore quelquefois à la lecture des premières lettres qui me venaient de la maison paternelle. Mais déjà la retraite préparatoire à la réception, puis la réception elle-même, si paternelle et si fraternelle, et bientôt l'entraînement du milieu nouveau produisirent peu à peu le calme des sens et la paix intime.

D'ailleurs le noviciat d'Issenheim avait de quoi offrir à des jeunes gens bien des consolations, en fait de piété et de légitime délassement. A l'entrée, une grande chapelle en beau grès rouge des Vosges, œuvre d'un savant bâtisseur jésuite, où le bon peuple du pays affluait pour recevoir les sacrements et pour jouir des chants des novices. A une heure de là, une vaste église de pèlerinage marial, Thierenbach, que nous desservions, attirait, à certains jours de fêtes, des multitudes de pieux pèlerins, venus parfois de très loin.

Le vieux couvent y attenant recevait les novices aux jours de congé et aux vacances annuelles, et leur permettait, soit de se promener sous les sapins qui descendaient jusqu'au seuil de l'église, soit de grimper jusqu'aux sommets d'où l'on domine au loin, d'un côté les Vosges alsaciennes et lorraines, de l'autre la longue bande du Rhin, la Forêt Noire et les magnifiques sommets des Alpes suisses. Ces jeunes souvenirs ne vieillissent pas !

Entré au noviciat le 21 septembre 1859, je prononçai mes premiers vœux le 22 septembre 1861, en la fête de N. D. des Sept Douleurs. Le R. P. Félix, venu au noviciat pour préparer à l'aise son Carême parisien, voulut bien assister à la cérémonie, puis m'offrir ses félicitations publiques, dans une belle conférence sur les Douleurs de la Sainte Vierge, et me prédire que j'aurais un jour mes douleurs. Prédiction facile et sûre. Mon frère Joseph m'avait rejoint l'année précédente (20 sept. 1860).

## Paris (1861-62).

Ma première douleur fut, quinze jours plus tard, quand tous mes co-novices partaient pour le Juvénat de S. Acheul, d'être envoyé seul à la Rue des Postes, pour y faire (horreur !) des mathématiques. Il est vrai que j'y entrai dans un autre juvénat, qui comptait six Français et trois Italiens réfugiés, affectés à divers cours scientifiques. Le principal avantage que j'y rencontrai fut de connaître la grande capitale : nous l'avions divisée en secteurs que nous explorions, un par un, dans nos promenades hebdomadaires. Cela me profita plus tard.

Les Supérieurs ayant décidé l'envoi annuel de deux scolasti-

ques en Allemagne pour les besoins de l'enseignement et de la prédication allemande, je fus désigné, en vue du premier but, avec mon frère Joseph qui me suivait d'un an au noviciat d'Issenheim. Je sus alors que j'étais à Paris pour lui permettre de finir son noviciat et de m'accompagner ensuite en Allemagne.

### **En Allemagne** (1862-65).

Au juvénat de la Friedrichsburg, près de Münster en Westphalie, je suivis avec mon frère la première année, non sans intérêt et profit, du moins pour ce qui regarde la langue et la littérature allemande, grâce au Préfet, le P. Leiter (de la Suisse française), qui me donna toute facilité. Quant au latin (surtout aux vers) et au grec, je fus stupéfait de me trouver en avance : tout l'enseignement aboutissait à la philologie. Jamais un de mes condisciples n'avait bâti un vers latin, et parce que je les faisais facilement, je manquai d'un seul point, aux élections de l'Académie, le titre de *Praeses*. Nous étions d'ailleurs bien vus, et si, parfois, tel ou tel frère se permettait une petite malice contre la France et les Français, c'était sans méchanceté de leur part ni rancune de la nôtre.

Mon frère, à peine âgé de 17 ans, ne put s'acclimater et dut rentrer en France avec des infirmités dont il ne s'est pas relevé, mais qui, heureusement, ne l'ont pas empêché de rendre de bons services à la science et de faire honneur à la Compagnie, encore à 75 ans (témoin son Histoire de l'Ordre).

Moi, je m'en tirai avec une migraine chronique qui me laissa assez de répit pour achever ma seconde année de rhétorique à Münster et ma première année de philosophie à Maria-Laach. Cette dernière fut pénible et je ne passai mon examen que moyennant indulgence.

Je dois ajouter que cette migraine me valut de la part du R. P. Anderledy, alors Provincial, mille petites attentions toutes paternelles. Quand, à la fin de l'année, je fus rappelé en France, avec l'autre juvéniste qui avait remplacé mon frère, nous le vîmes pleurer à chaudes larmes de ne pouvoir plus rendre à la Province de Champagne le service qu'il avait désiré lui rendre.

### **Metz. Collège St-Clément** (1865-68).

1865-66.

Surveillance d'étude, de récréation, d'église, de promenade et de dortoir (90 élèves, de la Septième à la Troisième inclu-

sivement) ;— classe d'histoire en Seconde (75 élèves) ;— classe supérieure d'allemand (45 élèves). — Conséquence : trois mois après, le jour des Rois, en entrant au réfectoire, il fallut me ramasser par terre et me mettre au lit. Le médecin, après auscullation, déclara : « Mais il est simplement à bout de forces, cet enfant : faites-le dormir pendant huit jours ». Je dormis consciencieusement mes huit jours et fus en outre soulagé de mon cours d'histoire. A Pâques, je fus même délivré de la surveillance d'étude.

1866-67.

L'année suivante, vu ma petite taille, on jugea que je ferais peut-être bien une Septième et l'on me confia une trentaine de gamins gaminants, que leur professeur de Huitième (au sujet de qui l'un d'eux écrivait à sa mère : « Notre professeur n'est pas un Père, c'est un *homme* ! ») gouvernait au moyen d'une sorte de bâton de maréchal, qu'il jetait sur le plus turbulent au risque de le tuer ; mais les bons anges veillaient sans doute, et le coupable en était quitte pour rapporter le bâton à l'*homme* et en recevoir un coup sans gravité mortelle. Au fond, ils n'étaient pas plus méchants que d'autres : trois semaines après, ils étaient domptés.Ce fut une excellente classe, à tous égards. Il en est sorti deux ou trois Jésuites.

1867-68.

Ce que je vais dire n'est pas pour me vanter : je l'écris pour l'encouragement de mes jeunes confrères, qui se trouveraient dans la situation où j'étais alors. Ayant dès le Collège eu pour les études littéraires un goût très prononcé, qui fut même, après les motifs religieux, le motif principal de mon entrée dans la savante Compagnie de Jésus, j'aspirai, dès mon juvénat d'Allemagne et mon entrée au Collège de Metz, à me créer, petit à petit, un fonds littéraire aussi complet que possible.

Dès mes premières vacances, je commençai à lire les bons auteurs français, latins et grecs, avec les commentaires que me fournissait une belle bibliothèque. La seconde année, j'employai au même but les loisirs notables que me laissait ma petite Septième : je lus surtout, d'un bout à l'autre, la plume à la main, tous les grands classiques français et nos orateurs principaux.

Oserai-je ajouter que je me permis même, en vacances, une ou deux chansons... que suivirent plus tard bien d'autres ?

A la rentrée suivante, on me jugea mûr pour sauter de

Sixième en Quatrième, où j'eus 45 élèves de 13 à 14 ans, fusion de deux sections dont l'une avait coulé son professeur trop faible de poigne, mais dont l'autre était docile et intelligente. Dieu me fit la grâce de les dompter tous, voire même de me les attacher sérieusement.

1868-69.

En Troisième où je montai avec eux, ils devinrent bons sous tout rapport et donnèrent de fort intéressantes séances sur le théâtre. Quand, à la rentrée suivante, ils ne me retrouvèrent plus, ils me témoignèrent leur chagrin et leur reconnaissance par une avalanche de lettres que le P. Préfet dut arrêter *manu militari.*

**Amiens. Collège de la Providence** (1869-70).

On avait décidé en haut lieu, sur la demande du P. Supérieur de la Providence, que le P. de Geyer, vétéran de Rhétorique, s'occuperait de former deux jeunes professeurs de Seconde à l'enseignement de la Rhétorique, et l'on avait désigné le P. Siméon et moi. Mais quand je vis à Amiens le P. X., professeur de 3e de l'année précédente, mortellement peiné de ne pouvoir suivre en Seconde ses chers élèves, il me fit pitié, et je m'offris à lui céder la place. Le R. P. Provincial y consentit et j'avais fait un heureux (il mourut l'année suivante). En somme je n'étais pas fâché de reprendre une classe de 3e, qui ne pouvait que mieux me préparer aux classes supérieures, puisqu'on m'y destinait.

Ma nouvelle classe de 3e comptait 30 pensionnaires et 15 externes ; une seconde section comprenait également 30 pensionnaires, mais point d'externes. Mes élèves avaient donné beaucoup de chagrin à leur précédent professeur, qui avait plus de peur d'eux que ses gamins de lui. Un jour qu'il en avait mis un en pénitence à genoux à côté de sa chaire, le petit monstre lui coupa tout le bas de sa soutane, et quand les rires étouffés des camarades lui firent découvrir ce manque effronté de respect, il en pleura de chagrin. L'année suivante, il fut envoyé en Chine, et comme il devait passer à Amiens, je l'invitai à venir recevoir, de ses anciens mauvais sujets maintenant convertis, comme amende honorable, une belle gravure qui portait leurs 45 noms. Cette fois, il pleura encore, mais de tendresse. Quant au coupeur de soutane, il vint me dire, après la classe : « Mon Père, je suis tout de même honteux d'avoir fait de la peine à ce pauvre Père X., et j'en ai des remords ».

Cette classe devint excellente.

1870.

A l'approche de la guerre avec les Allemands, tous les Scolastiques mobilisables de la Province qui le désirèrent (et je crois que tous le désirèrent) reçurent les Ordres mineurs et le Sous-diaconat, des mains de Mgr. Boudinet, évêque d'Amiens, au nombre de 28, dans sa chapelle privée, sans la solennité habituelle (le 14 août 1870). Aucun ne fut appelé au service militaire.

Bon nombre d'élèves étant restés dans leur famille (nous n'avions que 80 pensionnaires, auxquels les Allemands avaient coupé le retour chez eux, mais tous nos externes), mes élèves formèrent une seule classe avec ceux du P. Siméon, qui avait passé son examen de Philosophie, et je fis ma 3e année de Philosophie (on me compta pour un an mon année de mathématiques à Paris) avec quelques autres scolastiques au Collège même, sous le bruit du canon. En outre je remplis les fonctions de Surveillant général avec un second. Sur ces entrefaites, vers le 2 février, le P. de Geyer étant tombé malade, on me fit anticiper mon examen *de universa* (que je passai régulièrement, avec succès) et je pris la rhétorique (25 élèves) jusqu'au Carnaval : ce qui me valut du P. Procureur de Province un éloge extraordinaire, comme faisant la besogne de trois hommes ! ! !

Quand les Allemands envahirent le Collège (avec 600 malades, dont 100 moururent le 1er mois), je dus encore, comme parlant seul l'allemand, servir de truchement. Je puis dire que les soldats, du moins les Rhénans catholiques, furent toujours respectueux ; le dimanche, ils remplissaient notre chapelle.

Les Allemands partis, on avertit les parents que, s'ils voulaient faire regagner à leurs fils le temps perdu, ceux-ci devraient rentrer pour le jour des Cendres et renoncer aux vacances de Pâques. La rentrée fut générale. Je repris mes retardataires jusqu'à la fin de l'année scolaire.

1871.

Classe d'Humanités, avec 57 élèves, dont plusieurs élèves de notre École Apostolique et parmi ces derniers un futur martyr, le P. Denn. Arrivé à Amiens à l'âge de 18 ou 19 ans (il était simple ouvrier menuisier), il se mit aux études latines avec une assiduité telle qu'après un an et demi je pus le recevoir en 3e ; et l'année suivante, en Seconde, il était d'emblée mon premier. Après la Rhétorique, il fit son noviciat à St-Acheul, puis sa théologie en Chine et fut tué par les Boxeurs, à l'autel où il disait la Sainte Messe.

**Lille. Collège Saint-Joseph** (1872-75).

1872.

Le R. P. Pillon, nommé Recteur du nouveau Collège de Lille après avoir déposé le provincialat, me demanda si je ne voudrais pas renoncer pour un temps à mon droit d'entrer en théologie et l'aider à la mise en train du dit Collège : je me déclarai prêt à le satisfaire en tant que cela dépendait de moi, si l'on voulait bien, à titre de compensation, avancer ma prêtrise et donner à mon père, près de mourir d'un mal incurable, la consolation de voir prêtre un des trois fils qu'il avait donnés à la Compagnie. Le R. P. Grandidier, nouveau Provincial, donna son consentement.

A Lille, où nous étions appelés pour relever un Collège qui allait à la dérive, on me chargea de la classe d'Humanités (aucun élève des classes supérieures n'avait été admis, parce qu'on voulait, non sans raison, établir un esprit nouveau). Je commençai avec 5 élèves, qui étaient bons à tous égards. J'eus à enseigner, outre les matières principales (français, latin, grec), l'histoire et la géographie, l'allemand et l'anglais ; je crus devoir me récuser pour les mathématiques, faute de compétence.

En sus, il fallait amuser nos bons *Lillos* par nombre de fêtes de collège, dont j'étais chargé presque seul. Je composai plusieurs pièces et rédigeai, pour diverses séances publiques, en trois ou quatre ans, vingt-cinq discours comptés, en l'honneur de gros personnages ecclésiastiques et laïques, sans parler des chansons .

En plus, je devais employer mes loisirs ( ! ?) à étudier, de mon mieux, sans maître, la morale sacerdotale, en vue de mon ordination. Si je parvins à m'en tirer, je l'attribue à ce que le bon Dieu me donna un Ange gardien supplémentaire, sans doute.

A la fin de l'année scolaire, on me permit d'aller *répéter* la morale avec mon frère Joseph, à la campagne de Montières (près Amiens), où je passai heureusement mon examen devant les examinateurs ordinaires.

J'avais été ordonné diacre à Amiens, le 8 juin 1873, par Mgr Monnier, évêque de Lydda. Le 8 septembre suivant, je fus ordonné prêtre à Louvain par Mgr. de Merci-Argenteau, a chevêque de Tyr. Je dis ma première messe, dès le lendemain 9 sans cérémonie, en la fête du B. Pierre Claver, à l'autel miraculeux de la T. S. Vierge du pèlerinage de Marienthal en Alsace, assisté de mon oncle le chanoine Sattler, Supérieur,

en la seule présence d'une cousine (Marie Bendelé), Sœur de Ribeauvillé, morte peu après.

Le lendemain 10 septembre, je dis ma seconde messe à Egisheim, sans solennité (les Allemands, peu auparavant avaient pourchassé, comme Jésuite français, mon oncle, le P. Jacques Brucker), devant quelques personnes seulement de ma famille, et j'eus la grande consolation de porter le bon Dieu à mon père malade, qui, à partir de ce moment, ne songea plus qu'à bien mourir. Quand je fus reparti quelques jours après, il dit à ma mère : « Hélène, emporte-moi tous ces journaux — je n'en veux plus — et donne-moi un livre de prières ». Il passa désormais ses journées en prières. La veille de Noël, anniversaire de la mort de ma grand'mère, une sainte qui l'aimait beaucoup et qu'il vénérait, ma mère étant assise toute seule près de lui, il demanda tout à coup : « Hélène, que signifie cette sueur froide qui me prend au front ? » Ma mère prit un mouchoir qu'elle lui passa sur les tempes... « Jésus ! Marie ! » dit mon père, et son âme s'envola —au ciel, j'espère.

Vingt-trois ans plus tard, ma mère, âgée de 82 ans et prise d'une mauvaise grippe, reçut les derniers sacrements d'un de nos Pères qui était venu la saluer en passant (le P. Beyer, un cousin). Averti trop tard de son état, je ne pus que lui donner, du seuil de la chambre où je la vis exhaler le dernier soupir, une suprême absolution. Peu de temps auparavant, me parlant des saintes joies de son bonheur conjugal, elle m'avait dit en toute simplicité : « Ton père et moi, nous nous sommes unis purs, et nous mourrons purs tous deux ». *Beati mortui qui in Domino moriuntur* !

1873-76.

J'avais 31 ans, à peu près l'âge ordinaire de l'entrée en théologie régulière ; à la rigueur, je pouvais encore un peu attendre. On répugnait d'ailleurs,je le comprenais, à donner aux parents la tentation de croire que chez nous les changements de professeurs étaient fréquents. Quand on me dit aimablement en haut lieu : « Vous allez payer la faveur qu'on vous a faite » — je m'inclinai sans chagrin. Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, me sachant destiné à l'enseignement des Collèges, de faire l'apprentissage de la Rhétorique avec un petit nombre de bons élèves que j'aimais bien et qui me le rendaient. C'était nature — et peut-être aussi grâce. Je passai encore trois ans à Lille.

| | | |
|---|---|---|
| 1873. | Rhétorique, | 7 élèves. |
| 1874. | » | 14 élèves. |
| 1875. | » | 24 élèves. |

cinq Jésuites dans le nombre total de 45,

## Laval-Reims. 1876.

A bout de forces, je tombai malade et fus envoyé en seconde année de théologie à Laval, où l'on me mit charitablement à l'infirmerie. Je suivis les classes tant bien que mal, avec dispense de cercles et d'interrogations, etc. etc. Comme je m'affaiblissais de plus en plus à l'air lourd du pays je demandai à être relevé du grand cours et envoyé dans un air plus vif. Le R. P. Provincial me dit qu'il ne voulait pas prendre sur lui cet *assassinat* et m'engagea à écrire à Rome. De Rome on s'en remit à la décision du R. P. Provincial, P. Grandidier, qui céda enfin, et, sur avis des médecins, m'hospitalisa au Collège de Reims, où je rendis quelques petits services, tout en étudiant comme je pouvais la théologie du P. Schouppe. On me dispensa d'examen, bien que je m'offrisse à le subir.

## Troisième An. 1877.

Après les vacances de 1876, je fus envoyé (avec un Cur. valet.) à Paray-le-Monial pour la troisième probation. J'y fus reçu et soigné par le saint Père Ginhac avec une bonté plus que paternelle. Une de ses attention qui me toucha particulièrement fut de me donner une chambre d'où j'avais vue sur le noisetier où N. S. apparut à Marguerite-Marie. Il me permit de faire, comme je pouvais, trois des méditations de la grande retraite et venait chaque soir, un peu avant le coucher, me demander comment j'avais passé la journée et s'il ne me manquait rien. En janvier 1878, il m'offrit, si j'en avais le désir et la force, d'aller au Caousou (Toulouse) faire un cours d'allemand aux futurs élèves des hautes Écoles. J'acceptai volontiers.

A Toulouse je fus reçu à bras ouverts ; mais mon arrivée causa un grand chagrin à l'un des deux Pères allemands qui enseignaient leur langue, l'un aux Rhétoriciens (une trentaine), l'autre aux élèves des cours supérieurs qui se préparaient aux hautes Écoles de Paris. Le premier, un vieillard, baragouinait notre langue et ne tenait pas ses élèves, qui étaient remuants comme des... méridionaux : il retourna très triste en son pays. L'autre, plus jeune, mais tout aussi faible en français et en discipline, avait des élèves plus raisonnables, qui se plaignaient seulement de ne pas être suffisamment enseignés : j'acceptai son cours principal, celui de S^t Cyr. Au bout de huit jours, les Rhétoriciens et les S^t Cyriens, tous bons enfants au fond, me donnaient toute satisfaction.

A l'occasion de la fête du P. Supérieur, j'eus la grande joie

de faire avec le Caousou et le Collège de la ville, et nombre de parents, en train spécial, le pèlerinage de Lourdes (mille personnes).

A la fin de l'année, mon P. Provincial me rappela, au grand ennui du P. Supérieur : j'obtins d'être remplacé par mon frère Louis, pour un an. Comme j'avais sacrifié une partie des vacances pour le bien des élèves, le P.Supérieur eut l'amabilité de m'envoyer avec le dit frère passer quelques jours chez les Pères de Lourdes.

Je remontai vers le Nord par Vals, où je fis ma retraite annuelle sous la direction du P. Ginhac, qui donnait les Exercices aux Scolastiques du Séminaire. A moi tous les bonheurs !

## **Reims. Collège Saint-Joseph** (1878-83).

### 1878-79.

Sans me rendre toutes mes forces, le Midi m'avait fait du bien et j'étais en état de reprendre le travail que j'aimais de préférence, celui du Collège.

On avait déjà précédemment, dans un autre grand Collège, cru bien faire, pour le bon succès des études, de diviser leur direction supérieure entre deux préfets, chargés l'un des Sciences, l'autres des Lettres. Il paraît que l'entente désirable entre les deux n'était pas toujours parfaite et que le système ne produisit pas le bien qu'on espérait. A Reims, le Préfet unique menait fort bien la discipline générale et, comme ancien professeur de Sciences, la direction des études scientifiques. Quant aux Lettres, il était peut-être moins compétent et, par ailleurs, l'ensemble de ses devoirs était un peu lourd pour son âge et sa santé.

Je fus donc chargé des études littéraires et de tout ce que comporte leur bonne marche, et il faut croire que je ne m'en tirai pas trop maladroitement, puisque j'y restai trois ans, jusqu'à notre expulsion.

Cette même année scolaire, je fis une classe d'histoire et une classe d'allemand, et pris la direction de la seconde Congrégation de la T. S. Vierge.

Le 2 février 1879, je prononçais solennellement (avec le P. Mestier) mes vœux de Coadjuteur spirituel, dans ma 20e année de Compagnie.

### 1879-81.

Préfet des études littéraires, et Directeur de la 2e Congrégation, la 1re année,

Professeur de Rhétorique (24 élèves), la seconde année.

Les Décrets contre les Congrégations non-autorisées nous forcent à quitter le Collège, à la fin de l'année scolaire. Nous sommes généreusement reçus par plusieurs nobles familles de la campagne. Je conduisis plusieurs des Nôtres au château de Commetreuil, dont les maîtres, M. et Mme de Champeaux, avec leur mère et belle-mère Mme Hasslauer, nous donnèrent une magnifique hospitalité de deux mois.

1881-82.

Le Collège est mis sous la direction de membres du clergé, qui ne donnent que médiocre satisfaction.

1882-83.

On nomme Directeur M. l'abbé Didier-Laurent, que je suis chargé de mettre au courant du *Ratio*. Il se fit un devoir de conscience de garder intacts nos usages pendant les 9 ou 10 ans qu'il dirigea le Collège, aidé par plusieurs prêtres bretons.

Dans l'intervalle, j'avais été envoyé à Paris pour revoir mes *Notes de baccalauréat*, qui, d'abord lithographiées, puis imprimées, eurent 12 éditions et rapportèrent 25.000 fr.

**Alsace.** 1883.

Migraine chronique et impuissance de travail. On m'envoie en Alsace, sur ma demande. Une lecture sur le lieu de naissance de St. Léon IX attire mon attention et, après des recherches en Alsace et en Suisse, je lance ma brochure : « *Où est né S. Léon IX?* » Il s'ensuit une polémique avec les partisans lorrains et alsaciens de Dagsbourg, qui devait durer, et enfin finir par le triomphe d'Egisheim.

**St-Omer-Nancy.** 1884. (25 ans de Cie).

Rentré en France, on m'envoie à l'École des Frères de St Omer comme premier aumônier, ayant pour second le P. Munier. Mais, repris par les migraines, on me rappela après Pâques.

1885.

« Cur. Valet. » à la Résidence de Nancy. Operarius. Je confes-

sais quelquefois, disais la messe du dimanche dans la banlieue et prononçai à l'église St Léon de Nancy, en allemand, le panégyrique de *notre* Pape *S. Léon IX d'Egisheim*. Je commençai aussi mes recherches à la Bibliothèque de la ville pour mon grand travail sur « *l'Alsace et l'Eglise au temps de S. Léon IX* ».

### **Reims. Collège St-Joseph.** 1886-87.

Sous-ministre au Collège (le P. Ministre logeait en ville, expulsé) ; bibliothécaire ; catéchiste des Frères : Scriptor (St Léon IX).

### **Saint-Dizier. Collège de l'Immaculée Conception.**

### 1887-88.

*Praefectus Studiorum, disciplinae, valetudinis.* Et finalement *Vice-Superior.*

Ce modeste collège de campagne, qui comprenait alors une 1re division supérieure de pensionnaires de campagne et des demi-pensionnaires de la ville, et une division de petits pensionnaires, flanqués d'un certain nombre d'externes de familles plus ou moins ordinaires, appartenait à l'évêché de Langres et ne battait que d'une aile, parce qu'il n'avait ni direction ni discipline. L'évêché et la municipalité s'entendirent pour nous en offrir la direction et j'y fus envoyé par le R. P. Siméon, alors Provincial, avec le P. Royer (Sous-préfet), le P. de Peyerimhof (professeur de Cinquième) et un peu plus tard le P. de Nicolaij (surveillant général et professeur d'allemand).

Le P. Provincial avait rédigé et fait accepter par l'évêché une feuille de pouvoirs en 10 articles très nets, qui donnait au Préfet pleine et exclusive autorité pour la réorganisation et le gouvernement du Collège.

Quand je me présentai au Supérieur (M. Cousin), il m'embrassa de tout son cœur en me disant : « Soyez le bienvenu ! Maintenant que vous êtes là, je puis mourir en paix ». La seule chose qu'il demanda, ce fut de continuer à catéchiser les petits élèves et à confesser les autres qui se présenteraient à lui. Après quoi il se confina chez lui.

Parmi les professeurs, il y eut divergence : quelques-uns, les plus jeunes surtout, semblaient avoir peur de nous et défiance ; les anciens semblaient nous attendre à la besogne. Le repas de réception se passa très honnêtement. J'avais à ma droite un brave laïque, professeur de sciences, qui, en

sortant, me dit à l'oreille : « Mon Père, vous gagnez à être connus : tout ira bien ».

Je gagnai le plus douteux, vieux professeur de rhétorique et surveillant immémorial de la robette de 3e division, en le nommant sous-préfet d'icelle.

Comme les premières réformes disciplinaires et matérielles furent en leur faveur, ils acceptèrent sans trop de peine les suivantes, qui étaient indispensables. Un exemple : Le dimanche, aucun professeur ne paraissait en classe : le Surveillant d'étude faisait le catéchisme dans la matinée et conduisait sa division en promenade, une heure ou deux de l'après-midi : les professeurs allaient voir les amis.

Le mardi matin, les professeurs dictaient en classe le sujet de la composition de semaine et conduisaient les élèves à leur étude, où le surveillant surveillait le travail des élèves et recueillait les copies, pendant que les professeurs allaient se promener. Pour l'après-dîner de ce mardi, ces Messieurs avaient décrété en conseil que la promenade de mardi n'était pas de règle, mais serait accordée aux élèves, quand ils la demanderaient. Mais il y avait beau temps que cette condition était devenue caduque et que les élèves se promenaient chaque mardi à l'instar de ces Messieurs.

Le jeudi, promenade régulière le soir. Quant au matin, le malheur était que St Dizier n'avait point de professeur de gymnastique et que celui de la ville voisine ne pouvait venir donner ses leçons que le jeudi matin, une heure à chacune des trois divisions. Et de la sorte Messieurs les professeurs pouvaient prendre leur 3e jour de congé complet.

Quand, à la première conférence que je fis à ces messieurs, je leur remontrai doucement qu'il y avait là un manque de charité à l'égard de ces pauvres surveillants, et que, par ailleurs, si l'Université ennemie savait cela, elle ferait un beau boucan contre les professeurs de cette école cléricale, ces messieurs baissèrent la tête sans rien dire. Et l'horaire des classes fut ramené à ce qui convient.

Je sus que ces abus et d'autres se décrétaient dans une réunion qui se tenait le lundi. On me cita un autre usage extraordinaire, relativement aux prix de fin d'année. Chaque professeur détaillait sa liste de prix et d'accessits, et demandait ce qu'on en pensait. L'un de ces messieurs approuvait ; un autre trouvait qu'un tel avait bien peu de nominations ; un troisième opinait que cet autre en avait trop et qu'on pourrait bien lui en enlever une pour ...contenter les parents d'un déshérité.

Que dirais-je du désordre qui régnait dans toute la maison, les premiers jours ? Les élèves entraient, sortaient, montaient chez les professeurs, tapageaient dans les couloirs, sans gêne

aucune, comme dans la rue. Je dus faire moi-même quelque temps la police avec mon sous-préfet le Père Royer, jusqu'à l'arrivée d'un maître-surveillant, le P. de Nicolay. Quelques jours après, enfin, un ami qui venait me voir put me dire, avec un ton de soulagement : « A la bonne heure ! On ne croit plus maintenant, comme naguère, entrer dans une foire ! »

Je dois, pour être juste, ajouter que les jeunes Bragards (1) ne sont pas méchants : il leur fallut peu de temps pour nous donner pleine satisfaction. Je n'eus à renvoyer qu'un gros brutal, qui avait failli crever un œil à un de ses condisciples pour un rien.

Quant aux professeurs et surveillants, il ne tarda pas à s'établir entre eux et nous une vraie cordialité, à l'exception de deux jeunes, dont je dus demander le départ à Mgr l'Évêque, à la fin de l'année.

Au bout de quelques mois, ayant besoin d'argent, l'évêché nous vendit le Collège, au prix qu'il l'avait acheté autrefois et nous fûmes plus libres d'y introduire les améliorations matérielles désirables.

Il n'y avait comme infirmerie qu'une chambre très élevée exposée au vent et à la pluie,et séparée des Sœurs par toute la longueur de la maison. Quand un enfant était malade, il fallait le coucher au dortoir commun : il y en eut un, cette année-là, qui mourut ainsi. Je pris sur ce dortoir, qui était fort grand, de quoi arranger une alcôve à trois lits, une petite salle de récréation et une pharmacie ; cette dernière était absolument absente jusque-là.

Je fis également meubler une chambre convenable pour l'Évêque, qui en témoigna un plaisir qu'il n'avait pas connu jusque-là.

La brêche était faite et la place définitivement conquise, je pouvais et devais disparaître. La veille de la distribution des prix, je fus averti par une lettre du P. Provincial qu'il me nommait préfet du Juvénat de Gemert. Je partis le surlendemain. Le bon Supérieur faillit en tomber faible, quand je lui communiquai la nouvelle.En route, mon vieux sous-préfet des petits pleura sur mon départ. L'évêché voulut bien m'écrire qu'il tenait mon départ pour un malheur, et la municipalité bragarde me manifesta ses regrets.

---

(1) « Bragards », abréviation de « Braves gars ! », éloge décerné, paraît-il, aux habitants de S. Dizier par un roi de France à l'occasion d'un siège vaillamment soutenu, est devenu leur nom patronymique.

### Scolasticat de Gemert (Hollande). 1888-89.

« Praef. stud. schol., ton. et lect. ad mensam., Doc. rhet. anni secundi et ling. germ., Consultor ».

Année de repos et de satisfactions familiales, trop vite interrompue par le climat brumeux du Nord, que je n'ai jamais pu supporter longtemps. Je fus remplacé huit jours avant la fin de l'année scolaire, après les examens, et demandai à me dérober sans adieu officiel, par crainte de chagrins trop sensibles de part et d'autre, entre les frères juvénistes et moi.

### Paris, aux « Etudes ». 1889-90.

Écrivain pour l'histoire, que je n'avais jamais étudiée à fond que pour mon livre sur S. Léon IX. Je produisis cependant quelques articles de détail qu'on voulut bien trouver bons, sauf un sur l'Alsace, qui me valut un *miramur* du T. R. P. Anderledy, rappelant que les « Études » devaient s'abstenir de politique.

Au bout de trois mois, je fus pris très sérieusement de l'influenza, qui sévissait à Paris, et envoyé ensuite à Pau en convalescence. J'y restai six mois et remontai très lentement. Quand je pus m'occuper un peu, j'entrepris de faire la Table des 25 premières années des « Études », que j'achevai après mon retour à Paris.

### 1890-91.

Gérant des « Études » et Reviseur de la « Revue Bibliographique ». Après deux ans de travail suivi, je fais enfin paraître mon ouvrage projeté et amorcé depuis 1885 : *L'Alsace et l'Eglise au temps du Pape S. Léon IX* (2 vol. Strasbourg. 1890). — Bref de S. S. Léon XIII, obtenu, par la *Civitta Cattolica*, à la suite d'un fort bel article.

### Dijon. 1891-94.

Ministre, Préfet d'église, bibliothécaire, préfet de lecture et de santé, Consulteur, Directeur de Congrégation.

Publication d'une brochure : *Le château d'Egisheim berceau du Pape S. Léon IX*, à Strasbourg, chez Le Roux.

### 1895.

Sur ma demande, je redeviens Professeur de rhétorique (35 élèves), anno 15e magister ; Conf. NN., Colligit puncta.

**Amiens.** 1895-97.

Ministre, préfet de bibliothèque et de santé, Consulteur, Directeur de 1re et 2e Congrégation.

**Reims.** 1898-1902.

Ministre, préfet d'église, de bibliothèque et de santé. Consulteur, Directeur de la 1re Cong. des élèves et de la Conférence St Remy des Anciens. — Œuvre de la 1ere Communion des enfants pauvres de la paroisse S. Jean-Baptiste (1898-1903), sous le Patronage de St Stanislas. (10.000 fr. d'aumônes).

En 1900, publication d'une brochure : *Souvenirs du Docteur Decès.*

1901-1902.

Expulsion du Collège, qui a pour directeur très dévoué M. l'abbé Laurent. Dans la rue voisine, nous organisons deux externats, l'un pour une douzaine de grands élèves, qui, le soir, soupent et travaillent chez nous (le P. Supérieur, le P. Ministre et un frère), pendant que les petits en font autant dans la maison voisine (sous la direction du P. Procureur), y travaillent et déjeunent le matin, et passent la journée au Collège. Une descente de police qui comptait nous surprendre en défaut, de grand matin, échoua, sans aucun dommage pour nous. N'ayant que la rue à traverser et pouvant user de trois portes différentes pour entrer au Collège et pour m'en échapper en cas d'alerte, je repris toutes mes fonctions de ministre et de directeur de Congrégation.

Pour occuper mes loisirs, j'eus la pensée de mettre par écrit mes souvenirs de professeur. De là mon livre : *En pénitence chez les Jésuites,* qui me valut un beau succès et a certainement fait du bien à nos Collèges.

A l'occasion du 900e anniversaire de la naissance de S. Léon IX, je traduis en allemand la Vie du Saint, écrite par l'archidiacre Wibert de Toul (chez Le Roux à Strasbourg). Quand il fut question de célébrer solennellement en Alsace le glorieux centenaire de *notre Pape,* les partisans lorrains de Dabo voulurent l'empêcher en faisant valoir un décret pontifical qui défendait de commémorer la *naissance* des Saints. J'en référai au Cardinal Jésuite Steinhuber, qui me répondit que rien n'empêchait de célébrer l'anniversaire d'une circonstance quelconque de la vie d'un Saint, comme on le ferait pour

un autre personnage, par des cérémonies religieuses, à l'église ou en dehors, messe solennelle (du jour), chants, sermon, procession en son honneur. La fête attira de trois à quatre mille personnes à Egisheim. L'évêque de Strasbourg (Mgr Fritzen) et le Statthalter catholique y vinrent, avec beaucoup de prêtres (Egisheim en comptait alors 19 nés dans la paroisse). Au dehors, magnifique procession, où fut portée en grande pompe la relique insigne du Saint (le dessus du crâne) ; à l'église, panégyrique très beau, belle messe chantée par les jeunes gens de la paroisse. J'eus le grand honneur de célébrer le Saint Sacrifice devant l'Évêque, qui donna la bénédiction finale. A la nuit tombante, splendide illumination du vieux château natal et chants de la chorale.

## **Paris.** 1903-1909.

Les *Etudes* avaient bien voulu publier dans leurs pages une bonne partie de mon volume : « En pénitence chez les Jésuites » et pensaient que je pourrais leur rendre encore quelque autre service : je redevins donc scriptor et commensal des rédacteurs, d'abord au groupe de la rue Bonaparte, puis, avec mon frère Joseph seul, place St Sulpice. Ce fut lui qui me décida à entreprendre l'histoire des Collèges de la Compagnie en France, à titre de vieux professeur. Ce travail me souriait. Je devais naturellement commencer par établir les origines et les principes de notre système pédagogique et, dans ce but, j'avais déjà ramassé aux diverses bibliothèques parisiennes bon nombre de renseignements, quand j'appris qu'en haut lieu on venait de charger officiellement d'autres Pères, assurément plus compétents et mieux préparés que moi du travail en question. J'en fus très sincèrement heureux et soulagé ; je remisai mes références et me rejetai sur un autre sujet que j'avais depuis longtemps à cœur : nos Congrégations mariales. Je leur consacrai toute une série d'articles ou brochures :

1. « Que doit être une Congrégation de Collège ? » (Études. 1910).
2. « Les Congrégations comme moyen d'action religieuse et morale » (Action Populaire, première Série, nº 5).
3. Congrès marials d'Einsiedeln (1906), de Linz (1907), de Saragosse (1908) — dans les « Études ». (1)
4. « Règles et Règlement des Congrégations mariales » — brochurette de l'Action Populaire.
5. « Petit Livre des Congrégations de Collège ». in-24.

---

(1) Ces Congrès me valurent de voir toutes ces villes. Je ne parlai qu'à Einsiedeln (en allemand).

## Paris. 1908-1910.

Ayant quitté, mon frère et moi, le petit local que nous occupions place St Sulpice, il rentra aux « Études », place St François-Xavier et moi je fus affecté comme confesseur allemand à la Maison St Joseph, où jusque-là j'allais seulement confesser le samedi et le dimanche.

A la fin de l'année, je fus affecté comme confesseur allemand-français à l'église St Sulpice, avec la charge de Père spirituel (confessions et exhortations) du groupe des Nôtres de la Rue des Postes, qui se réunissaient au boulevard St-Michel.

En même temps, je rédigeais ma « Correspondance Mariale », bulletin mensuel d'informations pour les Revues et œuvres mariales françaises, ayant pour but :

1° de donner aux Revues mariales de France une plus large publicité par le compte-rendu de leurs travaux ;

2° de tenir les Associés au courant du mouvement marial en France et à l'étranger ;

3° de leur fournir sur les questions mariales tous les renseignements désirables,

Malheureusement, soit routine et apathie des 30 Rédacteurs (prêtres) de revues ou bulletins marials, soit méfiance ou jalousie de métier, le but ne fut pas compris (même hélas ! de certain des Nôtres, qui le combattit en pleine réunion solennelle, présidée par un vicaire général de Mgr. l'archevêque de Reims). Je rédigeai cependant ma « Correspondance Mariale » pendant un an, mais sans arriver à vaincre les obstacles ci-dessus. Pour comble de désagrément, une plus puissante organisation (la Croix de Paris) vint me couper l'herbe sous les pieds, et les Supérieurs m'autorisèrent à me retirer.

## Châlons. 1910.

« Scriptor, Operarius, Confessarius, Exhortator NN. »

En novembre 1911, Mgr. Sevin, évêque de Châlons, me nomma Rédacteur du Bulletin mensuel et Secrétaire de l' *Union Jeanne d'Arc*, dont voici le but et le fonctionnement, rédigés par Mgr.

Art. I. — Le 8 mai 1911, il a été fondé par Nous, sous le vocable d' *Union* Jeanne d'Arc, une fédération de toutes les Œuvres catholiques de jeunes filles, de l'Archiprêtré de Châlons. Elle comprend dès maintenant les OEuvres déjà existantes : Congrégations d'Enfants de Marie, de Persévérance, Confréries du St Rosaire, Patronages, etc. Les Asso-

ciations que nous entreprenons de fondre, avec l'aide des groupements déjà constitués, y entreront de plein droit, dès qu'elles seront régulièrement établies.

Art. II. — L'U. J. A. a pour but : 1° d'établir une entr'aide fraternelle, entre des OEuvres exposées à s'ignorer, et une collaboration entre des Œuvres exposées à agir sans entente ; — 2° d'organiser certains services communs ; — 3° et principalement de fonder, de concert avec le clergé et moyennant le concours de toutes les personnes enrôlées dans les Œuvres, des groupes de jeunesse féminine, dans les milieux où ces Associations nécessaires n'existent pas encore ou rencontrent plus de difficultés.

Art. III. — Les Œuvres fédérées s'engagent : 1° à se faire représenter à l'Assemblée générale, tenue chaque année sous la présidence de l'Évêque ou de son représentant ; — 2° à faire, à cette occasion, un rapport et à remettre des statistiques sur la marche de leur Association ; — 3° à prêter leur concours, dans toute la mesure du possible, lorsque le Bureau Central le demande, pour l'organisation des groupements de jeunes filles ; — 4° En signe d'affiliation, chaque membre de l'Union reçoit un diplôme et un insigne ; — 5° L'Union a pour bannière un étendard avec l'image de la B. Jeanne d'Arc.

Art. IV. — L'U. J. A. est dirigée dans chaque Archiprêtré par un Comité Central qui comprend des membres de droit (les Doyens de l'Archiprêtré et les Présidentes des Œuvres fédérées) et des membres élus par l'Évêque, assistés du Bureau diocésain.

Art. V. — Le Bureau central organise au profit des Œuvres fédérées un service permanent de propagande et de renseignement — de conférences avec ou sans projections — une bibliothèque centrale, fixe ou circulante — un échange de programmes de fêtes, de travaux, etc.

Art. VI. — Il publie et administre un Bulletin mensuel qui sert d'organe à l'Union.

Je puis dire sans forfanterie, et en renvoyant à Dieu seul le bien que j'ai pu faire durant les deux ans et demi de mon secrétariat, que j'y ai mis toutes mes facultés et tout mon dévouement sacerdotal — et aussi que j'y ai recueilli des consolations nombreuses. Mgr. Sevin, qui n'était pas prodigue de compliments et qui était un homme d'autorité, s'abandonnait absolument à moi : il m'appelait plaisamment son *complice*. De fait, il m'avait chargé de commenter à ma guise son *Règlement général de l'Union Jeanne d'Arc* et, la seule fois que je lui ai demandé ce qu'il pensait de mon bulletin, il me répondit : « Votre bulletin, mon cher Père, est

tout simplement délicieux ». Une autre fois, en pleine réunion solennelle des Unionistes, et devant bon nombre de curés qui ne m'avaient pas tous dans leur cœur, quelque peu étroit, il dit très haut : « il est très certain que si le P. Brucker n'avait pas été si persévérant, nous n'aurions pas obtenu les résultats actuels ».

Son successeur n'eut pas pour moi les mêmes abandons, peut-être, parce qu'il me supposait assez d'humilité pour incliner mes droits de gérant responsable devant les idées plus ou moins capricieuses. de tel ou tel curé.

Peu à peu les choses s'aggravèrent. On vint me demander de renoncer à signer le bulletin : je répondis que je signerais aussi longtemps que j'en serais rédacteur. Alors Mgr manifesta le désir de voir les épreuves avant le bon à tirer : je répondis au même grand-vicaire que le bulletin était toujours soumis à révision par deux des Nôtres. On ne dit plus rien. Mais j'en référai au R. P. Provincial, et pour éviter de nouveaux ennuis, je lui demandai si je ne ferais pas bien de donner ma démission, en prenant pour cause la fatigue de mes yeux, menacés de cataracte. Il me répondit oui et j'envoyai ma démission à Mgr, qui voulut bien m'honorer, en tête du numéro suivant, d'une fort belle lettre.

Quelques jous après, le grand-vicaire, qui d'ailleurs m'avait aussi exprimé par lettre son chagrin, me dit dans la rue : « Ah ! mon Père, vous nous manquez bien ! » Et la directrice de l'Union, excellente fille, en me parlant de la nouvelle rédaction, résuma ses regrets dans ces quelques mots qui m'ont touché : « Oh ! ce n'est plus ça ! » (1)

Voici la lettre d'adieu (20 juillet 1914) :

Monsieur l'Abbé,

« Une raison de santé, contre laquelle je n'ai malheureusement aucune objection à élever, vous force d'abandonner la rédaction du *Bulletin de l' Union Jeanne d'Arc*. Je ne vous laisserai pas du moins déposer la plume, sans saluer de tous mes regrets, au départ, le bon et vaillant ouvrier que vous fûtes.

« Comme adieu discret à vos chères lectrices, trop discret et, je le crains inaperçu, vous leur donniez, aux toutes dernières lignes du dernier Bulletin, ce suprême conseil : « Dieu se sert de nous comme il lui plaît pour faire ses œuvres ; mais il n'a besoin de personne en particulier. Quand vous aurez fait ce qui vous était commandé, dites : « Nous sommes des ser-

(1) Du 15 nov. 1911, où je publiai le 1er numéro de « *L' Union Jeanne d'Arc des Jeunes Chrétiennes de Chalons* »,jusqu'au 20 juin 1914 inclus, je fournis 300, 312 et 192 = 804 pages.

viteurs inutiles, nous n'avons fait que notre devoir » (St Luc, 17).

« Permettez à notre reconnaissance de discuter ce jugement de votre modestie, tout imprégné qu'il est de pur Évangile : car il y a la façon de faire son devoir.

« Sans doute, les hommes se remplacent... Mais, tout de même, votre parole toujours prête, votre verve intarissable, votre religieuse abondance, comme disait l'un de nos archiprêtres, votre expérience paternelle jusque dans ses sévérités, vos avis si autorisés, vos observations si sages, parfois un peu vives, amicales toujours et profondément surnaturelles, manqueront bien désormais au Bulletin.

« Vous en aviez fait une tribune d'où partaient chaque mois des messages souverains pour la jeunesse féminine catholique de Champagne. Elle vous semblait bien en effet un peu vôtre... Mais ne l'aviez-vous pas conquise? En tout cas vous la conduisiez et, à voir les chemins de vertu par où votre direction la faisait passer et les sommets mêmes qu'ici et là elle atteignait, il n'est que juste de rendre un public hommage à l'impulsion d'un chef tel que vous.

« Oui, en accomplissant de la sorte ce que vous avez appelé si simplement votre devoir et ce que je nomme, moi, le besoin apostolique de votre âme, vous avez bien mérité depuis longtemps de l'archiprêté de Châlons et depuis six mois de tout le diocèse. C'est de cette collaboration à tous égards désintéressée que je tiens surtout à vous remercier.

« Les Unionistes de Jeanne d'Arc n'oublieront pas de si tôt le pieux et zélé directeur de leur Bulletin. Je leur demande instamment de rester toujours fidèles à l'esprit si sincèrement chrétien que vous leur avez inspiré. Elles prieront toutes, je vous le promets en leur nom, pour que dans la retraite où l'infirmité vous enferme, Dieu vous rende en grâces de toute sorte la part au moins égale du bien que vous leur avez fait.

« Veuillez croire, Monsieur l'Abbé, à ma très vive gratitude personnelle, dont la bénédiction affectueuse que je vous envoie sera pour vous le gage.

† Joseph-Marie, Év. de Châlons.

1913-1916.

« Min., Scriptor, Oper., Consult., Procurator. »

1916-1919.

Relevé des fonctions de Ministre-Procureur, sur ma demande, pour fatigue nerveuse causée par les passages très

nombreux des Nôtres mobilisés, j'acceptai volontiers la proposition que me fit le R. P. Provincial de reprendre et de compléter le travail ébauché en 1903, sur « Nos Doctrines classiques chrétiennes et françaises ».

En attendant que ce travail pût être imprimé, je m'occupai très activement des *Congrégations mariales*, avec les encouragements, très particuliers du R. P. Fine, Assistant de France, et du R. P. Général Lédochowski, lequel voulut bien m'honorer de la lettre suivante, destinée à être mise en tête de mes trois opuscules nouveaux, à la suite de quelques approbations de prélats français.

Zizers (Suisse), 26 septembre 1918.

Mon Révérend Père,

P. C.

Vous m'avez communiqué le petit volume du *Véritable Esprit des Congrégations Mariales*, agrégées à la *Primaria* Romaine. Il sert d'introduction et de complément à votre *Petit Livre des Congrégations de la Sainte Vierge pour les Jeunes gens*, et à votre *Manuel Diocésain pour les Enfants de Marie.*

J'applaudis de tout mon cœur à votre zèle pour répandre dans la Jeunesse Catholique les Congrégations de la T. S. Vierge et en bien expliquer le caractère. Elles sont en effet un puissant moyen pour développer dans les fidèles une vie chrétienne intense et les animer d'un zèle ardent à exercer l'apostolat autour d'eux et, par là, pour préparer à d'autres associations, d'un but plutôt spécial, des sujets d'élite.

Qui ne verrait en elles qu'une réunion pieuse pour honorer la T. S. Vierge, méconnaîtrait complètement leur esprit et la portée de leur institution. Sans doute, elles se proposent d'exciter dans les associés une grande et très grande dévotion à la Sainte Vierge ; mais dette dévotion n'est pas leur but dernier : elle est elle-même un moyen pour les conduire à une vie chrétienne de jour en jour grandissante, et les animer d'une activité surnaturelle toujours plus vive, qui se manifeste par ses fruits : perfection personnelle et dévouement aux œuvres de charité spirituelles et corporelles. C'est pour s'orienter mutuellement vers cette double fin et pour s'aider à l'atteindre plus parfaitement qu'ils s'unissent, l'union faisant la force de chacun.

Je demande au bon Dieu de bénir et de récompenser vos efforts. Si vos petits livres obtiennent le fruit que je leur désire et que vous vous proposez, vous pouvez être assuré d'avoir travaillé efficacement au bien de votre patrie,

Je me recommande instammant à vos Saints Sacrifices.
Votre serviteur en Notre Seigneur,

W. Ledochowski.
*Gén. de la Cie de Jésus.*

1919-19...

A l'occasion de mes Noces de diamant, que je célébrai le 21 sept. 1919 à Châlons (où Joseph, mon Frère plus jeune était présent), je reçus de Rome la lettre suivante :

Frascati, 13 sept. 1919.

Mon Révérend Père, P. C.

Puisque l'on doit, ces jours-ci, célébrer le soixantième anniversaire de votre entrée dans la Compagnie, je vous offrirai, moi aussi, mes félicitations et l'assurance de mes prières.

La Sainte Vierge, pour laquelle vous avez travaillé en faisant connaître davantage ses Congrégations, saura bien fêter à sa manière votre Jubilé. La mère de famille ne pourrait être absente de ces réunions fraternelles, où elle reste la « Cause de notre joie ».

Votre frère Joseph commence de son côté l'année jubilaire que vous terminez : j'étendrai donc bien volontiers ma bénédiction aux deux écrivains, si unis dans le service de Notre Seigneur, et j'appliquerai cent messes à vos intentions communes.

Je me recommande moi-même à vos prières et S. S.

Votre serviteur en Notre Seigneur,

W. Ledochowski

*
* *

Ici s'arrête le manuscrit du P. Pierre Brucker.

Il est tout naturel d'y ajouter la pièce de vers qu'il lut lui-même en ce jour de ses noces de diamant. Comme, dans la résidence un peu grave, il ne se trouvait pas d'autre poète, il fallut bien qu'il se chargeât de ce rôle de jeune homme.

*Pour mes Noces de Diamant*
(21 septembre 1859-1919)

Un demi-siècle sans nuage
S'est-il jamais vu sous le ciel?
Quel heureux couple en mariage
Eut soixante lunes de miel?

Mais moi, j'eus dans la Compagnie,
Après cinquante ans de bonheur,
Dix ans d'une seconde vie
Tout aussi douce à mon vieux cœur,

Dieu soit béni de tant de grâces
Qui pouvaient faire un saint de moi,
Si j'avais mieux suivi les traces
De mon divin modèle et Roi !

Mais il ménagea ma faiblesse
Et me mit, au cœur trois amours :
Mon Christ, ma plume et la Jeunesse
Charment encor mes derniers jours.

Je compte, mes Pères et Frères,
Sur votre aimable charité
Pour m'ouvrir les saintes barrières
De l'immuable Éternité. - Amen.

Les portes éternelles devaient rester fermées 8 ans encore. Le P. Brucker ne perdit point son temps à les contempler. Il continua d'écrire : en 1921, il publiait « Les origines de l'Archiconfrérie du Cœur Agonisant de Jésus et du Cœur Compatissant de Marie » (biographie des fondateurs, le P. Lyonnard et Madame Trapadoux). En 1921, paraissait chez de Gigord « Nos doctrines classiques traditionnelles », sous le pseudonymie de « Paul Ker ». Enfin en 1922 il réunissait, sous le titre « Vérités et Variétés chrétiennes, offertes à la jeunesse féminine », un choix des articles écrits jadis pour le Bulletin de l'Union Jeanne d'Arc de Châlons.

En 1923, la fatigue le contraint, bien malgré lui, à la retraite. Il rejoint à Enghien son « petit frère Joseph », qu'il morigénait parfois encore gentiment. Plusieurs mois il put célébrer la S^te^ Messe, puis la mémoire faiblit complètement. Cependant il gardait ses habitudes de régularité parfaite, sortant de sa chambre au premier appel d'une sonnerie, alors même qu'il n'en distinguait plus la signification ; — habitudes aussi d'activité incessante : d'abord il se fit jardinier de N. D. de Lourdes, puis il poussa à l'extrême le travail de rangement et de simplification qu'il avait commencé depuis plusieurs années en détruisant peu à peu ses papiers, en l'étendant même à d'autres objets. Parfois une allusion au passé ou quelques mots d'alsacien éveillaient une lueur, puis ce fut l'obscurité complète. Le vigoureux tempérament alsacien résista longtemps ; Notre-Dame vint délivrer son serviteur le dernier jour de mai, en la fête de sa Médiation.

Un journal américain, annonçant la mort de ce vénérable frère du P. Aloys Brucker, encore *operarius* à Denver (Colorado) faisait observer que la famille Brucker : l'oncle Jacques, les 3 frères, Pierre, Joseph et Aloys et leur cousin le P. Gremmel — avait fourni à la Compagnie 280 ans de bon et loyal service.

# Missions de la Compagnie

## Questions de statistique.

On lisait dans les *Missions catholiques* à la date de 16 août 1928, (p. 383) au cours d'un article sur une exposition missionnaire :

« Sur les 20.200 religieux dont se compose actuellement la Compagnie de Jésus, 2.300 seulement, *egregius grex*, sont missionnaires en pays étrangers. Cette élite, fidèle observatrice des quatre vœux prescrits par S. Ignace, s'efforce d'étendre le royaume de Dieu en terre d'idolâtrie et d'islam, se montre ainsi digne héritière de l'*exercitus candidatus* de 500 jésuites égorgés pour la foi catholique au cours des quatre derniers siècles... 500 martyrs dont 92 sont déjà sur les autels ».

2382 Missionnaires ! Pas plus que cela ? Ce brave M. Guasco, le dévoué secrétaire de la Propagation de la foi à Lyon, semble s'imaginer que les Jésuites perdent leur temps, leur personnel et leurs ressources dans les collèges et autres œuvres chez les civilisés. Simple manque de perspective. Mais cette note nous invite à regarder de plus près nos statistiques.

Il y a vingt ans, les catalogues donnaient des chiffres beaucoup plus gros qu'aujourd'hui : 4178 missionnaires en 1906. C'est qu'alors étaient réputés missions tous les pays qui, ne se recrutant pas encore assez sur place, recevaient d'Europe leur personnel. Peu à peu, ces missions ont fini par se suffire ; les missions sont devenues provinces et il a fallu abaisser progressivement le total des missionnaires. Enfin, une mesure plus radicale a été prise, et la liste des missions qui se lit à la fin des catalogues ne comporte plus que les missions *ad infideles*. Mais il y en a d'autres, qui ne sont pas mises à part, sauf dans le courant de chaque catalogue. Elles s'occupent, soit des catholiques dispersés en des pays sans grandes ressources spirituelles, soit des populations hérétiques ou schismatiques et, dans tous les cas, se recrutent hors du territoire.

On trouvera la première liste dans tous les catalogues. Celle de 1927 donnait les totaux suivants :

1463 prêtres
362 scolastiques } En tout 2305
480 coadjuteurs

En 1928, il y avait 1540 prêtres.
454 scolastiques } En tout 2488
494 coadjuteurs

Soit d'une année à l'autre un gain de 77 prêtres, 92 scolastiques, 14 frères, 183 missionnaires.

Voici la seconde liste prise en 1927. Les lettres C., P., S., indiquent si le fond de la population est surtout catholique, ou protestant, ou schismatique.

| Missions | Provinces | Pr. | Sc. | Fr. | Total |
|---|---|---|---|---|---|
| Grèce. S. | Sicile | 9 | 0 | 8 | 17 |
| Suède. P. | Allem. infer. | 7 | 0 | 4 | 11 |
| Danemark. P. | item | 12 | 3 | 10 | 25 |
| Lithuanie, Esthonie, S. | item | 7 | 5 | 2 | 14 |
| Roumanie. S. | Pologne | 13 | 10 | 9 | 32 |
| Bosnie. Serbie. S. | Yougo-Slavie | 26 | 11 | 24 | 61 |
| Texas. C. | Mexique | 10 | 0 | 3 | 13 |
| Cuba. C. | Léon | 46 | 11 | 14 | 98 |
| San Salvador . C. | Mexique | 18 | 4 | 6 | 28 |
| Nicaragua. C. | item | 22 | 3 | 8 | 33 |
| Panama. C. | Castille | 5 | 0 | 3 | 8 |
| Vénézuela. C. | item | 22 | 7 | 19 | 48 |
| Équateur. C. | Bétique | 57 | 45 | 37 | 139 |
| Bolivie-Pérou. C. | Tolède | 41 | 9 | 29 | 79 |
| Uruguay. C. | Argentine | 17 | 5 | 12 | 34 |
| Brésil. N. C. | Portugal | 65 | 2 | 44 | 111 |
| Brésil. Centre. C. | Indépendant | 48 | 50 | 27 | 125 |
| Brésil. Sud. C. | item | 120 | 36 | 60 | 216 |
| Philippines. C. | New-York | 33 | 38 | 16 | 87 |
| Australie. P. | Irlande | 82 | 16 | 20 | 118 |
| | *Total* : | 660 | 255 | 382 | 1297 |

Nous ajoutons à titre documentaire les chiffres connus des missionnaires de chaque province au début de 1928 ; manquent les chiffres de deux provinces brésiliennes et de l'Uruguay.

| Missions | Provinces. | pr. | sc. | fr. | total |
|---|---|---|---|---|---|
| Grèce. S. | Sicile | 9 | 0 | 8 | 17 |
| Suède. P. | Allem. Inf. | 6 | 0 | 4 | 10 |
| Danemark. P. | item | 12 | 4 | 12 | 28 |
| Lithuanie,Esth. S. | item | 8 | 6 | 2 | 16 |
| Rouman. Poldach.S. | Pologne | 13 | 12 | 8 | 33 |
| Bosnie-Serbie. S. | Yougo-Slavie | 27 | 13 | 21 | 61 |
| Texas. C. | Mexique | 9 | 0 | 3 | 12 |
| Cuba. C. | Léon | 46 | 11 | 41 | 98 |
| San Salvador, C. | Mexique | 20 | 3 | 8 | 31 |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Nicaragua. C. | item | 22 | 5 | 8 | 35 |
| Panama C. | Castille | 6 | 0 | 3 | 9 |
| Vénézuela. C. | item | 27 | 8 | 25 | 60 |
| Équateur. C. | Bétique | 56 | 41 | 35 | 132 |
| Bolivie. Pérou. C. | Tolède | 45 | 8 | 28 | 81 |
| Uruguay. C. | Argentine | | | | |
| Brésil. N. C. | Portugal | 61 | 6 | 45 | 113 |
| Brésil Centre. C. | | | | | |
| Brésil Sud. C. | | | | | |
| Philippines. C. | New-York. | 74 | 43 | 37 | 155 |
| Australie. P. | Irlande. | 88 | 18 | 18 | 124 |

Si l'on veut bloquer les deux séries, on arrive au total de 61 missions, avec 3602 missionnaires pour 1927, dont 2123 prêtres. Il y aurait lieu, en 1929, de baisser un peu ces chiffres ; le Brésil central et le Brésil méridional, qui jadis dépendaient des provinces de Rome et de Germanie, et étaient marqués « indépendant » dans les listes précédentes, forment désormais deux vice-provinces. Par ailleurs, ce chiffre ainsi abaissé devrait être un peu relevé, en tenant compte des envois de missionnaires nouveaux en 1927-1928, et 1928-1929.

Qui voudrait faire un peu de bluff et grossir les chiffres des Missions n'aurait qu'à séparer de Tananarive, la Réunion et Maurice ; de Calcutta, le Chota-Nagpore, aujourd'hui diocèse à part ; de la Rhodésie du Sud, la Mission du Cap ; des Carolines, les Mariannes et les Marshal ; mettre à part aussi l'université de Tokio et le séminaire de Kandy ; et de même, l'Esthonie, la Poldachie, la Serbie, le Pérou. Le total serait ainsi porté à 70. Mais, officiellement, seules comptent comme Missions séparées, celles qui ont à leur tête un supérieur régulier quasi-provincial.

Ceci posé, quel rang occupe la Compagnie, en ce qui concerne les chiffres du personnel, entre les Sociétés de missionnaires ?

Le manuel du P. Arens ne laisse à ce point de vue aucun doute. Il enregistrait pour 1923 (p. 52) 2111 missionnaires (sur 18.718 religieux) dont 1357 prêtres sur 9052. Les Franciscains (p. 46) venaient ensuite avec 1584 missionnaires, dont 1177 prêtres (sur 16.545 religieux dont 8890 prêtres—ces derniers chiffres étant ceux de 1921). Le séminaire de la rue du Bac venait ensuite avec 1155 prêtres, puis les Capucins avec 655 pères et frères, les PP. du Saint-Esprit avec 616 ; les Lazaristes 581, les Pères Oblats 512, les PP.Blancs 513, les Pères de Scheut 484, etc. Bien entendu, tous ces chiffres, ou presque tous, seraient aujourd'hui à remonter.

Ne retenons comme point de comparaison que les Franciscains. Leurs statistiques officielles contiennent des chiffres

notablement supérieurs à ceux du P. Arens, mais inférieurs quand même à ceux de la Compagnie. Voici le résumé des tableaux que nous avons sous les yeux et qui donnent l'état des missions franciscaines en décembre 1927.

| | Miss. | *Pr.* | *Non-pr.* | *Nov.* | *Total* | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Relevant de la Prop. | | | | | | |
| — Ad infideles | 42 | 1194 | 426 | | 1620 | 1642 |
| — Autres | 3 | 21 | 1 | | 22 | |
| Non-propagandistes : | | | | | | |
| — Ad infideles | 5 | 81 | 20 | | 101 | 1353 |
| — Autres | 14 | 693 | 536 | 23 | 1252 | |
| *Totaux* : | 64 | 1989 | prêtr. | 1006 non-pr. | | |
| | | | 2995 missionnaires. | | | |

Si l'on veut avoir le chiffre exact des missions franciscaines *ad infideles*, il faut d'abord éliminer, parmi les missions propagandistes, la Norvège, l'Australie et le Montenegro, et y ajouter les 5 autres. Ce qui donnera le résultat suivant : 47 missions, 1721 missionnaires, dont 1274 prêtres.

Par ailleurs si la Bosnie et l'Herzégovine comptent pour les Franciscains comme missions *ad infideles*, à cause de l'élément musulman, ce qui leur donne un chiffre de 455 missionnaires, elles doivent compter aussi pour la Compagnie qui, en Bosnie, en a 57. Mais on peut estimer ce surplus négligeable.

Une question. Si les chiffres de détail, tels que nous les lisons dans les listes officielles des Franciscains donnent un total de 2995 missionnaires, d'où vient que le sommaire qui conclut nous dit : « *Missionarii* 3082 (*Comprehenduntur qui sunt in missionibus Pa-chi et Fen-yang*) »? L'écart est de 87. Les deux missions indiquées (11 +19 missionnaires) ne suffisent pas à combler l'écart.

Quoi qu'il en soit, nous en tenant aux listes de la Compagnie qui séparant nettement les missions *ad infideles* et les autres, et, pour ce qui est des Franciscains, bloquant les missions *ad infideles* dépendant ou non de la Propagande, nous pouvons établir la comparaison suivante pour 1927.

| | *Franciscains* | *Jésuites.* |
|---|---|---|
| Missions ad infideles : | 1721 | 2305 |
| Missions *lato sensu* : | 715 | 1297 |
| | 2436 | 3602 |

Après cela, il y aurait une proportion à établir entre le nom-

bre global des religieux dans les deux ordres et celui des Missionnaires. Mais le chiffre total des Franciscains nous fait défaut.

A. Brou, S. J.

# Fondation de Saint-Michel de Laval

Pour n'avoir pas causé, à Laval, autant de mal à la religion que dans beaucoup d'autres régions, la révolution n'en a pas moins accumulé là aussi des ruines désastreuses. Elle n'y trouvait pas cependant un terrain favorable. Les habitants du Bas-Maine, devenu département de la Mayenne, n'avaient ni les jalousies, ni les haines, ni l'impétuosité et la violence de caractère qui firent son succès ailleurs. Au dix-huitième siècle et de tout temps,ils vivent tranquilles et unis. La noblesse peu nombreuse, de fortune et de prétentions modestes, se rapprochait volontiers de la bourgeoisie enrichie par le tissage et le commerce, et celle-ci ne nourrissait contre l'aristocratie aucun sentiment hostile. Les artisans trouvent l'aisance dans l'industrie nationale ; pourtant de temps à autre, le chômage les réduit presque à la misère, car ils ne savent pas ce que c'est que l'épargne. Mais, dit un contemporain, Le Clerc de Flécheray, dans une étude sur le comté de Laval: « Comme le bourgeois est assez conduit par la religion, et que d'ailleurs les marchands de toile ou maîtres tissiers ont intérêt dans la conservation de ce peuple, il se fait dans les disettes et nécessités publiques, de grandes charités publiques, soit volontaires, soit forcées par autorité publique, à laquelle chacun obéit » (1).

Les campagnards sont laborieux par force, dit encore Le Clerc de Flécheray, parce qu'ils sont extrêmement imposés, et que le terroir est « difficile et rude à labourer ; il faut communément six bœufs et quatre chevaux pour traîner une charrue » ; aussi plus de la moitié du pays est en landes, plantées en bruyère.

Mais les paysans entretiennent avec celui qu'ils appellent « notre maître » et dont ils cultivent les métairies, des relations amicales qui se transmettent des pères aux enfants.

(1) Le Clerc de Flécheray, avocat fiscal du siège ordinaire de Laval, *Le Comté de Laval.* In-8°, s. d. p. 21.

« Il n'était pas rare de trouver des familles de propriétaires et de métayers attachées les unes aux autres depuis cent et deux cents ans ». C'est que tout ce monde était, selon l'expression citée plus haut, « conduit par la religion ». Du reste on sortait peu du pays, sauf lorsque la misère poussait à prendre du service dans l'armée ; on recevait peu d'étrangers ; on était solidement attaché aux traditions. « Laval formait réellement une espèce de petite république, réglée par une bonhomie patriarcale, par un grand fonds de religion et par un profond respect pour les anciens usages » (1).

Dans leur ensemble donc,les habitants du Bas-Maine étaient doux et pacifiques ; pourtant au début de ce même 18e siècle, Le Clerc de Flécheray notait « que, pour le bas peuple, il est insolent et indiscipliné, et néanmoins assez industrieux, mais cherchant et pratiquant finesse et tromperie en tout ce qu'il peut ». C'était sans doute le fait d'une minorité : il explique que, presque dans toutes les paroisses, on arriva à constituer un parti patriote, souvent assez ardent.

Sauf dans cette faible minorité, la Révolution, à ses débuts, ne rencontre guère que des défiances. On se taisait, on regardait, on attendait. A la nouvelle de la prise de la Bastille, les habitants de Laval se montrèrent inquiets. Puis on se familiarisa avec les nouvelles idées : les promesses brillantes, la réforme de certains abus, séduisirent même des esprits qui plus tard durent se reprocher amèrement leur crédulité.

Les prêtres en nombre du moins, sinon tous, ne montrèrent pas, à l'égard de l'ordre nouveau, une opposition de principes. A plus forte raison, bourgeois et peuple se soumirent, avec bonne volonté plutôt que par résignation, aux premières mesures qui battirent en brèche l'ancien régime. Et même lorsque, en novembre 1790, les biens nationaux furent mis en vente à Laval, on tira le canon en signe de joie au moment où se fit l'adjudication ; il y eut nombre d'enchérisseurs et les propriétés ecclésiastiques vendues d'abord, le furent à des prix très élevés (2).

Mais lorsque la Révolution démasqua sa face anti-religieuse, les esprits changèrent. Il est vrai de dire que, comme c'est l'habitude chez les honnêtes gens, le mécontentement ne se montra pas par une opposition active, par une révolte trop justifiée. La résistance fut muette ; elle ne fut pas moins sans courage. Quand fut promulguée la constitution civile du

---

(1) Boullier, *Mémoires ecclésiastiques concernant la ville de Laval*, 1841, p. 4.

(2) Boullier, p. 3.

clergé, les prêtres de la Mayenne, sauf une minorité infime, ne s'y soumirent pas. Sur 650 que comptait le département, 513 refusèrent le serment : plusieurs qui l'avaient d'abord prêté par ignorance, par zèle mal entendu, par faiblesse, se rétractèrent ; les autres, séculiers ou réguliers, avaient en général de mauvaises notes sur les registres de l'évêché. Dans le diocèse de Laval, sur 189 prêtres séculiers, 19 seulement adhérèrent au schisme : un seul d'entre eux était attaché à une paroisse de la ville ; encore n'était-ce qu'un prêtre habitué de la Trinité (1).

On eut les plus grandes peines à recruter le nouveau clergé constitutionnel : il fallut, contre la loi, chercher hors du diocèse, l'évêque — Villar, doctrinaire, principal du collège de La Flèche — et le Curé de St-Vénérand, la seule paroisse à pourvoir (2), d'Alodot, prêtre du diocèse de Chartres. Dans toute la Mayenne, il y avait 49 curés à nommer : on ne put, en épuisant la liste des éligibles, en trouver que 14. Encore le schisme ne fut-il exercé d'une façon stable que dans dix paroisses rurales et dut-on faire, comme pour les évêques, appel à des prêtres étrangers au département. Mais quels prêtres ! Le Curé de Forcé,—Sadige,du diocèse de Chartres,— fit son entrée dans sa paroisse à la tête d'une troupe d'hommes ivres et de soldats qui chantaient le « Çà ira ». Robert, de Châlons, fut surnommé « Tors de la vigne » parce que sa claudication était d'ordinaire aggravée de son état d'ivresse. A Astillé, Diot ne faisait point mystère qu'il déjeûnait avant la messe. Le curé d'Andouillé, un des moins mauvais pourtant, força le sacristain à livrer les vases sacrés sur réquisition du comité de Laval,et son vicaire, ivrogne avéré,finit par ouvrir un cabaret.

Ce ne sont que quelques exemples. Il est bien évident que de pareils pasteurs ne pouvaient, ni par leurs exemples, ni par leurs instructions, entretenir dans leurs fidèles le sens chrétien ou la pratique du culte. Mais la religion fut dans la mesure du possible, sauvée par l'héroïsme des prêtres fidèles. Nulle persécution n'eut raison d'eux. On les avait chassés de leurs demeures, ruinés, traqués : ils demeurèrent cachés dans les bois, dans les fermes, dans les maisons de leurs paroisses ; on les força, le 23 mars 1792, à se rendre tous à Laval, où ils devraient habiter et, au milieu des insultes, répondre, chaque jour, à l'appel qui serait fait à l'église Saint-Tugal. Sans

(1) Boullier, *Mémoires ecclésiastiques*, p. 45.

(2) Il n'y avait alors que deux paroisses à Laval : St-Vénérand et la Trinité qui devenait cathédrale et qu'administrait l'évêque constitutionnel.

hésitation, ils arrivèrent au nombre de quatre cents, ayant à leur tête l'évêque de Dol, Mgr de Hercé : le 20 juin, sur une nouvelle réquisition des clubs, on leur ordonna de s'incarcérer dans les anciens couvents des Capuçins et des Cordeliers : ils s'exécutèrent eux-mêmes et s'entassèrent dans les locaux insuffisants où rien, pas même une botte de paille, n'avait été aménagé pour les recevoir. L'exil ni la déportation n'eurent raison de leur fidélité. Déposés sur le sol hospitalier de Jersey ou de l'Angleterre, ils se hâtaient de rentrer en cachette et continuaient leur ministère au péril de leur vie. Enfin, quatorze étaient réservés pour donner au peuple de Laval le suprême exemple. Après lui avoir appris à vivre, lui apprenant à mourir, selon le mot de l'un d'entre eux, ils refusèrent tous, avec la même énergie tranquille, d'abjurer leur foi en Jésus-Christ.

La commission révolutionnaire où siègeaient deux prêtres apostats Guilbert, ancien vicaire de Viviers, puis vicaire épiscopal de Villar, et supérieur de son séminaire, et Volcler, le curé intrus et maire de Lassay, devenu accusateur public, les condamna tous à mort. On les vit, l'abbé Turpin du Cormier curé de la Trinité, marchant à leur tête, franchir au sortir du tribunal la rue du Mûrier, dont les ruisseaux roulaient du sang. Dix allaient d'un pas ferme ; trois, infirmes, étaient soutenus par-dessous les bras ; le dernier, M. Gallot, était porté sur une chaise. L'échafaud dressé à demeure, était sur la place au Blé, aujourd'hui du Palais de Justice, entre les rues du Mûrier et du Pilier Vert (1).

A une maison très voisine, les juges buvaient. Guilbert porta un toast aux martyrs. « A ta santé, cria-t-il à M. André qu'il connaissait particulièrement, je vais boire comme si c'était ton sang ! — Et moi, je vais prier pour vous », répondit le prêtre fidèle. M. Turpin du Cormier monta le dernier les marches ruisselantes, et, avant de se laisser lier, baisa avec respect la planche d'où les martyrs étaient montés au ciel. Jugement et exécution n'avaient pas pris le temps d'une matinée (2).

De tels exemples étaient de nature à entretenir, à exalter la foi des habitants de Laval. Ils frissonnaient d'horreur et d'indignation ; s'attendant au même sort, ils assistaient « à

(1) La rue actuelle de l'Hôtel de Ville a emprunté le haut de la rue du Mûrier qui montait de la prison, sise rue du Val de Maine, vers la place au Blé et l'échafaud, et qu'on avait, à cause de cela, cyniquement nommée « rue Monte à Regret ». La rue du Pilier Vert existe encore ; alors, courte et étroite, elle joignait la place au Blé à la place Saint-Tugal, aujourd'hui place des Arts.

(2) Le diocèse de Laval, justement fier de ces héros de la foi, poursuit en ce moment la cause de leur béatification.

ces scènes douloureuses pour chercher leur force dans la constance des martyrs à confesseur leur foi » (1).

Il faut évidemment attribuer à ces instructions par les faits non moins qu'à la grâce méritée par l'effusion de ce sang, la fidélité à la religion qui n'a cessé de distinguer les Lavallois.

Il n'est pas étonnant qu'une population ainsi disposée ait accueilli avec faveur l'armée vendéenne à son passage victorieux du 23 octobre 1793. Elle applaudit aux succès de ces vengeurs de Dieu ; elle leur fut bienveillante et protectrice lorsqu'ils durent reculer jusqu'à la Loire. Elle fit plus ; les Chouans du Bas-Maine s'unirent aux troupes de Lescure et de la Rochejacquelein, et menèrent avec elles la guerre, attirant du reste tous les malheurs, toutes les ruines sur l'infortuné pays. Mais en même temps, la Chouannerie contribua à enflammer la ferveur des catholiques (2).

Aussi lorsque Robespierre eut cédé la place à des rivaux aussi méchants que lui, mais obligés de s'appuyer sur de meilleurs éléments de la société, des groupes de catholiques s'empressèrent d'user de la liberté que leur accordait chichement la loi du 3 ventôse an III. Ils obtinrent que la direction du département leur permît de rouvrir l'église du monastère de Patience (9 floréal) et bientôt, les églises de Changé, de Grenoux, et d'Avesnières.

Ce n'était qu'une accalmie : le 30 mai, le 29 septembre, surtout le 25 octobre 1795, la Convention se montra revenue à sa manie sanglante, elle exigea de nouveau des promesses sacrilèges : et l'on revit les jours de persécution. Seuls, les constitutionnels qui, sous la Terreur, s'étaient complètement abandonnés, essayèrent de s'accommoder de la situation : un serment de plus ou de moins n'avait rien pour les effrayer. L'église de la Trinité avait été mise à sac ; l'ancien vicaire épiscopal, Guilbert, de ses mains armées d'un marteau avait frappé les statues ; il avait transformé la nef en temple de la Raison. On rendit au culte officiel le chœur où le maître-autel demeurait presque intact. Là se réunirent sans mandat, sans hiérarchie, une dizaine de curés intrus peu soucieux de retourner dans leurs paroisses, et tous y vécurent dans une misère dégradante qui n'attirait la pitié de personne. A Saint-Vénérand, d'Orlodot essayait aussi de se constituer un clergé et n'y réussissait pas aussi mal. Sa récompense fut d'être élu, on ne sait trop par qui, évêque de la Mayenne, pour remplacer Villar démissionnaire. Du reste, la masse de la population se tenait à l'écart et attendait.

---

(1) Témoignage de M[lle] Jeanne Rojoux : *Les Quatorze Prêtres martyrs de Laval*, Laval, 1907, in-8, p. 14.

(2) Bouilier, *Mémoires ecclésiastiques...*, p. 257.

Une nouvelle secousse, le 18 fructidor, et la recrudescence de persécution due au Directoire semblèrent lui donner raison. Mais enfin le 18 brumaire vint clore la série des aventures sinistres qui s'étaient prolongées dix ans. Très vite en Mayenne, on profita de la liberté relative qu'il inaugura. Le nouveau préfet, M. Harmand, fit tout pour convaincre que le Premier Consul avait des désirs sincères d'apaisement. Il n'urgea pas trop le serment de fidélité à la Constitution qu'on réclamait des prêtres, et ceux-ci, malgré une défiance trop justifiée par un passé encore bien récent, commencèrent à se montrer et à entrer dans leurs églises. L'église d'Avesnières fut la première ouverte ; livrée à un intrus qui l'occupa jusqu'à la Terreur, elle n'avait pas été dévastée. M. Leveau, curé de la Gravelle, en fut, sans titre officiel et par simple tolérance, le premier desservant. Il la rendit au culte le 4 mai 1800.

Il était plus difficile d'offrir des églises à la dévotion des fidèles de la ville. Les deux paroisses, La Trinité et Saint Vénérand, toutes deux du reste fort détériorées, surtout la première, étaient au pouvoir des intrus. La chapelle de Patience, qui avait été concédée aux catholiques en 1795, mais de nouveau fermée peu après, était tombée en 1798, sous le marteau des démolisseurs. Les autres sanctuaires, confisqués, mis à la disposition des diverses administrations, étaient transformés en magasins, en prisons, en écuries même.

Cependant, un comité se forma sous le titre de « Société des catholiques » ; à leur tête se trouvaient MM. Leveau, curé de la Gravelle et desservant d'Avesnières, et Grippon, vicaire de Notre-Dame de Sablé, qui devait diriger une des paroisses à reconstituer. Avec eux, il faut noter des membres de ces familles, gloires de Laval, mêlées étroitement à son histoire, depuis des siècles, qui ont développé son industrie, siégé dans ses conseils et dans ses tribunaux, et poussé de toute part de féconds rejetons : Duchemin de Villiers, des Gennetais, ou de Pré-Bondier ; Deschamps de la Bélangerie ; Guay ; Lebreton de la Coudre ; Boullier ; de la Houisière. Mêlés à cette aristocratie Lavalloise, de plus humbles apportaient le concours de leur foi et de leur énergie chrétiennes : les Marceul, l'un coutelier, l'autre peintre ; Lepecq, un chaudronnier ; Tessier, un marchand d'étoffes... On entama des négociations avec le préfet ; grâce à lui,on put obtenir du ministère de la guerre l'église des Cordeliers, qui servait de magasin pour la caserne établie dans les bâtiments du couvent. Elle fut ouverte, le 31 janvier 1801, pour les paroissiens de la Trinité.

De l'autre côté de l'eau, sur la paroisse de Saint-Vénérand, une chapelle de haute antiquité, la collégiale de Saint-Michel avait été fermée dès les commencements de la révolution,puis

vendue comme bien national. Elle fut cédée à bail à trois membres du comité catholique, rendue au culte à la fin du mois d'avril 1801 et servit de paroisse jusqu'au 28 août 1802.

C'est avec empressement que le peuple était rentré dans les églises. Ceux même qui avaient pris ouvertement parti pour les assermentés, n'avaient pas tardé à se mêler aux plus fidèles. A mesure que la paix religieuse s'affermissait, que les prêtres bannis rentraient dans leurs paroisses, ils retrouvaient, non pas leurs biens, mais toute l'affection et la confiance des populations. « Le troupeau se rangeait avec joie sous la conduite des vrais pasteurs ; cela se faisait sans effort, sans secousse et, pour ainsi dire, tout naturellement » (1).

Tandis que, dans l'église schismatique, s'approfondissait la solitude, l'assistance augmentait chaque jour dans les églises catholiques, malgré la pauvreté qui empêchait toutes les magnificences du culte. Enfin le mouvement religieux devint absolument général lorsque le Concordat apporta l'assurance d'une paix définitive et mit fin à toutes les résistances du schisme, à toutes les craintes des timides, à toutes les défiances des fidèles. Alors Mgr de Pidoll fut nommé évêque du Mans ; il fit son entrée à Laval le 17 août 1802. La Trinité, Saint Vénérand furent rendus aux catholiques.

Mais si les offices étaient rétablis, si la pratique religieuse se faisait plus fréquente, on sentait douloureusement tout le mal causé aux âmes par la révolution. Pour beaucoup, elle avait lâché le frein à toutes les passions ; les haines, les injustices, les désordres de mœurs s'étaient donné carrière et régnaient encore effrontément : l'ignorance surtout était générale.

Le clergé peu nombreux, absorbé par les soins immédiatement nécessaires, ne suffisait pas à guérir tant de maux. C'est alors que les sociétés de missionnaires vinrent utilement à son secours. Dispersées brutalement par le despotisme impérial, à peine la restauration accomplie, elles se retrouvèrent constituées à nouveau, et moins entravées par le pouvoir, plus appuyées par le sentiment d'un besoin universel qui éclatait à tous les yeux, elles reprirent leur tâche.

Tandis que la société des missions de France, sous l'habile et fervente direction de M. Rozan, évangélisait surtout le midi et l'est du pays, la Compagnie de Jésus, à peine formée, portait vers l'ouest ses premiers efforts. Ils devaient nécessairement être bien plus restreints. Le soin des supérieurs allait avant tout à développer dans les nouveaux Jésuites la vie

(1) Boullier, *Mémoires ecclésiastiques...*, p. 303.

intérieure et l'esprit de l'Ordre : l'avenir y était engagé et le P. Général y insistait sans cesse. Puis la prédication n'était ni le seul ni le plus nécessaire peut-être des ministères que l'on demandait à la Compagnie : de tous côtés, on l'appelait à fonder ou à reprendre des maisons d'éducation, des petits séminaires des collèges communaux. Elle n'eût pas suffi à satisfaire à tant d'offres : comment eût-elle pu donner une grande extension à l'apostolat des missions? Pourtant elle s'y consacra de toutes ses forces ; les professeurs même de ses collèges y employèrent leurs vacances ; ses novices parfois, du moins ceux qui étaient déjà prêtres, en firent une de leurs épreuves rituelles. Elle eût voulu surtout former un corps de missionnaires, troupe volante qui, d'un centre fixe, auraient de tous côtés, selon les demandes, porté la parole sainte. L'occasion s'en présenta bientôt.

Le P. de Clorivière, premier supérieur de la Compagnie restaurée en France, venait, à peine les Bourbons remontés sur le trône, d'ouvrir au numéro 18 de la rue des Postes, si célèbre depuis dans les fastes de l'armée, un noviciat dans une maison que lui cédaient les religieuses de la Visitation, établies tout auprès. Les Cent-Jours le firent fermer. A l'apparition de Napoléon débarquant de l'île d'Elbe, on crut sage de disperser les novices. Or, au courant de l'année 1814 M. Deshayes, recteur d'Auray, qui s'était peu de temps auparavant porté acquéreur pour le compte du diocèse d'une ancienne abbaye de Carmes, dont l'église était le centre d'un pèlerinage célèbre en l'honneur de Sainte Anne, l'avait offerte au P. de Clorivière pour y fonder une résidence de missionnaires. Celui-ci n'avait pas cru pouvoir accepter. Mais au mois de mars 1815, cherchant des asiles pour ses novices, il recommande deux d'entre eux : les PP. Guillaume Rouby et Jean-Pierre Chapelle, à la charité de M. Deshayes. Les Pères payèrent en services apostoliques l'hospitalité qui leur était donnée par les curés du diocèse, et, la tourmente passée, s'établirent à Sainte Anne. Ils comptaient y fonder un centre de missions. Mais à ce moment un autre désir était né au cœur du recteur d'Auray : celui d'ajouter un petit séminaire à la résidence rêvée. Mgr de Baunet approuva ; le second projet l'emporta bientôt sur le premier : le collège supplanta les missionnaires ; un heureux événement vint à propos leur ouvrir un asile excellent et définitif.

Dans le courant de février 1816, le bruit se répandit à Laval que des prédicateurs inconnus avaient été appelés à Avesnières par le curé, M. Marius Gesbert, et qu'ils faisaient dans l'église, avant le jour, des conférences religieuses. Du reste, la population, bien que très chrétienne, les avait accueil-

lis froidement. « Que nous veulent ces bonshommes-là, disait le peuple, n'avons-nous pas nos prêtres ? » Ces « bonshommes » étaient des Jésuites, dont trois arrivaient de Sainte-Anne : les PP. J.-B. Calliat, supérieur de la mission (Catalogues 1814-1815, p. 48, note 8) ancien Père de la Foi, J. P. Chapelle et G. Rouby. Le 4e, le P. Etienne Chanon était venu les rejoindre du noviciat de Paris. Ils ne s'émurent pas de l'indifférence première ; devant la « quinzaine de personnes » qui, les unes debout, les autres disséminées dans les bancs, prêtaient une attention silencieuse à leurs conférences », ils montrèrent la même ardeur et le même dévouement que devant des foules. On « ne s'empressait pas, raconte le même témoin, de suivre les conférences d'Avesnières. Nous y fûmes conduits toutefois et, quoique fort jeune alors, nous nous rappelons qu'un prêtre, le visage sillonné d'un soup de sabre (le R. P. Chanon) discutait avec un autre ecclésiastique, d'une taille superbe, au visage doux et angélique, et placé dans la chaire de l'église. Ce dernier était le P. Chapelle. Leur zèle devait avoir sa récompense ; il vint à bout de la froideur. Quelques catholiques mieux instruits avaient dit au reste ce qu'étaient ces « bonshommes »—« des prêtres de la célèbre Compagnie de Jésus,qui a rendu tant de services à l'église catholique, et fait briller d'un immortel éclat le règne d'un des plus grands rois de la famille de Saint Louis». Panégyrique trop flatteur sans aucun doute, qui eut du moins l'heureux effet de piquer la curiosité et de rassembler un auditoire.

Le succès, un peu tardif, finit par être éclatant. « On accourt de toutes les paroisses aux prédications de ces prêtres étrangers ». Laval à son tour voulut avoir sa mission. Les Jésuites demandèrent du renfort. Le P. Antoine Thomas, qui avait été, au mois d'octobre 1815, nommé supérieur de Sainte Anne, et puis remplacé par le P. Cuénet le 5 janvier 1816, pour se conserver aux missions, vint avec un autre, le P. Pierre Ladavière, sans doute, porter secours à leurs confrères. (Catalogues 1815-1816, p. 78).

Les six prédicateurs se partagèrent la ville : chacune des deux églises, la Trinité, Saint Vénérand eut son équipe. Les travaux des missionnaires commencèrent le 3 mars, premier dimanche de Carême. La ville fut comme renouvelée par un sermon du P. Chanon sur le salut, prononcé à la Trinité (1).

« Elle n'a pas oublié, écrit un chanoine de Laval, les fruits de grâces que produisirent les prédications des enfants de S. Ignace. On se sentit comme revivre au souffle de cette grave parole évangélique, qui, annoncée sous la forme exceptionnelle de la mission, a spécialement le don de renouveler les âmes en réveillant les consciences... ». Le témoin oculaire

(1) Notes de M. le Docteur Bucquet, complétées par M. Isidore Boullier, curé de la Trinité.—Bibl. de Laval,Fonds Couanier,p.184.

déjà cité parle également de la mission dans l'église de la Sainte Trinité, où, pendant près de deux mois, les *bonshommes* d'Avesnières se firent écouter par une foule immense de toutes les classes de la société : cette mission eut pour résultats de prodigieuses conversions et deux magnifiques cérémonies ».

Toutes deux se déroulèrent sur la place au Blé. La première fut consacrée à faire une amende honorable à Dieu pour tous les crimes de la révolution. Elle eut lieu le 31 mars. Les autorités civiles et militaires, la garde nationale, la légion de la Mayenne, devenue plus tard le 12e léger, dix mille personnes se groupèrent sur cette place où tant de sang avait coulé, où la mort avait, au nom de la liberté et de la fraternité, fauché tant de défenseurs de l'ordre et de la religion. C'était assurément un spectacle émouvant que celui d'une multitude, où se trouvaient sans doute bien des hommes qui avaient applaudi aux fureurs des clubs et aux folies brutales des fêtes de la Raison, poussant vers Dieu des cris d'angoisse et de pardon et sollicitant sa clémence par le repentir.

Le 5 mai, 2e Dimanche après Pâques, une autre fête, triomphante et joyeuse, celle-là, réunissait encore la même foule. Il s'agissait de rendre à la Croix un hommage solennel. On devait la planter devant la grille du palais de Justice, sous les arbres qui ombragent l'entrée du vieux château, à quelques pas de l'endroit où la guillotine avait, peu d'années auparavant, joué son funèbre rôle! C'est par les soins de M. Chéhère, curé de la Trinité, qu'elle fut construite. Pour ce saint objet, il avait fait choix de deux fûts de marbre de Saint-Berthevin, reste des soixante-quatre colonnes qui soutenaient le cloître magnifique des Cordeliers. Les autres, transportées à Paris, en 1809, avaient été employées à la décoration du Palais-Bourbon, destiné au cardinal Fesch.

Un journal du temps, à la date du 11 mai, racontait ainsi cette fête : « Le 5 mai, les missionnaires, le clergé des deux paroisses de la ville, M. le Préfet, les autorités civiles et militaires, la garde nationale et la gendarmerie sont parties de l'église de la Sainte-Trinité : ils se sont rendus à l'église de Saint-Vénérand, et de là, sur la place du Palais. L'éloquent supérieur de la Mission (R. P. Calliat) après avoir béni la Croix, a prononcé un discours analogue à la cérémonie et qui a fait répandre bien des larmes d'attendrissement. Il l'a terminé par l'expression des vœux les plus ardents pour notre monarque. Le cri de : « Vive le Roi », qu'il a proféré dans un moment d'effusion du cœur, a été le signal d'un enthousiasme difficile à dépeindre. Dix mille assistants, qui couvraient la place, en agitant en l'air épées, chapeaux et mouchoirs, ont élevé au ciel ce cri d'amour qui est si profondément gravé au cœur des habitants de Laval ». (Affiches, annonces et discours de la ville de Laval, Samedi 11 mai 1816).

Nous rencontrerons plus tard le reproche fait aux missionnaires d'avoir mêlé à leurs prédications l'apologie de la monarchie. Notons seulement ici qu'au même moment, les Loges Maçonniques, dans leurs tenues, entonnaient en l'honneur du roi des cantiques non moins enthousiastes. Voici un exemple emprunté à une plaquette curieuse intitulée : « Cantiques chantés à la fête de la Paix et du rétablissement des Bourbons sur le Trône, célébrée par les u***L*** réunies des Amis-Unis et de Constance, O*** de Laval, le 3e jour du 7e mois de l'an de la u***L**** 5814 — à Laval chez Boutevillain-Grandpré. »

Le « cantique » est intitulé : *les Maçons en famille*. Air : « du Vaudeville de la Soirée Rageuse ». Nous ne citons qu'un couplet : il suffira pour tout apprécier.

Bénissons l'instant où Louis
A touché le sol de la France.
Il paraît ? nos maux sont finis,
Avec lui renaît l'espérance.
O des monarques le meilleur !
De te chérir ton peuple grille. (*sic*)
Bourbon, tu portes dans ton cœur
Des Français l'immense famille.

La rime n'est pas riche et le style en est plat ; mais cela témoigne sans conteste possible des sentiments royalistes des F*** de Laval, de Mayenne et de Château-Gontier réunis pour applaudir cette pauvreté, et surtout du F*** Cossard, M***, qui osa la signer.

Les succès des missionnaires qui « rappelaient les triomphes des apôtres au sein du monde païen » (1) avaient fait naître en bien des âmes le désir de garder dans la ville ceux qui les avaient obtenus. Aussi bien, depuis un an déjà, des amis les sollicitaient de venir s'établir à Laval. Un surtout, M. l'abbé Morin, leur avait déjà rendu sur ce point les plus éminents services.

M. René François Morin était né à Sablé, le 12 mars 1752. D'abord vicaire à Bouessay, dans l'arrondissement de Château-Gontier, il exerçait les mêmes fonctions à Saint-Léger, dans le canton de Sainte-Suzanne, au moment de la Révolution. Comme son curé, M. Jacques Gigan, il refusa tout serment. En 1792, il fut incarcéré à Patience, et de là, fut déporté à Jersey. Mais à peine débarqué, il rentra en France, se tint caché à la campagne pendant plusieurs mois. Le 23 octobre 1792, les Vendéens faisaient leur entrée à Laval. Avec eux

(1) Meignan : *Notice historique sur Saint-Michel de Laval*, p. 33,

y pénétrèrent un grand nombre d'ecclésiastiques qui accompagnaient l'armée catholique. L'abbé Morin profita de l'occasion offerte ; mais il demeura dans la ville après le départ des troupes, et trouva le moyen d'y échapper à toutes les recherches, bien qu'exerçant avec zèle son ministère. Aussi lorsque, en octobre 1800, les catholiques purent rentrer en jouissance provisoire de l'église des Cordeliers et de celle de Saint-Michel, fit-il partie, en qualité de prêtre sacristain, du clergé de celle-ci. Au rétablissement du culte, il fut transféré avec le même titre à l'église de la Trinité, tout en desservant la paroisse de Grenoux. Mais il n'exerça pas cette charge et demeura prêtre habitué de Notre-Dame des Cordeliers.

C'était, malgré son zèle et la généreuse énergie que révèle toute sa vie, malgré la part très spéciale et très efficace qu'il eut au relèvement de la vie religieuse, un homme aux apparences singulièrement originales. Sa lenteur excessive en toutes choses semblait le rendre incapable de toute activité : il lui fallait près de cinq quarts d'heure pour célébrer la sainte Messe : il mettait près d'une grande heure pour se rendre de l'église Saint-Michel à l'église des Cordeliers, qui est distante de 1500 mètres. Un jour qu'il traversait le Pont-Neuf, alors appelé Pont-Napoléon, il soutint une discussion d'un quart d'heure avec le commis du péage sur le droit qu'avait celui-ci de réclamer les cinq centimes, prix du passage ; encore, en se déterminant à payer, exigea-t-il un reçu de la somme qu'il déboursait. Pourtant cet homme si peu apte, semblait-il, aux grandes entreprises, dota la ville de deux établissements qui furent très prospères et fort utiles. En 1804, il réussissait à attirer à Laval des Dames de l'Adoration perpétuelle, dites de Picpus, que Madame Aymer de la Chevalerie avait, en pleine Terreur, fondées à Paris. C'est lui qui négocia pour elles la cession par Madame veuve de Chambellan d'Héliand, du domaine de Haute-Folie, devenu entre leurs mains et resté jusqu'en 1902 l'une des maisons d'éducation les plus florissantes du Maine (1). C'est lui encore qui, avec quelques autres personnes pieuses, conçut l'idée d'établir à Laval une résidence des Pères de la Foi.

Dès les premiers jours de 1815, il avait soumis son projet au

(1) La prononciation « Haute Follis, » que l'on affecte pour éviter une autre consonance, dénote une crainte chimérique (Angot, *Dictionnaire de la Mayenne*, t 2, p. 174). On sait que le 18e siècle appelait Folie une petite maison de campagne où on se réunissait pour se divertir librement. Ici c'était une maison seigneuriale bâtie au 18e siècle par la famille Marest qui la conserva jusqu'en 1745. Alors elle passa à Georges de Montiller dont Madame d'Héliand était la fille.

P. de Clorivière, mais le retour de l'île d'Elbe interrompit toutes les négociations. L'abbé Morin, obstiné, les reprit, quand Napoléon eut signé sa seconde abdication. Le P. de Clorivière envoya alors le P. Antoine Thomas pour examiner les propositions de M. Morin. (Archives de Saint Michel. Récit manuscrit du P. Thomas). Ensemble ils se rendirent au Mans et n'eurent pas de peine à obtenir de l'excellent Mgr de Pidoll son entière approbation. Il s'agissait ensuite de trouver l'emplacement de la nouvelle résidence. Un instant on pensa à l'ancien prieuré génovéfain de Sainte-Catherine. Abandonnée en 1791 par les trois religieux qui y restaient seuls, la maison conventuelle avait été diversement habitée. Elle abrita même une loge de francs-maçons ; peut-être y étaient-ils encore en 1815. Il aurait été piquant de les y voir remplacés par des Jésuites. Mais l'examen des bâtiments ayant montré qu'il n'était pas facile de les accommoder à cette nouvelle destination, on renonça vite au projet. Les regards se tournèrent d'un autre côté. M. Morin habitait avec trois autres locataires une modeste demeure occupée avant 1792 par des chanoines de l'église Saint-Michel.

Quelques mois auparavant, le 10 mars, il avait acquis, peut-être pour les offrir aux Pères, trois petites maisons, jadis de même destination que la sienne et, comme elle, situées tout près de cette église. Puisque Saint-Catherine ne convenait pas, pourquoi n'essaierait-on pas de Saint-Michel? Justement l'antique collégiale, tombée, comme toutes les autres églises conventuelles de la ville, aux mains d'acquéreurs profanes, pouvait, semblait-il, être rachetée en de bonnes conditions. M. Morin s'offrait à centraliser les dons des fidèles désireux de fonder la nouvelle résidence, à se charger des démarches nécessaires à l'achat de l'église, et même à faire des Pères ses légataires universels. En attendant, il leur donnerait à bail ses trois maisonnettes. De si généreuses propositions ne manquèrent pas d'être prises en considération (Archives de St Michel, Manuscrit du P. Thomas...). Et pour mieux préparer le terrain, peut-être encore par l'entremise de l'excellent M. Morin, la grande mission de Laval fut organisée à la demande des curés d'Avesnières et de la ville. Le résultat espéré fut obtenu, nous l'avons dit : le désir devint général de conserver à Laval les missionnaires qui faisaient tant de bien. « Dans une lettre du P. Général du 8 octobre 1816, le P. de Clorivière écrivait que l'établissement de la résidence fut l'objet d'une « demande officielle de toutes les autorités civiles et ecclésiastiques » (1). Nous n'avons pu vérifier le fait. Le bon abbé Morin n'eut donc pas de peine à trouver auprès de beaucoup de personnes de bonne volonté, une aide pécuniaire efficace qui lui permit de couvrir une partie des frais d'acquisition de l'église et de ses dépendances,

(1) Terrien, *Vie du P. de Clorivière*, p. 504

Deux excellents catholiques, dont on trouve le nom dans toutes les bonnes œuvres et particulièrement, dans toutes les fondations religieuses du temps, M. Leclerc de La Roussière, d'une très ancienne et très prospère famille lavalloise (1) et son gendre, M. Dubois de Beauregard, dont les ancêtres avaient pendant un siècle dirigé les forges de Port-Brillet, s'occupèrent des réparations les plus urgentes. Ce n'était pas une petite besogne de faire un tout un peu régulier de tous ces logements qui n'avaient aucun rapport entre eux. M. de la Roussière voulut bien pendant quelque temps présider aux travaux et surveiller les ouvriers. On détruisit, on raccommoda, on fit de nouvelles distributions et on put y loger quelques missionnaires. Des personnes charitables pourvurent à leur subsistance, fournirent les lits, les matelas, les couvertures et les linges nécessaires. M. Lucien d'Avillé, chanoine de Saint-Michel, fournit l'église, qui manquait de tout, des objets les plus nécessaires. Il ne survécut pas longtemps à cette restauration, mais mourant, il nous laissa sa chapelle (2).

Ainsi tandis que les missionnaires continuaient leurs travaux, on préparait leur installation. Elle se trouva achevée quand finit la mission. Le 7 avril, l'église était réconciliée et bénite de nouveau, par M. d'Avillé, qui eut la consolation de rendre au culte divin ces murs dans lesquels pendant treize ans il avait chanté les louanges de Dieu. Le 6 mai 1816, les Pères s'installaient dans leur nouvelle résidence.

Enfin le dernier jour de la Mission arriva. Les prédications devaient se clôturer par une cérémonie nouvelle : la plantation d'une autre croix, la croix de mission proprement dite, celle-là, sur la rive gauche de la Mayenne, au territoire de la paroisse de Saint-Vénérand. Une pensée délicate du clergé, et notamment du curé, Noël Changeon, décida sans doute du lieu où elle serait élevée, à la porte même de l'église Saint-Michel, que les Pères allaient desservir. La solennité, qui réunit encore une foule compacte, fut présidée par Mgr André, ancien évêque de Quimper, et frère de M. André d'Arbelles, préfet de la Mayenne. Aux vêpres, le P. Calliat, supérieur de la mission, prononça un sermon dans l'église de la Trinité ; après le salut du Saint-Sacrement, le clergé se rendit processionnellement à Saint-Vénérand et de là, réuni à

(1) Notamment c'est à M. Leclerc de La Roussière que l'on doit l'établissement des R. P. Trappistes au Port-Ringeard, ou Port-du-Salut, près d'Entrammes, en 1815.

(2) Archives de Saint Michel. Manuscrit du Père Thomas. Le Père Thomas donne à M. d'Avillé le prénom de Lucien. En réalité il se nommait Augustin-Jean Marie Davillé (ou d'Avillé) des Essarts.

celui de cette dernière église, à la préfecture où logeait Mgr André. Le prélat fut alors conduit à Saint-Michel ; reçu par les missionnaires et une nombreuse assistance de fidèles, il procéda à la bénédiction de la grande croix de bois qui devait, tout à la fois, consacrer le souvenir de la mission et perpétuer l'alliance du peuple de Laval avec ses missionnaires. (Bibliothèque municipale de Laval, Fonds Couasnier F, p.184, note de M. Boullier, curé de la Trinité.) La cérémonie achevée, les Pères rentrèrent dans leur bien modeste maisonnette (ibid. même fonds A 12.) L'antique collégiale de Saint-Michel reprenait vie. René MOREAU, S. J.

---

# Le mouvement de la "Catholic Evidence" en Angleterre

*Le « Catholic Evidence Guild », communément appelé le C. E. G., est une association laïque fondée vers la fin de la guerre, en* 1918, *pour la propagation de la foi en Angleterre.*

*L'association vise un double but : d'abord elle veut dissiper les préjugés contre l'Eglise, qui étaient si répandus, mais maintenant commencent à disparaître ; en second lieu, elle se propose de convertir les protestants et ceux qui n'ont aucune religion.*

*Ses moyens. — Les membres de l'« Evidence Guild » parlent en public, dans les parcs, aux coins des rues, en quelque endroit où l'on puisse atteindre une foule. L'orateur se tient debout, sur une chaire portative, et donne un discours de quelques minutes. Puis il demande aux auditeurs leurs difficultés, ne répondant qu'aux questions qui touchent son sujet. En suite un autre orateur lui succède. Tout cela, bien entendu, surveillé par un président qui dirige les conférenciers. A la fin, on récite des prières, le Credo, le Pater, par exemple.*

*Nos Pères, en général, ne prennent pas la parole ; mais ils aident à former les futurs orateurs, dans quelques-uns de nos collèges. En outre, le C. E. G. propose des difficultés historiques ou dogmatiques à nos Pères, et en particulier à Heythrop où les théologiens préparent de petites brochures ou feuilles volantes que l'on distribue après les réunions du C. E. G.*

*Le P. Browne, un des entraîneurs et pionniers de l'oeuvre, auteur de plusieurs brochures de propagande et du livre* « The Catholic Evidence Movement ; Its Achievements and Hopes », *a bien voulu nous donner cet article que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs,*

***

Nous nous proposons dans cet article d'expliquer les causes, quelques-unes au moins, du merveilleux succès de l'« Evidence Guild » en Angleterre. Ce serait une erreur capitale de supposer que ce soit un phénomène dû au hasard ou une éphémère explosion d'enthousiasme, chez quelques catholiques.

Une circonstance préparait le terrain au nouvel apostolat : l'effrondrement complet, de jour en jour plus manifeste, de l'ancienne croyance nationale au Protestantisme. Comme cet effondrement est chose bien connue, et que, de plus, il n'est en aucune manière spécial à l'Angleterre, mais tout aussi notable chez les peuples continentaux de l'Europe du Nord, nous n'y insisterons pas ici plus longuement.

Notre but sera donc simplement de faire connaître certains épanouissements de la vie et de la pensée modernes, particuliers à la Grande-Bretagne, et dont on peut discerner l'origine dans des événements liés à la conversion de Newman (1845), il y a plus de quatre-vingts ans. Nous dirons un mot tout d'abord du progrès silencieux et régulier de l'Église Catholique pendant ces deux générations ; nous parlerons ensuite des changements importants survenus en dehors de l'Église, particulièrement dans l'Église Anglicane « établie ».

Le gain de la Catholicité en Angleterre comme en Amérique a passé de beaucoup les espérances les plus téméraires. Bien que notre regard rétrospectif se porte plutôt sur la fin du XIXe siècle, notons que les signes extérieurs de progrès ont été bien plus sensibles pendant le premier quart du siècle actuel. Nous ne nous référons pas uniquement ni avant tout à la simple progression numérique. Les statistiques de la Catholicité, surtout pour les centres surpeuplés sont trop factices ; d'ailleurs le progrès réel d'une religion dans une nation ne dépend pas beaucoup du nombre de ses membres. Ce qui est d'une bien autre importance pour l'avenir, c'est une organisation perfectionnée, surtout en ce qui concerne l'éducation ; c'est l'influence grandissante dans la société et l'État, la multiplication des centres d'apostolat, le développement spirituel et intellectuel, comprenant une attitude complètement nouvelle des Catholiques envers ceux qui sont en dehors de l'Église. De plus, un changement de conduite de la part du Gouvernement et des autorités locales, une attitude plus bienveillante dans la presse d'information et l'opinion publique avaient déjà frayé la route à la campagne de l'« Évidence ».

Un exemple à l'appui : Manchester, la ville la plus importante des provinces d'Angleterre, a reçu dernièrement un nouvel évêque catholique. Au sacre, le Lord Maire avec ses « Aldermen » et ses conseillers, le Connétable de la région, les membres du Parlement, et pas moins de cinq Maires des

municipalités avoisinantes, assistaient à la réception en grand apparat ; le banquet à l'issue de la cérémonie fut officiellement donné à l'hôtel de ville, qui est sans contredit le plus beau du pays. Des faits analogues se produisent de temps en temps dans bien des centres très importants.

A une récente cérémonie, d'un éclat moindre que la précédente, qui eut lieu dans la cathédrale de Westminster, un état d'esprit semblable se révéla. Il s'agissait d'une messe de *Requiem* organisée par l'Association Catholique de la Police de Londres. Le Cardinal présidait et était entouré du Lord Maire, de ses deux Shériffs, et d'autres importantes personnalités officielles, civiles et militaires, toutes en grand costume. Un côté de l'immense nef était rempli d'hommes, tous en uniforme, et parmi eux beaucoup de non-catholiques. Un fait qui accentua la signification de la cérémonie fut que le Très Honorable Sir William, Secrétaire de l'Intérieur, bien connu comme un des piliers de la Cause Protestante, ait été, à peine quelques semaines auparavant, un des invités de marque à un dîner donné par la même Association et que dans son discours, ce Ministre de l'État ait déclaré que si tous les agents de police catholiques de Londres appartenaient à l'Association et observaient ses règlements, il en résulterait un grand bien pour une importante branche du service public.

Le nombre des missions et des paroisses à Londres est continuellement en progrès. Ici encore nous ne pouvons donner de statistiques exactes, mais dans les trois sections de Londres qui relèvent de différents diocèses, nous pouvons croire sur la déclaration des autorités diocésaines, que, pour la dernière ou les deux dernières années, les nouvelles fondations se sont faites à l'allure d'une environ par mois.

Si nous jetons les yeux maintenant par delà Londres nous devons regarder les Universités comme un critère décisif d'un progrès manifeste. Il y a cinquante ans, à Oxford, fut bâtie la nouvelle église des Jésuites, St Aloysius. Jusqu'à cette date, il n'y avait pas d'autel catholique en dehors de celui qu'on préparait pour les offices du Dimanche dans une chapelle-école, dans les bas quartiers de la ville. Maintenant il y a dix-huit centres catholiques distincts avec autels permanents, églises, collèges d'Ordres Religieux, couvents ou chapelles. A Cambridge le progrès est moins nettement accusé, bien que nullement négligeable. Dans trente autres Universités de Londres et des Provinces, sont maintenant établies trois Associations d'Étudiants catholiques, souvent officiellement reconnues, et s'occupant généralement de questions intellectuelles et sociales aussi bien que de choses religieuses.

Ces faits, et bien d'autres marques évidentes de l'extension

catholique, comparées spécialement avec la décadence notoire de certaines autres religions de la Grande-Bretagne, ont une double réaction sur l'« Evidence Movement ». Quand un homme, dans la rue, entend dire que des chapelles non conformistes se ferment pour s'ouvrir peu après sous l'étiquette d'église catholique (comme la chose est arrivée dans trois cas, sur la paroisse de la cathédrale de Westminster), il lui prend quelque curiosité d'obtenir des détails précis, sur cette vieille foi, toujours nouvelle. Aussi lorsque des gens de cette espèce rencontrent des catéchistes catholiques au coin des rues ou dans les jardins publics, ils sont portés à écouter et à poser des questions sérieuses.

D'autre part,cet éveil évident chez les non-catholiques d'un grand intérêt pour la religion, a un effet puissant sur les jeunes catholiques des deux sexes. Ils sentent que l'on a besoin d'eux, et sont ainsi stimulés à marcher de l'avant, et à entreprendre le sévère entraînement qui peut seul les rendre capables de prendre place sur l'estrade.

Il ne faudrait pas ignorer non plus un autre élément de la situation, très différent du précédent. Tout à fait séparé du renouveau catholique, mais travaillant dans la même direction, et contribuant puissamment au progrès de l' « Evidence Guild », il faut citer le mouvement dit « Anglo-catholique », à l'intérieur même de l'Église d'Angleterre.

Il prit naissance il y a près de cent ans, avec les « *Tracts for the times* » de Newman, dont la publication commença en 1833. Jusque vers les débuts de notre siècle, les Anglo-catholiques (connus d'abord sous le nom de Ritualistes) furent moins haïs que les catholiques Romains. A certains égards pourtant, ils étaient plus détestés, parce que regardés par les Protestants ordinaires comme traîtres à l'Église nationale et aux principes de la Réforme. Les évêques spécialement — forcés par leur position à professer les doctrines extrêmes et à se tenir en garde contre toute cause de discussions internes,— tout en louant ces innovateurs de leur zèle et de leur savoir-faire pour attirer hommes et femmes dans leurs églises, montrèrent toujours de l'aversion pour les idées qui inspiraient leur œuvre. Mais avec le XX$^{e}$ siècle, le mouvement grandit dans de telles proportions que les évêques durent s'en occuper.

A l'heure actuelle, quoiqu'un petit nombre d'évêques s'appellent eux-mêmes anglo-catholiques, et que quelques-uns d'entre eux n'osent parler du mouvement qu'avec respect (1), beaucoup ne lui sont pas sympathiques. Il

(1) Le Dr Barnes, évêque de Birmingham, est une exception. Mais comme il est franchement rationaliste, son influence officielle est assez maigre dans sa propre secte.

faut savoir, en effet, que parmi les anglo-catholiques, il y a de nombreux degrés de catholicité, leurs opinions étant fort variées sur beaucoup de points doctrinaux, spécialement en ce qui regarde leur attitude envers le St Siège. Une partie d'entre eux s'orientent franchement vers la soumission au Pape, encore qu'ils espèrent venir en masse et obtenir concessions et privilèges, au moins en ce qui concerne les matières disciplinaires. D'autres, quoiqu'ils ne soient pas également mûrs pour la soumission à l'autorité centrale, l'accepteraient avec plus ou moins de bienveillance, s'ils y trouvaient le seul moyen d'échapper à leur trouble et à leur confusion présentes. Restent enfin ceux qui ne désirent aucun contrôle dogmatique et qui verseraient plutôt dans le Modernisme ; ils préfèrent le rationalisme à l'acceptation loyale du joug d'un maître étranger.

Mais, par dessus tout, une bonne partie du clergé anglo-catholique, surtout les jeunes générations, tendent de plus en plus à reconnaître que, s'ils s'efforcent d'enseigner chacune des choses que Rome enseigne et d'imiter chacune des choses que fait Rome, il vaudrait mieux, somme toute, appartenir à Rome que s'opposer à elle. Lord Halifax, reconnu depuis 60 ans comme chef des anglo-catholiques laïques, penche fortement, en ses derniers jours, du côté Romain ; et il a déclaré publiquement, par deux fois déjà, sa croyance que le siège Romain, en tant qu'autorité centrale de l'Église, est une institution « de jure divino ». Il est vrai qu'il n'applique pas les conséquences logiques de son état d'esprit ; mais l'esprit anglais n'a jamais été porté à la logique.

La situation s'est tellement tendue ces derniers temps que l'on croirait voir s'affirmer l'impression que l'on approche d'un dénouement dramatique. Des conversions individuelles se produisent ici et là ; mais elles semblent être l'effet de dispositions particulières, et ne pas s'appuyer sur un large mouvement de réconciliation, ni l'attendre. Il n'y a rien à espérer des fantasques espoirs, soulevés par des personnes non-informées à propos des « Conversations de Malines » ; comme si les archevêques de Cantorbery et de York étaient de ceux qui regardent vers Rome. Leur politique est malheureusement de regarder plutôt vers le clergé Protestant extrême, qui se montre trop souvent moderniste, non-conformiste, l'invitant à s'emparer des chaires de ceux qu'on dit prêtres, et à se prétendre unis à eux, en ignorant tout des divergences historiques et doctrinales qui les divisent. Beaucoup d'évêques sont de purs Erastiens, engagés dans l'art de la diplomatie.

Aussi n'y a-t-il pas de nombreuses conversions dans le clergé anglo-catholique. Au temps de la guerre, on en comptait peut-être davantage qu'on ne l'a fait depuis. Le total de

ceux que l'on a reçus depuis le début du siècle à été estimé à 246 ; dans les 25 dernières années, la moyenne des conversions de ministres protestants était de dix par an, un peu moins d'une par mois.

C'est un chiffre considérable, surtout si l'on considère les grandes difficultés où se trouvent ces hommes souvent mariés et chargés de famille, quand ils résignent leurs bénéfices. Parfois, après avoir possédé une haute position sociale, ils en sont réduits à vivre des secours de la *Société de l'aide aux Convertis*. Les catholiques font sans doute tous leurs efforts pour leur procurer des occupations, mais, en dehors de leur ancienne profession, il y en a peu qui soient capables de les accepter.

Il est clair, cependant que, bien qu'il y ait un ralentissement temporaire dans les conversions de membres du clergé, il n'y en a jamais eu un si grand nombre qui désire sortir de la confusion présente pour trouver la sécurité et la paix. Aussi nous regardons comme presque certain, que, dans un avenir prochain, les circonstances actuelles amèneront une sorte de rupture, sans qu'on puisse prévoir le nombre de ceux qui seront atteints par un tel événement, ou les causes qui pourront le hâter.

Mais, pour incertain que soit l'avenir de ces Anglicans, dont beaucoup sont désespérés de l'échec de leur tentative pour persuader au pays d'accepter un *Prayer-book* entièrement nouveau, qui puisse satisfaire les anglo-catholiques, la leçon qu'ils donnent n'échappe pourtant pas aux spectateurs attentifs. D'un côté beaucoup de gens voient que la partie vraiment agissante du clergé anglo-catholique s'efforce, avec un grand succès apparent, de détruire pratiquement l'œuvre de la réforme protestante. A tout le moins, il est évident que le système religieux qu'ils soutiennent est un pur sacerdotalisme. Eux-mêmes ne peuvent voir ce que les autres voient, c'est à savoir que leur position est absurde, et que, s'ils veulent être catholiques, ils feraient mieux de l'être réellement. En sorte que, même quand ils réussissent à retenir leurs disciples, ils ne peuvent les empêcher de tirer ces conclusions. Et les simples spectateurs voient encore plus clairement que les anglo-catholiques, que tout leur trouble vient de ce qu'ils n'ont pas l'entier courage de leurs convictions. Ils veulent et ne veulent pas. Et ainsi il arrive que beaucoup de Protestants sincères sont tous les jours amenés à considérer la réunion des Églises comme impliquant nécessairement la réunion avec Rome. Ainsi ils s'intéressent à tout ce qui concerne la foi romaine et s'empressent d'écouter, jusque dans les rues, ceux qui leur exposent clairement les faits.

Tout cela nous semble une des causes de l'extraordinaire

succès du « *Catholic Evidence Movement* » que nous allons essayer de décrire. Nous voudrions insister sur le côté surnaturel de l'œuvre, car elle dépend si intimement de la grâce de Dieu et des inspirations du Saint-Esprit, qu'il faut bien comprendre que l'association ne s'appuie pas seulement sur ses efforts humains pour étendre la foi.

* * *

A la demande du Cardinal Archevêque de Westminster, Sa Sainteté Pie XI a enrichi l'Association de privilèges spéciaux. Dès le début de l'œuvre, les orateurs avaient été exhortés à compter pour leur succès sur la prière aussi bien que sur leurs efforts personnels, et pour promouvoir cette pratique, une organisation régulière d'adorations devant le St Sacrement fut établie, il y a deux ou trois ans. Les membres sont priés d'indiquer le nombre de demi-heures d'adoration qu'ils ont faites ; durant les années passées, le chiffre moyen est de 162 par mois. Il est supérieur au chiffre des meetings tenus dans les rues ou les parcs publics, et on espère élever le nombre des demi-heures d'adoration, à 4.000 par an, ce qui est le chiffre des discours faits habituellement par les membres du groupe de Westminster. C'est à cette forme de dévotion que le Souverain Pontife a attaché des indulgences plénières pour ceux qui font en moyenne cinq demi-heures d'adoration par semaine. D'autres peuvent obtenir des Indulgences partielles pour tout acte de dévotion fait par un membre de l'association. La dévotion a ainsi été adoptée dans de nombreux couvents, qui sont organisés pour prendre part à une sorte de Croisade de prières en faveur du mouvement.

On rapporte quelques conversions très remarquables dues à l'action de l'association, entre autres celle d'un contradicteur violent et obstiné de Hyde Park. C'était un protestant irlandais, dont l'hostilité pour les catholiques était particulièrement violente. Les attaques que celui-ci formulait contre la foi étaient souvent blasphématoires. Une de ses filles s'était convertie, mais il l'avait chassée et ne voulait plus avoir de relations avec elle. Sa fille, au contraire, apprenait à ses enfants à prier pour leur grand-père et le résultat fut que, quand il tomba malade, il envoya chercher sa fille, se fit conduire dans un hôpital catholique et réclama l'assistance d'un prêtre. Il était pleinement converti et disait au prêtre : « J'avais l'habitude de blasphémer contre Dieu, mais maintenant je me confie entièrement à vous, comme à son représentant, pour ce qui concerne et cette vie et l'autre ». Il mourut dans ces dispositions de repentir et l'annonce de sa conversion produisit un effet considérable.

Des conversions de ce genre (et l'exemple cité n'est pas un cas isolé) sont évidemment dues aux meetings. Sans doute,

dans la majorité des cas, il est difficile de discerner la part à donner au « Guild » et à d'autres causes, peut-être plus éloignées. Mais le nombre des convertis, qui se montrent reconnaissants envers nos orateurs, est immense et, à notre avis, va journellement croissant.

Plusieurs visiteurs de pays étrangers sont venus à Londres pour examiner le succès des méthodes adoptées par le « Guild ». D'un séminaire de Rhénanie, il vint ces dernières années un docteur en théologie, qui séjourna environ un mois et assista très assidûment aux « meetings » et aux classes préparatoires, tenues dans le « Hall », à la cathédrale de Westminster. Il exprima son désir d'essayer ce mouvement dans son propre pays, mais prévit de nombreuses difficultés. La même opinion fut émise, si je ne me trompe, par le président de la Winfriedbund, le Dr Paul Simon, qui étudia le « Guild » à Londres pendant quelque temps. Il pense que finalement on l'installera en Allemagne, quoique peut-être pas immédiatement. D'autre part un Jésuite allemand, bien connu pour son zèle apostolique, venu à Londres pour la réouverture de l'église allemande, était d'avis que le moment était déjà venu d'essayer de nouvelles méthodes pour atteindre le nombre immense, toujours croissant, de protestants allemands, perdant toute foi religieuse.Mais il est un autre point à examiner ici. Le nombre actuel de conversions enregistrées (ou même non-enregistrées), comme dues au mouvement n'est pas un sûr critère de son réel succès. Non seulement les premiers organisateurs, mais aussi le Cardinal Bourne, le véritable fondateur du « Guild », ont insisté sur ce principe, non toujours pleinement compris.Tous ceux, qui dès le début se sont donnés à l'œuvre, ont constamment déclaré que des résultats tangibles pouvaient être précieux, mais que d'autres, quoiqu'invisibles, l'étaient encore davantage. La véritable signification de ce mouvement est d'ouvrir une nouvelle époque dans l'histoire de la religion catholique en Angleterre, au point de vue de ses relations avec les autres institutions. En un mot, le but de l'*Evidence Guild* est de faire voir l'Église sous son vrai jour et d'écarter les préjugés séculaires contre le catholicisme.

Les résultats finalement obtenus seront donc, nous l'espérons, plus qu'une poignée de convertis, négligeable en fait, comparée à la nation. Les orateurs du « guild » pensent qu'ils sèment pour une récolte qui, si elle doit être abondante, ne peut pas mûrir instantanément.

Ceci posé, on verra que le véritable criterium du succès, n'est pas le nombre des convertis, mais l'étendue du mouvement. La multiplication de nos chaires en plein vent peut être

prise comme mesure de la confiance que les Catholiques commencent à avoir dans l'œuvre du « Guild » et dans l'attente de son succès final.

En fait, l'œuvre s'est étendue, peut-être pas aussi vite qu'à l'origine, mais cependant d'une manière énergique et sûre. La seule façon de la mettre en évidence est de rappeler les événements passés.

Nous devons distinguer plusieurs périodes. Le développement initial, sans aucun doute dû à la vague d'enthousiasme qui marqua la fin de la guerre, fut vraiment remarquable. Dans l'espace de cinq mois, depuis l'établissement des cours de préparation par le Cardinal Archevêque, en avril 1918, le Père Hugh Pope, O. P., toujours un « entraîneur » du Guild, annonça que les présences se chiffraient en moyenne par cinquante chaque semaine. En octobre de la même année, il y avait au moins quatre centres de propagande où travaillaient les orateurs de Westminster. Dans les deux années suivantes, le progrès fut vraiment encourageant. A une Conférence tenue à Liverpool, en août 1920, il fut établi que pour Londres seul il y avait neuf centres différents avec meetings chaque semaine ou plus souvent. On calcula que les orateurs volontaires aux cours de préparation à Londres, dépassaient la moyenne de trois cents. A cette époque, non seulement Liverpool, mais d'autres villes importantes, Cardiff, Birmingham, Plymouth, commencèrent à s'agiter. Partout, les évêques souhaitaient voir l'œuvre s'étendre, et des espoirs furent conçus (quelque peu exagérés, comme les événements le prouvèrent) d'un rapide progrès dans les Provinces. Dans les œuvres de ce genre, il faut qu'un pouvoir soit établi au centre pour rayonner jusqu'à la circonférence.

De cette manière le véritable caractère national de toute l'entreprise est mis en pleine lumière. Au contraire si le mouvement avait débuté dans le pays et non à Londres, les obstacles à l'étendue de notre œuvre auraient probablement été reconnus insurmontables.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, durant les deux ou trois dernières années, qui ne furent pas des années de progrès remarquable pour le mouvement à Londres, l'œuvre grandit rapidement en province. Il n'y a pour ainsi dir e pas un diocèse sans son « Guild », et le nombre des villes où des ramifications s'organisent augmente constamment.

Nous pouvons donner à présent quelques statitiques approximatives. A Londres, d'abord, on ne compte pas moins de 50 « terrains » (pitches), en pleine activité, une trentaine dans le diocèse de Westminster, six dans celui de Brentwood, et une dizaine dans celui de Southwark. A ces endroits, des meetings se tiennent au moins une fois par semaine ; quelques

centres dépassent cette moyenne : ainsi *Hyde Park* a ses meetings tous les soirs en semaine et le dimanche un roulement de conférenciers ne cesse de fonctionner onze heures durant. Le chiffre des réunions à Londres serait beaucoup plus élevé si nous avions davantage de conférenciers ; de partout nous arrivent des invitations, quelques-unes très pressantes, venant de prêtres catholiques nous appelant dans leurs paroisses. Jusqu'ici on compte de 120 à 130 conférenciers dans le seul diocèse de Westminster, et un nombre plus grand de gens qui se préparent. Et nous ne faisons pas mention des prêtres qui prennent la parole sur la « Platform », dont une douzaine parle occasionnellement et une demi-douzaine plus ou moins régulièrement. Un dominicain donna à Hyde Park une retraite durant la semaine sainte de cette année 1929 et de l'année dernière ; le Vendredi Saint, il fit la cérémonie du Chemin de la Croix. Les conférenciers-laïcs ne peuvent aborder que les sujets sur lesquels ils ont été soigneusement éprouvés par les examinateurs autorisés, parmi lesquels se trouve un prêtre. Un tout petit nombre possède une permission générale (Universal Licence).

De Londres, passons en province. Ici un progrès considérable est sensible. Citons d'abord quelques-uns des meilleurs diocèses : Salford, Liverpool, Leeds, Sheffield, Nottingham (qui comprend la ville de Nottingham elle-même, Derby, Leicester et Grimsby), Wolverhampton, dans le diocèse de Birmingham. Plymouth est aussi en bonne voie ; Reading et York, de toutes petites villes, promettent également.

En Lancashire, la marche en avant est générale. Bolton, Warrington, Wigan, Blackburn, St Helen's et d'autres villes font du bon travail ; n'oublions pas non plus Manchester et Liverpool avec leurs faubourgs. La ville de Birmingham s'ébranle sérieusement et marche bien maintenant ; maintenant, disons-nous, car elle fut longtemps sérieusement handicapée pour de multiples raisons. L'aide du P. Hugh Pope lui fut précieuse. Quelques « Guilds », même de ceux que nous avons mentionnés, reçoivent trop souvent des secours de l'extérieur, par exemple des conférenciers des associations voisines, pour être classés comme vraiment agissants. Partout, même dans les grandes villes, comme Cardiff et Portsmouth (où des cours préparatoires fonctionnent régulièrement), la grosse difficulté vient du petit nombre des conférenciers et parfois de l'impossibilité de trouver des prêtres pour former les bonnes volontés.

Tout le clergé n'est pas également favorable au mouvement et même quelques prêtres y furent opposés momentanément. Par ailleurs, ceux qui auraient le désir de faire leur possible pour nous aider ne peuvent pas toujours trouver les loisirs nécessaires. De bonnes nouvelles

nous parviennent de Newcastle-on-Tyne, où un bon nombre de prêtres se sont engagés à former les futurs conférenciers et même à prendre rang eux-mêmes parmi les « speakers ». L'événement récent le plus notable est que le Lancashire reprend sa place de premier comté catholique d'Angleterre et est en passe de devenir le champ d'action le plus important du Guild. Le mouvement de l'*Evidence* était jusqu'ici comme cantonné dans le sud du pays ; un changement se produit et bientôt le Sud recevra une bonne impulsion du Nord. On ne peut que souhaiter ce résultat.

Le travail préparatoire aux conférences en plein air se fait maintenant dans les écoles publiques catholiques. Ceci est encore dû à l'initiative du Cardinal Archevêque, qui écrivit au Maître général du Guild de commencer la formation de quelques élèves des classes supérieures qui s'engageraient à entrer dans l'œuvre. On commença d'abord au collège des Jésuites de Stonyhurst (1) et de Mount St. Mary's ; plus tard se joignit à eux le collège bénédictin de Ampleforth. D'excellents résultats sont venus de ce mouvement qui enthousiasma beaucoup les enfants. L'un des membres les plus actifs dans le diocèse de Westminster, qui fut pendant un temps Secrétaire honoraire du Guild, trouva sa première inspiration et sa première formation sur le terrain de jeu de son école. Il a un frère dans la Compagnie. Henry BROWNE, S. J.

---

# Le Soldat de Notre-Seigneur

*Triduum par le P. G. Longhaye.*

La condition de l'homme, du chrétien est une milice, *a fortiori* la nôtre. Idées militaires de saint Ignace concevant la Compagnie, le Règne, les deux Étendards.

Dans l'Évangile les images, les allégories militaires sont rares... Sans doute pour couper court aux exaltations d'ima-

---

(1) On jugera de l'arbre à ses fruits. Pendant les vacances de Pâques (6 et 7 Avril 1929) les élèves de nos collèges de Stonyhurst et de Beaumont ont occupé à Londres, spécialement à Hyde Park, dix-huit ou vingt *pitches* terrains), avec le plus brillant succès et donné plus de 50 instructions apologétiques. Le T. R. P. Général informé a bien voulu encourager les jeunes conférenciers de ses prières et de ses vœux : « ut bonum semen apud Anglos magis in dies spargatur, fructusque uberrimos ferat ». — Notons, pour être complets, que c'est parmi les élèves de Stonyhurst que l'œuvre de la « *Catholic Evidence* a pris naissance comme l'ont rappelé à plusieurs reprises les *Memorabilia*.

gination, aux rêves de chevalerie ; illusions qui s'autorisent de ces visions éclatantes pour se dispenser de l'effort vrai et pratique.

Évitons ce péril. En méditant notre rôle de *soldats de J.-C.*, soyons toujours, Dieu aidant, précis, pratiques, vrais. Aussi bien l'illusion possible n'empêche pas la réalité.

Il reste vrai que nous sommes *par vocation spéciale* et en toute vérité *les soldats, champions, combattants de Jésus-Christ.* Méditons ce rôle.

## I. — LE FAIT ET LE ROLE EN GENERAL.

1er PRÉLUDE : Fait historique universel. Le bien et le mal sont en lutte, non le bien et le mal abstraits, mais les bons et les méchants. — Dès l'origine : « il se livra un grand combat dans le ciel ». *Factum est praelium magnum in caelo* (Apoc. XII, 7). Dès le commencement de l'humanité : « Les fils de l'homme et les fils de Dieu formèrent deux cités ». *Filii hominum et filii Dei fuerunt duae civitates* (S. Aug.).

J.-C. chef du camp de Dieu. — Satan, prince du monde.

J'ai choisi, je suis enrôlé.

C'est le fait personnel par où j'entre dans le fait général.

2e PRÉLUDE : Les deux camps ou les deux villes.

3e PRÉLUDE. « *Id quod volo* ». Intelligence plus précise, plus pratique de mon rôle, de ses obligations actuelles, — ardeur croissante, courage croissant à le remplir actuellement dans sa forme actuelle.

### PREMIER POINT : JE SUIS SOLDAT DE J.-C. POUR LUI CONQUÉRIR DES AMES

C'est la seconde fin de ma vocation. Je verrai la raison qui me fait commencer par là.

1o) **Moi, conquérant et défenseur des âmes pour J.-C.**, comme il est conquérant et défenseur des âmes pour son Père. C'est fait, l'engagement est pris ; le serment militaire, prononcé, accepté. Ma vie, ma pauvre petite vie est fixée dans cette carrière, vouée à cette œuvre, consacrée par ce caractère. Dans ce signe S. J., quel titre de noblesse militaire !

2o) **Mais regardons passer la grande armée de Dieu.** a) *S. Michel* et ses Anges : « *Quis ut Deus* ? » premiers champions de la gloire de Dieu contre l'orgueil. — Qu'ils sont purs forts, généreux, dévoués !... Je suis leur frère d'armes. Je combats « *cum Angelis et Archangelis, cum Thronis et Dominationibus, cumque omni militia coelestis exercitus* ». Ma devise A.M.D.G. va bien avec leur cri de guerre. Orgueil et jalousie de voir passer le premier corps d'élite dont on fait partie. — b) *L'avant-garde humaine de J.-C.* : Patriarches, Justes de

l'ancienne Loi, Moïse, David, Prophètes, Macchabées, tous ces grands lutteurs qui ont combattu sinon pour conquérir des âmes à Dieu, du moins pour les lui garder. — Combat contre l'idolâtrie qui environnait le peuple de Dieu, contre l'esprit charnel qui l'animait. Je suis leur frère d'armes ; rien à leur envier, au contraire. Précurseurs de J.-C. ; ils ne l'ont point vu à l'œuvre: moi je le vois.— c) *J.C. lui-même* marchant à son tour, simple et doux, mais fort et magnifique. «Qui est celui-là qui vient d'Edom et de Bosra en habits éclatants? Magnifique dans son vêtement ; et s'avançant dans la grandeur de sa force » ? *Quis est iste, qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suae*? « C'est moi qui parle avec justice, le puissant lutteur pour sauver ». *Ego, qui loquor justitiam, et propugnator sum ad salvandum.* « Et pourquoi ton vêtement est-il rougi et tes habits sont-ils comme ceux des vignerons au pressoir »? *Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari*? « J'ai été seul à fouler au pressoir ; parmi les peuples, personne n'a été avec moi». *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.* « Je les ai foulés dans ma colère et écrasés sous mes pieds dans ma fureur, et j'ai souillé tous mes vêtements ». *Calcavi eos in furore meo, et conculcavi eos in ira mea, et omnia indumenta mea inquinavi* (Is. 63, 1. 3). J.-C. le grand champion de la gloire divine. « Je t'ai glorifié sur terre... j'ai fait connaître ton nom aux hommes » (Joan. XVII, 4 et 6). *Ego te clarificavi super terram... manifestavi nomen tuum hominibus.* Eh bien ! vous ne serez plus seul, ô Jésus ! Ce n'est pas pour rien que je suis S. J. « Aussi vrai que Dieu vit, et que vit le roi mon Seigneur : en quelque lieu que vous soyez, ô mon Seigneur et mon roi, soit à la mort, soit à la vie, là sera votre serviteur. » *Vivit Deus et vivit Dominus meus rex, quoniam in quocumque loco fueris, Domine mi rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus* (II Reg. XV, 21). Aussi bien vous êtes mon frère d'armes par nature comme par vocation, plus que les Anges !— d)Après J.-C., *l'Eglise de tous les siècles.*Les Apôtres « qui arrosèrent l'Église de leur sang »,*qui plantaverunt Ecclesiam sanguine suo* ». Les Martyrs « *purpurati martyres* ». Les grands Papes, grands évêques, convertisseurs, civilisateurs, fondateurs. La hiérarchie et son organisation magnifique. « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob, ainsi que tes tentes, ô Israel». *Quam pulchra tabernacula tua Jacob, et tentatoria tua Israel* (Num. XXIV, 5). Les ordres religieux et leur admirable diversité dans l'unité. Tous nous sommes frères d'armes ; dans aucun, je ne suis étranger.

« Je suis avec tous ceux qui te craignent et qui gardent tes commandements». *Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua* (Ps. 118, 63). Union étroite

à leurs œuvres, mérites, dévouements, gloire. Dans l'Église à sa place humble et bénie à la fois « *minima Societas Jesu* », Ignace, Xavier, Lefèvre. Parmi eux, ma place.

3°) **Honneur, responsabilité, obligations.** — Avec tous ces frères d'armes, avec la Compagnie, avec l'Église entière, avec J.-C. surtout, me dépenser à la gloire de Dieu. Dépenser tout. Se dépenser soi-même. S'y mettre de tout cœur. *Impendam et superimpendar... incumbere.* Je ne réserve rien, je suis prêt à tout pour me rendre capable et digne.

### SECOND POINT : JE SUIS AVANT TOUT SOLDAT DE J.-C. CONTRE MOI-MÊME.

Première fin de la Compagnie et de ma vocation. Condition et garantie indispensable de la seconde.

1°) **Le fait.** Je suis soldat de J.-C. et en même temps son adversaire ; conquérant par J.-C., mais conquête à faire pour J.-C. — Plus encore, dans le combat, je suis à la fois :

a) *Le champ de bataille.* « Il faut qu'il règne ». *Oportet illum regnare* (I. Cor. XV, 25). Mais : « Le royaume de Dieu est en vous ». *Regnum Dei intra vos est* (Luc. XVII, 21).—b) *Le premier ennemi*, l'ennemi le plus redoutable. Il y aura bien le dernier, les hommes, le monde, c'est-à-dire les principes et les exemples mauvais ; il y aura dans la Compagnie des principes et des exemples moins bons ; mais tout cela n'est redoutable que par moi, rien de tout cela ne le serait sans moi. — c) *Le combattant.* Je n'ai pas à compter sur un autre ; d'autres m'aideront : charité, direction. J.-C. m'aidera : « Sans moi, rien ». *Sine me nihil* (Jo. XV, 5). Mais ni mes Frères, ni mes Supérieurs ne m'aideront jusqu'à prendre ma place et me dispenser d'agir dans cette guerre.

2°) **Voilà qui est nécessaire** : —a) *A mon apostolat* ; la loi générale est qu'on ne donne aux autres que le trop plein de sa vertu. Vaincu du monde et des convoitises en moi-même, je les combattrai mal en autrui.—b) *A mon salut. Unum est necessarium.* — c) *Avant tout à la gloire de Dieu.* Avant de la procurer en autrui, et par autrui, je dois la procurer en moi-même et par moi-même.

3°) **Voilà qui est le vrai, le pratique.** L'illusion serait de rêver l'apostolat en se négligeant soi-même. Commencer par se combattre et se conquérir, c'est la vraie voie, à l'abri de toute erreur. Donc, tourner d'abord mon zèle sur moi-même. *Sanctificetur nomen tuum in me, adveniat regnum tuum in me, fiat voluntas tua per me.*

4°) **Voilà qui est pour moi l'actuel.** La lutte apostolique, à plus tard. Tout au plus quelques essais sur un théâtre mo-

deste. Maintenant l'apprentissage de la lutte apostolique par la lutte contre moi-même. Me voilà donc bien dans le réel et dans la pratique des choses. « Celui qui veut venir après moi ». *Qui vult venire post me.* Voilà mon devoir militaire.

Voir déjà en gros les points où il doit porter.

**Colloque** à N.-S. — Me rappeler que J.-C. s'est traité, par amour pour moi, comme s'il avait à se vaincre. — Lui demander courage. — J'en ai besoin pour moi, pour les âmes, pour Lui.

## II. — MES ARMES.

Armes défensives et offensives ; armes de résistance quant à moi-même, et surtout de conquête apostolique. Toute cette méditation est une sorte de revue, d'inspection rapide de mes armes pour m'exciter à les tremper mieux encore et en mieux préparer le maniement.

1er PRÉLUDE. S. Ignace au milieu de nous, ou mieux, N.-S. sur l'autel nous disant : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu ». *Induite vos armaturam Dei* (Ephes. VI, 11).

2e PRÉLUDE. Ne rien négliger pour m'armer, ne rien perdre par ma faute de ce que je puis, Dieu aidant, acquérir d'armes et de dextérité à les manier. Selon toute vraisemblance morale, mon rôle militaire vaudra ce qu'aura valu ma préparation.

### PREMIER POINT : MES ARMES SONT TOUT D'ABORD MES PUISSANCES NATURELLES.

1o) **Mon corps.**

a) Arme de justice par la *chasteté* que j'ai vouée avec tout ce qui l'assure. « Ne livrez pas vos membres au péché pour en faire des instruments d'iniquité. Mais, offrez-les à Dieu, pour être des instruments de justice ». *Neque exhibeatis membra vestra arma iniquitatis peccato. Sed exhibite membra vestra arma justitiae Deo* (Rom. VI, 13). — **b)** Arme par la *vigueur* raisonnablement et religieusement soutenue. Triste de s'amoindrir et d'abréger peut-être son futur apostolat par la négligence et le dédain des précautions vulgaires. Négligence, immortification, dédain, amour-propre. Pour les Frères Coadjuteurs le dépenser et le conserver religieusement, pour le dépenser et le conserver mieux et longtemps.

2o) **Mon esprit.** — a) *Mémoire* à cultiver, à assouplir, à remplir de Dieu. Où en suis-je?... Comment je remplis mes

obligations? En écolier qui veut être pour le moment à peu près en règle, ou en religieux qui veut se faire une mémoire facile et puissante A. M. D. G.? — b) *Intelligence* à cultiver, étendre, affermir. Admirable puissance de supériorité surtout numérique. — Habitude de la réflexion, de l'attention — Plus d'étourderie d'écolier. Puis-je dire : « J'ai laissé là ce qui était de l'enfance »? *Evacuavi quae erant parvuli* (I. Cor. XIII, 11). Pour les Frères Coadjuteurs, par l'obéissance et la réflexion, développer le bon sens pratique si utile dans les emplois,

3°) **Mon coeur**, c'est-à-dire, ma volonté et ma sensibilité ensemble. Arme supérieure à l'esprit, la première des armes naturelles sans comparaison. On admire un esprit, on obéit à une volonté, à un caractère. Est-ce là ma manière de voir? — a) *Sensibilité* à développer, mais seulement dans l'ordre littéraire ou dans l'ordre pratique, par charité, compassion, prévenances.. ; à contenir par l'égalité et la paix.—b) *Volonté* à briser pour l'affermir : obéissance, régularité, sacrifices plutôt recherchés que fuis. Ces deux éléments tels qu'ils sont en moi font mon caractère, qui restera toujours, — que Dieu veut employer à sa gloire, — qu'il s'agit, non de détruire et d'effacer, mais de dominer et d'exploiter. Où en suis-je? Par où mon caractère pourrait-il me laisser désarmé pour le bien, se tourner même contre le bien?...

4°) **Mes manières.** — Ce n'est pas tout-à-fait ni l'esprit ni le cœur, ni le caractère, ni même la vertu ; ce n'est pas tout-à-fait et uniquement la modestie tracée dans nos Règles. C'est éducation et savoir-vivre, mais surnaturalisé par l'intention et l'esprit de Dieu ; savoir-vivre qui ne marche pas toujours de pair avec la naissance. Composé de sens pratique, d'élévation d'esprit, d'attentions, d'humilité simple, d'empire sur soi... etc. — Indispensable pour le ministère futur.

*Suscipe.* — Offrande de toutes mes puissances naturelles, non au sens de l'abandon, mais de l'usage A. M. D. G.

### SECOND POINT : MES ARMES SERONT MES CONNAISSANCES ACQUISES.

1°) **L'attaque est partout, la défense devrait être partout** ; il faudrait tout savoir, au moins toutes choses indispensables. Les acquérir.—a) *Théologie*, ma science propre ; elle commence au noviciat et se continue par une spiritualité (théologie mystique, nette, vigoureuse, militante). Exercices spirituels, disait S. Ignace, et il ne jugeait pas tout le monde apte à les manier. Préparation à la prédication ; toutes sortes de points

de vue ; idées, sentiments que ne m'enseignera pas la théologie proprement dite. Ranimer sur ce point mon zèle. — b) *Philosophie*. J'en fais dès maintenant par la réflexion, l'attention que forment en moi les bonnes habitudes d'esprit. —c) *Histoire* indispensable.—d) *Littérature*, formation pratique du style et de la parole, complément de ma puissance apostolique, étant le complément de ma pensée même. Quel est mon zèle ?

2°) **Tout cela coordonné autour d'un centre** ; toutes mes connaissances rapportées à une science maîtresse : *Jésus-Christ*. Puissance de l'unité de la pensée, puissance apostolique aussi. Combien on est fort quand on sent l'unité des choses, qu'on la sent en elles et en J.-C. et en Dieu ! Souhaitons cela, demandons-le. Tout cela vaut, non pour mon plaisir actuel, bien que N.-S. ne m'envoie pas de plus noble plaisir ; non pour ma gloriole actuelle ou future, mais pour armer en moi le soldat de J.-C. Ne rien laisser perdre... Examinons-nous.

### TROISIEME POINT : MES ARMES SERONT PAR-DESSUS TOUT MES VERTUS.

1°) **Vertus solides et parfaites au-dessus de tout.** *Summ. Const. R.* 16e. Sans elles, le reste serait armure de carton, de théâtre et de parade ; armes redoutables surtout à moi-même. En deux mots : inutile et dangereux, surtout dangereux. Sans la vertu solide, la science, le talent enflent, enivrent, entêtent ; finissent par jeter hors de la Compagnie.

2°) **Les vertus conquises par la lutte contre moi-même deviennent la grande arme de ma lutte apostolique.** Ce qui prouve Dieu mieux que toute métaphore, c'est la sainteté historique de J.-C. Ce qui prouve cette sainteté mieux que toute dissertation sur l'Évangile, c'est la sainteté des disciples de J. C., la nôtre. Sans elle, je puis parler *linguis hominum et angelorum*, je suis : « une cloche sonore, une cymbale retentissante », *aes sonans et cymbalum tinniens*. Ce sont les vertueux, les mortifiés que Dieu agrée pour soldats, les braves de Gédéon. Frères Coadjuteurs, plus heureux dans un sens vrai, on ne leur donne pas cette arme du savoir quelquefois si dangereuse à qui la porte. Mais l'arme principale, mais l'arme victorieuse, qui les en prive ? Qui les empêche de la manier mieux que les profès ? Prière, exemples, voilà l'arme qui surpasse toute littérature, toute philosophie, toute théologie.

3°) **Mes armes** : c'est surtout la *foi*, l'esprit de foi faisant l'unité de mes pensées ; c'est l'*espérance et la charité*

exprimées l'une et l'autre par le détachement des joies présentes ; c'est la *pauvreté*, c'est la *chasteté*, *l'obéissance*, *la mortification*.

Le *détachement* : excellente armure *défensive*. Que peut-on contre un homme détaché de toute séduction ? menace ?.. par où le prendre ? Excellente arme *offensive* : ce détachement prouve l'opération surhumaine de J.-C. en moi ; il prouve la grâce, le surnaturel. Encore et toujours la victoire sur moi-même devient mon arme pour vaincre autour de moi.

4°) **Prenez donc l'armure de Dieu.** Tenez ferme, les reins ceints de la vérité. *Accipite ergo armaturam Dei, state ergo succincti lumbos vestros in veritate* (fidélité, chasteté surtout). « Revêtus de la cuirasse de justice », *induti loricam justitiae* (pureté de conscience). « Les sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Évangile de paix », *calceati pedes in preparatione evangelii pacis* (zèle, détachement, mortification en vue de l'apostolat). « Surtout prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du méchant ». *Scutum fidei in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere* (esprit de foi, recours contre toutes les tentations). « Le casque du salut », *galeam salutis* (espérance) ; « et le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu », *gladium spiritus, quod est verbum Dei* (l'Écriture, l'Évangile). (Ephes. VI, 13, etc.)

**Colloque** à **N. S.**—Ces armes deux fois chères : comme votre don, comme mon œuvre, car je les reçois et je les fais. Action de grâces. Offrande.

## III. — MON DRAPEAU

Ici encore pas d'imagination échauffée, pas d'allégorie pour amuser l'esprit ; c'est la réalité pure, nette, pratique. Mon drapeau, c'est celui de J.-C. : la Croix. « Le signe du fils de l'homme... l'étendard du roi est arboré... Le mystère de la croix. *Signum Filii hominis...* (Matt. XXIV, 30). *Vexilla Regis, fulget crucis mysterium...*

1er PRÉLUDE. — S. Ignace traçant pour Jules III la formule de l'Institut et écrivant : « Quiconque dans notre Compagnie, que nous désirons honorer du nom de Jésus, veut sous l'étendard de la Croix, s'enrôler au service de Dieu ». *Quicumque in Societate nostra quam Jesu nomine insigniri cupimus vult sub crucis vexillo Deo militare.*

2e PRÉLUDE. « S'enrôler (combattre) sous l'étendard de la croix ». *Sub crucis vexillo militare.*— Le sens vrai et l'amour pratique de mon drapeau, tout est dans ces mots,

### PREMIER POINT : VALEUR EXPRESSIVE DE MON DRAPEAU

Le drapeau n'est rien en soi, une étoffe suspendue à une hampe. Il vaut par ce qu'il exprime, tout est là ; ainsi la Croix. Mon crucifix, bois et cuivre, vaut parce qu'il représente la croix de J.-C. La croix de J.-C., en soi simple bois, vaut par tout ce que J.-C. l'a faite : instrument et emblème.

1°) **Le drapeau représente le pays.** C'est le pays dans un symbole avec tous les souvenirs et toutes les affections attachées à cette idée. De là, amour, honneur, idolâtrie de l'aigle chez les Romains. Chez le soldat chrétien, amour du drapeau non platonique mais vrai ; on se fait tuer pour le drapeau. Mon drapeau à moi représente la patrie, le Ciel : « Nous n'avons pas ici de cité permanente, nous cherchons la cité future ». *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (Hebr. XIII, 14). C'est par la croix que la patrie m'a été ouverte. « C'est au prix de son propre sang que le Christ est entré une fois pour toutes dans le Saint des Saints après avoir acquis une rédemption éternelle. *Christus per proprium sanguinem* (per crucem) *introivit semel in Sancta, aeterna redemptione inventa* (Hebr. IX, 12). La croix donc me rappelle la patrie, ce qui m'y attend : ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme... toutes nos espérances de gloire, de bonheur, toutes nos fiertés légitimes, tout ce qu'il y a de puissant et de charmant pour le cœur, étant donné la foi.

2°) **Le drapeau peut représenter quelquefois une cause spéciale** en dehors du patriotisme universel : v.g. l'étendard du Sacré-Cœur à Patay. La croix nous représente la cause la plus grande, la plus sainte, la plus aimable entre toutes : la cause de Dieu, ma cause à moi. Voilà ce que coûte la croix, ce qu'elle vaut, le sang d'un Dieu ! Soldat de la plus grande gloire de Dieu, je n'ai qu'à regarder mon crucifix pour me rappeler quelle idée, quel principe, quel intérêt je défends ici-bas, quel est désormais le but unique de ma vie.

3°) **Le drapeau humain ne représente pas à lui seul toute une méthode de guerre.** Mais Dieu possède cette vertu expressive : un regard sur mon crucifix et j'ai tout le plan de campagne de J.-C. « Ayant la joie devant lui, il a souffert la croix en méprisant l'ignominie ». *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta* (Hebr. XII, 2.). « Et ne fallut-il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer ainsi dans sa gloire » ? *Nonne oportuit haec pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (L. 24). Stratégie librement choisie par N. S., mais dès lors obligatoire pour tous les siens « Si quelqu'un veut venir

après moi, qu'il se renonce, porte sa croix et me suive». *Si quis vult post me venire abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me* (Matt. XVI, 24).

L'*agere contra*, le 3e degré, mon élection, mon plan de vie, j'ai tout cela dans un regard sur mon crucifix.

4°) **Le drapeau humain peut représenter un chef aimé**, en qui le pays s'incarne, car le pays est une abstraction et le soldat ne l'aime bien qu'à travers un homme : (Alexandre, César, Napoléon). On peut donc aimer le prince en aimant le drapeau, on l'a reçu de ses mains, on lui en répond. Mon prince à moi m'est plus cher qu'Alexandre, César, Napoléon, je l'adore. Et entre mon prince et mon drapeau,il y a un lien bien plus étroit. Je le tiens de lui, je lui en réponds, mais aussi ce drapeau, c'est à la fois son lit de mort et son instrument de règne. Quel chef se fit jamais clouer sur la hampe de son drapeau ? Le mien l'a fait. Si en défendant lui-même son drapeau, un chef y avait laissé quelques gouttes de son sang, quelle relique ! Le mien y a laissé tout le sien : *Arbor decora et fulgida Ornata Regis purpura.* — A Solférino, un régiment Autrichien porta quelque temps pour drapeau le cadavre de son colonel (prince de Windichgraetz). Ne pouvant porter partout le Saint-Sacrement, mon prince lui-même, je porte sa croix qui est ce qui touche à lui de plus près. Donc, amour pour mon drapeau !

### SECOND POINT : C'EST LA CROIX QUE JE DOIS PLANTER DANS LES AMES

(Pour des âmes non appelées à l'apostolat, on pourrait confondre ce point avec le 3e en le modifiant : montrer que c'est la Croix seule qui sauve). La Croix, c'est le christianisme vrai, l'unique.

1°) **On nous demandera**, sinon des miracles comme les Juifs : « Les Juifs demandent des miracles », *Judaei signa petunt*, au moins des curiosités d'esprit comme les Grecs. « Les Grecs cherchent la sagesse, » *Graeci sapientiam quaerunt*, surtout des adoucissements : un Christ glorieux attaché pour la forme sur une croix capitonnée Nous,nous prêcherons J.-C. tel qu'il est, J.-C. sur une croix sanglante. « Pour nous, nous prêchons un Christ crucifié ».*Nos autem praedicamus Christum crucifixum* (I Cor.I,22).Nous, nous n'enjolivons pas notre drapeau, il est assez bien comme cela.Nous ne défigurons pas notre Christ. Notre prédication est surtout et essentiellement *verbum... crucis* (I Cor. I, 18).

2°) **Pourquoi** ?— a) Parce qu'il est le *seul qui sauve.* « Il n'y a pas sous le Ciel un autre nom donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés ». *Nec aliud nomen est sub caelo datum hominibus in quo oportet nos salvos fieri* (Act. IV, 12). Et que J.-C. ne sauve que par la Croix. Donc, c'est à la croix qu'il faut amener les âmes « *adjuvare adducendo* ». Sinon, rien. Donc, la Croix, objet nécessaire

de ma prédication.—b)Parce que la Croix est l'*instrument victorieux.* J.-C. conquête des âmes, la grande condition de victoire. Drapeau et arme tout à la fois. C'est par la Croix que Jésus a triomphé. « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Joan. XII, 32). C'est par la Croix qu'on fait triompher J.-C. Dieu. Jésus-Christ, les apôtres, y ont tenu ; ils ont tenu à marquer que c'était la Croix seule qui subjuguait les âmes, aussi s'interdisaient-ils l'éloquence. « Afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine ». *Ut non evacuetur crux Christi* (I. Cor. I, 17). Donc, je prêcherai la croix telle qu'elle est : *Verbum... Crucis.* Je ramènerai là tout mon savoir, tous mes arguments, toutes mes ressources. Je ne saurai rien : « Sinon Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ». *Nisi J. C. et hunc crucifixum* (I Cor. II, 2). Je porterai haut ce drapeau sans le cacher.

### TROISIEME POINT : DONC NÉCESSITÉ DE LA PLANTER D'ABORD EN MOI.

Condition évidente et absolue pour le faire accepter d'autrui ; pour agir efficacement dans l'intérêt de J.-C. Pour combattre victorieusement sous le drapeau de J.-C., il faut :

1°) **Ressembler** à **J. C.** — a) *Loi universelle de salut personnel,* a fortiori *d'action apostolique.* Qui se sauve?... Qui sauve les âmes ?... « Ceux... qu'il a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils». *Quos... praedestinavit conformes fieri imagini Filii Dei* (Rom. VIII, 29). Et quel est le trait propre de J.-C.? Le signe de sa vie? La Croix. Il a voulu garder ce trait dans sa gloire avec les stigmates ; si je le voyais, je verrais un signe de croix vivant.—« En lui ressemblant dans sa mort, — je porte sur mon corps les stigmates de mon Maître Jésus ». *Configuratus morti ejus* (Phil. III, 10),*Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (Gal .VI, 17). Car, moi aussi je dois être un signe de croix vivant. Sinon dans ma chair crucifiée par des austérités qui ne me seraient peut-être ni possibles, ni permises, du moins dans toute ma personne vaincue et gouvernée par la modestie religieuse ; dans mon caractère maîtrisé et assoupli par l'habitude du sacrifice. — b) *Loi pour tout croyant.* « Ceux qui sont à J.-C. ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises». *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Gal. V, 24). « Si nous avons été greffés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection». *Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* (Rom. VI, 5). — c) *Loi spéciale* pour nous. « La raison d'être de notre vie (est) exige que nous soyons des hommes crucifiés au monde, et pour qui le monde soit crucifié ». *Homines mundo crucifixos et quibus mundus ipse sit crucifixus, vitae nostrae ratio nos esse postulat.* 1° Comprendre la Croix, le monde,

les Saints... mettre sa religion à sa place. 2° Etre fiers... scandale, ne pas rougir... 3° La suivre... « Qu'est-ce qu'un soldat qui fuit ? » (Napoléon à Arcole).

2°) **Etre uni** à **J.-C.** — Loi universelle de salut personnel, a fortiori d'action apostolique. « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». *Sine me nihil potestis facere* (Io. XV, 5). Or, il faut pour s'unir à J.-C. le chercher où il se trouve, surtout sur la Croix. De là trois choses inséparables : « le connaître lui et la vertu de sa résurrection...et être admis à partager ses souffrances ». *Ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius* (Phil. III, 10). Quelle est la vraie situation de l'apôtre ? « Avec J.-C. je suis cloué à la Croix ». *Christo confixus sum cruci* (Gal. II, 10). Alors moi aussi : « élevé de terre » *exaltatus a terra,* non par moi, mais « par lui et avec lui, j'attirerai tout à moi», *per ipsum et cum ipso,omnia traham.* Remarquez que tous peuvent être apôtres dans ce sens. Tous n'auront pas la science de la parole, qu'importe ! (Création napoléonienne : la garde spéciale du drapeau composée de soldats d'élite, armés d'une façon particulière, et ne sachant pas lire !)

**Colloque** à N. S. Me souvenir qu'à ma dernière heure on me mettra dans ma main mon drapeau, mon crucifix. Demander à N.-S. de le planter si bien en moi durant la vie qu'il me console et ne me confonde pas au moment de la mort.

**N.B.** — Pour les âmes non appelées à l'apostolat direct, on pourrait diviser ainsi :

1er point. tel quel.

2e point. Nécessité de porter sa croix soi-même pour sa sanctification personnelle.

3e point. Nécessité de la porter pour la sanctification des âmes ; apostolat caché auquel tous sont appelés.

## IV. — LE COURAGE.

Les armes ne sont rien sans lui ; le drapeau n'est que pour l'exciter ; le courage est de nécessité première.

1er PRÉLUDE. — Fait historique. Nécessité du courage pour moi, relire le *Scopus S. J.* ; nécessité plus grande à notre époque. — Où s'arrêtera la persécution actuelle ? Quelle épreuve me coûtera ma vocation ? Où vivrai-je ? Où mourrai-je ? En tout cas, je ne suis ni appelé à une vie commode ; ni J.-C., ni S. Ignace, ni les événements ne me la promettent.

2e PRÉLUDE. N.-S. son calice à la main : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* (Matt. XX, 22). Et moi répondant : « Avec votre grâce, oui,

Seigneur ».— Et N.-S. répondant : « Fais-toi courageux et sois fort ». *Confortare igitur et esto robustus* (Jos. I, 6).

3e PRÉLUDE. — Non pas savoir si je suis appelé à boire. — Déjà certitude absolue, c'est un fait ; mais travailler, sans plus attendre, à devenir assez courageux pour le boire, quel qu'il soit, jusqu'à la lie. La demande porte donc sur le travail actuel pratique. — Je ne demande pas à être un héros dans quinze ans, mais à me faire dès ce jour plus généreux.

### PREMIER POINT : CE QUE DOIT ETRE MON COURAGE

1°) **Trois qualités surtout de défensive.** — a) *Fort à résister.* 1. Au courant de l'opinion, mais résister au mal, sans lui sacrifier ni un principe, ni une conséquence théorique ou pratique. Il faut beaucoup de courage pour résisterà la pression de l'opinion extérieure ;beaucoup plus pour résister à la pression d'une certaine opinion intérieure à la Compagnie ;pour résister sagement, ne l'admettant pas pour soi-même, mais ne jugeant pas sévèrement ceux qui la professent. 2. Résister à l'exemple, à l'affaiblissement général. 3. Résister au tempérament. « Voici que je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer, et un mur d'airain contre la terre entière. Contre les rois de Juda, contre ses princes, ses prêtres et son peuple. Ils te feront la guerre, mais ils ne l'emporteront pas sur toi, car, dit le Seigneur, je suis avec toi pour te délivrer ». *Ego quippe dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum aereum super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus et sacerdotibus, et populo terrae.Et bellabunt adversum te, et non praevalebunt quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te* (Jérém. I, 18, 19). « Voici que je t'ai donné un front plus fort que leur front ». *Ego dedi faciem tuam valentiorem faciebus eorum, et...* (Ezech.II,8).—b) *Patient à souffrir et à attendre.*Courage anglais ou allemand plutôt que français, mais qu'il faut naturaliser en nous. « Mon fils, en entrant au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation. Humilie ton cœur et sois constant ». *Fili, accedens ad servitutem Dei praepara animam tuam ad tentationem. Deprime cor tuum, et sustine...* (Eccl. II,1, et sqq.). « L'homme patient vaut mieux que l'homme courageux ; et celui qui est maître de son cœur... que le guerrier qui prend les villes ». *Melior est patiens viro forti :et qui dominatur animo suo, expugnator urbium* (Prov. XVI, 32). — c) *Non stoique* et niant l'impression. Le courage de N.-S. au jardin. Faire au moral ce que N.-S. n'a pu faire qu'au physique. — Me relever toujours après la chute. Voilà le vrai courage, celui de l'humilité.

2°)**Trois qualités surtout de conquête** :—a) *Fort à entreprendre.* J.-C. me convie pour ainsi dire à l'impossible ; aller et lui ramener le plus de gens que nous pourrons, tout l'univers si nous pouvons.

« Répandez-vous dans le monde entier, et prêchez l'Évangile à toute créature ». *Euntes in mundum universum praedicate evangelium omni creaturae* (Marc. XVI, 15). « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ». *Ecce ego mitto vos sicut agnos in medio luporum* (Luc. X, 3). Braver les oppositions violentes, les haines, mais surtout les risées des uns, l'immense force d'inertie des autres.— **b)** *Mesuré, réfléchi.* Sans impétuosité présomptueuse. Pas à la façon de St Pierre coupant l'oreille à Malchus (Cf. P. Olivaint).— **c)** *Obéissant, discipliné* — non pas comme ces prêtres juifs, qui, jaloux de se faire un nom à l'égal des Macchabées, combattirent sans ordre, et se firent battre. « Parce qu'ils n'avaient pas écouté Judas et ses frères, s'imaginant faire preuve de vaillance, mais ils n'étaient pas de la race de ces hommes à qui il fut donné de sauver Israel ». *Quia non audierunt Judam, et fratres ejus, existimantes fortiter se facturos. Ipsi autem non erant de semine virorum illorum, per quos salus facta est in Israel* (I. Macc. V, 61, 62). La race des vrais sauveurs d'Israel, c'est la race des obéissants. Type spécial du courage dans la Compagnie. Bienfait admirable. Cette mesure que je ne saurais peut-être pas trouver moi-même pour l'imposer à une âme, la mienne, trop lente ou trop fougueuse, l'obéissance me la donnera. Que de qualités ! Combien indispensables ! A quelle hauteur doit monter ma pauvre âme ! Il le faut. Insister sur cette nécessité absolue.

### SECOND POINT : OU TROUVER CE COURAGE ?

Devant la tâche et les périls ; devant cette faiblesse qui est en moi : inquiétude possible, découragement. « Je n'ai pas assez de courage ». — Eh bien ! on en acquiert. Dans l'armée d'Israel, les pusillanimes étaient exclus. « Celui qui est peureux et timide, qu'il s'en aille ». *Qui formi dolosus et timidus est, revertatur* (Judic. VII, 3). « Que l'homme qui a peur... retourne dans sa maison ». *Qui est homo formidolosus... et revertatur in domum suam* (Deut. XX, 8). Dans l'armée de N.-S., le pusillanime peut être admis, à condition de travailler à se faire un cœur meilleur, plus vaillant. On lui en donne le moyen : « Dites aux craintifs : Prenez courage... et n'ayez pas peur... fortifiez les mains défaillantes et affermissez les genoux qui chancellent ». *Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere... Confortate manus dissolutas et genua debilia roborate* (Isaïe, XXXV, 4, 3). Donc, on peut acquérir le courage dont on manque, mais comment ?

1°) **On le demande.** — Dans quelle armée entend-on le soldat parler ainsi : « Mon Général, donnez-moi du courage » ? Dans l'armée de J.-C.

2°) **On l'excite et on l'exerce** en soi par la méditation des motifs : grandeur du prix, amour du chef divin. Que sont nos exercices de piété ? Des stimulants de courage. C'est de la médita-

tion entre autres que doit venir le courage : « En puisant la force dans son Créateur et Seigneur ». *Sumendo vires in suo Creatore et Domino.* Expression magnifique, réalisée à la S^te^ Table surtout. Là est la source du courage. « Comme des lions qui respirent le feu, retirons-nous de cette table, devenus par elle terribles au démon.. repassant Jésus notre Chef au fond de notre cœur, ainsi que l'amour qu'il nous a montré ». *Tamquam leones igitur ignem spirantes ab illa mensa recedamus facti diabolo terribiles et caput nostrum mente revolventes et caritatem quam erga nos ostendit* (S. J. Chrys., Sab. post Corpus Christi, lect. V.)

3°) **On l'exerce encore** dans les petites choses, dans le détail de la vie, c'est-à-dire on fait comme si on l'avait. Qu'attendons-nous ?... qu'on vienne nous chercher pour le martyre !...

4°) **On se l'assure.** — Comment ? De quel prix n'est pas une belle assurance ! Dans la guerre sainte où nous sommes enrôlés, assurer le courage c'est assurer la victoire, le ciel. Qui l'assure ? La confiance, ce sentiment de tous le plus doux. « Dans votre espérance est votre force ». *In spe fortitudo vestra* (Is. XXXV, 15). La confiance nous donne la force même de Dieu. « Ceux qui espèrent en Dieu auront de nouvelles forces, ils prendront des ailes comme les aigles ; ils courront sans se fatiguer ; ils marcheront sans s'épuiser ». *Qui autem sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas sicut aquilae, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient* (Is. XL, 31).

**Colloque** à N.-S. : l'acte même de cette confiance : « Vous m'avez appelé à la Compagnie, à cette milice où le courage est indispensable. Vous êtes conséquent dans vos demandes : vous ne me refuserez pas le courage. De ma part, je veux le conquérir, le former en l'exerçant dans les petites choses : « avec votre faveur et votre secours », *cum tuo favore et auxilio.*

## V. — LA CONFRATERNITÉ MILITAIRE.

L'abbé de Gabriac résolu à entrer dans la Compagnie, un de ses amis (à la Chapelle, près Orléans) Ch. Clair, lui demanda pourquoi : « Mon cher ami, maintenant je suis l'abbé de Gabriac, je suis tout seul ; dans la Compagnie nous serons 7.000 ».

1^er^ PRÉLUDE. N. S. me résumant ma vocation en ces termes : « Il relève le malheureux de la poussière, tire le pauvre du fumier pour le faire asseoir avec les princes... avec les princes de son peuple ». *Suscitans a terra inopem et de stercore eri-*

*gens pauperem ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui* (Ps. 112, 7).

2e PRÉLUDE. L'intelligence, le goût de cette confraternité, la pratique ; donc conditions qu'elle suppose de ma part.

PREMIER POINT : CETTE FRATERNITÉ M'AIDE A SOUTENIR LA LUTTE OU MA VOCATION M'ENGAGE.

1°) **Appuis pour la guerre contre moi-même.**—a) *Chefs qui me conduisent.* Etre éclairé, repris, conduit, redressé, quel bienfait ! Quelle assurance en vue du résultat ! Quel repos d'esprit et de cœur ! Point d'illusion longtemps possible, point d'angoisse pour savoir si je suis dans la vraie voie. L'Église est instituée : « Pour que nous ne soyons plus des enfants flottants et emportés par tout vent de doctrine... Mais que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions en J.-C.., en profitant de tout ». *Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento... Veritatem autem facientes in caritate crescamus in illo per omnia* (Ephes. IV, 14, 15). Appliquons cela, proportion gardée, à la Compagnie. Je n'ai qu'à écouter ceux en qui J.-C. vit pour moi et je suis sûr de faire la vérité dans la charité, de croître en tout et de tout, c'est-à-dire d'être toujours dans le vrai, dans le chemin de la gloire de Dieu.—b) *Frères*, de qui j'ai droit d'attendre conseils, prières, exemples, affection, consolation. — Disons tout : quelquefois, il pourra se faire que je ne trouverai pas tout cela autant que le voudraient N.-S. et S. Ignace, et ce sera là une des épreuves sensibles de ma vie. Mais, à côté des mécomptes, des froissements résultant soit de la différence des caractères, soit des imperfections d'autrui, soit des miennes, ou, la Compagnie, ce qu'à Dieu ne plaise, cessera d'être elle-même, ou, de la part du grand nombre, de la part même de ceux qui me froisseraient dans les petites choses, se trouvera dans les grandes, édification et charité.

2°) **Appui dans la guerre extérieure.**—a) *Formation de la Compagnie*, développant mes forces naturelles. — Que serais-je sans la Compagnie ? Que vaudrais-je, chargé de développer tout seul mon esprit, mon caractère, de faire ma valeur d'homme et d'apôtre ? Formation *spirituelle* : les Exercices centre et lumière de ma vie spirituelle, de ma spiritualité à moi et de celle que je prêcherai aux autres. Puissance et ordre. Formation *intellectuelle* : la philosophie, théologie scolastique, garantie et supériorité de raison. Formation immédiatement *pratique* par la multiplicité des ministères que peut me faire traverser la Compagnie. Stages variés des futurs

officiers dans l'État Major.— b) *Renom de la Compagnie*, couvrant ma pauvreté, mon impuissance individuelle. — c) *Obéissance à la Compagnie*, appliquant, dirigeant mon zèle. Ni le plan de bataille, ni mon poste ne sont à ma responsabilité. Je suis au point du champ de bataille où Dieu me veut ; ma bonne volonté est employée par une sagesse supérieure, qui a toute force pour errer, mais que je puis et dois suivre quant à moi sans crainte d'erreur. La Providence, par mes chefs, tirera de moi tout ce qu'elle peut en tirer, par là-même tout ce que je dois souhaiter qu'elle en tire.—d) *Prières de la Compagnie*, me suivant partout. — e) *Grâce de la Compagnie*, fruit de ces prières, fruit des mérites de ses autres enfants meilleurs que moi. Tout cela, centuplant mes forces, attiran les bénédictions de Dieu sur mes œuvres.

3°) **En général et en résumé** : tristesse, terreur et *horreur de la solitude*. Sous toutes les formes et de toutes les manières : *Vae soli* ! Entendez la solitude morale, celle où vraiment l'homme ne peut compter que sur lui-même. — Solitude des mondains plus fréquente que celle des Chartreux : « J'ai regardé et personne pour m'aider ; j'ai cherché et personne pour me soutenir ». *Circumspexi, et non erat auxiliator... quaesivi, et non fuit qui adjuvaret* (Is. 63, 5). « J'ai attendu la compassion, mais en vain ; un consolateur, et je n'en ai pas trouvé ». *Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit* ; *et qui consolaretur, et non inveni* (Ps. 68, 21). Moi, tout au contraire, force morale. Je m'appelle « légion ». Michelet, dans une de ses folles sorties contre la Compagnie, dit que le prêtre marche humilié dans la conscience de sa solitude morale (célibat), tandis que le Jésuite s'avance fier et superbe, et que son allure même dit : « Je m'appelle « légion ». Parole vraie quant au Jésuite, mais dans un autre sens que celui de l'auteur. Donc, reconnaissance profonde : une famille quittée, le centuple trouvé. Réunir comme en un faisceau toutes les marques d'affection reçues depuis mon entrée au Noviciat, tout ce qui est sorti pour moi du cœur de mes Supérieurs et de mes frères. Rendre hommage de tout cela au Cœur de N.-S. qui l'a inspiré et en tirer un encouragement pour la lutte. « Le frère aidé par son frère est comme une ville forte ». *Frater, qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma* » (Prov. XVIII, 19).

SECOND POINT : LA COMMUNAUTÉ DE LUTTE M'AIDE A ENTRETENIR CETTE FRATERNITÉ.

1°) **Fait général.** — Quoi de plus puissant pour unir qu'un but commun, un intérêt, un honneur, un travail, une souffrance, un péril commun ? « Vouloir et ne pas vouloir les mê-

mes choses, c'est l'amitié solide ». *Eadem velle atque nolle, ea demum firma amicitia est* (Salluste). Vérité morale qui subsiste, tout entière dans l'ordre surnaturel. Et que voulons-nous? La gloire de Dieu, le règne de J.-C. — Notre grande œuvre commune, c'est l'œuvre ascendante de l'amour. Autour de nous, nous voyons les ligues de la haine coalisées : l'amour seul unit. Mais quelle honte si les coalitions de la haine étaient plus fortes, plus étroites, plus unitives de fait que ne l'est chez nous l'union d'amour ; cela prouverait que nous nous aimons bien peu. Venons au détail :

2°) **Condition de cette fraternité**, de sa douceur, de sa puissance militaire : *L'abnégation de ma personne.* Belle économie providentielle : si chaque soldat peut compter sur les autres, et se sentir fort de leur appui, c'est à la condition que chaque soldat soit prêt à se dévouer, à se risquer pour les autres. Ainsi je serai heureux et fort de l'appui de mes frères, mais à condition de me dévouer pour eux ; là encore je me retrouve en me perdant moi-même, comme l'a promis N.-S. : « Celui qui perd son âme pour moi la trouvera ». *Qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam* (Matt. X, 39). Donc, me sacrifier pour mes frères : « Et nous aussi, nous devons pour nos frères sacrifier notre vie, donner notre âme ». *Et nos debemus pro fratribus animam ponere* (I Joa. III, 16).

3°) **Donner son âme pour ses frères.** *Pro fratribus animam ponere,* non le sang, mais *l'amour-propre.* L'amour-propre, ennemi capital de toute fraternité, mais surtout de cette douce et forte fraternité militaire de la Compagnie. Or, quel remède à l'amour-propre ? L'amour supérieur de notre œuvre, de notre victoire commune, de notre commun chef. C'est évident, et c'est en somme la communauté de lutte que soutiendra notre charité.

a) Amour-propre *collectif* de nation province, maison.Combien facile ! D'autant plus facile qu'il effraie moins l'amour-propre individuel. Quelle étroitesse dans le cœur de l'homme, mais combien nuisible aux œuvres ! redoutable à l'existence même du corps.Ceux qui sous Aquaviva voulaient la Compagnie tout espagnole, tout au moins une Compagnie spéciale pour l'Espagne. Tiraillements parfois de province à province, deux maisons d'une même ville : étranges susceptibilités éprouvées immédiatement par la foule des individus de part et d'autre. Rivalités de corps, jalousies quelquefois sanglantes dans les armées terrestres. Mais dans l'armée de J.-C., dans l'armée de la charité...

Remède : Pensée de la lutte commune. Quoi ! des gens : « Qui ont livré leur âme pour l'Évangile », *qui tradiderunt animam suam propter Evangelium,* se préoccuperaient de ces minuties... Qu'entre provinces et nations on ne sente la dif-

férence que par cette délicatesse particulière de courtoisie qu'on a pour des frères avec lesquels on ne vit pas habituellement.

**b**) Amour-propre *individuel* surtout. — Immédiatement pratique. « Lequel d'entre eux paraîtrait le plus estimé ». *Si quis eorum videretur esse major* (Luc. XXII, 24). Grand ennemi de la fraternité. Lui opposer le sentiment surnaturel de la lutte commune. — Alors : 1. Je m'intéresse à ce que font mes frères : prières, œuvres. J'en jouis dans l'unité. 2. Je les aide : « Portez le fardeau les uns des autres ». *Alter alterius onera portate* (Gal. VI, 2). Je les aide à me dépasser, à faire mieux que moi, à m'éclipser ; le contraire est triste et facile. 3. Je les fais valoir, je leur cède volontiers le beau rôle ; « Offrir aux autres la meilleure part ». *Potiores partes aliis deferre.* 4. Je dépose en leur faveur dans la vie quotidienne, dans les relations de Communauté et de ministères, non pas mon sang et mon âme, mais tout ce qui en moi peut nuire à la douceur et à la force de la confraternité militaire: prétentions, humeurs, bizarreries, manies, taciturnité, loquacité, goût du particularisme, préférences personnelles.

En ce point surtout examen... N'ai-je rien qu'il m'importerait particulièrement de déposer en faveur de la charité, de la confraternité militaire? Moment favorable que les premières études pour se façonner à la splendeur de la charité... plus tard, dans les emplois, difficulté plus grande. Donc, faisons nos provisions maintenant.

**Colloque** à N.-S., au S.-C. — Lui demander que la Compagnie (nations, provinces, maisons, individus) ne fasse qu'un pour son service ; que les rangs de la « *minima Societas* » soient toujours serrés par l'union la plus étroite ; que j'y travaille toujours pour ma part, que je n'y nuise jamais, que dès maintenant en particulier...

## VI. — LE COMBAT.

« Par la patience courons au combat qui nous est offert, les yeux fixés sur Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi ». *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr. XII, 2). Résumé de notre vocation militaire.

1er PRÉLUDE. Le combat qui s'offre à nous.

2e PRÉLUDE. La patience avec laquelle il faut courir.

3e PRÉLUDE. J.-C. qu'il faut avoir sous les yeux.

PREMIER POINT : « PROPOSITUM NOBIS CERTAMEN ».

Voilà ce fait qui s'impose : notre vie sera un combat. Simple chrétien, elle eût été un combat défensif sous peine de mort éternelle. Jésuite, elle sera un combat défensif et offensif ou plutôt conquérant ; Dieu l'a voulu. Nous l'avons voulu nous-mêmes. —Regardons bien en face cet avenir guerrier : non pour délibérer de l'accepter, c'est fait, mais pour nous aguerrir. Ne forçons rien, n'atténuons rien. Partout ennemis, partout combats.

1°) **Combat contre les événements et circonstances.** Quels seront-ils ? pour nous ? Mystère ! Nous avons commencé par les persécutions,par où finirons-nous ? où l'autel de notre première messe ? où celui de nos derniers vœux ? où notre tombe ? Qu'avons-nous rencontré sur la route ? « *Nescio, Deus scit* ». Qu'est-ce que combattre contre tout cela ? C'est maintenir à travers tout cela notre force, notre égalité d'âme, notre espérance, notre foi... C'est passer inconfusibles : « Par la gloire et l'ignominie, par la mauvaise et bonne réputation, par la prospérité et l'adversité ». *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, per prospera denique et adversa* (Scopus).

Il faudra résister, agir contre l'obstacle, le tourner en moyen : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien ». *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum* (Rom. XII, 21).

2°) **Combat contre les hommes.**—a) Pour nous défendre d'eux et pour les gagner. Persécution, séduction, opposition sourde,inerte,accablante.—b) Combat contre la masse énorme des préjugés, l'affadissement des doctrines, l'exemple, la coutume, la défaillance universelle. « Toute chair avait corrompu ses voies ». *Omnis caro corruperat vias suas* (Gen. VI, 12). Garder les nôtres pures. « Tous ont quitté la voie et sont devenus inutiles, il n'y en a point qui fasse le bien ». *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum* (Rom. III, 12). Il nous faudra marcher droit, rester fidèles, servir la grande cause, faire du bien. « Tout homme est menteur ». *Omnis homo mendax* (Rom. III, 4). « Les vérités ont été diminuées par les fils des hommes ». *Diminutae sunt veritates a filiis hominum* (Ps. XI, 2). Il faudra garder la vérité pure malgré les clameurs. « Ils ne supporteront plus la saine doctrine ». *Sanam doctrinam non sustinebunt* (II Tim. IV, 3). Il faudra pourtant la leur offrir. « Toute tête languit, tout cœur s'attriste ». *Omne caput languidum et omne cor moerens* (Is. I, 5). Il faudra passer la tête haute, et garder le cœur plein de la force, de la joie,

de la liberté de Dieu.—c) Combat parfois contre nos frères : exemples, idées qui ne seront pas selon la perfection de l'Institut. Là, notre victoire sera d'être sévères à nous-mêmes, indulgents à autrui, de nous interdire absolument certaines choses, de ne pas nous scandaliser...

3°) **Combat contre le démon.** « Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances... contre les esprits du mal ». *Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem ; sed adversus principes et potestates... contra spiritualia nequitiae* (Eph. VI, 12). Lucifer nous veut sous son étendard. J.-C. sous le sien. Voilà le combat.

4°) **Combat contre nous-mêmes.**— Convoitises, défauts, répugnances, appréhensions, ennuis, tristesses, dégoûts,inconstances... « Au dehors les combats, au dedans les craintes ». *Foris pugnae, intus timores.* (II Cor. VII, 5). « Je suis devenu à charge à moi-même ». *Factus sum mihimetipsi gravis* (Job, VII, 20). « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort » ? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* ? (Rom. VII, 24). Combat de toute heure, ennemi qu'on ne peut fuir.

5°) **Combat contre Dieu.**— Qui semble nous abandonner, qui permet tout contre nous et contre Lui-même, qui semble se trahir, se contredire, se combattre.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné » ? *Deus, Deus meus, utquid dereliquisti* ? (Matt. XXVII, 46). « Seigneur, m'avez-vous donc oublié pour toujours » ? *Usquequo, Domine, oblivisceris me in finem* ? (Ps. 12, 1). Donc, partout combat proposé, imposé, inéluctable. Étudier la stratégie qui nous assure la victoire. Regardons le chef qui nous y mène infailliblement.

### SECOND POINT : « PER PATIENTIAM CURRAMUS ».

Étrange alliance de mots. Courir : élan, ardeur, impétuosité, furie française qui a tant gagné de batailles, qui en a tant perdu aussi ; — *per patientiam* : l'immobilité persévérante, flegmatique, la constance anglaise ou allemande. Pourtant que c'est vrai ! Regardons-y mieux. Patience, qu'est-ce ?... Longanimité à souffrir, à attendre, à recommencer toujours. Courir, qu'est-ce ?... Avancer vite, « par grandes étapes », *magnis itineribus.* Or, on avance vite aux yeux de Dieu, quand on avance toujours, quand il n'y a ni arrêt, ni langueur volontaire. Sachons le comprendre, sachons croire, tout en nous remettant à la miséricorde de Dieu, que nous marchons, que nous courons, quand il nous semble que nous

nous traînons à peine. Et dans notre guerre intime ou extérieure, personnelle ou apostolique, la patience est encore le secret de vaincre, c'est l'arme propre à tous les graves combats.

1°) **Contre les événements**, retards, mécomptes, obstacles, souffrances. — Patience, notre paix est à ce prix. — « C'est dans la patience que vous posséderez vos âmes ». *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. XXI, 19).

2°) **Pour ou contre les hommes.** Patience à les supporter.—a) S'ils nous contredisent ou nous persécutent. Où est la victoire?... A persévérer « jusqu'à la fin », *usque ad finem*, c'est-à-dire, à être plus patients qu'ils ne sont acharnés, à les désarmer par impuissance, ou à les forcer à donner le coup de la mort avant que nous ayons faibli.—b) Si seulement ils nous fatiguent de leurs défauts. « Avec patience, supportez-vous mutuellement en toute charité ». *Cum patientia supportantes invicem in caritate* (Eph. IV, 2). Patience à les gagner, c'est le secret. Doux ou vif, l'effort apostolique doit toujours être patient. « Prêche la parole, insiste à temps et à contre-temps, reprends, exhorte, menace en toute patience et bonne doctrine ». *Praedica verbum, insta opportune, importune : argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* (II Tim. IV, 2).

3°) **Contre le démon.** —Désolations. « Que celui qui est dans la désolation travaille et tienne bon avec patience, car la patience est contraire aux tourments qui l'assiègent ». *Ille qui est in desolatione ut persistat in patientia quae est contraria vexationibus quae sibi ingruunt* (ad dign. spir. R. 8). Tentations plus sensibles ; si l'ange de Satan nous soufflette, patience comme Saint Paul.

4°) **Contre nous-mêmes.** Là surtout, patience avec notre :— a) *Corps* : faiblesse, résistance, pesanteur. Pour quelques-uns, obstacles dans la santé, ardeur entravée, vie en apparence inerte, oisive, là où on ne rêvait qu'activité. Patience. —b) *Esprit* ; lenteur, caprice, heures d'impuissance. Patience contre nos ardeurs de tout dévorer, de tout faire à la fois. —c) *Ame* ; ardeur, empressement, impatience, tout de suite consolations, progrès sensibles... non faiblesse, lenteur, pesanteur, tout ce que nous supplions le Saint-Esprit de guérir en nous. « Ce qui est raide, froid, faussé, souillé, rude », *rigidum, frigidum, devium, sordidum, arduum* ; nos défauts persistants, nos fautes toujours les mêmes.

5°) **Contre Dieu.** —« Ayez patience avec moi (en moi) ». *Patientiam habe in me*, lui crions -nous. *Patientiam habe in me*, aurait-il le droit de nous répondre : attendez mon jour, mon heure, fiez-vous à moi, laissez-moi vous former à ma divine

manière, lentement, dans l'exercice pratique de la foi et de l'humilité. « Fie-toi à Dieu, supporte le Seigneur, supporte les retards de Dieu. Unis-toi à Dieu et prends patience ». *Crede Deo, sustine Dominum, sustine sustentationes Dei, conjungere Deo et sustine* (souvent dans les Saintes Écritures). En somme, *la patience est* :

1. *Le grand secret de la perfection* : « La patience fait l'œuvre parfaite », *patientia opus perfectum habet* (Jac. I, 4), parce qu'elle est force et humilité. — 2. *Le grand secret de l'apostolat*, parce qu'elle est force constante et brise toutes les résistances : L'Église « éternelle recommenceuse » (Paul Bert). Donc *per patientiam curramus* ; mais qui l'inspirera ? Jésus-Christ. C'est la patience de Jésus-Christ qu'on nous demande : « Dans la charité de Dieu et la patience de Jésus-Christ ». *In caritate Dei et patientia Christi* (II Thess. III, 5).

### TROISIEME POINT : LE CHEF.

Deux motifs surtout pour ne pas le quitter des yeux.

1°) **Nous n'avons que lui comme stimulant dans cette guerre.** Comparons-nous aux soldats. — **a)** On les prend, on les enivre par l'éblouissement des yeux : uniformes, armes éclatantes. Nous, un habit de deuil et de mort au physique et au moral : revêtir la robe et les livrées de J.-C. *Indui veste et insignibus Christi.* Obscurité, opprobre. — **b)** Pour eux l'oreille même a sa fascination : tambour, fanfare, « ivresse rythmique », bruit, cris de la mêlée, ce que regrettait Achille sous sa tente. Pour nous, rien, combat surtout obscur, sans prestige. — **c)** Fêtes militaires où l'on réunit tous les stimulants pour les faire agir ensemble. Nous, peu de fêtes religieuses, peu de cet éclat même saint qui est tant à cœur aux autres religieux, aux prêtres ; vraie privation. — **d)** Grand mobile : honneur humain : ordre du jour, avancement, croix d'honneur. Pour nous, l'honneur humain doit être fui comme un danger, l'humiliation désirée : « A cause de toi, tout le jour nous sommes livrés à la mort, on nous regarde comme brebis destinées à la boucherie ». *Quia propter te mortificamur tota die : aestimati sumus sicut oves occisionis* (Rom. VIII, 36). « A cette heure encore nous souffrons la faim, la soif, la nudité, nous sommes meurtris de coups, sans feu ni lieu... persécutés, calomniés, nous sommes comme les balayures du monde et le rebut de tout le monde ». *Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis caedimur, et instabiles sumus... persecutionem patimur, blasphemamur... tamquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc* (I Cor. IV, 11,12,13). — **e)** Quelquefois une réalité, surtout une espé-

rance, la victoire visible, manifeste, sautant aux yeux. Nous, la plupart de nos victoires seront dans le domaine de la foi : travail, semence, combat dans la nuit. — En outre, à cette heure où en est notre cause? Bafouée, abandonnée. J.-C. se présente à nous avec le signe de la défaite : effroi pour le dévouement vulgaire. Si Jésus-Christ avait appelé un treizième apôtre, la veille de sa Passion, lui disant : « Tu verras ceci... cela... Tu seras scandalisé à cause de moi, *Scandalum patieris in me* ». C'est avant peu ma vocation... Qui aurait pu soutenir ce nouveau venu, qui peut me soutenir, moi? l'amour de la personne, l'amour du chef. Ah! voilà qui nous est commun avec les soldats du monde : dévoûment, passion, adoration du Chef. César,Napoléon, adorés de leurs soldats,... pures idoles. J.-C. légitimement adoré des siens. — Notre guerre, guerre à la germaine : « Le roi pour la victoire, les soldats pour le roi ». *Rex pro victoria, milites pro rege* (Tacite). C'est J.-C. qui a par lui-même la force de vaincre : « J'ai vaincu le monde ». *Ego vici mundum* (Jo. XVI, 33). Et c'est pour lui que nous combattons ; car à bien prendre, il est et doit être le premier mobile, le mobile moralement unique de notre dévoûment. Si nous avons le cœur plein de Lui, nous serons de bons soldats ; sinon, où trouver de quoi nous soutenir?

2°) **En lui nous avons tout.**—**a**) Il est *notre Chef*, qui nous donne lumière, assurance. « Ses yeux ont l'éclat d'une flamme ardente ». *Flamma ignis oculi ejus* (Apoc. XIX, 12). Mieux que le grand Condé,il porte la victoire dans ses yeux.—**b**) Il est *notre arme de choix*. 1° Pour le combat apostolique. De quoi sommes-nous forts? De sa mission reçue, de sa parole prêchée, grâce agissant par nous, ressemblance gravée en nous. 2° Contre nous-mêmes. Qu'opposer à notre mauvaise nature? Son nom, souvenir, amour dominant, familiarité consolante et fortifiante, le contact direct de sa personne à la Ste Communion.—**c**) *Notre drapeau.* La Croix n'a de sens que par le Crucifié. C'est en Lui que nous trouvons la patrie, et ce qu'elle coûte, et ce qu'elle vaut, et l'espoir d'y entrer, et la cause à défendre, et tout ce par quoi le drapeau peut passionner le soldat.—**d**) *Nœud de notre fraternité militaire* : J.-C. le frère aimé,toujours présent aux heures de solitude, et quand, d'après les apparences, je voudrais crier : « Je n'ai pas d'homme », *hominem non habeo* (Jo. V, 7) : « Si, voici que je viens », *ecce venio* (Hebr. X, 7). J.-C. est le frère sans imperfection, ni défaillance dans l'amour, qui ne se lasse pas, ne se refuse pas. Nous aimerions-nous de la sorte sans Lui, sans son Cœur qui est le centre de notre fraternité? Aussi, notre affection tout entière doit aller à le mieux servir, et l'intérêt de son service et son amour dominant doit maîtriser l'amour-propre

qui amoindrirait notre affection fraternelle.—e) *Notre courage* : c'est en Lui, dans la rencontre eucharistique, dans son Cœur Sacré qu'il faut puiser la force qui nous manque. « Vous y puiserez avec joie les eaux du salut ». *Haurietis aquas in gaudio* (Is. XII, 3). — **f**) *Notre récompense.* C'est Dieu, la vision de Dieu, mais : « l'œil n'a pas vu et l'oreille n'a pas entendu ». *Oculus non vidit, nec auris audivit* (I Cor. 11, 9). Ce qu'il y a de plus touchant et de plus sensible, c'est de voir J.-C. à découvert, de vivre avec Lui, de jouir de sa royale amitié ! Tout cela consommé au Ciel, mais en avant-goût sur la terre.

3°) **Là vient la Conclusion.** « Dans le monde vous serez persécutés ; mais, ayez confiance, j'ai vaincu le monde ». *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum* (Jo. XVI, 33).Le doux Saint Jean ne parle que de victoire.— **a**) A la victoire, le salut.Au mot de Saint Paul : «A cause de toi, tout le jour nous sommes livrés à la mort ; on nous traite comme brebis destinées à la boucherie ». *propter te mortificamur tota die* ; *aestimati sumus sicut oves occisionis* (Rom. VIII, 36), saint Jean répond : « Le vainqueur ne souffrira rien de la seconde mort ». *Qui vicerit, non laedetur a morte secunda* (Apoc. II, 11).— **b**) A la victoire, la consolation. « Je mangeais la cendre comme du pain, et mêlais mes larmes à mon breuvage ». *Cinerem tamquam panem manducabam et fletum meum cum potu miscebam* (Ps. 101, 10). « Il boira en chemin de l'eau du torrent ». *De torrente in via bibet* (Ps., 109, 7). Nous aurons comme N.-S. bu au torrent, mais « au vainqueur, je donnerai la manne cachée ». *Vincenti dabo manna absconditum* (Apoc. II, 17). « Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie ». *Vincenti dabo edere de ligno vitae* (ib. 7). — **c**) A la victoire, l'apostolat. Tribulations prédites : « Vous serez en butte à la haine de tous ».*Odio eritis omnibus* (Lc. XXI, 17). « Balayures de ce monde et rebut des hommes ». *Purgamenta hujus mundi... peripsema* (I Cor.IV, 13). « Roseau secoué par le vent ». *Arundinem vento quassatam* (Matt. XII,20). Réponse : « Au vainqueur, qui jusqu'à la fin aura gardé mes œuvres, je donnerai pouvoir sur les nations ». *Et qui vicerit et custodierit usque in finem opera mea dabo illi potestatem super gentes* (Apoc. II, 26). « Du vainqueur, je ferai une colonne dans le temple de mon Dieu ». *Qui vicerit faciam illum columnam in templo Dei mei* (Ib.III, 2).—**d**) A la victoire, la gloire future. Humiliations. « Revêtir la robe et les livrées de J.-C. ». *Indui veste et insignibus Christi.* Mais : « Le vainqueur sera ainsi revêtu de vêtements blancs... et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges ». *Qui vicerit sic vestietur vestimentis albis,... et confitebor nomen ejus coram Patre meo, et coram angelis ejus* (Apoc. III, 5). « Avec le Christ, je suis attaché à la Croix ». *Christo confixus sum cruci*

(Gal. II, 19). Mais : « Au vainqueur, je donnerai de s'asseoir avec moi, sur mon trône „comme moi j'ai vaincu, et me suis assis avec mon Père sur son trône ». *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus* (Apoc. III, 21). En somme, tout nous dit : Quoi de plus heureux que notre jeunesse religieuse ? Les images les plus charmantes pourraient servir à la caractériser : nid, berceau... Et cependant nous sommes au matin d'une bataille. Éveil : mélange d'émotions diverses. La nature est charmante, oui, mais les ennemis sont là-bas sur les hauteurs. Appels d'honneur et de gloire, l'âme élevée et comme tendue vers le triomphe, mais aussi : frissons, saisissements en raison de la gravité de la lutte. Mais que notre condition est préférable à celle du soldat ! Survivra-t-il ? Sera-t-il vainqueur ?... Il l'ignore. Moi, si je veux, je suis sûr de survivre et de vaincre, ce qui est tout un. Courage donc : « Dans le monde, vous souffrirez persécution ; mais, ayez confiance, j'ai vaincu le monde ». *In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum* (Jo. XVI, 33).

Georges LONGHAYE, S. J.

---

# Premiers contacts avec des Théologiens orthodoxes

Ceux que le développement et l'avenir des églises dissidentes intéressent, ont souvent pu se poser à propos de l'Orthodoxie Russe la question suivante : comment se forme à présent le clergé de l'Eglise Russe ? En U. R. S. S. les séminaires ont été fermés pas les Soviets, et les quatre Académies Ecclésiastiques chargées de préparer de futurs évêques à la Russie, également interdites ? Cependant point n'est besoin d'avoir voyagé hors de France pour s'être rencontré avec quelqu'un de ces popes, moines ou évêques russes.

Comme la Belgique, et comme l'Allemagne, la France compte actuellement dans sa capitale, dans la banlieue de ses grandes villes et même en province de fortes agglomérations d'orthodoxes, possédant église ou chapelle avec un pope pour la desservir. C'est ainsi, pour n'en citer que deux ou trois, que Chaville — de nos jours, bourg presque entièrement

russe— Caen, Bourges,Saint Pierre des Corps et d'autres possèdent leur paroisse «pravoslave».

Sans doute, parmi ces prêtres, y en a-t-il beaucoup qui furent autrefois ordonnés en Russie et qui émigrèrent en 1920 et 1921. Mais l'Eglise émigrée, la seule qui soit à présent parfaitement libre de se développer, et qui de ce fait envisage quelles responsabilités lui incombent en attendant son rapatriement, n'a-t-elle rien prévu pour la perpétuité de son ministère? La question a été posée, et résolue. Il existe actuellement à Paris,93, Rue de Crimée, une Faculté de Théologie Orthodoxe dirigée par le Père Serge Boulgakoff. Elle est même, avec les séminaires de Kharbine en Mandchourie, et de Plovdiv en Bulgarie, l'un des trois seuls établissements qui aient pu sauver de la tourmente l'héritage des traditions, des études et des règlements gardés, jusqu'en 1918, par les Académies Ecclésiastiques de Moscou, de Pétersbourg, de Kiev et de Kazan. A vrai dire, la Faculté de Paris est la seule qui puisse tenter d'égaler ses devancières.

Qu'étaient ces Académies?Avant tout, des pépinières d'évêques et de professeurs de théologie. Comme on le sait, le clergé blanc ou séculier était, parce que marié, incapable d'acc´der à l'épiscopat. Seul, le clergé noir, ou régulier pouvait fournir des sujets à cet Ordre. Tandis que le clergé blanc recevait en Russie une formation hâtive, consistant presque uniquement en un enseignement liturgique, le clergé noir s'instruisait aux Universités de l'Empire.C'est donc dans ce but qu'a été fondée la Faculté de Paris. Aussi est-elle dans le monde Orthodoxe émigré à travers l'Europe et l'Amérique un vrai point de mire (1).

L'émigration russe compte à Paris un nombre assez considérable de personnages ecclésiastiques, de professeurs influents, pour avoir pu ressusciter des chaires de théologie et organiser un enseignement supérieur de trois ou quatre ans. Du mois d'octobre au mois de juin inclusivement, les professeurs donnent, chaque jour, jusqu'à six heures de leçons. La présentation d'une thèse et l'obtention du diplôme doivent normalement achever ces études, la possibilité. restant d'ailleurs, aux sujets qui en exprimeraient le désir, d'entrer dans les ordres et de recevoir assez rapidement le diaconat et la prêtrise.

Car, parmi les étudiants internes de cette Université,

---

(1) Sur l'esprit trop souvent révolutionnaire de ces Académies avant 1918, cf. *Etudes*, 5 juil. 1929 : A. MIKHAÏLOV (R. P. Tyszkiéwicz), *Les Origines anticatholiques du Bolchévisme.*

tous ne se destinent pas au ministère sacré. L'auditoire du « Serguiavo Podvorié » ressemble plus à celui de nos Universités du Moyen-âge qu'à celui de nos séminaires actuels. La théologie est encore parmi les Russes ce qu'elle fut chez nous à l'époque de la scolastique : la science-reine. Chez nous dans le monde laïc lettré, la théologie n'évoque de nos jours que l'idée d'une« science comme les autres, à l'usage d'un monde fermé,celui des clercs » ; trop de savants affectent de l'ignorer. Tout au contraire, pour les Russes, la théologie reste ce qu'elle est en réalité :. « la science« par laquelle la foi très salutaire est engendrée, nourrie, défendue et fortifiée » ( S. Augustin, Trin. XIV. 1). Aussi se trouve-t-il un grand nombre de jeunes slaves, qui n'estiment achevée leur formation classique, humaniste et surtout orthodoxe, qu'avec l'enseignement de la théologie. Cela explique aussi que la plupart des professeurs de théologie ne soient pas prêtres et que la Russie ait pu compter parmi ses laïques de célèbres théologiens comme Khomiakov et Soloviev.

Les circonstances très spéciales dans lesquelles se trouve placée cette Académie : milieu d'émigration, proximité de l'Eglise Catholique (1), des sectes Protestantes, dépendance pécuniaire — car les pauvres émigrés sont incapables à eux seuls de faire vivre leur Faculté —, tout cela a donné un tour spécial au caractère de l'enseignement, et n'a fait qu'intensifier la diversité des mentalités et des opinions au sein de la même Orthodoxie. Sans vouloir prétendre que la théologie orthodoxe se laisse pénétrer d'influences catholiques ou protestantes, on ne peut nier que toute latitude soit laissée à la curiosité des étudiants pour connaître de nouveaux points de vue, pour étudier de première main l'histoire et l'évolution de ces autres points de vue que leurs seuls manuels leur avaient présentés.

De fait, qu'en est-il de cette connaisance, de ces études, de ces contacts entre théologiens orthodoxes et catholiques ou protestants? Si les opinions protestantes ont été les premières à assouvir la curiosité des orthodoxes, la théologie

---

(1) Un des journaux russes de Paris, tout récemment encore, (*Dernières Nouvelles*, 4 juillet 1929) répondait aux « craintes pusillanimes » de certains émigrés trop effrayés de cette proximité, et cherchait à tirer de l'apostasie du Père Gillet, O. S. B.,et de son lamentable essai de fondation d'une église orthodoxe française, [en compagnie de quelques autres moines de l'abbaye d'Amet (Belgique) en rupture de ban avec l'Église], un argument en faveur de l'expansion de l'orthodoxie.

catholique ne les a pas pour autant effarouchés. Inévitablement les rapports resteront plus faciles avec les tenants du libre examen qu'avec les partisans d'un magistère défini et les sujets d'une autorité forte. Cela ne doit pas être pour décourager les catholiques. Il y a, parmi ces théologiens orthodoxes, des hommes que la position catholique intéresse. Les Dictionnaires d'Alès et Vacant sont fortement consultés et utilisés au Serguïavo Podvorié. Aussi s'est-il trouvé quelques théologiens pour accepter de nouer des relations avec les catholiques.

*
* *

C'était en août 1927. Le P. Tychkiévitch, préposé depuis 1923, d'abord à Lyon puis à Paris, à une œuvre de publications catholiques en langue russe, avait organisé près de Thonon une colonie de vacances, à laquelle s'étaient rendus plusieurs jeunes russes, étudiants de diverses écoles Lyonnaises. Le Secrétaire de l'Association de la Jeunesse Chrétienne Russe Emigrée ( Y. M. C. A. ) — qui a son centre 10 Blvd. Montparnasse — vint à passer près du Grand Bornan et ne manqua pas de rendre visite au P. Tychkiévitch et à ses jeunes. L'impression sans doute fut bonne, car, en cours d'année, le visiteur revenait voir le Père et lui proposait de le mettre en relations avec les théologiens de l'Académie de Paris. Ceux-ci, en effet, ne demandaient qu'à trouver une organisation qui leur permît de prendre sur leurs vacances, un mois de repos dans la montagne ou sur le bord de la mer. L'idée plût au P. Tychkiévitch, qui promit de chercher et d'avertir, s'il trouvait une combinaison favorable.

C'est ainsi qu'en juillet 1928, grâce à la large hospitalité de Dom Chautard, le P. Tychkiévitch et six théologiens russes descendaient à la petite gare de Dompierre ( Allier) , en vue de passer quelques trois semaines à la Trappe de Sept-Fonts. La vie des moines, les offices de nuit, le chœur, les chants intéressèrent vivement nos orthodoxes. Le premier contact. loin de les effrayer, les avait gagnés. Ils demandèrent à suivre le Père à Thonon, à cette colonie de jeunes, organisée déjà depuis cinq ans. Et c'est ainsi que huit théologiens vinrent grossir la petite troupe.

Juillet 1929 à nouveau, devait regrouper quelques étudiants de l'Académie Ecclésiastique et une fois de plus le Père, accompagné d'un scolastique, emmenait avec lui six pensionnaires. C'étaient, sauf un, des hommes ayant tous dépassé la trentaine.

Une jolie petite île de la côte Vendéenne devait les accueillir. La paroisse Saint Sauveur de l'île d' Yeu, avec sa population pieuse et hospitalière, n'avait pas refusé à son prédicateur de Pâques d'héberger chez elle six pauvres émigrés russes. Une brave paysanne loua au Père une partie de sa maison : deux chambrettes, un grenier et une salle basse servant de cuisine, salle à manger, salon! La maison était proprette avec ses murs blanchis à la chaux,suivant la coutume de l'île. Le jardinet avec ses légumes, l'escalier extérieur du premier étage avec ses dalles fissurées où poussaient les fleurs sauvages, tout donnait à ce séjour campagnard un aspect aimable et riant. En fait d'ameublement, nos Russes ne furent pas difficiles. Au « salon », des chaises-prie-Dieu de l'église furent utilisées, et dans le grenier, des paillasses furent posées à même le plancher. Nos théologiens s'en contentèrent. L'exil, hélas,les a mis à rude école! Quant à la cuisine, elle serait russe et aucun indigène(!) ne viendrait s'en mêler. A tour de rôle chacun préparerait les légumes,le poisson, la viande, la soupe, et les menus verraient défiler des noms à nous inconnus : le borchtch, la kacha, les pirojki,les kisloïé-moloko, etc... (1) Même la vodka, et à son défaut le cognac viendraient de temps à autres, selon la mode russe, exciter l'appétit des convives avec les zakouski ou hors-d'œuvres. On a beau faire de la théologie depuis trois ans, avoir autrefois servi comme officier dans l'un des quatre regiments, de la garde impériale, ou commandé à bord d'un croiseur, on n'en reste pas moins un vrai russe, ce qui veut dire un parfait cuisinier des mets nationaux.

Certains soirs, après le souper, dans la pénombre de la salle basse, et le demi-silence des conversations, une voix de ci de-là chantonnant, entraînait insensiblement les autres et soudain comme par magie s'amplifiait en quartet. Chants populaires, aux sonorités graves et religieuses, chants mélancoliques où percent tout à coup « les sons d'une orgie, d'une gaieté sans frein, des cris passionnés, des mots dénués de sens mais enivrants, entraînant à une danse effrénée qui est tout autre chose que la danse dramatique et gracieuse en choeurs » (2).

Il était entendu par ailleurs que c'était un mois de repos. Aussi les journées se passèrent fort plaisamment en promenades et excursions le long du rivage, en bains de mer et en

---

(1) Soupe à la betterave, gruau de sarrazin, barquettes de viande ou de légumes, lait caillé.

(2) Hertzen citant la dissertation de madame Talvi sur les chants slaves (New-York, 1846).

bains de.. . soleil sur ces plages dont le sable est doux et fin comme une sciure. Le russe est grand amateur de bains. Déjà enfant il raffole de l'eau. Aussi tous nagent dans la perfection. C'était donc parfaitement servir leurs goûts que d'avoir choisi le bord de l'Océan comme lieu de séjour.

***

Mais était-ce là tout ce que nos théologiens réclamaient de nous? des bains, du repos, la campagne et une vie à la russe? Oui explicitement. Cependant nous pouvons croire qu'implicitement, s'ils avaient accepté de passer quelques jours avec deux jésuites dans l'intimité presque égale à celle d'une vie de famille, c'était aussi pour connaître, découvrir et comprendre. Mieux que la discussion ou l'exposé, mieux que la controverse ou la conférence, la vie côte à côte vous en révèle long sur les habitudes, la mentalité de ceux que vous fréquentez. Donc au fond, que nous demandaient-ils? Ni plus, ni moins, d'être nous-mêmes. Nous-mêmes, comme nous le sommes pour nous-mêmes, et non comme nous aurions pu l'être pour eux. « S'ils sont religieux, pouvaient-ils se dire, s'ils sont catholiques, leurs attitudes, leurs conversations, leurs sentiments seront forcément imprégnés de ce qui fait essentiellement pour eux la vie religieuse et l'esprit catholique. Nous vérifierons alors sur l'écran, de façon concréte et vivante, ce que nos livres, nos controverses ou nos arguments ont dû nous apprendre ».

Et voilà, si je ne me trompe, les desiderata plus ou moins conscients d'orthodoxes convaincus, mais d'esprit large à qui un jésuite était venu proposer un mois de séjour commun à l'île d' Yeu. Qu'ont-ils vu, qu'ont-ils éprouvé ? je ne le sais, je ne m'en soucie guère. Ce n'est pas à nous à imposer la vérité, c'est à elle à se laisser assimiler quand elle apparaît. Ce qui est sûr : c'est une joie de pouvoir vivre sa vie religieuse, sa vie catholique, avec la conviction qu'à elle seule cette vie est un apostolat de la vérité . A cette seule obligation de vivre en bon religieux, en représentant de l'Eglise, l'amour de cette dernière croît singulièrement. C'est une Mère qu'il faut faire aimer en nous, dans ce qu'elle a fait de nous par sa formation, sa discipline, ses touches maternelles. Si nous ne nous sommes qu'imparfaitement soumis à sa formation, si nous nous sommes quelque peu soustraits à son influence, nous trahissons notre Mère, nous en donnons aux dissidents qui nous observent, une fausse représentation. Ah! si beaucoup de catholiques savaient cela! S'ils savaient comme ceux du dehors les observent et les

jugent, ou plutôt, à travers eux, l'Eglise! Nous autres, nous savons distinguer les catholiques du Catholicisme, parce qu' une doctrine nous enseigne ce que trop souvent des exemples ne nous montrent pas. Mais eux qui n'ont point de doctrine, s'ils n'ont pas les exemples...?

*
* *

Dans ce contact d'Orthodoxes et de Catholiques, serait-il exact de dire que tout le fruit ne fût que pour eux? Non, il y en a aussi un, un véritable, pour nous : celui de les comprendre, de les connaître et en eux ce que leur Eglise leur a encore légué de l'ancien héritage catholique, ce que hélas! aussi elle leur en a soustrait. Cette étude de ce que j'appellerais la réfraction de la lumière catholique dans le prisme orthodoxe, peut être très sûrement menée et conduire à des conclusions sérieuses, lorsqu'on observe des caractères,des tempéraments comme ceux des russes. Ils sont, comme eux-mêmes se plaisent à le dire, le fruit de l'orthodoxie à un titre beaucoup plus vrai que le caractère anglo-saxon est la ré sultante du protestantisme. En effet, en Russie plus complètement qu'en Angleterre et en Amérique,-pays où l'influence catholique a existé, — les institutions séculaires (excepté peut-être celles des X^e^ et XI^e^ siècles où le Christianisme russe n'avait encore rien de spécifiquement national et orthodoxe) ont été élaborées par une autorité religieuse schismatique, appliquées par un pouvoir politique, jaloux de n'admettre aucune influence, même spirituelle, quelque peu occidentale et catholique (1).

Cela ne veut nullement dire qu'il faille tout dénigrer dans le tempérament russe et le juger en pessimiste. Point du tout. Plus on approche de ces hommes et plus on reconnaît la vérité de ce qui faisait dire à Leroy-Beaulieu : « Peuple naturellement chrétien et prédisposé à l'Évangile ». De fait, les vertus évangéliques de douceur, de charité et d'abandon,

(1) Hertzen, philosophe russe banni de sa patrie pour ses tendances trop libérales, reconnaissait lui-même(1851) la chose en ces termes : « Boris Godounov pensa sérieusement à se rapprocher de l'Europe, à introduire les arts et les sciences de l'Occident, à établir des écoles, mais sous ce dernier rapport *il trouva une opposition décidée de la part du clergé. Celui-ci se soumettait à tout, mais il craignait les lumières qui n'avaient point leur source dans l'Orthodoxie* » (Hertzen, *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*. Éd. Lemke, Pétrograd, 1919, p. 217).

d'esprit de foi au milieu des plus insignifiantes actions,prennent chez eux le tour propre à ce que nous appelons les « vertus naturelles » . Comme chez nous quelqu'un est naturellement poli, distingué, fin, . . . les russes sont naturellement évangéliques et surnaturels. Si toutefois les « vertus naturelles » ont de gros avantages : caractère spontané, anti-artificiel, anti-factice,que nos vertus surnaturelles acquises ne présentent pas toujours, elles ont cependant de graves inconvénients : la fragilité, l'inconstance, l'illogisme, la cécité. Dans le cours ordinaire de la vie, ces « vertus évangéliques » ont tout l'air d'être solides et durables. Vienne cependant quelque événement imprévu, quelque bouleversement dans les circonstances ambiantes, ces mêmes vertus, trop dépendantes de leur milieu, s'effondrent et disparaissent avec lui. La volonté restée étrangère à leur éclosion n'en demeure que plus impuissante à leur maintien. Ceci, sans doute, explique en partie que ce peuple évangélique, hospitalier, prenne parfois des frénésies de violences, de carnage, d'immoralité comme on en trouve à peine chez les païens.

En tous cas, j'ai été frappé par la simplicité de ces théologiens, par leur abnégation dans les mille petits détails que suggère la charité fraternelle : service des repas, entr'aide, corvées. Je ne parviens guère à y trouver chez nous d'équivalent que dans la « charité très active et besogneuse » du noviciat, moins, précisément, ce caractère d' « acquis et de besogneux ».

A vivre ainsi parmi eux, on trouve qu'ils ont le caractère facile. Leur camaraderie a quelque chose de plus délicat, de plus doux que la nôtre. Ils sont détachés des biens de ce monde. Les ont-ils? ils en jouissent sans épargne. Les perdent-ils? Ils semblent à peine s'en apercevoir. Aussi jamais n'ai-je entendu de parole aigrie contre leur sort, pourtant si dur, d'émigrés ruinés et déclassés. Ils prennent la vie comme elle leur vient, mieux que cela, comme Dieu la leur envoie, car un sentiment de foi est à la base de cet insouciant abandon. Pour eux la foi n'est pas ce qu'elle est chez nous : un stimulant à l'action, à la réaction, à la lutte, à la conquête. Elle est plutôt le calmant qui apaise les maux et endort les douleurs. Aussi leur donne-t-elle, à la lettre, cette insouciance évangélique : « Ne vous préoccupez pas de demain ». Par le fait que leur tempérament est plus calme, qu'il éprouve moins que le nôtre le besoin de régir, de dominer quelque chose, ces hommes sont aussi bien moins portés à la complaisance intérieure et à l'orgueil.Ils n'ont rien de la mouche du coche, ni de sa vaine gloire. C'est ainsi que j'ai passé presque tout ce séjour, ignorant que l'un d'eux avait été officier de la Garde Impériale, position très relevée en

Russie. Quant à l'autre ancien officier, j'ai pu admirer sa modestie, un jour que, visitant le puissant phare de l'île d'Yeu, il ne chercha pas même une occasion de faire montre de ses connaissances nautiques ni de son expérience de marin. Auraient-ils quelque orgueil, ce serait plutôt de ne pas avoir le nôtre, pour lequel ils sont d'ailleurs impitoyables. Rien ne les amuse tant et n'excite plus leurs satires, que de nous voir nous démener, nous affairer comme si tout ne dépendait que de nous. Ils ne croient guère à la causalité seconde. « Qui de vous peut ajouter une coudée à sa taille ? »

Pour moi ce qui explique cette apathie de leur spiritualité, c'est la nature même de leur formation religieuse. Tandis que l'Eglise catholique militante, par son magistère et son gouvernement, nous infuse son esprit de conquête, l'église russe, vouée à la stagnation nationale, s'en remet à la Liturgie du soin de former ses fidèles. Ceux-ci se laissent pénétrer de liturgie, ils s'y baignent, oserais-je dire, ils en vivent. A maintes reprises, en effet, j'ai pu constater combien cette vie liturgique les cultivait, mieux encore les nourrissait de vérité. Sur ce point, les russes pourraient peut-être quelquefois nous en remontrer. Nous autres, nous préférons appliquer notre esprit aux vérités qu'on nous propose. Nous avons peine à comprendre que vivre une vérité soit aussi la mieux connaître.

Pendant nos jolies promenades au bord de l'Océan, j'ai souvent eu l'occasion de parler avec l'un de ces théologiens, fils d'un pope russe zélé missionnaire en Lettonie, et souvent la conversation a roulé sur la Liturgie. J'ai été étonné de la connaissance précise et détaillée qu'il avait du cycle liturgique, pouvant me dénommer chaque dimanche par la leçon contenue dans l'évangile du jour.

La liturgie est vraiment pour eux la représentation vivante et parlante des mystères de la foi, le renouvellement de l'enseignement direct du Christ à ses disciples. Ainsi paraissent-ils plus sensibles que nous au symbolisme mystique de leurs offices. Les moindres détails prennent la nature d'un enseignement. La porte de l'iconostase, c'est la porte du bercail qui conduit les fidèles au royaume des cieux. La grande Entrée avant le canon de la messe (1), c'est la procession des Rameaux et la dernière venue du Christ parmi les siens avant le sacrifice de la Croix. Le chant de l'épître qui commence sourdement, puis petit à petit s'amplifie, monte de demi-ton en demi-ton jusqu'à s'achever dans une retentissante et gran-

(1) Procession de l'Offertoire.

diose envolée : c'est la mission du Christ aux apôtres s'étendant peu à peu jusqu'aux derniers confins du monde (1). Chez beaucoup, ces leçons pénètrent mystérieusement mais profondément. Les moindres textes des livres sacrés prennent une signification et une vie que nous aimerions souvent à leur trouver nous-mêmes. Encore, je ne saurais mieux attribuer cette heureuse disposition qu'à leur amour de la liturgie.

Cependant il faut bien avouer que si la liturgie reste leur grande et unique éducatrice, c'est bien une nécessité due au manque de magistère ecclésiastique. Les Russes n'ont pas un corps de doctrine fortement établi et consistant comme le nôtre, et cela, faute d'une autorité pour le proclamer. Etablir et définir une doctrine quand on n'a pas l'Autorité sans appel que la seule promesse divine d'infaillibilité a garantie, c'est s'exposer à la discussion, au parlementarisme au sein même de l'église. Plutôt que d'accepter cette confusion que le Protestantisme n'a pas redoutée, mieux valait se figer dans la tradition, et renoncer à définir comme à se prononcer.

Cette méthode d'enseignement a influé sur le tempérament lui-même des russes. Ceux-ci en sont arrivés à ne plus même sentir le besoin d'un corps de doctrine. Ils se contentent d'une foi aveugle. Bien plus, ils sont persuadés que c'est orgueil et présomption de la part de notre raison que de vouloir faire incursion dans le domaine de la foi. Alors, demanderez-vous, que deviennent le catéchisme et la théologie? Le catéchisme, nous l'avons dit, la liturgie en tient presque lieu. Quant à la théologie, elle reste en dernier ressort livrée à la spéculation et à la systématisation individuelles. Je me souviens qu'un jour l'un de nos théologiens avait exprimé le regret de ne pas trouver dans la théologie orthodoxe un ensemble dogmatique aussi ferme que dans la nôtre. Il avait à peine esquissé ce grief, qu'un autre lui décochait bientôt le qualificatif, qui est presque une injure pour un croyant, de « rationaliste » .

La conséquence? La voici : c'est que, sans en arriver au libre examen, ils en entretiennent cependant le germe, et l'on peut en observer quelques manifestations. Parmi nos six théologiens, on pouvait discerner des courants intellectuels très diversifiés ou plutôt divergents, et non pas conver-

(1) Pour plus de détails sur le symbolisme de la Liturgie de la Messe, cf. Dom Placid de Meester, O. S. B. *The divine Liturgy of... St John Chrysostom.*

gents comme ceux de nos systèmes scolastiques. Il y en avait un pour qui l'Eglise, société mystique et invisible, mais exigeant pourtant une administration visible, doit totalement s'en remettre à un pouvoir civil central, autocratique et monarchiste ; bref il concevait l'Eglise comme ayant besoin, pour vivre, d'un procureur du Saint Synode, vrai chancelier d'état.

Un autre au contraire, en face des dangers que présente cette intrusion indirecte de l'autorité politique dans les affaires spirituelles, préconisait l'Eglise fondée sur la liberté absolue des fidèles, l'autorité, quelle qu'elle fût, étant déclarée un mal en soi. Doctrine extrêmement démocratique, où les instincts populaires sont pris pour des directives de l'Esprit-Saint. Doctrine qui s'allie du reste fort bien à un culte presque exclusif pour le peuple, la race qui sera reconnue « théophore ». Celle-ci, on le devine, ne peut être qu'une nouvelle Russie, une Russie qui renie l'héritage que lui a légué de force une autocratie à la remorque de l'Europe, une « Russie dans le souffle de l'Asie » (1), en un mot l'EURASIE qui n'a pas encore dit son mot dans le problème de la civilisation.

Enfin il y avait un « vieux-croyant », le partisan de la théologie conservatrice, de la foi des Pères et des premiers Conciles, de la foi immuable et statique. Sans grand besoin métaphysique, ces « starovières » se passent de toute investigation, de toute systématisation intellectuelles. Moins sujets de ce fait au rationalisme libéral et aux erreurs modernes, ils n'en sont que plus fermés à tout ce qui est développement du dogme. Au pied de la lettre ils sont « vieux-croyants », figés dans le passé.

Cependant il y a une vraie joie à parler avec ces derniers. Les points de contact sont nombreux. Sans compter ceux de la vie ascétique et de la vie liturgique, il y a aussi la même compréhension des Pères, le même amour de l'Eglise des premiers siècles.

Un dimanche j'ai trouvé mon théologien vieux-croyant lisant des Lettres de saint Ignace d'Antioche et soulignant les passages où ce Père réfute les docètes. Une autre fois, il me parla de la Didachè, de ses enseignements sur l'Eucharistie, de saint Justin, de saint Irénée même. Il me parla des charismes de l'Eglise primitive. Il s'efforça de me faire comprendre que la Providence, en affermissant progressivement la hiérarchie ecclésiastique, se devait du même coup de restreindre ces charismes particuliers. Ceux-ci n'ayant ja-

(1) DAYE, *La Russie dans le souffle d'Asie*. éd. Payot.

mais eu pour but de soustraire quelque autorité aux pouvoirs établis, mais plutôt d'y suppléer, devaient donc perdre de leur utilité spirituelle, à mesure que l'autorité se concentrait providentiellement entre les mains de l'évêque. Cette remarque m'étonna fort dans la bouche d'un Russe. Ceux-ci n'accusent-ils pas continuellement la Papauté d'avoir tari le libre prophétisme dans l'Eglise ! Comme si le XIVe Siècle n'avait pas connu une sainte Catherine de Sienne ! Et tout en écoutant son raisonnement, je me demandais pourquoi il ne le transposait pas à l'affermissement et à la manifestation progressive de l'autorité pontificale.

*
* *

Et voilà donc les profits que de part et d'autre les théologiens et nous avons pu recueillir de ces premiers contacts. Eux, ont eu l'occasion assez rare, par notre faute,il faut bien l'avouer, de vivre plus près de catholiques, de les observer, de les juger plus objectivement. Ils ont vu cette belle Vendée, avec ses calvaires, ses croix et tant de souvenirs d'une foi vaillamment défendue, parce qu'ardemment aimée. Ils ont vu à la Messe paroissiale l'assistance nombreuse et recueillie venue des petits villages voisins, ils ont même demandé des paroissiens pour mieux suivre l'office. Ils ont pu se rendre compte du respect, de l'estime dont jouit le clergé paroissial et le prêtre de passage. Ils ont éprouvé la bienveillance confiante que la population leur témoignait, malgré tant de différences de race, de langue, de religion, du seul fait qu'un prêtre catholique répondait d'eux et s'y intéressait. S'ils ont réfléchi, peut-être ont-ils trouvé que les catholiques s'étaient alors montrés plus compréhensifs qu'ils ne le croyaient, et par là même plus dignes de leur nom de « catholiques ».

Quant à nous, ce contact a présisément développé en nos âmes ce « sens catholique ». Trouver chez des dissidents des points communs, des traditions puisées à la même source, élargit les désirs catholiques, donne comme la nostalgie de l'Unité plus exhaustive de l'Eglise. Le sentiment, à son tour, rompt les cadres particularistes de l'amour-propre national, culturel ou raciste, qui nous font à tort resserrer l'entrée déjà si étroite de l'unique bercail. Et cependant cette intimité avec les dissidents, loin de troubler la claire-vue des vérités catholiques, comme on pourrait le craindre, définit, au contraire, et précise plus nettement ces vérités. On sent tout de suite ce qui, chez ces hommes, est le fruit du schisme : la passivité, le fatalisme, le vague des convictions, l'indépendance, la sécularisation de la notion d'Eglise. On a quelquefois la

confusion d'en trouver des germes chez soi. Alors on se prend à rougir d'apercevoir la paille dans l'œil du voisin et d'ignorer la poutre qui est dans le sien. Nous ne sommes jamais bons juges en nos propres causes, et l'expérience prouve qu'il faut avoir condamné chez d'autres, pour pouvoir condamner la même chose chez soi. Oh ! si beaucoup d'entre nous pouvaient soumettre leur catholicisme à cette contre-épreuve ! et reconnaître quel pourcentage de sens et d'esprit catholique rentre dans leurs préoccupations religieuses ! Et quand je relis les invitations répétées des Papes adressées aux chrétiens d'Occident d'avoir à s'intéresser à ces questions orientales, il me semble mieux pénétrer le bien-fondé de ces appels : « Ita alumnorum mentibus animisque ad Orientalium doctrinas ritusque conversis, non tenue emolumentum capiatur necesse est ; *neque id solum in Orientalium commodum, at ipsorum alumnorum,* quos par est et uberiorem exinde catholicae theologiae latinaeque disciplinae cognitionem haurire et *vehementiorem erga veram Christi Sponsam amorem animis concipere,* cujus miram pulchritudinem, et in ipsa rituum varietate unitatem, splendidiore quodam modo effulgentem conspexerint » (A. A. S. 1928, p. 284).

S. de Lestapis S. J.



# ÉCHOS ET NOUVELLES

## Rome

**Pie XI et les Etudes Bibliques.** — Le Souverain Pontife a reçu en audience spéciale le R. P. O'Rourke, s. j., directeur ; les professeurs et les élèves de l'Institut Biblique de Rome, désireux de lui offrir leurs hommages à l'occasion de son jubilé sacerdotal et du XX^e anniversaire de la fondation de l'Institut.

Pie XI a prononcé un discours où il a souligné l'importance des études bibliques.

« Le Saint-Père, dit l'*Osservatore Romano,* en résumant ce discours, constate que les élèves de l'Institut répondent aux soins de leurs maîtres et à l'attention que fonde sur eux l'Église parce qu'elle a besoin des apports spéciaux qui viennent des études bibliques et qui sont d'autant plus importants que sont plus difficiles les chemins par lesquels elles peuvent être atteintes, comme dans la plus haute montagne où les cimes les plus élevées peuvent seulement être atteintes par quelques-uns et où il faut cependant que quelqu'un aille pour s'en rendre compte.

A cet endroit, le Saint-Père fit un rapprochement entre le monde naturel et les recherches que les hommes multiplient autour de ses époques les plus anciennes et le monde surnaturel pour lequel on doit aussi rechercher avec soin toutes les manifestations de la Révélation Divine, comme elle se manifesta d'abord aux hommes, puis comme elle nous parvint à travers les âges. La prédilection du Saint-Père trouvait une raison de plus dans les résultats que l'Institut Biblique a donnés par tant de publications et il était bien heureux d'en exprimer sa satisfaction en un jour où s'achevaient précisément les vingt premières années de son existence. Ce que l'Institut Biblique a produit jusqu'ici donne confiance que dans l'avenir son œuvre sera toujours plus fructueuse. Le Saint-Père est certain qu'à son Institut Biblique ne manquera jamais la ferveur de diligence dans l'étude ni l'application intellectuelle la plus assidue, ni le zèle paternel des directeurs, ni la correspondance fidèle des élèves.

De même il est certain que ne manquerait pas à l'Institut ce scrupule de l'orthodoxie la plus rigoureuse qui, dans ces études qui vont par des voies si difficiles (et souvent bordées d'abîmes), est plus

que jamais nécessaire et que ne manquera pas non plus cette largeur de vues scientifiques qui donne la possibilité de tenir compte de toute la vérité, de toute la lumière qui peut jaillir de toute vérité. Et enfin ne devra jamais non plus manquer cette rigueur de méthode qui conduit à discerner exactement entre vrai et vrai, à cet esprit d'intellectualité familière, de domesticité d'intelligence qui fait de la communauté des esprits un élément si utile et si fécond dans l'étude, dans le travail, dans les productions bonnes et utiles. »

(*la Vie Catholique*, 18 Mai, 1929).

**Pie XI et le problème de l'éducation.** — Recevant le 15 mai 1929 les élèves et anciens élèves du collège dirigé par les Pères Jésuites de *Mondragone*, le Pape a prononcé un important discours. Faisant allusion à un discours récent et retentissant de M. Mussolini, le Pontife s'est tout d'abord félicité que cette audience ait lieu au lendemain d'un jour où on avait si solennellement parlé entre tant d'autres choses, de l'éducation et du « rôle respectif de l'État et de l'Église dans le problème de l'éducation même ».

Après avoir affirmé de la façon la plus formelle que la mission d'éducation revient avant tout à l'Église et à la famille, le Pape a poursuivi :

« Certes, l'État ne peut ni ne doit se désintéresser de l'éducation des citoyens ; mais il doit seulement apporter son aide dans tout ce que l'individu et la famille ne pourraient réaliser par eux-mêmes. L'État n'est pas fait pour absorber, pour engloutir, pour annihiler la famille, ce qui serait absurde et contre nature, car la famille existe avant la société et l'État.

» L'État ne peut donc se désintéresser de l'éducation ; mais il doit, au contraire, pourvoir à ce qui est nécessaire et suffisant pour aider et perfectionner l'action de la famille, pour répondre pleinement aux désirs du père et de la mère, pour respecter surtout les droits divins de l'Église.

» On peut dire en quelque sorte que l'État est appelé à compléter l'œuvre de la famille et de l'Église, parce que l'État, plus que nul autre, est pourvu de moyens mis à sa disposition pour les besoins de tous, et il est juste qu'il les utilise à l'avantage de ceux qui les lui procurent. D'autre part, il est évident que, dans le champ de l'éducation, l'État peut fournir des professionnels et des fonctionnaires appointés, consciencieux, mais il ne pourra jamais donner des vocations, des vies consacrées à l'éducation pleinement et entièrement.

» Ce n'est pas Nous qui dirons que, pour accomplir son œuvre dans le champ de l'éducation, il est nécessaire, convenable et opportun que l'État forme des conquérants pour la conquête.

» Ce que l'on fait dans un État, on pourrait le faire dans le monde entier. Et si tous les États éduquaient dans un esprit de conquête,

que se produirait-il? On ne contribuerait pas de la sorte à la pacification générale, mais plutôt à la conflagration générale. A moins que l'on ait voulu dire (et c'est peut-être précisément cela qu'on voulait dire) qu'on entend viser la conquête de la vérité et de la vertu. Dans ce cas, Nous serions parfaitement d'accord.

» Mais ce en quoi Nous ne pourrions jamais être d'accord, c'est en tout ce qui tend à comprimer, à méconnaître et à nier le droit que la nature et Dieu ont donné à la famille et à l'Église dans le domaine de l'éducation.

» Sur ce point, Nous ne dirons pas que Nous sommes intraitable, parce que cela n'est pas une vertu, mais Nous dirons seulement que Nous sommes intransigeant, comme nous serions intransigeant, si on Nous demandait combien font deux et deux. Deux et deux font quatre, et ce n'est pas Notre faute s'ils ne font ni trois, ni cinq, ni six. Quand il s'agit de sauver une âme, ou d'éviter de plus grands maux aux âmes, Nous Nous sentirions le courage de traiter avec le diable en personne. Et c'est précisément pour éviter un mal plus grand que, comme tous le savent, Nous avons traité à un certain moment, lorsque se décidait le sort de Nos chers boy-scouts catholiques.

» Nous avons fait des sacrifices pour éviter de plus grands maux, mais Nous avons exprimé toute la peine que Nous éprouvions d'y être contraint.

» Comme vous le voyez, mes chers fils, vous êtes venus à un moment très propice, en une de ces circonstances que la Providence ménage avec la plus grande opportunité et, disons-le aussi, avec élégance.

» Nous vous avons parlé d'intransigeance quand il s'agit de principes et de droits qui ne peuvent pas être mis en discussion. Nous devons ajouter que Nous ne disposons pas de moyens matériels pour soutenir cette intransigeance. Cela ne Nous contrarie nullement, du reste, parce que la vérité et le droit n'ont pas besoin de forces matérielles, parce qu'ils en ont une par eux-mêmes, qui est irréfutable, irrésistible et imprescriptible ».

**L'Université Grégorienne.** — 1. *Ouverture de l'année scolaire.* — L'Université Grégorienne a ouvert solennellement la nouvelle année scolaire 1928-1929, à St-Ignace, en présence du Cardinal Bisletti, Préfet de la Congrégation des Séminaires et des Études, du Père Général de la Compagnie de Jésus et de ses Assistants, des Supérieurs des divers collèges, qui suivent les cours de l'Université.

Le P. Lazzarini, Préfet des Études, lut un rapport et parla du nombre fort accru de ceux qui suivront les cours de l'Université, cette année, quelque 1.500 étudiants étant inscrits. Ceux qui connaissent les bâtiments, Via del Seminario, comprendront quelles difficultés rencontrent les Supérieurs de l'Université pour abriter

cette affluence considérable d'étudiants. La nécessité des nouveaux bâtiments de la Via della Pilotta est de toute évidence. Aussi bien, le P. Lazzarini exprime le souhait qu'une partie au moins des nouveaux logements puisse être utilisée au commencement de l'année scolaire.

Le Recteur, P. Gianfranceschi, profita de l'occasion pour adresser un hommage au Saint Père et le remercier du récent Motu Proprio « *Quam maxime* » qui a donné un tel accroissement d'importance à l'Université. « Quam maxime », on peut le dire, est une importante constitution par laquelle Sa Sainteté a fortifié et rendu plus efficaces encore les hautes études ecclésiastiques de Rome. L'Université Grégorienne est en effet enrichie de deux florissantes Facultés, pour les études Bibliques et Orientales. On a la confiance que les richesses intellectuelles qui s'y trouvent réunies donneront une impulsion considérable à ces Sciences sacrées.

Aucun nouveau travail n'est d'ailleurs confié à la Compagnie. L'Université a été ainsi favorisée dans le but principal de faciliter le travail des élèves, en unifiant les cours ; mais nous ne pouvons pas ne pas sentir aussi que c'est là une grande marque de confiance envers la Compagnie, pour laquelle nous exprimons à Sa Sainteté notre filiale gratitude.

2. *L'audience solennelle des Professeurs.* — Le S. Père a reçu en audience les Professeurs de l'Université Grégorienne appartenant aux facultés de philosophie, de théologie, de droit, et des sciences annexes, avant que le récent « Motu proprio » *Quam Maxime* ne réunît, en un unique Athénée d'études ecclésiastiques supérieures, ces mêmes facultés avec l'Institut Biblique et l'Institut Oriental, tout en laissant à chaque Institut sa propre organisation et son autonomie.

Les Professeurs apportaient au Pape les publications, faites par eux, pendant les sept années déjà passées du Pontificat de Pie XI, et la belle collection de volumes, reliés en maroquin blanc avec le blason pontifical, était placée dans une armoire à côté du trône, dans la salle du Consistoire. Le S. Père, accompagné par le Recteur de l'Université Grégorienne, le P. Gianfranceschi, passa devant tous les professeurs, échangeant avec eux des paroles de bienvenue et de complaisance.

Puis, monté sur le trône, il écouta l'hommage lu par le P. Gianfranceschi, qui, au nom de tous les présents, dit qu'ils étaient venus apporter à la Sainteté les prémices du tribut de dévotion, que les fils de l'Église Catholique, répandus sur toute la terre, se préparaient à Lui offrir pour son très heureux Jubilé Sacerdotal.

Les Professeurs de l'Université Grégorienne, avaient un devoir tout spécial d'agir ainsi, parce qu'ils s'occupent de la formation des Ministres du Sanctuaire dans cet Institut, que, par tant de titres particuliers, le Pontife Romain peut appeler sien, puisqu'il fut fondé

pour le service le plus immédiat du Saint Siège, consacré par les Martyrs et les Confesseurs qui y apprirent à défendre l'Église du Christ, illustré par tant de prélats, pasteurs, cardinaux, Pontifes, qui y apprirent les sciences sacrées, et surtout parce que le Pontife, glorieusement régnant, était parmi ses élèves d'autrefois ; et c'est de Lui que naguère cet Institut a reçu une nouvelle splendeur par le « Motu proprio » qui en fait vraiment l'Université de tous les étudiants ecclésiastiques.

Le P. Gianfranceschi ajouta qu'il rappelait tous ces titres non pas pour demander une Bénédiction spéciale, mais pour exciter en lui et dans ses compagnons l'attachement le plus vif et le plus fécond à la Chaire de Pierre et à l'auguste personne du Pape. C'est avec ces sentiments qu'ils déposaient aux pieds du Pape l'expression de leur joie en la fête de son sacerdoce, et leurs vœux d'une plus grande prospérité pour sa Personne sacrée et d'une splendeur toujours plus éclatante pour le Pontificat Romain : en renouvelant la protestation de leur gratitude, dévotion et soumission entière aux ordres, directions et désirs du Pape.

En modeste signe de leur respect, ils osaient offrir au Pape le fruit de quelques-uns de leurs travaux intellectuels et le propos renouvelé de vouloir se donner de toutes leurs forces à leur sanctification et à celle des jeunes espérances du Clergé et de l'Église qu'on leur a confiées, pour que la confiance du Pape ne reste pas vaine et que leur enseignement produise dans l'âme de ceux qui les écoutent, la foi forte et la charité fervente, qui forme les Apôtres et les Martyrs.

Sur ces intentions le P. Gianfranceschi invoquait la Bénédiction Apostolique ».

En réponse le St Père souhaita la bienvenue à ces fils très aimés... Ils étaient les bienvenus par excellence en la Maison du Père commun, maison qui, en raison de cette paternité universelle, est la maison de tous ses fils, mais spécialement la maison de la grande famille catholique, la maison de ceux qui ont tant de titres à être les fils préférés. A ces titres les professeurs de l'Université savaient bien avoir droit et leur interprète si cordial et si vrai le savait bien aussi, quoi qu'il en ait dit.

Ce que le Saint Père tenait à ajouter, c'est que peu de visites Lui avaient été aussi agréables et aussi chères que celle-là. La seule présence de ces fils, même sans le beau et lumineux commentaire qu'il venait d'entendre, disait tant de choses, tant de travail, tant de semence de vérité et de bien jetée en des sillons si pleins d'espoir, sur tous les points de l'immense champ catholique !

Avec raison ils croyaient que leurs souhaits pour le Jubilé seraient bien reçus.

C'était vrai. Lui, aussi, le St Père, était passé là où ils étaient maintenant et leur présence lui rappelait les jours heureux qu'il avait vécus en ce champ cultivé par leurs précédesseurs.

Leur présence lui faisait remercier avec plus de dévotion, la divine Providence et la divine Bonté du don véritable, de la grâce d'avoir été l'un des élèves de l'Université, grâce de choix parmi les innombrables grâces que la main, et le cœur de Dieu ont si largement versées sur les 50 années de son sacerdoce.

Ils n'évoquaient pas ces beaux souvenirs, avaient-ils dit par leur interprète, pour briguer une marque de particulière dilection. Et de fait le P. Gianfranceschi disait bien. Les professeurs de l'Université Grégorienne n'ont pas à demander cette prédilection, sachant bien qu'ils la possèdent et la méritent. Ils le savent, ils doivent le savoir malgré leur modestie. La modestie n'est pas l'ennemie de la vérité et tous ceux qui travaillent et consument leur vie pour réaliser les espérances de l'Église, les espérances du Pape, comme Vicaire du Christ, comme Évêque, — pour parler comme un de ses prédécesseurs,— non seulement de Rome, mais comme Évêque catholique, Évêque universel, Évêque de toute la chrétienté, ceux-là doivent savoir qu'ils méritent par là sa paternelle reconnaissance et avec elle la reconnaissance même du Sacré-Cœur de Jésus. Et le saint Père savait bien pour sa part le soin avec lequel ils préparaient ceux qui seraient un jour partout des phares lumineux, des centres irradiants de charité, de foi, âmes riches de science et plus encore de sainteté, formées qu'elles sont par les Pères non seulement à être maîtresses en toutes les branches de l'enseignement, mais aussi à être des âmes de Saints toujours, et au besoin de martyrs.

A ces belles, saintes, douces choses, les professeurs de l'Université Grégorienne avaient voulu joindre un gage visible de leur piété filiale : ces volumes en lesquels ils ont recueilli des trésors d'étude et de science. Ils avaient à juste titre pensé que des livres — et de tels livres,—ne pourraient qu'être agréables au vieux bibliothécaire qui ne peut oublier l'amour si légitime, si beau, si réconfortant qu'est l'amour des bons livres. De cela aussi le St Père les remerciait de tout cœur.

En signe et gage de sa reconnaissance paternelle, signe et gage, — comme il en priait le Seigneur —, de la bénédiction divine, de tout cœur il leur accordait la bénédiction apostolique qu'en bons fils ils étaient venus demander : à eux et à chacun d'entre eux, à leurs familles, spécialement à la grande famille spirituelle à laquelle ils appartenaient, issue de façon si particulière du Cœur de Dieu, du Cœur de Jésus dont elle porte le nom.

(*Corriere d'Italia*, 2 février 1929)

3. *Audience des nouveaux Scolastiques.* — Le Mercredi 21 novembre, fête de la Présentation de la très Ste Vierge, le St Père accordait une audience spéciale à un groupe de nouveaux Scolastiques, venus à la Grégorienne de différentes provinces, avec quelques Pères et accompagnés par le P. Gianfranceschi. Après avoir donné

sa main à baiser et échangé quelques mots avec certains d'entre eux, le St Père adressa à tous la parole et leur disant :

Qu'il bénissait de tout son cœur cette réunion de Pères et de Scolastiques et qu'il demandait les meilleurs dons du Seigneur pour ces représentants de tant de provinces de notre Compagnie, voire de celle qu'il croyait pouvoir appeler Sa Compagnie ; car désormais tous connaissaient labienveillance toute particulière du Pape envers la Compagnie de Jésus. Cette bienveillance du reste est fondée sur les si nombreux mérites, que la Compagnie s'est acquis envers l'Église de Jésus-Christ et envers le St Siège. La Compagnie est vraiment, selon l'esprit et la conception de son saint Fondateur, une milice choisie et toujours prête à défendre la Ste Église et à exécuter les désirs du St Père. Lui-même l'a expérimenté tant de fois. Il n'est donc pas étonnant que le St Père ait une telle prédilection pour la Compagnie. Aussi Il les bénissait avec effusion et en eux Il bénissait toute la Compagnie, toutes les provinces d'où ils venaient, toutes les maisons auxquelles ils appartenaient, et leurs œuvres, leurs études, leurs intentions, leurs familles, et tout ce qu'ils désiraient inclure dans la bénédiction du St Père.

Après quoi Il leur donna sa Bénédiction Apostolique.

4. *Le retour du P. Gianfranceschi de l'expédition polaire.*—Parler ici in extenso de l'expédition Nobile au pôle nord, de ses buts scientifiques et de la Mission confiée au P. Gianfranceschi par le Pape, cela n'irait pas sans décrire en même temps les jours d'anxiété vécus, l'héroïsme de Guilbaud et d'Amundsen, les souffrances endurées sur le « pack » par les naufragés en détresse. Les journaux ont dit tout cela. Nous nous bornerons à quelques circonstances du retour où nous trouverons le P. Gianfranceschi, l'aumônier de l'expédition. Les survivants arrivèrent à Rome le soir du 31 juillet 1928. Le P. Gianfranceschi voulant éviter toute acclamation, s'empressa de descendre du train, pendant que les autorités montaient dans les wagons. Les Pères et les élèves de la Grégorienne, l'entourèrent en un instant et lui firent de grandes démonstrations d'enthousiasme et de sympathie. L'impression unanime fut que, malgré les dures épreuves et les souffrances de l'expédition subies, une très grande gloire était procurée à Dieu. Le général Nobile avait soutenu l'espoir de ses compagnons tombés avec lui sur le « pack », conservant jusqu'au bout l'intime persuasion, que les prières du monde entier en leur faveur ne pouvaient pas être vaines. Tous les échappés de la catastrophe reconnaissaient qu'ils avaient senti l'intervention spéciale et la protection visible de Dieu et cela dans les moindres détails de l'aventure. Le sauvetage du groupe Mariano et Zappi en témoignait hautement la vérité et une fois retournés à la « nave base », tous deux avaient demandé pleins de foi la sainte communion en action de grâces. Le lieutenant Viglieri peignit en quelques mots l'état spirituel de ses compagnons : « croyez-moi, mon Père, nous revenons

tous après cette dure épreuve avec un accroissement de foi et de piété ».

Quant à la Grégorienne, elle prit pour la circonstance un aspect inaccoutumé. A 11 h. 1/2 du soir, le parvis était complètement ouvert et illuminé. Un grand nombre de Pères et de scolastiques attendaient leur P. Recteur rentrant sain et sauf des glaces polaires. Se trouvaient là aussi pour le recevoir une foule d'élèves anciens et jeunes, appartenant au Collège Massimo (S. J.). Le Père Gianfranceschi après cet aimable accueil se retira quelques instants à la Chapelle pour remercier le Bon Dieu. Dès le lendemain, il remplissait de nouveau parmi ses fils sa charge de Recteur. Le P. Huarte, qui avait été vice-recteur durant son absence quitta donc ce matin-là la Grégorienne. Il revint cependant le même jour pour assister à la fête de famille que les Pères et scolastiques avaient préparée. Peu de temps après, il était nommé Recteur du Collège Pontifical « Pio Latino Americano » un des plus grands de Rome.

Le Saint-Père reçut le Père Gianfranceschi le jour même qui suivit son arrivée ; il s'intéressa vivement à toutes les vicissitudes de l'expédition ; puis il le chargea de donner au général Nobile une bénédiction toute spéciale de sa part avec l'expression de sa souveraine gratitude pour avoir rempli la mission confiée. En outre il lui fit don d'une médaille d'or. On peut alors comprendre quelle consolation causa au général cette attention paternelle du Souverain Pontife. Le Père Gianfranceschi a rapporté un bon matériel scientifique avec une centaine de photos prises par lui-même. On sait en effet que le Père est un savant et qu'il est président de l'Institut Pontifical des sciences. Mais il a surtout pour lui cet honneur et cette consolation d'avoir célébré le saint sacrifice de la Messe là où jamais personne encore ne l'avait offert et d'avoir planté la croix à l'un des pôles du monde.

(« *Sint unum* », décembre 1928)

5. *Statistiques.* — A la Grégorienne, on a compté pour l'année scolaire 1928-1929 : 37 biennistes, 968 théologiens, 517 philosophes, 91 élèves en droit ; total : 1613.

**Nouvelles provinces et nouvelle assistance.** — Un décret du T. R. P. Général en date du 2 juillet 1928, rendu exécutoire le 15 août, a divisé la province de Missouri en deux. La nouvelle province de Chicago comprend, à part une enclave autour de St Louis, le territoire sur la rive gauche du Missouri.

2. Un décret du 8 décembre 1928, exécutoire le 25, élève la vice-province de Tchécoslovaquie au rang de province.

3. La nouvelle assistance slave, érigée le 17 avril, compte 1158 membres.

4. Le 4 février, la mission du Maduré fut érigée en vice-provin-

ce ; mais la nouvelle vice-province reste dépendante du Provincial de Toulouse.

5. Enfin le 16 juin 1929, par une lettre dont nous donnons plus loin la traduction, le T. R. P. Général, sans diviser à proprement parler la Province belge, cependant instituait, à l'intérieur de celle-ci, une vice-province de langue française, qui reste dépendante du Provincial de Belgique.

**Nouvelles préfectures apostoliques.** — Un décret de la Congr. de la Prop. de la Foi a érigé en préfectures apostoliques les missions chinoises de Anking (prov. Léon) et de Peng-Pu (auparavant Anh-wei, prov. Turin.)

**Le P. Sullivan, évêque de Patna.**— Le 15 Janvier, le R. P. Bernard Sullivan, de la Province du Missouri, a été nommé évêque de Patna. Le siège était vacant depuis la translation de Monseigneur Van Hoeck à Ranchi. Mgr Sullivan est le plus jeune des Prélats Missionnaires Jésuites ; il naquit à la Trinité, en Colombie, en 1899. Sa consécration a eu lieu le 17 Mars, des mains de Mgr Mooney délégué apostolique.

**Le P. Hagen.** — A la fin de novembre 1928, le P Hagen, astronome du pape, fut en mesure de présenter au Saint Père le dixième et dernier volume de la carte astronomique pour la zone du Vatican. La cérémonie fut accomplie par le président de la Station météorologique, le Cardinal Maffi, qui vint exprès de Pise. Le nouveau volume marque la fin d'un travail ardu demandé par Pie X au P. Hagen il y a vingt deux ans.

**Le cardinal Ehrlé promu à de nouvelles charges.** – Le cardinal François Ehrlé a été appelé à succéder au cardinal Gasquet comme bibliothécaire du Vatican et conservateur des archives de la Sainte Église Romaine.

**Une statue du Sacré-Coeur à la Curie.** — Au point culminant des jardins de la Curie s'élevait jadis un observatoire ; le dôme de celui-ci a été démoli et à sa place s'élève une gigantesque statue du Sacré-Cœur, haute de 20 pieds, sur un socle approprié. Comme elle se dresse à 120 pieds au-dessus du niveau de la rue, elle domine toute la ville de Rome et éclipse la grande statue équestre de Garibaldi, située à un demi-mille de là. La statue actuelle n'est qu'une esquisse en plâtre, qui sera remplacée par une statue de marbre blanc.

**Sainte Thérèse de Lisieux et Saint François Xavier.** — Au témoignage des sœurs mêmes de Ste Thérèse de Lisieux, nous

savons que la nouvelle patronne des missions, à qui un décret du Saint-Siège a accordé dans toutes les Missions les mêmes honneurs liturgiques qu'à St-François Xavier, a pour ainsi dire obtenu de l'Apôtre des Indes ce patronage. En effet, comme nous le lisons dans les *Annales de Lisieux*, la Sainte se sentant mourir, offrit la « neuvaine de la grâce », à l'intention de pouvoir faire du bien sur la terre, après sa mort. A quel point elle fut exaucée, par l'intercession de l'Apôtre des Indes, la gloire de Ste Thérèse le montre assez aujourd'hui.

**Procès canoniques.** — 1. Le 26 avril 1928, a été ouvert le procès canonique pour la béatification des Pères Mangin et Denn S. J., de Pierre Tehon, d'Anne Weng et de leurs compagnons, massacrés en haine de la Foi lors du soulèvement des Boxers.

2. Le T. R. P. Général fait pousser activement la cause du R. P. Roothan. Le P. Van Laak a été désigné comme vice-postulateur, et le P. Pirri, de la *Civiltà* compose en italien une vie complète du P. Roothaan.

3. Le 26 novembre 1929, se tiendra la Congrégation *générale* en présence du souverain Pontife où sera prise une décision au sujet du martyre et de la cause des Martyrs anglais ainsi que du Ven. Ogilvie. On espère que la béatification aura lieu, si tout marche bien, vers le 22 décembre.

**Pour une édition des grands écrivains de la Compagnie.** — Sa Paternité, par une lettre adressée à tous les Provinciaux, a commencé à s'occuper d'une édition de nos écrivains, suivant les vœux de la dernière Congrégation Générale. Un conseil de quatre Pères a été constitué à Rome pour discuter et élucider ce qui touche à l'ordre, la forme, la méthode de la future édition : le P. Arthur Codina (Prov. Arag.), le P. Pierre Tacchi Venturi (Prov. Rom.), le P. François Pelster (Prov. Germ. Inf.), le P. Joseph de Guibert (Prov. Tolos.). On commence par les œuvres de St Pierre Canisius. C'est le P. Frédéric Streicher (Prov. Germ. Sup.), qui en est surtout chargé. Ce grand travail demande de fortes dépenses et c'est pourquoi on a fait appel à toutes les provinces. Sa Paternité s'est montrée très reconnaissante envers la province de Colombie, qui a aussitôt répondu à cette requête en envoyant 250 dollars américains : geste, digne d'être inséré dans les « Memorabilia », nota sa Paternité en remerciant, et d'autant plus louable, que cette aumône est la première reçue. Puis vint la mission de Sienhsien (Prov. Camp.) avec 500 dollars chinois ; puis la Province de Turin, etc.

# France

**Au scolasticat de Jersey.** — 1. *Les académies.* — Comme dans notre dernier numéro, nous donnons la liste des sujets traités dans les trois principales académies de la Maison Saint Louis au cours de l'année 1928-1929.

1° Académie de Philosophie. — La question du Rite dans l'apostolat latin en Orient : L. Costaz. — Les années de Bergson à l'École Normale Supérieure : M. Deschard.— Qu'est-ce que la science? De la critique des sciences à la Philosophie de la Contingence et de l'Intuition : A. Lemoine. — Le système sociologique de Durkheim. Application à la morale et à la religion (2 conférences) : J. Bonnet-Eymard. — Aperçu sur la culture intellectuelle au XIIe siècle et Jean de Salisbury : J. Bannon. — La philosophie de Gioberti : L. Cacciapuoti. — Meyerson : Marcel Gillet. — Une orientation de la Pensée moderne, M. Edouard Le Roy : J. Goussault.

2° Académie d'Études sociales.

Commentaire de l'Encyclique « *Rerum novarum* » : J. Bonnet-Eymard, M. Badiou. — Commentaire de l'Encyclique « *Ubi arcano* » : A. de la Bouillerie. — Histoire du communisme en France : A. Dayné. — Les corporations de métiers jusqu'à la Révolution : P. Manhès. — Les syndicats ouvriers : J. Voisin. — Les syndicats patronaux : J. B. Poncet. — Le problème des relations entre les syndicats ouvriers et les syndicats patronaux : syndicat mixte, commission mixte, organisation professionnelle : J. Goussault. — Étude de la charte du travail au Traité de Versailles et le Bureau International du Travail à la Société des Nations : H. de Leusse. — La liberté de la Presse : L. Escoula. — Les théories sociales de Le Play et de Tourville : J. B. Poncet. — L'action sociale du Comte de Mun et du Marquis de la Tour du Pin : J. Goussault. — Enquête du Bureau International du travail sur la crise économique des débouchés : P. Manhès. — Fondement des Assurances sociales : motifs et avantages : M. Badiou. — Déficiences et dangers des Assurances sociales. Rôle des catholiques : L. Escoula. — Influence du Capitalisme dans la vie économique et politique des nations : A. Dayné. — L'orientation professionnelle : H. de Leusse.

3° Académie des Missions.

Une monographie de la mission du Kiang-Sou : J. Goussault. — La ruine du Khalifat : R. Serrier. — Le développement de l'enseignement supérieur chinois : J. Yeu. — L'Afghanistan, pays d'infinie tristesse : Michel Gillet.— L'Université de Tokyo : G. Sunder. — Esquisse historique de la Philosophie chinoise : J. Wang. — La Syrie, nœud immobile de trois mondes : P. Coron.

2. *Jugement d'un protestant sur la prédication du P. Robert Marcie.* — Le P. Marcie, ministre de la Maison Saint Louis, donnait, au moment de la fête du Christ-Roi 1928, une retraite de quelques jours aux jeunes gens de la paroisse Saint Thomas. Trois semaines après on pouvait lire dans l'*Evening Post*, journal local, l'entrefilet suivant :

« Pour le moment, je n'ai point l'intention de plaider pour ou contre l'une quelconque des communions religieuses. Personnellement, j'ai été élevé dans la foi de l'Église d'Angleterre, Église pour laquelle j'ai encore de l'estime. Mais j'ai changé de religion, voilà bien des années, et suis devenu journaliste. Dans cette « secte » d'un nouveau genre, j'ai trouvé « des sermons dans les pierres, des livres dans les ruisselets qui coulent, et du bien en toutes choses » (Shakespeare, *As You Like It*, Acte II, sc. 1 : « Sermons in stones, books in the running brooks and good in every thing »).

« J'aime ma religion parce qu'elle m'a appris à être assez large d'esprit pour croire, qu'outre l'Église dans laquelle j'ai été élevé, il y en a d'autres bonnes, aussi. Ma profession me demande souvent d'assister aux services d'église, dans toute l'Ile. J'ai été ainsi à même de m'instruire, de faire quelques remarques et de les ruminer à souhait. Un Dimanche, il y a quelque temps, une retraite était en cours à l'église catholique Romaine de S^t^ Thomas, et je me fis un devoir d'y assister. Je désirais entendre le sermon du missionnaire. Qu'il me soit permis d'être très franc, à ce sujet. J'y allais par curiosité parce que je me réjouissais d'entendre un docte théologien parler de questions qui sont, après tout, de la plus haute importance pour nous tous. Je quittai cette église avec la persuasion qu'aucun hypocrite n'aurait pu simuler de tels sentiments, avoir de tels accents et une telle attitude : aucun homme ne pourrait donner l'impression, d'une manière plus frappante, d'un pouvoir spirituel et je suis convaincu que ses plus irréductibles « opposants » — je regrette d'avoir à employer ce mot malsonnant — ses opposants, dis-je, auraient été remplis de respect et auraient quitté la Maison de Dieu avec une profonde émotion ».

3. *Jersey Eisteddfod.* — (Extrait du *Morning News*, 29 octobre 1928) (1). — La réunion de la section de Français de l'*Eisteddfod*

(1) L'*eisteddfod* est un mot gallois qui désigne un concours littéraire et artistique au sens le plus large du mot. Le dictionnaire de Funk et Wagnalls le définit ainsi : « An assembly of bards and others held annually in Wales, and sometimes in other countries where Welsh people reside, for the cultivation of the national, musical, and literary interests of people of Welsh descent ». A Jersey l'*eisteddfod* qui est organisé par les autorités municipales de l'île, dure près de huit jours chaque année. Une journée est consacrée au concours de déclamation française (le matin) et en patois normand (le soir).

se tint le samedi 27 octobre 1928 à l'Hôtel de Ville. L'examinateur était le P. Christian Burdo, S. J., Licencié-ès-Lettres, Professeur à la Maison St Louis. On commença par le concours pour le « Poidevin », Challenge Cup pour la récitation française des « Juniors ».L'examinateur dit combien il était heureux de se trouver là pour la seconde fois, qu'il avait trouvé les récitations très bonnes en général et pleines de promesses ; il y avait un réel progrès sur l'année passée et dans le nombre des enfants prenant part au concours et dans la qualité des récitations.—Ensuite des dames déclamèrent le « Premier Sourire de Printemps » (Théophile Gautier) et des messieurs « L'habitude » (Sully Prudhomme). L'examinateur dit qu'assurément tout le monde avait remarqué la diction excellente de ces deux derniers poèmes qui présentaient de réelles difficultés et qui avaient obligé les concurrents à de sérieux travaux. — Le Très Révérend Doyen [du clergé protestant de l'île] de St Hélier, au nom du Comité de l'*Eisteddfod*, remercia l'examinateur. Comme marque de l'estime de Jersey pour lui, il invita le P. Burdo à venir le soir à la réunion Franco-Normande pour y entendre parler le patois de l'île. Le Doyen termina en disant que c'était un honneur pour l'*Eisteddfod* d'avoir eu pour examinateur un *scolar* aussi distingué que le P. Burdo ».

4. *Remise de la Médaille Militaire au F. Roger Dupuis.* — Le F. Roger Dupuis, qui, mobilisé avec la classe 14, avait été deux fois grièvement blessé, a été décoré de la Médaille Militaire, par décret du 5 novembre 1928. Le Consul de France à Jersey, M. Sarrien, a voulu lui remettre lui-même cette décoration. Il le fit dans son salon, le 31 janvier 1929. Le R. P. Recteur et le P. Burdo avaient été invités. Avant la phrase traditionnelle : « au nom du président de la République... » et la coupe de champagne en l'honneur du nouveau décoré, M. Sarrien rapprocha « des vertus qui sont de la vocation du religieux, les vertus militaires dont le caporal Dupuis jadis avait fait preuve ».

**Le T. R. P. Général à Paris.** — Lors du voyage du T. R. P. Général, un correspondant du *Journal des Débats*, M. Chabrié, écrivait au P. Socius avec lequel il avait été en relations à Rome : « On annonce que votre Général se rend en France et en Belgique, et l'on donne plusieurs explications de sa venue. Il ne s'agit pas du tout d'indiscrétion ; mais les *Débats* seraient infiniment flattés si le R. P. Général consentait à m'accorder une petite explilation sur la question — quelle qu'elle soit — qui lui conviendrait ce mieux. Si dans sa bonté, il acceptait cette requête, ce serait une aubaine dont on conserverait aux *Débats* un souvenir ému ».

C'était trop tard s'y prendre : le T. R. P. Général était déjà en Espagne depuis vingt jours. Cependant, informé des désirs de M. Chabrié, il lui fit savoir par le P. Socius que son voyage était

occasionné par les seules affaires intérieures de la Compagnie et que tous les autres bruits étaient dénués de fondement.

Le 26 janvier, paraissait dans le *Journal des Débats* la note suivante :

« Un Démenti du général des Jésuites. — On se souvient des nouvelles lancées un peu partout par les agences de presse et les journaux concernant le voyage en Europe du P. Lédochowski, général de la Compagnie de Jésus. Selon ces informations le *pape noir*, qui devrait se rendre notamment en France et en Belgique, serait chargé par le Saint-Siège de tâter l'opinion publique et d'avoir des entretiens avec les supérieurs d'ordres religieux au sujet de la question romaine dont il est beaucoup parlé depuis quelque temps.

Le *Journal des Débats* apprend de la source la plus autorisée que le P. Lédochowski, qui se trouve actuellement en Espagne, affirme qu'il s'occupe exclusivement des affaires de son ordre et déclare dénués de tout fondement les bruits qui ont circulé à propos d'une mission qui lui aurait été confiée ».

**Lettre du T. R. P. Général au R. P. Desbuquois, directeur de l'Action Populaire.** —

*Frascati, le* 19 *octobre* 1928

Mon Révérend Père, P. C.

L'approche du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Action Populaire m'invite à joindre mes actions de grâces à celles que Votre Révérence et tous ses collaborateurs offrent en cette circonstance au bon Dieu.

Actions de grâces d'abord pour les abondantes bénédictions dont sa bonté vous a prévenus et assistés, tant pour donner naissance à cette œuvre, qui devait prendre de si grands développements, que pour la maintenir au milieu de toutes les épreuves, de tous les dangers, des ravages de la guerre qui semblaient devoir humainement la conduire à sa ruine.

Actions de grâces aussi pour tout le bien que, durant tout ce temps, il a fait en se servant d'elle comme d'un des instruments de sa Providence dans la société contemporaine. Ce bien a été fort grand certes, car l'Action Populaire est venue apporter au mouvement social de notre époque un concours précieux dont tous, amis et adversaires, ne manquent pas de reconnaître unanimement la très grande importance.

Pendant un quart de siècle déjà, marchant toujours de l'avant, sur les traces du Père Leroy de vénérée mémoire, leur initiateur, les Pères de l'Action Populaire n'ont jamais cessé de se dépenser et je sais au prix de quelles fatigues — avec un entrain, avec un zèle, avec un dévouement de toutes les heures qui atteignaient

parfois les limites de leurs forces et qui avaient plus besoin du frein que de l'aiguillon.

La tâche, entrevue dès les origines de l'œuvre, et qui continue de s'offrir à votre activité, est assurément des plus belles ; promouvoir sans relâche, selon l'ordre établi par la Providence de Dieu et selon les enseignements de l'Église, le règne social de Jésus-Christ, dans les villes et dans les campagnes, par l'union de tous les esprits droits, de toutes les âmes de bonne volonté, par la collaboration franche, cordiale de toutes les classes, en faisant fleurir parmi elles, tout à la fois et sans les confondre, les saintes vertus de justice et de charité, comme elles florissaient déjà dans les siècles de foi.

Oui, c'est une bien noble et bien féconde tâche que vous avez là à remplir en mettant à la disposition de tous, quels qu'ils soient, les résultats de vos travaux et de vos recherches, fruit d'une science acquise au prix d'un labeur humble et incessant. Je prie de tout mon cœur le bon Dieu de vous aider à le remplir, comme il vous a aidés à l'entreprendre, et de lui faire produire par sa grâce des fruits toujours meilleurs et plus abondants pour sa gloire et pour le bien des âmes, but unique de tous nos efforts.

C'est pourquoi à l'offrande de mes meilleures prières, je joins encore bien volontiers l'offrande de 300 Messes que j'applique à cette intention.

Je vous bénis très paternellement, vous même, mon Révérend Père, et, avec vous, tous vos dévoués collaborateurs.

Je me recommande aux SS. SS. de Votre Révérence.

Votre Serviteur en Notre-Seigneur
W. Ledochowski, S. J.

**A propos du Jésus-Christ du P. Léonce de Grandmaison.** — Dans le *Figaro* du 15 août 1928, M. Paul Bourget écrivait l'article suivant qu'il est intéressant de conserver ici à titre documentaire :

Le témoignage des faits.

En ce jour solennel de fête de la Vierge, c'est de l'ouvrage posthume du Père Léonce de Grandmaison que je veux parler, de ce *Jésus-Christ* édité par la maison Beauchesne, en deux tomes compacts, l'un de plus de quatre cents, l'autre de plus de six cents pages. Le Père Léonce nous a quittés en 1927, au moment même où il venait d'achever ce travail, auquel il a consacré vingt années de sa vie. Il suffirait de tourner ces pages et de considérer l'abondance des références mises en notes au bas de chacune pour se rendre compte de la vaste érudition et des immenses recherches dont ces volumes sont le résultat. Le Père savait l'allemand et l'anglais aussi bien que le français. La seule liste des ouvrages cités dans ces notes représenterait une bibliothèque entière des essais publiés outre-Rhin et outre-Manche sur les questions d'exégèse, d'archéologie et de

philosophie que soulève la fondation du Christianisme. Nous sommes là devant la pensée d'un admirable prêtre qui fut, en même temps, un admirable érudit. Ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur de l'approcher dans la cellule de labeur où ce livre fut étudié, médité, j'allais dire : prié, retrouveront ici, les regardant à travers ces inertes feuillets, ses yeux graves où se devinaient un cœur si fervent, une intelligence si scrupuleuse. Ils croiront entendre à nouveau cette voix prenante dont on sentait qu'elle n'avait jamais prononcé que des paroles de probité, et ceux qui ne l'ont pas connu, comprendront aussitôt, dès la lecture commencée, qu'ils tiennent entre leurs mains une très noble chose humaine, un de ces « testaments justifiés » où se perpétue le plus intime, le plus profond d'une grande âme.

I

Une introduction de M. Jules Lebreton nous révèle ce que le Père de Grandmaison, alors novice, consignait dans ses cahiers, voici quarante ans, au cours d'une retraite : « Plan de grande œuvre : Jésus préparé, Jésus sur terre, Jésus continué dans l'Église ». C'est en raccourci le plan de ce *Jésus-Christ*, dont les quatre parties s'appellent, la première : *Les Sources de l'histoire de Jésus*, la seconde : *Le Milieu évangélique*, la troisième : *Le Message*, la quatrième : *La Personne de Jésus.* Ces titres définissent clairement le but que s'est fixé l'apologiste, qui entend d'abord être un historien. Il a prétendu établir un constat de tous les faits objectivement contrôlables concernant ce personnage, unique dans les annales de l'humanité, qui a vécu cependant à une certaine date, dans un certain pays, en contact avec des contemporains dont les témoignages nous sont apportés par les Évangiles, par les Épîtres de saint Paul, par une tradition séculaire et invariable. Ces témoignages, le Père de Grandmaison les analyse en tenant compte de toutes les discussions que la critique moderne a multipliées autour de leur authenticité et de leur teneur. Cet examen terminé, avec une compétence et une loyauté auxquelles il est impossible de ne pas rendre hommage, il classe et met en lumière les documents ainsi vérifiés, qui nous permettent de reconstituer avec une exactitude rigoureuse le milieu palestinien où Jésus est né, où il a grandi, où il a enseigné. Il nous montre ensuite ce qu'il appelle, d'un terme très heureux, l'économie de cet enseignement, par quelles gradations, quelles étapes fut présenté par le Maître le Message dont ses apôtres furent les propagateurs. De là il passe au problème essentiel dont il vient de préciser les données extérieures : quel était-il, ce personnage qui s'est manifesté dans ces conditions toutes locales, toutes temporaires, et qui a promulgué des leçons dont l'efficacité demeura la même après dix-neuf cents ans, et si définitives que la civilisation entière en dépend? Qu'a-t-il dit sur lui-même et qui a-t-il prétendu être? La

qualité de Fils de Dieu qu'il s'est attribuée, quels signes l'ont justifiée ? Par quel prestige, et sur quoi fondé, la foi en sa mission divine, que son supplice et sa mort auraient dû à tout le moins ébranler chez ses disciples, s'est-elle au contraire exaltée au point qu'ils sont allés au martyre pour l'affirmer, illustrant par avance la phrase fameuse de Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger » ?

II

« Ce que nous demandons au lecteur réfléchi », écrit l'auteur de *Jésus-Christ* dans la page finale de son ouvrage, « c'est de procéder par lui-même à toutes les vérifications qui n'exigent pas une formation technique ». Ce sont donc des faits objectivement contrôlables — je reprends mon expression de tout à l'heure — qu'il nous soumet, avec leur dossier. « Examinez-les », dit-il, « et vous conclurez ». Il n'ignore pas, ayant gardé avec les générations nouvelles un contact permanent de conseil et de direction, qu'une critique, subtile et souvent sincère dans ses pires erreurs, s'est faite la complice du scientisme déterministe pour affirmer comme définitive la faillite d'une de ces psychoses contagieuses qui s'extériorisent dans les dogmes religieux. Il ne discute pas ces thèses. Il vous les résume et vous invite simplement à les confronter avec la réalité qu'il place devant vous. Qu'elle soit indéniable, il vous l'a montré par un exposé institué aussi sévèrement et par les mêmes méthodes qu'un Fustel de Coulanges rédigeant sa *Cité Antique* ou un Hippolyte Taine ses *Origines de la France contemporaine*, et, tour à tour, il vous a présenté les hypothèses imaginées, pour expliquer cette réalité, par des hommes de la valeur d'un Strauss et d'un Renan, d'un Harnack et d'un Alfred Loisy. Je cite au hasard quelques-uns des plus justement célèbres parmi les exégètes qui ont combattu la croyance à la divinité du Christ. Le Père de Grandmaison, avec une impartialité souverainement consciencieuse, nous rapporte sans jamais les minimiser tous les arguments tirés par ceux-ci de l'examen intrinsèque des textes évangéliques, par ceux-là de vues générales sur l'histoire des cultes, par tous d'une négation préalable et radicale du surnaturel. Il n'en est pas un qui ne souscrive *in petto* à la saillie humoristique de Renan réclamant, pour les accepter, des miracles accomplis devant un comité pris dans l'Académie des sciences. Ce même Renan, dans un langage plus sérieux cette fois, niait qu'il y ait eu jamais trace dans le monde de l'action d'une volonté particulière... Mais cette action, répond le livre du Père de Grandmaison, la voici. Cette naissance du Christianisme, vous venez d'y assister. Etes-vous là devant un résultat que vous puissiez ramener, comme les sciences l'exigent quand elles recherchent une loi, à des conditions préalables qui soient suffisantes et nécessaires ? Ou bien devez-vous reconnaître que les événements dont

vous venez de considérer le tableau n'ont pas d'analogue, qu'ils la supposent, qu'ils l'exigent, cette volonté particulière déniée par le philosophe? Si cette existence de Jésus-Christ et les circonstances qui l'ont accompagnée ne sont, comme tous les événements de l'histoire et de la vie, qu'un moment dans une série, quels antécédents expliquent ces conséquences si évidemment extraordinaires? Ces antécédents, les verrez-vous dans les croyances qui travaillaient Israël et dans l'attente du Messie? Mais ces croyances concernaient Israël uniquement, et le Messie devait être un Roi triomphant. Et qu'annonce Jésus? La chute de Jérusalem et la destruction du Temple. « Tes ennemis ne te laisseront pas pierre sur pierre ». De quel royaume prétend-il être le Roi? D'un qui n'est pas de ce monde. Arguerez-vous que la légende, dans les imaginations populaires, et le symbolisme chez les lettrés ont pu suffire à créer ce type d'un homme au-dessus des autres? Mais la légende n'a pas eu le temps de naître. La date des épîtres de saint Paul prouve que la première génération chrétienne avait déjà sur le Maître toutes les idées que professent les fidèles d'aujourd'hui. Tout, d'ailleurs, dans les comportements de Jésus, dans ses occupations, dans son milieu, dans ses gestes, écarte l'hypothèse d'un symbole. Ses Évangiles, à côté des prophéties et des miracles, ne mentionnent que des traits de cette « humble vérité » qu'avait, pour programme, il y a un demi-siècle, chez nous, une école littéraire qui se piquait de ne peindre que d'après nature. Seulement, cette « humble vérité », dans ces récits du *Nouveau Testament*, est sublime. C'est encore le cas de citer Pascal. « Qui donc, s'écriait-il,a appris aux évangélistes les qualités d'une âme vraiment héroïque, pour la peindre si parfatiement en Jésus-Christ? » Qui donc? Mais Jésus-Christ lui-même en allant et venant parmi des simples, qui ont répété ce qu'ils ont vu et entendu. Récuserez-vous ces dépositions sous le prétexte que les miracles racontés par des témoins n'ont pas eu lieu, un miracle étant impossible? C'est un postulat métaphysique et qui suppose que votre intelligence a épuisé toutes les virtualités de l'univers. Les expliquerez-vous, ces miracles, ceux du moins qui constituent des cures psychologiques, par la « Foi qui guérit »? Cette formule de Charcot a eu son heure de vogue. Elle est périmée.

III

L'auteur de *Jésus-Christ*, qui connaît et rappelle les travaux des Bernheim, des Déjerine, des Pierre Janet, des Ernest Dupré, déclare avec raison que « les effets proprement merveilleux de la suggestion sont aujourd'hui tenus pour illusoires par l'unanimité des psychologues et psychiatres. Il pousse même la largeur d'esprit jusqu'à trouver « excessive cette réaction contre les espoirs démesurés conçus jadis sous l'influence de Charcot ». Et puis, les miracles qui ne

portent que sur les états mentaux, voisinent avec d'autres, très nombreux ceux-là, qui furent accomplis dans l'ordre physique, et, en particulier, le dernier et le plus important de tous : la Résurrection. Direz-vous qu'il n'y a là qu'une fable orientale, pareille à celle des dieux morts et ressuscités des mystères païens : Osiris, Dionysos, Zagreus, Adonis, Atys? Notre auteur, toujours fidèle à la méthode objective, nous développe, avec textes à l'appui, la génèse et la signification de ces mythes. Profondément étrangers par leur esprit à l'idée chrétienne de rédemption, ils ne sont pas moins éloignés par leur lettre du drame du Calvaire. Images poétiques de la vie des saisons,ou tentative pour éclairer l'énigme d'outre-tombe, aucun élément ne nous autorise à mettre à leur origine des répondants historiques. Tout au contraire, le récit de la mort et de la résurrection de Jésus nous est donné avec d'innombrables détails d'un réalisme saisissant. Les mêmes disciples qui ont partagé avec lui le dernier repas l'ont vu suer la sueur de sang du jardin des Oliviers. Ils l'ont vu subir le baiser de Judas, puis les outrages et les soufflets de ses gardiens dans la maison du grand prêtre. Ils l'ont vu conduit chez Pilate d'abord, chez Hérode ensuite, qui le revêtit, par moquerie, d'une robe blanche. Ils l'ont vu dépouillé de ses habits par les soldats du prétoire, couvert d'un manteau d'écarlate, couronné d'épines et la face souillée de crachats. Ils l'ont vu pliant sous la croix, Simon le Cyrénaïque contraint à l'aider, et le reste, le crucifiement, les vêtements tirés au sort, l'éponge emplie de vinaigre tendue à sa bouche agonisante. Ils l'ont entendue, cette bouche ,crier la parole de désespoir : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » qui devait, du point de vue humain, ruiner à jamais leur foi dans leur maître. C'est précisément de cette mort que date leur invincible croyance en sa divinité, parce qu'ils l'ont vu aussi, de ces mêmes yeux, leur revenir. De ces mêmes oreilles, ils l'ont entendu qui leur parlait. Il était parmi eux, de nouveau, vivant. Il était ressuscité le troisième jour, comme il l'avait annoncé.

« Sans cette croyance de la résurrection de Jésus », le grand exégète protestant Edouard Reuss l'a écrit avec une fermeté qui laisse d'autant moins de place au doute qu'il considère cette histoire comme incompréhensible, « sans cette croyance, donc, la fondation du christianisme, n'est pas seulement incompréhensible, elle est impossible ». On objecte : c'est seulement dire que la foi en la résurrection a créé l'Église. Mais les apôtres n'ont-ils pas été trompés? On s'est acharné à trouver des explications de cette erreur : léthargie suivie d'une syncope, puis d'un réveil et d'un retour au mouvement, enlèvement du corps du supplicié par les gens du Sanhédrin, et autres hypothèses jugées aussitôt vaines. Les critiques hostiles ont alors fini par adopter en la nuançant d'après leur génie propre, celle d'une hallucination collective. Renan a lui-même mis à nu le vice foncier de cette fantaisie, quand il a imaginé cette loi démentie

quotidiennement dans tous les cimetières par le désespoir des parents, des enfants, des amis, autour des tombes, que le regret passionné d'un mort nous fait aisément croire qu'il est là, qu'il va paraître. Il reste un fait, celui de la présence répétée du crucifié au milieu de ses disciples, et c'est ce fait qui leur a permis, sortis du petit coin de Judée où il a eu lieu, de transformer toute la civilisation antique, et de réaliser, eux, les ignorants, l'ordre donné par le maître : « *Euntes in mundum universum, praedicate Evangelium omni creaturae.* » « Allez dans le monde entier prêcher l'Évangile à toute créature ».

IV

*Le fait.* — Ce mot m'est venu de nouveau sous la plume. C'est que l'apologétique du Père Léonce de Grandmaison relève, dans un domaine si différent, de la méthode qu'ont pratiquée tous les grands savants de l'école de l'observation : « Expérimentez-la », disait Magendie à Claude Bernard, « et vous direz ce que vous aurez vu ». Mais l'auteur de *Jésus-Christ* ne résume-t-il pas lui-même tout l'esprit de son livre par ce même mot quand il écrit, à la dernière page : « Nous avons vu que, moyennant de nouvelles précisions chronologiques, des analyses plus pénétrantes, des textes nouveaux ou mieux compris, des comparaisons patientes de critique textuelle, *un nombre croissant de faits incontestables* s'est dégagé ». Il ajoute : « C'est le seul moyen de rendre réel le message du Christ. Tous les travaux des spécialistes ne valent que pour nous donner accès à la source. *Arrivés près d'elle, que ceux qui ont soif s'agenouillent et qu'ils boivent* ». Qu'il est émouvant dans sa simpoicité, cet appel, jeté par le vaillant ouvrier. sa dure et longue tâche finie. A ceux qui ont soif—traduisez : aux meilleurs d'une génération rebutée par l'aridité rationaliste. Je crois voir le Père dans sa cellule, regardant son manuscrit, se rappelant l'évangile du Dimanche de *Quasimodo*, et songeant : « Ah ! si je pouvais avoir fait jeter à plusieurs le cri de l'apôtre Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu, vers ce Jésus auquel je viens de rendre ce témoignage !» Dormez tranquille dans votre tombeau, cher et vénéré Père, ils seront nombreux ceux qui vous devront de l'avoir jeté, ce cri. J'en ai pour garantie l'émotion qui m'a saisi moi-même en vous lisant et dont je voudrais avoir mieux dit la sincérité et la profondeur.

*de l'Académie française.*

**Les accords de Latran à l'Ecole Normale.** — *Voici quelques pages de la* Nouvelle Revue Française (1e *avril* 1929) *sur une conférence du R. P. de la Brière à l'Ecole Normale Supérieure sur le traité de Latran :*

Autour d'une grande table, une cinquantaine de jeune gens— le « groupe chrétien » de l'École— écoutent le R. P. Yves de la

Brière, qu'ils ont prié de les éclairer sur les récents accords intervenus entre la papauté et l'Etat italien. Quelques personnes étrangères à l'École ont été admises.

Le P. de la Brière rappelle l'ancien état de choses, il expose avec beaucoup de force les raisons pour lesquelles, durant un demi-siècle, le Saint-Siège ne cessa de protester contre la loi des garanties ; cette loi, affirme-t-il, était inspirée d'un esprit, en somme, libéral et faisait au Saint-Siège un statut fort supportable ; mais elle était l'expression de la seule volonté de l'Etat italien ; elle était unilatérale ; elle constituait, à l'égard du Saint Père, une correction bienveillante, dont la bienveillance,au surplus,était toujours révocable ; ni la dignité du Saint Siège, ni sa sécurité, ne pouvaient l'accepter. Reconnaissant, avec l'opinion courante,que rarement la Papauté aura été plus glorieuse qu'en ce dernier demi-siècle, le R. P. entend bien souligner que cette gloire ne doit nullement être attribuée à la loi des garanties, mais au contraire à la protestation contre cette loi, protestation dont le plus frappant symbole fut la claustration volontaire du Saint-Père, son refus de fouler un territoire dont on l'avait spolié. Il présente alors la genèse des négociations, leurs péripéties, les termes du nouvel accord, les bienfaits qu'il apporte aux deux contractants, à toute la chétienté, à tous les Etats. L'orateur attache son auditoire par la richesse de son information, par le bel équilibre de son exposé, par la juvénile ardeur de sa voix, de son regard ; il l'attache aussi par la profonde communion qu'on sent chez lui avec la grande Institution dont il raconte l'histoire, la joie visible, encore que pleine de dignité, avec laquelle il en épouse la délivrance et le retour à des avantages perdus.

M. Mouvret, sous-bibliothécaire de l'école, demande au P. de la Brière, s'il croit que le Saint-Siège pourra, comme l'énonce le traité, collaborer avec le gouvernement italien pour la rédaction de la partie religieuse des programmes d'éducation sans faire quelques concessions aux doctrines morales et philosophiques du fascisme. Le R. P. convient qu'il y a là, en effet, une difficulté, que le Saint-Siège s'efforcera de surmonter.

Pressé par d'autres questions, le P. de la Brière est amené à distinguer entre le magistère spirituel de la papauté, lequel est au-dessus de toute servitude, et son magistère temporel, qui ne peut pas ne pas se soumettre aux lois de l'existence terrestre. Si spirituels que nous soyons, explique-t-il, nous vivons sur cette terre, il nous y faut une maison, un contrat qui nous en assure la propriété et dont nous devons discuter les clauses.

M. Julien Benda fait alors observer que la bonne fortune de la papauté en ce dernier demi-siècle était précisement d'être sur la terre sans avoir de maison, du moins de maison à elle, et de donner ainsi au monde l'image d'une activité purement spirituelle, entièrement étrangère à la possesssion des choses et aux sentiments qu'elle comporte ; exerçant son souverain pouvoir du fond d'un palais qui

ne lui appartenait pas, le vicaire du Christ semblait vraiment dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». L' auteur de la *Fin de l'Eternel* ajoute qu'à ses yeux—et il croit être ici l'interprête de tous les laïcs—la grande gloire de la papauté en ce dernier demi-siècle ne tient pas, comme le pense le R. P. , à sa protestation contre l'épreuve que lui imposait l'Etat romain, mais à cette épreuve elle-même, le Saint-Père ayant durant cette période donné le spectacle éminemment auguste et troublant du juste violenté par le fort. Pendant un demi-siècle, il apparut au monde qu'une seconde fois Jésus était crucifié par les pouvoirs charnels. La protestation, dit M. Benda, nous n'y pensions pas ; si nous y avions pensé, elle nous eût interdit cette assimilation ; car Jésus ne proteste pas contre les violences dont il est l'objet ; elles lui semblent faire partie de la définition : « Il n'est venu sur terre, dit Bossuet, que pour endurer ». Aujourd'hui que la couronne d'épines tombe du front du Saint-Père et que Jésus a pû s'entendre avec le procurateur romain, on ose se demander si le prestige de la papauté n'en sera pas un peu atteint, le monde ayant l'enfantillage de croire que le juste qui ne pâtit pas est un peu moins le juste.

Le P. de la Brière invite l'assistance à rendre hommage à l'élévation de ce langage, mais croit devoir faire observer que, si, en effet, le spectacle du juste courbé sous l'injustice du fort est d'une suprême vertu moralisatrice, ce n'est pas une raison pour vouloir que le fort ne fasse jamais au juste d'autre condition. M.Benda en convient volontiers et aussi que le juste qui entendrait maintenir cette posture d'opprimé, malgré l'offre du fort, ferait preuve d'un histrionat peu respectable ; on peut regretter le nouvel état de choses, mais n'accuser personne.

Quelques dernières questions, notamment au sujet du sort des missions, questions auxquelles le R.P. fait les réponses les plus rassurantes sans naturellement engager l'avenir, mettent fin à cette manifestation de haute spiritualité.

**Exposition rétrospective des Colonies françaises de l'Amérique du Nord.**— Dans la *Croix* du mardi 18 juin 1929, on lisait les lignes suivantes ( signées : S-B. de Charnage) :

« L'ancien hôtel du prince Roland Bonaparte, 10, avenue d'Iéna, où s'est installée luxueusement la Société de Géographie, abrite en ce moment une Exposition des plus intéressantes et même des plus émouvantes,— qui est comme une préface de la grande Exposition coloniale de 1931.

Un Comité ayant pour président M. Gabriel Hanotaux, et pour vice-présidents Mgr. Baudrillart,l'amiral Lacaze et M. Philippe Roy, ministre du Canada à Paris, a organisé l'Exposition rétrospective des établissements français en Amérique du Nord, grâce au concours officiel du gouvernement canadien qui a ouvert largement ses précieuses archives, et aussi grâce aux collections et archives

publiques et privées. M. Gabriel Hanotaux, dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes*, explique que cette Exposition « évoque les grands services que la France a rendus à la civilisation sur le nouveau continent et, en particulier, sur cette terre qui fut la « Nouvelle France ». En effet, dès le XVI^e siècle, on appelait « Nouvelle France » notre domaine de l'Amérique du Nord. Nous ne saurions finir sans rappeler le rôle des Ordres religieux : Jésuites, Carmes, dans la colonisation et dans la sauvegarde de l'influence et de la langue française. Deux panneaux sont consacrés à ces Missions, et nous ne saurions mieux faire que de renvoyer les lecteurs désireux d'étudier la question à la très intéressante brochure du R. P. d'Hérouville : *Les Missions des Jésuites au Canada,* XVII^e *et* XVIII^e *siècles,* suivie d'une analyse des documents exposés par M. Leymarie, de la Société d'histoire du Canada en France, secrétaire adjoint de l'Exposition. Mais comment n'y pas puiser et ne pas rappeler ici les noms de ces héroïques missionnaires : le P. Massé, heureux d'avoir « beaucoup pâty » et d'avoir « mis au paradis quelques âmes » ; du P. Noyrot, noyé dans une tempête, disparaissant dans les flots en disant comme son maitre mourant : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* ; du P. Marquette à qui le gouvernement américain a décerné depuis longtemps les honneurs... du timbre-poste ; du P. Lejeune, qui décrit ainsi son voyage par le dégel : « Il me semblait que je marchais sur un chemin de verre qui se cassait à tous coups sous mes pieds : la neige congelée venant s'amollir, tombait et s'enfonçait par esquarres ou grandes pièces, et nous en avions bien souvent jusques aux genoux, quelquefois jusqu'à la ceinture. Que s'il y avait de la peine à tomber, il y en avait encore plus à se retirer ; car nos raquettes se chargeaient de neige et se rendaient si pesantes que, quand vous veniez à les retirer, il vous semblait qu'on vous tirait les jambes pour vous démancher... »

Le plus célèbre de ces missionnaires, qui s'impose à l'admiration des Indiens idolâtres est le bienheureux Jean de Brébœuf, descendant d'un croisé, qui n'avait pas dégénéré. Dans une retraite, il écrivait : « J'ai senti un vif désir de souffrir queque chose pour Jésus-Christ », et, en 1639, il fait vœu « de ne jamais manquer la grâce du martyre ». Et en 1649, le village ayant été attaqué par les Iroquois, il subit, trois heures durant, un effroyable supplice : entre autres, en haine du baptême, on verse trois fois de l'eau bouillante sur sa tête déjà à demi dépouillée ! Le martyre du P. Lalemant se prolonge, bien davantage : dix-huit ou vingt heures : on le fit griller à petit feu !

Quant au P. Jogues, déjà ses mains étaient horriblement mutilées quand on lui coupe encore le pouce gauche qu'on jette. Il ajoute : « Je le ramassai, ô mon Dieu, me ressouvenant des sacrifices que je vous avais présentés depuis sept ans sur les autels de votre Église ; j'acceptais ce supplice comme une amoureuse vengeance du

manquement d'amour et de respect que j'avais en touchant votre saint Corps ». On comprend qu'à son retour en France, la reine Anne d'Autriche contempla comme des reliques ses mains mutilées et que le Pape Urbain VIII répondit en l'honorant à la supplique qui lui était adressée en faveur de ce prêtre, privé par son martyre même de célébrer la messe.

Retourné au pays des Iroquois, il y fut tué en 1646. Châteaubriand dans son *Atala* a enrichi son P. Aubry de quelques traits pris au P. Jogues ; malheureusement, il l'a romancé et défiguré. Cet admirable apostolat n'est pas le moindre des services que la France a rendus au Nouveau Monde ».

A l'inauguration de l'*Exposition*, M. G. Hanotaux a fait au président de la République un discours où l'on remarque ce passage :

« ... Et comment ne ferions-nous pas une place à part à ces deux Ordres religieux des Jésuites et de Saint-Sulpice qui ont, pour la première fois, arraché à leurs archives les pièces infiniment précieuses, témoignages irréfutables des services rendus à la France par leur initiative, leur activité et leur dévouement? C'est cette « Nouvelle France », trop oubliée, qui se présente à vous, Monsieur le Président, et vous l'accueillerez au nom de la France immortelle ». Les Archives de la Province de France qui sont maintenant à Jersey avaient envoyé à Paris un lot considérable de manuscrits très précieux concernant les missions de nos Pères au Canada. Et de même le Collège Sainte Marie de Montréal.

— M. Doumerge, visitant l'Exposition, s'est procuré le livre du Père d'Hérouville sur *Les missions des Jésuites au Canada*, où il trouvera la vérification des paroles de M. Hanotaux.

**La communion pascale dans les grandes Écoles.** — Grâce à l'activité du P. Pupey-Girard auquel s'est adjoint le P. Villain, on signale de nouveaux progrès : plus de DOUZE MILLE QUATRE CENTS (12400) « SIGNATAIRES » sur les Invitations des Messes Pascales des Écoles qui viennent d'être célébrées. C'est DEUX MILLE de plus que l'an dernier.

Le mouvement de renouveau religieux se propage avec une ampleur surprenante. Il est parti des Grandes Écoles et a d'abord gagné toutes les Écoles d'Ingénieurs ; maintenant il atteint les Écoles les plus diverses, les Universités et jusqu'aux Écoles Primaires Supérieures et Professionnelles. Partout le succès est tel qu'il a donné naissance à des Groupements dont l'organisation permanente prolonge les effets du geste accompli en commun pour Pâques.

Frappant est le tableau des résultats connus par les statistiques du Secrétariat Central des Délégués des Écoles, au siège de l'U. S. I. C. (Union Sociale d'Ingénieurs Catholiques), 18, rue de Varenne. Cette année, 26 Écoles au moins ont eu leurs Invitations pascales

où s'alignaient plus de 12400 « SIGNATAIRES », les plus illustres indistinctement mêlées aux autres. D'après tous les documents, on peut évaluer à plus de QUINZE MILLE les participants de ces manifestations de foi, sans compter beaucoup d'autres sans doute qu'un tel exemple entraîne.

Les appels à ces rassemblements de Pâques sont abondamment « SIGNÉS » : Polytechnique 2686 « signataires » ; Centrale 2592 ; Mines de Paris 589 ; Ponts et Chaussées 196 ; Génie Maritime 142 ; Arts et Métiers, d'Aix, d'Angers, de Châlons, de Cluny, de Lille, de Paris, ensemble 1110 ; École Centrale de Lyon 586 ; Mines de St Étienne 320 ; École Supérieure d'Électricité 397 ; Institut Electrotechnique de Grenoble 361 ; Institut de Chimie appliquée 286 ; Mécanique et Electricité 257 ; Aéronautique 226 ; Physique et Chimie 100 ; Bréguet 88 ; Chimie Industrielle de Lyon 54 ; Mines de Nancy 36 ; Institut Electrotechnique de Toulouse 20.

St Cyr 1429 ; Écoles Primaires Supérieures 300 ; Hautes Études Commerciales 185 ; École Supérieure du Commerce 184 : Écoles Nationales d'Agriculture 117 ; École Coloniale 27.

Les assistances étaient nombreuses aux Messes des diverses Écoles et tandis que les principales avaient lieu dans la ville où siège chaque École, il en était célébré dans plus de CENT CINQUANTE autres localités de France et des Colonies.

En tête, Polytechnique et Centrale ont rassemblé : plus de MILLE Polytechniciens à St Étienne du Mont où chaque année le Maréchal Foch venait se mêler simplement à ses Camarades, et plus de MILLE Centraux à N. D. de Paris. Les autres à l'avenant, en proportion de l'importance de leurs promotions. Partout le plus grand empressement à répondre aux Invitations signées de Camarades.

En somme, plus d'Écoles et plus de « SIGNATAIRES » que l'an dernier.

Rien d'étonnant alors que les Anciens de ces Écoles soient nombreux un peu partout en tête des Groupements d'action sociale catholique où les distinguent leur zèle et leur esprit d'organisation.

Rien d'étonnant encore en observant comment ils s'y préparent par les cercles d'études et l'activité d'apostolat dans les Groupes formés auprès de toutes les Écoles, et comment ils profitent de l'entre-aide assurée par l'U. S. I. C. avec ses six mille adhérents.

Il n'est pas douteux que l'essor de ce mouvement est puissant et que, loin de glisser en surface, il pénètre en profondeur comme il gagne en étendue dans nos élites intellectuelles ; les œuvres fécondes qu'il a produites et qui durent en font foi. C'est à croire que débordant des élites intellectuelles, il rejoindra les masses mieux approchées par ces é lites, mieux connues et mieux aimées.

H. D.

**Les Récitatifs rythmiques des Champs-Elysées.** — *Dans le* Figaro *du mercredi* 24 *avril* 1929, *M. Georges Goyau donnait l'article suivant :*

Voici mieux que les drames sacrés et mieux que les anciens « mystères » : sur le théâtre, l'Évangile nous est rendu, tel qu'il fut annoncé. Une nouvelle psychologie du langage, une pédagogie nouvelle se sont rencontrées, associées, entr-aidées : et l'on verra jeudi après-midi, au théâtre des Champs-Elysées, comment elles jettent des lueurs imprévues sur des méthodes de diffusion qui, au premier siècle de notre ère, maintinrent en toute son intégrité la transmission orale du message évangélique et sur l'efficacité que l'on peut encore espérer, au bout de vingt siècles, de ces méthodes fraîchement retrouvées.

« Au commencement était le Geste ». C'est en ces termes que le Père Jousse, de la Compagnie de Jésus, en ses savantes études de psychologie linguistique, naguère mises en lumière, au *Roseau d'Or*, par M. Frédéric Lefèvre, résume les origines du langage. L'homme primitif n'est pas un scribe ; c'est par la mimique qu'il traduit sa pensée. Ses mains ont je ne sais quelle éloquence spontanée, à laquelle n'atteindront plus, une fois inventée l'écriture, nos pauvres mains de « civilisés ». L'intérêt vivant , dramatique, du langage parlé primitif, c'est qu'il prolonge la mimique et se calque en quelque mesure sur elle.

Jusque dans des civilisations déjà fort avancées, les beaux rythmes traditionnels des récitations homériques, les formules cadencées, et volontiers répétées, des docteurs d'Israël, se transmirent de lèvres en lèvres, de génération en génération, longtemps avant d'être fixées par l'écriture sur des rouleaux de parchemin. Ces formules assuraient, par l'émergence constante de certains mots ou groupes de mots, par le jeu des consonances, par l'impression musicale qu'elles laissaient, la survivance et la persistance fidèles d'une longue mémoire orale ; elles évoquaient et ressuscitaient ces gestes dont à l'origine elles étaient comme une interprétation et qui, peu à peu, prenant un rôle plus secondaire les scandaient et les ponctuaient. L'automatisme du geste, et celui des lèvres, et celui de la mémoire, se prêtaient ainsi un mutuel concours pour perpétuer, avec de parfaites garanties d'authenticité, la tradition d'un enseignement.

Le Congrès de psychologie, qui siégeait à Paris il y a quelques semaines, tint une séance où le Père Jousse montra comment, dans la prédication même du Christ, telle que nous la livrent les Évangiles, on peut retrouver les récitatifs rythmiques en langue araméenne, que rythme et geste gravaient dans la mémoire des apôtres, et comment ceux-ci, décalquant en grec cet araméen, transportaient en style écrit, sans disloquer les formes primordiales, le message oral dont ils avaient été, tout d'abord, les auditeurs et les récitateurs. Ainsi parlait ce jésuite, devant un auditoire de philologues et le

philosophes assemblés au grand amphithéâtre de la Sorbonne, à deux pas de ce Collège de France où régna, dans un temps, la critique textuelle d'Ernest Renan. Tout un ordre de connaissances est en train de naître, par lequel l'exégèse devra se laisser renouveler.

***

Au commencement est le Geste. En ces mots, encore, peut se résumer l'idée dont s'inspirait, il y a une vingtaine d'années, une éducatrice de l'enfance, Mlle Mulot, pour créer le *Système éducatif français*. Elle inaugurait un enseignement manuel et oral qui, pour l'éducation de l'enfant, se servait de ses gestes moteurs, de ses spontanéités primordiales, de ses bras, de ses jambes, de tout son petit être, frémissant, remuant et chantant. Et ce mode d'instruction élémentaire offrait cette originalité, de reproduire, dans la formation même du bébé du vingtième siècle, les stades par lesquels passait jadis une très lointaine humanité.

Deux générations d'élèves, déjà, ont été formées par ces disciplines ; deux générations d'élèves savent, par leur propre expérience, ce que signifie et ce que peut le geste, ce que signifie et ce que peut le chant, pour l'acquisition et pour la conservation du savoir ; et déjà ces méthodes possèdent leur école normale, dans *l'Institut pédagogique de style manuel et oral*, fondé par Mlle Georget.

Il était naturel que cet Institut se sentît comme prédestiné, par une sorte d'harmonie préétablie, à procurer au Père Jousse les récitateurs et récitatrices de bonne volonté qui, sous sa direction et avec ses commentaires viendraient reproduire sur la scène les récitatifs rythmiques du Christ et de ses apôtres et « montrer expérimentalement que l'Evangile entier peut être donné à tous et impeccablement gardé pour tous, dans les mêmes formes didactiques et rythmiques où il fut jadis donné aux apôtres et transmis aux nations ».

On vit à la Sorbonne il y a quelques semaines, on verra jeudi après-midi au théâtre des Champs-Elysées, quel aspect nouveau donnent à l'Evangile ces récitatifs reconstitués par le Père Jousse. Les paraboles deviennent des drames ; les phrases qui bénissent et les phrases qui maudissent s'animent d'une émouvante vie ; la scène du jugement dernier prend un relief plus imposant encore que sur le porche de nos cathédrales ; et M. l'abbé Bremond pouvait écrire l'autre jour que de telles séances en apprennent « plus long que bien des livres sur la genèse intime et sur les ressorts de la prière ».

Mais cet aspect qui nous apparaît nouveau, c'est précisément l'aspect ancien, celui sous lequel la première génération chrétienne de Palestine reçut et aima l'Evangile ; et j'entends dire que des catéchistes, soucieux de renouer le contact entre le Christ et l'âme populaire du vingtième siècle ,s'en vont étudier, à l'école du Père

Jousse,comment se noua le contact entre le Christ et les âmes palestiniennes. Le Christ parle, les apôtres répètent,—répètent ce qu'un jour ils écriront ; on voit l'Evangile naître, et comment il se transmet, se retient, se propage. Une équipe de récitateurs et de récitatrices ressuscite ainsi, devant nous, le moment le plus décisif de l'histoire religieuse, le moment dont dépendit la vie même du message divin.

Pour l'auditeur qu'une telle expérience a conquis, l'Evangile n'est pas seulement un livre qu'on lit ; c'est une bonne nouvelle que l'on voit éclore sur les lèvres humaines, comme elle fit sur les lèvres du Christ et des apôtres ; et qui met son empreinte dans les mémoires, avec l'aide du geste, avec l'aide du rythme ; et qui revient du fond des siècles, dans toute sa fraîcheur, frapper à la porte des cœurs ».

**Prédicateurs dans un studio de cinéma.**—(Extrait du *Journal*).—Il était quatre heures de l'après-midi, hier,quand le Révérend Père Sanson, portant sous son bras un petit paquet, pénétra dans la salle de prise de vues d'un grand studio de cinéma.

Tout de suite il obéit docilement aux instructions respectueuses mais fermes du metteur en scène chargé par le Comité catholique du cinéma de filmer successivement les grands prédicateurs, à savoir les R.R. P.P. Sanson, Lhande, Pinard de la Boullaye et Gillet.

Le père Sanson, à qui étaient réservés ainsi qu'au père Lhande les honneurs de cette séance inaugurale, ouvrit son petit paquet, en sortit un rochet finement dentelé et un camail de chanoine dont il se vêtit.

En cet instant, le metteur en scène le prévint :

—Il sied ,mon père, que vous poudriez votre visage.

Ce disant, il lui tendit une houppette préalablement plongée dans une boîte de « Rachel rose » . Le père Sanson se laissa faire en souriant.

Sous les pleins feux des *spots* et des *sunlights*, le R. P. Sanson se dirigea ensuite vers une chaire en bois blanc, encastrée entre deux piliers de carton.

—Attention ! lui cria le metteur en scène, montez doucement... Pas si vite...

Aussi grave que s'il se trouvait dans une véritable église, le père Sanson, parvenu à la dernière marche, préluda de sa voix magnifique :

—Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Deux machinistes retirèrent leur casquette d'un geste furtif.

Le père Sanson cependant commençait ainsi son sermon :

—Il est au fond de notre cœur une passion souveraine, une passion qui domine toutes les autres : la passion de la vie. Voilà bien le moteur...

—Arrêtez, interrompit le metteur en scène, ça ne va pas...

Les choses étant mises au point, le R. P. Sanson reprit avec autant de conviction :

—Il est au fond de notre cœur une passion souveraine...

Cette fois l'essai fut couronné d'un plein succès et, après un enregistrement de film parlant dans une salle voisine, le R. P. Sanson se retira pour céder la place au R. P. Lhande qui venait de se rendre au chevet du maréchal Foch.

Aprés s'être poudré le visage, le R. P. Lhande parut dans un scénario dont le premier épisode nous montre trois messieurs dans un salon. L'un d'eux propose de faire marcher la T. S. F. Il montre le *Journal* qui indique : « Sermon radiophonique du R. P. Lhande ». On assiste ensuite à l'émission du sermon. Le R. P. Lhande pénètre dans la salle des auditions, s'abîme dans une prière, puis il se place en face du microphone et harangue ses invisibles auditeurs.

Les deux prédicateurs furent déclarés unanimement très photogéniques.-

Le P. Pinard de la Boullaye, S. J. et le P. Gillet, O. P. furent également « tournés » .

**Identification des restes du P. de la Colombière à Paray-le-Monial, et la future église du Bienheureux.** — L'identification des restes du Père de la Colombière a eu lieu le 14 mai. Mgr l'évêque d'Autun a bien voulu présider lui-même la cérémonie pour laquelle le P. Miccinelli, postulateur général des causes de la Cie, était venu de Rome, et le R. P. Provincial de Lyon. La séance a duré plus de trois heures. Il faut en effet vérifier point par point, l'exactitude du dernier procès verbal (1892) et rédiger non moins minutieusement celui de la dernière séance. Les ossements ( cfr. leur énumération, *Lettres de Fourvière*, 1928, p. 112 ) sont en parfait état de conservation. Le médecin et le chirurgien appelés à les examiner, déclarent que le P. de la Colombière devait être grand ( près de 1m. 80 ) et fort maigre. Il n'y a pas une seule côte, pas un seul osselet des pieds et des mains. Des prélèvements ont dû être faits très anciennement. Mgr. Chassagnon demande et reçoit une vertèbre. Le P. Miccinelli en prélève encore une autre pour les distributions à faire au Souverain Pontife, aux cardinaux, à la Curie. Il prend aussi le linge dans lequel les ossements étaient enveloppés depuis 1892. En attendant la châsse définitive, qui attend elle-même l'achèvement de l'église actuellement en construction, les restes du Père seront replacés dans le coffret vitré où ils étaient renfermés jusqu'ici ; mais après la béatification, le coffret sera exposé à la vénération des fidèles.

L'église sera de style byzantin. Les fondations en sont terminées et comportent seules du ciment armé. Tout le reste sera pierre ou

marbre. La coupole en pierre blanche sous laquelle se trouvera le maître-autel ,sera surmontée d'un statue du Sacré-Cœur (sculpteur Charlier ) qui dominera nettement la maison. Le déambulatoire permettra d'établir plusieurs petits autels bien utiles aux tertiaires, et la chapelle actuelle du rez-de-chaussée deviendra la sacristie ; le P. Bossan, l'architecte, espère, sans trop se flatter d'y arriver, que l'église sera couverte avant les pluies de l'hiver.

**L'Œuvre des Blandines.**— Le « Journal de la Grotte de Lourdes » a signalé avec éloge cette année le « Pèlerinage National des servantes chétiennes). 300 servantes, portant le gracieux insigne (avec la devise : Main à l'ouvrage, cœur à Dieu, — On sert bien quand on sert le Bon Dieu) étaient réunies,sous la direction des PP. Maria-Bernard, O. F. M. et Faivre S, J. (dont on fêta les 25 ans de sacerdoce.)— A cette occasion, le Journal de la Grotte définit trés heureusement le but et l'action des œuvres de Blandines : « Protéger la foi et la vertu des jeunes servantes, défendre leurs justes intérêts contre l'exploitation, leur inculquer le sentiment de leurs droits, les soutenir dans leurs difficultés matérielles ou morales tel est le but des groupes de plus enplus nombreux, constitués désormais en Fédération. Une Revue : « La Servante chrétienne » (36, rue P. Duhem. Bordeaux. 5fr.) tire à 10.000. — (On peut trouver chez le P. Faivre (12, rue du Paon, Troyes), brochures, insignes, cartes-postales de l'œuvre, chants professionnels).

**Foch et le collège Saint-Michel de Saint-Etienne.** — Comme chacun sait, le Maréchal Foch passa quelque temps à notre collège de Saint-Etienne. En 1919, invité par les Anciens Elèves, il se rendait à Saint-Michel, où une épée d'honneur lui était remise. Il remerciait en ces termes :

« Mes Chers Camarades,

De toutes les épées que j'ai reçues, celle que vous m'offrez sera la plus précieuse...

Il y a 50 ans, je quittai le Collège.

Il y a 45 ans , c'était la guerre de 1870.

Il y a 5 ans ,c'était encore la guerre.

J'étais à Ypres. La bataille n'était pas encore finie, et, à ce moment, je recevais les félicitations de mon ancien collège.

En 1917, je relevais l'Italie, et j'appelais Fayolle pour lui confier la suite de mes affaires.

En 1918, j'étais en tête à tête avec M. Erzberger, à Rothondes,dans la forêt de Compiègne, pour conclure l'armistice que vous savez.

En 1919, nous sommes ensemble.

Le point d'arrivée? Vous le voyez. Le point de départ? Ce fut le collège. Ce furent les principes que nous y avons recus. Nous sommes tous partis avec le même bagage, ce sont nos principes.

Nous avons agi de notre mieux, et, s'il faut recommencer, nous recommencerons. Et je dis aux jeunes :

« Faites-en autant ! Vous recevez le même bagage que nous ; servez-vous en comme nous. Cela vous conduira... où vous savez ». Mais ces principes, quelle en fut la source? Ce furent nos maîtres. Ils nous ont enseigné, non seulement par les préceptes, mais aussi par les exemples. Ces principes,ce sont des principes de Devoir !

Je puis les résumer en deux mots : « Dieu et Patrie ! »

**Le P. de Corneillan.** — Les journaux ont donné sur l'assassinat du P. de Corneillan par un déséquilibré, à Toulouse, plus de détails qu'on ne saurait en trouver ici. Le P. de C., à peine commencée sa trente-et-unième année de professorat ( la seizième comme professeur de rhétorique ), avait demandé à ne rendre, au collège, que des services plus humbles. Déchargé de tout enseignement, « Adjutor Praefecti », il revenait de faire quelques commissions pour les élèves, quand il tomba, en pleine rue de Metz, devant le square du Musée, atteint de quatre balles : au bras, à l'abdomen au front, à l'aorte. S'il faut en croire le gardien du square, le P. de C. se serait un instant appuyé à la grille monumentale avant de s'écrouler. Le premier prêtre accouru fut M. l'abbé Gèze, qui donna une absolution. M. l'abbé Mauquier, vicaire à Saint-Etienne, vînt ensuite avec les saintes huiles, mais le cadavre étant froid, ne fit aucune onction. Ni l'un ni l'autre n'avaient reconnu la victime, qui fut difficilement identifiée sur place assez longtemps après par le P. Renard. Sauf pendant ses supériorats à Vittoria et au Puy, le P. de C... avait toujours enseigné, soit à domicile, comme à Pau et à Cahors, soit dans les collèges de Chamartin, Sarlat, Hernani, Toulouse. Depuis son séjour à Chamartin, nos P. P. de Castille eux-mêmes admiraient la richesse de son vocabulaire espagnol et la verve avec laquelle il en usait. Actif, dévoué, joyeux, il payait volontiers de sa personne : tenant l'harmonium à la chapelle, balayant sa classe, s'occupant de la bibliothèque du collège. N'écrivait-il pas au P. Socius, avant chaque Congrégation provinciale, pour revendiquer le soin d'entretenir la propreté où elle risque d'être le plus négligée.

En l'absence de Mgr. Saliège parti pour Paris ,Mgr. Raynaud, Vicaire général avait fait savoir qu'il donnerait lui-même l'absoute. Mais Mgr. l'Archevêque, de retour le matin du jour des obsèques, tint à officier en personne dans la chapelle du Caousou.

**Distinctions.** — 1. Le P. Yves de la Brière ( province de France) a été nommé membre honoraire de l'Institut de Droit international, dont le siège est à Rome.

2. Le P. Octave de Roux (prov. de France) a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

3.Par décret du Président de la République (J.O.,du 3 août 1928), le P. Berloty (prov. de Lyon) a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. La décoration lui est donnée comme fondateur de l'Observatoire de Ksara et pour les services éminents qu'il a rendus à la science française, en particulier pour la mesure de deux bases géodésiques importantes effectuées par lui en Syrie.

4. Le Gouvernement belge vient de nommer chevalier de l'Ordre de Léopold le P. Teilhard de Chardin (prov. de Lyon), collaborateur du Musée royal d'histoire naturelle et ancien président de la Société Géologique de France, en reconnaissance des services exceptionnels rendus au Musée et à la science. Le Père Teilhard a étudié et classé une importante collection de mammifères fossiles que possède le Musée Belge. Cette étude a révélé l'existence en Belgique d'une faune de mammifères fossiles qui n'a été retrouvée nulle part ailleurs.

5. « Commandement supérieur des Troupes du Levant. S. P. 601, le 2 mars 1928. E. M., 1er bureau, Section du personnel. Ordre général nº 1.000.

« Le général commandant supérieur des troupes du Levant cite à l'ordre de l'Armée avec croix de guerre, R. P. Poidebard, officier interprète de réserve à Beyrouth. Au cours de ses voyages et de ses expéditions archéologiques, n'a cessé d'apporter aux autorités militaires la plus entière et parfaite collaboration. S'étant offert volontairement pour fournir, au printemps 1926, des renseinement d'ordre géographique sur les régions alors peu connues du Léja et du Safa, a recueilli, au cours de reconnaissances en avion, exécutées sur des territoires occupés par les rebelles, une précieuse documentation. Signé Gamelin ».

La Société de Géographie annonce de son côté au P. Poidebard la médaille Prince Henry d'Orléans (1927).

6. Le P. Henry Lammens (prov. de Lyon), le savant orientaliste, a reçu la Médaille du Mérite Libanais.

**Ore Place.** — La maison vient d'être vendue à la Province Hollandaise des PP. des Missions Africaines, désireuse d'y établir son scolasticat. Elle change donc le moins possible de destination, et la chapelle consacrée par tant de souvenirs verra encore des ordinations.

**Le « Recrutement Sacerdotal ».** — La mort des PP. Delbrel et Dubruel chargés du *Recrutement Sacerdotal*, ayant laissé vacante la direction de cette revue, le R. P. Costa de Beauregard, provincial de Lyon, sur les instances du R. P. Prov. de Toulouse, l'a confiée au R. P. Navatel. Le nouveau directeur du R. S. recevra avec reconnaissance toutes les communications utiles qu'on jugera à propos de lui adresser, Séminaire des Missions, YZEURE, (Allier).

**Pour les Missions.**—« Connaître ». Sous ce titre, les Congréganistes Pensionnaires du Collège St. Joseph de Lille ont lancé en janvier 1929 un joli feuillet mensuel de 4 pages, illustré, destiné à propager dans des collèges et écoles la connaissance des Missions en commentant chaque mois l'intention missionnaire assignée par le Pape, et à servir d'organe à une « Ligue missionaire des Ecoles » (un peu à l'instar du *Pro Apostolis* belge).

**Le Conférencier de notre Dame .** —Le P. Pinard de la Boullaye à qui échut l'honneur de succéder au P. Sanson et de monter dans la chaire illustrée par Lacordaire, le P. de Ranignan, le P. Félix le P. Monsabré, etc... a continué brillamment le travail apologétique de ses prédécesseurs.

Nous ne dirons rien ici du sujet de ses conférences, ni de leur immense succès, laissant à une plume compétente le soin de nous tracer le nouveau conférencier dans une étude qui paraîtra dans le prochain numéro des *Lettres de Jersey.*

**Accidents mortels.** — Trois maisons de formation de l'Assistance de France ont eu à déplorer au cours de l'année 1928 des accidents mortels : Laval, Vals, Jersey.

1° Le 5 juin à *Laval,* en se baignant avec les autres juvénistes, à 9 h. 1/2 du matin, deux heures après son petit déjeûner, dans une rivière près de Laval, le F. Chatellier s'est noyé, par suite sans doute d'une congestion.Voici quelques détails sur l'accident : Le premier de tous, le Frère entre dans l'eau, peu profonde sur les bords. Sachant un peu nager, il se lance et fait quelques brasses, quand, se sentant probablement mal, il veut reprendre pied. Mais l'endroit est profond ; il agite les bras sans pouvoir crier. Son voisin accourt et se voit saisi par le bras. Il appelle au secours et soutient comme il peut le corps qui se suspend à lui. Mais la main lâche son bras et ,dans l'eau trouble de la rivière, ni lui ni ceux qui arrivent ne peuvent ressaisir le corps qui s'enfonce sans s'agiter. On se laisse couler au-dessus de l'endroit : rien ne remue et on ne voit rien. Ce sont pendant une heure de vains essais, tandis que d'autres vont chercher des barques et prévenir la maison et le médecin. A deux heures du soir seulement les gendarmes, alertés, retrouvèrent le cadavre cinq mètres plus loin. La figure et le haut du corps étaient tout violets de sang.

2e Un mois après, autre noyade à *Vals.* — Le Fr. Victor d'Armagnac a succombé à une congestion au cours d'un bain, écrivait le R. P. Guizard. Il a coulé à pic dans la rivière et ,retrouvé après d'assez longues recherches, il n'a pu être ranimé. Il prenait ses vacances à Mons avec des régents de Toulouse et de Lyon. A ses obsèques, célébrées le 30 dans notre église de Vals, une nombreuse assistance était venue du Puy apporter sa sympathie à sa famille

et à la communauté. Mgr Rousseau était venu la veille prier près du corps et a vu la mère, dont la résignation chrétienne est admirable. Elle a exprimé le désir d'emmener le corps de son fils, qui a été reconduit à la gare à l'issue de la cérémonie. C'est un sujet d'élite que perd la province de Toulouse.

3° *Jersey* clôturait la triste série. — Le jeudi 27 septembre, le F. Jean Drillon, lyonnais de première année, s'étant accroché dans les rochers à une pierre qui a cédé, a fait une chute grave de plusieurs mètres. Le docteur Labesse, appelé par téléphone, le fit transporter aux Limes où son état ne parut pas d'abord très inquiétant. Mais, les jours suivants, des troubles nerveux se produisant, on décida de faire une trépanation. Le malade fut administré puis opéré, et l'on constata alors une fracture du crâne qui avait entraîné une grave hémorrhagie cérébrale. Le pauvre frère ne put reprendre connaissance après l'opération et mourut, le dimanche 30, à huit heures du soir.

Sa mère, arrivée trop tard, fut admirable. « Je l'avais donné au Bon Dieu, dit-elle, Je n'ai rien à dire. Que dire quand Dieu lui-même nous a donné son Fils ? Que dire devant le Crucifix ! »

---

# Chine

**Etat de la Mission de Nankin au 1er juillet 1928.**

1° Etendue de la Mission : Le Vicariat apostolique de Nankin a pour territoire 54 des 60 sous-préfectures composant les 5 intendances de la province du Kiang-sou, et, pour population, environ 29 des 34 millions d'habitants que renferme cette province.

2° Division ecclésiastique : La Mission, Chang-hai à part, est divisée en 10 sections comprenant en tout 75 districts.

Le *district* est la réunion d'un nombre plus ou moins grand de chrétientés, soumises pour l'ordinaire à la juridiction d'un seul Missionnaire ; la *section* comprend plusieurs districts, et est administrée par un Vicaire forain à la direction duquel sont soumis les Missionnaires et les Chrétiens de la section.

3° Personnel : *a*) *Religieux de la Compagnie de Jésus.*

1 Vicaire Apostolique.
116 Prêtres (19 indigènes), dont 2 à Hai-men.
20 Scolastiques (13 indigènes).
34 Frères coadjuteurs (17 indigènes).
3 Novices indigènes scolastiques.
Total : 174 Jésuites, dont 52 indigènes.

*b) Clergé séculier indigène.*

62 Prêtres, dont 2 du Ngan-hoei, 9 de Hai-men.
27 Petits Séminaristes, dont 5 de Hai-men, et 1 du Fou-kien.
98 Latinistes au collège de Zi-ka-wei.
Total : 212 de la Mission et 17 Séminaristes étrangers à la Mission.

*c) Congrégations religieuses.*

*Hommes* :
60 Petits Frères de Marie (7 indigènes).

*Femmes.*
21 Carmélites (14 indigènes).
150 Auxiliatrices du Purgatoire (74 indigènes).
10 Dames du Sacré-Cœur, et 5 Sœurs.
53 Franciscaines Missionnaires de Marie (3 ind.).
73 Sœurs de St Vincent de Paul (42 indigènes).
24 Petites Sœurs des Pauvres (4 indigènes).
260 Présentandines, toutes indigènes.
Total : 596 religieuses, dont 397 indigènes.

Des 178 prêtres de la Mission de Nankin, 168 travaillent dans la Mission de Nankin, et 10 dans le Vicariat de Hai-men.

4° Aides des missionnaires dans les districts :

*a) Présentandines.* — Elles occupent 42 postes dans le Kiang-sou, 48 dans le Vicariat apostolique du Ngan-hoei, 6 dans celui de Hai-men. En tout, 96 postes.

*b) Catéchistes.* — 119.

*c) Maîtres et maîtresses d'école.* — Le tableau général indique 585 maîtres et 773 maîtresses.

*d) Vierges.* — Ce sont elles qui, à de rares exceptions près, dirigent les écoles, baptisent les enfants moribonds, prennent soin des orphelinats, de la propreté des églises etc... Le total des Vierges employées au service de la Mission est de 900 environ.

**Message de Sa Sainteté Pie XI** aux vénérables Frères révérendissimes Ordinaires de Chine, et chers fils, les prêtres et les fidèles, et par eux à tout le grand et très noble peuple chinois.

Rome, le 1er août 1928.

Le Saint-Père, qui a suivi et suit toujours avec le plus vif intérêt le cours des événements en Chine, et qui a été le premier à traiter la Chine non seulement sur le pied de parfaite égalité, mais avec une attitude de vraie et très spéciale sympathie en consacrant de sa main, à Rome, dans la basilique de St-Pierre, les premiers évêques chinois, se réjouit vivement et remercie le Très-Haut de la fin de la guerre civile, et, en même temps, fait des vœux afin qu'une paix durable et féconde, intérieure et extérieure, soit établie, basée sur les principes de la charité et de la justice.

Pour obtenir cette paix, Sa Sainteté souhaite que les légitimes

aspirations et les droits d'un peuple qui est le plus nombreux de la terre, soient pleinement reconnus ; d'un peuple d'ancienne culture, qui a eu des temps de grandeur et de splendeur, et auquel, s'il se maintient dans la voie de la justice et de l'ordre, un grand avenir ne peut manquer.

Le Saint-Père veut que les missions catholiques apportent leur contribution à la paix, au bien-être et au progrès de la Chine, et, selon ce qu'il a déjà écrit dans sa lettre du 15 juin 1926 *Ab ipsis pontificatus primordiis*, adressée aux Ordinaires de la Chine, répète de nouveau maintenant que l'Eglise catholique professe, enseigne et prêche le respect et l'obéissance aux autorités légitimement constituées, et qu'elle demande pour ses missionnaires et fidèles la liberté et la sécurité du droit commun.

Aux mêmes Ordinaires, Sa Sainteté recommande, comme achèvement de l'œuvre évangélisatrice, d'organiser et de développer l'action catholique, afin que les fidèles de l'un et de l'autre sexe, et spécialement les chers jeunes gens, par la prière, la parole et l'action, apportent, eux aussi, leur contribution de droit à la paix, au bien-être social et à la grandeur de leur patrie, en faisant toujours mieux connaître les saints et salutaires principes de l'Évangile, et en aidant les évêques et les prêtres à la diffusion de l'idée chrétienne et des bienfaits individuels et sociaux de la charité chrétienne.

Sa Sainteté enfin, en réitérant ses souhaits et ses vœux pour la paix et la prospérité de la Chine, et en suppliant le Dieu ToutPuissant de les exaucer, avec toute l'effusion de son cœur donne à tous sa paternelle bénédiction apostolique.

CARDINAL GASPARRI.

**Les fêtes jubilaires de l'Aurore.**—1° *Le 9 novembre*, à 7 h. sermon par le P. Joseph Tsang, à 7h. 30, messe par S. G. Monseigneur Paris ; après la messe, Monseigneur reçoit au parloir les cent chrétiens ou catéchumènes. Sa Grandeur invite les catéchumènes à ne pas le rester trop longtemps, mais à devenir vite chrétiens et bons chrétiens. Tous sont exhortés au travail. « Vos familles croient que vous travaillez, il ne faut pas trop les décevoir ». Et que ce travail ne soit pas égoïste, seulement en vue d'une situation, mais inspiré par l'amour de la famille, de la patrie, de l'Eglise.

A 10 heures, réunion à la grande salle. Trois discours d'élèves, rappelant l'histoire de ces vingt-cinq ans. Le R. P. Recteur répond. Les fêtes de ces trois jours consistent surtout en séances, destinées à exercer acteurs, et lecteurs à la parole publique. Pendant ces trois jours, familles et amis des deux sexes seront admis à visiter l'Aurore. Que les élèves en fassent les honneurs avec cette distinction simple et cordiale qui a toujours été jusqu'ici la caractéristique de leurs anciens. Ailleurs on peut trouver de plus beaux édifices, plus de luxe et de confort. Ce que les familles veulent en envoyant leurs fils à l'Aurore, c'est une éducation sérieuse. A

vous de prouver qu'elles ont satisfaction. Si tel trouve que nos fêtes n'ont pas l'éclat qu'on leur donne ailleurs, expliquez-leur que nous ne voulons pas perdre trop de temps à la préparation. Si notre école voit augmenter son renom de maison sérieuse, tant mieux.

Le P. Thomas Ou explique aux élèves que l'affreux temps de ces derniers jours, suivi du radieux soleil d'aujourd'hui, est l'image des tempêtes qui ont éprouvé l'Aurore, et du succès actuel. De 1903 à 1928, l'Aurore a passé de 21 à 473 élèves ; avec cette proportion, dans vingt-cinq ans les élèves seront près de 5.000, dans cinquante ans « toute la population mâle de Changhai sera dans l'Aurore ! » Légitime succès.

A 3h. p. m. séance chinoise, latine et française. Ceux mêmes — la grande majorité des auditeurs—qui ne comprennent pas latin, français,ou style chinois, sont saisis par la beauté des décors,des costumes anciens (loués à un théâtre chinois) et par le jeu très vivant des acteurs ; d'ailleurs des sommaires en chinois et français permettent de suivre la marche des pièces. La foule est très attentive jusqu'au bout.. L'amiral Stotz et les officiers qui l'accompagnent paraissent très satisfaits des résultats obtenus.

Le Samedi 10, à 7h. sermon par R. P. Henry ; à 7h.30 messe par S. G. Monseigneur Tsu, puis réception des chrétiens. A 3h.séance française, le *Malade imaginaire*. Foule chinoise plus dense encore que la veille : nombreux français, militaires ou civils, quelques dames. Notre vieux Molière a son succès babituel. Un bon résumé chinois permet à tous de suivre la marche de la pièce. Pas n'est besoin de saisir toutes les finesses du dialogue pour comprendre les infortunes d'Argan, les malices de Toinette (transformée pour la circonstance en Antoine), la solennelle sottise des médecins du vieux temps. La scène finale, la réception d'Argan dans une faculté amie, avec le chant du « Dignus est intrare » a été un triomphe.

Le soir, illumination de la nouvelle grande salle et de la porterie.

Le dimanche 11, messe à 8 heures par Monseigneur Haouisée, le nouveau coadjuteur de Nankin, qui fut pendant bien des années professeur et ministre à l'Aurore ; il a bien voulu interrompre sa première tournée de confirmations dans le nord de la Mission et voyager par un train de nuit pour arriver à temps. Sa Grandeur a exhorté son jeune auditoire avec la chaleur et la hauteur de pensée que tous connaissent. Et c'était grande joie pour tous que de voir l'ancien maître portant les superbes insignes du pontife.

A midi, banquet dans la grande salle, pavoisée de drapeaux pontificaux, chinois et français, mêlés à l'écusson de l'Aurore. A la table d'honneur S. G. Monseigneur Haouisée, ayant à sa droite M. Meyrier consul de France, à sa gauche l'amiral Stotz. En face Monseigneur Tsu, ayant à sa droite M. Tsai Yuen-pei, ancien ministre de l'instruction publique et recteur de l'Université de

Pékin, qui fut un des fondateurs de l'Aurore. A la gauche de Mgr. Tsu, M. Tchang Ting-fang de Shanghai. Nous reconnaissons avec une grande joie à la table d'honneur, le vénérable M. Ma Siang-pé qui fut le premier directeur de l'Aurore à Zi-ka-wei, et tous les Pères directeurs ou recteurs qui survivent : (trois sont déjà allés, dans la force de l'âge, recevoir leur récompense). Auprès d'eux, de nombreux officiers de la marine française et des troupes coloniales, plusieurs membres du Comité exécutif du gouvernement de Nankin, plusieurs personnages officiels chinois de Shanghai, des conseils municipaux français et chinois, des notables chrétiens et païens, dont la cordiale protection n'a jamais manqué à l'Aurore, les principaux bienfaiteurs.

Perpendiculaires à la grande table où il y avait 56 places, dix petites tables de 16 couverts chacune groupent dansle plus cordial mélange professeurs anciens et présents, anciens élèves, amis de l'Aurore : 200 convives en tout. On pense que la gaieté n'a pas manqué dans cette réunion où la jeunesse dominait.

Au dessert, le R. P. Lefebvre, recteur de l'Aurore, lit une adresse dont nous sommes heureux de donner le texte intégral, et qui résume à merveille l'histoire, l'état actuel, les espérances d'avenir de l'Aurore.

2° *Toast du recteur de l'Aurore.*— « Vous trouverez bon, Messieurs qu'en premier lieu j'exprime ma joie d'avoir parmi nous aujourd'hui M. Ma Siang-pé, le fondateur et le premier et constant bienfaiteur de l'Aurore. En repassant les idées des premiers jours, nous comprendrons mieux le caractère de l'Aurore et les résultats qu'on s'efforce d'atteindre.

Quand, il y a 25 ans, il présidait au lever de la jeune Aurore, il était un novateur : peu d'écoles en ce moment prétendaient donner un enseignement supérieur qui mît la jeunesse chinoise en contact avec la culture européenne. Les candidats qui se présentèrent voulaient étudier la philosophie ; sans doute ils voyaient déjà que le besoin de techniciens est moins grand que celui d'honmmes sachant penser par eux-mêmes, parce qu'ils ont une culture générale, sachant fonder leurs théories sur les plus sûrs principes de la saine raison, sachant vivre enfin en hommes conscients de leur destinée et soucieux de leur beauté morale. La philosophie s'enseigne encore, et nous pensons que c'est pour le grand avantage de nos diplômes.

Les candidats de 1903 demandaient aussi qu'on leur enseignât le latin, soulignant ainsi leur estime pour une formation désintéressée. A vrai dire, le latin a, pendant de longues années, disparu de l'affiche : mais voilà que depuis deux ans la jeune faculté des Lettres en fait un objet d'enseignement, et, avant-hier, nos apprentis latinistes se sont essayés à débiter quelques scènes en cette langue.

Dès le début également, on apprit le français, et ce trait dis-

tingua encore l'Aurore d'autres institutions, où l'on se préoccupait, surtout alors, de préparer vite aux affaires. On estima, et on estime encore aujourd'hui, que le français, avec sa littérature si variée, si fine, si humaine, est éminemment propre à former les esprits et les cœurs, que nos juristes et nos savants de tous ordres ont écrit des ouvrages, qu'on ne peut ignorer si l'on veut sortir des connaissances élémentaires.

L'histoire des origines nous apprend en outre que M. Ma appela aussitôt comme collaborateurs les Pères de la Compagnie de Jésus ; il jugeait ainsi qu'une plus grande stabilité serait assurée à son entreprise. Il savait également que des maitres catholiques, sans imposer à personne leurs convictions intimes, sauraient,dans les luttes d'idées qui agitent le monde, ne pas laisser s'obscurcir le soleil de la vérité éternelle, seul principe de vraie vie pour les individus et les peuples.

Ces pensées initiales ont guidé les maîtres d'hier et ceux d'aujourd'hui.

Avec quel succès? Evidemment les nuages n'ont pas manqué ; mais les nuages rendent souvent plus beaux les levers du soleil et ses jeux de lumière. A tel moment, il est vrai, les nuées accumulées semblaient devoir étouffer cette source de clarté ; mais, l'horizon une fois éclairci, on remarquait que l'ascension de notre petit astre avait continué. En effet les recrues venaient : en 1908, il y a 150 élèves ; en 1918, ils sont 233 ; en 1924, 350, et actuellement nous en comptons 473. Et ces élèves viennent ici pour travailler à l'abri des distractions de la politique ; ils passent des examens dont le sérieux n'a pas faibli. C'est donc, s'ils se soumettent à la direction d'une autorité ferme, malgré les exubérances de certaines natures éprises de liberté totale, qu'ils estiment bienfaisantes les années passées sur nos bancs.

Mais encore quels succès noter? Ici, Messieurs, il me faudrait tracer vos biographies ; car je vois parmi vous des hommes considérables,ayant des charges importantes dans les offices du gouvernement, ou bien étant des médecins, des avocats,des ingénieurs, des professeurs appréciés pour leur compétence et leur bonne tenue. Il nous est très agréable d'entendre souvent rapporter sur vous des témoignages flatteurs.

Et si quelque grincheux trouve que notre tableau d'honneur n'est pas encore très fourni, nous avons une excuse commode : notre nom même indique que nous sommes d'hier ; nous sommes excusés si des clartés éblouissantes ne sortent pas de notre sein ; nous tâchons de progesser, et nous espérons monter encore vers le zénith.

Les concours pour ce faire ne nous manquent pas. Messeigneurs, représentant ici l'autorité catholique, vous avez droit à un témoignage public de reconnaissance ; la Mission ne nous a pas marchandé

les encouragements et les secours de toutes sortes : un grand nombre de vicaires apostoliques, dont nous sommes heureux de saluer ici les représentants, s'intéressent aussi à nos efforts, pour instruire les jeunes gens à qui ils veulent du bien.

M. le consul de France, vous savez dans le détail (je ne puis le rapporter ici) tout ce qui a été fait par vous et par vos prédécesseurs pour permettre d'appeler des professeurs de choix, de monter nos bibliothèques, d'établir des laboratoires bien outillés, et d'envoyer nos diplômés parfaire leurs études en France. Recevez une nouvelle expression de notre gratitude.

Nous vous devons aussi un grand merci, à vous, nos chers anciens : cette maison est vraiment la vôtre par l'intérêt que vous lui portez. En des moments difficiles vous avez vengé son honneur ; par votre travail, par votre conduite dans les différents postes que vous occupez, vous lui attirez la sympathie ; les rapports si cordiaux que vous entretenez avec vos maîtres, et dont la spontanéité surpend ceux qui vous connaissent moins, est pour eux la plus douce des récompenses. Vous nous serez toujours désormais présents, puisque la belle horloge que vous nous avez donnée, va tous les quarts d'heure, par sa sonnerie, nous rappeler votre souvenir.

Nous avons le privilège de compter aujourd'hui parmi nos hôtes des membres du gouvernement chinois ; nous les remercions de cette nouvelle marque de sympathie. Plusieurs parmi eux ont été en France : ils y ont étudié ; ils en aiment l'esprit ; ici, nous nous efforçons de donner aux étudiants les avantages d'une éducation française sans qu'ils aient besoin de sortir trop jeunes de leur pays.

En ces temps, où dans le monde entier les forces destructices de tout ordre social s'agitent, il est important que les ouvriers de la paix unissent leurs efforts ; nous osons prétendre à travailler efficacement avec eux. En cela comme en tout le reste, nous ne désirons qu'être utiles, et si, pour notre petite part, nous pouvons contribuer au grand œuvre de la reconstruction, nous serons amplement récompensés de nos efforts ».

3° *Le discours du consul et des personnalités chinoises.* — M. Meyrier, consul de France, prend ensuite la parole. « Au nom de la France » et des Français établis en Chine et à Shanghai en particulier, il exprime « l'admiration et la gratitude » de tous pour l'œuvre accomplie par les Pères Jésuites de l'Aurore qui ont su proposer et faire accepter à la jeunesse chinoise « l'idéal magnifique de leur pensée » ; qui ont su unir, pour son bien, méthodes françaises et méthodes chinoises, donnant à leurs élèves, sans les dépayser, sans les déraciner, le meilleur de notre civilisation, contribuant ainsi très efficacement à cette collaboration franco-chinoise que nous désirons tous.

Le Dr. Tsu Ming-i, membre du Comité exécutif du gouvernement de Nankin,et codirecteur de l'Institut franco-chinois de Shanghai, parle de la tâche ardue qui s'impose au gouvernement national ; au nom de ce gouvernement, il félicite l'Aurore de préparer, par la double culture, chinoise et française, les hommes qui mèneront cette tâche à bonne fin.

Il dit notamment : — « Combien je suis heureux aujourd'hui d'être parmi vous pour fêter ensemble le 25e anniversaire de l'Université l'Aurore ! Mais tout en nous réjouissant, nous ne devons pas oublier la tâche assez ardue de ceux qui ont travaillé et de ceux qui travaillent encore maintenant pour la prospérité de l'établissement. A tous, ici présents ou non, nous adressons nos meilleures félicitations.

« Certes, la tâche d'un éducateur est assez difficile, surtout en ce moment de transition. Tout malentendu,de quelque nature qu'il soit, est susceptible de nuire à la bonne marche de l'œuvre. La direction de cette université semble avoir bien compris cela, car elle a su s'entourer de toutes les sympathies. Malgré les quelques péripéties qui ont menacé, pour un moment, son avenir, l'Université n'a pas cessé de progresser et de prospérer.

« C'est sur la demande de la direction que le gouvernement national s'est intéressé depuis ces deux années au développement de l'Aurore. Il nous a envoyés, moi, l'année dernière, et M. Nong, cette année, comme ses délégués, pour assister aux examens de sortie des élèves.Nous avons constaté, l'un et l'autre, de réels progrès et d'excellents résultats, dûs en partie à la bonne méthode d'enseignement dispensée par l'université et en partie au dévouement de ses professeurs.

« La Chine, nous le savons tous, est assez riche en elle-même ; elle cache dans son sein des richesses immenses. Mais pour qu'elle se développe, pour qu'elle livre ses trésors, il lui faudra beaucoup d'hommes de sciences, sciences pures et appliquées. Plusieurs œuvres de collaboration franco-chinoise ont été créées, ces dernières années, ayant pour but de former ces hommes de sciences dont la Chine a tant besoin, surtout en ce moment de reconstruction. Je me permets d'espérer que l'Aurore ne restera pas à l'écart, et qu'elle se joindra à nous pour travailler en commun à cette noble tâche, celle de propager et de développer la science française en Chine.

« Dans ce but je bois à la prospérité de l'Université et à la bonne santé de sa direction et de son personnel.

« Vive la France ! Vive la science française ! »

Le R. P. Thomas Ou S. J., préfet des études chinoises à l'Aurore donne les statistiques des progrès de l'Université en ces 25 années. Elle compte sur tous ses anciens élèves pour lui amener des recrues : si chaque ancien amenait seulement dix nouveaux à l'Aurore, que de milliers d'étudiants !

M. Tsai Yuen-pei parle du bienfait de la double culture chinoise et française, et félicite l'Aurore d'avoir su les unir. Il rappelle la visite qu'avec deux camarades du Nan-yang College il fit, en 1903, à M. Ma Siang-pè, visite dont l'Aurore est née. Et il termine en souhaitant à la chère Université vie longue et prospère.

Le vénérable M. Ma Siang-pè se lève alors, salué par de frénétiques acclamations. Ceux mêmes qui, à cause du frêle organe de l'orateur, ne peuvent entendre son toast, admirent la mimique expressive, la physionomie si vivante de ce beau vieillard nonagénaire. M. Ma ajoute quelques détails nouveaux sur la fondation de l'Aurore, et compare la jeune Université à la plante, frêle et modeste d'abord, puis ornée de sa parure de fleurs et de fruits ; que cette fierté aille toujours grandissant pour l'Aurore !

M. Kao Lou, ambassadeur de Chine à Paris, décrit, dans un excellent français, les institutions fondées ces dernières années à Pékin, Paris, Lyon, pour donner à de jeunes Chinois, par les méthodes françaises, l'initiation à toutes les sciences modernes. L'Aurore est la plus ancienne de toutes ces institutions, et son rôle s'est montré particulièrement bienfaisant. Au moment de partir pour Paris, le nouvel ambassadeur trouve un grand réconfort dans la pensée de l'œuvre de coopération franco-chinoise qui s'accomplit ici.

M. Kou Cheou-hi, professeur de Droit à l'Aurore, et président de l'Association des Anciens Elèves, salue les anciens recteurs qui sont ici présents : les cheveux et la barbe de plusieurs ont blanchi depuis les jours de leur rectorat, mais le cœur reste aussi jeune pour aimer l'Aurore. Un hommage ému à la mémoire de ceux qui, après s'être usés au service de l'Université, ont reçu leur récompense.

M. Tchou yen, qui appartient aux premières générations de l'Aurore, et est aujourd'hui directeur de la Commission du Cadastre de la cité chinoise de Shanghai, rappelle aussi les vieux souvenirs des débuts à Zi-ka-wei, et souhaite que l'Aurore forme beaucoup de techniciens instruits et honnêtes dont la Chine a besoin.

Après ces démonstrations où s'affirme sous tant de formes l'intérêt que tous, Français et Chinois, portent à l'Aurore, un répit bien nécessaire d'une demi-heure est accordé, pendant lequel un opérateur de Shanghai prend l'inévitable photographie des convives du banquet. Une armée de domestiques enlève les tables du festin, et met en place les centaines de chaises pour la séance, organisée par nos anciens, qui clôturera les fêtes ; une foule, plus dense encore que les deux jours précédents, envahit la grande salle, aussitôt qu'elle est préparée, et à 4 heures, commence une séance très intéressante, très typique, de boxe chinoise d'abord, puis de musique ancienne et moderne. Et le soir, Pères, étudiants chrétiens et catéchumènes, se retrouvent groupés dans l'humble chapelle provisoire, toute transformée par sa décoration de fleurs et de tentures. Le R. P. E. Beaucé, supérieur de la Mission, donne la béné-

diction du St. Sacrement. Et de tous les cœurs monte l'action de grâces pour le succès, vraiment inespéré, de ces trois jours de fête, où on a si bien senti l'attachement des anciens, la sympathie de tant d'amis, de tant de protecteurs français et chinois. Pour leur rude labeur de chaque jour, les maîtres de l'Aurore trouveront, dans les souvenirs de ces noces d'argent, leur meilleur réconfort humain.

**Le voyage de S. E. le Délégué à Nan-king.** — Le 28 janvier 1929, Mgr Costantini, qu'accompagnaient NN. SS. Haouisée et Tsu, ainsi que le R. P. Noury, le P. Luc Tsang (comme interprète), M. Loh Pa-hong, est parti de Chang-hai dans un « wagon spécial » accroché à l'express de 12 h. 1/2 pour Nan-king. Un délégué des Affaires Etrangères était à la gare pour leur souhaiter bon voyage.

A 10 h. p. m., le train était à Nan-king. Une automobile gouvernementale attendait avec deux représentants du gouvernement. Monseigneur Costantini a été conduit, ainsi que M. Loh, à l'hôtel du Wai Kiao-pou, où ils ont passé la nuit. Mgr Haouisée est descendu à la résidence, où le R. P. Gilot l'attendait, en lisant le *Bañes et Molina* du P. de Régnon. Mgr Tsu, le R. P. Noury, et le P. Tsang, ont logé au collège Ricci.

Le lendemain 22, S. E. le Délégué a célébré la messe à l'église provisoire de Nan-king. Le rendez-vous était pour 10 h. a. m., à l'hôtel du Wai Kiao-pou. A 10 h. 1/2 un coup de téléphone du vice-ministre des Affaires Etrangères, remplaçant le ministre absent, invitait S. E. le Délégué et ses compagnons à venir au Wai Kiao-pou, où se règlerait le programme définitif de la journée.

A peine arrivés au ministère, ils furent prévenus que le président les attendait immédiatement. Les évêques durent se rendre à l'audience comme ils étaient, en costume de ville.

Le réception du président fut simple, « comme il est d'usage sous le nouveau régime ». Après vingt minutes d'attente dans un salon, le président est arrivé, en costume de ville. S. E. le Délégué a prononcé quelques mots latins pour résumer l'adresse, rédigée en petit style par M. Ma Siang-pè, et qui fut lue par le P. Luc Tsang. En voici le texte français :

« J'estime que c'est un grand honneur pour moi de me trouver aujourd'hui à Nan-king en qualité d'envoyé de Sa Sainteté le pape Pie XI, l'autorité suprême de l'Eglise catholique dans le monde entier. Ce que le Pape attend de la Chine a déjà été clairement spécifié dans son télégramme du 1er août 1928. Je me trouve ici pour transmettre personnellement au gouvernement national les désirs du Pape.

« Je suis très heureux de voir la paix rétablie et l'unification effectuée en ce pays. J'espère sincèrement que la nation chinoise continuera ses réformes et sa reconstruction, établissant ainsi des fondations solides pour la nation.

« Bien que les prêtres catholiques qui poursuivent actuellement leur mission en Chine appartiennent à des nationalités différentes, leur but est le même : amener les masses chinoises à l'Evangile du Christ, évangile d'amour fraternel et d'égalité. La religion catholique ne connaît pas de distinctions nationales ou raciales ; c'est une religion qui est sincèrement favorable à l'égalité de l'humanité.

« Nous, en notre qualité de prêtres, n'avons pas l'intention d'intervenir dans la politique et dans la diplomatie d'aucune nation. Notre attitude est parfaitement impartiale. Nous sommes prêts à offrir notre aide à la nouvelle Chine pour ses nombreuses réformes et pour sa reconstruction. Nous prions pour que Dieu bénisse le peuple chinois, et lui permette de jouir d'une paix et d'un ordre permanents. Nous prions aussi afin que la Chine soit sur un pied d'égalité avec les autres puissances, ce qui assurera la paix dans le monde tout entier » (Kuo Min, traduit par le *Journal de Shang-hai* 24 Janv.).

Le président répondit quelques mots cordiaux, à la louange du Souverain Pontife et de l'Eglise catholique ; puis, après quelques minutes de conversation, l'audience prit fin.

Le soir, M. C. T. Wang, ministre des Affaires Etrangères, offrit un grand dîner à S.E. le Délégué et à ses compagnons ; par une délicatesse très remarquée, la plupart des invités chinois parlaient couramment le français (un ancien de l'Aurore ; deux de Louis le Grand à Paris) ; Mgr Haouisée voisin de M. Victor Hou, a pu causer avec lui de divers ouvrages récents de philosophie.

**Obsèques nationales de Sun-Yat-sen.** — Elles ont commencé le 22 mai 1929 à Pékin ; le cercueil a été ouvert, et le corps réembaumé, puis revêtu d'une longue robe de satin bleu, d'une veste de soie noire, de bas blancs, de gants et chaussures de satin noir. Puis le corps fut placé dans un cercueil de bronze. Les funérailles se poursuivirent à Nankin. Mgr le Délégué s'y rendit officiellement. Le 31 mai, à 10 h. 1/2, le représentant du Pape s'est rendu dans la salle où repose le corps du Dr Sun, et lui a rendu hommage. Monseigneur Costantini est habillé d'une soutane pourpre, l'habit de grande cérémonie de la religion catholique.

Le 1er Juin, visite de S. E. le Délégué au président Tsiang Kai-che. Mgr Costantini est introduit immédiatement après les ambassadeurs des cinq puissances signataires du protocole. Le président lui adresse le premier la parole : « Au nom de tout le peuple chinois, je remercie SaSainteté le Pape d'avoir bien voulu vous envoyer comme son délégué, pour prendre part aux obsèques solennelles du DrSun-Yat-sen. Cela nous fait grand honneur ,et nous nous permettons de vous présenter cordialement nos souhaits de bienvenue ».

Mgr Costantini a répondu en français (traduit par M.Lo Pa-hong). Il remercie de tout cœur le président du gouvernement chinois de ses souhaits de bienvenue et de son hospitalité. «Au nom de S.S.

Pie XI, je souhaite à la Chine paix, unité,prospérité et richesse. Les bons exemples laissés par le Dr Sun sont connus de tout le monde, et chaque jour la réputation de ces bons exemples se répandra de plus en plus ». Puis, présenté par le Ministre des affaires étrangères, Dr C. T. Wang, le Délégué serra la main de toutes les personnes présentes et se retira.

**Les réparations pour l'attentat de Nan-kin** ont abouti en février 1929 : « Les dommages matériels ont été évalués à la somme de 106.000 dollars chinois. En ce qui concerne la mort du P. Dugout, pour laquelle le gouvernement français, a spontanément renoncé au paiement d'aucune indemnité, le gouvernement chinois a décidé d'affecter, à titre de libéralité, une somme de 20.000 dollars chinois au comité international pour l'amélioration de la sériciculture en Chine, et une somme de 10.000 dollars chinois au dispensaire antivariolique ». (Dépêche officielle transmise à l'Agence *Fides*).

**La réunion des anciens élèves de Zi-ka-wei** (3 déc. 1928). Elle a dû cette année une solennité spéciale à la présidence de S. G. Monseigneur Haouisée.

A 8 h. 1/2 a. m., Messe à la chapelle du Collège. Entrée solennelle de Sa Grandeur, qui porte la cappa magna d'hiver. Messe avec chants, éxécutés par la chorale de Tong-ka-dou, M. Tsu Ki-seng tenant l'orgue.

Après l'Evangile, Monseigneur assis devant l'autel, mître en tête et crosse en main, parle aux anciens de la vie divine circulant dans sa plénitude au sein de la Trinité, descendue en eux si abondante, spécialement pendant leur vie de collège, et qu'ils doivent maintenant apprécier à sa juste valeur, garder toujours en eux, faire circuler autour d'eux, spécialement dans leurs familles,au dehors aussi ; qu'ils soient, par leurs exemples surtout, des transmetteurs de vie.

Avant midi, réunion des anciens dans une salle du collège. M.Hilaire Tsu Ki-seng rappelle, dans une adresse française très personnelle, très délicate, tout ce que les anciens doivent à Monseigneur. Pour beaucoup il fut le professeur, qui s'est rendu pleinement maître de la langue chinoise, pour faire mieux comprendre ses leçons et ses conseils. « A force de la cultiver, vous êtes parvenu à vous rendre familières les expressions, les tournures, les proverbes, qui frappent d'autant plus nos oreilles qu'ils sortent d'une bouche étrangère ! » Il a voulu, aussi, pour faciliter aux jeunes chinois l'étude de la langue française, « qui les aide grandement dans les recherches des sciences profondes », composer pour eux des recueils « de ces jolis morceaux des meilleurs auteurs français... qui tous contiennent une leçon morale, et sont si intéressants que nous les re-

lisons plusieurs fois, en trouvant à chaque lecture autant d'agrément et de bienfait qu'au premier essai de traduction ».

Pour d'autres, Monseigneur a été le pasteur très aimé, à Tong-ka-dou, à Tsang-ka-leu. « Beaucoup d'entre nous n'étions encore que des enfants quand vous êtes venu parmi nous ; nous avions à ce moment plus envie de prendre un jouet que de tenir un livre à la main ; vous nous appeliez alors auprès de vous,vous inventiez des amusements, et tout en nous faisant épeler A B C D, vous disiez quelques mots dans nos oreilles sur l'amour du bon Dieu, et ces mots-là, nous voyons bien que non seulement ils ne sont pas perdus, mais encore, pour quelques-uns d'entre nous que voilà présents, ils sont une voix précieuse, avec laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a appelé ses apôtres... Heureux alors ceux qui ont reçu de vous le message céleste ».

Pour presque tous, enfin, Monseigneur fut « le bon conseiller d'âme... Vous prêchez... avec une telle force qu'il n'y a pas une seule parole qui n'entre droit au fond de notre cœur. Nous tous qui avons entendu vos sermons, particulièrement pendant les retraites que nous avons faites, nous vous serons à jamais reconnaissants de nous avoir encouragés dans le chemin du ciel ». Tous voudront prouver leur reconnaissance à leur ancien maître, à leur ancien curé, à leur ancien prédicateur, devenu leur évêque .« A l'heure actuelle, le devoir de notre pasteur est plus pénible que jamais : déjà le loup est sorti de la montagne, et a fait des ravages dans les bergeries. Faut-il laisser notre cher berger combattre tout seul, seul avec le monstre? Faut-il le laisser sans repos, en nous veillant nuit et jour? Non, non! quoique brebis, nous sommes assez courageux contre nos ennemis, parce que nous avons la foi que vous nous avez donnée, parce que nous possédons les armes que le Collège-Mère nous a fournies. Allons, mes frères ; mettons tous nos efforts en commun ; tenons-nous prêts sous l'égide de notre chef bien-aimé, afin de répondre d'une seule voix à son ordre : « Oui, et de grand cœur ».

Monseigneur a répondu en rappelant que cette année était le jubilé sacerdotal du Saint Père. Si tous ne peuvent aller à Rome, tous auront à cœur de montrer leur esprit filial, en écoutant leur mère la Sainte Eglise, en restant unis, saints, catholiques, apostoliques. Au dîner, qui réunissait environ 200 anciens élèves, toasts, de M. Stanislas Sen, président de l'association, de M. Ma Siang-pè, l'ancien des anciens, du R. P. Recteur du collège. M. Stanislas Sen a insisté sur l'union, l'entr'aide à garder parmi les anciens camarades, la soumission aux chefs « unum ovile et unus pastor ».

M. Ma Siang-pé a mis en garde ses jeunes camarades contre quelques-uns des périls qui se présentent à la jeunesse chinoise d'aujourd'hui. Le R. P. Recteur demande aux anciens leur collaboration pour la bonne administration et la prospérité du collège ; qu'ils lui recrutent de bons élèves, et par leur action dans leurs propres

familles, aident l'action des Pères. Monseigneur répond, en s'excusant de prendre la parole pour la troisième fois. Après avoir donné les consignes de Notre-Seigneur et du Pape, il communique l'appel de S. G. Mgr Costantini, délégué apostolique, recommandant la formation des élites en Chine, donc des chefs, non seulement qui montrent la route, mais qui marchent devant, en donnant l'exemple de la vertu, du désintéressement, du zèle, encourageant les œuvres, par exemple la diffusion de la Revue catholique. Monseigneur termine en recommandant encore une fois l'union. Puisqu'on parle partout de reconstruction, ce qu'il faut c'est, non du sable dispersé, mais du ciment fait de désintéressement et de dévouement. Ne divisez pas le Christ, mais que chacun s'efforce, ainsi que le disait M. Stanislas Sen, de réaliser le « unum ovile et unus pastor ».

**Congrès scientifique de Weltewerden (Batavia)** — *Lettres du P. de la Villemarqué, congressiste.*

*Weltwerden*, 15 *mai* 1929.—Partis le 17 avril de Chang-hai, nous sommes arrivés ici (Java) après 14 jours, pour y passer également 14 jours. Le voyage s'est fait par un temps calme et sur de bons bateaux permettant de dire la Sainte Messe tous les jours. *Le Menelaus* de la Blue Funnel, nous a conduits en 8 jours de Chang-hai à Singapore, après quelques heures de relâche à Hong-kong, port quelque peu déchu de sa splendeur. L'île souffrait de la sécheresse. L'eau était rationnée et l'on songeait à la faire venir de la côte en face, par tube immergé ; ce qu'il y avait de particulier sur *le Menelaus*, c'est la vie de famille que l'on y menait. Bateau propre, silencieux, bien tenu : quelques passagers à peine. De Changhai à Hon-kong, un allemand bibliothécaire : Shio, et chargé par la bibliothèque de Munich, de ramasser les livres chinois de valeur. Ce monsieur qui a un frère capucin, était passé par Zi-ka-wei, malheureusement au moment où l'on était en retraite.

A Singapore, nous avons été, comme de coutume, fort bien accueillis par les Pères des Missions Etrangères : le P. Ouillon, et le P. Morin, ce dernier récemment arrivé de Changhai. Nous avons dû attendre trois jours une occasion, pour Batavia ; la traversée de Singapore à Batavia etc... est assez longue (près de trois jours) à travers 1000 îles hollandaises avec le passage de la Ligne, la disparition de la Polaire, l'apparition de la Croix du Sud, et l'éclipse de Soleil.

A Singapore, il y avait un tas de formalités pour la police ; on craint évidemment le communisme et le contrôle est très sévère.

Les anglais sont aussi très occupés de leur port de guerre avec base d'aviation. Ils l'ont installé dans l'ancien chenal ou détroit entre l'île de Singapore et la terre au Nord, et en ont fermé l'entrée à l'Ouest ; c'est par ce chenal que l'on passait au temps de Saint François Xavier : le détroit, au Sud de Singapore, actuel, étant à cette époque infesté de pirates.

A notre arrivée, 11 mai, à Batavia, le R. P. Recteur de Weltwerden, averti, avait eu la bonté de venir nous chercher en auto. Weltwerden est à 12 km. du point où l'on débarqua.

Nous avons été accueillis avec toute la charité de la Compagnie et toute l'amabilité hollandaise ; aussi n'avons-nous pas hésité à laisser notre expédition au Krakatoa, pour aller visiter les œuvres de la Compagnie. Partis le 12 à 7 heures du matin, nous étions à 5 heures du soir au centre de Java, à Djoka (karta) où se trouvent noviciat, scolasticat, petit séminaire. On fait plus vite ici 600 kilomètres que les 25 kilomètres de Zi-ka-wei à Zosé. Le chemin de fer suit d'abord la côte Nord, puis gagne la côte Sud (Océan Indien), grimpant et descendant, montant jusqu'à 1000 mètres en passant les montagnes en tunnels. On peut voir les cultures de l'île. Rien n'est perdu. L'île n'est qu'un grand jardin où l'on alterne les cultures pour que la terre produise sans se lasser.

Avec la richesse inouïe de l'île, et la ténacité hollandaise, on a obtenu un résultat unique au monde : ainsi la matière et la forme. C'est maintenant le tour de Borneo et Sumatra d'être mis méthodiquement en valeur.

Au point de vue surnaturel, les œuvres vont bien aussi. Il n'y avait que 2 prêtres au début du 19e siècle et à leur arrivée (1859), les Pères ne trouvaient pas de chrétiens indigènes.

Grâce aux écoles, on a pu former des instituteurs et des petits séminaristes indigènes. Il y a 60 petits séminaristes à Djoka, maison tout dernièrement fondée par le P. Humbert.

A Djoka, nous avons été pilotés par le P. Ministre, qui, il y a deux ou trois ans, était aumônier du *Sumatra* au moment des troubles de Changhai. Il se souvenait très bien du P. Van Dosselaere, et gardait un bon souvenir de Zi-ka-wei.

Quoique fort pris, il a eu la bonté de nous conduire à quelque quarante kilomètres de Djoka à Kontilan où se trouvent les écoles qui fournissent instituteurs et séminaristes.

Nous avons eu la joie d'y rencontrer Mgr l'Evêque très aimable. Il était en tournée de confirmation. Pour occuper quelques instants libres en attendant le départ pour un nouveau centre, il lisait le P. de Grandmaison, qu'il avait connu à Jersey. Tous les Pères hollandais parlent français. Au réfectoire on lisait la vie d'Ozanam.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est des *outes dans la campagne* : cela m'a rajeuni de dix ans.

Nous avons été ainsi en auto à travers une admirable campagne dominée par un volcan, visiter un vieux temple bouddhique et faire visite au P. Prentaler que plusieurs d'entre nous ont bien connu, philosophe, à Jersey.

Il avait de belles écoles avec vingt religieuses franciscaines.

Le Congrès (ouverture) commence demain ; mais auparavant, il y a eu plusieurs excursions pour faire connaissance.

C'est un modèle d'organisation. Le Congrès avait choisi très déli-

cate ment pour nous quatre (les PP. Gherzi, Belval, Repetti de Manille, et moi), de nous faire loger dans les« Pastorie... (cures) » : à Burdons et ici ,au lieu de nous loger dans quelque hôtel. Cela naturellement aux frais du Congrès, ainsi que les voyages.

Des étiquettes toutes préparées, et qu'on n'a plus qu'à coller sur ses bagages, vous assurent que vos colis arriveront avant vous à votre nouvelle résidence.

Il y a 270 congressistes dont 195 membres.

*Buitenzorg,* 26 *mai* 1929.—Ayant sacrifié l'excursion au Krakatoa pour aller voir les Pères au Centre de Java (Djoka karta et Montilan), nous étions rentrés à Weltwerden (Batavia) la veille de l'ouverture du Congrès.

Le 15 mai, au soir, un film des plus intéressants nous montrait la culture de la canne à sucre à Java. Rien n'est laissé au hasard pour choisir, féconder les plants, d'une façon grandiose, méthodique et scientifique. A cette première réunion, on commence à faire connaissance, surtout avec les membres venus d'Indochine.

Le lendemain 16, le Gouverneur Général ouvre le Congrès à 8h. 45. a.m. C'est un homme distingué, appartenant à une grande famille hollandaise, et qui a été ambassadeur à Washington. C'est le vice-roi des Indes. Il parle l'anglais d'une façon excellente. Tout le monde applaudit l'allusion à la Hollande : *a little people but a great nation.* Il y a 270 congressistes et ce nombre ira croissant car en plus des 200 membres (environ) il y aura bon nombre de « participants » : heureux de participer (à demi tarif) à toutes les fêtes, banquets, excursions, ascensions aux volcans, promenades en aéroplanes,visites aux jardins zoologiques, botaniques, à toutes les séances scientifiques où l'on a prévu les moyens de combattre la soif à l'aide de limonades, bière,wisky, soda etc... etc... et de quelques gâteaux, ne potus noceat.

Le 16 à 5 heures du soir, première reunion plénière. Les chefs des délégations font des discours,s'ils n'en ont pas fait le matin, mais ils ne présentent pas matériellement les délégués ; à 9 h. du soir, réception par le Gouverneur Général. Nous faisons une entrée sensationnelle dans l'auto de Mgr l'évêque, et un journaliste nous demande si nous ne venons pas de l'obser vatoire du Vatican.

Le 17, excursion à Buitenzorg (le Sans-Souci de Java) : visite aux jardins botaniques, les plus beaux du monde.

Le 18, le Congrès se transporte à Bandoeng (700m. d'altitude) en passant par Buitenzorg où l'on visite encore les fabriques modèles de caoutchouc (plantations, culture, exploitations, usinages), et le Bureau économique d'information botanique.

Le soir, arrivée à Bandoeng ! tout est merveilleusement prévu. Les bagages sont déjà transportés à domicile, on nous conduit à la « pastorie » des Pères Croisiers. Vu notre nombre (quatre), les PP. Gherzi et Repetti restent chez les Pères Croisiers (centre de

la ville, près des Bureaux administratifs du Congrès),tandis que le P. Belval et moi, venons loger chez le P. Jésuite, le P. Van Aerusbergen, à proximité du Technical School,où auront lieu chaque matin les séances d'études. Ce Père, le seul Jésuite qui reste à Bandoeng, dirige un journal catholique,ce qui nous vaudra une longue interview au P.Belval et à moi. Laissant de côté la politique toujours brûlante, nous nous bornons à exposer l'œuvre scientifique des Pères en Chine et son utilité. J'ai lu l'article et j'ai reconnu à travers le hollandais que je devine, la suite des idées générales (?) que j'ai dû énoncer. A propos d'article, celui du P. Lejay paru dans l'*Illustration* sur le même sujet, a été très apprécié par tous ceux qui l'ont lu.

Lundi ,mardi, mercredi, jeudi, vendredi, le matin, séances d'études de 8 h. à midi. L'après-midi il y a des excursions, par exemple, à l'observatoire astronomique de Lembang, à la station radio du Balobar, à deux volcans.

Le P. Gherzi a fait du très bon travail. Il a présidé une séance, et parlé d'une façon appréciée soit aux séances soit aux visites ; il s'est créé des relations très utiles. En général le P. Belval s'est occupé de chimie, de botanique et surtout de bananes. Il a passé longtemps dans le paradis botanique de Buitenzorg,et vu ici un tas de spécialistes qui ont écrit des thèses sur des sujets tels que l'amidon, la banane etc.. Il est très content. D'ailleurs le P. Van Aerusbergen, qui connaissait assez bien les sujets chers au P.Belval, s'est mis en quatre pour lui procurer des relations. Le P. Belval est parti dès vendredi, pour Batavia, Singapore, Saïgon.

On a décidé que le prochain congrès, le 5e, (en 1932) aura lieu au Canada ; le 6e (1935) aura lieu en Indochine. Il sera impossible de faire aussi bien les choses qu'à Java.

Au banquet d'adieu, qui groupait par petites tables près de trois cents personnes, tout était merveilleusement et délicatement organisé. Ainsi l'excellent M.Wisser (sous directeur de l'observatoire météorologique,sismique de Batavia) et aussi un des organisateurs, avait eu l'aimable pensée de me mettre à la table des astronomes avec M. Yamamoto (Kyoto Impérial University), M. Kreiken (Lembang), tandis que lui-même comme sismologiste, avait réuni à sa table le P. Gherzi, le P. Repetti et quelques autres.

*A bord du « Johan de Witt »*, *30 Mai* 1929. — Nous arrivons ce soir à Singapore, où nous prendrons le 1er juin un *Blue Funnel*, gratuit pour Manille et Kobé.

Grâce à Dieu, le Congrès a été une très bonne chose pour nos œuvres : le P. Gherzi a fait beaucoup de connaissances utiles pour Zi-ka-wei *et ne s'est engagé à rien*. Il a produit une très bonne impression auprès des membres de l'observatoire de Batavia, et des directeurs de la Radio de Malabar (Java), ainsi qu'auprès des

membres venus d'Indochine. — Le P. Belval a bien réussi aussi dans sa spécialité. Jai vu surtout les gens d'Indochine, car il y avait peu d'astronomes,

Au congrès, nous avons rencontré, de la part de tous les membres beaucoup de sympathie et même de déférence. La présence de quatre soutanes dans ces réunions officielles, a été certainement une très bonne apologétique, auprès des membres dont beaucoup étaient protestants, payens ou areligieux. Au point de vue apologétique,et en ce qui les concerne, les Pères de Java, ont été très contents de notre présence, et en ont parlé dans le journal qu'ils dirigent. Un article avec photographie, paraîtra dans l'*Illustration* hollandaise, revue catholique analogue à l'*Illustration* française.

**Université de Hong-kong.** — *Pose de la première pierre.* — Le 13 novembre, la première pierre du nouvel Hôtel de l'Université, Ricci Hall, fut posée sur l'emplacement de l'ancienne Fly Point battery, Pokfulum road. L'Hon. M. W. T. Southoru, gouverneur de Hongkong par interim (en l'absence de Sir Cecil Clemente) présidait. Mrs Southoru l'avait accompagné. Monseigneur Valtorta le R. P. Byrne s. j., et les Pères jésuites, les reçurent. Après le thé, pendant lequel la fanfare de l'Ecole industrielle St. Louis se fit entendre, on se rendit près de la pierre préparée. Le R. P. Byrne, Supérieur, rappelle que l'Hôtel remplacera une batterie de canons : « La culture de la paix remplace ce qui nous rappelait la guerre ». Il donne un bref résumé de la vie de Ricci et de sa méthode. « Il était difficile de trouver un nom plus convenable pour une maison dans laquelle on espérait combiner les hautes études d'Orient et d'Occident... Hongkong aura bientôt six Halls pour les étudiants ; trois appartenant à l'Université, trois à des sociétés de missionnaires. Celui dont on va poser la première pierre offre aux étudiants, même non-catholiques, des garanties toutes spéciales. Les étudiants d'Extrême-Orient qui vont au loin chercher la culture occidentale, reviennent trop souvent détraqués eux-mêmes et détraquent tout ce qui est soumis à leur influence. L'Université de Hongkong les préservera de ce danger en leur permettant d'accueillir la culture occidentale sans quitter leur pays. Merci à tous les bienfaiteurs qui ont permis à l'œuvre de s'établir, et spécialement à Mgr Valtorta, qui a appelé les jésuites à Hongkong, à la direction de l'Université, au gouvernement de la Colonie, qui se sont montrés si généreux. »

M. W. W. Hornell, vice-chancelier de l'Université, se félicite de ce que « ce bon ami qu'est pour notre œuvre Mgr Valtorta » ait appelé les pères jésuites à établir une maison d'étudiants prèsde l'Université. Celle-ci, en grandissant, connait les souffrances de la croissance ; établie dans une colonie modeste « dont les destinées sont entourées de mystère », près d'une Chine dévastée par la guerre civile et le brigandage, elle peut avoir des craintes sur son avenir. Mais en voyant « un grand ordre mondial » comme les jésuites se

mettre à son service,on se reprend à espèrer. « Il y avait des jésuites missionaires en Chine bien avant qu'un anglais y eût mis le pied ». On peut différer d'opinion sur les services rendus par les jésuites à l'humanité ; tous reconnaissent le dévouement plein d'abnégation qu'ils ont toujours apporté à leurs tâches. C'est une joie de voir cette « foi, source d'une puissance terrifiante (tremendous power), et d'énergies immenses pour l'action » se donner à l'Œuvre de l'Université.

Mgr Valtorta reporte l'initiative de l'appel des jésuites à son regretté prédécesseur, Mgr Pozzoni, qui fit tant de démarches dans ce but. Du ciel Ricci doit bénir l'œuvre de ses successeurs dans cette Chine méridionale qui vit ses premiers travaux. L'éducation donnée par eux sera salutaire, à l'encontre de tant d'autres qui se donnent sans Dieu, ou même, comme en Russie, contre Dieu.

S. E. le gouverneur par intérim, au nom de Sir Cecil Clemente, chancelier de l'Université, dit sa joie de la fondation nouvelle, et s'associe à tout ce qui a été proclamé sur la nécessité d'une haute culture et d'une éducation sérieuse pour des jeunes gens destinés à de hautes situations. « Ici nous occupons une position unique en face de la grande nation chinoise, nous sommes une oasis de paix, où les différentes races et les différentes religions peuvent s'unir. Notre Université, construite et dotée pour une large part par des libéralités chinoises, consacrée presque exclusivement au bien des étudiants chinois, s'applique à donner au grand peuple de Chine la haute culture occidentale sans porter atteinte à son antique et brillante civilisation ».

La pierre est bénite par Mgr Valtorta, puis mise en place. S. E. le gouverneur la proclame « posée pour la gloire de Dieu et la cause de la haute éducation ». La pierre porte cette inscription : IHS. — For the advancement of education, to the glory of God, this foundation stone laid by H. E. the officer administering the government the Hon. W. T. Southoru, C. M. G. -13 nov. 1928.

**Grande retraite donnée chez les Frères Maristes.** — Le P. Gasperment donna une retraite d'un mois aux FF. Maristes (18 juillet-15 août 1928). — Comme c'est l'usage chez les FF. Maristes (du V. P. Champagnat) de faire, avant les derniers voeux, la grande retraite sous la direction d'un Jésuite, les FF. de Chine l'avaient faite jusqu'ici à Changhai, puis à Sienhsien, puis à Tientsin (2 fois avec le P. Gasperment). Mais, comme ils ne sont libres que pendant les vacances (juillet-août), c'était tuant de chaleur partout (en 1908, le P. Damerval mourut à Sienhsien au milieu de la retraite le 31 juillet). Comme d'autre part les FF. ont maintenant une propriété en pays de montagne, dans le vicariat de Pékin, ils souhaitaient pouvoir profiter de ce site plus favorable (à 15 kil. de Pékin ; à 4 ou 5 kil. de l'ancien « Palais d'été » de l'empereur ; les

FF. ont placé là leur noviciat et leur école normale préparatoire pour postulants ; ils y prennent les vacances). Mgr Fabrègues, cette année, ouvrit la porte et donna au prédicateur de la retraite les pouvoirs pour tout le vicariat. Il y avait plus de 150 ans qu'aucun jésuite n'avait exercé le ministère dans le vicariat de Pékin. Le souvenir des Jésuites est pourtant encore vivant dans le pays. A Uts'uan chan (jade-fontaine-montagnes), il y a une tour en céramique : ce sont nos Pères qui ont enseigné à faire des objets en céramique. Au gros bourg de Hai-tien, on sait l'endroit où les Pères ont enseigné à faire de la glace.

17 retraitants, dont 2 de plus de 50 ans, religieux anciens qui avaient demandé à refaire la retraite d'un mois. Il y avait un Silésien, 3 Alsaciens, 8 Espagnols, 8 Français. Ordinairement, il y a aussi des FF. Chinois en bon nombre. Vers la fin des Exercices, pendant 7 jours, le Père a donné de plus une instruction à 12 poslants (en chinois) : à l'Assomption, Mgr. le Délégué apostolique est venu présider leur prise d'habit. Il a fait un beau discours en français sur les 12 nouveaux chevaliers, qui doivent être « sans tache et sans peur ». 4 instructions par jour, de 35 à 40 minutes ; puis méditation en se promenant, à cause des chaleurs. L'exercice, y compris les points, dure une heure, suivi d'une courte récollection. Chemin de Croix et salut tous les jours ; après le souper, chant de l'Ave Maris Stella. Points en français : les FF. indigènes l'ont appris à l'école normale préparatoire.

**Le Triple Démisme.** — A quel mot français répond à peu près ce néologisme? — « Triple Démisme » est la traduction exacte de l'expression : « *San Min-tchou i* », laquelle résume la doctrine de Suen Wen (Sun- Yat-sen).

On a traduit — et moins heureusement : « Les trois principes du peuple. — La doctrine des trois prérogatives du peuple. — Le système des trois *min*. — Les trois droits du peuple. — Principe des trois peuples ».

Tout le monde sait qu'il s'agit d'un principe, d'un « ... isme ».

L'adjectif « trois » modifie non pas « le peuple », mais l'« ... isme » ; ce serait une erreur de parler de l' « ... isme des trois peuples ».

Par ailleurs, parler des « Trois principes du peuple » comme on parle des principes de la Révolution, du principe d'Archimède ou de Pascal, n'est pas exact non plus, car ce n'est pas le peuple qui a ces principes ou qui en est l'auteur : le peuple n'y est pour rien.

L'expression signifie : « les *trois... ismes* où entre le mot P*euple* » ; bref, « les *trois démismes* », du mot grec *dèmos*, qui signifie peuple. Ces trois démismes sont : Démisme racial ou *Nationalisme* ; Démisme gouvernemental ou *Démocratie* ; Démisme vital ou *Socialisme*.

Comme, du reste, pour Suen Wen, ces trois Démismes font partie intégrante d'un tout, d'un système — celui de la grande République

chinoise — nous les appelons non pas « les trois Démismes », comme s'il y en avait d'autres en dehors de ces trois, mais le *Triple Démisme* (*Tridémisme*, si on le préfère).

Le P. Pascal d'Elia,S.J.,a fait paraître une traduction française annotée du *Triple Démisme* de Suen-Wen. Dans sa lettre d'Introduction S. E. le Délégué dit : « Pro meo personali judicio fas est sin minus docere, saltem explicare in scholis publicis principia triplicis demismi Doctoris Sun Yat-sen... De inclinationibus capitis erga effigiem Sun-Yat-sen pueri catholici non sunt inquietandi. Ex se,intrinsece,inclinatio capitis non habet sensum superstitiosum ; haec praescriptio, ad menten Gubernii, nil aliud est nisi obsequium mere civile erga virum qui consideratur ut Pater patriae ».

---

# Hors de France et de Chine

**Albanie.** — *Grand mouvement vers l'union avec l'Eglise catholique des orthodoxes Albanais.*—Nous publions bien volontiers une lettre criculaire qüe nous envoie le P. Giadri, missionnaire en Albanie.

Mon Révérend Père,

Pax Christi.

Je vous prie de faire connaître aux lecteurs de la Revue que vous dirigez les nouvelles suivantes, qui peut-être les réjouiront beaucoup.

Tout le monde connaît le testament du Cœur de Jésus dans la dernière Cène, la prière sacerdotale qu'adressa le Fils de Dieu à son Père, avant d'aller s'immoler pour les hommes : « Rogo te Pater, ut omnes sint unum, sicut tu, Pater, et ego unum sumus » ; c'est à dire : « Je vous prie, Père, que tous les hommes soient unis dans la même foi et par les liens de la charité ». Tout le monde connait aussi les efforts que fait le Vicaire de Jésus-Christ pour ramener à l'union tant désirée par le Cœur de Jésus les millions de nos frères séparés par l'hérésie et par le schisme d'Orient.

Et bien ! Nous annonçons à vos chers lecteurs que dans le nouveau royaume de l'Albanie le testament du Cœur de Jésus est en train de se réaliser : des 250,000 orthodoxes que l'on trouve dans ce pays, presque tous désirent l'union avec l'Eglise catholique — centre d'unité, de vérité et de sainteté.

Beaucoup de professeurs, de députés et d'autres personnages de haut rang souvent nous tiennent de pareils discours : « Nous sommes bien convaincus que la cause de la malheureuse séparation n'a pas été un point de dogme ou de foi, mais uniquement le césaropapisme des empereurs byzantins, l'ambition de quelques person-

nages, l'ignorance des autres et surtout la question politique et la raison d'Etat. Nous sommes persuadés que Jésus-Christ n'a pas fondé mille églises nationales — esclaves des Césars et instruments aveugles des pouvoirs humains, mais une Eglise unique et catholique pour tout le monde, et que cette Eglise il l'a fondée sur Pierre, à qui il a donné les clefs des cieux. Nous croyons tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné dans les Evangiles, principalement ce qui regarde la constitution de l'Eglise et la primauté de juridiction des successeurs de St. Pierre sur toute l'Eglise, comme l'ont cru et enseigné tous les Pères dans tous les siècles et dans tous les Conciles jusques à la funeste séparation. Hâtez-vous donc de nous agréger parmi les fils de la seule véritable Epouse du Fils de Dieu. Procurez-nous le bonheur d'être vos frères dans la même foi et par la vraie charité ». Ces sentiments sont presque universels dans la classe des hommes intelligents et instruits et souvent ils versent des larmes en pensant aux ruines et à la désolation, que la séparation a apportées à leurs pays, jadis fertilisés par la prédication et les travaux des Apôtres St. Paul et St. André.

Mais le peuple, quels sentiments nourrit-il sur ce sujet?

Du peuple orthodoxe albanais on peut dire sans hésitation ce que Vladimir Soloviev, le Rév. Père Jugie et le Rév. Père Palmieri disent du peuple orthodoxe en général, c'est à dire, qu'il est vraiment catholique par la disposition de son cœur et qu'il n'a presque jamais connu et professé les extravagances des chefs du schisme et, malgré son incroyable ignorance en matière religieuse, due à l'ignorance et insuffisance du clergé, il croit fermement tout ce qu'ont cru les Pères et ce qu'enseigne l'Eglise de Jésus-Christ.

Partout les orthodoxes albanais nous acceuillent et nous traitent en frères ; souvent ils assistent à nos cérémonies religieuses et demandent à se confesser à nous.

Mais puisque l'union en masse rencontre pratiquement de grandes difficultés, il nous faudra aborder l'œuvre de l'union en ouvrant plusieurs centres d'unité dans les endroits plus importants. Et c'est précisément pour l'ouverture de ces centres que nous faisons appel à nos frères. dont la générosité, la charité et le zèle inépuisable pour l'extension du royaune de Jésus-Christ sont bien connus en tout le monde.

Venez donc, frères bien aimés, venez en aide à ces 250.000 frères séparés, qui, les larmes aux yeux, demandent et soupirent d'être unis à votre fraternité par les doux liens de la même foi et de la même charité. Souvenez-vous du mot du grand Augustin : « Animam salvasti ? Animam tuam praedestinasti, » c'est à dire : « Qui a sauvé une âme par ses prières et par ses aumônes, il a sauvé son âme même ».

Souvenez-vous que cette union des orthodoxes de l'Albanie puissamment aidée et soutenue par vous, pourrait avoir une répercussion et une influence très considérable pour déterminer et

amener l'union de nos frères séparés dans la Grèce, dans la Bulgarie et dans tous les pays balkaniques, et vous aurez auprès du bon Dieu le mérite et la récompense abondante...

De notre côté, nous vous assurons, frères bien aimés, que tous les jours au Saint Sacrifice de la Messe et dans nos prières, nous nous souviendrons de votre charité et de votre générosité pour supplier le Divin cœur de Jésus, de répandre en abondance ses miséricordes et ses bénédictions sur vous et sur ceux qui vous sont chers.

*Votre frère dans le Coeur de Jésus*
PASKAL GIADRI, S. J.
Missionnaire en Albanie
*TIRANA - Kisha Katolike (Albania)*

**Angleterre.**— 1. *Les Maisons de Retraites.* Un changement progressif se produit pour les retraites à Loyola Hall (Rainhill, Lancashire). Il est dû en grande partie à ce que nous avons une nouvelle chapelle dans un endroit très tranquille où la prière personnelle peut être à l'abri du bruit importun des pas dans les corridors et les chambres du dessus. Nous avons pu aussi libérer de ses huit lits l'ancien salon du Hall et en avons fait une magnifique bibliothèque.

L'ancienne chapelle nous donne un nouveau dortoir et nous pouvons y établir une bonne chambre pour une douzaine de retraitants.

La nouvelle bibliothèque ne saurait être trop appréciée pour l'amour du silence qu'elle favorise. Chaises confortables, beaucoup de lumière et, en hiver, chauffage central, avec une très belle cheminée à feu de bois et charbon. Enfin, et ce n'est pas le moins important même quand on est assis, jolie vue sur le parc et ses beaux arbres.

En mai dernier, eut lieu une grande réunion des Promoteurs des Retraites. Ils étaient soixante dix, de toutes les régions. Parmi les questions à l'ordre du jour, on discuta ce point : « Abolirait-on tous les jeux ? » On parla beaucoup pour et contre, mais au vote final, les jeux furent supprimés par une majorité de plus des deux tiers.

Bien qu'il soit encore permis de parler après le déjeûner et le dîner, pendant la retraite, dans le parc et l'ancienne salle de récréation, le nombre de ceux qui en profitent diminue régulièrement. On dira que nous devons avoir perdu beaucoup de jeunes gens en supprimant les jeux. C'est vrai ; mais nous en gagnons d'autres plus sérieux et plus aptes à tirer profit de leur retraite.

Nous avons pris possession de ce Hall le 27 avril 1913, et la première retraite fut donnée le 23 juin de cette année-là. Sans compter les retraites privées de prêtres ou d'autres, les chiffres atteints dans les retraites communes pour les trois dernières années sont les suivants :

En 1926 : 1.585.
1927 : 1.488.
1928 : 1.854.

L'abaissement en 1927 était dû à la grande grève des mineurs, et l'on doit s'étonner de n'être pas tombé plus bas. Le relèvement de la dernière année est très encourageant. Mais, comme nous pouvons maintenant recevoir 92 retraitants au lieu de 70 seulement, nous comptons sur 2.000 par an.

Le signe de progrès le plus encourageant est l'intérêt croissant que les Prêtres des Paroisses prennent aux Retraites. Leur conversion sur ce point est une tâche très difficile ; mais les visites personnelles qu'on leur fait diminuent leurs préjugés. Tous les Jésuites eux-mêmes qui s'occupent des Paroisses ne sont pas convertis ! Mais les fruits des retraites sont solides et indéniables. Tous ceux qui ont fait des retraites insistent sur leur valeur et disent ouvertement que rien d'autre ne saurait les remplacer. Le Mouvement des Retraites est très fort et arrivera au premier rang.

Un fait significatif : Le « Catholic Social Guild » d'Oxford a consacré son dernier annuaire aux « Retraites ». Bien que le fondateur du « Guild », le Père C. Plater, fût aussi le pionnier du « Mouvement des Retraites pour le peuple » en Angleterre, il est convaincu cependant que l'œuvre sociale catholique doit marcher de pair avec cette profondeur de religion personnelle que seul peut fournir un système régulier de retraites.Ce dernier opuscule rappelle l'approbation solennelle et répétée du Saint Siège pour cette œuvre, et en résume les derniers développements en Angleterre et à l'étranger. Nous aurions aimé voir quelque mention du Mouvement desRetraites aux Indes ; jusqu'à ce qu'il ait été établi sur une base ferme, nous osons à peine prétendre avoir écrit une page de l'histoire du Mouvement des Retraites.

En Allemagne comme nulle part ailleurs, nous dit-on, le Mouvement des retraites a pris un caractère national, et l'organisation est complète. Le diocèse est l'unité. Tous les évêques allemands se sont mis ostensiblement à la tête du mouvement. Ils ont promu l'œuvre par la prière, l'aide financière, leurs conseils et leurs encouragements. Plusieurs maisons de retraites doivent leur origine aux évêques. Beaucoup de leurs mandements ont traité du mouvement des retraites. L'évêque nomme dans chaque diocèse un Directeur diocésain des Retraites. Le Directeur diocésain est personnellement responsable devant l'évêque du succès des retraites dans le diocèse. Il soutient le budget des retraites de paroisses par une caisse centrale. Il organise les « Dimanches des Retraites » : instructions et quêtes spéciales un ou plusieurs dimanches par an. Il réunit des prêtres pour des conférences sur les méthodes et les ressources des Retraites. Sous le directeur diocésain travaillent les Directeurs de Districts : leur orientation est la même, mais avec un rayon d'action plus restreint. Ils espèrent instituer des Journées de Récol-

lection dans chaque paroisse. L'Allemagne possède soixante quatorze maisons de retraites. Elles attestent que le mieux est d'avoir une chambre séparée pour chaque retraitant. Plusieurs d'entre elles ont été rebâties à cette fin. Elles appartiennent à des Ordres et à des Congrégations, et quelques-unes à des diocèses. Elles sont nées malgré de grandes difficultés et au prix de beaucoup de prières et de travail ».

(*Letters and Notices*)

2. — On sait que le Père Wolferstan a fait paraître une traduction abrégée de la « Retraite annuelle de huit (eight) jours » du Père Georges Longhaye. Dans l'annonce au public catholique, on la donne comme une retraite de quatre-vingt (eighty) jours .Nous espérons que les lecteurs ne se seront pas laissé intimider pour autant à l'égard des retraites.

3. *Rétractation.* — Dans la chaleur de la controverse relative au *Prayer Book*, Sir Frederick Milner insinua que la Compagnie enseignait que la fin justifie les moyens. Cette erreur lui fut signalée et il en fit dans les colonnes de correspondance du *Times*, amende honorable.

Voici le texte de la lettre de Sir Frederick : « Monsieur, en protestant contre la littérature inexacte et trompeuse publiée par les opposants à la Révision du Prayer Book, j'ai avancé que, par cette littérature, ils pratiquaient la tactique des Jésuites dont ils font profession d'abhorrer les principes ; je faisais allusion,naturellement à la croyance très répandue que les Jésuites pensent que, dans certains cas, la fin justifie les moyens. En quoi, j'ai offensé tout à la fois les Catholiques Romains en général et les Jésuites en particulier et j'ai reçu de nombreuses protestations ; ou m'a, de plus, clairement démontré que,si l'histoire peut montrer que certains Jésuites ont commis des abus de confiance et ont peut-être offensé la vérité et l'honnêteté, cela n'est pas dû aux doctrines et à la pratique de l'ordre ni de l'Église Romaine. J'ai reçu copie d'un catéchisme exposant l'enseignement de l'Église Romaine ; on y voit clairement ce qu'elle enseigne : quelqu'important que soit le but, même s'il s'agissait de sauver une âme, il n'est pas licite de dire un mensonge ou de commettre un péché.

C'est pourquoi, je veux vous exprimer mes regrets d'avoir insinué que soit l'Église Romaine soit les Jésuites qui sont membres de cette Église, approuvent et enseignent que la fin justifie les moyens. Je regrette aussi d'avoir inconsidérément introduit le nom de leur ordre dans une controverse où il n'ont rien à faire.

Tout vôtre, Fréderic Milner. »

4. *Le Congrès orientaliste d'Oxford.* — 600 Orientalistes environ furent présents au congrès international d'orientalistes à Oxford. Les Congrès commencèrent à Paris en 1873 et eurent lieu à intervalles fréquents, jusqu'à celui d'Athènes en 1912, à partir duquel ils furent interrompus jusqu'à cette année 1928.

Des délégués des gouvernements de plus de 30 États se rencontrèrent à Oxford. Les délégués du Saint-Siège étaient Mgr Mulla (président) converti de l'Islam et professeur à l'Institut Oriental de Rome ; le P. W. Schmidt S. D. V., directeur du Musée missionnaire et ethnologique du Latran, anthropologiste fameux et fondateur de la Revue internationale, *Anthropos*, professeur à l'Université de Vienne ; le P. A. Vacchari, S. J., de l'Institut biblique pontifical et le P. A. Deimel, S. J., professeur d'Assyriologie au même Institut.

Un autre congressiste distingué était Mgr Tisserant, auxiliaire du Préfet de la bibliothèque vaticane et chargé de la Section Orientale.

Il y avait aussi des délégués de plus de 100 universités et sociétés savantes, parmi lesquelles, les universités catholiques, l'Institut biblique pontifical, l'École française biblique et archéologique de Jérusalem (Dominicaine).

Les rapports furent lus du mardi au vendredi, les membres étant répartis en 10 sections. D'importantes contributions furent apportées par des prêtres catholiques dans les différentes sections : par le Professeur Coppens (Louvain) sur la réforme de Iosias et le Code découvert par Helcias ; par le P. A. Deimel, S. J.(Rome) sur le difficile problème des préfixes verbaux sumériens, rapport qui excita une grande attention dans la section assyriologique ; par le P. A. Mallon, S. J. sur des fouilles récemment faites par lui-même et d'autres, de restes préhistoriques dans une grotte près de Jérusalem ; par Mgr Mulla, sur l'Apologie contre Renan de Narnig Kemal ; par le P. E. Power, S. J. (Rome) sur les deux houlettes de pasteurs dans la Palestine moderne, et quelques passages de l'Ancien Testament, avec une référence spéciale au Ps. 22 dans lequel une légère correction fut proposée ; et par le P. A. Vacchari, S. J. (Rome) sur le récit de l'Eden dans l'histoire des religions et la théologie, surtout par rapport à la doctrine catholique du péché originel.

Un important rapport fut lu par le P. Schmidt, dans lequel il traita de la formation des langues australiennes, et mit en lumière comment aucune théorie sur les origines de la religion basée sur la connaissance des tribus australiennes ne pouvait être fondée avant que leur langue ait été soigneusement étudiée, ce qui jusqu'alors n'a pas été fait. Le R. P. Schmidt poussa à une enquête immédiate en Australie de peur que toute une famille de langues ne disparaisse avant qu'on en ait pu prendre une connaissance satisfaisante. (Il fut soutenu par de nombreux membres de la première section Anthropologique), particulièrement par son président, le Profes-

seur Myers, qui montra la possibilité d'employer l'inscription phonographique, par le Professeur Lehmann-Haupt et par le Docteur Mayer.

Une résolution fut adoptée par acclamation, de pousser le gouvernement australien vers la réalisation du projet esquissé par le P. Schmidt, soit par l'établissement d'un Institut de Recherches des Langues australiennes sur le plan de l'Institut Smithsonian à Washington, soit par l'organisation d'observations linguistiques, selon les méthodes adoptées dans l'Inde ou par quelque autre moyen.

Une résolution de la section islamique, adoptée après la lecture d'un rapport présenté par le P. Bouyges, S. J. (Beyrouth), encouragea la continuation de la *Bibliotheca arabica scholasticorum* entreprise par l'Université St Joseph, Beyrouth, sous la direction du P. Bouyges. Cette entreprise est la réalisation d'un projet déjà proposé par des historiens de la Scolastique, particulièrement par le P. Chossat S. J. et par le Cardinal Ehrle.

Cette résolution et celle qu'avait suggérée le P. Schmidt furent entre autres, formellement adoptées par le Congrès tout entier au meeting final.

Les délégués furent invités par le gouvernement Britannique à un déjeûner à Christ Church Hall. Un autre déjeûner fut offert aux délégués du Saint-Siège par le Regius Professor de code Civil M. F. de Zulueta à All Souls.

Le Congrès réussit de la façon la plus heureuse. On a beaucoup parlé dans les toasts et dans les conversations de ses bons effets en faveur de la paix et des bonnes relations internationales.

Le 18e congrès doit se réunir en Hollande en 1931.

**Argentine.** — *Le P. Gonzalez et ses compagnons martyrs.* — Nous sommes encore loin de l'heureuse issue, que nous présageons, mais la cause des serviteurs de Dieu, Gonzalez de Santa Cruz et ses compagnons, Martyrs du Paraguay, a été inaugurée sous de très favorables auspices. Au mois de novembre 1928, dans toute la province d'Argentine-Chili, et les régions limitrophes, on a célébré sous la présidence des évêques le troisième centenaire de leur mort. A cette occasion, avec la permission de sa Paternité, on a tiré des reliquaires du Postulateur général, où il était conservé, le cœur du Père Gonzalez et le P. Travi (Prov. Arg. Chil.) l'a emporté en Argentine.

**Autriche.** — On annonce à Vienne que René Fulop-Miller, qui s'est fait connaître il y a deux ans, par son livre *L' esprit et le visage du Bolchevisme,* prépare maintenant un ouvrage sur les Jésuites. Il traitera de l'importance historique qu'ont eue, dans la culture du monde moderne, saint Ignace et la Compagnie. Son livre sur le Bolchevisme a obtenu sept éditions en peu de temps.

C'est ce livre qui, indirectement, conduisit Fulop-Miller à entre-

prendre son nouveau travail sur l'influence des Jésuites, et c'est d'une façon peu ordinaire qu'il a pris cette détermination. Dans son premier ouvrage, il avait fait quelques comparaisons parfaitement inexactes entre certaines méthodes du communisme russe et celles des Jésuites. Pour ce motif, les critiques catholiques le censurèrent aussitôt, tout en reconnaissant par ailleurs la valeur réelle de son livre. Ces critiques le conduisirent à étudier de plus près la nature de la Compagnie. Il prit connaissance des Règles et des Exercices de St Ignace ; il lut attentivement les attaques des protestants contre les Jésuites et leurs réfutations. Ce qu'il apprit, — il l'a dit à un correspondant, — le ravit et le remplit d'étonnement. Il commença à réaliser l'importance des Jésuites dans le renouveau de l'Europe après le Moyen-Age et les tempêtes révolutionnaires.

Il s'adressa en outre à la Compagnie, pour obtenir la permission d'examiner ses archives. Sa demande fut volontiers accordée et on le pourvut de lettres d'introduction pour les principaux centres de la Compagnie en Espagne et en Italie. Il vint à Loyola, à Pampelune, à Burgos, à Madrid, à Rome, à Paris. Il est maintenant occupé à écrire son livre, que nous verrons paraître avec un grand intérêt.

(*Letters and Notices*)

**Australie.** — *Le P. Edouard F. Pigot*, le fameux sismologue, est mort au collège St Ignace, à Riverside, Sydney, où il était directeur de l'Observatoire. Fils de feu M. David R. Pigot, M. A., Maître de la Division de l'échiquier, en Irlande, le P. Pigot naquit à Dundrum, près Dublin, et fut avant son entrée dans la Compagnie (1886) médecin à l'hôpital de Dublin pendant quatre ans. Il fit une partie de son scolasticat à Jersey où son souvenir n'est pas perdu. Puis il travailla pendant 9 ans à la Mission de Shanghai, comme membre de l'équipe de l'observatoire astronomique et magnétique ; c'est de là qu'il partit pour Riverside en 1908.

**Belgique** — 1. *Provincial et vice-Provincial.* — Ainsi que nous l'indiquons plus haut, des changements importants au point de vue administratif sont intervenus récemment dans la Province de Belgique. Voici comment les *Echos de Belgique* les résument : « En la personne du R. P. J. Misson, le T. R. P. Général a donné un aide au R. P. Provincial dans le gouvernement de la province. Le R. P. Misson gouvernera, avec les pouvoirs ordinaires du Provincial, la moitié environ des maisons de la province ainsi que la Mission du Congo. Il a pour consulteurs les PP. Petit A., Thibaut Em., Thibaut Eug. et Van Bastelaer F.

« Le R. P. Provincial demeure chargé des intérêts communs et des œuvres communes de la province ainsi que des intérêts particuliers des maisons qui demeurent sous sa juridiction immédiate. Ses consulteurs sont les PP. Van de Vorst C., Heyrman J., Van Dommelen J. et Janssens J. B.

« Dans les affaires d'intérêt général, il devra constituer une consulte formée du R. P. Vice-Provincial et de consulteurs des deux groupes.

« Le R. P. Provincial conserve aussi le gouvernement de la Mission du Bengale et de celle de Galle. Tant pour ces Missions que pour celle du Kwango, la Province entière, sans distinction de maisons, continuera à fournir personnel et ressources ».

A ce bref exposé, nous joignons à titre documentaire la traduction de la lettre du T. R. P. Général promulguant l'institution du nouveau vice Provincial :

Mon Révérend Père, P. C.

Témoin des grands progrès de la Province Belge, tant pour les sujets que pour les œuvres, progrès qui lui donnent la toute première place parmi les provinces de la Compagnie, je rends grâces à Dieu qui daigne à ce point favoriser et bénir vos travaux.

Mais en même temps je suis de plus en plus préoccupé du souci d'améliorer l'administration d'une province aussi grande, car une telle charge,comme votre Révérence en fait chaque jour l'expérience, est devenue trop difficile pour qu'un Supérieur unique, même le plus actif, puisse s'en acquitter. Selon les Constitutions de la Compagnie en effet et les traditions de notre Institut, un Provincial doit non seulement visiter soigneusement chaque année toutes les maisons de sa Province, mais encore doit suivre toutes les œuvres, et même connaître individuellement tous ses sujets pour les répartir selon leurs forces et leurs talents. Or une semblable tâche dépasse les forces d'un seul supérieur quand la Province, si limité que soit son territoire, compte, comme en Belgique, environ quinze cents sujets, et que le nombre des collèges et des autres œuvres répond à celui des ouvriers. En outre, trois missions très florissantes en pays étranger, confiées à la province Belge, bien que chacune ait son supérieur régulier immédiat, donnent au Provincial de nombreuses affaires à traiter.

Aussi, après avoir assidûment imploré la lumière divine, après avoir considéré ce que Votre Révérence, ainsi que les consulteurs de la Province et d'autres Pères graves m'ont écrit sur cette affaire, enfin après en avoir conféré avec les Pères Assistants,il m'a semblé bon dans le Seigneur de décider ce qui suit :

La Province belge restant une, l'administration d'une partie des maisons sera confiée à un Vice-Provincial, c'est à savoir celles qui sont situées dans les provinces civiles de Hainaut, de Namur,de Liège, de Luxembourg, et dans le Brabant le collège St Michel de Bruxelles.

De plus la mission du Kwango sera administrée par le vice-Provincial. Toute la province travaillera pourtant à la soutenir et à la faire progresser, ainsi que les Missions du Bengale et de Galle.

Comme le gouvernement lui-même demande encore que le Vice-Provincial reçoive un nombre déterminé, non seulement de maisons,

mais aussi de sujets, pour qu'il ne reste aucun cas douteux, on dressera les catalogues des sujets immédiatement soumis au Vice-Provincial. Il sera établi d'après les règles proposées par Votre Révérence et sanctionnées par nous, et il sera soumis à notre approbation.

Le Vice-Provincial prendra la charge entière des maisons, de la mission et des sujets désignés ; il aura son socius, ses consulteurs nommés par le P. Général, il gouvernera les supérieurs locaux, destinera les sujets aux divers emplois et les répartira dans les maisons, favorisera les ministères propres à la Compagnie et les dirigera selon les principes indiqués dans la VII^e Partie des Constitutions (c. 2, T. E. F.). Chaque année il visitera toutes les maisons et en enverra au P. Général, les relations et les catalogues. Il accordera les permissions réservées au Provincial, nommera les censeurs des livres et des articles et donnera le permis d'imprimer ; il admettra les postulants au noviciat et les novices aux premiers vœux. Il veillera à la discipline religieuse et aura soin que la vie commune soit toujours plus en vigueur dans toutes les maisons selon les prescriptions de l'Epitome et les anciennes coutumes. Il appliquera surtout sa sollicitude à ce que tous s'adonnent avec constance à ne rien perdre de ce qu'ils peuvent acquérir de perfection par l'observation entière des Constitutions et de ce qui regarde le genre de vie propre à notre Institut. Enfin, le Vice-Provincial se souviendra qu'il est de son devoir de gagner à la Compagnie l'appui des Évêques et du clergé séculier et régulier.

Il ne traitera cependant les affaires qui concernent l'intérêt général de la Province qu'avec l'approbation du Provincial.

Pour les lettres à écrire au P. Général, le Vice-Provincial, ainsi que les supérieurs locaux et tous les consulteurs observeront les règles établies pour les Provinces indépendantes. Mais le Vice-Provincial devra écrire au Provincial au moins tous les deux mois et toutes les fois qu'il en sera besoin ; les supérieurs des maisons majeures le feront deux fois par an, les autres supérieurs et tous les consulteurs une fois.

Il ne me reste qu'à bénir affectueusement votre Révérence et toute la Province de Belgique et à souhaiter que ces mesures prises pour faciliter le gouvernement tourne à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes, ce que le Sacré-Cœur de Jésus nous accordera, par l'intercession de la Vierge, de notre Père S. Ignace, de S. Jean Berchmans et du B. Claude de la Colombière aujourd'hui élevé aux honneurs des bienheureux.

Rome, 16 juin 1929. Vladimir Ledochowski.

2. *L'Union missionnaire catholique.*— Fondée en 1926 par le P. Charles S. J., l'« *Academica Unio Catholicas Adjuvans Missiones* », comprend maintenant treize sections en Belgique. Il y en a trois à Anvers ; deux à Louvain, à Bruxelles, à Gand, à Liège ; une à Mons et à Namur.

L'Union, ou « Aucam », en abrégé, est une association destinée à intéresser les catholiques au travail des Missions. Son but principal est d'être comme un agent de liaison entre les catholiques instruits de l'Occident et de l'Orient.

Elle a déjà obtenu de beaux résultats, grâce à ses prières et à ses organisations : cercles d'études, publications, conférences. Les « Carnets de l'Aucam », publiés dix fois par an, contiennent articles et nouvelles venant des missions ; c'est comme un registre des activités de l'œuvre. Elle a aussi publié quinze brochures et cinq livres traitant de missiologie.

La belle institution médicale lancée par l'Université de Louvain en faveur du Congo est due à l'initiative de l'«Aucam». De plus, l'association fait paraître des recueils de lectures à l'usage des missionnaires ; elle distribue des revues missiologiques la Collection *Xaveriana* publiée par le « Museum Lessianum » de Louvain ; le *Bulletin des Missions* des Bénédictins de Saint-André (Lophem) ; la *Revue Missionnaire,* des Jésuites (Louvain); et le journal indien, hebdomadaire d'intérêt général, *the Week.*

( *Universe,* 28 décembre 1928).

**Bolivie** — *Le trésor des jésuites.*— Après avoir affronté des peines et des privations effrayantes ( !) depuis le mois de Mars 1928, l'expédition anglaise a évacué Sacambaya (Bolivie), sans les 12.000.000 de livres sterling du trésor des jésuites. « Les flots, disent les chercheurs, les contraignirent à se retirer ». Voilà qui met fin à une aventure pareille à ces exploits accomplis depuis des siècles par les anglais, à l'étranger. Le journal « Star » qui est en correspondance avec les chercheurs, annonçe ainsi le dénouement d'après les nouvelles reçues de Bolivie : « Le 23 novembre, à trois heures du matin, télégraphiaient les explorateurs, nos visages anxieux penchés sur le puits de mine reflétèrent notre déception : l'eau avait vaincu et le trésor restera inviolé cette année encore... La non-existence de ces richesses cachées n'a été prouvée d'aucune manière et après les peines et les privations effrayantes endurées par l'expédition, ne vient même pas à l'esprit l'idée d'abandonner finalement l'entreprise alors que nous sommes à deux doigts du succès ». Voilà certes des gens optimistes, mais les bailleurs de fonds commencent peut-être à l'être un peu moins. ( *Universe,* 25 novembre 1928)

**Brésil.** — *Conversions de Japonais.* — L'Église fait peu de progrès au Japon ; mais il se produit beaucoup de conversions parmi les immigrants Japonais au Brésil. Environ 800 Japonais ont été baptisés dans la ville de Sao Paulo, ces deux dernières années ; et presque chaque jour, une famille nouvelle annonce son intention d'entrer dans l'Église. Le baptême solennel d'un groupe de 52 Japonais a eu lieu récemment dans l'église de Sao Gonçalo ; mais un tel événement est maintenant commun.

Le promoteur de ce mouvement est le P. del Toro, S. J. qui commença cet apostolat, il y a environ deux ans.

Outre les progrès réalisés dans la ville, la foi se répand parmi les Japonais disséminés dans l'État de Sao Paulo,où les curés, encouragés par l'exemple du P. del Toro, ont essayé de faire de même dans leurs districts. Quelques-uns ont obtenu d'importants succès ; mais le grand obstacle est toujours la difficulté proverbiale de la langue japonaise. Toutefois, grâce aux livres que le P. del Toro a fait venir du Japon,cette difficulté n'est pas insurmontable.Dans Sao Paulo même, la plupart des Japonais connaissent un peu de Portugais, ce qui permet aux dames de la ville de leur faire le catéchisme.

Avec le P. del Toro, sont venus du Japon le P. Kircher S. J.,et un Prêtre de la Société du Verbe Divin qui connaissent parfaitement la langue et le caractère Japonais.

On espère les plus beaux résultats ; mais étant donné qu'il y a plus de 80.000 Japonais dans l'État de Sao Paulo et qu'il arrive chaque mois 2000 immigrants, les forces dont on dispose sont très nsuffisantes. ( *Universe*, 28 décembre 1928).

**Canada.** —1. *Les Bienheureux Martyrs Canadiens.*—Seront-ils canonisés prochainement? Il est permis de l'espérer. Lorsque, en décembre 1927, Mgr Rouleau, archevêque de Québec, allait recevoir, à Rome, son chapeau de cardinal, il supplia le Saint-Père, au nom de tout l'épiscopat canadien et au nom du Gouvernement catholique de la Province de Québec, de hâter la canonisation de nos Bienheureux. La demande fut accueillie favorablement. Pendant ce temps,le Postulateur de la cause n'était pas inactif. Il étudiait les récits des faveurs obtenues, et demandait de faire, au Canada, la preuve de deux guérisons qui lui paraissaient des miracles de premier ordre. Les procès apostoliques eurent lieu, l'un à Procadie, Nouveau-Brunswick, l'autre à St Hyacinthe, Province de Québec. Ces dossiers sont rendus à Rome depuis le mois de décembre 1928. Les nombreuses faveurs, obtenues par l'intercession des Bienheureux, la rapidité avec laquelle leur culte s'étend à travers le pays, voire même à travers le monde, nous semblent une raison d'espérer qu'ils seront bientôt canonisés.

2. *Une école de vocations.* Depuis longtemps déjà,le Canada voulait avoir,—comme les Provinces de France son Ecole apostolique.Avant la guerre, des fonds avaient été amassés dans ce but. Ils seront enfin utilisés. Au mois de septembre 1927 s'ouvrait l'École Saint-Ignace dont le but est de fournir des vocations à la Compagnie.A l'automne de 1929, l'École St Ignace quittera ses logements des temps héroïques, — un deuxième étage d'une maison de rapport adapté aux besoins d'une classe, — pour entrer dans le beau collège qu'on est en train de lui construire et qui pourra recevoir 200 élèves internes

3. *Un livre précieux.* Le R. P. Arthur Melançon, S. J. archiviste

du collège Ste Marie, Montréal, vient de publier la « liste des Missionnaires jésuites, Nouvelle-France et Louisiane, 1611-1800 ». C'est un livre que sauront apprécier tous les amis de l'histoire de la Compagnie au Canada.

4. *Divers* : Le P. Léon Lebel, professeur de philosophie morale au scolasticat de l'Immaculée-Conception, n'aura pas à regretter de s'être dévoué depuis quelques années à l'œuvre des allocations familiales. Sur l'invitation du Premier ministre, M.Taschereau, le R. P. Lebel est allé parler d'allocations familiales aux députés réunis en Comité de Bills Privés à la dernière session de la Législature. Presque en même temps, le Parlement fédéral était saisi de la même question par un député canadien-français, M. Letellier. Cette fois, c'est le chemin d'Ottawa que prit le R. P. Lebel. A une réunion de députés en majorité anglais et protestants,le R. P. Lebel parla en anglais. Il fut écouté avec attention et respect. Ainsi, l'on aura bientôt au Canada, grâce au travail de l'un des nôtres, une loi des allocations familiales.

La Compagnie vient d'être chargée par l'épiscopat de la Province de Québec de la direction spirituelle de l'Union Catholique des cultivateurs. Cette association puissante, mais qui périclitait, va connaître de beaux jours. Elle a maintenant,son organe « La Terre de chez nous », ses aumôniers diocésains, etc. C'est le R. P. Léon Lebel qui est l'aumônier général de l'U. C. C.

5. *Apostolat des voyageurs de commerce.* — Au Canada, les « Voyageurs de commerce », dont on a déjà parlé dans les « Memorabilia », exercent un genre d'apostolat très utile. Groupés depuis longtemps, sous la direction des Pères de la Compagnie, dans une vivante Association, entre autres bonnes œuvres, ils luttent contre le blasphème avec un zèle infatigable et s'appliquent à promouvoir de jour en jour la dévotion au Sacré-Cœur. Ils font éditer partout de très belles images du Sacré-Cœur avec cette supplication : « Ne blasphémez pas contre moi ». De petites feuilles, portant le texte de la loi contre les blasphémateurs, sont déposées çà et là : dans les gares, les bateaux, les bureaux, chez les marchands etc... Dans la ville de St Hyacinthe, des effigies du Sacré-Cœur, sur plaques de métal, sont distribuées dans les maisons, pour être placées sur la porte. En outre à Montréal (Prov. Can. Inf.), l'image du Christ, tirée sur cahiers et livres scolaires, a été imprimée à deux millions d'exemplaires, pour que les enfants l'eussent plus continuellement sous les yeux. Bien plus les matrices de cette même image sont données aux éditeurs, pour l'insérer aux endroits libres dans les revues ou tracts.

**Colombie.**—*Du P. Albert Le Roy.* Bogota, 5 août 1928. —A la Saint-Ignace, grand'messe pontificale célébrée par le Nonce en présence du Président de la République et de nombreux ministres ; à l'*Agnus Dei,* on porte la paix au Président.

Au déjeûner, le nonce, l'archevêque de Bogota, le président de la République, plusieurs ministres, le président du Sénat.

Au salut, on se sert d'un ostensoir extrêmement riche datant du début du XVIIIe siècle. On y a travaillé de 1701 à 1707, et il fut inauguré le 31 juillet 1707 ; il est en or massif et pèse 19 livres 3 onces Voici le total des pierres et perles qu'il contient : émeraudes, 1.485 ; améthystes, 168 ; perles, 62 ; diamants, 28 ; rubis, 13 ; topaze, 1 ; saphir, 1. En 1923, Rosenthal, bijoutier parisien, évaluait les seules émeraudes à 2 millions de dollars (traduisez en francs).

**Espagne.** — 1. *Le collège de Valladolid.* — Avec l'assentiment du St Siège, des dispositions ont été prises pour la vente du collège écossais de Valladolid aux autorités espagnoles qui veulent y construire une basilique nationale du Sacré-Cœur.

L'acte de vente, dit-on, a été autorisé par ordre royal, à la suite d'une demande adressée au Roi Alphonse par la Hiérarchie Écossaise.

De nouveaux domaines et de nouvelles terres ont été achetés pour le collège.

Le collège écossais de Valladolid comprend la résidence des Pères Jésuites de l'ancienne grande institution de San Ambrosio. Là, St François de Borgia fut quelque temps supérieur ; là, Suarez a vécu et c'est là qu'il écrivit son « De Eucharistia » ; là, Rodriguez composa une partie au moins de sa « Perfection Chrétienne », et Dupont ses « Méditations ».

L'appartement de Dupont fut converti par les PP. Jésuites en un oratoire orné d'innombrables reliques venues de Rome et d'ailleurs, maintenant connu sous le nom de « Reliquaire » et dont les étudiants écossais faisaient leur chapelle.

C'est là que le Père Bernard de Hoyos vécut, pria et fut favorisé, comme on sait, de plusieurs apparitions de Notre Seigneur, qui lui promit que la dévotion au Sacré-Cœur deviendrait générale en Espagne. Ce saint Père, mort la première année de son sacerdoce, a la réputation d'un saint. Sa canonisation est attendue sous peu. En Espagne il est connu comme l'Apôtre du Sacré-Cœur.

Ceci explique les désirs de la Hiérarchie espagnole à l'endroit du Collège écossais. (*Universe*, 22 mars 1929).

2. Dans un concours tenu récemment en Espagne pour le choix de livres scolaires, le P. Ferdinand M. Palmès (Province d'Aragon) a remporté le prix et son livre de *Psychologie*, édité aux frais du gouvernement, comme étant le seul livre de classe sur cette partie de la philosophie, doit être obligatoirement adopté dans toute l'Espagne par toutes les écoles soit privées, soit publiques.

3. Les Jésuites espagnols ont acheté aux Frères de la Doctrine Chrétienne un immense collège à St Sébastien et vont y ouvrir une grande école secondaire.

**Etats-Unis.** — 1. *Projet d'université.* — « Les Pères Jésuites du collège de Loyola, à Los Angeles (États-Unis), ont fait établir des plans pour la construction d'une Université catholique, qui sera l'une des plus vastes du monde. Elle pourra recevoir 10.000 étudiants La somme totale des dépenses s'élèvera à 15 millions de dollars. (375 millions de francs). On se propose, en outre, d'y édifier une des plus imposantes églises d'Amérique ».

2. *Un don généreux.* — Pour exprimer leur admiration et leur affection pour le P. John O'Rourke, S. J., prédicateur de retraites et de missions depuis de longues années, M. et Me Francis Garvan, de New-York, ont offert $ 200.000 pour l'établissement d'une bibliothèque au collège des Jésuites de Woodstock, Maryland.— Heureux pays !

3. Dans la province de Maryland, à New-Jersey, on a fondé, il y a deux ans, une ligue de Mères de Jésuites, dont le but est de procurer aux jeunes gens moins fortunés, désireux d'entrer dans la Compagnie, les ressources nécessaires pour faire leurs études.

4. *Le P.Finn.*—Le Père Finn, le conteur favori des petits catholiques des États-Unis,bien connu aussi en Angleterre et en France, est décédé le 2 novembre 1928. Ses livres, surtout les premiers,sont assurément destinés à demeurer inscrits à perpétuité sur les listes toujours changeantes des bibliothèques de collèges. Mais pour grands que fussent ses talents en ce genre, il était beaucoup plus qu'un conteur d'histoire. Pendant trente ans, il dirigea l'école paroissiale de St François-Xavier, à Cincinnati ; et par le charme de sa personne et son zèle ardent qui le portait spécialement à aider les moins favorisées de ses ouailles, il s'est rendu cher à toutes les classes de la société. Tous savent que durant cette période il a réuni sur le registre de son école les noms d'enfants de 21 nationalités différentes ; et non seulement il les garda dans une paix mutuelle, mais il en fit une grande famille de frères, selon l'esprit du Maître qu'il servait.
Aussi des « jeunes Arméniens », Bohêmes, Hongrois, Serbes et Syriens étaient-ils fiers d'appartenir à son école ; et il avait le talent de tirer le meilleur rendement de chacun. Il devait célébrer ses noces d'or dans la Compagnie en mars prochain, et l'on se préparait à lui faire une offrande. Quand le vieillard apprit la chose, il décida que cet argent serait employé pour l'éducation d'un scolastique. (*Letters and Notices*)

5. *Collège moderne.* — Au nouveau collège, connu sous le nom de Haute École Saint Ignace, à San Francisco, un haut-parleur a été installé dans chaque salle. Les hauts-parleurs communiqueront avec le bureau du Principal, et celui-ci pourra quand il lui plaira parler à tous les étudiants sans quitter son cabinet. Les hauts-parleurs seront aussi reliés à un radio, de sorte qu'il sera possible aux étudiants d'entendre le discours électoral d'un candidat à la présidence,

sans quitter leurs pupitres. La nouvelle école recevra largement 1000 étudiants, et contiendra 35 salles de classe, sans parler des autres bâtiments ordinaires, des bureaux de l'administration, des laboratoires de physique et de chimie etc. (*Letters and Notices*).

6. *Paul Claudel et l' Université Loyola.* — Le lundi après-midi 16 avril 1928, Paul Claudel, ambassadeur de France aux États-Unis,a reçu à l'Université de Loyola le titre honoraire de docteur en droit.

Escorté de sept policemen en motocyclette, l'ambassadeur arriva à l'Université à 3 h. 30. Les photographes le retinrent quelques instants, le temps de tirer leurs clichés. Puis, conduit par le Père Sullivan, recteur de l'Université, il gagne avec sa fille sa place sur l'estrade, où il commença par échanger quelques poignées de mains avec les diverses personnalités présentes : Mgr Shaw, Mgr Laval, le Père Cummings, ancien recteur de Loyola, et actuellement provincial des Jésuites de la Nouvelle Orléans, le Père Foulkes, directeur de l'école de droit, M. Grasser, doyen de l'école de pharmacie, et M. Vignes, doyen de l'école dentaire. Debout ou assis le long de l'estrade se tenaient le corps professoral de Loyola, les hommes et les dames de qualité de la ville, et les sections auxiliaires de l'Université.

La fanfare ouvrit la séance en jouant la Marseillaise. Ensuite le Père Cummings adressa à M. Claudel quelques mots de bienvenue en français. Il décrivit sa vieille maison d'Alsace Lorraine,raconta son occupation par les Allemands en 1870 et l'amour persévérant de son pays pour la France après la séparation.

M. Paul Villere,vice-directeur de la banque Hibernia, fit un autre discours en français .Il était là, à la place de M. La Fargue empêché par une crise d'asthme de venir à Loyola,pour offrir ses vœux à l'ambassadeur. M.Villère montra que l'histoire de la Louisiane était celle des Jésuites français, qui y vinrent d'abord comme missionnaires prêcher l'Évangile aux Indiens, puis comme éducateurs former les esprits et les cœurs des colons et de leurs descendants avec cette même méthode qui les avait rendus si célèbres en Europe. A l'éloge des Jésuites, M. Villère joignit celui des religieuses Ursulines, qui, pour élever les fillettes indiennes et les filles des colons, bravèrent les dangers de l'océan et supportèrent les rudesses de la vie de pionnier dans la Nouvelle Orléans récemment fondée.

La collation du titre de docteur en droit vint ensuite. Le Père Foulkes lut les raisons pour lesquelles l'Université de Loyola avait décidé d'honorer Paul Claudel. Le document qui les portait avait été artistiquement enluminé par les Ursulines du couvent de State Street. Citons-en quelques extraits :

« Quand la religion, l'art et le génie se trouvent réunis en un même homme, ils réalisent cette rare forme de distinction que notre jeune et modeste Université propose toujours à ses enfants comme un modèle digne de leur émulation. C'est un tel mérite, c'est

un tel esprit que l'Université de Loyola honore aujourd'hui en la personne de son Excellence, Paul Claudel, Ambassadeur de France aux États-Unis ».

Le document lu par le Père Foulkes célébrait ensuite le catholicisme de l'ambassadeur : « Né à Villeneuve-sur- Fin en Champagne, il tenait d'une éducation catholique ce caractère qui avait su garder intacts les enseignements du Christ, dont il suivait les traces avec une foi inébranlable et une inaltérable loyauté. Frappé de cette parole du Christ : « vous aurez toujours des pauvres avec vous » l'éminent diplomate est un membre actif de la conférence Saint-Vincent de Paul. Son cœur, comme celui de son compatriote Ozanam s'ouvre largement à une charité cosmopolite vraiment catholique ».

Le document se poursuivait par l'analyse des poèmes de l'ambassadeur : « Sa brillante imagination nous conduit aux fières murailles de Troie dans *Agamemnon*, tandis que l'Orient voluptueux fait resplendir devant nous sa magnificence dans « la connaissance de l'Est ». Ses *Cdes* rythmiques, *l'Annonce faite à Marie, la Nuit de Noel* et *les Feuilles des Saints* nous introduisent en la présence de l'Ange Gabriel, nous font assister à la naissance du Christ à Bethléem et aux combats des héros et des héroïnes du Seigneur, les Saints de notre mère l'Église ».

Après avoir énuméré les postes diplomatiques occupés par l'ambassadeur en Chine, en Bohême, en Allemagne, au Brésil, au Danemark, et celui qu'il occupe actuellement dans la capitale des États Unis, le document se clôt sur cette déclaration : « Puisque l'Université de Loyola est qualifiée pour récompenser un mérite et un savoir hors de pair, qu'ils resplendissent à l'intérieur ou à l'extérieur de son enceinte, puisqu'elle trouve en notre hôte un vrai modèle de culture chrétienne et de distinction littéraire, et un ambassadeur « sans peur et sans reproche »,nous, le Sénat, avons l'honneur de vous présenter, éminent Recteur, pour le grade honoraire de docteur en droit, son Excellence Paul Claudel ambassadeur de France aux États-Unis ».

Le Père Sullivan, recteur de l'Université, déclara dans sa réponse au Père Foulkes « qu'en vertu des pouvoirs qui lui avaient été commis par le gouvernement officiel de l'état de la Louisiane, il proclamait à tous ceux entre les mains desquels ce diplôme pouvait tomber, qu'en séance solennelle de la Faculté, leur hôte apprécié, son Excellence, Paul Claudel, ambassadeur de France aux États-Unis, avait été jugé digne du titre honoraire de docteur en droit ».

Dans son discours d'acceptation, P. Claudel déclara avec esprit que,dans sa longue carrière, il avait été honoré de nombreuses distinctions,mais n'avait jamais été fait docteur en quoi que ce soit, avant de venir à Loyola. Et de ce titre, disait-il, il était fier ; plus fier encore de ce que l'Université de Loyola de la Nouvelle-Orléans ait devancé d'autres Universités Américaines ; Yale, en effet, Harvard

et Princeton lui avaient demandé d'accepter leurs grades à leur séance de juin. Il leur dirait que l'Université de Loyola avait été la première à l'honorer ainsi.

Passant alors en revue sa carrière de représentant de la France dans les nombreux pays où il avait rempli les fonctions de diplomate, M. Claudel fit un chaleureux éloge des Jésuites qu'il avait rencontrés en ces divers lieux fort éloignés. Ils servaient le Christ avec dévouement, la France avec fidélité. L'Église, la France, l'ordre des Jésuites étaient fiers de leurs services. Ils étaient des missionnaires, des civilisateurs, des éducateurs. Leurs annales étaient pleines de gloire. Il appréciait si hautement leur talent d'éducateur qu'il avait envoyé ses fils dans leurs collèges de France pour leur formation intellectuelle et religieuse.

Quand l'ambassadeur eut terminé son discours, le groupe des étudiants le salua du triple cri de : Vive la France ! Vive Claudel ! Vive Loyola ! (*Woodstock Letters*, octobre 1928)

7. *A l' Université Santà Clara.* — Les vingt éducateurs Mexicains, faisant le tour de la Californie sous les auspices du Conseil International pour les Progrès de l'Éducation, n'ont pas été reçus à l'Université Sainte Claire. La réception qu'on leur préparait pour le mardi après-midi 8 mai 1928 fut décommandée. On en fut informé le dimanche 6 mai par un rapport du Père Mc Coy, recteur de l'Université.

« Récemment, dit le rapport, on a révélé, sur l'arrivée de ces envoyés de Mexico, des détails qui rendent impossible une réception à l'Université. Il est maintenant hors de doute que ces visiteurs sont des amis et des partisans de Callès, le chef du soi-disant gouvernement mexicain. On avait déclaré expressément que ces éducateurs banniraient de leurs réunions toute allusion à la politique et à la religion. Et nous venons de lire l'odieux récit d'un meeting à San Francisco, où un toast a été porté à la santé du Président Callès ».

Le Père Mc Coy fait ici allusion à un événement qui eut lieu le jeudi soir 3 Mai à San Francisco. Le Père Kavanagh, professeur au collège S^t Ignace, quitta le banquet offert aux visiteurs mexicains quand un toast fut porté en l'honneur de Callès.

(*Woodstock Letters*, octobre 1928)

8. *La nouvelle province de Chicago.* — Le 15 août, dans toutes les maisons de Middle-West ou de ce qui était autrefois la province du Missouri, on a lu une lettre du T. R. Père Général établissant une nouvelle province sous le nom de province de Chicago.

Le territoire de la nouvelle province comprend les États de l'Ohio, du Michigan, de l'Indiana, du Kentucky et la partie de l'état de l'Illinois située au nord d'une ligne qui exclurait les villes de Quincy, Necatur, Springfield et Caïro. La plus grande partie de ce terri-

toire, l'Illinois excepté, était comprise autrefois, dans la vice-province de l'Ohio.

Le R. Père Jérémie J. O' Callaghan, ancien vice-provincial de l'Ohio est le premier provincial de la nouvelle province de Chicago.

Les établissements d'éducation qui appartiennent à la nouvelle province sont l'Université de Loyola à Chicago, l'Université de Détroit, à Détroit, l'Université John Carroll, à Cleveland, le Collège St John à Tolède, l'École supérieure St Ignace à Chicago, et le collège St François Xavier à Cincinnati. La nouvelle province a son noviciat à Milford, dans l'Ohio, et on a commencé des plans pour l'érection d'un scolasticat de philosophie et théologie sur un lot de terrain situé dans les faubourgs de Détroit et récemment donné à la Compagnie par les Frères de Dinan à Détroit.

La province du Missouri continue à s'occuper de la partie située à l'Ouest du Mississipi, dans la direction Ouest jusqu'à Denver, et dans le Sud jusqu'aux états du Kansas et de l'Oklahoma inclusivement. Les états du Visconsin et du Minnesota et la partie inférieure de l'état de l'Illinois appartiennent au Missouri. Le R. Père Mathieu Germing reste Provincial de la province du Missouri.

(*Woodstock Letters*, octobre 1928)

9. *Université Saint Louis.*— On retrouve un *Rembrandt.*— Après de grandes recherches dans les recoins de la maison, le P. Ministre finit par retrouver une petite plaque de cuivre (40 centimètres sur 25) contenant un portrait de S. Jean-François Régis, qu'on dit être du pinceau de Rembrandt. M. Francis O. Raab, spécialiste en identification d'œuvres d'art, est convaincu que le portrait est authentique.

(*Woodstock Letters*, juin 1929).

**Hollande.** — 1. *L'Œuvre des retraites dans la Province Néerlandaise.*— L'œuvre des retraites est une des plus florissantes en Hollande. Les résultats de l'année 1928 sont les suivants :

Le nombre dans les trois maisons réunies est : 11033

| | |
|---|---|
| 1. à *Spanbeek* : | 3503 |
| Anciens retraitants | 1323 |
| Retr. pour la 1ere fois | 2180 |
| Paysans | 783 |
| Mineurs | 658 |
| Mineurs pour la 1ere fois | 510 |
| de Jeunes paysans | 155 |
| de Jeunes-Gens (âgés 16-18) | 256 |
| de Jeunes-Gens (âgés 14-16) | 332 |
| Étudiants du Gymnasium | 216 |
| Employés de mines | 37 |
| Instituteurs | 45 |
| Messieurs | 97 |

| | |
|---|---|
| de la haute société | 72 |
| Prêtres (retr. de 8 jours) | 31 |
| Frères Coadjuteurs | 28 |

2. à *Venlo*

| | |
|---|---|
| Retraites | 66 |
| Retraitants | 3893 |
| dont pour la 1ere fois | 2055 |

3. à *Vught* :

| | |
|---|---|
| Retraites | 70 |
| Retraitants | 3637 |
| dont pour la 1ere fois | 1796 |
| Quelques groupes : | |
| Prêtres | 54 |
| de la haute Société | 226 |
| Jeunes Patrons | 40 |
| Conscrits | 256 |

2. Le transfert du scolasticat de Philosophie hollandais de Oudenbosch à Nimègue a eu lieu le 2 janvier. On dit que la maison a dépassé ce qu'on attendait à tout point de vue et que la villa voisine fournira très utilement les dortoirs pour les retraites de jeunes gens qui sont très attendues.

**Italie.** — *Le Périodique* « Le Missioni della C. di G. » — La Province de Venise fait beaucoup pour l'œuvre missionnaire grâce à son périodique. Les derniers mois de 1928 nous ont donné un bon nombre de nouveaux abonnés et le tirage est passé de 38000 à 45000 exemplaires. Ces chiffres sont suggestifs, si l'on sait que l'Italie possède depuis 1924, 52 revues missionnaires : c'est le pays qui en compte le plus.

Suggestifs aussi si on compare notre petit périodique aux autres périodiques missionnaires de nos Pères à l'étranger :

En Espagne « El siglo de las Misiones », d'après la déclaration de son directeur, le P. Zameza, compte environ 7000 abonnés ; la « Revue Missionnaire » Belge en comptait 3500 au mois d'août dernier. Le « Die Katholischen Missionen » des Pères de Germanie, d'après Mgr Doering, notre évêque de Poona, en a environ 4000.

Notre assistance peut donc être fière des 46000 exemplaires de notre Périodique.

Le début de 1929 a vu s'augmenter de 8000 le nombre de nos abonnés. Cette augmentation est due en partie au prix modique de l'abonnement : L. 5, 30, qui permet à de nombreux écoliers et à de nombreux séminaristes de se le procurer. Or étant donné le but que se propose notre périodique les séminaristes sont les plus désirés des lecteurs, car le prêtre, doit être instruit de l'œuvre missionnaire, l'aimer et la faire aimer.

Le grand nombre des abonnés, grâce à Dieu, semble prouver aussi que notre périodique plaît, qu'on le trouve beau et bien rédigé. Et de fait nombre de lettres sont venues nous le confirmer.

Par ailleurs « le Missioni della C. di G. » crée parmi ses lecteurs un grand esprit de famille et suscite de nombreuses vocations à la Compagnie.

L'essor de notre revue est dû aussi à la propagande des Nôtres. C'est ainsi que le R. P. Japhet Jollain, Provincial de Naples, a envoyé à toutes les maisons de sa Province une circulaire pour recommander « le Missioni ».

« Sans le Périodique, y dit-il entre autres choses, le nombre des vocations diminuera, les dons se feront rares, nos Missions seront encore moins connues et aimées. Nous ne serons jamais assez reconnaissants à la Province de Venise d'avoir fondé et soutenu le périodique et notre coopération ne sera jamais trop généreuse ».

Nous trouvons aussi d'ardents propagandistes dans le clergé séculier et parmi les laïques. (*Notices de la Province de Venise*, juin 1929).

**Madagascar.** — 1. *Mort d'un savant religieux missionnaire.* — Un missionnaire de la Compagnie de Jésus, le R. P. Paul Camboué ancien avocat, ancien lieutenant des mobiles des Hautes-Pyrénées en 1870, entré à l'âge de 25 ans, vient de mourir, octogénaire, à Madagascar.

Quelle figure curieuse de missionnaire et de savant entomologiste ! Un prêtre qui l'a connu le dépeint ainsi :

Le P. Camboué, Tarbais d'origine, — son frère est actuellement président de la Société académique des Hautes-Pyrénées,—a vécu pendant plus de quarante ans à Madagascar. Envoyé comme missionnaire à Tamatave, il occupe ses loisirs, à faire de l'entomologie. Il est ainsi amené à étudier les mœurs d'une araignée, l'« halabé ». secrétant une sorte de toile soyeuse aux fils brillants et résistants. Le Bon Père songe aussitôt à industrialiser cette production, et il y parvient en extrayant le fil de soie de la bête vivante. A Tananarive, on est arrivé à fabriquer, aujourd'hui 55 mille mètres de. soie, soit 660000 mètres de fils à douze brins tirés à l'« halabé » La Chambre de commerce de Lyon devait récompenser le savant religieux en lui décernant un prix important.

Rappelé en France en 1895, le P. Camboué remplit à Paris les fonctions de procureur de la mission des Jésuites à Madagascar et accepte de faire un cours de malgache à l'Institut catholique. Mais l'année suivante, il reprenait le chemin de Madagascar et y organisait le poste d'Ambohibeloma et bâtissait une église qu'il consacrait à Notre-Dame de Lourdes, aujourd'hui lieu de pèlerinage malgache bien connu dans la grande Ile.

Ajoutons que le P. Camboué, membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, tout en remplissant les fonctions de desservant,

de missionnaire et de bibliothécaire de la Mission de Tananarive, travailla jusqu'à la fin de ses jours, à l'arachnologie dont il était devenu un des maîtres les plus éminents.

*La Croix* (12 juin 1929)

2. *Séminaire.* — Mgr Fourcadier fait bâtir le grand séminaire plus près de Tananarive. Les élèves prendont ainsi plus aisément part à des cérémonies de la cathédrale. Le Vicariat de Fianarantsoa et probablement aussi celui d'Antsirabe, y enverront leurs sujets. L'œuvre de Saint-Pierre Apôtre nous aide dans la construction de ce séminaire par un prêt à des conditions très douces. Cette Œuvre compte offrir le séminaire comme cadeau de jubilé au Saint-Père. Le petit séminaire resterait encore à Ambohipo.

**Maduré.** — Lá Mission du Maduré a été érigée en vice-Province, en date du 3 décembre 1928. Aussi est-ce la première province établie dans l'Inde depuis la suppression. Autrefois, il y en avait deux : Goa et Malabar ; la Mission du Maduré appartenait à cette dernière. Jusqu'à nouvel ordre, la Mission reste dépendante de la Province de Toulouse, le nouveau vice-provincial est le Père F. X. Froehly. La Mission est dotée de toute l'organisation d'une Province, avec ses maisons d'études à Kurséong et Shembaganur, et son noviciat. Le troisième an sera ouvert cet été à Kodaikanal, haute station de Palnis, à 2.133 mètres au-dessus de la mer et à 3 ou 4 kilomètres de Shembaganur. La première maison de la Compagnie à Kodaikanal fut établie en 1860, et trois ans après on posait les fondations de la première église catholique. Shembaganur est d'une date plus récente, 1878. Il y avait alors trois ou quatre églises catholiques dans le voisinage. Excepté pour le Théologat, qui est à Kurséong, près de Darjeeling, Shembaganur et Kodaikanal recevront tous les jésuites en formation du Noviciat au troisième an.

**Mexique.** — 1. Les Nôtres publient régulièrement dans la ville de Mexico une revue pour enfants, *La Croisade eucharistique,* et le *Messager du Sacré-Coeur.* On devait ouvrir au début de janvier 1929 une «domus scriptorum». Il y a dans la ville seize Pères et treize Frères, domiciliés dans des familles amies de la Compagnie. Un Père, aidé de 400 catéchistes, enseigne la religion à 12.000 enfants. On a des réunions hebdomadaires et des retraites mensuelles. Dans l'un des hôpitaux, un autre Père s'est acquis les services de dames qu'il a instruites sur la façon de préparer les moribonds à leur dernière heure : ainsi, quand le Père arrive après beaucoup de difficultés, il peut, dans sa visite des malades; faire économie de temps et de peine. A l'Hôpital Militaire, le travail est fructueux, mais beaucoup plus ardu par suite d'un périodique immoral et satirique

publié par le Gouvernement, et qu'on distribue aux malades pour susciter chez eux la haine de l'Église. Évêques et prélats, à diverses reprises, ont exprimé leurs remerciements à nos Pères de ce que la Compagnie a fait pour la défense de l'Église du Mexique et pour le salut des âmes. Nos Pères entendent souvent cette réflexion : « Oh ! Pères, qu'eussions-nous fait, si vous n'étiez pas restés avec nous ! » — Le P. Socius de la province du Mexique a reçu 108 lettres remerciant pour faveurs obtenues par l'intercession du P. Pro. (*Nouvelles de la Prov. du Bas-Canada*, février 1929)

2.A la suite des accords survenus entre le gouvernement Mexicain et le Saint-Siège — dont nous avons parlé plus haut — Mgr Pascal Diaz, S. J. a été nommé Archevêque de Mexico et Primat du Mexique. Monseigneur est né le 22 juin 1876 à Lopopam, dans le diocèse de Guadalajara. Entré prêtre dans la Compagnie en 1903, il faisait en 1912-1913 à Enghien sa quatrième année de théologie. En décembre 1922, il fut nommé évêque de Tabasco, dans la province qui porte le même nom (sur la côte de l'Atlantique, au sud du Mexique). Il fut consacré par l'archevêque de Mexico, dans la basilique de Notre-Dame de Guadeloupe.

Mgr a choisi comme primatiale la grande église de la Compagnie en attendant la complète restauration de sa cathédrale, que l'on répare en ce moment à titre de monument national ; on sait que la cathédrale de Mexico repose sur les assises mêmes du grand temple du Soleil où les Aztèques immolaient jadis à leurs di eux tant de victimes humaines.

**Portugal.**—1. En Portugal le P.Joachim Tavares (de cette province), directeur de la revue « Brotéria », a été reçu à l'Académie supérieure nationale des sciences de Portugal. Il est le premier Jésuite à en faire partie. Le Père n'a pas caché sa condition. Bien plus elle a été ouvertement déclarée, quand le président de l'Académie a adressé de grands éloges à la Compagnie et que le nouvel Académicien dans sa réponse, a humblement avoué qu'il tenait toute sa science de la Compagnie. Peu après dans la même Académie a été élu comme membre honoraire le P. George Schurhammer (Prov. Germ. sup.) pour un livre historique sur Ceylan.

2. Avec le consentement tacite du gouvernement, quelques-uns des Nôtres travaillent dans le pays. Nous avons cinq résidences, dont deux à Libonne même. Il y a, en outre, quelques Pères dans les séminaires, où ils remplissent les fonctions de professeurs ou Pères spirituels. De partout, on réclame des missionnaires jésuites. On nous témoigne beaucoup d'estime et d'affection.

**Syrie.** — 1. *Le R. P. Cattin.* — Deux documents.

*a*) La Mort (traduit du journal *Al Bachir* du 28 mai).

Aux amis innombrables qu'il laisse, douloureusement nous annonçons la mort du R. P. Lucien Cattin, religieux éminent de la Compagnie de Jésus, qui a si bien et si longuement servi la cause de ce pays. Aux étudiants, élèves de nos Facultés, témoins journaliers de sa bonté vigilante, qui surent apprécier en lui l'incomparable éducateur, à tant de familles que le souvenir de cinquante ans de luttes menées pour la cause de l'enseignement catholique garde dans la reconnaissance ; aux hommes de sciences, aux hommes d'action qui trouvèrent en lui l'exemple de l'effort et le soin du progrès continu dans le domaine économique et scientifique ; à nos chefs spirituels qui estimèrent sa rare compréhension des Rites Orientaux, son zèle pour la gloire de l'Église et sa passion de vérité ; aux représentants des Gouvernements du Liban et de la France qui connurent en lui un serviteur doublement fidèle ; à tous ceux qui l'ayant connu l'ont ardemment aimé, nous nous unissons dans la douleur.

Le samedi 15 mai dans l'après midi, notre résidence de Tanaïl recevait les jeunes gens du Cercle Catholique de Beyrouth qui y étaient venus en pèlerinage. Le Père Cattin, Supérieur de la Résidence, les accueillit avec sa coutumière amabilité. Dimanche matin à 7 heures, il célébrait devant eux la Sainte Messe et leur donnait la Communion. Un peu avant le déjeuner, les Jeunes gens se groupèrent autour de lui et lui présentèrent leurs respects, lui renouvelant les sentiments de leur filiale affection. Après les avoir remerciés, il leur adressa quelques mots aussi émouvants pour lui que pour eux. « Mes enfants, leur-dit-il, je sais que d'ici peu je quitterai ce monde et je demande à Dieu qu'il me fasse la grâce de nous revoir tous un jour là-haut dans ce bonheur qui ne finit pas.Oui,mon corps s'affaiblit, et je sens que mes forces faiblissent. Mais je garde pourtant dans ma poitrine un cœur toujours jeune pour vous aimer profondément ». Parmi les hôtes du Père se trouvaient aussi MM. Robert de Caix et de Sarcey, le Docteur de Peyrelongue et sa famille, le Docteur et Madame Fernango. Il était près d'une heure quand on se mit à table. Le R. P. Chanteur, Supérieur de la Mission, était aux côtés du Père Cattin. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, lorsque ce dernier tomba évanoui. On le transporta inanimé dans sa chambre et la paralysie de la droite permit de diagnostiquer une hémorragie cérébrale. On s'empressa autour de lui tandis que les assistants restaient à son sujet dans une grande inquiétude. Mais le malade restait sans connaissance. À 18 heures, une dépêche à l'Université annonçait la nouvelle de sa mort.

Le R. P. Cattin était né le 1er mars 1851. Entré dans la Compagnie le 16 mars 1867, il arrivait à Beyrouth en 1874 où il

occupa pendant deux ans à l'Université le poste de Préfet des études. Après un an d'absence seulement il revint en Orient et ne le quitta plus que durant les années de la grande guerre. Il a donc passé la plus grande partie de sa vie au Liban et peut être compté comme un de ses enfants, ainsi qu'il aimait à le répéter lui-même. Il remplit tour à tour, soit en Syrie, soit en Egypte, les plus hautes charges de notre Ordre. Il fut Recteur de l'Université Saint Joseph, supérieur de la Mission et Supérieur du Collège Saint François-Xavier à Alexandrie. Il passa de nombreuses années à s'occuper de la Faculté de Médecine et en fut à juste titre le fondateur et l'âme. C'est lui qui, aplanissant les difficultés, lui fit atteindre ce degré d'extraordinaire prospérité où nous la voyons actuellement. C'est par ses efforts aussi que fut construite la nouvelle Faculté de médecine, avec le Jardin Botanique qui l'entoure. C'est par ses soins que fut acquis le terrain où s'élève aujourd'hui l'Hôtel-Dieu de France. C'est lui enfin qui se dépensa sans compter pour recueillir les aumônes et trouver les moyens d'édifier les constructions.

Esprit lucide et ferme, cœur d'une rare délicatesse, il avait aussi le sens de l'autorité à un degré éminent. Connu pour sa piété profonde et son zèle ardent, il était réputé pour sa dévotion à la Très Sainte Vierge et le souci qu'il avait de la faire honorer. Parmi tant d'exemples que nous pourrions en donner, signalons qu'il eut le premier la pensée d'élever une statue à Notre-Dame du Liban sur la colline d'Harissa. Il proposa le projet à son Excellence le Délégué Apostolique et au Patriarche qui l'accueillirent favorablement. C'est lui enfin qui collabora avec eux pour réunir la somme nécessaire et réaliser le projet.

Son aspect vénérable, son regard lumineux attiraient les âmes en révélant son rare don de sympathie. Dieu l'avait orné des plus grands talents auxquels il joignait la délicatesse des sentiments et la finesse de l'esprit. Par ses qualités il conquit les cœurs, gagnant tous ceux qui l'approchaient. Ils se soumettaient avec joie à ses conseils et à ses ordres afin de se voir dirigés toujours dans la vertu et le devoir. Des milliers de jeunes gens savent de quel amour paternel le Père Cattin les aima, et comment il se dévoua sans compter à leur progrès.

Les autorités françaises et orientales surent reconnaître sa valeur et lui témoignèrent leur satisfaction des services distingués qu'il leur rendait.Le Gouvernement de la République Française lui prouva son estime et sa reconnaisance en le nommant Chevalier de la Légion d'Honneur, et la République Libanaise, imitant la France, lui décerna la médaille du Merite Libanais. Nous nous rappelons encore avec émotion les mots par lesquels il remercia le Président du Conseil de la République Libanaise dans la fête où cette Médaille lui fut conférée : « Si le Gouvernement du Liban en m'offrant cette décoration a voulu me récompenser d'avoir aimé ce pays, je proclame hautement qu'elle m'a donné ce que j'ai mérité, car j'ai aimé

votre pays et ne cesse de l'aimer d'un grand amour ». Nous ne croyons pas exagérer en assurant que le Liban en la personne de sa jeunesse, de ses familles et de ses chefs, lui a bien rendu une si précieuse affection.

*b*) Les obsèques (traduit du *Bachir* du 29 mai)

De Tanaïl à Beyrouth. — Pendant son séjour à Tanaïl, le R. P. Cattin avait gagné l'affection admirative de tous les gens de la contrée. Aussi dès que se fut répandue la nouvelle de sa mort, on vit s'empresser à la Résidence, sans distinction de croyances et de fortune, un grand nombre de ses amis. Quand vint l'heure du transfert du corps à Beyrouth,ils lui firent comme à un Père, de touchants adieux. Par une délicate attention, le Commandant des forces aériennes de Rayak, voulant ajouter à ces regrets son hommage personnel, fit survoler la Résidence au moment du départ par une escadrille d'avions. Le convoi funèbre quitta Tanaïl, lundi à 14 heures. Arrivé au dessus de Sofar et d'Aley, il rencontra un groupe d'automobiles où avait pris place une délégation des jeunes gens de Beyrouth. Dès que ces derniers avaient appris l'heure du transfert du corps, il s'étaient mis en route pour le recevoir et l'accompagner.

*A la Chambre des Députés.* — Les Députés de la Chambre Libanaise se trouvaient alors en séance : le Président de la République devait en effet prêter serment de fidèlité à la Constitution. A la fin de ce cérémonial, le Président de la Chambre, Monsieur Gisr, annonça à ses collègues, la mort du R. P. Cattin. Son haut caractère personnel lui inspira les mots qui convenaient à un si douloureux événement. Il rappela tout ce que le défunt avait dépensé d'énergie pour la cause du pays et le bien de la population au cours de 50 ans. La séance fut interrompue cinq minutes en signe de deuil.

*A l' Université.* — Dès qu'on apprit la triste nouvelle, un grand nombre de personnes de marque affluèrent à l'Université. Au premier rang, le Président de la République Libanaise, accompagné des Ministres. Le corps du défunt fut exposé dès son arrivée dans une des chapelles de l'Université, et les personnes de la ville se succédèrent sans arrêt auprès de lui dans la prière et dans les larmes. Les membres du Cercle de la Jeunesse Catholique et leurs amis réclamèrent et obtinrent le privilège de veiller toute la nuit à ses côtés. Malgré le désir qu'avait exprimé le R. P. Recteur de n'en pas recevoir, de très belles couronnes furent envoyées par le Président de la République,le Président du Conseil, le Président de la Chambre et les Ministres...

*Les obsèques.* — A 7 h. 12, l'église de l'Université fut envahie dar une foule dense pour la cérémonie des funérailles. Le clergé

était rangé des deux côtés de l'autel, à droite les Evêques, à gauche les deux représentants du Délégué Apostolique actuellement en voyage à Rome, son propre secrétaire et un grand nombre de Religieux. On remarquait dans la grande nef en tête et à droite le représentant du Haut Commissaire, l'Amiral Laurent, etc..., à gauche le Président de la République entouré des Ministres; le Directeur de l'Université Américaine, M. Dodge, avec quelques professeurs, était également présent. Deux rangées de soldats français baïonnette au canon, se tenaient dans l'atrium. Deux autres rangées de policiers et de gendarmes à cheval, ayant sabre au clair, montaient la garde en ordre impeccable devant l'église.

A 8 heures, le corps fut transporté de la chapelle où il se trouvait à l'église toute tendue de deuil. Il était porté par les jeunes gens des meilleures familles de la ville. Les soldats français présentent les armes. On le déposa au milieu de l'Eglise en face l'autel sur un catafalque débordant de lumières et de fleurs. Au milieu de l'assistance debout, le Président de la République, s'avançant, épingla sur le voile mortuaire, auprès du ruban de la Légion d'Honneur, la Médaille du Mérite Libanais de Première Classe. Le R. P. Chanteur offrait le Saint Sacrifice, à l'issue duquel il prononça une allocution. Il pleurait, et l'on pleurait dans l'église. Après l'absoute, le R. P. Cattin, toujours porté par d'anciens élèves, fut conduit au caveau. Le clergé et les Evêques marchaient en tête, suivi par le R. P. Recteur de l'Université, et les hautes personnalités que nous avons nommées. Les soldats, la Police et la Gendarmerie, faisant la haie, présentèrent de nouveau les armes. Puis, les quelques prières d'usage, un long défilé devant le R. P. Recteur et la tombe se refermait dans un dernier adieu.

*Le R. P. Poidebard et sa Mission archéologique.* — Le R. P. Poidebard a exposé récemment à l'Académie des Inscriptions les résultats de sa mission d'automne 1928, en Haute-Djéziré syrienne. Les recherches entreprises depuis quatre ans avec l'aide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la collaboration du haut commissariat en Syrie et de l'armée du Levant, l'ont amené à établir une méthode d'observation aérienne appliquée aux reconnaissances de géographie historique en régions de steppes. Cette technique précieuse de repérage, basée sur la révélation à grande hauteur des moindres vallonnements du sol, invisibles de terre, lui a permis de retrouver nombre de sites anciens,assyriens et romains, perdus, ignorés, loin des pistes actuelles ou cachés sous la terre.

L'expérimentation a été faite sur plusieurs points précis dont le R. P. Poidebard présente des photographies syriennes, des croquis cartographiques et des plans. 120 Kilomètres du *limes* romano-byzantin entre Thannourin et Dara, 60 Kilomètres du *limes* de Dioclétien et de Septime Sévère, à l'est de Khabour, fortifications

romaines et villes byzantines du Haut-Khabour ont été ainsi identifiées.

La fouille du *castellum* byzantin de Tell Brak a été préparée, contrôlée et élargie dans ses conclusions par l'observation aérienne. Le R. P. Poidebard souligne l'aide technique au cours de ses reconnaissances apportée par les pilotes du 39e régiment d'aviation : commandant Ruby et le capitaine Pitault, et par son collaborateur de 1928, le lieutenant David. La mise au point de cette méthode, rigoureusement vérifiée à terre, permet d'entreprendre la carte de l'organisation militaire et économique romaine en Haute-Djéziré.

(*Vie Catholique*).



# BIBLIOGRAPHIE

## Bibliographie parisienne

### 1928

Alès (A. d') — *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique* fasc. XXIII (Scolaire [question] — Templiers) et fasc. XXIV (Templiers-Zoroastre). — Paris, Beauchesne, in-4.

— *De Sanctissima Eucharistia.* — Paris, Beauchesne, in-8, xv-176 pp.

— *Baptême et Confirmation.* — Paris, Bloud et Gay, in-12, 192 pp.

Bainvel (J. V.) — *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison par le P. Pierre-Joseph Picot de Clorivière.* Nouvelle édition d'après celle de 1802. — Paris, Beauchesne, in-12 vi-144 pp.

Billct (L.) — *De Gratia Christi, Commentarius in Im* S. Thomae. — Rome, Université grégorienne, éd. 4a aucta et emendata, in-8, 300 pp.

— *De Virtutibus infusis. Commentarius in* II*m* II*ae* S. Thomae. — Ibid., éd. 4a aucta et emendata, in-8, 460 pp.

— *De Inspiratione Sacrae Scripturae theologica disquisitio.* — Ibid., édit. 4a aucta.

[Bonnichon (A.)] — *Frères Jésuites missionnaires.* — Paris, Procure de Chine (42 rue de Grenelle), in-8, 24 pp.

Dechene (A.) — *Margaret Sinclair.* Traduction de l'ouvrage anglais de A. Forbes. — Paris, Lethielleux, in-12, 142 pp.

[Fleury (A.)] — *Introduction à la vie dévote par S. François de Sales, d'après l'édition de* 1619. — Tours, Mame, in-16, ix-524 pp.

Gherzy (E.) — *Etude sur la pluie en Chine* (1873-1925). — Zi-ka-wei, impr. de T'ou-sé-wè, 2 vol. in-4, 85 et 201 pp. (+ 1 in-folio de planches).

Gibert (G.) — *Récits de toutes les couleurs.* — Paris, Bureau de la Sainte-Enfance (44 rue du Cherche-Midi), in-8, 127 pp.

Goupil (A.) — *Les sacrements. T. III : la Pénitence, l'Extrême-Onction, le Mariage.* — Paris, Paillard ; Laval, Goupil, in-8, 160 pp.

Grandmaison (L. de) — *Le dogme chrétien, sa nature, ses formules, son développement.* — Paris, Beauchesne, in-12, vi-332 pp.

— *Jésus-Christ. Sa personne, son message, ses preuves.* — Paris, Beauchesne, 2 gr. in-8, vi-xxxv-412 et 694 pp.

— *Personal religion.* — Translated by *Algar Thorold.* London, Sheed et Ward (31 Paternoster Road), in-12, 192 pp.

HÉRY (M.) — *Le Chemin de la Croix tiré des Prophéties.* — Paris, Beauchesne, in-32, 28 pp.

HUBY (J.) — *L'Evangile et les Evangiles.* Collection « La Vie chrétienne ». — Paris, Grasset, in-12, 303 pp.

JOANNIS (J. DE) — *Lépidoptères hétérocères du Tonkin.* 1ère *partie.* — Extrait des « Annales de la Société Entomologique de France », vol. XCVII, 31 déc. 1928, in-8, 128 pp.

JOUON (R.) — *Géographie de la Chine.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, gr. in-4, 54 pp.

LA BRIERE (Y. DE) — *O Conceito Christao da Cidade. Dez Conferenciao pronunciadas no Rio de Janeiro nos mezes de agosto setembro e ontubro* 1927. — Rio de Janeiro, typ. do Jornal do Commercio, in-8, 153 pp.

LAURAND (L.) *Cicéron. De Amicitia. Texte et traduction.* — Paris, collection Budé, XXVI-55 pp. doubles.

LA VAISSIERE (J. DE). — *La coéducation des sexes et la science positive.* — Paris, Beauchesne, in-12, 38 pp.

LEBRETON (J.) — *Histoire du dogme de la Trinité. Des origines au Concile de Nicée.* T. II, *de S. Clément à S. Irénée.* — Paris, Beauchesne, in-8, XXII-701 pp.

MARIÈS (L.) — *Frédéric Cornwallis Conybeare* (1856-1924). — Paris, Geuthner, 1926 gr. in-8°, 155 pp. (« Revue des Études arméniennes », t. VI, fasc. 3).

LONGHAYE (G.) — *An eight Day's Retreat.* Abridged and adapted by B. Wolferstan, S. J. — London, Sands, in-8.

MAUMIGNY (R. DE) —*Katholische Mystik. Das aussergewöhnliche Gebet.* Mit einem Lebensbild, von Karl Richstätter, S. J. — Freiburg, Herder, in-12, 324 pp.

NIVARD (M.) — *Ethica.* — Paris, Beauchesne, in-8, XXIV-490 pp.

PAYEN (G.). — *De matrimonio in missionibus ac potissimum in Sinis tractatus practicus et casus.* Vol. III : *Summa tractatus et casuum.* —Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, in-4, XXXXV-878.

PELLETIER (A.) — *Les martyrs de Laval.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 31 pp.

POTTIER (A.) — *Jean Eudes, le protégé et l'apôtre de Marie. Panégyrique.* — Paris, Téqui, in-12, 32 pp.

— *Le P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps. Essai de théologie mystique comparée.* T. III. — Paris, Téqui, in-12, 350 pp.

— *L'angoisse de Saint Joseph, d'après saint Bernard, écho de la tradition.* — Paris, Téqui, in-8, 32 pp.

RAVIE (F.) [NAZAIRE FAIVRE]. — *Le Mexique rouge.* — Paris, Beauchesne, in-12, 190 pp.

RIQUET (M.) [et V. BERNADOT, O. P.—G. DESBUQUOIS, S. J.]—*Le Joug du Christ.* — Paris, Spes, in-12, 155 pp.

Tonquédec (J. de). — *Faut-il revenir au Thomisme?* Dans la « Renaissance religieuse »,recueil de conférences contradictoires tenues à l'École des Hautes Études Sociales. — Paris, Alcan, in-12.

Zi (E.) — *T'ien men pao yo. Traduction chinoise d'un opuscule du P. Simon sur la contrition parfaite.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé.

---

# Bibliographie champenoise

## 1928

Bailliencourt (L. de) — *Le problème de l'adolescence salariée.* Solution proposée par la J. O. C. de Belgique. (Extr. de la « Revue Apologétique », nov. 1927). —Paris, Beauchesne et J. O. C. (1927), in-8, 17 pp.

Bernard (H.). — *La Mappemonde de Ricci du Musée historique de Pékin.* Pékin, Collection de « la Politique de Pékin », in-8, 13 pp.

Couvreur (J.). — *Le P. Pro Juarez S. J., fusillé pour le Christ-Roi.* — Toulouse, Ap. de la P., in-12, 65 pp.

Croizier (P.). — *L'Actualité en tracts* (80 tracts in-4°). — Paris, Action Populare, in-4.

Delattre (P.). — *La Vocation des Hongrois au catholicisme.* — Louvain, Collection « Xaveriana », n° 56.

Derely (J. ). — *Manuel des zélatrices de la croisade eucharistique des enfants.* — Ap. de la P., in-18, 101 p.

— *La Zélatrice des Cadettes.* — Ap. de la P., in-18, 8 pp.

Derville (L.) — *Va, Scout de France... Eclaireur de Dieu.* — Paris, Spes, in-12, 79 pp.

Dubois (H.) — *L'Institut International pour l'Etude des langues et des civilisations africaines à Londres et la Conférence des Missions Africaines Catholiques à Rome.* — Rome, Capitelli, in-12, 40 pp.

Gasperment (A.) — *Luther. Sa doctrine, son caractère* (en chinois). — Sienhsien. Miss. Cath.

Geny (P.) — *Historiae Philosophiae brevis conspectus ad usum Seminariorum.* — (Ed. 3a, emendata et aucta) — Rome, Univ. Greg , in-8°, 383 pp.

Hanrion (A.) — *Journal Spirituel.* Introd. par le P. Doncœur. — Ap. de la P., in-12, 388 pp.

Hausherr (I.) et Horn (G.) — *Un grand mystique byzantin : Vie de Symeon le nouveau Théologien,* par Nicetas Stethatos. Tex-

te grec inédit avec introduction, notes critiques, index et traduction. — Rome, Inst. Oriental, XCVI-256 pp.

HACHE (M. D') [= Mgr. D'HERBIGNY] — *Dieu et ma raison.* — *Aux catholiques et aux non-catholiques.* — Paris, Spes, (220e mille) in-24, 32 pp.

JOMBART (E.) — *L'indissolubilité du mariage. Théorie et pratique.* — Montréal, L'École sociale populaire, in-12, 36 pp.

LEURENT (J.) — *La Jeunesse Ouvrière.*—Ap. de la P., in-12, 24 pp.

LICENT (E.) [et P. TEILHARD DE CHARDIN] —*Observations sur les formations quaternaires et tert. supérieures du Honan sept. et du Chansi mérid.* — 22 pp. (1927).

— *On a presumably pleistocene human tooth from the Sjara-Osso-Gol* (South-Eastern Ordos) Deposits by E. Licent, Teilhard de Chardin and Davidson Black.—5 pp. avec une planche (1926).

— *Geological Study of the deposits of the Sangkanho Basin*, by C. B. Barbou , E. Licent and P. Teilhard de Chardin. Note on correlation of physiographic stages by G. B. Barbour. —17 pp. (1926). (3 extraits du Bull. Geol. Soc. of China. Vol. V et VI. Pékin).

LIOU (R.) — *Vie de St. Pierre Claver* (en chinois). — Sienhsien, Miss. Cath.

MILLON (J.) — *Pour mieux communier.* (A nos collégiens). Courtes Méditations. 2e partie : La Vie publique de Jésus. —Paris, Spes, 314 pp.

PELOT (P.) — *L'Appel au Jeune homme riche.* (Un acte en vers). — Ap. de la P., in-12, 16 pp.

— *Le Cantique de l'Offrande.* — Ap. de la P., in-18, 4 pp.

PLUS (R.) — *Marie-Antoinette de Geuser. Vie de « Consummata ».* — Ap. de la P., in-12, 316 pp.

— *Comment bien prier.* — Ap. de la Pr., in-24.

— *La Sainteté Catholique.* — Paris, Bloud, in-12, 128 pp.

ROUPAIN (E.) — *Sur les pas de Jésus. Réflexions et lectures.* 3e série. — Desclée, in-16, 801 pp.

RIGAUX (M.) — *Les Auxiliaires familiales.* —Rouen, in-8o, 21 pp.

SEVIN (J.) — *Ste Thérèse de l'Enfant Jésus.* — Ap. de la Pr., in-12, 48 pp.

ULRICH (M.) — *Noël du B. P. Jogues.* Pour séances de Noël ou sur les Missions ; 6 personnages ; durée 1 h. Vieux Noëls intercalés.— Dans : « Nos Chansons françaises ». Paris, Spes.

VERLEY (Cl.) — *Un ingénieur catholique. Paul Bertrand.* Essai d'apostolat social. — Paris, Spes, in-12.

(VIGY J.) — *Union Catholique du Personnel des Chemins de fer : XXVe Anniversaire de la Fondation du Groupe Est-Saint-Joseph de Nancy.* (16 sept. 1928). — Nancy, Anc. Imp. Vagner, in-8o, 63 pp.

WIEGER (L.) — *Amidisme chinois et japonais.* — Sienhsien, Miss. Cath., in-8, 51 pp.

# Bibliographie lyonnaise

## 1926

Bélinay (F. de) — *La Source. Initiation à l'art d'écrire.* — Paris, Beauchesne, in-8, III-285 pp.
Bouloumoy (A.) († 1926) — *La Flore de Syrie.* — Paris, Vigot, 504 planches.
Cheikho (A.) — *Magâni ou Fleurs de lys.* 5e Vol.—Beyrouth, Imp. Cath., in-8o (arab.), pp. 320, 43e édit.
— *Magâni*, 3e vol. — Ibid. (arabe), in-8o, pp. 320, 43e édit.
— *Les écoles laïques.* — Ib. (arabe) in-8, pp. 32, 2e édit.
— *La Franc-Maçonnerie.* ib. (arabe), in-8o, pp. 48, 2e édit.
— *Spécimens d'Ecriture*, 1e et 2e vol. — Ibid. in-8o, pp. 190, 30 édit.
Jalabert. — Voir R. Mouterde.
Jerphanion (G. de) — *Le Calice d'Antioche.* — *Les théories du Dr. Eisten et la date probable du Calice.* — Rome, Orientalia Christiana, in-8o, pp. 176, 50 fig., 24 pl. h. t.
Lammens (H.) — *Les sanctuaires préislamiques dans l'Arabie occidentale* (Extrait des « Mélanges Univ. S. Joseph», t. IX)—Beyrouth, Imp. Cath., in-8o, pp. 137.
— *L'Islam, croyances et institutions.* — Ibid., petit in-8, pp. 288.
Ledroit (J.). — *Un apôtre de la famille et de l'atelier, Charles Holley, de l'école de St Joseph de Grouville, Jersey.* — Stella matutina, S. Etienne (Loire) ; in-8 cour., pp. 84, 2e édit.
Levenq (G.) — *Le français par l'image.* — Beyrouth, Impr. cath. petit in-8, pp. 93, 2e édit.
Mallon (A.) — *Grammaire Copte* — Beyrouth, Imp. Cath. (français-Copte) ; in-8, pp. 500, 3e édit.
Mouterde (R.) — *Mélanges de l'Université St. Joseph de Beyrouth (Grand Liban)*, Tome XI, fasc. 14. Beyrouth, Impr. Cath. gr. in-8o, pp. 188.
— et Louis Jalabert.— *Inscriptions grecques chrétiennes* dans *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie.* — Paris.
Perroy (H.) — *Les Martyrs d'Aubenas.* — Villeurbanne (Rhône), J. Chambefort, in-16, 32 pp.
— *Deux Martyrs de l'Eucharistie.* — Ibid., in-16, 200 pp, 8 illustr.
— *Le Christ Roi.* — Lyon, Em. Vitte, in-8, 32 pp. illustr.
Poidebard (A.) — Dans « *le Tourisme de Laurent Vibert* ». « Voyageur ». — Lyon, Audin et Cie, in-4.
Salhani (A.) — *Paillettes d'Or.* — Beyrouth, Imp. Cath., gr. in-8, (arabe) pp. 48.
— *Vérité dogmatique.* — Ibid., in-8 (arabe), pp. 88,
Tardy (A.) († 1911) — *Arithmétique complète* (arabe) — Beyrouth, Impr. Cath. ; in-16, 220 pp., 12e édit.

Valensin (Alb.)—*Les lois naturelles de la Vie internationale.* Cours professé à la Semaine sociale du Hâvre, Août 1926. — « Chronique sociale de France » (16, rue du Plât). Lyon, in-8, 31 pp.

Valensin (Aug.) — *L'essence de la Théorie de la Science par Fichte* dans «Archives de Philosophie », (Nov. 1926), Vol. IV, Cahier nº 2. — Paris, Beauchesne, gr. in-8, iv-136 pp.

— *A la suite de Pascal. La dialectique des Pensées.* — St. Félicien-en-Vivarais, Au Pigeonnier, in-8, écu, 32 pp.

Villefranche (G.) — *Jésus et moi.* Directoire eucharistique offert à la Jeunesse. Nouvelle édition revue et aug. — 25e mille. M. Villefranche, Journal de l'Ain, Bourg, in-32, 320 pp.

Vregille (P. de) — *Bulletin Annuel de la Faculté Française de Médecine et de Pharmacie de Beyrouth,* 1925-26. — Beyrouth, Imp. Cath., in-8º, 112 pp.

Zumoffen (G.) — *La Carte géologique du Liban.* — Paris, Barrère. Carte au 1[200.000e en 16 couleurs et 1 vol. de texte, in-8, 168 pp.

## 1927

Abougit (A.) — *Mois des SS. Anges* (arabe). — Beyrouth, Imp. cath., in-32, 261 pp., 6e édit.

Belot (J. B.) († 1904) — *Vocabulaire Arabe-Français.* — Beyrouth, Imp. cath., in-12, pp. 1.000, 8e édit.

— *La Bible des enfants* (arabe). — Ibid. pet. in-8º, pp. 160, 8e édit.

Belot et Rodet. — *Chrestomathie arabe.* — Ibid., in-12, 138 pp., 5e édit.

Berloty (B.) — *Notices Ksara* (français). — Ibid., in-4, 48 pp.

Bouyges (M.) — *Tahafot al-Falâsilat. — L'incohérence des Philosophes d'Algazel.* — Texte arabe établi et accompagné d'un sommaire latin et d'index.— Ibid., in-8 raisin, pp. xxx-446.

Bremond (J.) — *Les Pères du désert.* — Introduction par M. Henri Bremond, de l'Académie française.— Paris, J. Gabalda, 2 vol. in-16, lix-263 pp. et iv-318 pp.

Chaine (L.) — *Communier souvent.*—Broch. éditée par la Conférence Ampère, 10, Quai de Serbie, Lyon, in-8º raisin, pp. 30.

Cheikho (A.) — *Les Poètes arabes chrétiens après l'Islam,* 3e fasc. (arabe). — Beyrouth, Imp. cath., in-8, pp. 158.

— *Récits des événements du Liban et de Damas* (1840-1862) (arabe).— — Ibid., in-16, 48 pp.

— *Vie des SS. Louis de Gonzague et Stanislas* (arabe).—Ibid., 1927, in-12, pp. 32.

— *Kalila et Dimah* (arabe). — Ibid., 330 pp., 3e éd.

— *Kitab el-Kuttab* (arabe). — Ibid., in-8º pp. 115, 2e éd.

— *Histoire de Beyrouth* (arabe). — ibid., in-8, 142 pp.

— *Poésies d'Abril-'Atâhyah* (arabe). — Ibid., pet. in-8º, 64 pp.

Chometon (A.) — *Le Christ, Vie et Lumière. Commentaire de l'Evangile selon St. Jean.* — Paris, Lethielleux, in-8 carré, viii-566 pp.

Constantin (J.) — *Cantiques* (français). — Beyrouth, Impr. cath., in-32, 128 pp.
Durand (A.)— *Evangile selon St. Matthieu.* (Collection « Verbum Salutis »). — Paris, Beauchesne, pp. xiv-500, 7e édit.
— *Saint Jean* (Collection « Verbum Salutis »). — Ibid., in-12, 591 pp.
— *Noël* (Précis illustré d'histoire religieuse).— Paris, Éditions Spes, 65 pp.
Eddé (C.) — *L'Evangile des enfants illustré* (arabe). — Beyrouth, Impr. cath., in-12, pp. 102.
Eddé (G.) († 1914) — *Principes de la Grammaire arabe* (arabe). — ibid., in-12, 8e édit.
Eymieu (A.) — *La Providence* (extrait de « *La Providence et la Guerre* »). — Paris, Perrin, in-12, 158 pp.
— *La Part des Croyants dans les progrès de la science au XIXe siècle.* — Nouvelle édition. — Paris, Perrin, in-12, pp. 172.
Gairal de Sérézin (A.). — *Les belles chansons. Répertoire des titres de* 1200 *chansons.*— Chez M. Giraud, 146, Grande Rue, Lyon-Oullins.
— Supplément, répertoire des titres de 800 chansons. — Ibid.
Gardette (L.). — *Art.* « *Magie* » dans *Dictionnaire de Théologie.* — Paris, Letouzey, in-4o, 40 colonnes.
Hava (G.) († 1916) — *Arabic-English Dictionary.* — Beyrouth, Impr. cath., in-8, 909 pp., 3e édit.
Jalabert (L.) — *La Main du Très-haut* (traduction du P. L. Cheïko) arabe. — Beyrouth, Impr. cath., in-8, 205 pp., 2e édition.
Kersanté (J.) — *Retraite sacerdotale* (arabe).— Ibid., in-16, 63 pp., 2e édit.
Khalil (J.) — *Visites au S. Sacrement* (arabe). — Ibid., in-16, 32 pp.
Lagier (C.) — *Autour de la pierre de Rosette.* — Publication de la fondation égyptologique « Reine Elisabeth ». — Bruxelles, Vromant, in-8, carré, 159 pp., II planches.
Lammens (H.) — *Le Solitaire de l'île Qadas* (arabe).— Beyrouth, Imp. cath., in-16, 242 pp., 2e édit.
Lucien-Brun (J.) — *Une conception moderne du Droit. Etude critique.* (Archives de Philosophie). — Paris, Beauchesne, 1927, in-8, pp. 120.
Malouf (A.) — *Dictionnaire arabe illustré.* — Beyrouth, Imp. cath., grand in-12, pp. 1098, 5e édit.
— *Almanach du Bachir* (arabe).— Ibid. 1927, in-12, pp. 216.
Morel (A.). — *Œuvre des Ecoles Apostoliques à N. D. des Anges. Concise-Thonon* (1925-1926). — Thonon, Imp. Masson, 1927, pet. in-8., 108 pp., 5 pl.
Neyron (G.)— *Histoire de la charité.*— Paris, Éditions Spes, in-16, 203 pp.
[Un Père de la Compagnie] — *Grammaire française.* — Beyrouth, Imp. cath., in-12, 145 pp., 5e édit.,

— *Conjugaisons des Verbes français.* —Ibid., in-16, 102 pp. 5e édit.
— *Les Evangiles et les Actes des Apôtres* (arabe).— Ibid., in-18, pp. 520, 2e édit.
— *Petit livre de prières* (arabe). — Ibid., in-32, 542 pp., 10e édit.
— *Psautier de David* (arabe). — Ibid., pet. in-12, 292 pp., 10e édit.
— *Petit catéchisme* (arabe-français). —Ibid. in-16, 152 pp. 10e édit.
P. Rigoulet (L.) — *Catalogue de l'imprimerie Catholique de Beyrouth.* —Ibid., 1927, in-8, 80 pp.
Salhani (A.) — *Petite Vie illustrée de St. François Xavier,* (arabe). — Ibid., in-12, pp. 50.
— *Les mille et une nuits,* 3 vol. (arabe). — Ibid., 1927, in-8o, pp. 496, 2e édit.
Valensin (A.) (Voir P. Huby, — *St Luc*).
Vregille (P. de). — *Bulletin annuel de la faculté de Médecine et de Pharmacie de Beyrouth,* 1926-1927. — Beyrouth, Imp. cath., in-8, 117 pp.

## 1928

Colombier (H. du) — *La source abondante* (Les grandes dévotions). — Toulouse, Ap. de la pr., in-16, 88 pp.
Descotes (J.) — *La lumière intérieure. Jean Charles, s. j.,* (1902-1922). — Nouvelle édition avec une lettre-préface du Cardinal Binet. — Paris, Spes.
Durand (A.). — *L'enfance de Jésus-Christ, d'après les Evangiles canoniques, suivie d'une étude sur les frères du Seigneur.* — Paris, Beauchesne, in-8, x-238 pp., nouv. édition.
— *L'Evangile selon S. Jean, traduit et commenté.* 6e édit. — Paris, Beauchesne, in-8o, liii-591 pp.
Eymieu (A.) — Article « *La science et la religion* »,dans le « Dict. Apologétique » d'Alès.
Guitton (G.) — *Léon Harmel* (1829-1915). — Paris, Spes, 2 vol. in-8, 344 et 348 pp.
Jerphanion (G. de) — *Les « Eglises rupestres de Cappadoce ». Deuxième album* (planches) — Paris, Geuthner.
— *Mélanges d'archéologie anatolienne* (Mél. de l'Univ. S. Joseph, t. XIII, fasc. 1). — Beyrouth, Impr. cath., gr. in-8, 300 pp., 120 planches.
Lammens (H.) — *L'Arabie occidentale avant l'hégire.* — Ibid., in-4, 344 pp.
Ley (E.) — *Histoire de Finianos,* récit en arabe dialectal du Liban — Ibid., in-12, 55 pp.
Maillardoz (C. de) — *Les sept péchés capitaux de l'enfance.* Préface de Monseigneur Julien, évêque d'Arras, membre de l'Institut. — Paris, Bonne Presse, in-12, 94 pp.
Perroy (H.) — *Une grande humble. Marie Couderc, fondatrice du Cénacle* (1805-1885). — Paris, Beauchesne, in-8.
Poucel (V.) — *L'Amour et la mort.* — Paris, J. de Gigord, in-12 260 pp.

Rosette (L.) — *Un catholique d'action, A. Gairal de Sérézin* (1843-1920). — Lyon, Camus et Carnet, in-16, 232 pp.
Teilhard de Chardin (P.) [et Boule, H. Breuil, E. Licent] — *Le Paléolithique de la Chine.* — Paris, Masson, in-4°, 138 pp. et 30 planches.
*Annuaire de la Conférence Ampère* (année 1926-1927). — Lyon, Impr. Laroche, in-8°, 100 pp., nombreuses illustrations.

# Varia

1. A propos de Concordats. — Le traité du Latran donnera sans doute un regain d'intérêt à l'étude de nos Concordats français, s'il est vrai que l'histoire dont on se souvient profite toujours quelque peu de l'histoire qui se fait.

Certes, il serait facile de dresser en parallèle l'œuvre du Duce et celle de Napoléon. Que de points communs à mettre en lumière et que de divergences !

Mais reste-t-il encore des pièces nouvelles à verser à cette volumineuse enquête déjà instituée par tant d'historiens, sur les Concordats du Consulat et de l'Empire? Sans doute rien qui puisse en changer la trame, mais peut-être bien des témoignages de détail qui la pourront parfaire.

Une lettre autographe de l'Empereur, qui se trouve dans le fonds d'archives de notre Bibliothèque de Jersey, et que nous croyons encore inédite sous sa forme originale, apporte la solution d'un problème qui n'est pas sans importance. Napoléon, au moment du Concordat de Fontainebleau, reconnut-il de fait les droits du St Père sur les États Romains? Les articles du Concordat signés le 24 janvier 1813 ne contiennent rien qui puisse nous renseigner à ce sujet : mais une lettre écrite le soir même à Pie VII par Napoléon et qui prétend justement mettre hors du débat le pouvoir temporel de la Papauté, nous fera mieux connaître les dispositions de l'Empereur. Cette lettre n'est autre que le document autographe en notre possession.

Le Cardinal Pacca, en avait reçu une copie de Monseigneur Bertazzoli et, dans ses Mémoires, il en donne une traduction italienne qui, retraduite plus tard en français, contient forcément quelques variantes, non dans le sens, mais dans les mots.

Par contre, le comte d'Haussouville a publié dans son ouvrage *l'Eglise romaine et le Premier Empire* un texte de cette lettre qu'il prétend être la minute écrite sous la dictée de l'Empereur par l'évêque de Nantes, Monseigneur Duvoisin : il faut plutôt y voir un simple projet libellé par l'évêque, soumis à l'empereur et repris par lui ; car les divergences sont fort importantes.

Le Comte de Mayol de Lupé,dans son remarquable ouvrage « *la Captivité de Pie VII*, s'autorise de cette version pour révoquer l'autorité de Pacca :

« Le Cardinal Pacca, écrit-il (2e édition, t. II, p. 445) donne un « texte *un peu* différent [de celui du Cte d'Haussouville] où l'empereur « au sujet de la souveraineté de Rome aurait eu soin, pour offenser « le St Père, de parler de « *ses prétentions* » à cette souveraineté. « Les réflexions du cardinal relativement à cette offense ne sont « point fondées, puisque le texte qui les inspire est inexact. Qu'on en juge.

*Texte original.*

Très Saint Père, votre Sainteté *m*'ayant paru craindre au moment de la signature des articles qui mettent un terme aux divisions qui affligent l'Église, que cela ne *portât* une renonciation *implicite à Ses prétentions sur les Etats romains*, je me fais un plaisir de l'*assurer* par la présente *que* n'ayant jamais cru devoir *lui* demander *une renonciation à la Souveraineté temporelle des états romains*, *Votre Sainteté ne peut avoir la crainte que l'on puisse penser* qu'Elle *a* renoncé *ni* directement *ni* indirectement, *en signant* les dits articles, *à ses droits et prétentions. C'est avec le Pape, en sa* qualité de chef de l'Église dans les choses spirituelles, *que j'ai traité.*

*Sur ce, Très-Saint Père, je prie Dieu qu'il vous conserve longues années au gouvernement de notre mère la Sainte Eglise.*

*Votre très-devot fils*

Fontainebleau, le 25 janvier 1813

Napoléon

*Texte du Card. Pacca.*

Très saint Père, m'étant aperçu que Votre Sainteté, en signant les articles du concordat, qui mettent un terme aux divisions dont l'Église est affligée,éprouvait quelque crainte qu'on ne pût en induire une renonciation implicite à ses prétentions sur les États romains, je me fais un plaisir de lui assurer que, n'ayant jamais cru devoir lui demander une renonciation à sa souveraineté temporelle sur les États romains, elle ne doit avoir aucune crainte que l'on puisse jamais penser que, par la signature desdits articles, elle ait renoncé directement ou indirectement à ses droits et à ses prétentions. J'ai traité avec le pape en sa qualité de chef de l'Église, et en matière spirituelle. Je prie Dieu, Très-Saint-Père, qu'il vous conserve longues années pour le gouvernement de notre sainte mère l'Église.

Votre dévoué fils.

Fontainebleau, Napoléon

25 janvier 1813

*Texte en minute de la main de Mgr. Duvoisin*

25 janvier 1813

Très-saint père, Votre Sainteté ayant paru craindre, au moment de la signature des articles qui mettent un terme aux divisions qui affligent l'Église, que cela ne comportât une renonciation à la souveraineté de Rome, je me fais un plaisir de la rassurer par la présente. N'ayant jamais cru devoir la demander, je ne puis donc entendre qu'elle ait renoncé directement ou indirectement par lesdits articles, à la souveraineté des États romains, et je n'ai entendu traiter avec vous qu'en votre qualité de chef de l'Église dans les choses spirituelles.

(texte tel qu'il est reproduit par le Comte d'Haussouville dans « L'Église romaine et le Premier Empire » — Paris 1869, t. V, p. 530).

II. Le Tigre et le Jésuite.— *M. Ernest Gay, conseiller municipal de Paris, conte dans la « Cité » l'anecdote suivante sur Clemenceau et ses voisins Jésuites* :

Dans le cabinet de travail du Tigre, au rez-de-chaussée, je me souvenais que, naguère, des branches d'arbre lui obscurcissaient la vue. Un jour, il s'en plaignit à quelqu'un de son entourage, qui répondit :

— Pourquoi ne pas demander au voisin d'émonder son arbre?

— Le voisin? Mais c'est une Congrégation, et je n'écrirai jamais pour demander ce service...

— Eh bien, moi j'écrirai...

— Si vous voulez...

On écrivit. A quelque temps de là, M. Clémenceau fut agréablement surpris de voir clair. Il en manifesta son contentement.

— Que s'est-il donc passé? fit-il.

— J'ai demandé simplement au Père [Trégard] de tailler un peu son arbre, et que cela vous rendrait service... Au lieu d'émonder l'arbre, il l'a coupé...

— Oh! fit le Tigre, il a exagéré le service sollicité... Avant, je n'avais pas voulu écrire... Maintenant, je veux le remercier moi-même...

Et, prenant sa bonne plume de Tolède, il écrivit :

« Mon Père,

« Je ne saurais trop vous remercier du service que vous venez de me rendre et que vous avez exagéré. Je vous en suis très reconnaissant...

« Mais ne vous offensez pas du titre que je vous donne en vous appelant mon Père, puisque vous venez de me donner le jour! »

Le Père répondit :

« Mon Fils,

« Que ne ferait-on pas pour le Père la Victoire, qui a sauvé la France! Le service que je vous ai rendu est bien mince et vous l'exagérez...

« A votre tour, ne soyez pas surpris du titre que je vous donne en vous appelant mon fils, puisque je viens de vous ouvrir le ciel! »

Le Père et le fils ne manquaient pas d'esprit ».

III. Les Écoles apostoliques. — Au Congrès du Recrutement sacerdotal de Lyon, le R. P. Louis Morel a fait une communication sur l'œuvre des Écoles apostoliques de la Compagnie. Nous croyons intéressant de reproduire les statistiques fournies par les 5 écoles françaises et belge (l'école belge de Turnhout, adoptant la langue flamande, est dédoublée depuis 1924 ; à Verviers se trouve l'école naissante de langue française qui, en 4 ans, a déjà fourni 12 sujets) :

| An. de la Fondat. | Lieux | S. J. | Autr. Inst. | Cl. séc. | Tot. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1865 | Avignon-Thonon | 202 | 148 | 75 | 425 |
| 1869 | Amiens-Florennes | 315 | 220 | 34 | 569 |
| 1870 | Poitiers | 80 | 140 | 60 | 280 |
| 1872 | Turnhout | 90 | 188 | | 478 |
| 1873 | Bordeaux | 204 | 57 | 59 | 320 |
| | Total | 1.091 | 753 | 228 | 2.072 |

Ce qui fait que les cinq écoles — si l'on retranche pour deux d'entreelles les quatre années de guerre qui ont passé à peu près sans recrutement, — ont fourni chaque année en moyenne 36 sujets, soit 7 chacune. —Et cela, sans compter les Frères sortis de l'œuvre, les statistiques n'ayant pas été faites par la plupart des écoles ; Poitiers en compte à elle seule 60 (surtout FF. de Saint-Gabriel, des Écoles chrétiennes, S. J.). — L'œuvre trouve de ses anciens dans tous les Ordres, Congrégations religieuses, Sociétés apostoliques, particulièrement chez les Capucins, Franciscains,Dominicains, Jésuites, Maristes, Oblats de Marie Immaculée, Pères du Saint-Esprit. Père Blancs, Pères de Sion, aux Missions étrangères de Paris. Aujourd'hui cette liste d'Instituts religieux comprendrait plus d'une trentaine de noms. — Parmi les anciens se trouvent une quinzaine d'évêques ; Turnhout compte 4 évêques et 3 Préfets apostoliques.—Actuellement, l'école de Florennes a 90 élèves ; Thonon : 45 ; Poitiers : 35 ; Bordeaux (rentrée récemment d'Espagne) 20. — Turnhout : 80, plus Verviers 30. — Les cinq écoles ont gardé l'esprit « catholique » du fondateur recevant des élèves de partout et en envoyant partout. — C'est ainsi qu'à Thonon nous avons 2 Roumains, 1 Tyrolien,1 Maletais, 1 Arménien, 1 Bambara (Soudan). Mgr Molin, le nouvel évêque de Bamako, recevra celui-ci dans son Vicariat apostolique (où il sera le second grand séminariste indigène du pays).

IV. Nouveaux travaux du P. Van Ginneken sur l'Imitation. — Depuis que le P. Van Ginneken a écrit ses articles sur « Gérard Groote et les livres II et III de l'Imitation », dont nous avons commencé de donner plus haut la traduction, il a poursuivi ses études sur l'auteur du célèbre ouvrage et ses conclusions se sont trouvées singulièrement renforcées. Signalons seulement aux érudits que cette question intéresse les deux volumes qu'a publiés le R. P. en 1929 :

*Op zoek naar den ouden tekst en den waren schrijver van het eerste Boek der Navolging van Christus* (c'est-à-dire : A la recherche du vieux texte et du véritable auteur du livre I de l'« Imitation de Jésus-Christ »).— Publication de l'Académie royale flamande de grammaire et de littérature ; et de l'Institut Néerlandais de l'Université de Nimègue. J. De Meester, Wetteren, 1929.

*De Navolging van Christus of het Dadgboek van Geert Groote...* (c'est-à-dire : L'Imitation de Jésus-Christ ou le journal de Gérard Groote... reconstruite dans le texte original néerlandais et comparée avec la plus ancienne traduction latine). — L. C G. Malmberg, N.V., 's Hertogenbosch.

Enfin dans les *Studiën* de 1929, t. CXII, p. 464-494, le P. Van Ginneken a publié une étude intitulée : *De Geschiedenis van den* 500 *jarigen Strijd om het Auteurschap der Imitatio*, « L'histoire d'une lutte de 500 ans au sujet de l'auteur de l'Imitation ».

C'est par erreur que, dans la traduction que nous avons donnée plus haut de l'article du P. Van Ginneken, l'on a écrit constamment Gérard De Groot, au lieu de Gérard Groote. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir faire eux-mêmes sur le texte cette correction nécessaire.

V. Les préliminaires de la trêve religieuse au Mexique. — Aux détails que nous avons donnés plus haut sur la terrible persécution qui a sévi au Mexique ces dernières années et sur la trêve qui a été conclue en juillet dernier (1929) entre le gouvernement de Gil, successeur de Calles, et les représentants des catholiques, nous pouvons ajouter quelques précisions. Elles nous sont fournies par un prélat romain, mieux placé que qui que ce soit pour être bien renseigné et elles éclaireront un peu les récits et documents que nous avons déjà publiés.

Un diplomate catholique du Chili avait remarqué l'embarras et le désarroi où se trouvaient les persécuteurs après leurs dernières victoires. Ceux-ci se trouvaient partout en présence d'un peuple catholique, la masse de la nation, tout frémissant, prêt à de nouvelles révoltes et à pousser la lutte à fond. Aussi ne désiraient-ils qu'une chose, la paix. En présence d'une telle situation, notre diplomate avisa le S. Siège et convint avec lui de la conduite à tenir. Le P. Edmond Walsh, S. J., de la province de Maryland, directeur de l'Institut des Affaires étrangères à l'Université Georgetown de Washington et bien connu pour avoir dirigé la Mission pontificale destinée à porter secours aux affamés russes en 1922-1923, fut jugé en haut lieu plus apte que quiconque, par sa situation et son savoir-faire, à engager des pourparlers. Le diplomate chilien le fit donc venir à Mexico et lui ménagea un train de maison qui lui permit d'entrer en rapports avec les autorités mexicaines sans effaroucher personne. Il y eut réceptions, diners, conversations préliminaires. Tout se combina ainsi à l'amiable, les dirigeants mexicains n'aspirant qu'à une entente ; et lorsqu'il n'y eut plus qu'à conclure, les deux évêques représentant officiellement le S. Siège et les catholiques indigènes, furent reçus par le Président. De ces tractations ainsi amorcées est sorti l'accord dont on a lu plus haut le texte et qui ne saurait évidemment être qu'un premier pas.

V. Le prochain numero des «*Lettres de Jersey* »—portera la date de Noël 1930 et paraîtra, s'il plaît à Dieu, au cours du Carême de 1931. Nous faisons appel à la charité de nos lecteurs de France et des autres pays pour nous envoyer des articles sur les œuvres des NN. et aussi des notes brèves sur les faits et événements concernant la Compagnie qui peuvent intéresser les membres de notre grande famille.



# DERNIERS DOCUMENTS

## Rome

*Au moment de donner le dernier « Bon à tirer » de ce volume, nous arrivent deux nouvelles importantes : l'audience que le Souverain Pontife a accordée le 3 décembre à notre T. R. P. Général et où celui-ci a offert au Pape les voeux de la Compagnie à l'occasion de son jubilé sacerdotal ; d'autre part la béatification de 22 de nos Pères et Frères martyrisés pour la défense de la foi en Angleterre et en Ecosse au XVI*e *et au XVII*e *siècles. Malgré l'avis qui se trouve en tête du présent n*o *des* Lettres de Jersey *et qui annonçait notre intention d'arrêter la date de nos informations au* 31 *juillet* 1929, *il nous semble préférable de ne pas attendre jusqu'à* 1931 *pour publier les documents principaux qui concernent ces deux grands événements et que nous avons déjà en mains. Nous profitons donc de la facilité qui nous est offerte par les circonstances pour ajouter ces documents en appendice au présent numéro.*

### I. UNE AUDIENCE DU PAPE.

A l'audience que le S. Père accorda au R. P. Général le 3 décembre 1929 à 12 h. 1/2, étaient présents 72 Pères, 10 scolastiques, et 30 Frères coadjuteurs, appartenant à 21 nations européennes, à 6 pays de l'Asie, à 5 pays de l'Amérique latine, au Canada et aux Etats Unis, à l'Australie et à Java, enfin à l'Égypte.

Notre Père Général offrait au S. Père, à l'occasion de son jubilé, de précieux cadeaux, les uns au nom de la Compagnie tout entière et des Missions dirigées par elle, les autres à titre spécial au nom de Missions particulières.

Au nom de la Compagnie, Sa Paternité présenta au Pape :

*a*) un album en parchemin où était consigné un abondant trésor spirituel ;

*b*) le denier de S. Pierre, avec une dédicace sur parchemin ;

*c*) les souscriptions des élèves de nos collèges en vue de fonder des bourses d'études pour le clergé indigène dans les missions, avec dédicace sur parchemin ;

*d*) un livre de Jean Bertaud, imprimé sur parchemin en 1529 :

« Encomium trium filiarum divae Annae », livre curieux et rare dont l'année présente rappelle le 4e centenaire.

Au nom des Missions de la Compagnie, le P. Général offrit à Pie XI :

*a*) un hommage des évêques et des séminaristes des missions dirigées par la Compagnie ;

b) un album du clergé indigène appartenant aux missions de la Compagnie.

D'après un témoin oculaire, lorsque « le S. Père arrive, le P. Général lui présente tout son monde, sa Compagnie entière : il ne manque qu'un Malgache qu'on n'a pas eu le temps de faire venir. Sa Sainteté passe auprès de chacun de nous, dit un mot à l'un, met sa main sur la tête de l'autre, tapote même la joue de tel ou tel et ainsi, plein de divine bonté et de paternelle simplicité, il fait connaissance avec chacun de ceux qui lui sont présentés. Quand le S. Père arrive près du P. Luis Akira Ogihara, japonais, celui-ci tire son portefeuille et avec une hardiesse charmante, il offre à Sa Sainteté une image de son ordination. Alors, pendant cinq minutes, le Pape entreprend avec lui une conversation en allemand. Le P. Abé, second japonais, imite le geste de son compatriote et le S. Père, tout ému, confie à son secrétaire ces deux souvenirs des nouvelles générations chrétiennes du Japon. Après nous avoir tous vus, le S. Père passe une bonne demi-heure à regarder en détail les dons offerts par la Compagnie. Enfin il monte sur son trône ; il est tellement ému qu'il ne peut commencer. D'ailleurs son émotion dure pendant tout son discours ».

Nous avons le texte latin du discours prononcé par le S. Père en réponse aux vœux et aux cadeaux du P. Général. En voici une traduction que nous avons tenté de faire aussi exacte que possible.

### Allocution du Souverain Pontife aux Pères et Frères de la Compagnie de Jésus

Fils bien-aimés,

Voici une audience qui Nous cause un peu d'angoisse ; angoisse, il est vrai, douce et paternelle, semblable à celle que Nous éprouvions il y a trois jours en recevant Nos Romains qui, après avoir rempli le matin la Basilique Vaticane, Nous envoyaient une délégation. Nous leur disions en effet : « Si à tous Nos fils du monde, qui viennent à Nous, Nous souhaitons la bienvenue,que vous dirons-Nous, à vous qui habitez près de Nous et formez Notre famille ?

Avec vous, fils bien-aimés, la réception prend un caractère différent. Car vous venez de tous les coins du monde, même des régions les plus lointaines, comme Nous l'avons vu, quand vous Nous avez été présentés un à un. C'est donc le monde entier que vous symbolisez ici magnifiquement. Alors quelles paroles vous adresser ? Et d'autres raisons encore augmentent Notre embarras, si agréable

qu'il Nous soit de vous entretenir. Vous n'êtes pas seulement une partie de la grande famille catholique, vous êtes une élite qui — vous le savez, et tous aussi le savent — est très chère à Notre cœur, comme elle le fut à tous Nos Prédécesseurs, depuis la fondation de votre Compagnie, de *Notre* Compagnie plutôt, puisqu'elle s'efforce, qu'elle se propose et qu'elle veut être Notre Compagnie, la Compagnie du Vicaire du Christ, pour cette raison qu'elle est la Compagnie de Jésus.

Il y a plus. Ce n'est pas de régions quelconques que vous venez, mais de provinces, de missions, de collèges, d'établissements qui sont des foyers de vie chrétienne, de science et d'éducation, de cette éducation profondément religieuse qui a toujours été l'un des buts de la Compagnie.

Non contents de Nous faire cette visite, vous avez voulu Nous offrir des présents, présents spirituels, présents temporels, à peine imaginables : ces Messes et ces bonnes œuvres en nombre magnifiques, vraie opulence spirituelle, sublime poème des nombres (1) ; car lorsque les nombres désignent des pensées et des œuvres saintes, ils forment comme un poème et ils surpassent (le P. Gianfranceschi le concéderait volontiers) (2) même les nombres « célestes » et astronomiques qui pourtant exaltent la grandeur et la puissance divine. Une seule parole, un seul désir, une seule larme ont plus de prix pour le ciel que ces immenses globes de matière qui se meuvent selon un ordre si admirable qu'ils paraissent presque doués de vie.

A ces trésors spirituels, vous joignez votre aumône,généreuse et digne de Notre reconnaissance, et d'autres présents encore offerts par vous, par les enfants qui vous sont confiés et qui montrent ainsi comme ils répondent à vos peines dans les collèges et dans les missions.

Dans la partie choisie de l'Église catholique, vous constituez une élite, vous êtes une armée, une armée qui s'enorgueillit de ses origines et de sa glorieuse histoire, qui se réjouit aussi de son état présent : le passé et le présent présagent donc un avenir prospère, comme en témoigne l'afflux des vocations.

A dire vrai, Nous venions ici prêt à voir de belles choses, certainement, mais Nous avions peine à croire que Nous verrions de l'inattendu, de l'inédit : car depuis longtemps Nous sommes habitués à la générosité de la Compagnie,quand il s'agit de l'Eglise et du vicaire de Jésus-Christ. Oui, Nous attendions de grandes choses ; mais — cela vous fera plaisir — vous avez surpassé Notre attente, si grande fût-elle. Représentant le Monde entier, vous êtes venus de partout vers le Père commun pour lui dire que les saintes joies de

---

(1) En prononçant ces paroles, le Saint-Père trahissait son émotion dans ses yeux, sa voix, son geste et toute son attitude.

(2) Le P. Joseph Gianfranceschi, Recteur de l'Université grégorienne Pontificale, Professeur de physique et d'astronomie, et Président de l'Académie Pontificale des Sciences, qui assistait à l'audience du Saint-Père.

son Jubilé et les grands événements de cette année ne vous avaient pas trouvés indifférents, mais que vous y aviez pris part du fond du cœur, comme l'atteste votre présence.

Nous vous remerçions donc et, en vous, la Compagnie entière. Votre cher Père Général eût suffi pour cette mission ; mais puisque Nous rencontrons une occasion si opportune, nous vous confions le soin d'annoncer à tous, aux supérieurs et aux inférieurs, aux grands comme aux petits et aux humbles, à eux surtout, d'annoncer Notre joie et Notre reconnaissance paternelle.

A toutes les œuvres et à tous les établissements de la Compagnie (qui forment comme un monde surnaturel, comme une vision immense, magnifique et réconfortante, vision d'Apocalypse), à tous (à vos frères, les membres de cette grande Compagnie), à toutes les maisons et à leurs œuvres, à toutes les intentions et à toutes les personnes qui vous sont chères, à tous ceux enfin qui ont préparé ces dons, en un mot, à toute la Compagnie, Nous accordons Notre bénédiction apostolique, qui vous suive durant toute votre vie ».

Après l'allocution, le Saint-Père remit au P. Général, en souvenir de cette audience des médailles qui furent ensuite distribuées à tous les assistants.

« Vous direz que vous les avez reçues du Pape », leur déclara Sa Sainteté. Elles représentent d'un côté Pie XI couronné de la tiare, avec cette inscription : « Jubilaeum Sacerdotale Pii XI, Pont. Max. MCMXXIX » ; et de l'autre, le Poisson surmonté du Calice que survole l'Esprit Saint : « Sumam Christum qui renovat juventutem meam ».

## II. LA BEATIFICATION DES MARTYRS ANGLAIS.

Ainsi que nous le faisions prévoir plus haut dans les « Echos et Nouvelles », le procès de béatification des martyrs anglais et écossais a eu une heureuse issue et, lors de la parution du présent volume, a Compagnie comptera 22 Bienheureux de plus.

1. Le 30 Novembre, en la fête de S. André, patron de l'Écosse, le décret de la Congrégation des Rites reconnaissant le martyre du Vénérable Jean Ogilvie fut lu en présence du Pape dans la salle du Consistoire. Mgr Clapperton, Recteur du collège écossais et postulateur de la cause, exprima au S. Père la reconnaissance qu'on lui avait pour la promulgation de ce décret. En réponse à cette adresse, Sa Sainteté déclara que cette béatification du martyr Jean Ogilvie était une des plus chères consolations de son année jubilaire ; puis Elle rappela la *magnifique grandeur* de ce religieux qui ne fut pas seulement un martyr de grand style au sens héroïque et sublime du mot, mais encore et tout spécialement un martyr de loyauté envers le S. Siège et le Vicaire du Christ. Pour cette raison, conclut le Pape,

Ogilvie mérite la reconnaissance non seulement de tous les croyants, mais d'une manière toute spéciale du Pontife romain lui-même.

Le 3 décembre, s'est tenue la Congrégation *De tuto*. La solennité de la béatification a eu lieu le 22 décembre.

2. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, a été lu devant le Pape le décret *De Martyrio* concernant les martyrs anglais mis à mort au temps des persécutions protestantes. Les causes de 252 confesseurs de la foi avaient été soumises à l'examen de la Congrégation des Rites. Mais sur ces 252 causes, la Congrégation n'en a finalement retenu que 136 ; elle en a donc écarté 116. Les dates du martyre de ces 136 nouveaux Bienheureux s'échelonnent de 1541 à 1680 ; et eux-mêmes se répartissent ainsi : 65 prêtres séculiers, 39 laïcs, dont trois femmes ; 21 jésuites (19 prêtres et 2 frères coadjuteurs) ; 8 bénédictins ; 2 franciscains ; un Minime.

Le P. Miccinelli, S. J., postulateur général de la Compagnie, lut une adresse au S. Père dans laquelle il exprima l'espoir que la béatification de ces martyrs hâterait le retour de l'Angleterre à l'Église. Le Souverain Pontife répondit en manifestant sa joie de voir publier ce décret au jour du 75e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Ces 136 martyrs, déclara le Pape, constituent déjà un « ensemble impressionnant » ; mais la cause des 116 autres n'est pas du tout arrêtée, elle a été seulement remise, afin de permettre qu'on reconnût dans la suite leur martyre d'une manière encore plus glorieuse et plus éclatante.

Le décret *De tuto* fut promulgué le mardi 10 décembre et la béatification solennisée le dimanche 15. Nous donnerons dans notre prochain volume les détails et les documents principaux concernant cette béatification et celle du Bx Ogilvie.

3. Sur les 252 causes qui avaient été primitivement soumises à la Congrégation des Rites, 27 étaient des causes intéressant la Compagnie(1) ; 21 de nos Pères et Frères ayant été proclamés Bienheureux, il en reste encore six dont le procès va continuer de se poursuivre.

Voici la liste, selon l'ordre chronologique de leur martyre, des noms de nos 21 nouveaux Bienheureux. Nous y joignons quelques dates et faits essentiels pour les situer, au moins un peu, dans le temps et dans l'espace.

Bx. Jean Cornelius, martyrisé à Dorchester, pour sa qualité de prêtre, le 4 juillet 1594. Né à Bodmin en Cornouailles, de parents irlandais. Entré dans la Compagnie étant déjà prêtre. Missionnaire durant 10 ans à Lanherne. Ancien élève du Collège d'Exeter, Oxford.

Bx. Robert Southwell, mis à mort sur l'échafaud de Tyburn le

(1) Et non pas 26, comme nous le disions dans notre précédent volume, p. 366. Le Vén. P. Nevill (ou Cotton) avait été omis dans la liste.

21 février 1595 (alias 3 mars) (1), à l'âge de 35 ans. Né à Horsham S. Faith, comté de Norfolk, et entré dans la Compagnie en 1578 ; missionne à Londres (1584-1592). Écrivain délicat et poète réputé. L'un des plus illustres martyrs de la Province d'Angleterre. Condamné comme prêtre.

Bx Henri Walpole, exécuté à York le 7 avril (alias 17 avril) 1595. Il était né à Docking dans le comté de Norfolk, en 1559 ; c'était un converti du protestantisme. Entré dans la Compagnie en 1584. Condamné comme prêtre

Bx François Page, exécuté à Tyburn le 20 (alias 29) avril 1602. Né à Anvers d'une famille originaire de Harrow (Middlesex). Fut converti de l'hérésie par le P. J. Gerard et était entré dans le clergé séculier ; il venait d'être admis dans la Compagnie quand il fut arrêté ; il prononça ses vœux en prison. Condamné comme prêtre.

Bx Nicolas Owen, frère coadjuteur, mort dans la Tour de Londres, en 1606, des suites des tortures subies en prison ; la date exacte est inconnue. Il était socius du P. Henri Garnet, son provincial, lequel fut lui-même l'un des plus grands, avec Mons, Fisheret Campian, des martyrs d'Angleterre. Owen avait été arrêté et condamné à mort, comme le P. Garnet, pour prétendue complicité dans la complot des Poudres.

Bx Edouard Oldcorne, prêtre, et Bx Raoul Ashley, frère coadjuteur, pendus et écartelés, ensemble à Redhill, près de Worcester, le 7 avril 1606, également pour prétendue complicité dans le complot des Poudres. Oldcorne, né à York en 1561, avait exercé son apostolat dans le comté de Worcester durant 18 ans. Ashley, avait été autrefois au collège de Reims et à celui de Valladolid.

Bx Thomas Garnet, exécuté à Tyburn pour sa qualité de prêtre le 23 juin 1608. Né à Southwark, et neveu du P. Henri Garnet, il fut le premier martyr du collège de S. Omer. Il était âgé de 34 ans.

Bx Edmond Arrowsmith, martyrisé à Lancastre le 28 août (alias 7 septembre) 1628. Né à Haydock, près de S. Helens ; entré prêtre dans la Compagnie en 1623 ; condamné à mort à l'âge de 43 ans comme prêtre, jésuite,séducteur du peuple et faisant des adeptes au papisme, « persuading to Popery ».

---

(1) Cette seconde date que nous mettons entre parenthèses pour le Bx Southwell et dans la suite pour la plupart des autres martyrs, est celle du *Ménologe* des PP. de Guilhermy-Terrien et aussi, du *Ménology of the society of Jesus,* English-speaking Assistency, Rochampton, 1902. Comme on pourra le remarquer, la différence de date, là où elle existe, est en général, de 9 ou 10 jours. On peut supposer qu'elle vient de la différence du calendrier auquel on se réfère de part et d'autre. Le calendrier grégorien, promulgué par Grégoire XIII en 1582, et accepté aussitôt par tous les pays catholiques, ne fut officiellement adopté en Angleterre qu'en 1750 ; jusque-là on continua dans ce pays à se servir pour les actes officiels du calendrier julien. L'Écosse, elle, avait adopté le calendrier grégorien en 1600.

Bx Thomas Holland, mort sur le gibet de Tyburn le 12 (alias 22) décembre 1642, à l'âge de 42 ans. Né à Sutton, Lancashire, élève de S. Omer et entré dans la Compagnie en 1624 ; avait travaillé 7 ans dans la mission d'Angleterre. Condamné comme prêtre.

Bx Raoul Corby, ou plus exactement Corsington exécuté à Tyburn le 7 (alias 17) septembre 1644. Né à Dublin d'une famille anglaise ; travailla surtout à Durham. Était âgé de 46 ans. Condamné comme prêtre.

Bx Henri Morse, mort à l'âge de 50 ans sur l'échafaud de Tyburn, le 1 février 1564. Né dans le comté de Norfolk (ou de Suffolk) de parents hérétiques. Entré dans la Compagnie en 1625. Travailla surtout à Londres. Condamné comme prêtre.

Bx Pierre Wright, exécuté à Tyburn le 19 (alias 29) mai 1651, à l'âge de 48 ans. Né à Slipton, dans le comté de Northampton. Entré dans la Compagnie à 26 ans, en 1629. Préfet à S. Omer et chapelain militaire au temps du « Commonwealth ».

Bx Guillaume Ireland, pendu à Tyburn le 24 janvier (alias 3 février) 1679, à l'âge de 43 ans. Né à Lincoln et victime des accusations de Titus Oates.

BBx Thomas Whitbread, Guillaume Harcourt, Jean Fenwick, Jean Gavan ou Gawen, Antoine Turner, tous prêtres ; pendus et écartelés à Londres sur l'échafaud de Tyburn le 20 (alias le 30) juin 1679,sous l'accusation de complicité dans le complot imaginaire de Titus Oates.

Les Ménologes font des deux martyrs Whitbread et Harcourt un seul et même personnage. Le P. Terrien au 30 juin ne parle que du Vén.Thomas Harcourt et au 3 décemb. nomme seulement en passant, à propos du P. Mico, le « Vén. Thomas Whitbread ou Harcourt ». Le Ménologe anglais est plus explicite dans son identification : « The Ven. Thomas Harcourt or Whitbread claims precedence as having held the office of Provincial ». Mais dans la liste officielle et définitive, ils sont distincts.En revanche les Ménologes parlent d'un P. Guillaume Waring qui aurait subi le martyre le même jour que les PP. Harcourt, Fenwick, Gawen et Turner. Le P. Newdigate résout la difficulté en donnant comme second nom au Bx Whitbread celui de Harcourt et au Bx Harcourt celui de Waring, en ajoutant que le vrai nom de ce dernier était Barrow.

Le Bx *Whitbread*, né dans l'Essex en 1618, était provincial d'Angleterre. — Le Bx *Harcourt*, (Waring, ou mieux Barrow) né à Weeton-cum-Prees dans le Lancashire, missionna durant 33 ans dans la région de Londres. — Le Bx *Fenwick*, dont le vrai non était Caldwell, né de parents protestants dans le comté de Durham en 1628, fut élève à S. Omer et entra dans la Compagnie à 28 ans en 1656.— Le Bx *Gavan* ou *Gawen*, né à Londres en 1640 et surnommé l'ange de S. Omer, missionna 8 ans dans le Staffordshire. — Le Bx *Turner*, fils d'un recteur protestant de Dalby Parva, dans le comté de Leicester, évangélisa le Worcester durant 17 ans.

Le Bx Philip EVANS, martyrisé à Cardiff, à l'âge de 34 ans, le 22 juillet 1679. Né dans le comté de Monmouth et entré dans la Compagnie en 1665, travailla 4 ans dans le pays de Galles. Condamné comme prêtre.

Le Bx David LEWIS, (alias Baker), martyrisé le 27 août 1679 à Usk. Né également dans le comté de Monmouth, travailla 31 ans dans le sud du pays de Galles ; il fut pendu pour sa seule qualité de prêtre. Il avait 62 ans.

Les six Vénérables ajournés sont les suivants :

Le Vén. Roger FILCOCK, pendu et écartelé à Tyburn, le 27 février 1601. Né à Sandwich, Kent. Arrêté comme prêtre, il fut sommé par ses juges de plaider coupable ou non coupable ; il refusa et déclara qu'il s'en tiendrait à la décision du tribunal.

Le Vén. Robert MIDDLETON, mis à mort à Lancastre vers la fin mars 1601. Né en 1571 dans le diocèse de York ; admis dans la Compagnie quand il était en prison ; condamné en sa qualité de prêtre.

Le Vén. Brian CANSFIELD, mort à York le 3 août 1645 (les Ménologes disent 1643) des suites des mauvais traitements qu'il avait subis dans sa prison. Né à Robert Hall, Tatham, dans le Lancashire. Avait abjuré le protestantisme à 16 ans.

Le Vén. Edouard MICO, mort le 3 décembre 1678, dans la prison de Newgate des suites des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir. Né dans l'Essex en 1628 ; socius du P. Provincial sous trois Provinciaux différents. Arrêté et condamné à mort pour complicité dans la prétendue conspiration de Titus Oates.

Le Vén. Thomas BEDINGFIELD, mort dans sa prison à Gatehouse, le 21 décembre 1678. Né dans l'Essex et victime également de la conspiration de Titus Oates.

Le Vén. François NEVILL (ou Cotton), mort en prison à l'âge de 84 ans des suites des mauvais traitements que lui avaient fait subir les soldats dans sa prison, vers la fin de 1679. Natif de Hants ; avait missionné durant près de 50 ans (1).

---

(1) Outre les 116 causes déjà introduites devant la Congrégation des Rites et qui demeurent momentanément en suspens, on continue toujours d'instruire le procès de 44 autres, parmi lesquelles se trouvent celles de huit membres de la Compagnie : les PP. Henri GARNET († 1606) ; Richard BRADLEY (†1646) ; Jean FELTON († 1646) ; Thomas JENISON († 1679) ; Richard LACY († 1680) ; ATKINS († 1681) ; Edouard TURNER († 1681) ; Guillaume BENNET († 1692). Tous, à l'exception du glorieux P. Garnet mort sur l'échafaud devant le portail de S.-Paul de Londres, moururent en prison. Est-il téméraire d'espérer qu'à l'occasion du retard apporté à la glorification des 116 martyrs qui viennent d'être ajournés, on en profitera pour pousser à fond la cause de ces 44 et obtenir enfin ainsi la béatification d'un héros semblable au P. Henri Garnet, qui compte assurément parmi les plus célèbres dans l'histoire de l'Église ?

4. L'ouvrage principal à consulter à l'heure actuelle,en attendant que le P. Hicks ait publié l'étude qu'il prépare sur nos Martyrs, est celui de Challoner réédité par le P. Pollen en 1923 chez Burns et Oates : *Mémoirs of Missionary Priests* and other catholics, that have suffered death... from 1577 to 1684. — Le P. Newdigate, dans sa petite brochure « *Our Martyrs* » publiée par la « Catholic Truth Society » (2 d.), donne de très brefs renseignements sur chaque martyr. — Le *Ménologe* de l'Assistance de Germanie, 2e Série, contient des traits importants avec une bibliographie pour chacun des nouveaux BB. — Mais l'ouvrage le plus pratique pour avoir une vue sommaire du *curriculum vitae* de nos BB. est celui du P. Pollen, *The Venerable Martyrs of England* ; on peut se le procurer à l'adresse suivante : Col. P. J. Racliffe, Room 18, 82 Victoria street, London, S. W. I. Prix : 1 Shel. Nous avons en français deux biographies, du Bx Southwell et du Bx Walpola par le P. Possoz et une vie du Bex Ogilvie par le P. Forbes.

4. Sans doute les lecteurs des *Lettres de Jersey* sont curieux de connaître la réaction produite dans les milieux protestants par ces béatifications qui glorifient les victimes du sectarisme de leurs ancêtres. Nous nous contenterons, pour finir, de rapporter le jugement (le seul d'ailleurs que nous ayons en main à l'heure où nous achevons l'impression du présent volume) qu'a publié sur cette démarche solennelle de Rome le *Church Times* du 13 décembre 1929, p. 723. On sait que le *Church Times* est l'organe officiel des membres de la haute Église qui s'inspirent des tendances dites anglo-catholiques de Lord Halifax :

« Des 252 martyrs anglais catholiques romains qui avaient été proposés pour la béatification, 136 seront béatifiés dimanche prochain. Les autres seront soumis à un examen ultérieur, mais celui-ci aura lieu le plus tôt possible. Nous éprouvons la plus grande sympathie et respect pour la majorité de ces martyrs. Personne ne peut lire le récit du sort terrible réservé à Marguerite Clitheroe, par exemple, sans être pénétré d'indignation et d'admiration. Mais nous devons en même temps rappeler ce fait auquel le Pape ne fait pas allusion, c'est à savoir que la Bulle de S. Pie V, excommuniant Élisabeth, est largement responsable de toutes ces horreurs.Avant la révolte dans le Nord et la publication de cette Bulle, la persécution avait été peu sérieuse. Il se peut que,si la Bulle n'avait pas été publiée, on eût pu trouver des moyens de réconciliation. La publication de cette Bulle transforma aux yeux du gouvernement anglais les dissidents (ceux qui s'y soumirent) en traitres politiques et nous ne pouvons dire que cette vue du Gouvernement était absurde ».

A quoi le *Church Times* n'ajoute pas un mot.



# TABLE DES MATIÈRES

de l'année 1928-1929.


BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44117 2